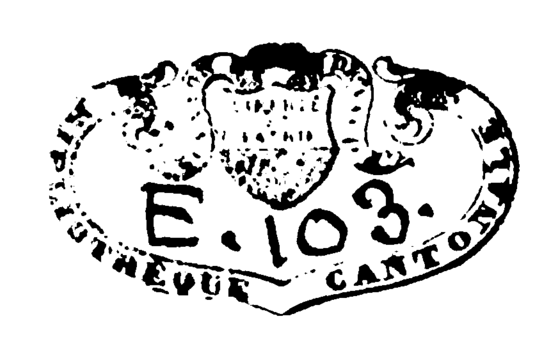

E. 103.
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE



HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

III



Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS D'ITALIE
OU
GUELFES ET GIBELINS

PAR J. FERRARI

Quando interrogaverint vos filii vestri dicentes : quid sibi volunt isti lapides?

TOME TROISIÈME



PARIS
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858



SEPTIÈME PARTIE

LES TYRANS.

1280-1313.

...... Non è e non fu mai
Senza guerra ne' cuor de' suoi tiranni
Ma palese nessuna or ven lasciai.

DANTE.

Or veggo che voi volete lo imperatore. Ora sappiate ch' egli vorrà denari e voi ne pagherete e chi non vorrà li farò mettere un ferro di sotto e uscivavvi per la bocca, e poi arete lo imperatore.

AGNELLO.

CHAPITRE PREMIER.

LES TYRANS DANS LES VILLES.

Qu'est-ce qu'un tyran d'Italie?—Chef de parti — il est le bourreau des illusions républicaines,—le capitaine d'une guerre civile qu'il apaise à moitié,—l'ennemi d'une liberté quasi-féodale, — et des villes qui menacent la patrie, — hiérophante d'une conspiration nationale,—il marche à une catastrophe certaine.—Les Torriani de Milan d'abord à la tête de la Lombardie, et ensuite dans les cages des *Visconti.—Parcitade* de Rimini trompé et foudroyé par la tyrannie des Malatesti.—Persévérance des Pollentani tyrans de Ravenne contre l'Église.—Le moine Alberico des Manfredi de Faenza, immole sa propre famille au milieu d'un banquet.—Obizzo d'Este, tyran de Ferrare, avec plein pouvoir de commettre toutes sortes d'iniquités.—Splendide forfanterie de Gerardo de Camino, maître de Trévise.— Scènes de Mantoue, Vérone, Urbin, Pavie.—Histoire du comte Ugolino de Pise, renfermé dans la tour de la Faim avec sa famille.—Les Génois passionnés pour leurs chefs.—Dictature sanoise.

La démocratie commence à poindre dans les villes à moitié incendiées; guelfe ou gibeline, elle s'arrache aux lois du moyen âge et aux transactions surannées des podestats, et elle transporte son progrès dans le nouveau gouvernement qu'elle improvise. L'ère des républiques finit; on entre dans celle des tyrans, imposée comme un progrès inévitable par l'histoire idéale de la révolution italienne.

Le tyran d'Italie n'est nullement cet être abstrait et vulgaire que les jurisconsultes définissent par le genre prochain et la dernière différence, en disant qu'il usurpe le pouvoir ou qu'il en abuse. Il ne serait alors que l'un des mille phénomènes de l'histoire, où l'on voit des criminels couronnés dans toutes les époques et

sous toutes les civilisations de la terre. Le tyran dont nous parlons est l'expression légitime de la révolution guelfe ou gibeline, et il représente le pouvoir de la guerre civile, qui se perfectionne en portant les derniers coups à toutes les personnes féodales et civiques du moyen âge, pour multiplier les citoyens à tel point qu'ils soient aussi nombreux que les habitants. De là ses caractères, faciles à reconnaître.

Chef de parti, soldat d'une guerre continuelle, proscripteur et dévastateur par nécessité, il s'élève au moment des massacres, quand on rase les palais par centaines, quand le beffroi annonce la mort des fuyards, quand on confisque les biens de la moitié des citoyens, quand la guerre, qui s'envenime, exige que le parti victorieux soit de plus en plus discipliné, roide dans ses rangs, un dans ses mouvements, et surtout soumis à un seul chef qui perpétue le pouvoir annuel du capitaine séparé du podestat.

Le tyran écarte d'emblée les notions inopportunes d'ordre légal ou de fade bienveillance, toutes les utopies d'union, de paix, de concorde, toutes les niaises illusions des pouvoirs naïfs ou décrépits, où l'on prêche à tout propos la tolérance la plus absurde ou la modération la plus sénile. Dans son effort titanique, il enfante le monde moderne : ne faut-il donc pas qu'il immole le passé en dépit des lois divines et humaines? Les errements de la foule, toujours prête aux pacifications, sans souci du lendemain; les folles conciliations des moines, imposées comme de prétendus miracles de l'Église; les mariages croisés en dépit des traditions et de la raison, et destinés à envenimer la guerre en pure perte ; les mascarades héroï-comiques des flagellants, qui ajoutaient inutilement aux colères

naturelles la fureur des déceptions ; tous les désordres qui augmentaient le désordre de la guerre disparaissent en même temps que les erreurs des grands conseils, des sénats, des clubs et de la démagogie républicaine, trop facile ou trop implacable, et toujours aveugle comme la loi, ou plutôt comme une catégorie abstraite et irrationnelle.

A la fois retardées et amorties, les ondulations de la guerre civile s'alternent sans que les désastres se multiplient en pure perte. La cruauté d'un homme remplace celle des masses ; la terreur se substitue aux batailles, la prison aux massacres, l'échafaud aux dévastations ; on glisse d'un parti à l'autre sans bruit, comme dans le nœud de la potence ; et, tandis que le combat se raffine, on cesse de le voir, et on peut dire comme Dante, de la Romagne : « Je n'y ai pas vu la guerre, bien qu'elle fût permanente dans le cœur de ses tyrans. » On vise à vaincre plutôt les idées que les hommes.

La liberté s'évanouit ; le grand conseil est resserré et réduit au silence ; le sénat s'incline devant les ministres du tyran ; les réunions populaires cessent ; les magistrats ne sont plus élus ; les élections se bornent à de vaines formalités : en même temps, les chefs nombreux, l'oligarchie des factieux, les vengeances personnelles, tout ce qui échappait au podestat et au capitaine annuel se trouve réprimé par le nouveau chef, qui compense la violation de tous les droits acquis par les faveurs prodiguées aux multitudes. Le peuple est ainsi dépassé à l'avantage de la plèbe, le municipe au profit de la campagne, la ville dans l'intérêt des villages, la république dans l'intérêt des sujets conquis. Les châteaux qui restaient disparaissent, les routes sont protégées, le commerce se développe, les débouchés s'étendent,

et la ville, qui respire, s'orne de nouveaux édifices.

Le tyran prend d'ailleurs son essor par la guerre extérieure; c'est par elle qu'il se fait tout pardonner. Il défend la patrie, la rassure, lui cherche sa véritable base au milieu de l'ondulation générale, en fixe les véritables alliances, et il porte les coups les plus redoutables aux villes rivales, qu'il bouleverse avec les ressources de la secte. L'ère nouvelle devient la grande épreuve géographique pour toutes les villes : celles qui n'arrivent pas à la tyrannie sont plus menacées que jamais; celles qui ont de mauvais confins, des positions équivoques, des alliances contradictoires, moitié romaines et moitié militaires, se trouvent condamnées à périr sous les tyrannies étrangères; car, indigènes ou étrangers, les tyrans triomphent sur tous les points.

L'ensemble de l'Italie se transforme à l'image de la ville ; pour la première fois, la force des choses cède la place à un simulacre de réflexion. Ces éclats guelfes et gibelins, qui se propagaient en feu de file depuis Milan jusqu'à Naples; ces révolutions soudaines, imprévues, qui changaient à chaque instant les points d'appui et les combinaisons politiques, en mettant en défaut toutes les prévisions des citoyens et des concitoyens, se laissent dominer en partie par les tyrans, qui se comportent entre eux comme les hiérophantes de la double conspiration qui enveloppe la péninsule. Maîtres de tous les mystères qui disposent de la vie et de la mort dans toutes les villes, ils dirigent les coups d'Etat, les massacres, les armées des exilés, les rivalités des grandes familles, et les éléments de la guerre civile ainsi dominés marchent avec une sorte de docilité, les uns vers une papauté guelfe, les autres vers un empire gibelin, et tous en dehors du pape et

de l'empereur, attardés dans l'ère des républiques.

Mais les guelfes et les gibelins sont aux prises, le tyran n'est encore que soldat d'une guerre sans issue; il représente une victoire qui doit être alternée, et, en retardant l'ondulation, il provoque lui-même sa dernière catastrophe. Les supplices qu'il ordonne, la terreur qu'il inspire, les familles qu'il sacrifie, le sang qu'il verse sont des défis continuels jetés à la secte opprimée qui a partout des amis, et de nombreux tyrans qui la secondent dans une moitié des villes italiennes. C'est en vain qu'il multiplie les satellites; il ne peut imiter ce tyran d'Argos, qui dormait dans une chambre suspendue en enlevant l'échelle; il plonge au milieu des révolutions, solidaire de tous les tyrans de son parti, à la merci des actions et des réactions générales, et l'heure fatale ne manque pas d'arriver où il doit céder la place à un tyran du parti opposé. C'est ainsi que s'écoule l'ère nouvelle, sans aucune solution, comme l'ère des républiques guelfes et gibelines.

Les chefs de la république de Milan étaient les Torriani, comtes de Valsassina, campagnards guelfes, qui avaient jadis donné l'hospitalité dans leur château à l'armée milanaise en déroute devant la réaction de *Frédéric II* contre les préludes de la guerre civile; et, à partir de ce moment, ils s'étaient liés d'une amitié large et patriarcale avec le peuple de la ville romaine. Les boutiques, les fabriques, le marché de Milan étaient leur élément naturel; francs et rustiques, ils n'étaient cruels que par emportement, à ces heures solennelles où la pestilence de la secte jetait tout le monde en délire. Qu'on juge de la terreur de ces honnêtes gens quand ils se voient appelés à décréter les vastes pro-

scriptions dont la responsabilité doit peser désormais sur leur tête! Ils pâlissent, ils voudraient écarter le calice amer de la tyrannie imminente. Martin Torriani refuse d'égorger les gibelins ses prisonniers: «Je n'ai jamais donné la vie à aucun homme, répond-il au peuple irrité, et jamais aucun homme ne mourra par mon ordre.» A Brescia, son frère se laisse expulser par un peuple furieux plutôt que d'ordonner un carnage. Nous avons vu qu'Emberra del Balzo, le podestat de Milan choisi par Charles d'Anjou, ordonnait le supplice de cinquante-deux *patriciens* pour venger Paganino Torriani, assassiné à Verceil; pendant l'exécution, Napo Torriani sortait de Milan: «Ce sang, s'écriait-il, retombera sur ma tête et sur celle de mes enfants[1].» Mais c'est en vain que la nature le voulait innocent et généreux; il est déjà classé dans la catégorie des tyrans, désigné sous le nom de Napo le Sanglant, exécré du consistoire romain, qui frémit au récit de ses crimes vrais ou supposés; et, en 1277, abandonné des masses, il succombe au tyran du parti opposé, l'archevêque Othon Visconti, qui le fait enfermer dans une cage, où il meurt rongé par les scorpions. D'autres Torriani, au nombre de cinq, étaient également jetés dans des cages de bois, et nourris comme des chiens «Omnes in castro de Baradelo quasi canes tractati sunt.»

Sous l'archevêque Visconti, la tyrannie se développe gibeline; c'est le tour des petites gens, des ouvriers, de la multitude et des paysans. En avant la plèbe! Jamais elle n'est plus heureuse que lorsqu'elle est représentée par des grands seigneurs durs, cruels, proscripteurs, se

[1] Væ! væ! iste sanguis qui hodie effunditur, timeo ne super caput meum et filiorum meorum revertatur. (*Annales.*)

jouant de la vie, de la liberté, de la fortune des classes moyennes et timorées. Même quelque trait d'impiété, jeté au milieu de la religion, puis habilement dissimulé sous une simagrée de dévotion, ne fait que donner du relief à ces chefs qui prennent ainsi l'air d'être de la maison du bon Dieu, où l'on dispose de la pluie et du beau temps, et où l'on decrète, à priori, ce qui sera bien ou mal dans l'univers. Mais il faut que la populace soit heureuse et victorieuse contre le peuple broyé sous un gouvernement démocratique et social, et l'archevêque faillit échouer en arrivant, parce qu'il se croit encore à la campagne, dans son château d'Anglera, au milieu des paysans, aux temps de *Frédéric Barberousse*, ou de son neveu *Frédéric II.* D'ailleurs forcé de résister aux guelfes retranchés à Lodi, il tombe à la merci du marquis de Montferrat, nommé capitaine général de Milan ; la ville, envahie par des nobles piémontais d'alliance, soumise à la direction du *marquis*, accablée par un podestat de Turin, se croyait trahie, et l'archevêque aurait été emporté si en se tournant lui-même contre les Piémontais attardés, il ne les avait chassés avec le marquis du *Montferrat*, auquel on déclarait qu'il n'eût plus à remettre les pieds à Milan [1]. C'est ainsi que la tyrannie de l'archevêque se trouva rectifiée, rajeunie, popularisée, et plus tard, *Mathieu Visconti* devenait la terreur des guelfes du Montferrat qu'il envahissait, de ceux de Como, de Verceil et de Novare, soumises à sa domination, et même de ceux de Lodi et de Crémone, menacées par son influence et par l'ambition des gibelins....

Dans la ville de Rimini, *Parcitade*, chef des gibelins,

[1] Quod non esset ita audax quod Mediolanum rediret.

et Malatesta, à la tête des guelfes, se mesuraient du regard; car à la première rencontre, au premier conflit, à la première expulsion, l'un d'eux devait être le tyran. « Messire *Parcitade*, dit la chronique, voyant « que les guelfes se multipliaient et étaient honorés, « grâce à la sagesse de messire Malatesta de Verrucchio, « leur chef, avisa aux moyens de gagner celui-ci, et « songea à lui donner pour femme l'une de ses nièces, « la fille de *messire Arrighetto* (ancien vicaire im- « périal), en lui accordant en dot les trois forts de « Roncofreddo, Trebbio et Giovedia..... Quand messire « Malatesta se vit maître d'une si belle dot, il com- « mença à augmenter les frais et à faire de grandes « alliances, et toujours en l'honneur du parti guelfe, « qu'il dirigeait. Messire *Parcitade,* qui s'était mépris « en voulant l'entraîner, était grandement envieux, « et chaque jour la haine entre lui et ledit Malatesta « faisait des progrès. On en vint à tel point que l'un « ne se fiant plus à l'autre, tous deux marchaient « armés, leurs partisans donnaient à entendre qu'ils « étaient à la veille d'une mêlée; les citoyens étaient « sous les armes, et, ouvertement et en secret, cha- « cun faisait venir des secours et des milices auxi- « liaires. Messire *Parcitade* avait mandé le comte « *Gui d'Urbin* pour qu'il vînt à son aide. » Mais le chef des gibelins avait le tort d'être dans une ville romaine, glissante pour la secte à laquelle il appartenait, et de paraître envieux et nargué, tel que le peint la chronique; son sort ne tenait plus qu'à un fil; une erreur, un retard, un hasard, un rien pouvait le jeter dans l'une de ces mille oubliettes que les habitants de Rimini se préparaient les uns aux autres avec un calme et une imposture inimitables. « Et voilà, pour-

« suit la chronique, venir un âne du champ de la com-« mune, en braiant après une ânesse, et il faisait si « grand bruit que tout le monde courut aux armes, « croyant que c'étaient les seigneurs. Un messire Louis « Caorinate arriva sur la place armé, en criant : Vive « messire Malatesta et le parti des guelfes! Ayant été « transpercé par une flèche des gens de messire *Par-« citade,* les deux partis firent des barricades au milieu « de la rue Royale, près de la fontaine, et la bataille « dura trois jours. » Le chef guelfe était sûr du terrain, des hommes, des choses comme si la ville eût été à lui; sa parole persuadait, ses ordres tombaient au milieu de gens qui savaient les comprendre à demi-mot; ses affidés l'instruisaient du moindre danger. Tout à coup ils lui apprirent qu'à Saint-Marin on se préparait à suivre le comte Gui de Montefeltro, qui devait marcher avec trois cents cavaliers de *Fermo*, de *Pietramala* et de *Fabriano,* au secours de *Parcitade.* Il invoqua alors le génie de la terre, et se fit doux, humain et bonhomme pour frapper à coup sûr l'ennemi qui devenait menaçant. « Il appela, poursuit la chronique, « quatre bons hommes de la commune, et leur dit : Je « m'étonne que messire Parcitade veuille bouleverser « Rimini sans que je sache pourquoi; ce n'est pas moi « qui ai commencé la bataille, et je suis très-peiné. Les « bonshommes le quittèrent, et allèrent causer avec « messire Parcitade, qui tenait le même discours; et, « à force d'aller d'un parti à l'autre, ils dérangèrent les « barricades. Messire Malatesta s'approcha de messire « Parcitade; l'un courut vers l'autre, et ils s'embras-« sèrent; *Herodes et Pilatus facti sunt amici*, et ils « furent portés au palais par le peuple, au cri : Vive « messire Malatesta! vive messire Parcitade! On an-

« nonça ensuite au son de la trompette que tous les « étrangers eussent à partir, et messire Parcitade écri- « vit au comte *Gui* pour le remercier, en lui disant que « la paix étant faite, son secours devenait inutile. Le « comte, qui était avisé, se moqua de lui, et congédia « ses troupes, les renvoyant à leurs quartiers : quant « à Malatesta (forcé de renvoyer à son tour ses alliés), il « fit de ses troupes deux corps, l'un composé de guelfes, « qu'il cacha dans ses maisons, et l'autre qui partit « pour Verrucchio, drapeaux déployés et avec un grand « fracas de trompettes, mais pour n'arriver le soir « qu'au port de Maone, à la distance de trois milles. A « minuit, il rebroussa chemin, et se présenta à la porte « du Gattolo, tandis qu'un corps de guelfes descendait « dans la rue, criant : Vivent messire Malatesta et le « parti guelfe, et meurent messire Parcitade et le parti « gibelin ! Messire Parcitade se trouvant sans secours « s'enfuit ; ses parents et amis furent pris ou tués en « grand nombre, et il se refugia avec son monde à « Saint-Marin, où le comte *Gui* le voyant arriver lui « dit : « Que messire Perds-Cité (*Perde-Cittade*), soit le « bienvenu. » Il avait perdu la ville, et le châtelain de Verrucchio, chef des guelfes et des citoyens de Rimini, triomphait en improvisant une tyrannie guelfe et parfaite.

La tyrannie de Ravenne est disputée par les deux grandes familles des Pollentani guelfes aux prises avec les *Traversari*, anciens guelfes devenus gibelins. Mais Ravenne est la sœur de Rimini dans toutes les guerres de la Romagne, et ce sont les Pollentani qui l'emportent dès 1275, alliés aux Malatesti et croisés avec eux, même dans des tragédies de palais. La nouvelle tyrannie ne manque pas de répondre aux instincts de l'ancienne

capitale des exarques, toujours hostile aux pontifes de Rome. Sous les Pollentani, le peuple refuse le cens et la corvée militaire, et il tient tête à trois légats de l'Eglise qui arrivent l'un après l'autre pour humilier les tyrans. Le premier, qui autorisait le sac et l'assassinat contre les Ravennates, est vaincu par les Pollentani. Le second, Etienne Colonna, qui s'aventure dans la ville, est soudainement enlevé par une insurrection nocturne et enchaîné avec toute sa famille. Le troisième, Ildebrandino, doit se contenter de la délivrance de Colonna en dissimulant l'affront de sa propre défaite.

Après l'expulsion des Acarisi, gibelins, les Manfredi fondent la tyrannie de Faenza, qu'ils ne peuvent achever dans les premiers jours de leur domination, parce qu'ils sont trop nombreux. Mais en 1285, le moine Albéric de Manfredi convie toute sa famille à un banquet, et quand on arrive au dessert, il se lève en criant qu'on apporte les fruits. A ce signal ses satellites se jettent sur les Manfredi dissidents et les massacrent en fondant la tyrannie. — Ferrare l'avait déjà ébauchée dans l'ère des deux sectes par Azzo d'Este et *Torelli* Salinguerra qui s'alternaient comme les chefs des deux dynasties opposées. Cependant la véritable tyrannie qui retarde les ondulations de la guerre, qui supprime les boucheries trop sanglantes, et qui supplée avec l'arme nouvelle de la raison d'État à la cruauté dévastatrice des expulsions, ne commence qu'avec Obizzo d'Este, auquel son parti donne explicitement plein pouvoir de commettre toutes sortes d'iniquités. A l'intérieur, il jette l'épouvante parmi les gibelins découragés à jamais; à l'extérieur, il donne à Ferrare les possessions de Reggio et Modène. D'après les gibelins, il est un grand criminel, d'après les guelfes un héros. Dante le montre aux enfers à côté

d'Ecelino de Romano, le monstre rudimentaire de la tyrannie véronaise; l'Arioste, le célèbre comme l'une des gloires de la famille de Ferrare. « Voilà, dit-il, « Obizzo qui, jeune, succédera à son aïeul; il ajoutera « à son beau domaine la joyeuse Reggio et la féroce « Modène, et il sera tel que les peuples unanimes le « voudront pour seigneur. »

Trévise plongée dans l'oscillation des massacres, à travers les luttes des Camino et des *Romano*, des Rossi et des *Bianchi*, de l'évêque et des *Castelli*, s'arrache en 1283 aux batailles de l'ère républicaine, avec Girardo de Camino, proclamé par l'évêque capitaine général contre la famille féodale et gibeline des *Castelli*. Gerardo devient, comme Obizzo d'Este et Malatesta de Rimini, l'homme de la démocratie despotique et sociale : des injustices adroites, des confiscations intéressées, des répressions impitoyables, ce sont les moyens dont il se sert pour broyer les gibelins, et personne de son temps ne connaît mieux l'art d'être inique sans colère, sans scandale, avec tous les dehors du faste civique et de la munificence princière. Son influence s'étend comme par enchantement à Feltre et Bellune, où le suffrage universel lui donne la tyrannie, tandis que d'un autre côté, il refoule dans leurs confins le tyran de Vérone et le patriarche d'Aquilée, les deux ennemis gibelins de Trévise. Tout le monde l'admire; les tyrans guelfes, ses confrères, lui soumettent leurs différends comme s'il était un sage de l'antiquité; la littérature le reconnaît comme un Mécène; Dante s'incline devant lui dans le Banquet; la démocratie ne saurait le répudier en le voyant broyer deux fois l'émeute féodale des *Castelli*, et on surprend dans ses exploits le premier vestige des révolutions d'Italie, où la vertu et le succès, la répu-

tation et la force deviennent synonymes, sans que l'esprit puisse résister à l'entrain de l'immoralité bienfaisante.

Mantoue sortait des bouleversements de 1275 avec deux dictateurs, Ottonello Zanicalli et Pinamonte *Bonacolsi*, l'un guelfe, citoyen et lié avec les ennemis de la patrie; l'autre gibelin, et destiné à représenter la démocratie dans cette ville militaire et impériale depuis les temps de la comtesse Mathilde. Dans l'ère des tyrans, *Bonacolsi* suscite un tumulte nocturne, fait assassiner Ottonello qui accourait pour étouffer la sédition, et se fait proclamer capitaine perpétuel. Féroce, traître, proscripteur impitoyable des guelfes, avide et confiscateur par principe, il est l'homme nécessaire de Mantoue, qui ne peut plus garder la forme républicaine.

Vérone n'a qu'à rester dans le lit du torrent creusé par *Ecelino* et par *Mastino* de la Scala, pour passer de l'agitation sanglante des batailles et des prises d'armes continuelles à la paix sombre, mais utile, des tyrans. Quand *Mastino* tombe sous le poignard des Pigozzi, le peuple, après mûre délibération, le remplace par *Alberto* de la Scala qui le venge, et avec lui les carnages du vieux temps disparaissent à jamais; son règne de vingt-quatre ans ne rencontre qu'un seul conspirateur, Cesarini, rapidement sacrifié, et Vérone est plus puissante que jamais.

Urbin, ville militaire, ennemie de Rimini, élève *Gui de Montefeltro*, grand capitaine et chef de gibelins, plus tard supplanté dans l'ondulation de la tyrannie par Taddeo, son frère, chef du parti opposé.—Foligno, jadis rasée par la république guelfe de Pérouse, se défend avec *Philippe des Anastasi*, chef du peuple,

devenu gibelin en 1264, et ensuite maître de la ville avec titre de confalonier de la justice. Il lègue la tyrannie à ses quatre fils Conrad, Herman, Gérard et Philippe, qui règnent ensemble sans revoir les orages de l'ère antérieure. — Dans la ville de Jesi, hostile à Singaglia, la tyrannie flotte entre les Balignano de San-Marciano, chef des guelfes, et les *Simonetti* citoyens, chefs des gibelins. Ces deux familles se combattent de 1282 jusqu'à la fin du XIIIe siècle.

Pavie n'est plus qu'une fourmilière en ruine. Inférieure à Foligno, à Urbin, à Vérone, à toutes les villes du réseau militaire, elle est réduite à copier une à une toutes les évolutions de Milan, son ennemie : à l'époque des Torriani, elle a les Langusco, guelfes; au temps des *Visconti* gibelins, *Mainfroy Beccaria*, gibelin, détrône les Langusco. Quand *Othon Visconti* se dégage de la féodalité compromettante du marquis de Montferrat, *Mainfroy Beccaria*, qui l'imite sans cesse, marche à son tour contre le marquis de Montferrat. Mais des mouvements spontanés, faciles et progressifs à Milan sont forcés, difficiles et à contre-sens de la ville à Pavie, où les citoyens sont gibelins et les châtelains guelfes comme dans toutes les villes militaires; les Langusco s'élèvent quand ils devraient tomber, ils tombent quand ils devraient s'élever, et *Mainfroy Beccaria* est loin d'obtenir le triomphe d'*Othon* Visconti, qui affranchit Milan de la domination féodale du Montferrat. Quand il s'avance à Bormida contre le marquis, « Capellino Isimbardi, dit la « chronique, d'après une intelligence prise, plaça un « drapeau sur une lance en criant à haute voix : Qui « veut la paix vienne à moi! et alors les chevaliers de « Pavie en allant à lui commencèrent à crier : La paix!

« la paix, et la paix fut ainsi signée entre les habitants « de Pavie et le marquis proclamé, le lendemain, « capitaine général pour dix ans. *Mainfroy Beccaria,* « se voyant trompé et joué, dit alors au marquis : Je « veux que tu sois le seigneur de Pavie *in æternum,* « et le jour suivant, le grand Conseil de Pavie le dé- « clara seigneur à vie avec plein pouvoir sur la ville. » Le marquis invoqué par la féodalité guelfe à la suite d'Isimbardi était donc habilement retourné contre la féodalité par le chef gibelin qui lui devenait tout à coup plus favorable, et quand plus tard ce nouveau tyran disparaissait dans une oubliette piémontaise ouverte par une révolution d'Alexandrie, Pavie continuait à imiter les mouvements de Milan...

L'astre de Pise commence à pâlir, et cette république orgueilleuse et prévoyante ne laisse plus voir qu'une énergie tragique dans une situation désespérée, et des héros incapables d'arrêter une décadence irrésistible qui se réalise par une dissolution cadavérique. La Corse est perdue, trois judicatures sardes sont affranchies à jamais, onze mille prisonniers agonisent sur les pontons de Gênes; on dit déjà dans toute l'Italie que pour voir Pise il faut aller à Gênes, cette rivale autrefois dédaignée l'emporte avec ses gibelins dans toute la Méditerranée. Comment lui résister? Par la tyrannie d'un guelfe? Mais aussi comment la fonder sans sacrifier les citoyens, tous gibelins comme à Pavie et à Vérone, et sans donner gain de cause aux concitoyens, aux châtelains, aux amis de l'ennemi, aux affidés de Florence qui envahit la Toscane avec les guelfes? Ennemi de *Gênes* ou de Florence, guelfe ou gibelin, le tyran de Pise est voué à la mission fatale de trahir la république par terre ou par mer,

et nous voyons paraître le comte Ugolino de Donoratico, de la Gherardesca, que Dante jette en pleurant dans la polge des traîtres, comme l'une des victimes de la fatalité italienne.

Nommé podestat décennal, le comte Ugolino entendait la voix des onze mille prisonniers qui lui criaient des pontons de Gênes de défendre la patrie par une guerre à outrance en sacrifiant leur propre liberté. C'était la voix de onze mille guelfes, et le tyran se jette à corps perdu dans le parti de la guerre contre Gênes en trahissant les gibelins avec une sorte de fureur héroïque. Le mariage de son neveu avec l'héritière de la grande famille guelfe des Caprona; sa paix avec la république guelfe de Florence, sa promesse aux Florentins de sacrifier la secte gibeline et les dix maisons de grands citoyens qu'il renverse à Pise l'élèvent à tel point que dans un banquet il demande aux convives : Que manque-t-il désormais à ma puissance? Il te manque la colère de Dieu, répond une voix gibeline, et tout à coup le tyran s'aperçoit qu'il est sur un terrain embrasé, et que les frais de la guerre, les échecs sur mer, l'amour de la paix, celui de l'égalité, la haine contre Florence et contre tous les amis de Florence équilibrent au moins cette odieuse nécessité de la guerre sur mer qui le rend en apparence tout-puissant. En 1287, les gibelins lui imposent pour collègue décennal Nino, juge de Gallura, qui demande la paix à grands cris; il ne peut l'écarter qu'en se coalisant avec l'archevêque de Pise, *Roggeri des Ubaldini*, du parti gibelin, et le jour même où il oblige son rival à s'enfuir, il se trouve enchaîné à son nouvel allié qui demande à partager avec lui le grand palais du peuple, symbole de la souveraineté pisane. « Dès que le comte

« Ugolino, dit la chronique, vit que l'archevêque était « dans le palais, il se troubla fort, et déclara qu'il « voulait être seul et libre seigneur comme il l'était. « Mais les chefs gibelins répondirent qu'ils voulaient « lui donner l'archevêque pour collègue dans ses « fonctions, et que s'il n'était pas content de l'ar- « chevêque, on nommerait un autre chef gibelin pour « le lui associer. » Les murmures du peuple, accablé par les impôts de la guerre, exaspéraient le tyran; tout homme qui le forçait à refuser de diminuer l'impôt devenait son accusateur insidieux devant la foule irritée, et un jour, son propre neveu, le priant d'alléger l'impôt, le jeta dans une telle fureur qu'il dégaîna le poignard et le blessa; et que voyant survenir le neveu de l'archevêque, ami du blessé, il prit une hache et le tua en le frappant à la tête. « Son cadavre, continue la chronique, fut porté sur- « le-champ devant l'archevêque, son oncle, en lui exa- « gérant l'excès et lui montrant comment ses faveurs « et secours étaient employés : le prélat resta longue- « ment stupéfait en songeant à un événement aussi « étrange, puis rentré en lui-même, il dit avec beau- « coup de pénétration : Otez ce mort qui n'est nulle- « ment mon neveu, comme vous le dites, et je ne veux « pas croire que le comte Ugolino, mon très-grand « ami et parent, ait commis une telle faute. Et vou- « lant montrer en public que c'était sa pensée, il se « promena dans la ville, riant et plaisantant avec « ceux qui étaient avec lui. Mais dans son cœur il « ne songeait qu'à se venger. » Sa vengeance, brusquée par les préparatifs d'Ugolino, ne tarda pas à éclater. « L'archevêque, poursuit la chronique, et les « chefs gibelins, se levèrent, en criant : Aux armes,

« aux armes! et le parti de l'archevêque mit en branle « la cloche de la commune, tandis que le parti du « comte Ugolino donna le signal du combat avec la « cloche du peuple. La bataille fut grande, à pied et à « cheval; messire Atho, neveu de l'archevêque, y périt, « et le combat dura de neuf heures jusqu'au soir; « enfin, le parti du comte perdit et se renferma dans « le palais du peuple avec tout son monde. Et l'arche- « vêque et les susdits chefs gibelins et leurs partisans, « avec le fer et le feu, vinrent à bout du palais, « et prirent le comte Ugolino, ses fils et ses ne- « veux, et les enchaînèrent et gardèrent dans des « salles pendant vingt jours, jusqu'à ce que la « prison de la tour des Gualandi, des Sept voies, « fût prête à les recevoir. » Les prisonniers étaient cinq : le tyran, Gaddo et Uguccione, ses fils, Nino et Anselmuccio, ses neveux : on leur imposa de payer une amende de 20,000 livres, sous peine de les faire mourir de faim; ils en payèrent 15,000, et ensuite ils se trouvèrent sans argent : l'intimation fut renouvelée et puis on ferma la prison en jetant la clef dans l'Arno.

La chute de la tyrannie guelfe, c'était le triomphe d'une nouvelle tyrannie gibeline, et le comte Ugolino n'était pas encore mort que, dans les angoisses de la faim, du haut de sa tour, il aurait pu voir le sac et la démolition des maisons guelfes, la guerre déclarée à Florence, l'archevêque *Roggieri* détrôné comme un tyran incapable, et le pouvoir transmis à *Gui* de Montefeltro, l'un des tyrans d'*Urbin*, grand capitaine et grand chef du parti gibelin dans l'Italie centrale. Il trouvait la ville sans argent, sans soldats et sans armes; sa première idée fut de partir; retenu à la prière des

gibelins, il développa franchement sa tyrannie, décidé à sauver Pise par le fer et par la corde, car il devait tenir tête en même temps à Florence, qui s'acharnait au combat, au pape, qui jetait l'interdit sur la ville, aux châtelains, aux concitoyens, et à des traîtres capables de rire le jour de la mort de leurs fils, pour poignarder des hommes dont ils se disaient les amis. Ses ordres, d'une sévérité despotique mais paternelle, arrachèrent aux citoyens l'argent nécessaire pour armer la république. « Quelques-uns, dit la chronique, n'avaient rien « et vivaient dans la misère, mais s'ils tenaient un « chien il les faisait mander chez lui et leur disait « en particulier à chacun d'eux : Ami, tu gardes un « chien, va, porte-le hors de la ville et tue-le, car il « ne sert pas à notre guerre et je veux que tu aides ta « commune ; et il lui imposait de payer un demi-pied « de cheval. Chaque semaine il faisait lire au coin « d'une rue, dans le bourg, l'entrée et la sortie des « douanes... La nuit, il faisait des excursions, et le « matin on apprenait la nouvelle que tel ou tel château « s'était rendu. » Quand il sortait dans la campagne, les guelfes de Florence disaient : Voilà le renard, et ils s'enfuyaient ; une rigoureuse discipline le rendait invincible malgré le petit nombre de ses capitaines, et par ses ordres, un consul qui trahissait les secrets de la guerre était décapité. Un jour qu'il ordonnait à son neveu de faire une sortie sans combattre, le neveu ayant livré une bataille et remporté une victoire : « Tu m'as dé- « sobéi, lui dit-il, aujourd'hui tu as exposé Pise, et si tu « avais perdu, la ville était détruite. » Et il l'envoya à l'échafaud. Mais enfin, en 1295, la guerre contre Florence exaspère les guelfes, comme jadis celle contre *Gênes* exaspérait les gibelins, et tous les anciens par-

tisans du comte Ugolino conspirent avec la république guelfe de Florence. Gui de Montefeltro avait le cœur haut placé, et, s'il était tyran, personne ne méprisait plus que lui ces républicains incapables, révolutionnaires de la veille, traîtres au lendemain, et prédestinés à rendre la tyrannie indispensable. Ayant convoqué le grand conseil, il prononça le discours suivant : « J'ai « entendu que vous voulez m'enlever le pouvoir et me « chasser honteusement ; c'est la récompense que vous « voulez me donner pour tant de peine et pour vous « avoir reconquis vos châteaux, qui vous avaient été « enlevés par les Florentins. Eh bien ! sachez que je « pourrais vous faire payer très-cher votre conduite, « mais je suis venu ici pour vous traiter comme mes « enfants et non pas pour vous mettre en pièces. « Donnez-moi donc mon salaire en paix, car je veux « vous quitter en paix, s'il vous plaît. » Ils répondirent : « Messire, c'est ce que nous ne voulons pas ; nous « sommes très-contents de vous, il faut que vous « restiez. » Mais il répliqua : « Ces retours ne valent « rien et j'ai décidé de vous laisser en paix. » C'est ainsi que finissait la seconde tyrannie de Pise, en attendant de nouvelles ondulations.

L'astre de Gênes se lève pour la première fois splendide et assuré avec la couleur des gibelins, sous la tyrannie partagée de *Spinola* et *Doria*, deux dictateurs républicains issus, l'un d'un coup d'Etat nocturne contre les nobles, l'autre d'une proscription qui chassait les Fieschi et les Grimaldi. Sous eux les guelfes de la Corse sont avilis, ceux de la Sardaigne se rejettent sur Cagliari ; nous avons vu que Pise laissait onze mille prisonniers entre les mains des Génois ; dans le Midi la haine guelfe de Charles d'Anjou était réduite à

l'impuissance; Venise était vaincue à son tour avec les guelfes qu'elle appuyait, et Gênes, à la fois militaire et commerçante, victorieuse et enrichie, combinait pour la première fois, sans flottements et sans ondulations exagérées, ces deux extrêmes qn'auparavant elle alternait sans cesser, jusqu'à tromper l'œil de l'historien sur sa nature longobarde et gibeline. Il ne reste plus des anciennes oscillations que le mouvement nécessaire pour attester que la tyrannie règne avec des ressorts tendus contre des sectaires qu'il faut réprimer. Ainsi, dans la guerre contre Venise, l'enthousiasme pour la tyrannie gibeline est tel que *Doria* doit écarter de vive force les trop nombreux volontaires qui affluent sur la flotte. En 1289, il peut se retirer en léguant sa part de la tyrannie partagée à son fils, et lorsque les guelfes s'efforcent de nommer un Fieschi à la tête de l'archevêché, la plèbe les écrase, et si leurs palais ne sont pas rasés, ils le doivent au vieux *Doria*, qui se montre disant aux plébéiens : « Épargnons-les, ce sont « plutôt des fous que des coupables. »

Sienne entre dans l'ère de la tyrannie avec la dictature des Trente, aux armoiries guelfes. En 1281, ces Trente excluent les grands des emplois et se réduisent à Quinze, pour mieux imiter l'unité des tyrans. Quatre ans plus tard, les Quinze se réduisent à Neuf, et l'année suivante, à la suite d'un soulèvement, ils font pendre soixante-cinq prisonniers gibelins et décapiter cinq des plus considérables, en haine de la plèbe qui voulait les délivrer. C'est ainsi que la tyrannie à la fois cruelle et indispensable contre les fureurs des deux sectes se réalisait dans toutes les villes italiennes.

CHAPITRE II

LES VILLES ATTARDÉES.

Les Florentins entravés par leur propre fourberie.—Histoire de Giano de la Bella,—Brescia et Plaisance s'appuient sur le tyran de Naples.—Reggio et Modène sur celui de Ferrare. —Les citoyens d'Alexandrie renferment dans une cage le marquis du Montferrat.—Vicence sous Padoue.—Les chefs de Fano noyés.—Quinze cents guelfes de Sinigaglia passés au fil de l'épée.—Réflexions sur les nouveaux capitaines de la rébellion italienne.

Les villes qui n'entrent pas dans l'ère de la tyrannie se tordent dans les angoisses de la guerre civile, tourmentées par les deux sectes en retard d'une période sur la marche générale de l'Italie.

Florence, si habile à niveler ses citoyens et ses concitoyens, si sage dans l'art d'effacer les aspérités auxquelles la tyrannie aurait pu s'accrocher, tombe au-dessous des villes lombardes, plus rustiques mais plus vigoureuses et plus calmes, grâce à la domination de leurs chefs. Ses gibelins, affaiblis par la malice réciproque de l'égalité, se soumettent au protectorat de *Mainfroy*; ses guelfes, encore plus énervés, acceptent

la dictature de Charles d'Anjou; la ville emprunte aux rois du Midi la force qu'elle redoute dans ses murs. Plus tard, en 1282, elle veut l'enfanter elle-même, tout en se réservant le pouvoir de l'anéantir à chaque instant, et cet effort de la liberté qui veut improviser la tyrannie, en restant républicaine, crée la magistrature des Trois seigneurs destinés à régner comme les Neuf de Sienne et renouvelés tous les deux mois pour qu'ils soient à leur tour sous le règne de la loi. En 1293, on fortifie les seigneurs par la création du confalonier de la justice bimestriel comme eux, mais appuyé par une troupe de mille hommes pour terrasser l'émeute gibeline. L'année suivante, sur une motion de Giano de la Bella, on décrète que le confalonier résidera au palais avec les seigneurs, et qu'il aura 4,000 hommes à son service; on exclut les nobles de la magistrature des seigneurs; on rend solidaire tout entière la parenté du crime commis par l'un de ses membres, et on décide que la voix publique suffira pour prononcer la condamnation contre les nobles. Giano de la Bella, qui suggère toutes ces mesures révolutionnaires contre les grands, commence à montrer une physionomie plébéienne, qui rappelle les *Montefeltro*, les *Spinola*, les *Doria*, et, en général, tous les tyrans guelfes ou gibelins. Mais le raffinement de l'égalité florentine, une fourberie indomptable et glissante, une rouerie naïve de forme, attique de précision, infernale d'intention, enveloppent l'infortuné citoyen, qui devient le point de mire des grands, tous gibelins et intéressés au maintien de la république, pour éviter le progrès de la tyrannie. Ils sont déjà humiliés : que deviendraient-ils si le peuple était dirigé par l'intelligence d'un tyran? « Quoi! dit l'un d'eux, si « un cheval court, ou s'il donne de la queue dans la

« figure d'un homme du peuple, ou si, dans la foule, « quelqu'un heurte de la poitrine, au hasard, son voi« sin, nous sommes soupçonnés, accusés, rasés! — Si « nous battons l'un de nos domestiques, dit un autre, « nous sommes attaqués et démolis! — Prenons les « armes, dit *Frescobaldi,* courons à la place, tuons les « amis et les ennemis du peuple et tous ceux que nous « rencontrerons, en sorte que nous et nos fils ne soyons « plus subjugués par eux. » — Plus ingénieux, *Baldi* propose de dénoncer Giano comme gibelin, et de le jeter ainsi sous le coup de la loi qui frappe les hommes officiellement de la secte. « Domptons-le, dit-il, avec « la ruse et mettons-le au ban de la commune avec « des paroles de miel, en criant de toutes nos forces « que les gibelins conspirent, qu'ils s'élèvent, qu'ils « veulent nous chasser et s'emparer de la seigneurie. » Aussitôt dit, aussitôt fait : les gibelins accusent le tyran plébéien d'être gibelin, le rendent suspect aux chefs du peuple. Corso Donati, chef de la bourgeoisie, se déclare son ennemi, et, quand Giano monte à cheval, se croyant suivi, comme à l'ordinaire, par le peuple, il voit toutes les piques se tourner contre lui et il part, condamné par les seigneurs à un exil éternel. La tyrannie avorte ainsi, et c'est un malheur. « Le petit peuple, dit Dino Compagni, qui rapporte ces « faits, perdit toute force et toute vigueur, faute d'un « chef. »

Dans l'élan de la victoire, les *grands* s'efforcent d'ébaucher une nouvelle tyrannie en sens inverse de Giano de la Bella. « Pour se rassurer, dit *Dino Com-« pagni,* ils appelèrent pour leur podestat, un pauvre « gentilhomme, messire Monfiorito de Padoue, le char« geant de punir les citoyens en tyran et de faire jus-

« tice de l'injustice ou injustice de la justice, suivant « leur bon plaisir. Il comprit vite leur intention et la « suivit sur-le-champ, absolvant et condamnant tout le « monde à tort et à travers d'après la volonté des « grands. » Mais ce n'était pas un maraud de Padoue, au servilisme longobard et burlesque qui pouvait mettre en défaut le peuple ou même la *plèbe* de Florence, et, avant l'expiration de ses fonctions annuelles, il était accusé, emprisonné, torturé comme un malfaiteur, condamné à s'avouer coupable d'une foule de crimes vrais et faux, qui compromettaient à jamais la tyrannie des grands. La ville reste agitée, divisée, impuissante; les citoyens se disputent les places[1]; les guelfes et les gibelins se préparent au combat. On bâtit encore des tours, tandis que dans les villes en progrès, toutes les vieilles tours sont démolies; la république bat en retraite devant Pise qui agonise, et la campagne florentine reste hérissée de forteresses où les Ubaldini, les comtes Guidi et une foule de châtelains narguent l'impuissance du gouvernement républicain inférieur aux tyrans de Vérone ou de Milan, où les feudataires des alentours sont foudroyés à jamais.

Brescia, qui a donné Arnaldo à la révolution consulaire de Rome, demande aux villes voisines le tyran qu'elle ne peut créer par ses propres forces. Dès l'ère des deux sectes, ses gibelins appellent *Ecelino de Vérone* et *Uberto Pelavicino* de Saint-Donnino, deux monstres plutôt que deux dictateurs dynastiques et sectaires. A l'époque de la descente de Charles d'Anjou, les guelfes victorieux s'adressent à Milan pour lui emprunter Philippe Torriani et comme il n'est pas non plus un véritable tyran par la raison opposée qu'il refuse

[1] Per gara d'ufficj abominando l'un l'altro.

de massacrer les gibelins, on le remplace par Charles d'Anjou, nommé tyran décennal. Alors la guerre civile cesse, les ondulations se ralentissent, personne ne conteste la domination du roi, jusqu'à ce que dix ans après la ville, sans chef, s'agite et se déchire comme Florence.

Plaisance, plongée dans l'anarchie par la lutte des Scotti et des *Landi*, conquiert tout à coup le calme en se donnant, par l'entremise des Scotti, à la tyrannie étrangère de Charles d'Anjou. Dès lors, la cité achève la guerre aux châteaux; les Lando, indignes châtelains, sont vaincus et brisés, et les chevaliers qui, dans les époques antérieures, sortaient à chaque instant de la ville pour bloquer les citoyens, disparaissent à jamais. En 1290, la tyrannie décennale du roi expire, mais elle a déblayé le sol, et Plaisance peut se développer de nouveau avec la tyrannie guelfe et indigène d'Alberto Scotto, qui s'élève sans secousse, en continuant le mouvement du roi avec des forces personnelles...

Faute de tyrans, Modène qui avait chassé ses gibelins, les *Grasolfi*, se déchire de nouveau, en 1286, par les guelfes victorieux les Aigoni; qui se subdivisent dans les deux partis des Aigoni intérieurs et extérieurs, les uns guelfes exaltés, les autres tièdes et quasi gibelins. Ces derniers étant expulsés, comme le dit leur nom, la guerre continue entre la ville et la campagne, si bien que la première, vaincue et aux abois, est réduite en 1287 à l'extrême nécessité de se donner à la tyrannie guelfe et étrangère de la famille de Ferrare. Aussitôt le calme se rétablit, et le tyran amnistie les Aigoni extérieurs, en se bornant à rappeler auprès de lui, à Ferrare, les chefs des deux partis pour que la guerre civile reste sans direction...

Reggio est encore plus déchirée que Modène, par les Fogliani aux prises avec les *Sessi*, grandes familles dont les haines guelfes et gibelines se lient à des guerres féodales et à des batailles municipales, où Parme, Crémone et Bologne, se mêlent au combat. En 1288, les guelfes exilés obligent les *Sessi* à les amnistier; l'année suivante, ils les forcent à s'enfuir et emprisonnent tous les nobles, qu'ils envoient à Parme pour qu'on les fasse garder. Dans la même année, de nouveaux guelfes exaltés, à la suite de Canosa et du prévôt de Carpineto, expulsent la noblesse guelfe des Fogliani, des Manfredi et des Roberti : cette démocratie ultraguelfe s'allie avec l'extrême opposé du parti gibelin, représenté par les *Sessi* qu'elle rappelle de l'exil, et en 1290, au mois de janvier, cette étrange coalition d'ultraguelfes et de gibelins, harcelée par les guelfes, harassée par des combats continuels, excédée par de brusques revirements, et surtout effrayée par l'anarchie plébéienne, aboutit à la tyrannie étrangère d'Obizzo d'Este, maître de Ferrare, qui apaise du premier coup tous les troubles, de sorte que les orages disparaissent comme à Modène, ou comme à Brescia et à Plaisance, sous Charles d'Anjou...

Alexandrie, jetée par les Lombards ainsi qu'un camp incendiaire, au milieu de la féodalité piémontaise, lutte contre la nécessité suprême de la tyrannie avec une flexibilité et une force qui perpétuent la république, d'ailleurs à son aise sur cette terre attardée. Ainsi les Guasco, chefs de la commune, donnaient la ville à Charles d'Anjou; mais en 1290, les *Lanzavecchia*, chefs de l'aristocratie, qui s'intitulait *le peuple*, s'insurgent contre la domination angevine, et créent à leur tour la nouvelle tyrannie gibeline et étrangère du mar-

quis du Monferrat. Bientôt la république conspire contre les Lanzavecchia et le Monferrat, comme ils avaient conspiré contre les Guasco et Charles d'Anjou. « Les « citoyens d'Alexandrie, dit Ghilini, firent un traité « secret avec ceux d'Ast, soumis au susdit *marquis*, en « leur promettant de se révolter à la condition de rece- « voir un subside de 8,000 florins d'or. Le *marquis*, « instruit du traité, chevaucha avec ses gens à Alexan- « drie pour faire une démonstration. Cependant les « citoyens d'Alexandrie, se doutant que leur conspira- « tion était découverte, ne voulurent pas l'admettre dans « la ville avec ses troupes, et ne lui permirent que d'en- « trer avec son cortége habituel; le jour suivant ils se « soulevèrent, le firent prisonnier et le mirent dans une « cage de bois du palais vieux, où il mourut, en 1292, « après vingt-deux mois de captivité. » Telle était la fin de Guillaume Spadalunga, le héros de la longue épée, maître perpétuel de Pavie, capitaine général de Milan, où il menaçait les Visconti et le plus sage tyran du Piémont. Le chroniqueur du Montferrat frémit en voyant tant d'héroïsme sacrifié, sans mot dire, par de misérables vilains, et dans sa rustique indignation il raconte que, la veille de son entrée dans la ville d'Alexandrie, le marquis vit dans un songe une multitude d'ânes qui le foulaient aux pieds, se multipliant sur sa poitrine et autour de lui...

Vicence, incapable de se donner un tyran indigène, n'échappe au monstre de Vérone, *Ecelino de Romano*, que pour tomber sous la tyrannie guelfe de la république de Padoue. — Fano, avec ses deux partis des Cassero et des *Carignano*, toujours en présence, faillit perdre sa liberté et son indépendance, surprise par le tyran de Rimini, Malatesta, qui fait appeler à Sinigaglia

le chef des guelfes et celui des gibelins, sous prétexte d'affaires urgentes, et les fait jeter à la mer, cousus dans des sacs. C'est à peine si le patriotisme de la république suffit à repousser l'invasion de ce forban. — Sinigaglia, déjà incendiée et rasée par les gibelins dans l'ère des deux sectes, n'ayant ni tyran ni défense, est envahie de nouveau par le tyran gibelin *Gui de Montefeltro*, qui y fait passer quinze cents guelfes au fil de l'épée... — Il est inutile de rappeler les autres villes sans tyrans, encore plongées dans l'ère des deux sectes : elles sont toutes livrées, sans exception, aux horreurs de la guerre civile ou à une domination étrangère.

Le tyran est donc la nécessité suprême de toute ville, le premier homme qui pense au nom de la masse, la première indépendance indigène conquise par la force de la réflexion, le premier chef qui surgit en dehors des êtres muets ou collectifs des ères antérieures, où le progrès était aveugle comme la végétation et inconscient comme un mouvement physique et instinctif. Dès que les premiers embryons de la tyrannie se présentent à Vérone, à Plaisance à Milan, à Crémone, les chroniqueurs s'animent pour la première fois ; à leurs arides dénombrements de consuls, de podestats ou d'expulsions succèdent des jugements, des éloges, des accusations, des exposés quelquefois saisissants et poétiques ; aux automates de l'antique légalité se substituent des physionomies intelligentes où l'on peut lire le jeu des passions, les ressources de la politique, tous les calculs individuels au reste soumis à la force des idées. L'histoire de Rimini commence avec messire Parcitade, le citoyen envieux, joueur et joué au moment où la capitale de la Pentapole demande la tyrannie d'un guelfe. La chronique de Plaisance s'écarte de son aridité

pour ébaucher l'éloge de Pelavicino, qu'elle déclare généreux, loyal, juste, sévère, versé plus qu'aucun homme dans les affaires. Rolandino et d'autres font connaître Ecelino de Romano, l'épouvantable ébauche des tyrans, avec une précision toute moderne, avec des détails auparavant négligés sur les agents subalternes, sur la marche des événements, ou des conspirations; et si des chroniques réfléchies devancent de quelques jours l'ère des tyrans, que nous fixons à la date de 1280, trente ans après le commencement du grand interrègne, c'est qu'elles suivent des sectaires, des podestats, des chefs de parti, des hommes dont l'influence prélude à l'ère nouvelle qui met un terme à l'action irréfléchie des sectes républicaines. Avec les tyrans, le grand interrègne est complet, les lois divines et humaines sont suspendues, toute légalité, tout ordre traditionnel, toute influence de la suzeraineté pontificale ou impériale disparaissent, et cette fois au-dessus du pouvoir spirituel conçu dans l'antique sincérité des temps de Charlemagne, il y a un nouveau pouvoir obscur, occulte, mystérieux, peut-être libérateur, peut-être de perdition, on ne sait au juste; mais on voit que les idées et les forces de l'ancien monde sont en défaut, car il y a des individus sans couronne et puissants comme les rois, sans loi et forts comme César, sans foi et plus utiles que le pontife. Ceux qui ne comprennent pas la nouvelle époque sont frappés de stupeur et plongés dans le désespoir le plus profond; républicains ou impérialistes, simples sectaires ou papistes, jurisconsultes ou théologiens, ils croient que toute religion est perdue avec le pape, que toute justice disparaît avec l'ancienne légalité, que l'Italie est prédestinée aux douleurs de l'enfer, tandis

que d'autres, pâles, tremblants et toutefois soutenus par un courage factice et fiévreux, arrivent à cette formule nouvelle d'une espérance désespérée, que la patrie ne peut plus être sauvée que par des hommes décidés à perdre leur âme. Quel que soit l'avenir, il est certain pour tout le monde que les anciennes vertus sont inutiles, exilées de la terre, que la politique régentée par une malignité inconcevable, ou par des idées encore obscures, apporte dans le monde des scandales inouïs, et que cet art rustique et grossier du podestat qui enseignait à louer la paix et la guerre, la sévérité et la clémence, et tous les contraires de la politique, devenu tout à coup silencieux, se développe pour fomenter une rébellion nouvelle et générale qui devient la raison d'être de tous les États italiens, jetés en dehors des orbites du moyen âge.

CHAPITRE III

LES TYRANS DANS LES RÉGIONS FÉODALES.

Le Montferrat s'attache à son marquis.—La maison de Savoie se scinde dans les deux dominations, l'une guelfe de Chambéry, l'autre gibeline de Turin.—Les Vêpres siciliennes séparent Naples, qui reste aux guelfes, de la Sicile, qui devient gibeline.—Quelques villes des Deux-Siciles créent des sous-tyrans. —L'archevêque de Bénévent s'insurge contre le pape en imitant les Vêpres siciliennes.—Les Colonna de Rome règnent sur l'Église.

Dans les régions féodales, la tyrannie se développe très-rapide, avec les possesseurs de la terre qui jouent le rôle de tyrans, comme autrefois ils avaient joué celui d'évêques, de consuls, de podestats et de sectaires.

Sur le sol du Montferrat, c'est le marquis Guillaume IV, Spadalunga, qui s'élève pacifique à l'intérieur, conquérant à l'extérieur, et si utile à son fief qu'il reste dans les chroniques du Montferrat avec le titre de grand. Nous l'avons vu à Milan près de renverser les Visconti, à Pavie supplanter les Beccaria, à Alexandrie et à Ast qu'il soumettait à sa domination, à Turin, nommé capitaine par le peuple en révolution, et à Tor-

tone enfin où il arrivait en ennemi du parti de l'évêque. Tant d'essor sur l'étroite base de Casal atteste qu'il puisait dans sa tradition militaire des ressources inconnues aux manants, aux bourgeois et aux citoyens des villes romaines; et son assurance insolente au milieu de ces populations orageuses ou incapables n'explique que trop sa dernière catastrophe, au milieu des citoyens d'Alexandrie, qui l'enferment dans une cage. Mais si Alexandrie se vante d'avoir conquis sa liberté, le Montferrat envahi par Milan ne saurait se relever si le fils de Guillaume IV ne parvenait pas à jouer à son tour le rôle de tyran.

La famille de Savoie entre comme celle de Casal dans l'ère des tyrans par le comte Pierre, qui s'élève en excluant le comte Boniface son neveu, légitime héritier de son prédécesseur. Son élection n'est sanctionnée que par une assemblée de partisans; mais il reprend le Piémont perdu sous l'élan gibelin des villes militaires, puis il s'étend jusqu'à Modone, en combattant l'empire. Son armure est moitié de fer, moitié d'or, parce qu'il conquiert l'or par le fer. Quand la chancellerie impériale lui demande ses diplômes sur le Chablais et le Valais, il montre son épée, et quoiqu'il se développe en sens inverse de Guillaume de Montferrat, il mérite à son tour d'être appelé le petit Charlemagne. A la différence des autres tyrans, il offre quelques difficultés d'ailleurs habituelles au Piémont, quand on veut déterminer son parti. Tour à tour ami et ennemi de l'empire, vengeur et usurpateur de la domination guelfe de Boniface, accepté et expulsé par les Turinois toujours gibelins, on ne peut dire avec assurance s'il est guelfe ou gibelin. Mais ce mystère s'explique quand on songe qu'il est chef des deux régions opposées de la

Savoie et du Piémont; *Turin* lui demande une tyrannie gibeline comme celle de *Casal*; Chambéry, guelfe et française, seconde au contraire tout châtelain attardé, tout village revêche, tout concitoyenre belle qui attaque les Turinois; et le comte Pierre se présente mobile, contradictoire, aux couleurs changeantes, à la jactance variée, suivant le vent qui le pousse. Enfin les deux régions, également expansives, ne peuvent plus rester unies; *Turin* finit par repousser le comte, en ville gibeline, le rejette de vive force parmi ses guelfes, en Savoie, et nous voyons à sa mort deux tyrannies distinctes, l'une en Savoie, l'autre en Piémont. La première est représentée par Philippe, successeur de Pierre et usurpateur comme lui, en sorte qu'il est également tyran, d'après la définition des jurisconsultes appliquée à la famille de Savoie, parce que sa domination est illégale, et d'après la loi de la tyrannie italienne à cause qu'on le voit heureux à Berne et à Noyon, et en général dans les régions savoisiennes guelfes et françaises. Le *Piémont* accueille au contraire *Thomas III*, l'héritier légitime, dépossédé en Savoie, et qui règne à *Turin* en chef des gibelins, hostile à l'ancienne noblesse, et si utile à la ville que, en 1280, elle s'élève avec lui au rang de capitale italienne. Pour que rien ne manque au caractère de la double tyrannie de Chambéry et de *Turin*, *Thomas III*, qui devrait être le suzerain, est vassal de Chambéry; Philippe, qui devait être vassal, est suzerain de *Thomas*, toutes les positions juridiques sont renversées, tandis qu'au point de vue des partis, les deux chefs agissent en sens inverse l'un de l'autre.

En Sardaigne, la lutte des guelfes et des gibelins continue, et les deux républiques de Pise et de *Gênes* jouent e rôle de tyran l'une contre l'autre, sans qu'aucun

événement mérite notre attention. La Corse, également disputée par ces deux républiques, tend à se scinder en deux tyrannies distinctes comme celles des Deux-Savoies. En effet, vers 1280, Giudice de la Rocca, chef guelfe, devient tyran en perdant toute la région cismontaine, qui obéit à *Giovanninello* et à *Gênes*. Dix ans plus tard, s'efforçant inutilement de reprendre la région gibeline, il meurt dans les prisons de *Gênes*...

Dans les Deux-Siciles, la tyrannie et la scission de la maison de Savoie se reproduisent en grand, sous des couleurs splendides et poétiques. Charles d'Anjou, après avoir été cruel et dévastateur comme Ecelino de Romano et les monstres sanguinaires de l'ère républicaine, devient enfin tyran régulier, et assure la prospérité de Naples, transformée en capitale italienne telle que nous la voyons encore aujourd'hui. Tout le continent du Midi accepte l'irradiation bienfaisante de Naples, qui se présente comme un retour aux circonscriptions romaines contre la domination factice et militaire de *Palerme*; Gaëte, Bari, Amalfi, Sorrente, Salerne se rallient au nouveau centre angevin, ne fût-ce qu'en haine de la capitale normande. Mais en Sicile la domination de Charles d'Anjou n'est ni un bienfait, ni une tyrannie. Pour *Palerme* l'irradiation de Naples est une dévastation méthodique, quoique insensible et dissimulée; et, en 1282, *Palerme* se révolte brusquement par l'effroyable éclat des Vêpres siciliennes. Voilà toutes les épées dégaînées, tous les Siciliens sous les armes, tout un peuple qui crie : Mort aux guelfes, aux Français, aux Napolitains! et pas un d'eux n'échappe au carnage; 82,000 cadavres jonchent le sol; on cherche les fils des Français dans le ventre de leurs mères, et pourquoi? pour improviser la tyrannie gibeline, indispensable au

salut de la Sicile, et pour se donner à Pierre d'Aragon, qu'on va prendre sur la plage d'Afrique. Dès que cet yran est couronné à Palerme, l'insurrection débloque Messine, dont Charles refusait la soumission; le grand-amiral Loria enlève vingt-neuf galères à la flotte napolitaine. Le mouvement déborde sur le continent, où Reggio se vante d'avoir toujours été sicilienne. Loria enlève le fils de Charles d'Anjou; Sorrente le félicite et le prie d'enlever le père comme il a enlevé le fils. A son approche, Naples s'agite, on entend le cri de : Mort au roi Charles ! et s'il est juste que Naples survive, qu'elle garde son tyran guelfe et français, qu'elle reste le centre du continent du Midi, l'insurrection des Vêpres siciliennes, invulnérable dans l'île avec son tyran *aragonais* et sa capitale normande, nous lègue un souvenir qui proclamera toujours l'éternelle justice des insurrections vengeresses, en dépit des fades considérations sur les moyens pacifiques et les égards dus à l'ennemi. C'est ainsi que les Deux-Siciles forment deux royaumes, avec deux cours, deux amirautés, deux tribunaux, deux armées, deux flottes, deux gouvernements opposés l'un à l'autre, comme Pise l'est à *Gênes*, les guelfes aux gibelins, ou comme la France à l'*Angleterre*, et Paris à *Londres*; car le royaume du continent, qui prend le nom de Pouille, est guelfe, unitaire, despotique et social; tandis que le royaume de l'île, qui garde seul le nom de Sicile, est gibelin, libre, féodal, légal et en retard sur la démocratie napolitaine.

Les villes de la basse Italie s'efforcent d'imiter la tyrannie autant que le permet la suprématie royale de Naples ou de *Palerme* : celles qui se développent à contre-sens de cette suprématie n'attestent que mieux la nécessité des tyrans. Ainsi, Aquila, toujours ennemie

des rois, guelfe sous *Mainfroy* et gibeline sous Charles, improvise à son tour, en 1275, la tyrannie gibeline de *Nicolas de l'Isola*, qui la protége contre les empiétements de Naples. « Il était chef du peuple, dit le poëte, « et il ne laissait jamais faire aucun tort à la commune, « et il était toujours prêt pour que personne ne payât « plus qu'on ne devait d'après la loi. » — « Et ceux qui « ne l'auraient pas suivi, écrit la chronique de Grillo, « auraient été exécutés, et la commune aurait confis- « qué leurs biens. » Nicolas de l'Isola abat Oere, Leporanica, Pizzulo, Preturo, Vareta, et tous les restes de la noblesse guelfe et féodale, avec un acharnement démocratique qui finit par soulever les colères de la cour. Mais le fils du roi, arrivant à Aquila pour le juger, le trouve entouré d'une garde nationale de six mille citoyens et de trois cents cavaliers, et se borne à dire hypocritement qu'un homme si aimé de ses compatriotes ne saurait être qu'un excellent citoyen. Plus tard, Gentile de Sanguigno, commissaire royal, arrive avec la mission d'enlever l'excellent citoyen; mais le tyran, qui s'exilait momentanément, est ramené dans la ville en triomphe par le *peuple :*

In Aquila rimenaronlo come se fosse Dio.

Enfin quand les guelfes l'empoisonnent, tous les citoyens prennent le deuil, et en 1290 la ville retombe dans l'ère de la guerre civile pour aboutir de nouveau, à travers une longue série de batailles, de rixes et d'assassinats, au triomphe des *Bazzanesi* gibelins, qui chassent les Paganesi guelfes, royalistes et châtelains. La mort du tyran est vengée.

Bénévent, accroupie sur son territoire, indépendante du royaume qu'elle redoute, déteste le roi et les guelfes

comme Aquila, et ses citoyens menacés d'un sac et d'une dévastation à chaque révolution du royaume, voient en outre Charles d'Anjou aux ordres du pape, et forcé de réprimer toutes leurs insurrections, sous peine de perdre trois cents châteaux en guise d'indemnité. La ville se défend par la tyrannie gibeline de son archevêque insurgé en 1286 contre le recteur guelfe papiste, et plus tard royaliste. En effet, le pape accuse le prélat d'avoir usurpé le rôle de recteur, d'avoir pris le gouvernement (*capitaniam*) d'accord avec le syndic et vingt-quatre citoyens, d'avoir fait élire quatre consuls qui devaient siéger avec le recteur (*stare simul cum rectore*); d'avoir violé les juridictions de l'Église, soustrait les impôts et déclaré qu'il voulait affranchir les Béné-ventins, non-seulement de la domination du recteur, mais de l'Église elle-même; et tous ces griefs, et d'autres encore, déduits en pure perte devant le tribunal suprême de l'Église, démontrent que l'archevêque, chef du peuple révolté contre le saint-siége, et ennemi du royaume qu'il envahissait avec ses immenses juridictions, ménageait à la malheureuse capitale de l'antique Lombardie mineure les derniers restes de liberté ou de vitalité échappés aux révolutions du Midi.

Rome, toujours impériale de tradition[1], en haine de l'Église, toujours gibeline par le peuple, comme *Palerme, Aquila, Bénévent*, *Gênes* et *Vérone*, s'efforce de surpasser les deux sectes, et de vaincre l'anarchie républicaine par la tyrannie des *Colonna*, seigneurs de *Palestrina* et de *Zagarlo*, ennemis du pape et du roi guelfe, amis du roi de *Palerme* et de tous les gibelins du Midi et du centre de la Péninsule. Célestin V, simple, innocent, dernière guenille de l'ère des papes podestats et indifférents, s'enfuit, épouvanté de voir

qu'il ne peut échapper aux serres des tyrans ni aux crimes de la guerre civile : il abdique pour se réfugier dans son ermitage, d'où l'avait arraché le conclave de Pérouse. Boniface VIII s'empare de la tiare : ancien gibelin, guelfe retourné, sectaire exalté, il se décide à combattre à tout prix la tyrannie des Romains ; mais les *Colonna* s'avancent encore d'un pas, l'accusent d'être impie, usurpateur et criminel ; ils lèvent l'épée, ils rallient du regard les forces d'un parti prêt à lutter contre Dieu, et regardent au loin même hors de l'Italie avec la seconde vue de la secte, désormais sûrs qu'au moment de devenir chefs de Rome à la place des rois podestats de l'ère antérieure, ils peuvent trouver des complices sur les trônes les plus élevés de l'Europe...

CHAPITRE IV.

LA RÉACTION PONTIFICALE CONTRE LES TYRANS (1294).

Boniface VIII oppose la guerre civile pure et simple à l'ordre des nouvelles tyrannies,—il lance Charles de Valois contre la Sicile,—le roi d'Aragon contre la Sardaigne et la Corse,—les Fieschi et les Grimaldi contre Gênes,—mais sans obtenir aucun succès,—Pise le gagne en le nommant son podestat.—Casal répare par un tyran guelfe la défaite de son tyran gibelin.—Milan remplace par les Torriani la chute des *Visconti*.—Les villes lombardes et piémontaises s'efforcent d'imiter les évolutions de Milan ou de Casal. — L'assassinat de *Parcitade* raffermit les Malatesti de Rimini.—L'expulsion des *Traversari* fixe le sort des Pollentani de Ravenne.—Parme passe de la république à la tyrannie avec Giberto Correggio.—Vérone reste immobile malgré la tragédie de Roméo et Juliette.—Mantoue, malgré la faute de Baldellone, renversé par Bottesella.—Brescia étouffe ses dissidences en donnant à son évêque Maggi le pouvoir d'un tyran.—Le marquis de Ferrare se défend en lançant l'un contre l'autre les sectaires.—Et Boniface VIII n'obtient l'anarchie de la guerre civile que dans les républiques où l'on voit paraître les noirs et les *blancs*,—qui imposent d'affreux massacres à Pistoie,—une terrible expulsion à Florence,—l'exil de trois cents familles à Lucques,—de nouvelles scissions à Pérouse, à Césène, à Forli, à Terracina, partout.—Mais, vaincu sur tous les points, Boniface succombe d'abord à Anagni, ensuite à Rome, et son successeur quitte l'Italie.—Nombreuses révolutions qui saluent le départ du pontife,—à Parme,—à Plaisance,—à Modène,—à Reggio,—à Ferrare,—à Gênes,—en Piémont,—en Toscane,—à Aquila, et dans une foule de villes où les guelfes se trouvent sans chefs, sans considération, sans pouvoir,—et flétris par l'immortelle invective de la *Divine Comédie*.

Sous l'épée des *Colonna*, sous l'éruption des *Vêpres siciliennes*, qui se répand comme la lave dans toutes les villes, attaqué à Rome, menacé de tous côtés, le pape est poussé de vive force à une réaction générale contre les révolutions des tyrans. Il se propose de les renverser avec le principe de la guerre civile de l'ère républicaine, en propageant à dessein une oscillation guelfe à travers la Péninsule; de sorte que chaque tyrannie, secouée, ébranlée, dissoute, retombe dans l'affreuse anarchie des deux sectes. — Il appuie tout

sectaire ameuté contre le roi de ***Palerme***, tout homme qui rêve le massacre des chefs de ***Milan***, de ***Vérone***, de ***Faenza*** ou de ***Pavie***, et pour que le combat soit victorieux, renonçant à l'ancienne impartialité des papes, qui avaient appelé autrefois Charles d'Anjou à la conquête de Naples, il convoque un nouveau Français, un nouveau Charles, Charles de Valois, à la conquête de la ***Sicile***, avec la mission ouverte d'aider tous les guelfes depuis les Alpes jusqu'au détroit, et avec les titres significatifs de comte de Romagne, de marquis d'Ancône et de capitaine en Toscane. Le demi-dieu de l'Église, que les ***Orsini*** avaient jadis rendu gibelin dans l'intérêt de ***Rome***, maintenant transformé en chef des guelfes, attisait les flammes d'un effroyable incendie. Sans prêcher la guerre pour la guerre, ou l'anarchie pour l'anarchie, ou le massacre dans le but du massacre, Boniface VIII, en imposant un combat de sectaires où la victoire était impossible, opposait les expulsions et les carnages alternés à ce faux semblant d'ordre et de justice que les villes commençaient à conquérir par le désordre et l'injustice des tyrans. D'ailleurs, les guelfes et les gibelins étant deux termes indivisibles comme le oui et le non, le haut et le bas, le droit et le gauche, le grand et le petit, et tous les termes issus d'une antithèse, la réaction ne pouvait aboutir, et en assistant à la lutte de ce pape insensé contre les nombreux criminels qui l'entourent, on voit partout des tyrans qui pullulent dans le sang même des tyrans, comme jadis sous les persécutions païennes les chrétiens se multipliaient dans le sang des martyrs.

Les premiers orages de la réaction pontificale tournent contre ***Jacques d'Aragon***, roi de Sicile, successeur de ***Pierre***, et aux prises avec Charles II de Naples, suc-

cesseur de Charles d'Anjou. Non content de le menacer en Sicile en appuyant le roi napolitain, Boniface VIII l'attaque dans son royaume d'Aragon en s'alliant à la France, dont il intéresse la dévotion guelfe et guerrière. Pour sauvegarder l'Aragon, Jacques charge son frère dom Frédéric de remettre l'île au roi napolitain. « Nous sommes vendus ! » s'écrient alors les Siciliens, et soudain ils refont la tyrannie en proclamant roi *Frédéric*, chargé de représenter la tradition des Vêpres siciliennes contre les Napolitains, les Angevins, les Français et Jacques lui-même, devenu guelfe et soldat du pape comme Charles II, auquel il veut céder la Sicile. Secondé par *Loria*, le grand-amiral, qui avait battu Charles Ier ; appuyé par *Procida*, le grand conspirateur qui avait le renom d'avoir préparé les Vêpres avec de vastes combinaisons diplomatiques, après avoir réprimé une sédition et soutenu un combat acharné contre le roi napolitain, *Frédéric* voit arriver, en 1302, Charles de Valois, cette copie de Charles d'Anjou, jeté contre lui par le pape avec l'intention de la croisade. Mais Charles de Valois est forcé de signer une paix qui lui accorde une retraite au lieu d'une conquête, et *Frédéric* est reconnu roi de Trinacrie, nom qui signale la renaissance de l'île, et laisse au nom de Sicile la tâche de désigner littérairement les deux royaumes qui se séparent.

En 1295, Boniface VIII cède la Sardaigne à Jacques d'Aragon qui livrait la Sicile, et ici encore la réaction échoue complétement, car Jacques ne peut s'emparer de sa proie; *Pise* et *Gênes*, auparavant ennemies, s'unissent pour l'exclure de la Sardaigne, qui reste sous la tyrannie des deux républiques.

Moins heureuse, la Corse succombe à Alphonse

d'Aragon ; le lieutenant génois cède lâchement, San-Bonifazio est inutilement héroïque, Calvi seule résiste à la réaction aragonaise. Mais ce n'est qu'une tyrannie guelfe substituée à une tyrannie gibeline, et bientôt les Génois reprennent leur proie.

Pise se gare de la réaction par un trait de malice : en 1296, elle nomme Boniface VIII podestat, avec le salaire de 4,000 florins et la mission de la défendre contre les guelfes de Florence. Boniface est ainsi amené à jouer lui-même le rôle de tyran d'un peuple gibelin contre la propagande guelfe et l'exaltation florentine.

En 1295, il veut porter un coup à Gênes, gibeline sous *Spinosa* et *Doria*, et lui demande d'amnistier les Fieschi et les Grimaldi, ses guelfes exilés. La *république* s'incline, mais quand les guelfes rentrent, elle leur livre une bataille qui dure quarante jours, et qui finit par la victoire de *Spinola*, de *Doria*, par l'expulsion des Fieschi, des Grimaldi, et en général des guelfes dits Rumpini, dont on rase les maisons. Cinq ans plus tard, les guelfes tentent une excursion sous le vent de la réaction ; mais la ville entière les repousse de nouveau pour garder ses tyrans, en méprisant les anathèmes du chef de l'Église.

Ailleurs, la réaction alterne les tyrannies, les redresse ou même les enfante, sans pouvoir les détruire nulle part. Ainsi, dans le Montferrat, envahi par la tyrannie gibeline de *Milan*, le marquis Jean Ier dépossédé, exilé, profite de l'influence de Boniface VIII pour rentrer ; et, dès 1299, il se voit assez fort pour refaire avec les guelfes cette tyrannie que son père Guillaume Longue-Epée, mort dans la cage d'Alexandrie, avait fondée par la secte des gibelins. Sa domination fortifiée, expansive, très-heureuse, embrasse

Verceil et Novare, arrachées au tyran gibelin de Milan.

L'an même de l'avénement de Boniface VIII, en 1294, les Torriani tyrans guelfes exilés, veulent à l'imitation de Jean du Montferrat profiter de l'influence pontificale pour attaquer le tyran gibelin de *Milan*, *Mathieu Visconti*. Appuyés sur Lodi et Crémone, deux villes royales, en 1299, ils peuvent compter sur le marquis du Montferrat, sur celui de Saluce, sur Pavie guelfe avec Langusco, enfin sur la ligue guelfe qui s'étend à Bergame, à Ferrare, à Plaisance et à Parme. En 1301, l'an de la descente de Charles Valois, le marquis du Montferrat et les Avvocati chassent de Verceil les *Tizzoni*, qui règnaient en sous-tyrans des *Visconti*. L'année suivante, Fisiraga de Lodi, Langusco de Pavie, le marquis du Montferrat, les Avvocati de Verceil, les citoyens d'Alexandrie et surtout Albert Scotti, de Plaisance, qui dirige le mouvement, accablent *Mathieu Visconti* et bouleversent tellement la tyrannie milanaise que les gibelins eux-mêmes désertent *Mathieu* pour se grouper autour d'un autre chef pris dans la famille régnante. Sur ces entrefaites, les Torriani arrivent, ouvrent les cages où l'archevêque *Visconti* avait renfermé ses adversaires vingt-cinq ans auparavant, et ceux d'entre eux qui survivaient sortent de leur effroyable prison pour régner de nouveau. Dirons-nous que le Pontife triomphe? Non, certes, personne ne songe à Boniface, on ne songe qu'à alterner les tyrans et à s'avancer encore dans la voie du nivellement, en broyant les *Visconti*. Victorieuse à Milan, la tyrannie guelfe multiplie les tyrannies de la secte dans toute la Lombardie, et en 1302, on voit à la diète guelfe de Plaisance les tyrans de Milan, Plaisance, Pavie, Lodi, Crémone, les sectaires d'Ast, Novare, Verceil, Crème, Como, Alexandrie, Bergame et Bolo-

gne et le marquis du Montferrat, tous ligués, tous unis, à la recherche des moyens d'extirper à jamais les gibelins.

Sous la réaction guelfe, presque toutes les villes lombardes reproduisent à l'intérieur le mouvement de Casal, de Milan, de Novare et de Verceil. Dès 1295, les Vitani guelfes et les *Rusconi* gibelins se partagent à Como les emplois, et après quelques vicissitudes où la fortune des gibelins et les satellites de Milan favorisent les *Rusconi*, leurs adversaires les chassent en 1302, et leur font partager l'exil des *Visconti*.—Dans la même année, Tortone chasse les gibelins et suit le tyran guelfe de Plaisance.—En 1299, Langusco, chef des guelfes de Pavie, chasse *Mainfroy Beccaria*, tyran gibelin, et après un combat de deux ans contre *Mathieu Visconti*, de Milan, il se trouve rassuré par l'avénement des Torriani.—Lodi glisse des mains des *Vistarini* gibelins pour proclamer la tyrannie guelfe d'Antoine Fisiraga, le grand allié des Torriani.—Crémone, guelfe dès l'expulsion de *Buoso* de *Doara*, reste guelfe sous la tyrannie de Guillaume Cavalcabo. — Bergame, difficile à plier, se meurtrit sur sa montagne, condamnée à imiter le progrès des guelfes milanais sous peine de se briser. En 1295, les *Soardi*, alliés des *Visconti*, foudroient les Colleoni. Mais les Colleoni rentrent et se vengent en renouvelant en sens inverse le sac, le pillage, l'incendie et la démolition qu'ils avaient subis trois mois auparavant. En 1301 guelfes et gibelins, *Soardi* et Colleoni, vainqueurs et vaincus, s'unissent pour résister à des néo-guelfes, les Rivoli et les Bonzi suscités par la tourmente pontificale, par le progrès des Torriani, par les révolutions guelfes du Piémont, par le passage de Charles de Valois, par la fermentation de Milan; mais les néo-guelfes triomphent et s'ancrent contre les sou-

bresauts intérieurs en se donnant à Scotti, le tyran guelfe de Plaisance; et, lorsqu'il est emporté en 1304 par une révolution de Plaisance, c'est la perte des *Soardi* et des Colleoni, immédiatement chassés de la ville.

Ast, plus dure encore à plier, grâce à ses souvenirs longobards, se déchire quatre fois pour fraterniser avec Milan, dans la diète de Plaisance. D'abord ses guelfes victorieux, les Solari, subissent en 1296 le joug du marquis guelfe du Montferrat, qui appuie les gibelins. Sous l'influence de Charles de Valois, ils sont de nouveau réprimés par le marquis, qui les chasse et les spolie. En 1304 seulement, ils rentrent avec le secours de Naples et du Piémont, en fulminant les *Castelli* gibelins qu'ils rejettent dans la campagne, où ils prennent le nom de *Forenses.* Enfin le chroniqueur, qui est guelfe et solarien, ou, comme on disait, du parti des Tenentes par opposition aux *Forentes,* écrit deux pamphlets, contre une fraction de ses cosectaires qu'il accuse et signale aux gibelins exilés, comme s'il était déjà néo-gibelin en présence des nouveaux guelfes beaucoup trop exaltés.

Les tyrannies guelfes déjà établies avant Boniface VIII demeurent immobiles ou se trouvent fortifiées. Ainsi Naples ne bouge pas sous la dynastie angevine,— Trévise sous la famille de Camino,—la Savoie sous la maison de Savoie, dont la branche dissidente et gibeline reste également rassurée en Piémont.

Plaisance garde son tyran Albert Scotti, et nous avons vu comment il profitait de l'élan de Charles de Valois pour s'étendre à Verceil, à Tortone, et pour chasser les *Visconti* de Milan. Nous avons dit aussi qu'il était emporté, en 1304, par une révolution de Plaisance. C'est qu'il désertait les guelfes pour revenir à l'alliance

des *Visconti* exilés comme s'il voulait prendre volontairement la route de l'exil; c'est qu'il se heurtait contre la ligue guelfe de Milan, Lodi, Verceil, Novare, Crème, Como, Pavie et Casal ; son propre fils, étonné de son étrange évolution , se jetait dans la ligue pour sauver la tyrannie compromise; et on conçoit que le peuple descendit dans la rue pour attaquer dans son palais le tyran qui partait en s'en remettant à l'arbitrage d'un faux ami Giberto Correggio, de Parme. Celui-ci achevait de le supplanter auprès du peuple; mais trop favorable aux gibelins, il était chassé à son tour par une nouvelle insurrection, de sorte que Plaisance redevenue républicaine retombait dans la guerre civile, à la recherche d'une nouvelle tyrannie...

Nous avons vu comment Rimini arrivait à la tyrannie guelfe des Malatesta à travers un coup d'État qui renversait les Parcitade. Ce coup est approuvé, béni, et protégé par le pape, qui ne cesse de donner ses conseils à la famille chérie des Malatesti, en lui écrivant trois fois de surveiller son prisonnier Montagna Parcitade, et de le mettre dans l'impossibilité de s'enfuir. A la troisième fois, le jeune Malatestino comprend enfin l'avertissement, et, se jetant sur le prisonnier au moment où il dînait, lui reproche vivement ses menées, ses tentatives, sa perversité, et le perce de son épée. La fortune récompensait cet intelligent assassinat, car les Malatesti prospéraient avec les terreurs de la réaction pontificale.

A Ravenne, la tyrannie guelfe des Pollenta d'abord faible, forcée qu'elle est d'amnistier, en 1295, la famille gibeline des *Traversari*, se fortifie en 1303 sous l'influence de Charles de Valois, et chasse les *Traversari*, qui s'éteignent dans la misère.

Parme, à la fois révolutionnaire, entourée de châteaux ayant ses partis équilibrés entre les excès opposés des deux sectes, perd enfin son équilibre sous l'influence de Boniface VIII, et se jette dans la guerre civile mais pour accomplir la révolution de la tyrannie, qu'elle veut guelfe comme à Milan. « En 1295, dit la « chronique de Parme, subsistant toujours les deux « partis nés depuis longtemps, c'est-à-dire le parti « du seigneur évêque et celui des seigneurs de Cor« reggio, le susdit seigneur évêque excommunia le « seigneur podestat qui avait fait pendre un moine « convers de Saint-Jean, et excommunia aussi les juges « du collége et les notaires qui aidaient les juges avec « beaucoup d'autres métiers, de sorte qu'il y eut à « Parme une grande lutte entre les partis. » L'évêque, ancien guelfe quasi-gibelin, comme les Aigoni extérieurs de Modène, se rallia au marquis de Ferrare sans doute pour lui livrer la ville à l'exemple des Boschetti et des Rangoni qui lui avaient donné Modène, et des Canosa qui l'avaient constitué tyran de Reggio. Au contraire, le peuple composé de guelfes exaltés, que nous appellerons néo-guelfes, rêvait la tyrannie indigène et néo-guelfe de Correggio et se voyant menacé, il poussait le podestat malgré lui contre le palais épiscopal, « et parce « qu'il ne voulait pas entrer, dit la chronique, le peuple « le portait avec le cheval dans la curie du seigneur évê« que en criant : Mort au voleur, mort aux voleurs du « parti de l'empire! » L'insurrection, Giberto Correggio et les paysans chassaient ainsi l'évêque et les siens, les combattaient dans la campagne où ils recevaient le secours de Ferrare, et sous la secousse de Charles de Valois, en 1303, Gui Correggio achèvait la révolution guelfe, non plus seulement en sectaire, mais en véritable tyran

qui évitait les massacres et les expulsions inutiles. Médiateur de paix envers des ennemis impuissants, il faisait amnistiser les néo-gibelins du parti épiscopal qui rentraient « cum guirlandis in capitibus, sani et salvi sine « aliquo rumore » Les jours suivants, « le seigneur Cor« reggio, continue la chronique, fut proclamé aux cris : « Vive, vive, vive, le seigneur! sous le portique de Saint« Vital avec un grand cortége d'amis, et plusieurs de « ceux qui étaient rentrés. Et tous les autres qui « couraient à la place criaient également : Vive, vive ! « et enfin le susdit seigneur Gibert fut porté de « force dans le vieux palais de la commune avec le « même cri : Vive, vive ! et soudain on sonna et on fit « le grand conseil, et tout le palais fut plein d'hommes « et dans le même conseil on proclama le susdit sei« gneur Gibert, seigneur défenseur et protecteur de « la ville, de la commune et du peuple de Parme et « conservateur de la paix avec les exilés ; et dans le « conseil même on lui transmit la domination avec « l'étendard de la bienheureuse Vierge Marie et le car« roccio, qui fut amené dans le palais. » Le lendemain, tout le monde lui prêta serment de fidélité, sauf les Rossi, qui sortirent de la ville et se retranchèrent dans leurs châteaux, parce qu'ils se disaient trahis, et aussi parce que toute tyrannie doit avoir, ne fût-ce qu'au loin, la raison d'être de ses alternatives.

Tandis que la tyrannie jaillissait du sol à Rimini et à Parme, ou qu'elle s'alternait avec des formes guelfes à Pavie, à Casal, et dans une foule de villes lombardes, ailleurs le sol était encore plus rebelle à la réaction pontificale. Vérone, toujours fidèle à sa tyrannie gibeline représentée par *Albert de la Scala,* prenait Feltre, Bellune et Cividal, et régnait sur une grande partie de

la Marche, qu'elle rendait gibeline, vers 1299, précisément à l'époque où les guelfes retournaient en sens inverse la Lombardie. A l'intérieur de Vérone, aucun soulèvement, aucun mouvement ne répondait à la secousse pontificale, et seulement en 1302, au moment de Charles de Valois et de la catastrophe des Visconti, on aperçoit la réaction à travers le voile tragique de Roméo et Juliette, dernière oscillation d'une guerre civile qui s'éteint. Et Roméo peut s'aventurer à visage découvert dans le bal des *Capelletti*. Sa présence étonne ses ennemis sans les irriter; son épée ne frappe qu'involontaire le frère de Juliette; le moine travaille à réconcilier les deux familles, les plonge dans la douleur de la mort pour leur ménager la surprise d'une résurrection qui impose un terme au combat, et lorsque les deux amants tombent dans les bras l'un de l'autre, les deux familles rivales restent muettes, accablées et forcées d'écouter la voix du tyran qui jette les dernières malédictions sur le fléau de la guerre eivile.

Le tyran de Mantoue, *Bardellone Bonacolsi*, semble touché, en 1295, par la propagande de la réaction guelfe et pontificale, et il rend la patrie à deux mille guelfes exilés, au risque de replonger Mantoue dans la guerre des deux sectes. Mais deux conspirations la préviennent et combattent le tyran dans son propre palais, l'une guelfe, de Taino, son frère, qui se rallie au marquis de Ferrare, l'autre gibeline, de *Bottesella*, son neveu, qui s'entend secrètement avec le tyran de Vérone. *Bottesella* l'emporte en chassant Bardellone et Taino, pour régner en chef gibelin avec *Butirone* et *Passerino*, ses frères : la tyrannie et la démocratie sont ainsi sauvées par cet étrange triumvirat, où les noms de Beurre-gras, de Petit-Tonneau et de Passereau jettent

un voile huileux sur la sinistre habileté de la dynastie de Mantoue.

Brescia, toujours frémissante à la moindre crise d'Italie, est souvent plus révolutionnaire que ses forces ne le permettent; guelfe, à l'avénement de Boniface VIII, elle repousse d'autant la secte que ce pontife la propage. En 1295, elle nourrit dans son sein de faux guelfes, néo-gibelins avec le nom de Ferioli, qui chassent les vrais guelfes, et, les voyant appuyés par Ferrare, improvisent la tyrannie gibeline avec *Mathieu Visconti*, le tyran de Milan. Grâce au progrès général de leur secte, au bout de quelque temps les guelfes exilent les Ferioli et renversent la domination factice de *Milan*, mais la ville se roidit de plus en plus contre l'adversité de la réaction, et on la trouve agitée par les cinq partis des guelfes, des gibelins, des *Bardelli*, des *Griffi* et des *Ferioli*. Quoique la chronique n'expose pas les idées qui séparent ces factions, il est certain qu'elles rappellent confusément Charles d'Anjou, *Ecelino de Vérone*, Philippe Torriani de Milan, *Pelavicino de San-Donino*, et *Mathieu Visconti*, qui avaient régné tour à tour sur Brescia en tyrans étrangers. Il n'est pas moins évident qu'il y a une seule faction de guelfes contre quatre gibelines, avec les souvenirs distincts de *Milan*, de *Vérone*, de *San-Donnino*, ou du parti en général; et on conçoit que les guelfes victorieux, incapables de régner, cèdent la place à l'évêque de la grande famille des *Maggi*, pour qu'il régne en dictateur impartial pendant cinq ans. A l'expiration des cinq ans, quand Milan et toute la Lombardie sont retournés dans le sens des guelfes, sous l'impulsion de Charles Valois, *Maggi* chasse la grande famille guelfe des Brusati, qui aurait pu donner à la ville un tyran guelfe, comme en 1266. Il

chasse les *Griffi*, qui auraient pu la donner à Vérone, comme au temps d'*Ecelino*, et il règne en gibelin, premier tyran indigène, avec les *Bardelli* et les *Ferioli*, auxquels la voie gibeline de Milan est coupée par la tyrannie guelfe des Torriani, réintégrés à la place des *Visconti*.

Modène faillit être enlevée au marquis de Ferrare; car, en 1294, Lanfrank Rangoni, chef des guelfes modenais, confiné à Ferrare, s'enfuit à Modène, espérant que la ville pourra devenir libre avec les guelfes, ou indépendante avec une tyrannie indigène. Mais le marquis déchaîne le chef gibelin de Modène, également confiné à Ferrare, et les deux sectaires arrivent, l'un poursuivant l'autre, sur la place de leur ville natale, où ils donnent le signal de la mêlée générale. « Le « tocsin et le soulèvement commencèrent, dit la chro« nique, entre ceux des Rangoni, des Boschetti et « leur suite, et ceux de *Sassuolo*, de *Savignano* et les « *Grassoni* avec leur suite,... lesquels mouvements « durèrent jusqu'à l'heure de complies, et enfin les « Rangoni et les Boschetti avec leurs amis furent mis « en fuite. » Le marquis n'eut qu'à enchaîner de nouveau les gibelins, qui lui avaient donné la victoire et qui venaient de l'affermir dans sa domination.

Il se trouvait plus sûr à Ferrare, où les marais retardaient les ondulations italiennes. Cependant la réaction ne manquait pas de l'y atteindre, et les guerres qu'il soutenait, en 1295, contre les guelfes de Parme et ceux de Bologne, l'alliance qu'il contractait, en 1296, avec *Maghinardo de Susinana*, *Uguccione de la Faggiuola*, les *Ordelaffi de Forli*, les *Lambertazzi* expulsés de Bologne, et les quatre villes gibelines de *Forli*, *Césène*, *Faenza* et *Imola*; ses combats contre le comte de

la Romagne, chef officiel de la réaction pontificale, n'avaient d'autre but que de protéger Ferrare, où les progrès de Mantoue, de Rimini, de Parme et des villes des alentours pouvaient se traduire en contre-révolutions républicaines et malfaisantes.

Par une sorte de compensation dérisoire et satanique, la réaction de Boniface n'est réellement puissante que dans les villes le plus attardées, où il n'y a aucun tyran ni guelfe ni gibelin à renverser. Là, le nouveau flot de la démocratie guelfe qu'elle soulève sur les vieux partis encore aux prises les couvre, les surpasse en se jetant plus loin, et, revenant sur eux avec un terrible reflux, les entraîne dans une guerre encore plus forcenée que celle de l'ère antérieure. En effet, dans les villes romaines, les guelfes se voient à la fois surpassés et attaqués par les néo-guelfes, devant lesquels ils ne sont plus que des néo-gibelins confondus avec les anciens gibelins, comme les Aigoni extérieurs de Modène, ou les Ferioli de Brescia. Réciproquement dans les villes militaires où le progrès de la démocratie et de la guerre doit être gibelin, des néo-gibelins surgissent furieux contre les vieux gibelins qu'ils refoulent, comme les Orsini dans les rangs des vieux guelfes et des châtelains qu'ils combattaient dans l'ère antérieure. Dans les deux cas, aux guelfes et aux gibelins succèdent les néo-guelfes et les néo-gibelins, et ces fragments de l'Italie qui ne se renouvellent pas par la tyrannie se transforment à force de démocratie.

Pistoie est atteinte la première par ce nouveau progrès ou cette nouvelle désolation. Un an après l'avénement de Boniface VIII, la ville toute guelfe par les Cancellieri, qui avaient chassé les *Panciatichi*, se

trouve comme alourdie par un miasme qui porte à la tête : les guelfes se scindent dans les nouveaux partis des noirs néo-guelfes et des *blancs* néo-gibelins, et le chroniqueur prend la plume comme s'il devait écrire l'histoire d'une pestilence : « Il s'ensuivit, dit-il, que « certains jeunes gens de la susdite maison des Can« cielleri qui étaient du parti *blanc*, et d'autres jeunes « gens de la même maison qui étaient du parti noir, « se trouvant dans une cave où l'on vendait du vin, « et ayant trop bu, se livrèrent à une esclandre en « jouant. » Les injures, les coups, les blessures, conduisent sur-le-champ à des vengeances réciproques où Vanni guette Carlino, l'aborde en ami, lui décharge un coup de taille à la tête et lui coupe la main qui allait à la parade. Atterré de voir toute sa famille en danger d'être exterminée par la famille du blessé, le père du traître envoie son fils garrotté au père de la victime, humiliante formalité par laquelle il espère finir d'un coup une lutte éternelle. « Mais c'est avec des faits, dit le père de Carlino, et non avec des paroles que l'on venge les injures ; » et appliquant à Vanni la peine longobarde du talion, il lui fait couper la main dans une écurie, sur une mangeoire, et le renvoie sanglant et mutilé à son père trop mal conseillé. Personne ne peut plus reculer, et il en résulte une effroyable mêlée de guet-apens, d'assassinats, de coups de poignard, d'atrocités infernales, où des bêtes fauves au visage humain cherchent à s'entre-détruire sans cesse de toute manière, en aspirant surtout à la vengeance exquise de frapper l'adversaire non-seulement au cœur, mais dans la personne qu'il chérit le plus et qui est la plus innocente du combat. On ne se contente plus de la mort de l'ennemi, on veut sa douleur, ses larmes, sa désolation ;

on veut que sa vie soit un supplice continuel, une agonie, quelque chose de funèbre et de désespéré, où se confondent les deux extrêmes du deuil et de la rage.

En 1296, Lizza devient le théâtre d'une bataille entre les noirs et les *blancs*. Bientôt les *blancs* commencent à prévaloir d'après la loi des villes militaires, et, en 1300, ils se hasardent à ébaucher la tyrannie en soumettant Pistoie à la république de Florence, momentanément néo-gibeline, disposée à jouer le rôle d'un tyran. Cette domination, d'abord incertaine et représentée par un podestat florentin, se développe ensuite très-rapide avec les haines des *blancs* qui entraînent le podestat, avec l'anarchie qui se déclare et qui l'oblige à déposer la baguette du commandement et enfin avec Florence qui met ses troupes à la disposition des *blancs*, dont la fureur se jette sur les noirs, tous saccagés, massacrés, avec une barbarie qui égale celle d'*Ecelino de Romano*. Une moitié de la ville est rasée ; à la grande jubilation des blancs : «I bianchi erano molto allegri. » Mais c'était tout risquer sur une carte que de fonder une tyrannie néo-gibeline sur la ville de Fiorino, toujours funeste aux gibelins et encore républicaine. En 1302, sous la secousse de Charles de Valois, Florence se retourne et se replace dans son assiette; le parti blanc de Pistoie, menacé par Florence, sous la vindicte des néo-guelfes exilés, n'a plus d'autre ressource que d'accepter un combat désespéré en proclamant l'indépendance de Pistoie contre Florence, contre Lucques néo-guelfe comme Florence et contre les noirs exilés. De là une guerrre de cannibales...

Florence ne tarde pas à flairer les avantages d'une démocratie néo-guelfe, et, dès 1295, ses guelfes longtemps victorieux, se scindent dans les deux partis des

néo-guelfes et des néo-gibelins : les premiers représentés par Corso Donati, les seconds par *Vieri des Cerchi*. Personne ne peut se dire gibelin ou néo-gibelin, sans tomber sous le coup de la loi qui proscrit les gibelins ; personne ne peut répudier le nom de guelfe, sans se mettre en dehors du gouvernement des emplois et de la commune. Il y a cependant deux gouvernements distincts dans la constitution de la république : l'un, créé par la secte des guelfes, avec ses capitaines, son assemblée, son trésor, ses relations intermunicipales, espèce de tribunat collectif et perpétuel exerçant le droit d'accusation et réclamant sans cesse des proscriptions au nom de l'idée reconnue l'égide de Florence ; et l'autre le gouvernement proprement dit, souvent moins important que le parti, n'ayant ni les haines, ni le zèle, ni la clairvoyance, ni les préjugés de la secte, et traitant les affaires au point de vue d'une impartialité qui penche légèrement vers le parti des gibelins proscrits. Corso Donati s'attache au gouvernement de la secte dont il fréquente assidument l'assemblée ; il se montre zélé, exalté, tribun, accusateur et proscripteur ; au contraire, *Vieri des Cerchi*, son rival, néglige l'assemblée du parti pour s'attacher au gouvernement proprement dit, aux recteurs, aux prieurs, et, lorsqu'il passe, il entend déjà murmurer autour de lui : « Voici le gibelin ! » Mais il hausse les épaules : « Tant « mieux, dit-il, si on me croit de ce parti ; les guelfes me « craindront et les gibelins me prêteront leur appui. » En 1299, quand Florence devient le tyran de Pistoie et qu'elle commence par reléguer chez elle les chefs des noirs et des *blancs*, Corso Donati s'empresse de donner l'hospitalité aux premiers ; *Vieri des Cerchi* la donne aux seconds : la scission de la ville sujette développe celle

de la ville régnante, et le virus qui jetait Pistoie dans une sorte de délire, monte à la tête des Florentins, qui d'ailleurs ne se laissent jamais dérouter et se préparent avec calme au combat. Les noirs savent que le pape, leur soutien, peut leur accorder un coup de foudre contre les blancs : « Secourez-nous, lui disent-ils, « si vous ne voulez pas que cette ville, qui a tou- « jours été le bouclier de l'Église, ne tombe sous le « fer des gibelins. » Boniface VIII lance l'anathème sur les gibelins de Florence, et il envoie ensuite Charles de Valois en personne au secours des noirs : alors la démocratie éclate, tous les *blancs* partent par milliers; on démolit leurs maisons, et *Dante,* proscrit avec eux, dénonce au monde le vandalisme de cette démocratie issue d'un anathème du pape et d'une trahison française. Mais la démocratie ne se soucie pas des origines, ne vante aucune noblesse, et les noirs marchent leur train, le marteau à la main, sous la direction de Corso Donati, qui réclame la mise en accusation des anciens employés et la proscription des derniers restes de l'aristocratie gibeline de naissance ou d'élection. Et si faute d'un tyran la république reste attardée, si la fatalité n'accorde ni paix, ni trêve à cette ville acéphale condamnée aux alarmes des batailles continuelles, si une insurrection soudaine des *blancs* met en doute toute la république des noirs, Florence sait improviser la tyrannie instantanée des Lucquois qui arrivent en masse chez elle pour écraser les *blancs,* et au milieu des méfiances d'un combat éternel, elle garde la certitude de trouver des ressources inépuisables dans les raffinements de sa démagogie.

Les néo-guelfes et les néo-gibelins de Lucques jaillissent d'un éclat où la ville se réorganise tout à coup en

1296 à l'imitation de Florence, et se scinde entre les Obizzi, qui jouent le rôle de Corso Donati, et les *Antelminelli*, les *Quartigiani*, les *Pogginghi*, les *Onesti*, les *Mordecastelli*, qui jouent le rôle des néo-gibelins. A partir de ce moment, le centre militaire de la Toscane royale copie un à un tous les mouvements de la ville de Fiorino, dont elle parodie par ses gestes bizarres la beauté spontanée, et on s'aperçoit aisément qu'elle resterait tranquille et inerte avec de sombres personnages occupés à réfléchir sur la mort des hommes et des peuples, si l'envie ne la galvanisait et ne lui donnait une exaltation factice à contre-sens de sa décrépitude, en lui montrant qu'elle peut rivaliser avec Pise, son voisin le plus immédiat, son ennemi le plus insolent, son crève-cœur continuel. Or, Pise s'étant engagée dans la voie des tyrans avec des couleurs gibelines, Lucques cherche dans son crâne caverneux tous les moyens possibles pour devenir, en dépit de son âge, de plus en plus démocratique avec des néo-guelfes exagérés. Chaque jour, Obizzo des Obizzi gagne du terrain comme Corso à Florence; faute de néo-guelfes indigènes, on accueille avec enthousiasme ceux de Pistoie, ville à son tour royale et militaire, et en 1301, quand les néo-gibelins tentent un dernier effort en s'insurgeant avec l'alliance de Pise, ils sont écrasés, et trois cents familles partent pour l'exil. Les néo-guelfes victorieux créent le triumvirat de Bonturo, Cecco et Picchio, nouvelle comédie où la vieille Lucques, « Tusciæ caput, » siége des marquis de Toscane, traîne ses guenilles sous la direction de trois noms qu'on dirait empruntés à la halle, excepté Bonturo, qui a le mérite d'être un incomparable usurier.

Vers la même époque, en 1303, les Baglioni et les

Oddo de Pérouse, autrefois toujours unis, se séparent pour devenir les uns néo-guelfes, les autres néo-gibelins. Bologne s'emporte en république néo-guelfe contre ses nobles : « Quelques-uns d'entre eux, dit la chronique sous la date de 1301, ne voulant ni solder leurs créanciers, ni payer le cens, le sénat décrète qu'ils soient peints à l'intérieur du palais comme de mauvais débiteurs. » La peinture ne suffisant pas, on ouvre le procès des récalcitrants, et on menace de les spolier de leurs priviléges; deux ans plus tard, on les exclut « à « perpétuité, eux et leurs descendants, du grand conseil « et de toutes les congrégations de la ville. » — Plus sûre d'elle-même, Sienne fortifie, en 1299, sa tyrannie des Neuf avec une garde nationale de 1200 hommes; pour arrêter la cavalerie des gentilshommes, elle barre les rues avec des chaînes qui restent tendues ou pendantes avec leurs serrures dont les Neuf gardent les clefs, comme si désormais la ville dût être réservée aux piétons, et on exclut à jamais des emplois les nobles qui ne renoncent pas à leurs titres. « Somme tout, dit Malvolti, la magistrature des Neuf « constitua une domination qui, sous le nom de gou- « vernement populaire, tendait plutôt à concentrer « qu'à étendre le pouvoir; ce qui, bien que dés- « agréable à beaucoup de personnes, était utile à tout « le monde. »

Césène a ses néo-guelfes, les Calesidi, et ses néo-gibelins, les *Altichini*; son grand, son unique soin est de se sauvegarder contre Rimini, boa constrictor, qui peut l'étrangler avec la tyrannie guelfe et doucereuse des Malatesta, et qui l'a déjà dévastée deux fois, en appuyant les Irrighi guelfes et châtelains. La ville se défend en appelant à son secours, comme autrefois, toutes les cités

de la Romagne, et devient ainsi une sorte de quartier général ou de franc asile des plus grands gibelins. En 1297, trois ans après l'avénement de Boniface VIII, *Galasso des Altichini* proscrit les néo-guelfes et règne en capitaine (prætor et præfectus), moitié citoyen, moitié tyran, sous le patronage de *Maghinardo de Susinana*, chef des gibelins de la Romagne, et du comte de *Gazzolo*, chef des révoltés gibelins contre la tyrannie des Malatesta. A sa mort et sous l'influence de Charles de Valois, un nouveau capitaine, Raoul Mazzolini de Brescia, désarme tout à coup les Cesénates en chassant l'état-major des gibelins romagnols, le comte *Frédéric*, fils de *Gui* de *Montefeltro*, *Uguiccone* de la *Fagginola* et *Zapettino* des *Ubertini*. Mais sa réaction ne dure pas; appelé traître (proditor) par le peuple, il part honteusement à l'expiration de ses fonctions, et en 1303, *Ubertino* des *Altichini* chasse Théodoric des Calesidj pour arriver à la tyrannie, quoique la ville trop faible soit condamnée à rester sous la forme attardée de république, de sorte que Dante dit d'elle :

Tra tirannia vive e stato franco.

Sombre, jalouse et farouche, mais à son aise dans son enceinte romaine, Faenza, depuis deux ans sous la tyrannie partagée et quasi-républicaine de *Maghinardo* de *Susinana* et de *Bernardino*, comte de Cunio, voit arriver, en 1295, l'archevêque de Monréal, comte de la Romagne, qui destitue brusquement *Maghinardo* de Susinana et ramène dans la ville le parti guelfe des Manfredi, chassé par les *Acarisj*. Ici encore la révolution éclate sur-le-champ avec les *Acarisj*, qui attaquent les Manfredi, les expulsent de nouveau grâce au secours de *Maghinardo* et quoiqu'ils soient appuyés par le volte-

face du comte de Cunio, et en 1297, nous voyons Faenza dans la ligue gibeline de Césène, Imola et Forli, avec le capitaine Uguccione de la Fagginola, chef de la fédération.

Encore plus fière et plus naturellement gibeline, Forli, jalouse de Faenza, se développe dès 1294 sous la dictature amicale de *Maghinardo* de *Susinana*, ami des *Ordelaffi* indigènes, ennemi des Calboli, guelfes exilés, d'ailleurs maîtres de Bertinoro. En 1296, sous le souffle de la réaction, ces malheureux surprennent la ville en tuant pêle-mêle les gibelins qu'ils rencontrent; cependant, *Maghinardo* et les *Ordelaffi*, qui assiégeaient Castel-Nuovo, arrivent à bride abattue, reprennent la ville, massacrent les guelfes et se jettent en quasi-tyrans dans la ligue de *Pesaro*, *Imola*, *Césène* et *Faenza*, sous la direction d'*Uguccione* de la *Fagginola*. Plus tard, Forli répond par un coup de poignard à la descente de Charles de Valois, et le gouverneur de la Romagne, Rinaldo, évêque de Plaisance, nommé contre les tyrans gibelins, succombe, frappé par le chef des *Ordelaffi*. — La petite république de *Saint-Marin* imite *Forli*, tout incandescente par son peuple qui devient néo-gibelin contre son évêque de Saint-Léo, devenu néo-guelfe de gibelin qu'il était. C'est ainsi qu'elle tient tête à Rimini, et sa guerre contre Saint-Léo, ami de l'ennemi, commence en 1300, pour durer tout un siècle. — Au rebours de Saint-Marin, Agobbio, dans une autre localité, vieux débris d'une barbarie très-ancienne, envahie le 23 mai 1300 par la *ligue romagnole*, veut être guelfe et papiste à tout prix, et le 23 juin ses guelfes rentrent en chassant et saccageant les gibelins.

La secousse de la réaction pénétrait partout : à Terra-

cina où les *Ceccano* et les Annibaldeschi renouvelaient leurs anciennes luttes ; à Savone, où les antiques expulsions se répétaient en 1303, plus cruelles que jamais; à Padoue, où les vieux noms de l'ancienne guerre civile disparaissaient, remplacés par les nouveaux noms des Altichini et des Ronchi, chefs des néo-guelfes, aux prises avec les *Carraresi*, chefs des néo-gibelins. En 1298, les Treize familles plus puissantes du bourg de San-Sepolcro s'insurgeaient contre l'*abbé* et la magistrature des *Vingt-quatre* qui se défendaient comme tous les chefs des villes gibelines en écrasant le parti des Treize avec le secours de la plèbe et de Pérouse. Aquila, ville gibeline du royaume de Naples qui imitait une à une toutes les phases des villes italiennes en sens inverse de la tyrannie angévine, voyait en 1300 ses guelfes, les Paganesi, imposés par la réaction de Charles II. Soudain les *Bazzanési et le peuple* les chassaient en envahissant la campagne où ils faisaient main-basse et détruisaient le château de Machilone ainsi que les autres forteresses guelfes et féodales.

Quanti Sederno ad alto vennero al piano
Quello che ce remase non valse un acontano.

Nulle part l'infernale réaction de la guerre ne profitait au pontife : les gibelins, qui restaient immobiles en mesurant d'un regard méprisant le chef de l'Eglise; les tyrans, qui supplantaient quelques gibelins et emportés à leur tour ou étrangers au pontife; les néo-guelfes, le néo-gibelins qui redoublaient les batailles et les expulsions dans les villes attardées, tout ce fracas qui engendrait des douleurs inouïes se développait en dehors de la prévision du pape, effrayé

de voir les nouvelles sectes, la jeune démocratie, les récentes scissions, les vicissitudes alternées et les hommes, les partis sur lesquels il comptait le plus, transformés à vue d'œil et emportés par des alliances qui les retournaient contre lui. Qui soutient-il à Pistoie? les néo-guelfes. Et à Florence? les néo-gibelins. Le vieux parti guelfe du temps de Charles d'Anjou, base première de sa réaction, était brisé en deux; partout les vieux guelfes étaient surpassés par d'autres guelfes imprévus, incompris, victorieux. En Toscane, les guelfes *blancs* étaient accablés par les noirs; les Colléoni de Bergame, assaillis par les Rivoli, et les Bonzi, néo-guelfes, s'unissaient avec les *Soardi*, gibelins, leurs anciens ennemis; les *Ferioli* de Brescia étaient des guelfes blancs poussés par les néo-guelfes dans les rangs des gibelins; les Altichini, vieux guelfes de Césène, étaient attaqués par les *Calesidj*; les Oddo de Pérouse devenaient gibelins en haine des Baglioni devenus néo-guelfes; à Plaisance, le tyran guelfe, Alberto Scotti, était tombé devant les guelfes comme s'il eût été un *blanc* de Florence, et il s'alliait aux Visconti, gibelins, en dépit d'une rivalité très-récente; à Parme, le tyran guelfe, Correggio, menacé par les guelfes, s'unissait avec les gibelins de Mantoue, de Vérone, de Reggio, de Modène, de la Lunigiana; le tyran guelfe de Ferrare, Azzo VIII, repoussé par les Boschetti, les Rangoni et d'autres guelfes modenais, fraternisait, comme les *blancs* toscans, avec les *Lambertazzi* de Bologne, avec *Maghinardo* de Susinana, *Uguccione* de la Fagginola, les *Ordolaffi* de Forli, les *Sanvitali* de Parme, les *Visconti* de Milan, et tandis qu'il était l'ennemi des guelfes de Bologne et de Parme, il protégeait ceux de Brescia, de Mantoue et même ceux de Vérone : tout le

parti était faussé, bouleversé, plongé dans une sorte de chaos brûlant et volcanique. On disait de Charles de Valois, qu'il était venu pour apporter la guerre à la Sicile et la paix à Florence, mais qu'il avait laissé la paix à la Sicile et la guerre aux Florentins, et en effet, toute l'action générale de Boniface VIII donnait la victoire aux tyrans et l'anarchie aux républiques, au fond desquelles bouillonnaient des révolutions peut-être plus redoutées que les tyrans. Semblable à l'éclair d'un orage impuissant dont les lueurs momentanées illuminent au cœur de la nuit les diverses perspectives d'un palais merveilleux, la réaction montrait pour la première fois l'ordre, l'harmonie, la grandeur, les merveilles de la révolution, qui serait insaisissable dans l'immense variété de ses formes si on oubliait que partout elle combat le même chef, partout elle résiste à la même ondulation, communiquée à la terre pour renverser les tyrans. *Pise*, qui alloue un salaire au chef de l'Eglise; *Gênes*, qui nargue ses foudres et ses anathèmes; Florence, qui chasse les néo-gibelins; Pistoie, qui chasse les néo-guelfes et se déchire en surpassant la cruauté des bêtes fauves; Malatesta, qui transperce son prisonnier *Montagna Parcitade*; Ordelaffi, qui tue le gouverneur de la Romagne; Mathieu Visconti, qui part pour l'exil attendant le jour où les crimes des Torriani surpasseront ceux des Visconti; Juliette, qui serre Roméo dans ses bras et l'entraîne dans le tombeau; ces frémissements, ces manœuvres, ces évolutions par lesquelles les villes s'écartent de la guerre civile, ces spasmes poétiques, ces cris de douleur, ces passions théâtrales destinées à réveiller tous les échos de l'Europe pendant des siècles : tout cela n'est que le résultat d'un mouvement similaire, uniforme et unanime dans

son immense variété, pour déjouer la pensée malfaisante de pontife romain. Et si on tourne toutes ces scènes détachées, tous ces miroirs incendiaires qui reflètent le soleil de la révolution vers le hiérophante de Rome, on voit une autre scène, une réverbération éblouis-
i brûle avec le feu de la honte le
ains, forcé de subir enfin le joug
lui livrer son pouvoir temporel,
spirituel se trouve transformé à

ins chérissent la tyrannie gibeline
vent désormais avec amour cette
ècles en lutte contre les papes et
s; à l'époque des investitures,
ır les Gibelins d'Allemagne, à
a marché avec le schisme consu-
lle des citoyens on l'a vue amie
des Orsini, alors sur le trône pontifical en citoyens et en gibelins. Jamais aucune famille n'a donné de plus audacieux ennemis à l'Eglise, jamais cette impiété moderne qui, différente de l'ancienne, consiste dans le mépris de tout despotisme moral, n'a trouvé des chefs plus fidèles et plus déterminés à creuser au fond le sillon de la légalité gibeline. On devine les sentiments du peuple quand Boniface VIII, réunissant toutes ses forces, chasse les *Colonna*, quand il rase leur palais, quand il les accable à Zagarola, à Colonna, à Népi, où ils se voient dans l'impossibilité de résister et dans la nécessité de se réfugier à Palestrine, l'antique Préneste, forteresse inaccessible dont le peuple les adore. Le vautour de l'Eglise s'abat sur Palestrine qu'il assiége. Nous avons vu çà et là paraître *Gui* de Montefeltro, le plus grand capitaine de l'Italie, terrible à Forli, épouvantable à Siniga-

glia, tyran à Urbin, libérateur à Pise, où il arrivait pendant l'agonie du comte Ugolino, pour en repartir en méprisant son époque tout entière; après avoir régné dans le monde il le quittait de son gré se jetant dans l'ordre des Franciscains, peut-être pour rêver un monde au rebours de celui des humains. La tradition dit que le pape, impuissant devant Palestrine, lui demande impérativement son avis : « Je ne puis vous le donner sans me damner, répond le terrible moine.—Parle, réplique le pontife, je t'absous d'avance du crime que tu commets en parlant. » Le moine donne son avis, et alors Palestrine tombe par la stratégie d'une capitulation jurée et violée, unique moyen pour surprendre une forteresse imprénable. Quoi qu'il en soit de la légende, Palestrine est trahie; en 1298, ses murs sont rasés, ses édifices renversés, ses forteresses, ses tours, ses constructions merveilleuses et inimitables, entassées par le travail des siècles, sont dévastées, réduites en poussière; il ne reste pas pierre sur pierre de l'antique Préneste échappée à tous les barbares, et le barbare de Rome en disperse la population et bâtit Civita-Papale pour que l'ancienne ville ne puisse plus ressusciter. Mais comment la faire oublier aux Romains? Comment se faire pardonner cette proscription furieuse? En imitant les tyrans eux-mêmes, en fondant une tyrannie guelfe qui surpasse en démocratie celle des gibelins, et à l'instant même où Boniface VIII terrasse les *Colonna*, il penche déjà, sans s'en douter, vers une tyrannie opposée, et le jubilé qu'il institue assure en 1300, aux Romains, le coup de fortune d'une richesse inouïe, en appelant les pèlerins de toutes les nations dans les murs de la ville éternelle où ils déposent leur argent aux pieds du Christ, des

madones, des saints, des boutiquiers, des artisans, en un mot, du peuple et de la multitude. Deux ans plus tard, Charles de Valois descendait en Italie pour mettre son armée au service du fondateur du jubilé.

Cependant bien que dans la voie des tyrans, Boniface n'appartenait qu'à la classe de ces monstres rudimentaires de l'ère antérieure d'Ecelino de Romano, de Buoso, de Pelavicino, et en général de ces chefs encore flottants entre la secte et le trône, et destinés aux sacrifices des révolutions rapides. Ces Colonna, qu'il avait chassés d'Italie et qui allaient échouer au loin sur la plage de France, reviennent par un reflux violent chargés des colères d'un roi français, momentanément gibelin; surprennent Boniface à Anagni, ville militaire et gibeline, où enlevé, injurié, souffleté, il n'échappe aux serres des *Colonna* que pour tomber sous la tyrannie plus insolente des Orsini. Quand il rentre à Rome, deux cardinaux de cette famille vont à sa rencontre; humbles, obséquieux, inclinés jusqu'à terre, ils deviennent ses geôliers, ne le quittent plus des yeux, le renferment dans le Vatican, l'enlèvent à la vue de tout le monde en le déclarant fou, et il meurt dans un accès de fureur. Tel fut le sort de ce pape, que la voix de ses contemporains appréciait à sa juste valeur, en disant qu'il s'était glissé sur le trône en renard, qu'il avait régné en lion et qu'il avait fini comme un chien. Son successeur Benoît IX n'ose plus résider à Rome et meurt en 1305, empoisonné par les Colonna. Le conclave dure onze mois. Le nouveau pape, Clément V, accablé par les gibelins, se réfugie à Avignon, fief de son vassal de Naples. Rome reste libre, ouverte comme le cirque des anciens à la lutte des tyrans qui s'imposent au pontife d'Avignon. Parmi eux Sciarra Colonna se dessine comme ces portraits

typiques que personne ne peut oublier: gibelin inflexible, grand capitaine, insulteur de Boniface, assassin de Benoît, allié de Philippe le Bel, sachant se relever du fond de la misère pour remonter au faîte du pouvoir; criminel, mais utile, on le dirait un Romain d'un autre temps, d'une autre civilisation et tombé par un hasard inexpliqué dans l'ère des tyrans, pour que Rome ne fût pas inférieure à Vérone. Chez lui rien de vulgaire, ni fureurs, ni massacres, ni erreurs, ni méprises, et s'il reste en présence des Orsini, c'est que la ville éternelle est trop grande pour que le chef d'une révolution italienne puisse l'envahir tout entière. Attardée par l'influence de l'Église dans l'ère républicaine, on peut lui appliquer le mot de Dante sur Césène :

Tra tirannia vive e stato franco.

Par une dernière influence de l'Église les deux tiers de l'Italie étaient guelfes ou néo-guelfes, avec les tyrans ou avec les républiques. Mais après la mort de Boniface VIII, et surtout lorsque le pape s'exile de Rome et qu'il cesse de peser de sa personne sur le sol italien, les dernières traces de son influence disparaissent, et un nouvel essor gibelin multiplie les batailles et les vicissitudes, subdivisant, faussant de nouveau les partis jusqu'à soupçonner qu'il puisse naître une nouvelle société de la poussière des deux sectes.

Parme, que nous avons vue plus d'une fois violente et équilibrée entre les forces des deux extrêmes, rompt son équilibre en faveur des gibelins, et Giberto Correggio son tyran guelfe devenu gibelin rappelle les gibelins qu'il avait autrefois expulsés, fraternise avec leurs confrères de Modène, avec ceux de Reggio, et

donne en 1306 l'une de ses filles au tyran de Mantoue, et l'autre à celui de Vérone, tous deux gibelins. Mais à force de suivre le parti favorisé par la fortune, après avoir écrasé deux conspirations guelfes avec les troupes de ses beaux-fils de Mantoue et de Vérone, il faillit perdre lui-même l'équilibre que la ville imposait aux partis. En 1298, une querelle éclate au hasard entre quelques guelfes et quelques gibelins. Correggio, qui croit avoir apaisé les combattants, se promène à cheval dans les rues; « equitavit cum omnibus aliis ad solatium per civitatem ;» la bataille recommence, et le tyran devenu équilibriste se campe sur la place, laissant aux sectaires le divertissement du combat. Son podestat, plus zélé ou moins habile se croit en devoir de seconder les gibelins ; on voit des morts, des mourants, des maisons incendiées, épisodes désormais insignifiants, simples distractions dans une commune quasi-républicaine. Tout à coup les Rossi, les Lupi, des exilés guelfes, s'approchent des murs, leurs adversaires intimidés perdent contenance et le tyran est chassé avec eux aux grands cris : « Moriantur ghibellini et guelphi interversati ! » Malgré tout, la fortune, toute gibeline depuis l'exil du pape, ne cesse de le protéger contre la colère impuissante des guelfes qui proclament la république, et, ligué avec les gibelins de Modène et de *Reggio*, avec les *Lombertazzi* exilés de Bologne, avec *Malaspina* de la *Lunigiana*, il marche contre le carroccio vermoulu des consuls que des enfants traînaient hors des portes avec une exaltation fièvreuse qui emporte la ville tout entière. Mais les combattants du carroccio, tous en retard sur leur temps, essuyent une telle déroute, que sans perdre un seul homme les gibelins les écrasent et les rançonnent par milliers. A la suite de cette déroute, la république

donne plein pouvoir à un abbé, puis à quatre cents réformateurs dont la réforme, c'est le retour des exilés, la rentrée de Correggio, la reconstitution de la tyrannie gibeline bientôt suivie de l'expulsion des Lupi, des Rossi et de tous les chefs de la malencontreuse république dont on incendie les maisons. Plus tard, en 1310, la liberté ne proteste encore contre le tyran gibelin que pour lui ménager de nouvelles victoires : chassé, il rentre sur-le-champ, le 29 juin; expulsé de nouveau le 3 août, il doit rentrer de nouveau.....

Plaisance devient gibeline à son tour, autant que le permet la nécessité de prendre au rebours sa rivale et de nourrir les contrastes de la république qui avait détrôné son tyran Alberto Scotto quasi-gibelin. En 1306, on lit que « le peuple de Plaisance divisé en deux « partis prit les armes. » L'année suivante on trouve deux gibelins, *Pelavicino* et *Anguissola*, abbés du peuple, c'est-à-dire tribuns de la république. L'année suivante encore, les Scotti et les Fontana, qui rentrent et chassent les gibelins, sont si faibles qu'ils se donnent à la tyrannie guelfe des Torriani de Milan. Une année plus tard on change encore de gouvernement, mais c'est pour détrôner la tyrannie de Milan, au profit d'une restauration quasi-gibeline de l'ancien tyran Alberto Scotto, qu'on pouvait appeler « guel« phus interversatus » comme Giberto Correggio, son pendant et son ennemi de Parme.....

A Modène, ce sont les guelfes mêmes exilés qui se cramponnent à la fortune insolente des gibelins, leurs anciens ennemis, pour les pousser à la rébellion contre la domination quasi-gibeline du marquis de Ferrare. L'idée de recommander les guelfes aux gibelins semble si sûre, si nouvelle, si lucide et si attrayante au che

guelfe. Lanfranc Rangoni, qu'il s'y jette corps et âme, multipliant les voyages nocturnes de Bologne à Modène, à travers les satellites du marquis, pour étouffer les haines, dissiper les doutes, rassurer les méfiances, détruire les soupçons, effacer les souvenirs qui séparent les deux sectes par un fleuve de sang. Harassé, haletant, exalté à la tâche, il meurt d'épuisement, mais sa pensée triomphe ; le marquis réveillé en sursaut frappe inutilement les sectaires, les accusant de s'être réconciliés ; la coalisation marche toute seule. En 1305, elle entraîne Bologne. En 1306, elle renverse la domination de Ferrare. » La joie fut telle dans la ville de Modène, dit la « chronique, que l'été et l'hiver, les citoyens et les po- « pulaires vivaient ensemble, et les vieillards se prome- « naient la nuit et le jour comme les jeunes gens, avec « des ceintures d'or et d'argent, des bourses et des « couronnes de fleurs. » Au pêle-mêle de cette joie républicaine succéda bientôt une nouvelle joie plus profonde et plus sinistre, celle des gibelins élevés par les masses. « Les paysans, poursuit la chronique, arri- « vèrent dans la ville, brûlèrent les archives du tribu- « nal, ceux des notaires, et déchirèrent sur la place « les livres du cens pris dans les bureaux de l'hôtel « de ville. » L'année suivante, les capitaines renoncèrent à leurs fonctions, parce que le gouvernement de la coalition était impossible ; une surprise de Boulogne enlèva Nanantolla ; une autre surprise de l'archiprêtre Guidoni enlèva Finale, et les guelfes soupçonnés de connivence avec l'ennemi furent compromis et perdus. « En effet étant connue la trahison « de l'archiprêtre Guidoni, poursuit la chronique, il y « eut une grande sédition parmi les citoyens, un jour « de vendredi, et la discorde alla si loin que plusieurs

« nobles et puissants personnages furent emprisonnés « dans le palais de la commune et soudainement tous « les citoyens coururent aux armes et beaucoup d'entre « eux se réunirent sur la place, c'est-à-dire les gibelins « et les nobles de *Sassuolo* et les *Grassoni*. D'autres se « réunirent à la croix de pierre, et enfin ceux qui « avaient été à la croix de pierre furent expulsés et « s'enfuirent de Modène, savoir : les Savignani, les « Rangoni, les Boschetti, les Guidoni, les Petrazzani, « les Pizzalbeccari et bien d'autres guelfes dernière- « ment rentrés dans la ville. » En 1308, quand les exilés remportent une victoire dans la campagne, à Morano, la *plèbe* met en pièces les prisonniers guelfes que l'on gardait au palais. En 1310, on chasse de nouveau les émigrés qu'on avait momentanément admis dans la ville, aux prières du cardinal Pellagrue, et les *Grasolfi* gibelins se trouvent si puissants avec les *Sassuolo* néo-gibelins que des guelfes, désespérant du parti, songent à se soumettre, et que Jean-Boschetti enlève Final à l'archiprêtre Guidoni, son confrère dans la secte, pour le livrer aux gibelins regardés comme les représentants de la patrie....

Le lendemain de l'insurrection de Modène contre le tyran de Ferrare, les gibelins de Reggio s'insurgent à leur tour contre la même tyrannie et la renversent avec les Canosa qui l'avaient imposée et qui occupaient en châtelains l'antique repaire de Canosa où Mathilde abritait Grégoire VII. On tombe en république comme à Modène, avec les guelfes qui rentrent, le peuple joyeux, tout le monde qui conspire; les *Sessi*, chefs des gibelins, à l'œuvre pour créer une tyrannie gibeline, sont plus insolents envers la république qu'au temps où ils assassinaient le podestat ou les consuls. Chassés dans

l'un des soubresauts de la guerre intérieure, ils reviennent en force avec les troupes des tyrans gibelins de Mantoue et de Vérone, Reggio ne peut résister pas plus que Modène à l'élan gibelin...

A la mort du tyran Azzo d'Este, ébranlé déjà par des dissidences domestiques, l'agitation gibeline gagne Ferrare en 1308, elle permet au bâtard Fresco de s'emparer de la régence, à l'exclusion de son oncle François, chef des guelfes, elle pousse bientôt les gibelins à se révolter à leur tour contre Fresco, et à la suite de Jacques *Bocchimpane,* ils s'efforcent de proclamer la république Le cri de : *Mort au tyran!* retentit sur la place, Correggio, quasi-gibelin, capitaine de Fresco, tombe de cheval en chargeant les insurgés. « Vous n'avez jamais « offensé personne, lui dirent-ils, et nous ne vou« lons pas vous accabler; mais partez, pour ne plus « revenir. » « Il partit, poursuit la chronique; et il « alla chez le seigneur Fresco qui lui dit : Que fai« sons nous, Correggio? Le capitaine répondit : Sei« gneur, nous ne faisons rien, et vous perdrez la ville « pour errer dans des provinces étrangères. Le bâ« tard, en véritable fils du marquis d'Este, répliqua : « Certes, je ne partirai pas, et je mourrai plutôt que « de m'exiler; et ayant appelé trente domestiques « armés avec des croissants, il courut avec eux sur les « insurgés, en criant : Mort aux ennemis! » C'étaient en effet les ennemis d'un État déjà fondé depuis un siècle et demi, les amis des révolutions gibelines qui enlevaient Reggio et Modène à Ferrare, des hommes enfin dont le nom se perdait dans des souvenirs confus des anciennes victimes de la famille d'Este. En vain masquaient-ils leur impuissance par cette bienveillance qui est le fâcheux symptôme des insurrections mort-nées; il fut

facile au bâtard de venir à bout de cette poignée de maladroits et de faire exécuter le chef républicain Bocchimpane avec les siens. Mais il frappait les gibelins sans gagner les guelfes : ceux-ci faibles, dévoyés, maudits de l'esprit du temps, se ralliaient à son oncle, François d'Este et François livrait la patrie aux forces supérieures du légat pontifical. Quand le tyran se trouva seul au ban des gibelins qu'il avait écrasés et des guelfes qui marchaient sur lui avec l'étendard de l'Eglise, il comprit que son rôle était fini, la partie perdue, le combat impossible, l'héroïsme ridicule, et il s'éclipsa un beau jour pour aller vivre sur les lagunes de Venise, avec une opulence qui le dédommageait de ses mécomptes politiques. Francesco qui le chassait, en arrivant avec le légat de l'Église, était loin d'égaler son bonheur; le chroniqueur le regarde avec des yeux où la compassion et le mépris se mêlent si bien qu'il peut en sortir également des larmes ou un coup de poignard. « Ses partisans voulaient crier : Vive le mar- « quis! » dit-il; mais le timide Francesco, disait : « Mes très-chers frères, de grâce, criez : Vive la très- « sainte Eglise romaine! Et, contre la volonté de son « peuple et de tous ses amis, le seigneur marquis Fran- « çois donna la domination de Ferrare au seigneur « Arnusio, légat, et le mit dans son ancien palais « croyant en mal-heure que le seigneur légat lui ren- « drait la ville, ainsi qu'il l'avait promis. » Cette fois le le légat était indispensable, pour éviter la domination byzantine de Venise, car en combattant l'essor gibelin, les habitants de Ferrare en étaient arrivés à l'extrémité de devenir papistes pour rester Italiens, sauf à s'en consoler en tuant tous les Vénitiens qu'ils rencontraient après vêpres dans les rues...

L'insurrection gibeline secoue la tyrannie guelfe de Rimini, qu'elle décompose et humilie comme celle de Ferrare. — Elle lui enlève en 1306 Fano, qui enfante en 1310 son premier tyran, *Alberto Tomba*, du parti gibelin — Pesaro imite Fano dans la même année, sans perdre un instant. — Sinigaglia se révolte à son tour en 1308, et le tyran de Rimini, Malatesta, qui rentre en bourreau, dévastant les palais, les maisons, et tuant pêle-mêle les gibelins, se trouve sous le coup de l'Eglise, qui exploite les guelfes et lui dispute la domination de la ville...

En 1309, les *Ordelaffi*, gibelins de Forli, chassent les familles guelfes des Calboli et des Orgogliosi. — Encore régnante à Bertinoro, la première est exilée l'année suivante par l'insurrection gibeline des *Mainardi*, et en 1307 Bertinoro, s'allie avec Forli pour seconder les sectaires qui attaquent la tyrannie guelfe de Rimini. — A peu près à la même époque, Tano Balignano veut s'emparer de Jesi, en tyran guelfe; mais ce n'est pas l'heure des guelfes, et, comme la famille d'Este, il est réprimé par l'Eglise qui lui enlève le château de San-Marciano. — En 1307, Ancône, Umana, Ascoli, Ripatransone, San-Elpidio, Civita-Nova, Osimo, étaient gibelines, sans parler des autres localités subalternes que l'on trouve dans leur alliance. — Les malheureux *Lambertazzi* de Bologne croyaient qu'ils pouvaient imiter les gibelins de la Romagne et de la Marche; mais il fallait des exceptions, ne fût-ce que pour nourrir les contrastes des deux sectes; en 1307, le cri de mort aux gibelins retentissait dans Bologne « et une nuit, dit la chronique, tous les *Lambertazzi* « furent expulsés, saccagés, massacrés, et leurs mai- « sons rasées ou incendiées. »

Gênes avait traversé les accidents de la réaction pontificale avec la tyrannie gibeline à deux têtes des *Spinoli* et des *Doria*, élevés dès l'ère des tyrans. Sous l'élan gibelin, qui répond au départ du pontife, la ville est trop sensible et frissonnante à la moindre altération des deux sectes pour ne pas se jeter en avant sur la route gibeline, sa route naturelle depuis le temps des Longobards. Les deux cotyrans se mesurent du regard comme autrefois le comte Ugolino et l'archevêque Roggeri ; l'un d'eux est prédestiné à perfectionner la tyrannie par l'unité, l'autre à être la victime de ce progrès imminent. Doria, moins plébéien et sectaire, couvert par la gloire de son père victorieux contre Venise, et également pleuré à ses funérailles par les guelfes et les gibelins qui l'appelaient le père de la patrie, conçoit le projet de s'élever par l'alliance guelfe des Grimaldi et des Fieschi, ambitieux de le seconder, avec la pensée opposée de diviser et de dissoudre la tyrannie gibeline. Aussitôt Obizzo Spinola profite de la faute de son collègue, le renverse, le chasse avec les guelfes, le réprime une seconde fois, et reste seul dans la tyrannie si ce n'est qu'il doit tolérer à ses côtés un Pylade politique, Barnaba Doria, ennemi de tous les Doria dissidents et d'une fidélité désespérante. Le tyran n'ose pas s'en défaire : un dernier scrupule d'amitié l'arrête à moitié chemin dans son travail d'unification gibeline. Mais, en politique, les hommes ne comptent pas, et les bonnes intentions n'ont pas de valeur, attendu qu'elles sont du ressort unique de Dieu, et que le progrès se développe par ces grandes compagnies anonymes, qu'on appelle des partis. Ce qu'un chef ne fait pas est fait par ses amis, par ses parents, par ses

employés, par ses satellites, tous admirables à prendre la physionomie nécessaire à la circonstance, en dépit du bon sens et de toute considération morale. Edouard *Spinola*, oncle d'Obizzo, se dit : Mon neveu le tyran ne sait pas régner ; ce sera donc à moi, son ami naturel, de faire ses affaires. Et tandis que les deux chefs délibéraient en plein conseil sur la chose publique, Edouard prend les armes, enleve Barnaba et l'emprisonne à la gloire de son neveu. Tout en le blâmant d'être trop vif, *Obizzo* le laisse faire, et le lendemain ses zélés partisans jouissent enfin du bonheur de le proclamer tyran perpétuel...

Ast, qui se trompe en nommant pour capitaine le tyran guelfe du Piémont, le menace de mort et le force à renoncer à ses empiétements. — Ailleurs, *Dolcino*, moine d'Ossola, peut-être du parti gibelin des Ferrari, nouvel hérésiarque salue le départ du pontife, en prêchant une religion sans mystères, la vertu dégagée des vieilles superstitions et la chasteté moins la folie du célibat, qui asservit l'Italie au clergé. Sa femme l'assiste dans sa prédication ; la foule le suit ; il paraît même réveiller l'enthousiasme, car les colères ecclésiastiques qu'il ameute autour de lui le trouvent entouré de défenseurs, et, réfugié sur une montagne du territoire de Verceil, il combat encore jusqu'à ce qu'il soit pris et brûlé avec les siens, à l'honneur des croyances et des erreurs alors indispensables au bonheur du genre humain.

En Toscane, vers 1306, l'abbé de San-Sepolcro, évidemment gibelin, apaise les dissensions.—En 1308, les Malpigli et les Mangiadori de San-Miniato se ruent sur le peuple, suppriment le grand conseil, tuent les consuls et enterrent le beffroi de la commune pour faire

place à la plèbe qu'étouffait le peuple officiel des guelfes. — Dans la ville d'Arezzo, en 1307, les gibelins chassent les néo-gibelins ou guelfes blancs, que la chronique appelle les verts, et ne les reçoivent de nouveau, à la sollicitation du légat Neopalio, que pour régner avec leur alliance sur les guelfes noirs qui représentent mieux le parti guelfe prédestiné aux déroutes, et on voit alors *Uguccione de la Fagginola,* dictateur des gibelins, nommé capitaine annuel. « Il se fit « grandement craindre, dit la chronique, et se maintint « très-bien, en ne permettant pas de constituer le peu- « ple, et regna en gibelin, d'ailleurs plus favorable « aux *Tarlati* (gibelins purs) qu'aux verts (néo-gibelins « ou quasi-guelfes). » Bientôt Arezzo qui, malgré son caractère dur et bizarre, ne manque jamais un seul mouvement gibelin des villes militaires, puisque c'est l'heure où les tyrans gibelins s'élèvent ou se simplifient, nous montre les deux grandes familles des *Tarlati* et des *Ubertini* reproduisant le drame génois des Spinoli et des Doria, avec la forme accidentée et rapide de la population arétine. Sûrs d'*Uguccione,* les *Tarlati* se coalisent tout à coup avec les guelfes noirs pour frapper les Ubertini qu'ils chassent de la ville, et la nuit ils font entrer un grand nombre de fantassins pour surprendre ces mêmes noirs qui venaient de les seconder contre les *Ubertini* et qui constituaient le peuple officiel. Cette tentative avorte, car le peuple indigné prend les armes, chasse les Tarlati et dévaste leurs palais et jardins; mais, tandis que dans sa naïve colère il va jusqu'à les assiéger dans leur grand fief de Pietramala, son propre podestat, *Uguccione,* se tourne, le déroute, le trouble, le désorganise; devenu morose, bizarre, fantasque, il se

livre bientôt à des extravagances apparentes qui obligent le capitaine du peuple à lui résister, les armes à la main, et le 24 avril 1309, au cœur de la bataille, les Tarlati reviennent, se mêlent au combat, avec leur suite, « et alors, dit le chroniqueur, ils battirent le capitaine, « les guelfes intérieurs et extérieurs et les verts... chas« sèrent tous ceux qui échappèrent au massacre et dé« vastèrent une partie de la ville.» Uguccione, nouvellement nommé capitaine et podestat des Tarlati, condamna au bûcher trente-deux victimes, et l'année suivante « il supprima la république sans combat, conclut « la chronique, et oncques elle ne fut plus faite, et il est « à souhaiter qu'on ne la fasse plus, car le peuple arétin « est trop incapable : *non talis est populus aretinus.* »

Uguccione de la Faggiuola, que nous venons de voir agent des Tarlati sur le sol d'Arezzo, et que nous avons trouvé mêlé aux coups d'État de Césène, de Forli et de la Romagne, l'année du départ du pontife, peut être considéré comme le tyran de Pise, où il est le pendant des Spinoli de Gênes, des Tarlati d'Arezzo, des Scotti de Plaisance, des Correggio de Parme, des Ordelaffi de Forli.

Florence reste guelfe pour tenir tête aux alentours gibelins, auxquels il faut un contraste, et elle reste en même temps républicaine, parce qu'elle est attardée, et aussi parce qu'une milice admirable, le fractionnement très-mobile de ses nobles, sa plèbe éveillée et ses bourgeois incomparables la rendent glissante aux serres des tyrans et absolument imprenable. Mais elle est toujours le théâtre antique où chaque mouvement se reproduit avec la plus grande perfection de dessin, et, l'an de l'expulsion du pontife, on y voit un drame où l'élan gibelin fait tout à coup sa téméraire apparition sur le fond guelfe, au milieu de l'égalité républicaine, pour

léguer à la politique une éternelle leçon sur les vicissitudes des influences. Corso Donati avait défendu le peuple officiel de la république menacée par le flot des plébéiens que soulevait *Giano de la Bella*. Noble de naissance, d'un ascendant supérieur, avec la conscience de sa propre valeur, issu d'une famille illustre, il avait combattu à outrance et les nobles et ses propres traditions domestiques, et avait fait passer une loi du cens, humiliation amère, vexation intolérable pour toutes les grandes maisons de Florence. Les bourgeois trouvent qu'il a bien fait, qu'il mérite d'être considéré comme un des leurs, comme un bon boutiquier : la fatuité républicaine, cette égide de l'égalité, le place au niveau du marchand de drap, du cordonnier, peut-être même d'un ouvrier en laine; car c'est ainsi qu'on fait les citoyens. Qu'on se figure l'étonnement, la colère, le dépit de Corso, qui voit son dévouement de grand seigneur récompensé par l'ingratitude la plus dure, cette suprême loi des républiques. Soudain il s'allie par sa fille avec *Uguccione de la Faggiuola*, qui peut l'aider à devenir tyran. Désormais son espérance est d'accabler ce peuple de boutiquiers, en prêtant son bras aux nobles et aux plébéiens pour fonder une domination gibeline d'accord avec l'essor qui chasse le pontife. Mais le peuple, de glace devant ses services, prend feu devant son volte-face; en un clin d'œil toute la ville se lève, le proscrit, et, pris dans la campagne, entouré de gardes qui le conduisent à Florence, il se jette à bas de son cheval et se tue pour éviter la honte d'être jugé par ses ennemis. Pas un noble, pas un plébéien ne s'était montré pour le défendre. Il avait oublié que si l'ingratitude est le vice des républiques, tous les partis sont implacables contre ceux qui les ont désertés; et les gibelins étaient satisfaits de le

voir sacrifié par les amis qu'il avait voulu se donner en haine de la caste à laquelle il appartenait par sa naissance.

La vieille Lucques veut encore imiter Florence, et, malgré son grand âge et ses cartilages endurcis, on la trouve néo-guelfe, comme une folle qu'elle est. En 1308, ses gibelins voudraient fêter le départ du pontife par une révolution; mais elle chasse cent trente-cinq familles, en proclamant de nouveaux statuts qui rassurent la démocratie néo-guelfe. C'est que Lucques ne peut tolérer Pise et redoute *Uguccione de la Faggiuola*, tyran qui peut multiplier les tyrans, et la force qu'elle déploie, la ponctualité artificielle et calculée avec laquelle elle imite les mouvements spontanés de Florence, commencent à réveiller le doute qu'au fond de sa décrépitude militaire elle garde une espérance, une idée, une pensée de résurrection, comme si elle entrevoyait de très-loin on ne sait quelle fontaine de Jouvence. En effet si Pise mourait, ne serait-elle pas rajeunie?...

Mais le parti néo-guelfe, lié à la forme républicaine, n'en était pas moins une déchéance, un retard, qui jetait les villes dans une véritable infériorité politique et sociale. Lucques et Florence, aux prises avec Pistoie, néo-gibeline, à laquelle elles veulent imposer de vive force les néo-guelfes expulsés, se montrent faibles, cruelles, incapables et réduites à copier de leur mieux les procédés des tyrans. Pendant le siége, elles poussent la barbarie jusqu'à prendre les femmes et à les vendre comme des esclaves : après la victoire, elles accablent tellement la ville conquise que les néo-guelfes eux-mêmes qui les avaient appellées sont les premiers à gémir et à maudire la victoire néo-guelfe. « La première « chose que firent les Florentins et les Lucquois, dit la « chronique de Pistoie, fut de se partager la campagne,

« ne laissant à la ville qu'un mille de banlieue; et ils « nommèrent le capitaine et le podestat, l'un Florentin « et l'autre Lucquois, avec de gros appointements. Ils « détruisirent ensuite les remparts et remplirent les « fossés ; bientôt ils commencèrent à démolir les forte- « resses et les palais des gibelins et des blancs. Pour « surcroît d'injustices, ils imposèrent aux citoyens les « frais de la démolition. Leur dévastation fut plus « grande que celle faite auparavant par les blancs et « les gibelins, et il ne leur fallut pas moins de deux « grands mois pour raser tant de maisons, tant de « palais et tant de tours. » Les juges de Florence et de Lucques vendaient la justice au plus offrant; pas d'outrage, pas d'avanie dont on ne gratifiât la ville conquise : l'excès de la tyrannie était tel qu'il provoquait une insurrection gibeline, n'importe à quel prix...

Aquila, créée guelfe par le pape contre *Mainfroy*, et devenue gibeline contre Charles d'Anjou, continue d'être la ville du Midi qui fraternise le plus avec les mouvements de Lombardie et de Toscane, et, en 1307, elle imite les prises d'armes des gibelins par ses *Camponeschi*, insurgés contre les Roiani, guelfes royalistes, auxquels on imputait autrefois l'empoisonnement du tyran gibelin *Nicolas de l'Isola*. L'exil expie leur crime; Roie, leur asile, tombe sous le fer des Camponeschi : un capitaine du peuple improvise de nouveau la tyrannie gibeline, et, comme s'il devait encore décevoir l'attente des papes, il s'appelle Guelfo de Lucques, quoique gibelin, comme le montre son combat contre le capitaine du roi, qu'il bat et qu'il écrase dans la campagne, chez ses amis les Pizzolani.

Dui anni signorò
Et era più temuto che imperator romano.

Quand ses fonctions expirent, le chroniqueur gémit sur les nouvelles sectes qui surgissent plus acharnées. « Elles ne se bornent plus, dit-il, à se déchirer entre « elles, mais elles déchirent la commune. » Aquila a ses néo-guelfes et ses néo-gibelins, qui répondent aux noirs et aux blancs de la Toscane...

Cinq ans après l'exil du pontife, il y avait au moins vingt villes qui étaient retournées des guelfes aux gibelins. En 1310, les premiers n'ont ni chefs, ni capitaines, ni personnages célèbres, ni chroniqueurs distingués, tandis que les gibelins et les *blancs* comptent dans leurs rangs Uguccione, le grand dictateur de Pise; Frédéric, le libérateur de la Sicile; les tyrans de Mantoue et de Vérone, tous deux conquérants; Correggio de Parme, guelfe interverti; *Tomba*, le premier dictateur de Fano; *Spinoli*, de Gênes, qui surpasse les Doria; les Tarlati d'Arezzo, dont l'épée pèse autant que le vote d'un peuple. Les meilleurs chroniqueurs sont tous gibelins ou guelfes blancs : *Dino Campagni*, si vivant dans sa narration ;Mussato de Padoue, qui entre-bâille les portes du Parnasse; Ventura d'Ast, à la fois écrivain et partisan; Ferreto de Vicence, si favorable au tyran de Vérone, sacrifient et bafouent à l'unanimité le parti néo-guelfe, qu'il soit élégant comme à Florence, ou rustique et féodal comme à *Vérone*. Les premiers philosophes de l'époque appartiennent au parti de ces mêmes chroniqueurs, témoin *Pierre* d'Albano, qui échappe avec peine aux bûchers de l'Église, et *Cecco* d'Ascoli, qui ne peut les éviter. L'amour décoche des flèches gibelines à ses plus illustres héroïnes, la belle *Vergolèse*, fille du chef des blancs de Pistoïe; *Nina*, qui fait entendre sa voix du poste militaire des Vêpres siciliennes, Francesca de Rimini, indignée d'être la femme d'un guelfe,

tandis que la poésie à son tour entraînée par la secte impériale inspire *Guido* Cavalcanti, beau-fils du plus grand gibelin, *Cino*, le maître de Bartolo et le modèle de Pétrarque, *Guittone*, l'inventeur du sonnet, et *Iacopone*, de Todi, l'incomparable moine qui arrive dans le Panthéon des canonisations catholiques avec sa discipline de franciscain, son humilité joviale et ses invectives contre Boniface, dont il brave les arrêts, les excommunications et les prisons. Enfin pour tout dire d'un mot, c'est dans ce moment d'effervescence gibeline que paraît le chantre de la *Divine Comédie*. Chef de *blancs*, magistrat de Florence, chassé en 1302, au moment où Boniface se jetait contre la ville avec la réaction de la guerre civile et l'invasion de Valois, nomade avec son parti, mêlé à tous les éclats gibelins de 1307, témoin de la déroute de l'Église qui triomphait par exception à Florence, sa patrie; inspiré par le feu sacré des tyrans, par les haines bifurquées des néo-gibelins, par l'invincible assurance de la victoire générale des gibelins, et par la certitude de voir bientôt tomber l'ignorante démagogie des néo-guelfes, il détrône du premier coup la langue guelfe et française que Charles d'Anjou avait failli imposer, et entonne son chant de guerre et de sang, où, s'il ne dénonce pas le chef de l'Église comme le principe premier et unique de tous les crimes et de tous les massacres de l'Italie, certes, il montre dans l'enfer la place vide qui attend le pontife régnant d'Avignon, et, au fond des abîmes, dans la bouche de Lucifer, Brutus, c'est-à-dire la guerre civile des sectes républicaines issues du grand interrègne. Un empereur! voilà le cri qu'on entend sourdre d'abord obscurément et couvert par mille bruits contradictoires, ensuite de plus en plus éclatant et répercuté par tous les échos

des villes italiennes ; on veut un empereur pour achever la déroute des néo-guelfes et du pape. Soudain la nouvelle se répand que l'empereur Henri VII de Luxembourg arrive pour clore le grand interrègne ouvert depuis soixante ans par la mort de *Frédéric II*, et par la chute de la maison de Souabe, anéantie par le pontife. Les guelfes tremblent, les tyrans de la secte pâlissent : ils s'empressent ici de publier de lâches amnisties; là, de combler de faveurs leurs ennemis devenus menaçants; partout de paraître doux, humains, prévenants. Mais l'orage gronde; Todi, Spoleti, rejettent de leurs murs les guelfes qui les infectaient; les tyrans guelfes de Lombardie, se réunissant pour aviser aux moyens de résister à l'empereur, n'en trouvent aucun; les villes noires de la Toscane n'ont d'autres ressources que l'alliance du roi Robert, le tyran guelfe de Naples ; le pape Clément V est tellement alarmé qu'il renonce tout à coup aux anciennes méfiances des pontifes à l'égard de la tyrannie napolitaine, et, au rebours de ses prédécesseurs qui la combattaient pour la maintenir dans les confins des Deux-Siciles, il nomme Robert son vicaire on Romagne et à Ferrare, le chargeant sinon de combattre l'empereur, au moins de le surveiller. Enfin, ce même roi, dernier soutien des noirs et des papes, est menacé lui-même à Naples par le tyran gibelin de la Sicile, qui se prépare à l'attaquer, tandis que ses collègues dans la tyrannie guelfe, les Torriani de Milan, les Langusco de Pavie, les Cavalcabo de Crémone, les Fisiraga de Lodi, ne peuvent contenir les populations qui se précipitent à la rencontre de Henri VII, attendu comme le Messie de l'empire.

CHAPITRE V

RÉACTION IMPÉRIALE CONTRE LES TYRANS (1311).

L'Allemagne, en retard de deux révolutions, envoie en Italie Henri VII qui ne veut être ni guelfe ni gibelin. — Mais *Mathieu* Visconti le trompe à Milan. — *Nazaro* Guinzoni le supplante à Crème. — Alberto Scotti le joue à Plaisance. — *Passerino* l'exploite à Mantoue. — Cangrande à Vérone. — Les guelfes de Trévise poignardent le tyran qui le suit. — Ceux de Vicence, qui voudraient le suivre, tombent sous la domination de Vérone. — L'anarchie se déclare à Modène, — à Pise, — à Gênes. — La révolution guelfe exalte Pavie à la suite de Langusco, — Brescia à la suite de Brusati, — Parme sous la direction de Correggio, — Reggio qui égorge les *Sessi* et les *Lupi*. — Ferrare où le légat fait poignarder le marquis, — d'autres villes qui imitent Pavie, Reggio Parme, — tandis que les républiques sont livrées à d'affreuses séditions, — qu'Orvieto immole les Filippeschi — et que Rome et Naples imposent à l'empereur les plus pénibles humiliations. — La révolution des tyrans pénètre dans le pacte de Charlemagne avec les théories de saint Thomas — d'Egidio Colonna — de Tholomée de Lucques — et de Dante Alighieri. — Quel est le sens de la *Divine comédie* si elle ne proclame pas la tyrannie de l'Être suprême dans le monde des esprits ?

Les nations marchent à pas de géant, mais sans bonds, sans franchir des espaces vides et inexplorés, sans que rien ne les dispense de passer d'une idée à l'autre d'après l'ordre rigoureux de la logique. Dans les catégories du règne animal, on trouve toujours le fœtus avant l'être vivant; dans celle de l'histoire, chaque mouvement se détermine en vertu d'un mouvement antérieur. Or, l'interrègne a laissé un intervalle entre l'Italie et l'Allemagne et en général entre l'Italie et toutes les nations de l'Europe. Depuis la mort de Frédéric, le mécanisme du progrès italien n'a pu soulever et emporter aucun empereur dans ses

rouages; l'Allemagne est encore à la révolution du podestat, à l'ère des citoyens et des concitoyens, à Rodolphe d'Habsbourg, aux ondulations des premières guerres civiles d'Italie et des vengeances consulaires ou féodales copiées ou répétées par Adolphe de Nassau aux prises avec Albert d'Autriche, par Frédéric d'Autriche, meurtrier d'Albert, par la famille féodale de Vienne qui se vengeait en sacrifiant des milliers d'innocents, et ailleurs par l'élan de Guillaume Tell et par les insurrections civiques des Flandres. Le nouvel empereur, Henry VII n'est à son tour que le modèle des podestats, choisi parce qu'il gouverne ses neuf villes du Luxembourg sans qu'on y voie ni guerres, ni troubles, ni éclats, ni vengeances. Il arrive donc en Italie, arriéré de deux révolutions; les guelfes et les gibelins, les tyrans ou les néo-guelfes et les néo-gibelins des républiques qui se fractionnent à l'intérieur faute de tyrans, sont des phénomènes qu'il ne peut ni connaître, ni apprécier, ni même soupçonner. Il n'est qu'un podestat, se croyant au temps des citoyens et des concitoyens; il accepte cette phase autrefois combattue par Frédéric II, mais pour s'y arrêter, et si on lui avait demandé ce qu'il allait faire en Italie, étonné de la demande, il aurait répondu : Je vais y apporter la paix comme Rodolphe d'Habsbourg l'apportait à l'Allemagne déchirée par la guerre. Pour lui, cette réaction de la guerre républicaine, opposée par Boniface VIII au progrès de la tyrannie, n'est qu'un accident de la guerre civile ; à ses yeux, les tyrans ne sont que de faux podestats, des citoyens trop puissants, et il se propose d'accomplir cette réaction de l'impartialité manquée par Nicolas III et par les pontifes podestats en présence des guerres guelfes et gibelines.

Dino Compagni dit qu'il ne voulait entendre les noms des deux sectes, qu'il protégeait tous les exilés sans distinction de parti. Un gibelin lui offrant sa vie et ses biens pour le parti : « Je suis venu pour le tout, lui « répondait-il, et non pas pour le parti. » Les guelfes disaient : Il ne veut voir que des gibelins; ceux-ci disaient : Il ne reçoit que les guelfes ; « et, ajoute le « chroniqueur, sa volonté était très-juste, parce qu'il « aimait et honorait chacun si comme tous avaient « été ses hommes. »

Jamais l'aveugle Fortune, qui tourne sa roue sous la voûte du ciel sans connaître les royaumes qu'elle gouverne, ne jeta un lot plus sinistre à un homme plus magnanime. Jeté au milieu d'un ouragan d'applaudissements dans un pays inconnu avec une faible escorte de deux mille cavaliers, Henry, quelle que fût sa pensée, quelle que pût être son intention, se voyait forcé de donner son nom, son corps, son âme, ses yeux, son visage, au rôle d'une comédie déterminée d'avance par les forces volcaniques et mystérieuses de l'Italie. Suspect aux tyrans gibelins, plus que suspect aux tyrans du parti opposé, abhorré de toutes les républiques néo-guelfes, sous le coup de la haine de Naples et d'Avignon, il tombait nécessairement à la merci des sectaires gibelins qui lui imposaient de tenter la réaction avortée de Boniface VIII, mais avec les mêmes moyens, les mêmes ressources, les mêmes idées attardées dans la forme des républiques et le même succès ou plutôt le même insuccès, car cette tyrannie qui avait déjoué le chef désarmé ne pouvait pas manquer de rejeter au delà des Alpes le chef absent de l'empire germanique. L'infortuné s'obstinait à ne pas distinguer les guelfes des gibelins; cependant que de fois la terre

italienne n'avait-elle pas fait paraître les hécatombes de la guerre là où ses chefs avaient semé les roses de la paix! Sous les tyrans, l'Italie, plus forte que jamais, écarte du même coup et les sectaires gibelins qui voudraient confisquer l'empereur à leur profit, et l'empereur, qui les assiste sans savoir ni pourquoi ni comment.

A son approche, en effet, la tyrannie guelfe de Milan frissonne comme à l'approche d'un être méprisable et venimeux. Une inquiétude inexplicable s'empare de Gui Torriani, qui s'agite et se promène dans les salles de son palais s'écriant : « Qu'ai-je à démêler avec cet Allemand de Henry VII? pourquoi trouble-t-il mon Etat? Mon père s'est-il obligé par un contrat à lui obéir? Lui ai-je promis quelque chose? Je ne l'ai jamais vu ni connu. » Mais la république gronde sous les pieds du tyran, et l'empereur, son maître, arrive suivi de Mathieu Visconti, le tyran gibelin jadis exilé et de retour pour imposer à son rival trop heureux la loi de l'égalité au nom de l'empire avec les piques des Allemands. Gui Torriani étouffe de rage; ces citoyens qu'il avait transformés en sujets sont dans les rues avec un air de satisfaction très-sinistre; ces gibelins qu'il avait foulés aux pieds ont l'air content et joyeux de prendre part aux délibérations publiques; ce Mathieu Visconti que les siens avaient anéanti est honoré, respecté, comme le citoyen d'une république; cet empereur qu'il avait oublié lui recommande d'être sage, pacifique, soumis et sans rancune; le grand conseil, qui pliait sous ses injonctions, est ravi de décréter un don de cinquante mille florins à l'empereur. « Que ne lui en donnez-vous cent mille? lui dit le tyran avec dépit et

mépris, au moins cette somme est ronde. » Et le grand conseil le prend au mot en décrétant cent mille florins. Gui ne sait plus où il est. Les Allemands qu'il voit à la suite de l'empereur réveillent tout à coup son indignation. Si la présence de l'étranger provoque partout et toujours des haines ingouvernables, les soldats allemands tranchent d'une façon si exceptionnelle sur le sol italien, qu'en voyant ces machines à tuer par ordre supérieur, roides, compassées, mues sans doute par des ressorts intérieurs dont leurs chefs et leurs sous-chefs tiennent les fils, on se persuade aisément que ces prodiges de mécanique sont inventés pour l'amusement universel, et qu'il est au reste permis de les briser sans façon quand un ressort tordu ou un caprice de l'empereur les rend dangereux. Tandis que tout le monde regardait curieusement ces automates et avait l'air de chercher la manière de s'en servir, Gui Torriani s'imagine que sans distinction de parti la population entière brûle de chasser ces étrangers, et il se prépare à donner le signal du soulèvement. Unissons-nous, dit-il aux *Visconti*, chassons les barbares, délivrons notre ville natale, oublions nos dissidences domestiques; l'indépendance doit l'emporter sur tout. Voulez-vous vivre d'accord avec nous? Sans doute, répondent les gibelins d'un ton aigre-doux; l'union est toujours à souhaiter, quoiqu'elle soit très-extraordinaire pour nous. Le stupide tyran, croyant qu'on le seconde, s'insurge tout à coup contre l'empereur et, au moment de l'action, il voit dans les rangs de l'empereur *Mathieu Visconti* et les gibelins qui demandent l'extermination des guelfes et s'accrochent aux Allemands pour les entraîner au combat en dirigeant leurs piques. Les gibelins triomphent; pas un Torriani ne reste

dans la ville, et la victoire enfante la tyrannie opposée de *Mathieu Visconti,* sur-le-champ confirmée par Henry VII avec le titre de vicaire impérial. Ainsi en un battement de cil, Mathieu Visconti poussait l'empereur à renverser la tyrannie guelfe, le rendait gibelin, s'en servait pour supplanter Gui Torriani, et, s'attachant à ses pas comme un vassal indispensable, cherchait à rétablir, à l'inverse des Torriani, le rayonnement de la tyrannie de Milan sur toutes les villes des alentours.

La petite Crème, née sur la lisière du territoire de Crémone, et toujours amie de Milan, où elle puise la vie depuis deux siècles, répète le drame des Torriani et des *Visconti* avec les Benzoni et les *Fornovo.* Débordé par la secousse de la descente impériale, le chef des premiers se voit obligé de recevoir les comtes de *Fornovo,* gibelins expulsés qui rentrent par ordre de l'empereur avec *Sorresina* de Milan, podestat impérial, remplaçant ainsi la tyrannie guelfe par la république gibeline. Plus habile que Gui Torriani, Benzoni ne se laisse pas ramener à l'égalité républicaine, et voyant que ses adversaires cherchent à recouvrer leurs biens, et qu'ils intriguent avec l'aide du podestat, il les chasse rudement, obligeant le podestat à les suivre. Mais à quoi bon l'adresse, la ruse, la prévoyance, quand l'heure d'une catastrophe est arrivée? Dès que Milan s'emparait de l'empereur pour alterner sa tyrannie, Crème devait passer comme Milan, son alliée, sa protectrice, des guelfes aux gibelins. Les *Fornovo* en fuite demandent justice à l'empereur, qui envoie ses officiers à Benzoni, lui intimant l'ordre de recevoir de nouveau les exilés. « Benzoni, dit la chronique, leur « répondit qu'il vénérait bien l'empereur, mais qu'il ne « voulait pas qu'un étranger, ennemi de son parti, lui

« fût supérieur. Cette réponse déplut tellement à « l'empereur, qu'ayant encore mandé plusieurs fois « Benzoni pour qu'il allât devant lui et ne le voyant « pas paraître, de plus en plus indigné, il le fit chasser « de Crème avec tous ses partisans. » Toujours est-il qu'Henry de Luxembourg travaillait pour la tyrannie gibeline de *Nazaro Guinzoni*, qui remplaçait Benzoni, son rival, et achevait la victoire en le faisant assassiner dans son exil de Soncino.

Au lieu de lutter à visage découvert comme Benzoni et Torriani, le tyran guelfe de Lodi, Antoine Fisiraga s'escrime à force de bassesse et de soumission, allant au-devant de toutes les exigences de l'empereur, auquel il se livre sans réserve. Mais il se voit entièrement spolié au nom de la paix et de la république; nargué par les gibelins qui le font pâlir de dépit, et silencieusement menacé par *Mathieu Visconti*, qui rôde sans cesse autour de l'empereur : « Tu as toujours excité les « guerres, lui dit-il, tu as été la cause de tous nos mal« heurs, et maintenant tu nous prépares des calamités « encore plus grandes. » — « De grâce, taisons-nous, ré« pond *Visconti*, ne parlons plus des guerres passées; « oublions les querelles, les dissidences, et attendons la « tranquillité et la paix de notre très-gracieux empe« reur. » La mystification devenant trop forte, Benzoni est condamné à tirer l'épée et il succombe aux gibelins et à l'empereur, pour finir sa vie dans les prisons gibelines de la nouvelle tyrannie de Milan. A sa chute, la ville semble emportée par une sorte de tourbillonnement guerrier; on entend un cliquetis d'armes, on voit le vicaire impérial en fuite avec les Sommariva chassés par Bassano Vistarini, l'épée dans les reins, et c'est le bruit de la tyran-

nie gibeline qui surgit avec de légères déviations en l'honneur des vieilles traditions longobardes de Lodi. En 1312, Luce Vistarini règne en allié des Visconti, avec le titre de prince de l'empire.

L'empereur est si faible que Como le déjoue encore mieux que Milan, quoiqu'elle soit gothique et attardée dans la forme républicaine, qui semble la mettre au niveau de la réaction. Ses gibelins les *Rusconi*, exilés par les Vitani, guelfes, saisissent l'occasion de la descente de Henry VII et de la commotion générale pour se jeter d'un bond dans la ville au nom de la paix, de la justice, de la concorde, de la république; mais, une fois dans les murs, ils chassent les Vitani, et Como a pour la première fois des tyrans.

Le tyran guelfe de Plaisance, Alberto Scotto, avait l'avantage d'être presque gibelin, de se trouver dans une position moyenne, de savoir flairer de loin les vents de la politique italienne, d'être flexible, adroit, rompu aux révolutions de Plaisance, où venaient se heurter les flots opposés de Parme, de Pavie et de Milan. Il avait d'ailleurs de beaux châteaux dans les environs, où il avait passé plus d'une fois ses vacances durant les périodes républicaines de sa ville bien-aimée, et pendant la descente impériale il ne risquait encore que de séjourner quelques mois à la campagne, tout juste le temps de réfléchir à tête reposée sur la nuance politique la plus appropriée à la circonstance et la plus utile pour tenir tête à la réaction impériale. Il se comporta donc avec une grande philosophie. A la nouvelle de la descente, il voulut être lui-même bon prince, et faire d'avance ce que voulait faire l'empereur, en amnistiant d'un air magnanime et câlin les gibelins exilés, et leur octroyant la moitié des places. Mais, le jour même de

leur rentrée, les *Landi*, les *Arcelli* le chassent et proclament la république sous un vicaire impérial, Lodrisio, de la famille des Visconti de Milan. Le tyran les laisse faire en se croisant les bras dans son château d'Arquate. Un beau matin, en 1312, il les voit outragés, chassés avec leur vicaire impérial; lui seul peut les sauver en écrasant la république, qu'ils ne trouvaient plus à leur gré; alors, comme on dit, il se dévoue et il refait la tyrannie, avec la seule différence que cette fois elle est un peu plus gibeline qu'auparavant.

L'empereur ne peut même pas effleurer Mantoue. Inaccessible, forte et romaine à la fois, cette ville, qui avait fait gémir Canosa et réveillé les colères de la comtesse Mathilde, reste avec *Passerino* Buonacolsi, tyran gibelin, qui paraît comme une sorte d'incarnation de la ville. Immobile et pensif, il est certain que personne ne touchera à Mantoue, que l'empereur n'osera pas s'en prendre à lui, que sur le trône créé par *Pinamonte Buonacolsi*, bourreau des Casaloldi, tout lui est permis; que dans une ville terrible, caverneuse, en communication par des soupiraux de feu avec Ferrare et Vérone, l'une guelfe, l'autre gibeline, tout crime est une œuvre sainte s'il coupe la voie aux antiques tragédies de la guerre républicaine. Aussi, quand l'empereur lui ordonne de se réconcilier avec les Casaloldi, il les amnistie négligemment et les chasse ensuite sans que l'empereur ose lui refuser Lascara, qu'il convoite. Aucun vicaire impérial n'arrive à Mantoue, pas pour simuler même la forme d'une restauration républicaine. Passerino lui-même reçoit le titre de vicaire, qui confirme sa tyrannie et détruit d'avance toute réaction.

Le tyran gibelin de Vérone, Cangrande de la Scala, encore plus respecté que Buonacolsi, reçoit ce titre, sans que Henry VII lui demande rien en échange, et sans qu'il altère d'une ride cette ville où Boniface VIII avait fait paraître *Roméo* et Juliette. Et la tyrannie, confirmée, s'ébranle majestueuse, aguerrie, élégante et pesante comme les cavaliers de fer des Longobards, pour envahir les deux villes des marches de Vérone et du Frioul, agitées par la secousse de la descente impériale.

Comparée à Vérone, Trévise, plus svelte mais plus frêle et plus faible, inspire de vives alarmes à son tyran guelfe, Ricciardo de Camino, qui, voyant la houle trop forte, s'empresse de passer au parti gibelin pour garder sa place au milieu des tyrans, sous la protection de l'empereur. C'était l'une de ces fautes que commettent les hommes trop prévoyants dans les positions dangereuses, où ils deviennent téméraires sous l'action de la peur, ou par la manie de toujours dominer les hommes et les choses. Si Ricciardo s'était souvenu de son père, de son aïeul, de ses ancêtres, chéris à Trévise parce qu'ils avaient toujours été ennemis des gibelins, en haine de Vérone toujours menaçante; s'il avait cherché un sens à ce tableau de la salle du grand conseil, où l'on voyait Albéric de Romano traîné à la queue d'un cheval, et ses filles, ses fils, sa femme, son podestat hachés en morceaux, parce qu'il avait été le frère et l'allié du chef de la ville détestée, il aurait compris que dans d'autres temps son apostasie aurait provoqué un coup de foudre, et que, dans le sien, une conspiration de palais ne pouvait manquer de l'atteindre. En effet: « Altenero Azzoni, dit la chronique, avec la promesse « d'une grande récompense, décida un paysan de l'une

« de ses villas à tenter de l'assassiner, ce qu'il « fit le 5 avril, tandis que Ricciardo jouait sans mé« fiance aux échecs. Il l'aborda par derrière, et soudain, « avec une arme qu'il avait cachée sous sa veste, le « frappa sur la tête mortellement. Pour laquelle chose « le meurtrier fut tué sur-le-champ par ceux qui étaient « présents, et qui feignirent ainsi de faire la vengeance « de Ricciardo, quoique ce ne fût que pour cacher le « crime dont ils étaient les complices. Quelques instants « après, en reprenant connaissance, et voyant que son « meurtrier avait été tué, Ricciardo dit que c'était fait « à dessein, et annonça de grands malheurs à Tré« vise. » Mais son frère le venge : il proscrit les chefs de la conspiration guelfe, poursuit ouvertement l'œuvre de la tyrannie gibeline, et si son bras faiblit au bout de huit mois, s'il est tout à coup réveillé par le tocsin, si le peuple en fureur se jette sur sa famille et proclame une république de réminiscence, on peut dire cependant que la ville chasse les amis de Henry VII, et qu'elle est encore plus hostile à l'empire que Milan, Lodi et Crème.

Puisque Henry VII arrive, Vicence se lève en 1311 pour reconquérir sa liberté contre la république néoguelfe de Padoue, qui l'opprimait, comme Lucques et Florence opprimaient Pistoie. Pour comble de bonheur, voilà que le tyran gibelin de Vérone s'ébranle avec son armée pour favoriser l'insurrection; on dirait qu'il veut donner la république à Vicence et des amis à l'empereur. Mais c'est pour s'emparer de la ville, qui se trouve déçue, déroutée, garrottée, et Henry VII ne peut ni la secourir ni satisfaire Padoue, qui la réclame, ni contenir Cangrade, qui s'étend ironique, sans qu'on puisse surprendre l'ombre d'un sourire sur son visage de fer.

Modène flottait entre la république et la tyrannie sous la dictature collective des *Grasolfi*, gibelins, et des *Sassuoli*, néo-gibelins ; et, si son indépendance était pénible et inquiète, de larges et profondes racines l'attachaient au sol et l'empêchaient de tomber à la merci de Ferrare ou de Bologne, de *Mantoue* ou de *Vérone.* Dès qu'elle reçoit l'ordre de préparer les routes pour l'empereur, les gibelins s'écartent sur-le-champ des néo-gibelins, moins purs dans la tradition impériale, et les néo-gibelins, atterrés eux-mêmes de leur propre impureté, s'enfuient à Vérone avant d'être attaqués ; puis, surpris et honteux de leur lâcheté, ils retournent à Modène, où ils sont battus, écrasés, hachés au moment même où ils se croyaient victorieux. Mais tandis que les vieux gibelins se réjouissent d'avoir purifié la ville, voilà l'empereur qui arrive en homme d'outre-tombe, en podestat fossile, avec trois guelfes à sa droite et trois gibelins à sa gauche, prêchant la paix, l'indifférence en matière de principes, délivrant les guelfes captifs depuis trois ans et onze mois, ramenant tous les exilés dans la ville, entassant contradictions sur contradictions jusqu'à mettre aux prises les hommes les plus sages, les plus indifférents, les plus froids de leur nature. À son départ, la ville tourne toute seule comme une toupie sous le coup que l'empereur lui a donné contre ses propres intérêts : les gibelins se coalisent d'abord avec les guelfes, et, grâce à leur secours, ils chassent les néo-gibelins, qui en hommes du juste-milieu avaient acquis une importance fictive ; ils forcent ensuite, en 1312, les guelfes eux-mêmes à se retirer, les accusant de complicité avec les conspirations des néo-gibelins réfugiés à Bologne ; et, harcelés par Bologne, par les néo-gibelins et par les guelfes, ayant perdu le vicaire impé-

rial, Pico de la Mirandola, ils improvisent eux-mêmes la tyrannie en dépit de la réaction impériale, et se donnent au tyran de Mantoue, Passerino Buonacolsi, qui impose en même temps la servitude et le calme, et applique l'art de commettre des crimes utiles, en faisant tuer l'archiprêtre Guidone et douze des siens, causes premières des guerres civiles de Modène dès les éclats de 1307.

Pise, toujours majestueuse dans ses actes, dans sa tyrannie et même dans ses défaillances, masque sa faiblesse avec une fierté imposante en proclamant de plein gré la tyrannie de l'empereur, de même que sous la réaction pontificale elle avait proclamé la tyrannie momentanée de Boniface VIII, qu'elle achetait en lui donnant le salaire et les fonctions d'un podestat. C'est ainsi qu'elle traverse la réaction, en apparence fidèle à l'antique empereur, et en réalité si libre qu'on ne saurait discerner si Pise est une république guelfe ou gibeline, ou si elle obéit à la tyrannie dissimulée d'Uguccione de la Fagginola, le plus grand des gibelins de la Toscane.

Sous la réaction, Gênes semble plier jusqu'à se décomposer dans ses éléments hétérogènes de la ville, de la campagne et des factions, car à la nouvelle de la descente impériale, le parti guelfe et républicain des Fieschi et des Grimaldi s'allie avec le parti républicain des gibelins dirigés par les *Doria* contre la tyrannie de *Spinoli*. Chassé hors des murs, le tyran continue à combattre; à l'intérieur, la coalition républicaine se dissout pour faire place à la lutte acharnée des guelfes contre les gibelins, et quand tous les malheurs de la guerre civile semblent fondre sur la république, l'empereur arrive et on dirait que, fêté par tous les factions

comme le libérateur, le pacificateur universel, il va la plonger encore plus loin dans l'abîme sous le joug de la vieille impartialité. Illusion! Cette chute n'est que l'une des mille formes que prend l'antique port longobard dans son incomparable flexibilité, d'ailleurs jaloux d'imiter Pise quand il n'est pas en guerre avec elle; et en 1313, tous les éléments de sa décomposition se recomposent d'eux-mêmes en répétant en sens inverse le mouvement qu'ils avaient subi sous l'influence impériale. Les guelfes qui étaient rentrés sont expulsés de nouveau par la ligue gibeline des *Doria* et des *Spinoli*; après un moment de république sous la dictature de douze plébéiens et de douze nobles réunis dans la magistrature des Vingt-quatre, les Doria et les Spinoli, les uns plébéiens, les autres patriciens, recommencent leur combat de 1307, par lequel ils marchaient à la simplification de la tyrannie; pendant vingt-quatre jours, les deux familles sont aux prises dans les rues de Gênes, et tout le monde oublie, les armes à la main, la réaction impériale contre les sectes et contre les tyrans.

Jusqu'ici l'empereur pouvait se méprendre et se croire accueilli, fêté ou du moins influent : Modène, Gênes, Pise lui présentaient au début les apparences de l'enthousiasme ou de la fidélité; Mantoue et Vérone étaient gibelines; Milan, Crème, Lodi passaient des guelfes aux gibelins, et, si elles violaient les ordres de l'empereur, elles semblaient rebelles par excès de dévouement; si elles se révoltaient, leur insurrection prenait plutôt le caractère d'une frénésie maladive et indomptable que celui d'une véritable rébellion. Mais ailleurs, l'empereur ne peut pas même se faire illusion, et ces guelfes que l'on supposait anéantis ou affaiblis

à jamais se lèvent tout à coup devant lui avec des fureurs capables de jeter l'épouvante dans le cœur le plus intrépide.

Ainsi en présence de Henry VII, Pavie n'est plus la vieille capitale longobarde édentée, les griffes rognées, la main désarmée, la bourse vide, le bouclier pendu au hasard à son cou comme un objet oublié. Son tyran guelfe, Langusco, soumis et timide comme une panthère habituée à la cage, après avoir laissé pénétrer dans la ville le vicaire impérial et les exilés, se jette d'un bond sur eux, les chasse, envahit le Piémont, menace Milan et s'ancre promptement en s'alliant, en 1312, avec Naples contre les forces et les révolutions gibelines de la Lombardie et du Piémont. Voilà le drapeau guelfe et napolitain du premier coup sur les cent tours noires de Pavie, en face de l'empereur rejeté de vive force dans le parti gibelin.

Confrère de Langusco, le tyran guelfe de Crémone, Guillaume Cavalcabo, défie encore plus résolûment l'empereur en expulsant le vicaire impérial et les *exilés* qu'il avait dû recevoir dans le moment des ovations. Soit que les guelfes, dans les raffinements de l'égalité révolutionnaire, eussent perdu le sentiment du courage militaire, soit qu'ils eussent encore je ne sais quel instinct gibelin en habitant cette vieille Crémone, autrefois si fidèle à l'empire et aux gibelins, ils n'osent pas tenir contre le ban de l'empire, et la corde au cou, tournant le dos au tyran qui s'enfuit, ils vont se prosterner aux pieds de l'empereur. Mais c'est alors qu'ils s'aperçoivent du néant de l'empire et de la nécessité du tyran. Ils voient Henry VII emporté par les gibelins de Crémone, incapable de les maîtriser quand ils dévastent la ville, quand ils en rasent les murs, quand ils se ré-

vèlent ennemis de la patrie, qu'ils livrent au tyran de Milan et aux troupes milanaises pour régner en bandits avec l'impunité de tous les crimes; en 1312, Guillaume Cavalcabo arrive avec les troupes de Brescia, et les gibelins chassés de nouveau expient le protectorat de Milan, les souvenirs de l'empire et leur folie de sectaires.

L'empereur replongeait Brescia à l'état de république en forçant ses tyrans, les gibelins, les *Maggi* à recevoir les Brusati, guelfes expulsés, et à vivre sous l'impartialité républicaine du vicaire impérial Castelbarco de Milan. Mais à quoi bon? Au bout d'un mois, les *Maggi* poussaient le vicaire à emprisonner, à trahir les chefs guelfes et tandis qu'ils appuyaient son coup d'État par l'apparition de quatre cent cinquante chevaliers gibelins huit mille fantassins guelfes surgissaient du sol, engageient le combat, chassaient le vicaire, les *Maggi*, les gibelins, proclamaient Thiébald Brusati tyran de Brescia et père de la patrie et il détruisait à jamais cette immense duperie de l'impartialité. Non qu'il se rendît un compte bien exact de ses pensées et de ses idées, du mouvement des partis et des sectes, ou qu'il se proposât un plan quelconque pour modifier le plan général de la bataille; personne ne s'appartenait, personne ne se reconnaissait au milieu de ce tumulte varié et mobile, pas un seul Italien qui pût se dire : L'homme qui veut l'impartialité juridique sera vaincu par les sectes, celui qui veut les sectes le sera par les tyrans. Mais Thiébald était le fils légitime de cette ville où les idées de liberté, toujours embrassées avec passion, jetaient les citoyens dans des fureurs inouïes régulièrement renouvelées d'époque en époque, depuis Arnaldo jusqu'à *Ecelino* de Romano, appelé par la rage désespérée des Griffi, et depuis *Ecelino* jusqu'aux *Maggi*, gibelins,

élevés eux-mêmes, parce que le pape et la réaction étaient guelfes. La réaction étant devenue gibeline, le nouveau tyran guelfe se révèle avec la force, la hauteur, l'assurance du maître, du citoyen et du héros ; il représente avec le calme d'un Romain tout un peuple de furies, et devant lui, l'empereur perd le sang-froid, la dignité, les manières chevaleresques; en posant le siége de Brescia, il devient un sectaire comme les *Maggi* qui l'entraînent au combat. « Rends-moi Brescia, dit-il à Thiébald qui venait d'être fait prisonnier dans une sortie trop téméraire. — Sache donc, lui répond le dictateur, que, quand même tous les chefs seraient pris, le peuple continuerait à te combattre.—N'importe, réplique l'empereur, écris-lui de se soumettre, et je te pardonne. » Le héros le regarde, prend la plume, et, au milieu des exilés qui l'entourent avec des yeux de feu pour le perdre, il écrit aux citoyens dans leur patois, sorte de mine souterraine contre le latin de l'empire et véhicule d'injures mortelles entre les sectaires : «Résistez, résistez ! et ne vous occupez pas du sort qui m'est réservé. » Henri le fait traîner à la queue d'un cheval, mais il perd son propre frère, tué par les citoyens, et après un siége long, fatigant, mêlé de représailles déshonorantes et de massacres barbares, il n'obtient qu'un triomphe sans éclat, modéré par la médiation du cardinal Fieschi, guelfe génois, et ses gibelins qu'il réintègre sont chassés de nouveau au bout de huit mois par la guerre civile qui se réveille à la recherche d'un tyran...

Pour le chef de Parme, Giberto Correggio, la descente de Henry VII est un coup de fortune. Adroit souple, hardi, dans une ville aux partis toujours équilibrés et très-élastiques depuis la plus extrême

démocratie religieuse jusqu'à la plus extrême aristocratie féodale, il avait appris l'art de jouer aux guelfes et aux gibelins, comme il aurait joué de l'orgue ou de la harpe; tigre très-humain, avec une génération de fils dignes de lui, tantôt chassé, tantôt rappelé, il ne faisait à ses ennemis que le mal indispensable pour les terrasser. La nouvelle de la descente de l'empereur arrive à Parme pour le rappeler sur-le-champ de l'exil où l'avait jeté un dernier soulèvement des guelfes, et sur l'injonction de l'empereur, censé son ami et son protecteur, il accueille, le visage souriant, le vicaire impérial qui réintègre les Rossi dont il avait démoli les maisons trois ans auparavant; mais, au bout de quelques jours, le vicaire et les Rossi se trouvent mis à la porte et voient flotter sur les tours le drapeau du roi Robert de Naples qui détruit, comme à Pavie, la réaction impériale. En comparant Parme à Plaisance, on voit les contrastes d'une inimitié cordiale que les deux tyrans représentent en faisant la même révolution avec une diversité toute poétique de formes, d'intonation et de couleur. En effet, l'arrivée de l'empereur, qui chasse le tyran de Plaisance, réintègre celui de Parme. L'un a l'air d'être guelfe et il devient gibelin, l'autre semble gibelin et il devient guelfe; l'un règne avec le vicaire, l'autre le met à la porte; le premier s'abrite sous la protection de Milan, le second sous celle de Naples, et tous deux, rivalisant de duplicité, glissent des mains de l'empereur qu'ils trahissent, l'un au début, l'autre à la fin de la réaction.

Reggio, aux colères âpres et violentes, est surprise par la nouvelle de la descente impériale au moment où, devenue guelfe, elle combat ses gibelins, les *Sessi*, expulsés, indomptables sectaires, brigands orgueilleux,

qui avaient brisé les chaînes de la tyrannie guelfe de Ferrare pour imposer des chaînes gibelines avec les tyrans de Mantoue et de Vérone. Le renom de Henry VII les rétablit dans la ville où ils organisent sur-le-champ le massacre des guelfes qu'ils frappent au hasard dans les rues. C'est alors que leurs adversaires se réveillent, les écrasent, les jettent dans des cachots, et Henry VII ne les délivre au nom de la paix, de l'empire et de la secte, que pour les voir de nouveau chassés, poursuivis dans la campagne, assiégés dans leurs châteaux de San-Faustino où ils sont entourés par une multitude furieuse qui supputе, altérée de sang, le nombre de jours que les remparts, les tours et les fossés ménagent encore aux assiégés. Personne ne peut échapper au massacre imminent, et les Lupi, en s'engageant à trahir les Sessi, leurs anciens amis, n'obtiennent que la promesse d'une prison perpétuelle et de la potence, dans le cas où ils tenteraient de s'évader. Pour obtenir cette prison , et peut-être la potence, ils supplient le chef des Sessi, archiprêtre, de se rendre, car les vivres manquent et il faut désormais les faire cuire dans l'urine. « Je suis prêt, répond l'archiprê-
« tre, à vous donner à manger Penazolo, mon parent,
« qui est ma propre chair et qui est blessé sans espoir
« de guérison; quand nous l'aurons mangé, nous tire-
« rons au sort celui qui devra être mangé, plutôt
« que de tomber dans les mains de nos ennemis qui
« ne tiendraient aucune de leurs promesses. — A
« ces paroles, continue la chronique, tous étaient
« stupéfaits, et les Lupi n'osaient pas l'attaquer, mais
« ils l'exhortaient à s'approcher de la grille pour enten-
« dre ce que voulaient lui dire les assiégeants, et ils
« le frappèrent ainsi dans le dos en le jetant hors de la

« cour aux ennemis qui le reçurent sur les piques. Ils « firent la même chose avec Penazolo Nazello des Sessi, « avec les deux Campari, et les susdits Lupi furent « conduits dans leur prison d'après la promesse. » La même année, ils tentèrent de s'évader, et ils furent pris, lapidés, pendus, et Nazello Lupi fut enseveli la tête dans le ventre.

A Ferrare, la réaction arrive sous une autre forme et soulève les républicains gibelins qui s'étaient fait écraser, en 1308, sur la place avec Bocchimpane, héros avorté qui aurait livré la ville à Venise, si le peuple n'avait préféré la réaction elle-même à une pareille servitude. Ces républicains aux couleurs impériales, au lieu de se dire : Nous sommes sur le sol de la plus ancienne cité parmi les tyrannies du parti guelfe, sur la lisière ennemie de Venise, dans une ville forcée d'être aux guelfes, parce qu'elle n'a pas la liberté de ses ondulations devant son immobile rivale ; au lieu de se dire : Si Bocchimpane, si nos amis ont été faibles et nuls, c'est qu'ils étaient dépaysés, hors de leur alvéole naturel, condamnés à la bonhomie des partis prédestinés aux déroutes ; ils se persuadèrent que leur tort avait été d'être trop doux, et qu'ils n'avaient qu'à faire de la terreur pour anéantir la domination pontificale établie par le cardinal Pellagrue, le protectorat du tyran guelfe de Naples, imposé par le pape d'Avignon, et ce François d'Este, sous-tyran, dévot, trembleur stupide et presque alarmé d'être le successeur de tous les héros de sa propre famille. « Quelques populaires, dit la chronique, « soulevés par les gibelins Salinguerra, Ramberto des « des Ramberti, François Menabo et quelques autres, « se ruèrent contre le parti de l'Église et du marquis « d'Este, et, courant çà et là dans les rues, ils tuaient

« les hommes, enlevaient les femmes et faisant beau-
« coup de mal, massacrèrent presque toute la garni-
« de l'Eglise et brûlèrent le palais de messires les
« marquis d'Este. » Ils croyaient que le drapeau de l'empire serait désormais comme la tête de Méduse, pour leurs ennemis. Mais cette terreur maladroite retomba sur eux, comme autrefois la douceur intempestive retombait sur Bocchimpane, et ils virent les guelfes exilés s'avancer avec le secours de Bologne, le légat Pellagrue les diriger, lançant l'anathème contre les Vénitiens, désignés tous au glaive et au sac comme des malfaiteurs révoltés sur une galère et déclarés incapables de toute fonction publique jusqu'à la quatrième génération. Les citoyens atterrés. éperdus, se hâtèrent de revenir sur leurs pas, en livrant la ville au légat, et la chronique conclut que « tous ceux du parti de l'Église, et du marquis d'Este, et du peuple de Bologne, unis au seigneur, marquis François, cavaliers et piétons, coururent aux armes dans toute la ville et tuèrent et volèrent les républicains, les églises, les monastères, et firent beaucoup de mal pendant trois jours de suite. » Le sang coula à grands flots, et l'inepte marquis qui simulait une sorte d'indépendance, en dehors de la discipline des guelfes républicains, et qui représentait encore la lointaine possibilité d'une alliance avec l'empire ou d'un retour aux gibelins, fut immolé à coups de poignad par Dalmasio, lieutenant du légat Pellagrue, qui fit pendre, le lendemain, les secrétaires et les amis du marquis, tandis que le pape Clément V, d'Avignon, imitait la manœuvre de Correggio de Parme et de Langusco de Pavie, en inféodant Ferrare à Sancia, femme de Robert, tyran de Naples et capitaine de tous les ennemis de l'empereur.

Tyran guelfe de Rimini, Malatesta, porte la main à la garde de son épée, et aucun homme impérial ou gibelin n'ose se montrer dans son rayon. — Le tyran guelfe de Ravenne, Pollenta, combat pour l'Église contre les gibelins de Ferrare où, proclamé seigneur quinquennal, il ne règne que huit jours, par le sac et par la corde. — Faenza chasse ses gibelins et proclame la tyrannie guelfe du roi de Naples. — Forli expulse également les gibelins et emprisonne les grandes familles des *Ordelaffi* et des *Orgogliosi*, pour se glisser sous le drapeau napolitain dans les rangs des ennemis de l'empereur, dans le camp du pontife, momentanément considéré au centre de l'Italie comme l'ami de la liberté italienne, toujours impériale quand elle est menacée par le pape, mais toujours pontificale, quand elle est sous la réaction de l'empereur.

Les villes que la géographie condamne à être gibelines s'arrachent de vive force à leur pente naturelle, au risque de voir mises à nu leurs racines les plus vitales. — Fano chasse son tyran gibelin, *Albert Tomba*, et elle reste ainsi exposée sans la protection de la secte aux attaques du bouledogue de Rimini, qui se rue sur elle, en 1313, et en jette les conseillers par les fenêtres, au moment où ils délibéraient sur la chose publique en républicains déroutés. Son règne est repoussé au bout de deux mois par un élan gibelin qui élève le nouveau tyran Alberto Petrucci ; mais il faut le sacrifier à son tour à la domination de l'Église, pour résister en même temps, avec les guelfes, à la réaction impériale, et avec le pape à la rapacité du guelfe de Rimini.

Césène devance l'arrivée de Henry VII et chasse les gibelins pour se défendre contre l'ondulation rétrograde de l'empire. « Le 7 juillet 1309, dit son anonyme,

« dans toute la ville de Césène, à l'heure du souper, « on entendit le cri : Aux armes ! et mort aux gibelins ! « Le comte de *Ghiazolo*, qui était podestat et capitaine « du peuple, sortit du palais quasi mourant, parce qu'il « venait de faire une longue maladie, et montant à « cheval il alla hardiment, comme il put, contre les « insurgés, commençant à combattre fort vaillamment. « Enfin, blessé au visage, il fut jeté par terre et conduit « dans la maison de Jean Fantino. » Et comme Césène, ouverte à tout vent, déjà plusieurs fois incendiée par les villes rivales et convoitée par le tyran de Rimini, ne pouvait rester sans défense, elle s'abrita sous la protection des Pollenta de Ravenne, qui réintégrèrent les Calesidi néo-guelfes, achevèrent la victoire contre les *Altichini*, néo-gibelins, les pillèrent, les chassèrent et maintinrent Césène rassurée dans les rangs de l'Eglise avec les Calesidi, moitié tyrans, moitié dictateurs républicains.

Les républiques, qui auraient dû être la base la plus ferme de la réaction et où les hommes de l'empereur auraient dû régner, soit au nom de l'impartialité, soit avec la force des gibelins, faibles, chancelantes, agitées, sont encore plus funestes à l'empereur, car les plus fortes comprenant leur faiblesse, se jettent dans la tyrannie napolitaine ou dans l'armée pontificale, et les plus faibles tournent dans de folles vicissitudes qui semblent annoncer leur dernière agonie au milieu des tyrans qui les guettent.

Florence écarte d'un geste la réaction en se donnant au tyran guelfe de Naples, dont elle devient l'avant-garde en Toscane. Ses gibelins qui rôdent tout autour, son Dante qui lui souhaite un coup de foudre, l'empereur qui arrive, entraîné par les émigrés pour subju-

guer la ville, le ban de l'empire qui frappe les citoyens pour les mettre en dehors des lois humaines, sans monnaies, ni tribunaux, ni appels, ni fonctions, tout passe comme un nuage dans le ciel en plein midi, sans laisser aucune trace sur ce sol bienheureux qui sait invoquer si à propos les lois divines de l'Église.

Sienne continue à tromper les plus habiles prévisions. L'empereur devait s'attendre à la trouver impériale, en haine de Florence, et en effet, le tyran guelfe de Sienne, ce monstre à neuf têtes bimestrielles qui s'appellait la magistrature des Neuf, croyait utile d'apaiser les gibelins exilés, pour éviter leurs attaques ou leurs réclamations. Mais à peine étaient-ils rentrés, que la colère du peuple les chassait de nouveau; et, après un siége inutile de l'empereur, ils voyaient les châteaux des *Caccia Conti*, des *Incontri*, des *Gallerani*, des *Bonsignori*, rasés, tandis que le comte Pannocchieschi faisait couper la tête, les mains et les pieds à *Fazio* des *comtes* de *Stiacciano*.

Certes, si une ville avait dû suivre l'empereur et lui rester fidèle à tout prix, c'était Pistoie, république militaire et attardée s'il en fut, sous la double tyrannie moitié folle, moitié sournoise de Lucques et de Florence. Spoliée, dévastée, rançonnée par des capitaines et des podestats Lucquois et Florentins qui vendaient à deniers comptants la justice et les proscriptions, elle n'attendait qu'une occasion pour se lever, et en 1309, aux premières nouvelles de l'élection de Henry VII, tous les citoyens s'embrassaient comme s'ils allaient à la mort: mieux vaut disaient-ils mourir une fois que mille, et dans l'élan du désespoir, ils s'arrachaient à l'invasion des deux républiques néo-guelfes, et on aurait pu les croire partisans de l'empire et sur le point de fraterniser avec l'élu de l'Allemagne. Mais ils

restaient dans le cercle néo-guelfe comme les autres villes toscanes; car, si Pistoie était colère, Florence égoïste, Lucques implacable, Sienne, qui était folle quand toutes les autres villes étaient sages, devenaient sage quand les autres perdaient la tête, et intervenant par une décision digne de figurer à côté de l'oracle antique : « Ibis, redibis, non redieris in bello, » elle décidait : 1° que Pistoie serait obéissante, soumise, et qu'elle s'empresserait de détruire ses fortifications; 2° qu'elle serait libre, indépendante, et qu'il lui serait permis de relever ses murs comme elle l'entendait. La ville détruisit sur-le-champ ses fortifications improvisées à la hâte pendant l'insurrection, et en construisit de plus solides en nommant elle-même son capitaine, son podestat, sans qu'aucun Lucquois ou Florentin pénétrât dans ses murs. Demander à la ville des Cancellieri, des *Panciatichi*, des *blancs* et des noirs, de Vanni, de Carlino et des vengeances sur les personnes innocentes, qu'elle se tînt calme et impassible dans les termes de la médiation sanoise, c'eût été demander l'impossible; et, faute de fluctuations venant du dehors, le besoin impérieux de proclamer un maître poussait les citoyens à des luttes intérieures où les plus puissantes familles s'éliminaient mutuellement à force d'intrigues, de guet-apens, de surprises et de batailles, pour arriver à l'unité ou plutôt au sommet de ce mât de cocagne qu'on appelait la tyrannie. Mais tout ce travail de perfidie et de sang restait encore dans le cercle du parti guelfe, sans qu'il profitât un instant à l'empire. Ainsi, les quatre familles des Tedici des Ricciardi, des Lazzari et des Rossi chassaient deux fois les Taviani néo-guelfes, amis de Florence et de Lucques, mais pour rester avec la tyrannie néo-guelfe de Sienne; les Tedici et les Lazzari primaient sur les

deux autres familles des Ricciardi et des Rossi, naguère leurs alliés, mais sans se détacher un instant de la médiation sanoise; enfin, les Tedici combattaient les Lazzari, mais au moment où ils allaient s'entr'égorger pour enfanter un tyran qui avait risqué d'être gibelin et impérial, la ville se soumît comme Florence, Parme et Pavie, à la tyrannie lointaine de Naples, qui barra la voie à l'empire.

Les scènes variées que nous venons d'exposer se reflètent par fragments dans les villes inférieures très-attardées, ou peu historiques et malingres, qui courent toutes clopin-clopant après la révolution, s'efforçant de la parodier de leur mieux et de dissimuler l'imperfection maladive qui les tient en arrière, surtout en Piémont.—Ainsi, Alexandrie, toujours brûlante et désormais impuissante, imite Parme et Pavie et se donne au tyran guelfe de Naples, à la grande douleur de ses gibelins qui l'accusent de lâcheté et s'exilent en voyant les forts au pouvoir du roi.—Ast ne veut subir ni le vicaire impérial, ni les gibelins réintégrés par l'empereur, et malgré sa nature grossière et je ne sais quelle malédiction longobarde et arienne qui déjoue sans cesse ses élans révolutionnaires, les guelfes s'insurgent contre le vicaire de l'empereur. Écrasés, emprisonnés, mutilés, rançonnés, ils répètent l'insurrection en chassant le vicaire avec les gibelins et se placent en 1312, comme Alexandrie, sous le drapeau napolitain.—Verceil engourdie, endormie, républicaine et peut-être semi-épiscopale, se réveille pour repousser les *Tizzoni* gibelins, imposés par Henry VII et attaqués en 1312, par le parti opposé des Avvocati, qui les combattent pendant quarante-neuf jours. Ceux-ci appuyés par l'évêque, secourus par Philippe, le tyran

guelfe du Piémont, ne suffiraient pas encore contre le vicaire impérial; mais le tyran guelfe de Pavie, Langusco se jette dans la mêlée où Philippe et le vicaire étaient tous deux blessés sans venir à bout l'un de l'autre, et la chétive république se range à côté d'Ast, d'Alexandrie et de Pavie, tournée contre l'empereur.—Novare, méchante petite ville piémontaise, chasse ses gibelins réintégrés par l'empereur.—Pour varier, Tortone chasse les guelfes au rebours de Verceil, de Novare et de Pavie ses anciennes ennemies.—Chieri présente, en 1314, plus florissantes que jamais ses deux sociétés l'une guelfe, de Saint-Georges, l'autre gibeline, des *Balbi* et des *chevaliers* que Henry VII croyait avoir supprimées dès son arrivée en Piémont.—Mondovi, Alba, Fossano, Savigliano sont sous la protection royale de Naples dès l'époque de Charles d'Anjou, de sorte que même ces républiques fossiles se trouvent en révolution sans s'en douter, comme si les pierres du Piémont se tournaient toutes seules contre l'empereur.

La république de Padoue présente à son tour un reflet des fureurs néo-guelfes du Piémont et de la Toscane dans les Altichini, les Rochini, les Ponti, les Polafricana, les Malizzi, les Mussati, insolents parvenus qui sont forcés d'être ennemis de l'empereur à cause de Vicence et de Vérone, et qui exercent une tyrannie collective, sale, honteuse et abjecte, en entassant pêle-mêle les néo-gibelins dans les souterrains de leurs palais, où ils pourrissent sans air ni lumière, en damnés, « tanquam amici domini Canis, » parce que tout est permis contre les hommes suspects d'être les amis de Vérone et de l'empereur. — Feltre et Bellune expulsent leur évêque. — Les gibelins sont chassés d'Imola et de Pesaro, répu-

bliques récalcitrantes; — de Bologne, qui adjuge leurs biens aux instituts de bienfaisance;—de Cervia, où ils sont écrasés par le commissaire du roi de Naples, Santillo, qui rétablit la tyrannie guelfe de Ravenne. — Si quelque part comme à Terni, en 1312, ou à Todi et à Spoleti avant l'arrivée de Henry VII, ce sont les gibelins qui expulsent les guelfes, ces misérables trophées appartiennent à des villes très-arriérées ou excentriques, rebelles devant la révolution universelle, et leurs éclats se trouvent plus que compensés en regardant les villes les plus considérables qui les touchent en voisines.—Ainsi, tandis que Todi et Spoleti chassent les guelfes, nous trouvons une scène qui les venge à Orvieto leur ennemie, ville semi-étrusque, semi-romaine, mais l'un des deux grands foyers de l'Ombrie. Voici les propres paroles de son chroniqueur. « Les Monaldeschi (guelfes) parlèrent plusieurs fois « avec humilité aux *Filippeschi* (gibelins), les priant « de vouloir bien rester sous l'obéissance de l'Eglise et « de repousser le joug barbare des ultramontains et des « ennemis des Italiens, et ils leur offrirent de partager « avec eux le gouvernement de la république et de la « cavalerie et de tous les honneurs et avantages; mais « les *Filippeschi* enhardis espéraient détruire les Monal« deschi avec tous leurs ennemis du parti guelfe, et « prendre la ville au nom de l'empereur, et, ayant le « jour et la nuit fait entrer des troupes, ils commencè« rent la bataille le 4 août sur plusieurs points. Ils fer« mèrent les barrières, mirent des madriers et des « chaînes à travers les rues, et on se battait d'une tour « à l'autre avec des arbalètes et d'autres armes alors « en usage; les officiers s'étaient fortifiés avec leurs « cours dans les palais publics, et le carnage était tel

« que partout on entendait des cris, des pleurs et le « cliquetis des armes d'une manière horrible. » Avec l'aide des Colonna, des Vico, des gibelins de Todi, de Spoleti, Viterbe, Terni, Narni, Amelia et d'une foule d'autres villes, les Filippeschi semblaient sur le point de triompher, mais lorsque, croyant leur victoire assurée, leurs amis se retirèrent, les Monaldeschi quittèrent les tours où ils s'étaient réfugiés, et fondant sur eux les écrasèrent à jamais, dévastèrent trois cents maisons et confisquèrent tous les biens des vaincus, de sorte que depuis on ne les vit plus figurer à la tête d'aucun parti.

En arrivant à Rome, l'empereur n'a plus à sa suite que Pise et Gênes, qui l'appuient en haine du tyran guelfe de Naples, et il trouve la ville moitié en fête, pavoisée, enthousiaste, avec les *Colonna*, qui attendent en lui un capitaine de la guerre gibeline; et moitié sombre, barricadée, en deuil, avec les Orsini, qui fraternisent avec toutes les révolutions guelfes, depuis les villes piémontaises jusqu'aux confins du royaume de Naples. Ses paroles de paix, ses efforts, ses banquets, tout échoue devant la fatalité de la guerre, et, assailli dans les rues par l'émeute guelfe qui le refoule de vive force dans les rangs des Colonna, il perd les personnages les plus importants de sa suite, le comte de Bari, Pierre de Savoie, Robert de Flandre, l'abbé de Nucimberg; un secours de sept navires pisans lui est enlevé par le roi de Naples; son impuissance le relègue dans un quartier de la ville, et pour comble d'humiliation, le condamne à jouer encore le rôle d'empereur impartial, comme s'il n'était pas l'ami des Colonna, ou comme s'il ne voyait pas les rebellions guelfes qui se multiplient, les menées du roi Robert qui les appuie, et les intrigues du pape

d'Avignon, qui s'efforce de l'envelopper dans les catastrophes des gibelins. L'impartialité impériale est sa dernière ressource pour obtenir un reste de respect du parti guelfe, qui pourrait l'écraser; mais, dans cette simulation d'une impartialité artificielle et factice, il n'évite le poison, le poignard et l'épée qui le cherchent que pour tomber sous les coups du ridicule; car les guelfes lui opposent à leur tour la comédie du zèle, du respect, de la vénération pour les ordres du pontife d'Avignon. C'est avec douleur, lui disent-ils, qu'ils doivent empêcher son couronnement à Saint-Pierre, jusqu'à ce que le roi de Naples, vicaire du pape, ait expédié ses ordres; c'est avec la plus profonde contention d'esprit que le roi de Naples réfléchit sur sa demande d'être couronné à Saint-Pierre, si bien qu'il lui fait perdre le temps et les plus précieuses ressources au milieu des révolutions italiennes qui augmentent chaque jour. Faute d'une réponse, Henry VII se serait contenté d'un couronnement au rabais à Saint-Jean-de-Latran, sorte d'église d'occasion où, à la rigueur, il pouvait être sacré; mais ici les guelfes sont saisis par le nouveau scrupule de ne pas violer la tradition sans un ordre exprès du souverain pontife, tandis qu'à son tour le souverain pontife ne saurait se décider sur une si importante question sans y avoir consacré plusieurs mois de méditation. Et l'empereur, qui attend en affectant de respecter tout ce va-et-vient de réponses effrontément ironiques, tombe mille fois plus bas que Henry IV dans la cour de Canosa, où il demandait l'absolution du pontife. Tout le monde méprise ce chef du Saint-Empire relégué dans les bas-fonds de Rome, solliciteur des guelfes qui se moquent de lui. On dit déjà dans toute l'Italie qu'il est robertisé (*ber-*

teggiato), jeu de mots tout nouveau où l'on désigne en même temps l'homme raillé et l'homme dominé par l'insolence mal déguisée de Robert. Henry VII s'arrachant enfin à ces lenteurs trop comiques, force les cardinaux à le sacrer à Saint-Jean-de-Latran; mais il n'est couronné qu'au milieu du tumulte, par la grâce de *Sciarra Colonna,* l'assassin de deux papes, qui le protége le sabre à la main, et *Sciarra* ne peut empêcher que son banquet au Capitole ne soit souillé de la boue qu'on lui jette du mont Aventin. Les troupes napolitaines le menacent en ravageant les alentours de Rome, et à son départ il tombe au milieu des émigrés gibelins de la Toscane, assez crédule pour s'imaginer, d'après leurs espérances, qu'il pourra fixer dans cette province le siége de l'empire. Mais Sienne, Lucques, Pistoie, Volterra, Bologne, Pérouse le repoussent, Florence le méprise, la Toscane est néo-guelfe et brûlante. « Tous les peuples le combattent désormais, dit Mussati, comme un ennemi du genre humain; » ses troupes se débandent, les Pisans l'abandonnent, le drapeau du roi Robert vole de tour en tour, de ville en ville, comme le symbole général de la révolution qui le cerne de tous côtés; réfugié à Pise, il voit la flotte napolitaine qui incendie les deux îles de Capraia et de Gorgone, à l'embouchure de l'Arno; ses gibelins sont en déroute à Rome, d'où les Colonna doivent s'enfuir; à Fano, où ils sont jetés du haut des tours, tandis qu'on ferme les portes pour qu'aucun d'eux n'échappe au massacre; le cri de : Mort aux gibelins! retentit dans toute l'Italie transpadane soumise au tyran guelfe de Naples, et après avoir perdu son frère sous Brescia, sa femme à Gênes, ses amis dans les rues de Rome, ses soldats partout, Henry VII meurt

lui-même, probablement empoisonné par l'hostie guelfe que lui donnent les moines de Buonconvento. Tel fut l'*iter italicum*, d'après Mussato, « très-applaudi « par les exilés et par tous ceux qui avaient été oppri- « més par de longues tyrannies[1]. » Tel fut le héros que Dante déifiait dans sa *Divine Comédie* et dans ses souvenirs sur la politique contemporaine ; ce fut le héros de tous les revers, de toutes les équivoques, de toutes les idées surannées, de tous les projets rétrogrades et impossibles. Il fut vaincu par les tyrans qu'il sanctionna à Mantoue, à Vérone, à Trévise, par les gibelins qui fondèrent la tyrannie à Milan et dans les principales villes de l'ancienne ligue lombarde, par les guelfes qui lui opposèrent les fureurs de l'ancienne démocratie républicaine, par le roi de Naples qui devint le protecteur de tous les États, de toutes les villes incapables de se suffire, par le pape qui le trompa, et l'accusa d'impiété, par toute la Péninsule qu'il avait voulu faire reculer en arrière de deux révolutions, et qui progressait sur tous les points de son étendue. Avec des idées de paix, de liberté, de conciliation et même de république, plus dévastateur que Frédéric Barberousse, il retourna le couteau dans toutes les plaies de l'Italie, il ramena au combat tous les sectaires, tous les vieux partis, tous les émigrés en banqueroute, tous les fanatiques des anciens régimes ; et, ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'à sa mort on se délivre de l'épouvantable cauchemar de sa réaction pour supputer les cinquante-trois révolutions qu'il a fait éclore au rebours de ses prévisions, et presque toutes en contradiction

[1] Gratissimum exulibus iisque quos oppresserant diuturnæ tyrannides.

avec ses espérances. Aucune victoire ne compensa ses échecs, nulle part il ne put s'approprier les succès des gibelins, et il ne laissa d'autre trace que ce mot de « berteggiato, » qui enrichit la langue naissante de l'Italie.

Il va sans dire que le pape ne profite d'aucune défaite de l'empereur, que ses victoires ne sont que l'effet d'un reflux momentané soulevé par le flot impérial, que son influence est fictive, que l'adoration de ses guelfes est pour lui dérisoire, et lorsque son rival disparaît, abandonné de tout le monde, il ne peut pas même songer à retourner en Italie ou à Rome, et encore moins peut-il rappeler le souvenir de Bonifiace VIII, oublié à jamais par les guelfes aussi bien que par les gibelins. Son vicaire, le roi Robert, ne profite pas non plus de ses propres succès soit pour s'étendre en capitaine du pontife, soit pour arrondir son propre royaume; dès qu'il tend la main pour soumettre l'Italie à sa domination unitaire, il voit les villes se retourner avec la précision d'un régiment d'infanterie, et il reste à l'état de chef fédéral des guelfes qui l'acceptent, le repoussent, l'invoquent, le maudissent, suivant l'occasion, sans qu'aucun appel ajoute à son pouvoir et qu'aucune défaite puisse d'ailleurs le compromettre sur la base de Naples dans les confins de son royaume où la destinée lui impose d'être tyran et où il règne assuré comme les Pollenta à Ravenne, les Malatesta à Rimini, les Scala à Vérone, les Bonacolsi à Mantoue, les Visconti à Milan.

La révolution victorieuse transporte ses principes dans le pacte de Charlemagne, où l'on conçoit pour la première fois la papauté et l'empire comme des tyran-

nies cosmopolites, interprétées l'une avec les idées guelfes des théologiens, l'autre avec les idées gibelines des jurisconsultes.

Ici paraît saint Thomas, le grand docteur de la tyrannie pontificale. Sa théologie, sa casuistique, sa scolastique qui impose ses solutions à un nombre prodigieux de problèmes; sa doctrine armée de syllogismes, de sorites, de définitions, de divisions, de subdivisions et de tout l'attirail gothique avec lequel les docteurs du moyen âge entraient dans le champ clos de l'argumentation; la nouvelle hardiesse avec laquelle il jette le défi aux cent mille erreurs mises en avant par la philosophie, par l'hérésie et l'idolâtrie, depuis le commencement du monde; son intention toute positive et pratique de faire converger une science sans limites au triomphe de l'Église et du pape; tout chez lui révèle l'homme de la secte pontificale contre les schismes de l'empire et de la barbarie contemporaine. Roscelin, Pierre Lombard, Abailard, bien d'autres avant lui avaient écrit, prêché, argumenté, mais ils s'effacent comme de simples précurseurs devant l'Ange de l'école, et l'universalité de ses connaissances, soumises à l'unité d'un système, écarte les tentatives antérieures comme des ébauches, des fragments, des essais aussi inférieurs à la Somme que les préludes des citoyens et des concitoyens le sont à la tyrannie des guelfes et des gibelins. Si l'Ange de l'école appartient par lui-même plutôt à l'ère des deux sectes qu'à celle des tyrans, ses disciples ne laissent plus de doute à ce sujet: plus emportés que le maître, ils en propagent la doctrine avec une exigence, une discipline, un ton impérieux qui n'appartiennent plus aux pouvoirs légitimes. Aux thèses du docteur dominicain, encore ami et allié du

franciscain Bonaventure, s'opposent les antithèses des scottistes franciscains, insurgés contre leurs anciens amis analogues aux Colonna séparés des Orsini, et aux noirs néo-guelfes en lutte avec les blancs néo-gibelins. Tous les cas de conscience, tous les doutes de la science, tous les problèmes de la philosophie, toutes les questions de la théologie reçoivent désormais deux solutions opposées, dictées l'une par la dictature guelfe des thomistes, l'autre par la dictature gibeline des scottistes. Ce n'est plus le verbe mythique de l'Evangile, ce n'est plus le demiurge de Rome qui avait rêvé une scolastique soumise à ses arrêts judiciaires; ce n'est pas non plus l'Eglise militante qui règle la nouvelle dissension retentissante et terrible dans les écoles où elle a ses expulsions rapides, puis ses lourdes ondulations; mais l'idée et l'image, le genre et l'individu, ces notions engendrées par la philosophie antique, résumées par les mystères chrétiens, examinées par les premiers scolastiques de l'ère des consuls, constituent seules la grande scission dominicaine et franciscaine, et chaque école aspire à tyranniser l'univers, soit au nom du nominalisme, soit au nom du réalisme pour déduire du principe unique des abstractions ou des entités tous les faits du monde visible et invisible, depuis le brin d'herbe qu'on foule aux pieds jusqu'aux Trônes et aux Dominations qui approchent de Dieu.

Mais dans la politique proprement dite, la tyrannie ne se laisse pas confondre avec une vague analogie entre le mouvement des abstractions et celui des gouvernements. Le traité *de Regimine Principum* de saint Thomas révèle la pensée qui domine sa vie, ses œuvres, sa science et toutes ses intentions pratiques : là, il s'élève à une hauteur imprévue d'où il embrasse

l'antiquité gréco-romaine et tout le passé du genre humain pour se poser cette question : Quelle est la meilleure forme de gouvernement? question qui n'avait plus reçu de réponse depuis l'invasion des barbares et dont la solution nouvelle, non plus appliquée à un Etat ou à une contrée, embrasse l'humanité tout entière. La nécessité d'établir la paix, de réprimer la guerre, l'anarchie, les batailles, les combats, les révolutions, les insurrections, voilà le principe qui guide le docteur angélique à la recherche du meilleur des gouvernements; et, la paix, œuvre des tyrans, demande la monarchie en écartant péremptoirement la république sous ses deux formes de l'aristocratie et de la démocratie, qu'on dirait créées exprès pour enfanter et nourrir la guerre civile. Et ne dites pas que la monarchie peut élever des monstres sur le trône : ce sont les républiques qui enfantent les tyrans, et au moins sous leur domination on jouit de cette suprême félicité publique de la paix, tandis que leurs adversaires, se posant en libérateurs, détruisent la monarchie et deviennent pires que les tyrans. Ainsi le roi, c'est l'image de Dieu, c'est le premier principe de la justice et de l'ordre, il est dans royaume comme l'âme dans le corps, comme Dieu dans le monde. La justice active continuelle doit inspirer les lois et diriger les despotes, plus nécessaires aux Etats que les tribuns, parce qu'il est dangereux de délibérer devant la multitude dépourvue de sagesse, et chez bien des peuples l'autorité absolue est plus utile que la forme républicaine.

Cette pensée de la tyrannie royale échappait à peine à la plume guelfe de saint Thomas, que l'un de ses disciples, *Egidio Colonna*, s'en emparait pour la retourner contre les guelfes, au nom des gibelins et au profit de

Philippe le Bel, son maître. Que la paix fût nécessaire, que l'unité dans le gouvernement se présentât comme la condition indispensable pour faire cesser les séditions, que Dieu dût inspirer le despote, Colonna accordait tout, et c'était pour en déduire une monarchie indépendante de l'Église, despotique dans l'intérêt du prince et du peuple, et dégagée d'une foule de conditions malveillantes où le prêtre pouvait devenir menaçant, le régicide se glisser dans le palais des rois. Voilà donc la monarchie également revendiquée par les guelfes et par les gibelins; un même titre, un seul frontispice, *de Regimine Principum*, couvrent les prétentions des partis opposés.

Jusqu'ici les rois guelfes ou gibelins flottent au hasard au milieu du genre humain qui reste à l'état de république, mais cette république cesse enfin lorsque Tholomée de Lucques ajoute les deux derniers livres au traité de saint Thomas, comme pour résoudre les questions nouvelles: Quelle sera la vraie monarchie? comment la fonder? Où la trouver? Là, répond Tholomée, où elle est créée par Dieu. Suivez l'histoire, cette manifestation de la volonté divine, « omnis potestas à Deo, » et tous les grands gouvernements, tels qu'ils se présentent dans le passé, nous conduisent vers une monarchie de plus en plus vaste, d'abord avec les Assyriens, ensuite avec les Mèdes et les Perses, puis avec les Grecs, et enfin avec les Romains, qui surpassent la domination momentanée d'Alexandre par l'éternel éclat de leurs vertus et par l'impérissable sagesse de leurs lois. Qui règne à Rome? Le souverain pontife, voilà l'homme de l'unité, de la paix, le Dieu de la terre, supérieur à toutes les lois, à tous les gouvernements, dans l'impossibilité d'abuser de son pouvoir; c'est à lui de régner sur tous

les peuples, sur tous les rois, sur tous les empereurs, dont la domination provisoire disparaîtra le jour où la monarchie du Christ embrassera le genre humain.

Les diverses phases de l'Eglise depuis l'avénement du christianisme ne sont que les phases qui préparent la monarchie universelle. Dans l'ère de saint Sylvestre, de Jésus-Christ à l'an 135, la foi se propage ; de 135 à 800, les empereurs de Byzance en assurent le triomphe sur les ruines des anciennes religions; de 800 à 962, le pape règne sur les Césars, qu'il choisit et qu'il dépose en arbitre suprême; depuis 962, la couronne impériale transportée en Allemagne, et devenue élective d'héréditaire qu'elle était, laisse le champ encore plus libre à l'influence du pontife sur l'élévation et la déposition des césars. Dans la pensée de Tholomée, l'empire n'est qu'un désordre momentané qui doit s'évanouir ; son infériorité éclate tout entière dans sa liberté, dans la légalité qui l'asservit à une justice inflexible, à la fois tolérante et inexorable, sans intelligence, sans discrétion, sans vie, esclave de toute iniquité sanctionnée, de toute parole donnée, de tout contrat, de toute promesse acceptée sous l'influence de circonstances éphémères ou exceptionnelles, sans qu'il se trouve dans l'empire un chef qui puisse déclarer mauvaise une loi décrétée par une assemblée imprévoyante, ou nul un serment prêté dans le délire des passions. C'est ainsi que la monarchie guelfe de saint Thomas, contredite par une monarchie gibeline, se rétablissait en devenant chez Tholémée la tyrannie cosmopolite de Dieu représenté par le pape ; et ce qui ajoute à la grandeur de ces doctrines trop oubliées, c'est qu'elles se développent indépendantes d'après Aristote, se livrant à des recherches toutes séculières et profanes, discutant

les législations de la Grèce comme les alternatives éternelles de l'esprit, et dédaignant les faits contemporains, innombrables, épouvantables, tous résumés, tous effacés dans leurs admirables abstractions.

Mais les gibelins ne peuvent pas laisser leurs adversaires envahir l'univers, et, en acceptant le même point de départ, les mêmes données, l'identique érudition et ce principe suprême de la nécessité de la paix universelle, ils répliquent en ébauchant à leur tour une tyrannie générale en haine de l'Eglise. D'après les idées que Dante expose dans le livre *de Monarchia*, l'histoire du genre humain considérée comme la manifestation de la volonté et de la justice de Dieu réalisées sur la terre, à travers les grandes conquêtes des Assyriens, des Mèdes, des Perses et d'Alexandre, conduit à la domination des Romains et de là à la monarchie universelle des successeurs des césars, les empereurs d'Allemagne. De quel droit le pape voudrait-il interrompre et confisquer à son profit cette tradition des césars et de l'Allemagne ? L'empire ne saurait être soumis à l'Eglise, ni par son origine qui est antérieure à Jésus-Christ et étrangère à la religion, ni par le sacre qui confirme ce mot de Jésus-Christ : « Mon règne n'est pas de ce monde, » ni par la donation de Constantin, qui n'avait pas le droit de céder au pontife des droits et des terres inaliénables, et surtout de diviser l'unité impériale nécessaire au salut de l'univers ; que si l'on cite Adrien qui enlevait l'Occident à Byzance pour le transmettre à Charlemagne, ce fait n'est qu'un crime, ne fonde pas un droit, et d'ailleurs, il contredit tous les faits de l'histoire, où l'on voit le pape toujours soumis à l'empereur. C'est donc à César de régner sur la terre ; son droit est à la fois historique, romain, et divin, et sa

destinée se trouve tracée à l'avance d'une manière surhumaine dans la race fatidique de Priam, dans les progrès de l'ancienne république romaine, dans les miracles racontés par Tite-Live, figures de la volonté divine, et enfin dans les vertus des Romains, qui s'oubliaient eux-mêmes pour se donner au monde et qui domptaient tous les peuples pour arriver à ce jour où ils purent fermer le temple antique du dieu de la guerre.

La *Divine Comédie* est la grande épopée de la tyrannie gibeline transportée dans l'univers surnaturel où, par une métaphore poétique, Dieu joue le rôle de tyran suprême, combattant, écrasant le mal, par les supplices du purgatoire et par la férocité des peines éternelles de l'enfer, pour assurer le règne de la paix dans le ciel à ses élus, qui sont les élus des révolutions gibelines de l'Italie. Le dieu de la *Divine Comédie* est un César romain, aux colères infinies, aux fureurs sataniques, et à peine ennoblies par le reflet d'une justice qui permet une sorte de calme germanique à ceux qui respectent ses lois surannées, souvent inférieures aux pensées des damnés. On n'arrive à lui qu'après avoir traversé les tourments les plus horribles, inventés par la guerre civile et par les dictatures de l'Italie, et parsemés sur la route de l'enfer, où l'on voit figurer toutes les peines qu'Ecelino, Charles d'Anjou, Obizzo d'Este, Mainfroy, Frédéric II, infligeaient à leurs victimes, enfermées dans la tour de Malte à Padoue, brûlées sur les bûchers de Vérone, exposées aux intempéries, dans le champ clos de Parme, étouffées sous des chapes de plomb, enfermées dans des cages, ou cachées dans des tombeaux, où elles attendaient la mort dans les transes de la peur, mêlées aux affres de la faim. Dante est le poëte de la terreur, de la haine,

de la rage, de l'extermination sanctionnée par la nécessité suprême de sauver le genre humain : c'est là son originalité, sa force; c'est là l'idée qui l'élève au niveau de Valmici, d'Homère, de Virgile, de Camoens, de Milton, ces géants de l'art dont on rencontre les épopées à plusieurs siècles de distance, comme les pierres milliaires sur la route éternelle de l'humanité et toutes différentes les unes des autres, pour surnager à travers les déluges, en attestant les intervalles du temps dans les transfigurations humaines. Tel est le prestige de la poésie, telle l'autorité de la beauté, quand elle représente l'idée d'une époque fatale dans la série des empires et des civilisations, que tout sens moral plus moderne s'efface devant la *Divine Comédie*, et on trouve ses invectives, ses anathèmes, ses chants de guerre, ses souhaits destructeurs aussi justes que la colère d'Achille qui laisse massacrer les Grecs pour qu'ils expient l'injure de lui avoir enlevé Briséis. Et partout les guelfes sont immolés, sacrifiés, voués à une infamie éternelle. Le poëte pousse dédaigneusement du pied, dans les limbes, Célestin V, pape guelfe sans le savoir; il précipite dans le cercle des simoniaques Boniface VIII, chef de la réaction guelfe, qu'il appelle le prince des pharisiens; il montre à ses côtés Nicolas IV, qui se tord dans les tourments, et une place vide attend Clément V, le pape régnant, l'agitateur des néo-guelfes toscans. Charles d'Anjou est maudit; Charles de Valois, accusé de trahison; pas d'imprécation qui ne soit lancée contre la démocratie néo-guelfe, pas de ville qui échappe aux apostrophes sanglantes du poëte; on frissonne, en lisant ces vers où la colère de Dieu est sans cesse invoquée pour que Pise, nouvelle Thèbe, soit submergée par son fleuve, que Gênes et Pistoie soient incendiées et dé-

truites à jamais, tandis que Sienne, appelée la ville des fats; Lucques, la cité des usuriers; la Romagne, la terre des herbes venimeuses; la Lombardie, la contrée des vilains, défilent avec les renards, les fous, les « hideux « cochons, » les criminels qui leur servent de capitaines ou de tribuns et arrivent devant la postérité avec la marque de l'infamie sur leurs chairs palpitantes. Au milieu de ce fracas de malédictions, les reflets de l'Olympe impérial tranchent sur l'horreur systématique du poëme, et une voix sourde, plaintive, comme le cri du chacal, rappelle à de mystérieux intervalles l'empire vaincu, l'empereur absent qui doit apporter la paix à l'Italie et au monde. « Viens parmi nous, dit cette voix, hâte-toi, les Capelletti et les *Montecchi*, les Monaldeschi et les *Filippeschi* s'entr'égorgent; il n'est pas de bourg qui n'ait son vilain, jouant le rôle de Brutus ou de Marcel; viens, écrase les républiques, broie les papistes, bride la rébellion, étouffe Florence, détruis Pise, Pistoie, Gênes et les villes lombardes, si tu veux. Hâte-toi, replonge tous nos peuples dans l'ère des évêques, aux temps des croisades. Arrive avec tes Allemands, et tes Autrichiens, de sorte que pas un Italien n'ose bouger devant toi; et que toute ville soumise à tes vicaires, comme Vérone ou Mantoue, reste immobile et pétrifiée dans la fédération universelle de l'empire; viens, Rome t'attends, Rome échevelée, déchirée par les Orsini et les *Colonna*, devenue un champ-clos, un cirque de bêtes fauves; viens la gouverner, et, si tu t'oublies, malheur à toi : je te souhaite des régicides dans ta famille, des rébellions dans tes Etats, et que toutes les Furies de l'Italie s'attachent à tes pas.» Voilà Dante, à qui la poésie pardonne son temps, parce qu'il éternise ce

moment solennel de la tyrannie où l'empire devait être une domination de sac et de corde, sous peine de se voir à son tour détruit et bouleversé par ceux mêmes qui l'invoquaient. Mais dans les plus grands écarts de la poésie et au milieu des plus grandes licences de l'art, Dante n'oublie pas un instant qu'il est l'adversaire des descentes guelfes, et cette tyrannie universelle de l'empire, prêchée avec tant de colère, reste toujours sous le règne de la loi sans sortir un instant de la forme libre et fédérale qui s'oppose au despotisme unitaire du pontife : aussi le despotisme de la France est-il flétri au nom de la loi fédérale ; ses empiétements sont dénoncés comme des escroqueries systématiques, sa théologie unitaire est maudite par la voix même de Huges Capet, l'usurpation de la Provence, de Ponthieu, de la Normandie, est signalée à la vengeance germanique de Douai, de Gand, de Lille de Bruges, et de toutes les villes libres fédérales entourant cette odieuse monarchie, qui jette sur l'Italie Charles d'Anjou, Charles de Valois et tous les fléaux de la papauté néo-guelfe d'Avignon.

Vue de loin, la *Divine Comédie* semble parfois flottante, incertaine, couverte d'un léger nuage de contradictions qu'on attribue et qu'on pardonne volontiers à la liberté du délire poétique ; ces contradictions, vues de près, n'attestent que la supériorité de Dante sur les jurisconsultes du siècle de Frédéric Barberousse, supériorité analogue à celle de saint Thomas sur les théologiens du siècle de Grégoire VII : ce sont les affirmations et les négations étagées en l'air, au-dessus du vieil empire épiscopal, par la force des révolutions ultérieures qui sortent les unes des autres, en se niant mutuellement. L'homme des temps de Henry VII n'a plus à regretter les empereurs de Gebelin, ces « vents »

de Souabe qui soufflaient sur les incendies des républiques; il n'a pas non plus à plaider la cause de Frédéric Ier ou de Frédéric II, qu'il peut laisser, le premier dans l'ombre et le second dans l'enfer des podestats; il n'a pas plus à fraterniser avec *Ecelino de Romano*, avec *Roggeri* des *Ubaldini*, avec *Farinata* des *Uberti*, affreuses affirmations gibelines, niées par la démocratie postérieure des guelfes florentins, ou par une légalité qui repousse les mystères d'un arianisme occulte et tout à fait insuffisant. C'est en acceptant toute la démocratie guelfe que Dante prêche la tyrannie gibeline; c'est en l'accueillant tout entière dans son paradis, depuis la comtesse Mathilde et Robert Guichard jusqu'aux guelfes blancs de Florence, qu'il arrive à la grandeur unique de sa tyrannie toute hiérarchique, toute fondée par une vaste série de tyrans, de sous-tyrans semblables à Gessler, à Scala, à Uguccioneve, à Malaspina, mais absolument en dehors de la barbarie féodale et à peine contenue par la légalité germanique.

CHAPITRE VI

LES GUELFES ET LES GIBELINS DANS TOUTE L'EUROPE.

Louis de Bavière aux prises avec Frédéric d'Autriche en Allemagne. —Les deux sectes dans les divers états de la fédération. —La tyrannie chez les Suisses.—Arteveld dans les Pays-Bas. —Les Varroux et les *Avans* à Liége.—*Philippe le Bel* tyran de la France et remplacé par les scissions des Valois et des *Chaperons* de la Jacquerie et des *chevaliers* des bons et des mauvais français.—Le Parlement anglais fait empaler le roi.—Pierre le Cruel, roi de Castille.—Insurrection de cinquante mille Aragonais.—Charles le Mauvais, roi de Navarre.—Les deux actes de la tragédie d'Inès de Castro, reine posthume du Portugal. —Convulsions des royaumes scandinaves.—Et des royaumes slaves où le pape bouleverse la Hongrie et la Pologne, tandis que les Tartares assomment trois grands princes de la Russie. —Douceur relative de cette révolution qui met sens dessus dessous tous les États de l'Europe.—Et qui se repète dans l'Église, grâce à Boniface VIII et à ses successeurs d'Avignon. —Les expulsions guelfes et gibelines reproduites dans les couvents par les dominicains et les *franciscains*, dans les écoles par les réalistes et les *nominalistes*, et même dans l'autre monde où il est fortement question de chasser les anges du ciel pour y rétablir les *démons de l'enfer*.

Depuis que l'Italie a transmis l'art des tyrans à Henry VII, la robe impériale réveille les fureurs de Nessus, et pendant quatorze mois l'Allemagne, déchirée par les deux sectes, ne peut nommer son empereur. « Jamais « depuis cinq cents ans, dit Pierre de Mayence, la mort « d'aucun empereur n'a fait plus de mal à l'Allema- « gne que celle de Henri VII de Luxembourg. » On ne sort de l'interrègne que pour tomber dans la guerre de *Louis* de Bavière contre Frédéric III d'Autriche, le premier, proclamé par les quatre voix de Mayence, Lorraine, Bohême et Bavière, le second, par les trois voix de Trèves, Cologne et Autriche. Aucune des deux élections n'est valable, l'unanimité requise par la loi manque également aux deux chefs; ce sont deux usurpateurs, deux tyrans, l'un gibelin avec la Bavière, l'autre

guelfe avec l'Autriche alliée du tyran guelfe de Naples. Et quand Louis triomphe après vingt ans de guerre, son règne n'est encore que le règne d'un parti, d'un dictateur, d'un tyran qui peut s'attendre à une catastrophe imminente. Le poids de la guerre l'oblige à imiter les tyrans d'Italie, en transportant dans l'empire les idées des Visconti, des Scala, des Bonacolsi, des Montefeltro, de tous les hommes qui frappaient les derniers coups sur l'édifice du moyen âge. Entouré de théologiens hostiles au saint-siége et de docteurs choisis parmi les gibelins d'Italie, il déclare que l'empire est indépendant du pape, qu'il a été transmis à l'Allemagne par le sénat de Rome, unique héritier des anciens Césars, que l'Allemagne, alliée de Rome est un « royaume romain, » et que le pape, loin d'en être le suzerain, n'est pas légitime s'il n'est confirmé par l'empereur. Libre, révolté contre le sacre, allié de la rébellion romaine, gagné à la tradition consulaire que les Romains avaient suggérée à Frédéric Barberousse, il brave les guelfes de l'Empire, les foudres d'Avignon, les haines de la France, et se ligue avec Édouard d'Angleterre, également excommunié par l'Église. Des électeurs insurgés, des diètes opposantes, des anti-Césars et même des flagellants reproduisent en Allemagne tous les phénomènes italiens, au reste, voilés et mitigés par les formes paisibles de la fédération germanique. *Louis de Bavière* peut faire coucher dans sa chambre, dans son lit, Frédéric d'Autriche, son captif; plus tard il peut le délivrer; les chefs d'une nation qui reçoit les idées de seconde main sont dispensés du travail implacable et sanguinaire des peuples à la tête du progrès.

Chaque État de l'Allemagne a ses guelfes, ses gibe-

lins, ses batailles sur la place publique et ses tyrans qui s'alternent. — L'Autriche se scinde en deux camps avec la maison d'Habsbourg, et en 1327 Albéric et Frédéric combattent en guelfes leur frère Othon, allié de la Bohême gibeline.—A Louvain et à Bruxelles, l'ère des citoyens et des concitoyens lègue à l'ère nouvelle la lutte des patriciens guelfes contre les plébéiens gibelins. — Les trois cantons de la Suisse brandissent l'épée, et propagent leur insurrection démocratique et fédérale contre les guelfes de l'Autriche. Se dégageant des Habsbourg, Lucerne chasse ses châtelains, organise son peuple officiel des Trois-Cents bourgeois, et se joint en quatrième canton aux fédérés du Grütli. Zurich expulse également les châtelains, s'organise par les arts et métiers, repousse ses bannis, combat l'Autriche qui les défend, les châteaux et les villages qui les abritent ; et, après une guerre acharnée comme dans les villes d'Italie, après la destruction du grand château de Rupperschwyl, elle s'adjoint, en 1351, aux quatre cantons de la Suisse. Glaris, menacée par l'Autriche, se jette dans la ligue, dont elle devient le sixième canton. L'année suivante, les fédérés marchent sur Zug, et accueillis par la campagne gibeline, ils se jettent sur la ville guelfe et autrichienne, et en font le septième fleuron de leur couronne rurale. Enfin, Berne les attend ; à l'avant-garde, entouré de nombreux ennemis, aux prises avec ses châtelains, avec Louis de Bavière, Neuchâtel, Vallengin, Alberg, Gruyères, l'Argovie, Fribourg, accablée par l'Autriche qui s'avance avec vingt mille hommes, menacée par le Furstemberg, les évêques de Bâle, de Lausanne, de Sion, Jean de Savoie et les barons du canton de Vaud, elle tend sa main vers la ligue du Tell et forme le huitième canton de la Suisse, qui

consacre son union par la victoire de Laupen. Cette fois, la ligue est complète : Schwitz, Uri, Undtervald, Zurich, Glaris, Zug et Berne comprennent enfin la pensée obscure et confuse qui avait inspiré l'insurrection civique de l'ère antérieure; partout la corne d'Uri et les drapeaux croisés des Suisses annoncent une guerre perpétuelle aux châteaux, une ligue éternelle d'hommes libres, abstraction faite de toute idée, de toute notion en dehors du pacte fédéral; et si on ne dresse pas encore des statues à l'archer qui avait tué Gessler, c'est qu'il vit encore, et que l'égalité civique ne permet ces apothéoses que lorsque le niveau de la mort a confirmé ce principe, que tous les hommes sont égaux devant la loi.

En Hollande, le peuple, gibelin de parti, règne sur les châtelains, tous guelfes, en élevant la nouvelle maison d'Avesnes, issue du massacre de 1296, où elle avait décimé les grandes familles du moyen âge. — Le peuple des Flandres, gibelin à son tour, contre son comte, et un instant égaré à la suite de la France, se ravise bientôt pour copier les Vêpres siciliennes : Bruges égorge le sire de Châtillon et dix-sept cents Français; Gand, Audenarde, Ypres, Courtrai, se jettent dans l'insurrection; toutes les villes réunies écrasent Philippe le Bel à Courtrai, où les chevaliers du pays et vingt mille guelfes restent sur le champ de bataille en rassurant ainsi les avant-postes gibelins de la liberté germanique. Ce n'est pas assez, la guerre continue violente, dévastatrice, effroyable, entre les villes et les campagnes, entre le peuple et le comte; de part et d'autre, on rase force villages et châteaux; pendant vingt-deux semaines, le comte est emprisonné dans la halle de Bruges, et au milieu du bouleversement général surgit la tyrannie d'Arteweld, le

chef des foulons de Gand, le brasseur indomptable, l'allié des Anglais, nommé Ruvaërt, contre le comte, ses villes, ses hommes et ses châteaux qu'on veut soumettre à la justice gibeline. Mais il n'échappe pas au sort des tyrans : abandonné en 1343 par Bruges et Ypres, supplanté par les partisans du comte en 1345, les tisserands de Gand lui massacrent cinq cents *foulons*, et dans l'année, assailli dans son palais, il est achevé par les guelfes. La lutte continue avec les ondulations italiennes, à cela près que les Flandres ne chassent jamais leur comte : menacé, attaqué, jeté d'une ville à l'autre, emprisonné, relâché, il reste toujours à la tête du pays dont il représente l'indépendance devant la France, l'Angleterre et l'Allemagne; au reste toutes les villes gallicantes ou flammingantes répètent sous mille formes variées les scènes des tisserands et des foulons, reflet lointain, mais exact, des scènes florentines, sanoises, bolonaises et génoises.

A Utrecht, ce sont des luttes continuelles, à chaque élection de l'évêque. — En Frise, dès 1300, les Schiering sont aux prises avec les Vatcooper. — En Güeldre, les *Hekeraniens* combattent les Bronkorstiens et portent la scission dans la famille régnante. — En 1313, les citoyens assiégent la comtesse de Namur dans son château. — Anvers se déchire par ses bourgeois, aux prises avec les nobles. — Liége reproduit les Uberti et les Buondelmonti par la famille des *Avans* qui revendique une esclave épousée par un membre de la famille les Varroux. Le combat, engagé à la suite d'un échange d'assassinats, s'étend à tous les habitants qui deviennent Varroux ou *Avans*, guelfes ou gibelins; et pendant trente-huit ans, l'anarchie est si violente qu'en une seule fois, on brûle deux cents nobles au milieu de l'église

de Saint-Martin. Quelques trêves ou quarantaines interrompent à peine la bataille continuelle, et la ville paye le tribut de trente-deux mille victimes à cette nouvelle phase des révolutions d'Italie.

Libre et disséminée dans une foule d'États, en Allemagne la lutte des sectes et des tyrans se développe monarchique et unitaire en France, où sous la pression de la tyrannie guelfe de Boniface VIII, *Philippe le Bel* ne peut se défendre qu'avec l'extrême opposé de la tyrannie gibeline. Il méprise les sottes ignominies de l'inquisition de Toulouse; il exclut les ecclésiastiques des baillages et des jurys; il brave l'interdit; il convoque pour la première fois les états généraux, pour tenir tête à l'Église; ses agents souffletent Boniface VIII à Anagni, et il déporte à l'amiable Clément V à Avignon, en régnant ainsi la première fois sur le vice-dieu de l'Italie. Il faillit même le contraindre à maudire son prédécesseur; et s'il manque cette comédie, au rebours de l'esprit national, il réussit dans la tragédie, faisant d'un seul coup enlever, juger, torturer et brûler les templiers. Cet immense scandale dissipe à moitié les épaisses ténèbres de l'ère épiscopale; c'est une anti-croisade qui détruit la folie des croisades, c'est un progrès que tous les Etats imitent en abolissant partout les templiers, ces guerriers de la foi. Il va sans dire que la centralisation se fortifie avec la tyrannie. Aussi sous Philippe le Bel, le parlement cesse d'être nomade; fixé à Paris, il est monarchisé et transformé en un vrai tribunal où les légistes nouvellement introduits arrachent les débats à l'ignorance et à la liberté des barons. La nouvelle jurisprudence élude une à une les vieilles garanties féodales; le roi se trouve dégagé des entraves que lui imposait sa propre suzeraineté; les jurisconsultes

lui apprennent qu'il peut tout contre ses vassaux, attendu qu'il est roi comme David, et que lui enlever une seule des prérogatives des rois de la Judée, ce serait pécher contre l'esprit de la Bible. La réclusion de la reine de Navarre et des comtesses de Poitou et de la Marche passe dans la tradition, surchargée de détails fabuleux pour glorifier la nouvelle justice du roi gibelin. — Mais il n'était pas encore un parfait partisan ; ami des *Colonna* gibelins à Rome, et des chevaliers guelfes dans les Flandres ; hostile au pape, et plus papiste que Clément V en Allemagne, despotique par la centralisation du parlement et républicain par la convocation des états généraux, il accouplait la tyrannie gibeline à une forme guelfe, et il mêlait les deux traditions opposées du despotisme et de la légalité, comme si le même homme avait pu être en même temps le chef des deux partis contraires. Sa contradiction le réduisait à des coups d'État exécutés vite, sans trouble, sans confusion, avec une sorte de délicatesse athénienne et de franchise militaire, et si avec lui la France jouissait de tous les bienfaits de la perfidie la plus exquise, il lui manquait la guerre civile, l'ondulation, les massacres, les grands caractères des deux sectes que la fatalité développait chaque jour. A sa mort, les deux termes de la contradiction se séparent et les guelfes s'emparent de tout l'attirail de l'antique monarchie : le roi, le despotisme, la dévotion, le papisme et le patriotisme. Les gibelins s'attachent au contraire à l'antique légalité, aux droits des vassaux, au fédéralisme des communes, aux plébéiens qui s'insurgent contre le peuple, et aux alliances antipatriotiques et gibelines de l'Angleterre et de l'Allemagne. D'un côté, Philippe de Valois est ami du clergé et rallié au pape,

ainsi qu'il sied à un roi de France; Jean II combat les Anglais, fait exécuter Raoul, les comtes d'Eu et de Guignes emprisonne le tyran gibelin de la Navarre, Charles le Mauvais, et quand il tombe entre les mains des Anglais, son fils combat les états généraux. Mais d'un autre côté, Paris insurgé à la suite de *Marcel*, prévôt des marchands, soumet le régent à la tyrannie gibeline des *Trente* ; le roi *de Navarre* sort de sa prison pour devenir le chef des *chaperons* de Paris. Toutes les communes se confédèrent avec Paris contre la noblesse guelfe et royale, et Jacques Bonhomme part de Clermont, où l'on prêchait jadis la croisade, pour entraîner cent mille plébéiens contre les fils des croisés et l'unité de la France. La guerre se développe féroce, et sur tous les points, avec des soubresauts qui menacent toutes les valeurs, et donnent à la monnaie des oscillations financières de plus de cent pour cent.

En Angleterre, le même mouvement apparaît dans une morne tragédie que l'on ne saurait comprendre sans se rappeler que deux personnages dominent toute la scène : le parlement, personne morale, juridique, anonyme, collective et tout entière dans la force de ses lois constitutives et souveraines, et le roi, personne symbolique, inviolable, impeccable, avec un pouvoir en apparence illimité, nul de fait, hormis contre les ennemis de la nation. Ce sont deux tyrannies en puissance. Le parlement, guelfe parce qu'il laisse au roi le droit de représenter l'Angleterre, cherche à frapper le souverain, tout en professant la plus profonde adoration pour la comédie extérieure de la couronne; mais le roi, qui est gibelin, voudrait à son tour étouffer la liberté du parlement, et se servir de son pouvoir nominal pour placer partout ses favoris

et ses créatures et envahir le gouvernement tout entier. Dès 1310, le parlement lance ses flèches invisibles contre Edouard II; il paralyse sa guerre gibeline contre la France, l'isole, défend d'accepter les fiefs qu'il distribue, et menace tous ceux qui l'approchent. Beaumont est forcé de le fuir; Gaveston, qui s'obstine à la lutte, meurt sur l'échafaud, et Spenser, qui lui succède dans la faveur royale, se voit en butte au parlement qui demande son exil. Pourquoi cet exil? Muet et impassible, le parlement respecte le roi, il n'accuse que son favori, se borne à le signaler. Mais l'intimité du roi avec Spenser, la reine délaissée pour un jeune homme, les consolations mêmes qu'elle cherche dans l'amour plus naturel, sinon plus légitime de Mortimer, laissent le champ libre à d'infâmes suppositions qui frappent directement l'honneur du roi. La reine Isabelle, qui est Française, devient l'intermédiaire de la paix avec la France. De retour de Paris avec Mortimer, les lords la proclament leur libératrice, le parlement accuse Spenser d'avoir tourné le roi contre sa femme, de lui avoir conseillé les proscriptions qui frappent les grands, les impôts qui accablent les peuples, et tandis que la loi ne cesse de ménager le roi, le parlement l'emprisonne pour *protéger*, dit-il, *les jours de la reine*, le détrône sous prétexte d'accepter son abdication, et une nuit le tue sans que son corps offre aucune trace de violence; car, vénéré jusqu'à son dernier moment, le roi meurt empalé avec une épée chauffée au rouge. Isabelle triomphe avec Mortimer et la tyrannie guelfe se développe. Le frère du roi, condamné à mort, attend pendant quatre heures un bourreau sur le lieu du supplice, où personne ne veut l'exécuter; les lords autorisent le shériff à emprisonner ceux qui se permettraient de dire

que le frère du roi a péri pour toute autre cause que le crime de haute trahison; on défend aussi de dire qu'il aurait dû être jugé par ses pairs et qu'Edouard II vit encore, mais les gibelins grondent dans le fond de la scène, et ils annoncent un éclat.....

En Écosse, David Bruce et *Edouard Beliol*, l'un guelfe, l'autre gebelin, s'alternent dès 1329, sans qu'on puisse prévoir l'issue de la lutte.

Dans les divers États de l'Espagne, les châtelains et les citoyens deviennent forcément des guelfes et des gibelins. En Castille, les Cerda, les Haro, les Lara, châtelains guelfes, se liguent avec la France, le Portugal, l'émir de Grenade, ennemis de la nation, et combattent le roi, la cour, le peuple, les villes de l'expansion castillane. La guerre s'envenime en 1312, pendant la minorité d'Alphonse XI, le royaume devient un champ de bataille comme une ville d'Italie. « Les ricos hom-« bres, dit la chronique, vivaient d'exactions et de vols. « Les villes étaient déchirées par les factions; dans celles « où il n'y avait pas de tuteurs, les plus puissants op-« primaient les faibles. Ailleurs, des troupes d'artisans « se soulevaient. On ne sortait sur les routes qu'en « armes et par grandes compagnies. » Alphonse XI triomphe en gibelin. Son successeur, Pierre le Cruel, gibelin à son tour, est le bourreau de Transtamare, de Blanche de Bourbon son épouse, de Lénor sa tante, et toute sa vie est agitée par trois grandes rebellions qu'il provoque. Une première fois il tombe prisonnier de la ligue guelfe des Transtamare, des Lara, du maître de Sant-lago, de l'infant d'Aragon, des villes de Toledo et de Toro, et d'Albuberque, son ministre. Une seconde fois il est renversé par Henry de Transtamare, qui arrive de France avec Bertrand Duguesclin, et trois mille aven-

turiers bénis par le pape d'Avignon. A la troisième rebellion, il succombe encore à la France et à Henry de Transtamare, qui le poignarde sous la tente de Bertrand Duguesclin, et règne à sa place.....

Au rebours de la Castille, en Aragon, les grands sont gibelins, tandis que le roi appartient au parti opposé. Les premiers mettent en campagne cinquante mille hommes pour soutenir leur droit d'insurrection; le second s'allie à la France jusqu'à livrer la Sicile à Charles d'Anjou et à combattre son propre frère Frédéric, qui l'abandonne pour continuer les Vêpres siciliennes.—Dans le royaume de Navarre, les partis s'intervertissent de nouveau, et les grands se montrent guelfes et ralliés à la France par Blanche, qui épouse Philippe le Bel, tandis que le peuple gibelin suit *Charles le Mauvais,* Anglais d'alliance et hostile aux Français. A sa mort, le royaume a ses noirs et ses blancs comme Florence, les Beaumont et les *Agramont,* les uns toujours amis de la France que les autres combattent.—Enfin la lutte des deux sectes se reproduit dans l'ensemble des Espagnes, où elle devient la lutte de la liberté fédérale des royaumes contre l'unité *castillane,* dont les conquêtes deviennent menaçantes. La fédération toute guelfe oppose au roi de Castille don Juan, qui lui dispute le royaume de Léon; le roi d'Aragon, qui déchaîne contre lui les infants de la Cerda; les guelfes de la Navarre, protégés par ceux de la France, et même les Maures, guelfes sur le champ de bataille, puisqu'ils résistent à l'essor *castillan.*

En Portugal, les derniers jours de don Diniz sont déjà des jours de tyrannie, et en 1321, son successeur Alphonse le Redoutable débute par le meurtre de son frère et sacrifie plus tard Inès de Castro, coupable d'inspirer un amour surhumain à l'héritier présomptif du

royaume. Ce sang fera verser des larmes tant qu'il y aura des hommes sur la terre, mais le redoutable tyran raffermit ainsi l'unité du Portugal contre les familles féodales et d'alliance *castillane*; il accomplit la tâche odieuse d'être utile à la nation au prix d'une infamie. A sa mort, la tyrannie passe aux gibelins avec l'amant d'Inès, qu'on dirait le Philippe le Bel du Portugal, si les teintes romanesques et une poésie éthérée ne nous transportaient dans un pays enchanté. C'est Inès qui règne et qui inspire don Pedro; son ombre éplorée plane sur le palais du roi; son tombeau se dresse majestueux parmi ceux des reines du Portugal, et ses meurtriers en fuite et plus tard livrés par la Castille expirent au milieu des plus affreux tourments. Tendre comme l'amour, sombre comme la vengeance, don Pedro, que le peuple appelle le Justicier et les grands le Cruel, traîne au supplice de ses propres mains les hommes de l'ancienne féodalité; un fouet à la ceinture, il met les patients à la géhenne, il frappe avant de juger, il ne cesse de venger la chère image gibeline qu'il porte gravée dans son cœur, et tout le monde s'incline devant cette folie d'un amour qui rend heureux tout un peuple. Jetant l'argent à pleines mains, attristé quand il ne peut plus rien donner, il est le roi des fêtes, des danses, des nuits splendides comme le jour, de scènes riantes où les grands et les évêques de l'antique cour paraissent seuls, pâles et atterrés, car après avoir assisté aux catastrophes de la féodalité gibeline, ils se voient atteints par une nouvelle révolution encore plus plébéienne.

En obéissant à la loi générale, le Danemark unitaire et théologique comme la France et le Portugal commence par tomber sous la tyrannie gibeline d'Erik VI,

qui résiste au pontife, emprisonne le primat de Lunden et proscrit le parti guelfe, funeste au royaume par son alliance avec le mouvement fédéral des prélats, des barons du Sleswig, du Holstein et des amis de l'Allemagne. Mais en 1320 la tyrannie passe des gibelins aux guelfes, et Christophe règne, prodiguant les concessions au clergé et aux barons, amnistiant les exilés, rendant les immunités aux églises, l'indépendance aux tribunaux ecclésiastiques, allégeant l'impôt jusqu'à rendre le gouvernement impossible, diminuant le nombre des forteresses jusqu'à compromettre l'unité royale, dispensant les grands de la corvée de la guerre jusqu'à ouvrir les frontières à l'ennemi. Au premier impôt qu'il ordonne en 1325, il est détrôné par le soulèvement des guelfes, qui le remplacent par la tyrannie néo-guelfe de Waldemar de Sleswig, et l'on ne pourrait plus savoir où s'arrêtera la décomposition, si cette logique scandinave, à force de creuser le sol, ne faisait jaillir de nouveau la tyrannie gibeline, à l'instant même où les guelfes visent à exagérer la dissolution du guelfisme. Car les premiers qui attaquent Waldemar se trouvent classés par cette attaque même parmi ses ennemis, dans le parti gibelin sous *Christophe* devenu néo-gibelin en présence du tyran néo-guelfe, et quand il rentre, il gouverne au rebours de sa première domination, faisant peser les impôts sur les églises, et logeant ses troupes dans les couvents pour recommencer une nouvelle série d'ondulations tristes, féroces, désolées, pleines de guerres, de massacres et d'alternatives effrayantes. Ici on trouve *Christophe* renversé de nouveau, et encore une fois rétabli ; trois cents néo-guelfes égorgés dans l'église de Lunden ; un interrègne de sept ans, une nouvelle tyrannie néo-guelfe de Gérard de Rendersbourg, le héros

du Holstein, et un tel excès de souffrances que tous les Scandinaves se demandent du regard si l'antique Gothie est tellement dégénérée que pas un homme n'ose pénétrer à Randers et poignarder le tyran....

La tyrannie pourrait-elle manquer de visiter le royaume rival de la Suède? Ce serait un malheur, l'aristocratie triompherait avec l'Église, mais nous voyons *Birger* aux prises avec les ecclésiastiques, avec ses propres frères Érik et Waldemar, avec les grands et avec la Norwége, qui soutient l'insurrection par la guerre. Son règne n'est qu'une longue lutte gibeline mêlée de revers. Un jour il attire ses frères dans un guet-apens et les fait renfermer dans une prison dont il jette la clef à la mer pour règner ainsi, semblable à l'archevêque *Roggeri*, qui faisait mourir le comte Ugolino. Son bonheur de voir disparaître ses ennemis dans les horreurs de la faim est tel que, d'après l'expression de la chronique, il est ivre de joie comme Hamlet. Mais bientôt atteint par les retours de la guerre, son fils est décapité et le trône, laissé à la merci des grands et des ecclésiastiques, échoit à Folkange, enfant qui règne en même temps sur le royaume limitrophe de Norwége. Vers 1346, la détresse force les paysans d'abandonner leurs terres, car ils ne peuvent plus payer l'impôt... —Ce sont les mêmes scènes en Norwége, plus désolée encore par un surcroît de désastres, des tremblements de terre et la mort bleue.

Les phénomènes qu'on a vu se reproduire en France, en Danemark et dans les autres monarchies, se répètent dans le royaume théologique de la Hongrie, où les prétentions du pape jettent Ladislas III dans la tyrannie gibeline, seule arme pour résister au saint-siége. A l'extinction de la dynastie de Saint-Etienne, Boniface VIII

lance sur le royaume Canrobert d'Anjou, qui arrive en tyran guelfe et pontifical, tandis que les nobles lui opposent *Othon de Bavière*, au nom de l'antique indépendance payenne, désormais devenue gibeline, et la terre est déchirée par les deux prétendants comme les Deux-Siciles, sous la double tradition de Charles d'Anjou et de *Mainfroy*.—La Pologne, qui voit arriver Przemyslas imposé par le pape, le tue au bout d'un an, et résiste aux guelfes en appelant *Vinceslas* de Bohême, renversé à son tour par les vagues guelfes soulevées par Wladislas au nom du saint-siége.

Les Russies, jadis libres et légales et maintenant sous la suzeraineté des Tartares, entrent dans la nouvelle époque par de nouvelles tragédies dues à la lutte entre Nowogorod, ancienne capitale républicaine, et les capitales consulaires, où siégent les grands princes. C'est pourquoi Nowogorod suscite Georges de Moskou, qui dénonce aux Tartares Mikail II, sommé de paraître à la Horde, emprisonné, chargé de chaînes, mis au carcan, jugé, condamné, et, après un jour de délices et d'enchantements que la loi lui accorde pour prendre congé de la nature, assommé et pendu par ses juges. A partir de ce moment, les guelfes triomphent avec Georges, Nowgorod, Moskou et les Tartares; les gibelins gémissent avec les villes de Volodomir, Plekof et Tver. Georges dénonce le nouveau grand-prince Dmitri II, qui est exécuté à la Horde comme son prédécesseur. Pour éviter le sort de Dmitri et de Mikail, Alexandre ordonne inutilement à Twer de massacrer les Tartares; accablé dans l'année même par Ivan de Moskou, frère de Georges, il voit ses partisans égorgés et plus tard est lui même juridiquement assommé.

Au milieu du mouvement qui bouleverse l'Europe,

la tyrannie écrit son nom en caractères de sang sur tous les royaumes. Les nouveaux chefs sont des hommes terribles; la voix des peuples les désigne avec des dénominations sinistres; jamais à aucune époque on ne donna à un plus grand nombre de rois les odieux titres de cruel, de redoutable, de mauvais. Le meurtre d'Inès en Portugal, celui de Pierre de Castille tué sous la tente de Bertrand Duguesclin, le roi d'Angleterre qu'on empale avec une épée, le fils de Burger qu'on décapite en Suède, les trois grands princes assommés en Russie, les trois cents néo-guelfes immolés dans l'église de Lunden, l'extermination des Templiers en France, la religion de la monarchie française soumise à la tyrannie des Trente de Paris, les ondulations de la Pologne et de la Hongrie, tout atteste l'influence de l'Italie et l'action des deux sectes qui détruisent la loi et la foi du moyen âge. Que si le bouleversement des États de l'Europe n'égale pas celui de l'Italie; si les proscriptions dans les divers royaumes n'arrivent pas jusqu'à chasser la moitié des habitants comme à Florence, à Bologne ou à Crémone; si l'ondulation ne déracine pas les vieilles capitales comme à Palerme; si elle ne rase pas les villes en démolissant les tours, les palais, les maisons, les églises comme à Camerino et à Sinigaglia; si le désordre n'organise pas deux États dans chaque État ou s'il n'arrive pas jusqu'à faire intervenir tous les peuples les uns chez les autres, c'est que les pauvres d'esprit sont toujours les plus heureux et que les peuples dispensés de la terrible nécessité de marcher à la tête des nations sont dispensés de cette longue série de tortures, de martyres et de massacres inévitables partout où l'on touche pour la première fois à la loi et à la religion des vieux temps. Les royaumes de l'Europe n'ont qu'à traduire

dans leur loi souveraine les principes que l'Italie cherche au fond de la révolution sociale, ils peuvent rester debout, soutenir des guerres quasi-régulières, se préserver des soubresauts imprévus, où l'innovation est aux prises avec un avenir qui semble parfois impossible, parfois absurde, et toujours en dehors des espérances conçues, des partis pris et de l'attente universelle. Mais chaque royaume garde le rang, la place, l'attitude, le caractère déterminés par les catégories de la révolution italienne. Cette distinction des États velfes et gebelins, monarchiques et libres, français ou allemands d'alliance, pontificaux ou impériaux de tendance, subsiste par tous les points; cette fatalité qui subdivise chaque État en deux partis, l'un velfe et l'autre gebelin, est la même fatalité qui engendre les guelfes, les gibelins et les tyrans des deux sectes ; cette nécessité qui donne toujours la victoire aux velfes dans les monarchies, aux gebelins dans les États libres, décide encore des victoires définitives, car nulle part la loi constitutive des États monarchiques ou libres n'est complétement détruite, et la même nécessité détermine avec une égale précision les fausses victoires des partis qui doivent plus tard échouer, et qui forment l'ondulation générale des États. Il y a un moment où l'Europe semble sens dessus dessous, au rebours de ses traditions, à contre-sens de tout son passé: les pays prédestinés aux guelfes sont dominés par les gibelins, et réciproquement ceux voués aux gibelins sont soumis à des guelfes. Un instant l'impiété est splendide: en France, sous *Philippe le Bel*, en Portugal, sous *Pierre le Cruel*, en Danemark sous *Christophe;* sous le prévôt des marchands, on dirait que Paris est une ville républicaine; sous *Louis* de Bavière, on croirait que la

Bavière est la terre des philosophes, tandis que les guelfes règnent presque au même instant avec Isabelle et Mortimer sur l'*Angleterre*, avec Folkange sur la *Suède* et la *Norwége,* avec les princes de Moskou, de Nowgorod et les Tartares, sur les régions fédérales des *Russies.* Il semble qu'un génie ironique se soit plu à intervertir les rôles, pour pousser les rois et les peuples dans la confusion d'une mascarade infernale, mais ce caprice de Dieu ou du sort n'est en dernière analyse que le travail de la révolution qui donne forcément la victoire aux oppositions sur tous les points, pour faucher les broussailles du moyen age, et renouveler entièrement les idées politiques et religieuses qui, à travers cette ondulation systématique, se relèveront ensuite, telles qu'elles doivent être pour régner avec les guelfes dans les monarchies, et avec les gibelins dans les États républicains de tendance. Comment les renouveler en effet sans détruire leur forme antique? Comment accomplir cette destruction si ce n'est en proclamant la république dans les monarchies, ou la monarchie dans les républiques, et sans violer la loi, sans commettre des usurpations, sans créer des tyrannies tribunitiennes ou monarchiques?

L'Église, entraînée dans l'agitation italienne et ensuite dans celle de l'Europe, résume le mouvement général en reproduisant toutes les prétentions de Grégoire VII avec les idées des guelfes et le plan des tyrans. Son héros, Boniface VIII, guelfe par calcul, élevé par la guerre qui a déchiré les conclaves, triomphe en emprisonnant son prédécesseur, Célestin V, et l'Église elle-même le déclare scélérat puisqu'elle canonise le saint dont il a été le geôlier. Il réclame la Pologne et l'Écosse comme des fiefs du saint-siége; il somme Vin-

ceslas de Hongrie de paraître devant lui ; il est l'ennemi de *Frédéric* de Sicile qu'il dégrade, de *Philippe le Bel* qu'il attaque, du royaume de Danemark qu'il interdit ; il veut être le roi des rois, le suzerain de l'empire, le juge de l'empereur, et à la mort d'Albert, il arrive à la prétention inouïe de gouverner l'Italie, « vacante im- « perio », en nommant Philippe de Valois vicaire impérial. Faisant Dieu guelfe, il signale les gibelins comme les suppôts de Satan et les accuse d'être manichéens adorateurs du mauvais principe voués à prêcher la tyrannie universelle du diable. Sa religion toute mondaine fonde le jubilé, qui attire à Rome les croyants, pour enrichir la ville éternelle aux frais de la crédulité générale, et la pression qu'il exerce sur la foi et sur la finance des rois est telle, qu'il jette, comme nous l'avons vu, dans le parti de l'irréligion les princes et les peuples les plus dévoués à l'Église. Sa mort est encore celle d'un tyran, car non-seulement il est frappé par les Colonna, mais en attaquant la France, il provoque une telle réaction que Nougaret va le souffleter chez lui à Anagni, et emprisonné de nouveau à Rome par les Orsini, il meurt dans les convulsions d'une rage diabolique. Après être arrivé comme un lion, disaient les Romains, il a régné comme un renard et il est mort comme un chien. Était-il possible de mieux caractériser sa mission fatale? Sous Clément V, la guerre civile scinde la papauté, et on voit deux Églises, l'une guelfe d'Avignon, l'autre gibeline de Rome. La première n'est plus celle du Christ ; son chef, sous le joug des intérêts français, ne peut signer la paix avec l'empereur Louis de Bavière, quoiqu'il la désire ; le roi de France le condamne à simuler une colère qu'il n'éprouve pas et à continuer une tyrannie qui l'expose

aux revers de la guerre. L'Église gibeline, un moment représentée par l'antipape de Rome nommé par Louis de Bavière, se développe par les jurisconsultes Marsilio, Buonagrazia, Ubertino, Carrara, Tarlati et Dante Alighieri, qui interprètent les lois et les traditions en soumettant le pape à la domination de l'empire déclaré romain au nom des peuples, en dépit de l'Église d'Avignon et de la corruption française.

La théologie a ses guerres civiles des thomistes et des scottistes : les uns dominicains, idéalistes, savants guelfes et populaires comme des hommes qui dirigent l'inquisition pontificale, comme des docteurs qui participent au gouvernement de l'Eglise ; les autres franciscains, réalistes, gibelins et plébéiens, comme Duns Scott donnant la formule des entités au lyrisme de François d'Assise, qui, dans l'entraînement de sa charité sans limites, se déclarait le frère de l'âne et du bœuf. Dissimulée dans les hautes écoles par les combinaisons changeantes de la métaphysique, la guerre civile éclate dans les couvents, où les franciscains et les dominicains visent à se supplanter mutuellement, les uns avec les idées gibelines de la plèbe, les autres avec les idées consulaires des peuples. Les premiers exaltent la pauvreté, dont ils font un devoir impérieux, et mettent la règle de Saint-François au-dessus de l'Evangile. Ils prêchent l'abnégation, l'ascétisme, l'expropriation la plus complète du moi jeté dans le néant de l'humanité et de Dieu, et dans leur agression contre toute propriété, ils se déclarent simples possesseurs momentanés du vêtement qui les couvre, du capuchon qui les enveloppe, du pain qui les nourrit. Il y en a qui raccourcissent le capuchon, de crainte qu'on ne le trouve trop riche et trop fastueux, et cette prédication contre la

propriété, cette nouvelle fustigation qu'ils s'administrent dans l'extase de l'idiotisme, frappent de ricochet les richesses du clergé, les pompes de l'Eglise, la domination temporelle du pape, la prétendue suzeraineté du saint-siége sur l'empire, et en général toute la politique guelfe inaugurée par Boniface VIII et organisée par la cour d'Avignon, sous le patronage de la France. Mais d'un autre côté, les dominicains ménagent la propriété en docteurs quasi-bourgeois; ils étayent de leur mieux la grande propriété de la domination temporelle, et mêlant le vrai au faux, le bon sens à l'absurde, le raisonnement à la chicane, ils démontrent que Jésus-Christ et ses apôtres étaient d'assez bons propriétaires, ayant un pécule, une caisse, un trésorier, et qu'ils réservaient la pauvreté évangélique aux grands jours de la prédication et de leurs voyages, où ils étaient nécessairement sans gîte. Les textes impitoyables de l'Evangile étaient ainsi mitigés, corrigés, limités, détournés de leur sens primitif et le pape Jean XXII, qui dirigeait ce travail de falsification doucereuse et burlesque, concluait comme véritable chef des inquisiteurs dominicains en envoyant au bûcher les dissidents. On brûlait les béguards, béguins ou fraticelles, exagérateurs des franciscains, pauvres diables qui se croyaient arrivés à l'impeccabilité à force de pauvreté. Ils se disaient dispensés d'obéir aux autorités, de suivre les commandements de l'Eglise, de se lever en présence de l'hostie. Dans leur misère, n'étaient-ils pas les amis de Dieu? A quoi bon tant de cérémonies? Désormais les gueux devaient trôner dans la maison du Seigneur, et les riches, les prélats et les papes rester debout devant eux. On brûlait également à Passau, en Autriche, d'autres maniaques si affectionnés à la pauvreté gibeline des

franciscains, si exaltés contre la richesse consulaire du pontife, si furieux contre le Dieu guelfe qui tyrannisait l'univers, qu'ils n'hésitaient plus à se mettre à la suite de Lucifer, déclarant qu'il avait été chassé à tort du paradis, mais qu'un jour il y rentrerait avec ses amis les démons, et que ce serait alors le tour des anges, des trônes et des dominations à peupler les régions de l'enfer. Dans le désordre général de la guerre des idées, les expulsions guelfes et gibelines et les victoires alternées se trouvaient ainsi transportées au paradis et à l'enfer. Afin que rien n'y manquât, Arnaud de Villeneuve fixait pour l'année 1335 le remue-ménage universel, le changement de scène guelfo-gibelin, la grande révolution morale et cosmique par laquelle les religieux sans charité, les ecclésiastiques mondains, les docteurs coupables d'emprunts à la philosophie profane, et l'Eglise devenue une nouvelle Sodome, devaient faire place à l'Eglise des pauvres d'esprit et de bourse, définitivement inaugurée sur la terre et dans le ciel, comme aux jours prédits du jugement dernier. Ici encore, le pape proscrivait, réprimait, comprimait, brûlait les hérétiques, et s'il était moins cruel et moins sanguinaire que les pontifes de l'ère antérieure, s'il ne dévastait plus les provinces, s'il n'ordonnait plus des massacres où périssaient pêle-mêle les orthodoxes et les hérétiques, s'il ne répétait plus les aveugles exterminations suggérées par l'exemple des deux sectes, il présentait du moins dans la répression des rebelles tous les caractères de la tyrannie qui supplée par la perfidie à l'élan trop meurtrier des batailles. Cette fois, il ne frappait ni des comtes insurgés, ni des religions philosophiques, ni des incrédules éclairés ; mais de pauvres moines, des malheureux

qui se suicidaient pour imiter Jésus-Christ, des maniaques dont l'erreur était l'excès d'un zèle qui se serait évanoui si le pape n'avait pas été à Avignon, et si les excès de l'Eglise guelfe n'avaient pas provoqué l'attaque des hérésies gibelines...

HUITIÈME PARTIE.

LES SEIGNEURS.

1313-1378.

Non si attien fede né a comun né a parte
Che guelfo e ghibellino
Veggio andar pellegrino
E dal principe suo esser deserto

GRAZIOLO.

Magnifico grazioso e pien d'ardire
A guelfi e a ghibellini tanto piacente
Eletto fu di comun concordia
Del popol mio l'adventuroso sire

SER GORELLO.

Fateor quod ad unitatem populis reducendis nunc fatuum, nunc histrionem, nunc gravem, nunc simplicem, nunc astutum, nunc fervidum, nunc timidum, simulatorem et dissimulatorem (ad hunc caritativum finem dixi) constitui sæpius memetipsum.

COLA DI RIENZI.

CHAPITRE PREMIER.

AVÉNEMENT DES SEIGNEURS.

1313.

Les seigneurs sont créés par les contradictions qui compromettent les tyrans.—Leurs caractères.—1° Ils renversent la république.—2° Établissent la paix.—3° Corrompent les sectaires. —4° Trompent les deux chefs de la chrétienté.—5° En butte aux conspirateurs.—6° Ils se perfectionnent par des révolutions de palais. — 7° Finissent les guerres municipales. — 8° Soulagent les provinces conquises.—9° Et le peuple les préfère aux plus illustres philosophes.

Soldat d'un principe guelfe ou gibelin, le tyran joue le rôle de dictateur de son propre parti, et considéré dans sa perfection, il est l'un des pontifes armés de la secte qu'il représente. Mais à l'instant même où il s'élève une contradiction imprévue l'atteint et le jette dans une crise toute nouvelle. Obligé de chercher l'unité à tout prix, nouveau Tarquin, il abat les grandes familles qui contestent son pouvoir et que son propre principe l'obligerait le plus à respecter. C'est ainsi que le gibelin *Ecelin* trahit les deux plus grands gibelins de Lombardie, *Buoso de Doara* et *Uberto Pelavicino*, et que les *Spinoli* sacrifient les *Doria*, leurs amis, dans les batailles de Gênes. D'autres se rallient à l'ennemi pour mieux supplanter leurs égaux. Correggio de Parme, d'ori-

gine guelfe, passe aux gibelins; Alberto Scotti de Plaisance flotte entre les deux sectes, qu'il combat tour à tour; Azzo VIII de Ferrare, guelfe de tradition, s'associe avec les gibelins romagnols à tel point qu'on ne sait plus dire quel est son parti. Tant que la contradiction reste personnelle, elle n'est que l'une des causes qui changent les tyrannies, et il est juste que les faibles tyrans échouent, que les chefs infidèles succombent, que les guelfes corrompus cèdent leur place aux gibelins, ou que des gibelins maladroits soient détrônés par les guelfes. Mais à force d'alterner les tyrans et de chercher une unité compromettante, les partis fractionnés, subdivisés en néo-guelfes et en néo-gibelins voient enfin surgir un parti intermédiaire, juste-milieu assez fort pour dominer les deux sectes. Alors la guerre civile s'arrête, les deux principes ne peuvent plus ni fonctionner, ni maîtriser les événements, et à la dictature des tyrans succède la domination d'un chef impartial que nous appelons le seigneur.

Il est impossible de concevoir une révolution plus profonde. Une sorte de voile tombe sur la vieille Italie, dont les batailles, les massacres héroïques, les ondulations foudroyantes s'effacent rapidement; on ne voit plus ni villes incendiées, ni maisons rasées par centaines, ni hécatombes humaines sacrifiées aux dieux de la guerre. Les vieux partis font horreur; leurs chefs, soudainement abandonnés, semblent de dangereux extravagants; la philosophie de l'indifférence, le dédain pour des vaincus qui se divisent, le mépris pour des aveugles qui ne comprennent plus le milieu de l'impartialité générale, le ridicule qui s'attache à des Catons déplacés, tout concourt à les sacrifier au seigneur. En les trahissant il trahit la guerre civile, et le suffrage

universel sanctionne l'œuvre de la paix. Les hommes fatigués par les fureurs de la guerre, que l'on croyait éternelle ; les familles meurtries par le choc des insurrections continuelles; les aspirations de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, qui poursuivaient le rêve de la paix à travers les batailles; toutes les inspirations des arts qui commençaient déjà à multiplier les cathédrales, les tableaux et les statues, suivent le cortége du seigneur, que tout le monde salue comme le premier avénement de la raison humaine dans l'histoire de l'Italie. Il est le soleil qui fait pâlir la sinistre lumière des deux sectes. Le jour où il se montre dans une ville, toutes les autres sont obligées de l'imiter, sous peine de rester dans la division, dans l'anarchie, dans l'incendie, exposées à la conquête, et on peut dire de l'Etat qu'il régit ce que Platon disait de sa république : il est plus puissant que les autres, parce qu'il est un et non pas double, soumis à un seul homme et non pas livré à la discorde, fondé sur la véritable sagesse de l'impartialité et non pas sur la fausse et ténébreuse sagesse du pape et de l'empereur.

De là les caractères du seigneur.

I. Doux, paisible, humain, affable, sa robe ne montre aucune tache de sang, son langage plaît à tout le monde et ne froisse que les hommes de la guerre à outrance. Ni consul, ni podestat, ni comte, ni marquis, il est un être nouveau, un maître, *dominus*, qui représente une indépendance inconnue dans le droit public de l'Europe. Son titre ne se trouve ni dans les archives de l'Eglise, ni dans celles de l'empire ; ses pouvoirs n'émanent ni du grand conseil, ni des délibérations d'un parti ; loin de régner en conquérant, c'est à peine si on voit son épée; sa force est tout en-

tière, comme celle de Socrate, dans son intelligence; son élévation est l'œuvre exclusive d'un coup d'Etat. Si vous voyez un homme salué jusqu'à terre par les nobles et par les bourgeois, chéri des multitudes sans motif apparent, redouté de tous malgré son sourire, dites hardiment : C'est un seigneur, vous ne sauriez vous tromper. Son coup d'Etat lui sert de grâce suffisante et fait éclater sa prudence et sa discrétion : je veux dire tout son pouvoir, à la fois bienfaisant, occulte et arbitraire. La république s'évanouit comme par enchantement; les libertés, les franchises, les garanties disparaissent à jamais; le peuple officiel s'efface et se confond dans la multitude; l'Etat lui-même se perd, résumé dans le moi de son chef; c'est désormais par le nom de la famille régnante qu'on le connaît dans les chroniques italiennes, comme si le peuple avait cessé d'exister. Plus d'assemblées, ce serait des foyers de séditions; plus de tribuns, ils deviendraient des brandons de discorde; plus de franchises, elles se transformeraient en citadelles de sectaires; plus de liberté, elle déchaînerait tous les orages de l'anarchie : un seul homme sait tout, fait tout, peut tout; désormais l'agitation est finie, la discussion est close, les orateurs sont entendus, les plaidoiries appréciées, des arrêts remplacent la délibération, l'action tue la parole; et c'est ainsi que, pour la honte du genre humain, des chefs trop adroits et souvent coupables deviennent, à un moment donné, nécessaires, indispensables et plus vénérés que les plus grands philosophes.

II. Le seigneur transforme la société, car, s'il maintient la paix et dissipe les factions, ce n'est pas qu'il prêche l'union en paroles ou qu'il répète les pacifications religieuses, ou qu'il renouvelle les scènes moitié

bouffonnes, moitié sanglantes de Pasquara : c'est plutôt qu'il profite de l'indifférence politique et de l'impartialité hostile aux deux sectes pour proclamer les lois et les réformes retardées par l'incertitude de la guerre, ou sans cesse éludées par la parole insidieuse des orateurs. La nouvelle prospérité empêche le retour de l'ancienne anarchie, étouffée sous une couche d'imperméable béotisme. Les anciens chefs, isolés par l'agréable torpeur qui envahit la foule, tombent dans le délire de la colère, sans deviner d'où vient la force de leur mortel ennemi. En le voyant en dehors des partis, ils le croient seul. Un jour, ils se figurent que jamais il n'osera détruire des franchises auxquelles personne ne tient ; un autre jour, qu'il tombera devant le premier voisin qui le brave; et tandis qu'ils s'attendent à triompher à chaque heure, le nouveau chef se développe miraculeusement devant eux. En dehors de toutes les lois de la nature, il surmonte les dangers, il bat ses voisins : pour lui les révolutions guelfes et gibelines des Etats limitrophes ne sont plus que des flammes sans chaleur; loin de le dévorer, elles le font paraître doué de qualités surnaturelles, et on le voit divinisé de son vivant et transporté dans une sorte d'Olympe formé par les magiques émanations des arts. Regardez les madones, les saints, le Christ, les prophètes, vous verrez partout un reflet de son œil animé, de son front intelligent.

III. Ne vous étonnez pas si, taciturne et sournois, il laisse parfois au reste des mortels la prosaïque distinction du bien et du mal, les noirs soucis de la fidélité, ou la crainte chimérique de poursuivre des avantages séparés de la justice. L'État c'est lui, le souverain bien c'est encore lui, qui supprime les partis. Tout ce qu'il fait dans son intérêt est nécessairement bien fait, et il revendique

silencieusement à son profit le droit des vieux sectaires, qui se plaçaient au-dessus de la morale comme s'ils avaient été les rédempteurs de l'univers. Le démon de la politique lui impose de répéter sans cesse le coup d'État, la surprise bienfaisante qui a dispersé les factions; sa force se fonde sur je ne sais quel imprévu mystérieux, où il fait jouer à propos le oui et le non comme s'il était à lui seul un parlement. *Habet dictum et dedictum sicut dominus rex.* Aux massacres des républiques, aux supplices des tyrans, succède l'ère des tromperies, des flatteries indirectes, des promesses adroites, des corruptions systématiques. Les anciens émeutiers deviennent des industriels, les tribuns se font laboureurs; les orateurs se retirent au coin de leur feu ; des bandits obtiennent des emplois; des partisans se glissent parmi les courtisans, et après avoir vu avec étonnement la folie dont les hommes les plus pacifiques étaient capables au milieu des révolutions, on voit avec un nouvel étonnement combien de souplesse, de calme et de flexibilité renferment en puissance les anarchistes les plus effrénés. Tel homme qui la veille vous eût dénoncé à l'univers comme suspect de correspondre avec un prince vous jetera en prison le lendemain, accusé d'avoir manqué de respect au seigneur.

IV. Le seigneur représente une nouvelle révolution contre le pape et l'empereur; car non-seulement il s'empare d'un État soumis à la suzeraineté directe de l'un des deux pouvoirs de la chrétienneté; non-seulement il représente toute l'indépendance acquise par les consuls, les podestats, les capitaines du peuple et les tyrans : de plus, comme il attaque les deux sectes qui interprètent la papauté et l'empire, il détruit la dernière forme indigène qui restait au pacte de Charlemagne

avec l'Église, et la dernière conséquence de son règne répété dans tous les États italiens serait de transformer la fédération pontificale et impériale en une fédération exclusivement nationale. C'est avec les procédés même de sa révolution intérieure qu'il poursuit cette révolution extérieure. Il s'avance peu à peu, de travers, en silence; à l'entendre, le pape et l'empereur n'ont pas de plus fidèle serviteur que lui; il apprécie les guelfes, il estime les gibelins, il est toujours l'homme le plus doux et le plus humain de l'Europe. Et pour donner des gages, il cherchera les diplomes, et les titres les plus honorifiques dans la légitimité européenne; il sollicitera les alliances, les appuis, les mariages, qui le placeront le plus en avant dans le parti de l'Église ou de l'empire. En attendant, il gagne du terrain; il ne songe qu'à exploiter l'ancien droit; il agit à contre-sens des vieux principes, il use le pacte de Charlemagne à force de genuflexions; aucun pape, aucun empereur ne peut compter sur lui; il échappe à la vieille loi à force de quasi, de peut-être, de chicanes, de tergiversations; l'équivoque est sa figure de rhétorique, l'indifférence son arme de combat, la trahison la dernière ancre de salut avec laquelle il s'élance sur une mer inconnue où le pape et l'empereur ne sauraient l'atteindre. Que s'ils se méfient de lui ou le menacent avant qu'il ait pu se mettre à une distance convenable, il a une physionomie d'emprunt pour toutes les circonstances, un sourire approprié à toutes les occasions, mille faux-fuyants à l'usage de tous les mauvais cas de la politique: impossible de le prendre en défaut, et tous ceux qui l'attaquent le trouvent quasi-guelfe ou quasi-gibelin, quasi-pontifical ou quasi-impérial, quand ils s'y attendent le moins. C'est là sa force; il possède l'élasticité de l'acier.

on le plie jusqu'à terre sans le casser et il se redresse aussitôt plus droit que jamais.

V. C'est aussi sa faiblesse. Les vieux partis ne périssent pas, la vieille loi n'est pas détruite par une négation systématique et générale, les anciens principes ne sont pas anéantis par un nouveau principe religieux et politique qui supprime à jamais le pape, l'empereur, les guelfes et les gibelins, et les sectaires ne peuvent se désespérer tant que leurs principes sont ménagés, ne fût-ce qu'en paroles. S'ils ne peuvent plus ameuter la multitude et livrer de grandes batailles rangées dans les rues, ils se groupent en silence, épient le seigneur et conspirent pour le frapper au joint de la cuirasse. S'il penche vers les gibelins, ils préparent en silence une ondulation guelfe; s'il est guelfe, ce sont les colères gibelines que l'on excite pour arriver à un éclat; s'il est absolument impartial, on organise des coalitions où les deux sectes opposées se jurent mutuellement aide et secours pour se combattre ensuite à outrance après avoir renversé le seigneur. On ne doute pas du succès ; à la fièvre des anciennes guerres succède celle des intrigues. « Un coup heureux, dit-on, ne « pourrait-il pas enlever le tyran? A quoi tient donc « cette domination si ce n'est à une surprise heureuse? « Pourquoi respecter cette majesté d'hier, issue de la « plus lâche des trahisons? Le peuple est égaré, il est « trompé, il frémit, il est impatient, etc. » On connaît la rhétorique des partis, auxquels aucune contradiction ne coûte, et quand même ils seraient accablés par l'indifférence universelle, le démon de la politique les entraînerait encore à l'action en leur montrant que le seigneur est mortel et que le jour de sa mort sera le signal d'une insurrection universelle. En effet, quel

sera son successeur? Son fils aîné? Non, certes; le droit féodal est conspué; depuis l'ère des consuls, pas un chef italien, podestat, capitaine ou tyran, qui ne soit l'ennemi de la loi féodale; et le seigneur, à la tête d'une révolution sociale, révolutionnaire jusqu'à mettre en doute les lois du moyen âge, ne saurait s'improviser de son chef duc ou marquis, et transmettre la seigneurie comme un fief. Chose toute moderne, toute romaine, tout humaine, la seigneurie tombe sous la loi civique qui règle la succession des champs, des maisons, de toutes les propriétés; en supposant que tout le monde sanctionne l'usurpation du seigneur, elle se décompose ou se compromet en passant du père aux fils, à des héritiers copartageants, à des successeurs multiples quelquefois contrariés par des testaments. Voilà plusieurs maîtres, une domination partagée, la guerre civile imminente; c'est aux vieux partisans à s'emparer des dissidences domestiques, des oncles, des cousins, des parents maltraités, des contradictions qui éclatent entre les personnes régnantes, et alors les révolutions de palais, les oubliettes mystérieuses, les enlèvements nocturnes suppléent à l'anarchie, fatiguée de pepétuer les batailles.

VI. Mais la seigneurie, nous le répétons, loin de dépendre de l'existence accidentelle d'un chef, réside dans l'impartialité, qui gagne du terrain sur les deux sectes; dans l'indifférence, qui annule les fureurs du moyen âge; dans le parti intermédiaire et populaire, qui détruit la foi aux anciens principes de l'Église et de l'empire; dans la nécessité d'une monarchie paisiblement révolutionnaire et dans l'urgence d'un maître qui rassure l'industrie, le commerce, l'agriculture, dont l'essor est tel qu'il ne peut plus s'arrêter pour aucune

confédération guelfe ou gibeline. Réduits au rôle d'opposants, trompés par le démon de la politique qui les sacrifie au perfectionnement de la seigneurie, quand les conspirateurs parviennent à poignarder le chef de l'État et suscitent enfin un tumulte dans la ville atterrée, soudain l'impartialité exploite l'assassinat à son profit et le tumulte, en se rectifiant par un homme nouveau, plus guelfe si l'homme immolé avait le tort d'être trop gibelin, ou, *et vice versâ,* plus gibelin si les couleurs de ce parti étaient trop effacées. Le conspirateur victorieux devient lui-même un seigneur en progrès, et si la multiplicité des héritiers laissait espérer le retour des républiques et de l'anarchie, dans ce moment sinistre il ne manque jamais un scélérat qui sauve la société en égorgeant ses frères, ou ses neveux, ou toute sa famille, pour assurer à ses peuples le bienfait de l'unité. L'histoire des révolutions obéit aux lois de l'esprit humain, mais non pas à celles de la morale.

VII. Sous le seigneur, la guerre municipale n'est plus ni l'aveugle combat des villes voisines réduites à s'épuiser en efforts inutiles, ni la bataille perpétuelle des guelfes et des gibelins, toujours campés les uns contre les autres sans qu'on pût espérer aucun résultat. Pour la première fois la guerre municipale cesse d'être stérile et éternelle et reçoit une solution en constituant les États d'après les principes d'une géographie impartiale. — 1° La lutte des deux sectes étant supprimée, la ville n'a plus à craindre les rébellions fédérales de la banlieue et de la campagne; tous les villages, toutes les bicoques des alentours tombent définitivement sous le rayon de la seigneurie. — 2° Les villes de second ordre succombent aux villes de premier ordre, sans que les ondulations italiennes puissent les ramener au

combat et rappeler l'égalité fausse et fictive que la loi du pape et de l'empereur imposait à toutes les communes. — 3° Les villes divisées et anarchiques, qui n'arrivent pas à la seigneurie, restent subjuguées par le seigneur le plus voisin dont elles sont la conquête prédestinée. — 4° En d'autres termes, les villes militaires, qui étaient les pilotis de l'antique unité royale, passent sous la domination des villes romaines plus importantes, plus fortes et plus rapides dans la révolution des seigneurs. — 5° Et il en résulte une sorte de renaissance géographique qui se donne comme la ressurection de l'antiquité, en haine du moyen âge qu'elle repousse, et du royaume des Longobards dont elle broye les derniers fragments. Les nouveaux chroniqueurs font remonter aux Grecs et aux Romains l'origine de leur ville natale : Pise veut être créée par Pélops, Gênes par Janus, Mantoue par Manthos, Padoue par Anténor, Velletri par Bellètra, Florence par Fiorino, Fiesole elle-même veut venir d'Hercule ou de Papius, frère de Dardane; c'est à qui se trompera le mieux en lisant Strabon, Tite-Live ou Homère; c'est à qui trouvera les synonymes les plus joyeusement saugrenues pour enjamber les Longobards en donnant la main aux Romains, et quoique la résurrection soit fantastique et imaginaire, quoique l'Italie des seigneurs ne soit ni l'Étrurie qui était militaire et rachitique avec des villes alpestres ou marécageuses, ni la province romaine qui était un véritable royaume centralisé par Rome, il y a renaissance, car on exhume l'idée fédérale des Étrusques transportée aux localités civilisées que Rome protégeait.

VIII. Le gouvernement des provinces conquises par le seigneur est doux, équitable, tolérant et humain

comme la seigneurie. Ce n'est plus le règne odieux d'une ville qui s'impose à la ville rivale, dont elle rase les murs, ensable le port, et démolit les quartiers; ce n'est plus la domination d'un tyran qui s'avance avec les torches et le fer des partisans; ce n'est pas non plus le gouvernement d'un roi soutenu par une hiérarchie légale et antipathique de ducs et de marquis étrangers. Faible et despotique, condamné aux seules ressources du secret et aux attraits de la paix, le seigneur ne règne qu'en ami, en allié, en chef quasi-suzerain, en ennemi de la guerre civile qu'il continue de trahir sur les confins de l'État. Il n'arrive que là où l'anarchie l'appelle, où de vieux partisans sont aux prises, et où l'un des deux partis l'invoque pour achever ses adversaires; il ne se maintient que là où il peut constituer des sous-tyrans, des familles subalternes qui rallient les guelfes ou les gibelins à sa domination; il ne réussit qu'en mystifiant tout le monde pour éteindre le feu de la guerre, pour étouffer l'anarchie qui pourrait l'expulser et pour supplanter les vieux entêtés qui l'ont appelé. C'est ainsi que les républiques caco chymes, les villes rechignées, les indépendances fondées sur des préjugés guelfes ou gibelins, disparaissent devant l'essor des seigneurs, après avoir traversé une dernière série de surprises bienfaisantes. Les sectaires s'effacent partout ou ne survivent qu'à l'état de conspirateurs ou de citoyens attardés dans les localités inférieures, pour caractériser les diverses seigneuries où l'œuvre de l'impartialité toujours imparfaite et manquée, ne fût-ce qu'en présence du pape et de l'empereur, force les seigneurs à s'appeler quasi-guelfes ou quasi-gibelins. Tout État italien impartial au centre est une quasi-tyrannie à la circonférence. La

force du progrès modifie ensuite le système général de la géographie politique en vertu duquel les peuples du Nord se ralliaient au suzerain de Rome, et ceux du Midi au chef de l'empire. Ce croisement de suzeraineté étant devenu inutile depuis les dernières victoires, la politique des seigneurs asservit tellement le pape et l'empereur, que désormais elle les exploite directement, et c'est au nord qu'elle est quasi-gibeline, tandis qu'au sud, on la voit engagée dans les alliances quasi-guelfes de l'Eglise. Au nord, les États guelfes se réduisent à des exceptions, c'est-à-dire aux villes militaires en décadence, aux quelques points de l'ancien royaume qui surnagent au milieu des centres romains. Réciproquement, au sud, les gibelins ne règnent par exception que dans les localités militaires à leur tour, comme *Palerme*, *Aquila* ou *Bénévent*, points isolés dans le déluge qui a submergé les Longobards, les Franks et les Allemands. Au reste, les intervalles et les voltes-faces multiples comme les chances mobiles des seigneurs, tendent à juxtaposer partout un État quasi-guelfe à un État quasi-gibelin, pour arriver à cette perfection requise par la loi, que nos voisins les plus rapprochés sont nos meilleurs ennemis.

IX. Le dernier caractère de la seigneurie est d'être une création exclusivement politique. Ni féodale, parce qu'elle suppose la destruction de la féodalité; ni moderne, parce qu'elle est pontificale et impériale de forme; ni impartiale, parce qu'elle travaille sur le fond des partis; ni partiale, parce qu'elle trahit les deux sectes du moyen âge, elle est un jeu d'équilibre, une combinaison de forces, la solution artificielle d'un problème artificiel qui consiste à demander l'indépendance d'une démocratie qui ne peut s'arracher aux vieilles lois de

l'Église et de l'empire. En définitive, la seigneurie est athée dans le sens rétrograde et dans le sens progressif du mot; car elle ne connaît ni le droit abstrait, ce Dieu des grandes nations, ni la franchise, la droiture, la sincérité, cette vérité relative des grandes époques de l'histoire; ni la féodalité, la hiérarchie, les miracles, et toutes les illusions de l'ère des croisades ou de l'ère des deux sectes qui déifiaient encore les deux chefs du moyen âge. Sa raison d'être à elle, c'est la raison d'État, démocratie blafarde, mystère sinistre, phénomène désolant que l'ignorance des peuples perpétue, menaçant d'une solitude éternelle les écoles des philosophes. Les seigneurs évaluent tout au point de vue matériel, comme s'il n'y avait ni foi ni loi dans le monde; ils profanent ce qu'ils touchent; ils flétrissent les traditions; ils brisent les institutions, et le temps qui les presse leur défend de reculer pour que de grands scandales s'accomplissent et que les multitudes soient heureuses et repues. Qui oserait demander du répit, ou se perdre dans des réflexions morales? L'impulsion du coup d'État défend de réfléchir; l'impartialité de la trahison ne peut interrompre son œuvre. Si on perd de vue ici le fil d'une conspiration, là un partisan à la veille d'une émeute, ailleurs l'espion, l'émissaire, le sicaire, qui se jettent au milieu d'une insurrection imminente pour lui enlever ses chefs, c'en est fait du seigneur, l'anarchie se déchaîne, on retombe dans la république, dans les massacres alternées, dans la religion du pape ou dans celle de l'empereur.

Le type du seigneur ainsi fixé, nous n'avons qu'à regarder les cent personnes qui vont surgir au milieu des tyrannies pour en voir la réalisation exacte et mathématique dans tous les États italiens.

CHAPITRE II

LES SEIGNEURS DANS LES VILLES
1313-1320.

Coup d'État des *Visconti* contre les Torriani de Milan,—Cangrande s'affranchit du grand conseil de Vérone.—Jacob Carrare trahit la guerre civile de Padoue.—Giberto Correggio s'efforce de tromper les partis de Crémone apaisés par Ponzino Ponzoni.—Cecco des Ordelaffi sort d'un tonneau pour supplanter les guelfes et les gibelins de Forli.—François Manfredi s'empare de Faenza.—Rinaldo d'Este de Ferrare.—Alberghetto Chiavelli de Fabriano.—Jean Gabrielli d'Agobbio.—Les Malatesti de Rimini et les *Vistarini* de Lodi passent de la tyrannie à la seigneurie.—Gui seigneur-évêque d'Arezzo.—L'impartialité à Sienne,—dans le Montferrat,—en Savoie, — et dans la jurisprudence qui se déclare contre le faux point d'honneur des deux sectes.

Les Torriani, tyrans guelfes de Milan, s'acharnaient tellement contre des hommes de leur propre parti que Azario dit avoir vu les guelfes plus cruels entre eux que contre les gibelins, et leur secte en se déchirant faisait jaillir de son sein le parti intermédiaire, décidé à trahir les deux extrêmes. La trahison de la seigneurie s'accomplissait le jour où *Mathieu* Visconti, chef des gibelins, compromettait Gui Torriani dans une insurrection contre l'empereur, qu'il soutenait ensuite contre le tyran insurgé.

Nous avons déjà exposé cette scène de duplicité en suivant l'absurde réaction de Henri VII de Luxembourg,

jaloux de réprimer les tyrans, les soumettant à une domination impartiale imitée de l'ère des podestats; nous avons vu comment la tyrannie se jouait de ses efforts en s'alternant pour passer des Torriani guelfes aux Visconti gibelins; or, cette transition ne déjouait pas seulement une réaction insensée et en arrière de deux périodes, Mathieu Visconti ne se bornait pas à imposer les couleurs gibelines à l'empereur qui voulait n'être ni guelfe, ni gibelin comme un juge du vieux temps, mais bondissant rapide au delà de sa propre tyrannie gibeline, trompant les deux sectes l'une par l'autre, il se plaçait au milieu, traître, indifférent, doux, humain, équitable, décidé à ne plus répéter, d'après ses expressions, ni les crimes des *Visconti* ni ceux des Torriani. Le titre de vicaire impérial, que Henri lui avait jeté comme un lacet pour l'entraîner en arrière, exploité avec l'impartialité de la seigneurie, devenait un gage aux indifférents, un signe de paix et de ralliement aux populations fatiguées de la guerre, le symbole d'une justice supérieure à la tradition maudite des partis. Peu à peu, de nouvelles lois ordonnaient aux bannis de rentrer, aux troupes d'exterminer les brigands, aux familles rivales de s'abstenir des guerres privées, aux nobles de respecter le peuple, aux partis de ne plus démolir les maisons des proscrits, mais de les conserver, « imo pro communi utilitate observantur »; la notion une et générale du bien public mettait un terme aux violences du moyen âge. Les forces de la métropole ainsi réunies, les séditions apaisées, les sectaires domptés, dans l'essor de sa prospérité, la seconde Rome deux fois plus puissante repousse le protecteur de tous les guelfes Robert de Naples et ses escadrons, dirigés par la politique à double entente de Mathieu, subju-

guent en 1313 Plaisance, en 1315 Bergame; Alexandrie et Tortone se soumettent à leur tour par les gibelins, parce qu'elles sont en retard d'un jour; même la longobarde Pavie succombe pour ne plus rappeler le royaume, et Milan alliée des seigneuries gibelines de Mantoue, Vérone et Forli, et des seigneuries guelfes de Ferrare, Rimini et Ravenne, devient le foyer d'une ligue générale de seigneurs, comme autrefois elle avait été le centre de la ligue des communes italiennes.

A Vérone, la tyrannie gibeline de la famille de la Scala se transforme en une seigneurie gibeline comme celle des Visconti, et Cangrande Ier profite du titre de vicaire impérial, qui lui est accordé par Henry VII de Luxembourg pour se placer au-dessus des partis. Depuis la chute d'*Ecelino* de Romano, ses ancêtres régnaient en capitaines du peuple régulièrement élus par le grand conseil de Vérone. Le 7 mars 1311, Cangrande refuse pour la première fois le titre de capitaine, et, supérieur au parlement, il détruit en même temps la tyrannie et la république, se déclarant seigneur perpétuel au nom de l'empire. Vicence trahie succombe à sa domination, et ses successeurs s'étendent aussi loin qu'Ecelino sans massacres, sans dévastations, se jouant des révolutions surannées de toutes les villes voisines.

Laborieux mais nettement accentué, l'enfantement de la seigneurie dans la lourde république de Padoue ne saurait avoir lieu sans renverser les Ronchi, les Altichini, les Maccaruffi, tyrans néo-guelfes et sordides qui se permettent tout contre les gibelins proscrits et patronés par la seigneurie gibeline de Vérone. En effet, la nécessité de défendre la patrie contre l'essor expansif de son éternelle ennemie, toujours fastueuse et royale, les condamne à multiplier les exils, à épurer

sans cesse la ville, à envoyer chaque jour de nouveaux suspects aux confins, « tamquam amici domini Canis. » En 1314, leurs prisons regorgent de victimes, de morts, de mourants, nus, enchaînés, étouffés pêle-mêle sans distinction d'âge et de sexe ; l'antique tour de Malta, qui, au temps d'Ecelino, avait fait dresser les cheveux sur la tête de tous les guelfes de la haute Italie, était renouvelée contre les gibelins dans les maisons mêmes des Ronchi et des Altichini. C'est au milieu de cette extrême détresse, de cette terreur impertinente que le parti intermédiaire se fraye sa route à la suite de la grande famille des Carrara, qui s'élève comme un juste milieu entre les tyrans néo-guelfes et les proscrits gibelins. Son premier soin est de frapper les tyrans. « Insultons-les, s'écrient les Carrare, ils commettent des « crimes infinis, et leur perversité nous donnera la « victoire. Au jour fixe, poursuit la chronique, Nicolas « de Carrare outragea Pierre, juge d'Altichino, et toute « la ville ayant pris les armes, les Carrara admirable- « ment armés, sur leurs palefrois, occupèrent la place, « tandis que les Ronchi, les Altichini et les Maccaruffi « avec d'autres populaires marchaient contre eux en « s'écriant : Mort aux Carrara ! qui s'efforcent de soute- « nir les traîtres impériaux et de surprendre la répu- « blique. » Au moment du combat, l'idée de la paix se glissant toute seule au milieu des combattants, l'évêque, qui l'interprétait avec les idées du vieux temps, arriva sur la place pour prêcher encore pour la millième fois l'une des inutiles pacifications de l'ère des deux sectes, et quand les Maccaruffi, vaincus par ses exhortations, se retirèrent, soudain les Carrare trahirent la pacification épiscopale et proclamèrent la paix des seigneurs. « En se retirant, dit la chronique, les Maccaruffi per-

« dirent leur parti; car on détruisit sur-le-champ les « maisons des Ronchi et des Altichini; le jour suivant « on traîna nus et on déchira sur les places Ronco et « Guercio, son fils. La nuit, Nicolas de Carrara, arra-« chant à l'évêché Pierre des Altichini et ses trois fils, « leur dit: —Voilà un moine auquel vous pouvez deman-« der l'absolution. Le matin, il les amena sur la place « devant la multitude qui, les voyant, cria : — Mort à « ceux qui spolient la commune et qui nous forcent à « mendier notre pain en exil, en commettant des cri-« mes infinis! — Prenez-les, répliqua Carrara, et « jugez-les suivant votre loi. Et ils furent mis en pièces « par la foule, et lorsque les moines ermitains vou-« lurent emporter les cadavres, la multitude, qui vit « sans lois, les enleva à leurs caisses et les traîna tout « le jour dans la ville et dans les champs. » Mais si les Carrare écrasaient les néo-guelfes, la forme républicaine qu'ils ne pouvaient encore détruire les empêchait de serrer le nœud de la trahison au cou des partisans, et les deux sectes leur opposaient d'impitoyables catégories. « Les guerres civiles, dit la chronique, se mul-« tipliaient avec les haines, les déceptions et les intri-« gues; il n'y avait aucun espoir de salut, et chaque « jour le seigneur de Vérone gagnait du terrain. Do-« minus Canis levatur in altum. » Battue en rase campagne, en 1314, la république laisse entre ses mains Jacob Carrare avec quinze cents prisonniers. Mais loin de sa patrie au pouvoir de l'ennemi, Jacob, plus puissant que jamais, profite du demi-jour mystérieux que lui ménage la déroute, et il se pose en médiateur entre la république ébranlée et la seigneurie gibeline de Vérone. « Padoue, dit-il à Congrande, très-puissante et « secourue par Trévise et par Bologne, vous résistera

« sans doute; si vous le permettez, je rentrerai et j'ar« rangerai une telle paix que certes personne autre que « moi n'oserait en parler. » Ravi d'avoir un tel homme à son service, Cangrande le laisse libre d'agir; atterrés, les citoyens de Padoue signent tout ce que Jacob exige d'eux, et moitié guelfe d'origine, moitié gibelin, grâce à son alliance avec Vérone, l'heureux coquin se trouve doué d'une force occulte que la fatalité lui donne en dehors des sectes et des institutions républicaines. Ce n'est pas qu'il manque d'adversaires et que les vrais citoyens ne frémissent en le voyant maître de leur sort, grâce à l'ennemi de la patrie; mais en 1317, quand la république échappe de nouveau à son étreinte pour revenir étourdiment à la guerre contre Vérone, il n'a plus qu'à la reprendre au moment où elle succombe encore sur le champ de bataille sous le choc le Vérone et des gibelins proscrits. Il lui impose une paix trop nécessaire, la fait accepter au grand conseil, malgré les déclamations républicaines des Maccaruffi, malgré l'émeute qui proteste contre la majorité du grand conseil, et malgré les vieilles lois de proscription contre les gibelins, auxquels il accorde l'amnistie pour rester le maître de la situation entre les deux partis en équilibre. Un matin, les gibelins profitent des dernières lueurs de la liberté républicaine pour piller les guelfes et venger ainsi les longues persécutions subies dans la misère de l'exil; alors les néo-guelfes effrayés, éperdus, voyant les Maccaruffi et leurs chefs déjà expulsés et se croyant à la veille d'une nouvelle proscription, sacrifient eux-mêmes la république en proclamant, le 7 juillet 1318, la seigneurie perpétuelle de Jacob Carrare. Par ordre de Cangrande de Vérone, leur chef, les gibelins s'empressent à leur

tour d'adhérer à la proclamation, et c'est ainsi que Jacob se trouve seul au pouvoir du consentement des deux partis opposés, doucement trahis dans l'intérêt général.

La tyrannie guelfe de Crémone est foudroyée par l'élan général. Son chef, Guillaume Cavalcabo, meurt en combattant la seigneurie de Milan; Benzoni, ami du tyran, tombe entre les mains des gibelins de Crême, qui le tuent; un troisième chef, Fondulo, est pendu avec ses deux fils, et Jacques Cavalcabo, qui espère régner encore, se voit assailli par son propre beau-frère, Ponzino Ponzoni, guelfe de mariage, gibelin d'alliances et prédestiné à la seigneurie par une trahison. Chassé, il se ligue avec les Visconti de Milan, les Scala de Vérone, les Bonacolsi de Mantoue, qu'il entraîne sous Crémone, et s'il ne peut vaincre le tyran, il le condamne à la transaction humiliante de s'en remettre à l'arbitrage d'une tierce personne, Giberto Correggio, seigneur de Parme. Nous avons déjà connu ce drôle remarquable; toutes les fois qu'il fallait une trahison ou une volte-face, nous étions sûr de rencontrer sa physionomie franche et joviale. Personne ne pouvait comprendre mieux que lui et apprécier à sa juste valeur la duplicité indispensable au bonheur des citoyens, et lorsqu'il se vit arbitre entre un guelfe et un quasi-gibelin, et dans la nécessité de se prononcer sur le sort de la ville, il fit un raisonnement d'une subtilité merveilleuse. On veut l'impartialité, se dit-il; qui plus impartial que moi? On demande une utile trahison; qui pourrait me surpasser dans l'art de trahir, si je trompais en même temps Guillaume Cavalcabo et *Ponzino Ponzoni?* Crémone cherche un seigneur; eh bien! je serai le plus gentil des seigneurs. Aussitôt il éloigne les deux chefs sous prétexte de calmer les esprits, et il se met à leur

place en se faisant proclamer maître absolu. Mais on trouve un défaut capital à son raisonnement : si les prémisses en étaient solides et incontestables, la conséquence se heurtait contre l'objection naturelle qu'il ne suffisait pas d'être un vaurien pour faire un seigneur ; que la première condition de cette dignité était d'être indigène, et que c'était faire beaucoup trop d'honneur aux Crémonais que de leur supposer une disette d'hommes à deux faces quand il ne s'agissait que d'en trouver un seul. On l'écarta brusquement, et les deux partis opposés, d'accord pour maintenir encore la république, donnèrent le pouvoir à Egidiolo Piperata avec le titre d'abbé, c'est-à-dire de tribun du peuple. Mais cette fois on tombait d'un excès à l'autre; et si Correggio était vaurien, le nouvel élu péchait par excès d'honnêteté, et il présentait d'ailleurs l'inconvénient impardonnable aux yeux de la foule de n'être ni grand seigneur ni prince, et de tenir aux préjuges républicains. Dès lors, Jacques Cavalcabo, très-persuadé de la supériorité de la tyrannie sur les républiques, se rua sur lui, le tua et chassa en même temps un grand nombre de gibelins, y compris Ponzino Ponzoni, son rival, aux incompréhensibles muances, et la violence de son coup d'État lui aurait assuré le pouvoir si Ponzino Ponzoni, persuadé à son tour de la supériorité de la seigneurie sur la tyrannie, ne lui avait opposé sur-le-champ le parti des Maltraversi, l'étouffant peu à peu par ces nouveaux partisans, girouettes par principe et sans caractère par patriotisme. En 1318, une trahison l'appela dans la ville, et, proclamé par les Maltraversi et les gibelins, il renversa la tyrannie en créant la seigneurie.

Crême se dérobe en 1315 à la domination de *Milan* avec *Maranzio Guinzoni*, chef gibelin, et s'il ne reste

pas chef de la ville d'après le principe de l'impartialité, qui décernerait le gouvernement à ce gibelin ennemi des gibelins milanais, c'est que la tyrannie guelfe des Benzoni, ses rivaux, est nécessaire pour résister à la seigneurie trop prépondérante des Visconti.

Dans la ville militaire de Forli, sous la tyrannie guelfe de Robert, roi de Naples, jadis imposé par le pape, les trois familles des *Ordelaffi* gibelins, des Calboli guelfes, et des Orgogliosi qui avaient déserté les premiers pour suivre les seconds, se présentaient avec les nuances requises pour le grand jeu de la seigneurie, et chacune d'elles brûlait d'être utile à la patrie en supplantant les deux autres, aucune d'elles n'était retenue par les scrupules d'une fidélité intempestive. Les Orgogliosi, qui avaient l'expérience des deux sectes opposées, étaient naturellement appelés à régner; et par une sorte de considération pour le double rôle qu'ils étaient capables de jouer, Santillo, commissaire du roi, les prenait pour alliés en haine des Calboli opprimés et des *Ordelaffi*, exilés. Mais si les Orgogliosi pouvaient être aux deux sectes en même temps, les Calboli et les *Ordelaffi* n'avaient qu'à se coaliser pour les surpasser en duplicité, et un beau jour, au nom de l'indépendance de la liberté, de la république, de la tyrannie des guelfes, des gibelins, de tout ce qu'on pût imaginer, on vit sortir d'un tonneau de vin qu'on roulait dans les rues *Cecco Ordelaffi* qui renversa les Orgogliosi et la tyrannie napolitaine pour s'emparer de la ville, à compte et demi avec les Calboli. Puis, profitant de ses avantages de gibelin agréable au peuple dans une ville militaire et hostile à l'Église sa souveraine, il fondit tout à coup sur les Calboli, ses alliés, les chassa à jamais, et, passé maître ès trahisons, il mé-

rita de fonder la dynastie quasi-gibeline de Forli.....

Faenza gémissait, comme Forli sa rivale, sous le roi Robert, avec la différence qu'elle n'avait que deux cartes à jouer; la famille des *Acarisi*, emprisonnée, et celle des Manfredi, complices de la tyrannie du roi. Comment pouvait-elle arriver à la seigneurie avec une famille captive et l'autre compromise? Par la trahison, qui se joue des catégories républicaines, des attentes des partis et des prévisions des ingénus; et un jour le chef des guelfes, François Manfredi, chasse les commissaires du roi guelfe et fonde ainsi la dynastie quasi-guelfe de Faenza.

Ferrare, elle aussi, s'insurge sous Robert, en 1317 et rappelle Rinaldo d'Este descendant des anciens tyrans guelfes chassés dix ans auparavant. Le voilà guelfe de naissance, ennemi des guelfes napolitains et seigneur de Ferrare, qui fête son avénement tous les ans comme l'époque la plus brillante de son histoire.

Alberghetto Chiavelli reproduit l'histoire de la famille d'Este à Fabriano, où, guelfe de naissance, expulsé en 1306, l'an de tous les éclats gibelins, il rentre exactement en 1317 transformé en seigneur; et aussitôt la ville s'embellit, se fortifie, se développe, et de nouvelles églises appellent les artistes, qui ne manquent jamais là où la révolution se révèle.

Agobbio trouve son seigneur dans la famille même de ses tyrans guelfes les Gabrielli, et en 1312, Jean Gabrielli, qui renverse son parent Lello podestat et l'emprisonne, se voit guelfe de naissance, gibelin par l'action, flottant entre les deux sectes et véritable seigneur avec les alliances opposées de Pérouse guelfe et des Romains gibelins.

A Rimini les Malatesta glissent peu à peu de la ty-

rannie guelfe à la seigneurie quasi-guelfe. Comment se dépouillent-ils tout à coup de la rudesse des tyrans? Quelle est la trahison décisive qui change tout autour d'eux comme par un coup de baguette? De quelle manière la fureur des proscriptions cède-t-elle la place à l'humanité doucereuse et perfide qui transforme l'Italie? On ne saurait le dire : on voit seulement, au ton cafard de la chronique, qu'un faux air de candeur et d'innocence déguise tout le passé de cette famille, qu'une imposture bénévole et naturelle jette un manteau courtois sur les derniers assassinats, et que si le palais des seigneurs est orné d'oubliettes, on ne voit plus les cadavres et on ne s'enquiert plus des victimes. Parlez-vous de Parcitade sacrifié; leur meurtrier Malatestino « era tanto « amato che non si portia contare. » Parlez-vous de ses meurtres nombreux; il l'avouait lui-même, « egli « stesso lo confessava, » ce nom seul de gibelin lui donnait des nausées; mais borgne, il voyait mieux avec un seul œil que les autres avec deux. Enfin parlez-vous de Pandolphe Malatesta, qui invitait à dîner le comte Ghiazolo et le faisait assassiner au milieu du banquet; c'était un magnifique seigneur, « resse bene la città, » et pour glorifier sa famille, il voulut être fait chevalier avec d'autres de sa maison au milieu d'une fête égayée par les tours de force de quinze cents saltimbanques et l'affluence de toutes les dames et de tous les chevaliers de l'Italie centrale.

Les Vistarini de Lodi, d'abord à la tête des guelfes et ensuite des gibelins, fondent une seigneurie quasi-gibeline, et au milieu de leurs fêtes on entend à peine les hurlements des prisonniers qui meurent de faim, renfermés dans des coffres. — Foligno arrive à la seigneurie avec son tyran guelfe Trincia des Trinci, —Spoleti

avec messire Celle,—Cortone avec les Casali,— Amelia avec Jean Aleriano,— Saint-Severino avec les Imelducci, —Matelica avec les Ottoni,—Montemilone avec Michele, —Aqui avec son évêque, qui joue lui-même le rôle de seigneur dans son concile de 1305, où il réforme son clergé—L'évêque de Trente publie de nouveaux statuts en 1307, et, par un changement que le chroniqueur appelle merveilleux, les guerres cessent tout à fait et le comte du Tyrol, autrefois chef des gibelins, ne renouvelle plus ses attaques.

Arezzo se donne spontanément à son évêque Gui, de la grande famille gibeline des Tarlati, désormais impartiale, et « Gui, dit le génie d'Arezzo, évoqué par ser « Gorello, fut un chef si vaillant, magnifique, gracieux « et plein de hardiesse, que, chéri des guelfes et des « gibelins, on l'élut d'un commun accord bienheureux « seigneur de mon peuple, pour apaiser toutes les dis- « cordes. Sous lui, tous les voisins s'inclinaient devant « moi, les uns par amour, les autres par crainte. C'était « heureux de vivre sous son manteau : on voyait les forts « et les châteaux ruinés ; les ennemis, les partisans, les « tyrans, les malfaiteurs en déroute, seuls les hommes « vertueux régnaient avec Gui. »

Coquette et militaire, Sienne se sert de sa tyrannie guelfe des Neuf pour imiter la seigneurie sans sacrifier la forme républicaine. En effet, quand en 1315 les Tolommei guelfes viennent aux prises avec les *Salimbeni* gibelins, les Neuf interviennent avec force gendarmes à pied et à cheval, et séparent les combattants. Bientôt la lutte recommence, mais les Neuf ordonnent aux partisans, sous peine de la tête et de la confiscation, de paraître devant eux avant qu'une petite chandelle d'un sou ne soit consumée. Plus tard l'amour de la

patrie trahit les partis qui s'unissent pour refouler les Tarlati d'Arezzo. En 1318, l'amour de l'unité pousse les Tolommei à s'unir au parti opposé des gibelins de la noblesse et du bas peuple pour s'emparer de la ville au cri de : « Mort aux Neuf ! » mais la capricieuse république ne permet pas qu'on lui force la main, et la magistrature des Neuf broie l'insurrection en rasant une foule de maisons.

Dans les régions féodales, le droit antique, la monarchie assurée, la succession fixée d'après le droit d'aînesse, la nécessité reconnue d'un chef unique, l'habitude de l'obéissance, tout concourt à établir l'impartialité du chef, qui abolit les deux sectes comme des ornements postiches autrefois acceptés pour manœuvrer au milieu des batailles générales. — Ainsi après avoir donné deux tyrans, l'un gibelin, l'autre guelfe, la maison des Montferrat arrive à l'impartialité en 1308 avec Théodore Paléologue, qui règne vingt ans sans catastrophes et sans aventures. Son successeur Jean II règne quarante ans et Valence se donne à lui en 1347, pour mettre un terme aux divisions qui la déchiraient. « Subditos suos, dit Azario, sive guelphos, sive gibelinos, « amavit et honoravit justa ipsorum merita. » Impartial chez lui, il n'était quasi-gibelin qu'aux frontières, et, d'après le même chroniqueur, « il combattit toujours « le prince d'Achaïe, et tous les guelfes d'Ast, d'Ivrée, « du Canavais et d'Alexandrie, tandis que toujours il af- « fectionna les gibelins ses voisins de Pavie, Verceil, « Ivrée, Turin et Aqui. »

La maison de Savoie à deux faces, la visière baissée, guelfe en Piémont, gibeline en Savoie, possède les qualités requises pour la seigneurie ; rien ne lui manque, ni l'audace française ni la perfidie italienne, et ses deux

branches de Savoie et de Piémont deviennent tout à coup impartiales, l'une avec Amédée V, l'autre avec Philippe, auquel un mariage donne le titre de prince d'Achaïe et de Morée. Toute dissidence entre les deux branches s'évanouit : le suzerain de Chambéry commande, le vassal de Turin obéit, et les deux États marchent de conserve sous la direction du premier, qui abordait Henri VII de Luxembourg au sommet du mont Cenis, d'où l'on découvre l'Italie, pour lui donner le conseil de ne favoriser aucune des deux sectes italiennes. Henry ne le comprenait qu'en podestat attardé; mais Amédée nommé vicaire impérial comme les Visconti, les Scala, les Bonacolsi et les Camino, exploite toutes les guerres civiles sottement excitées par l'empereur. Il prend Ast au nom de l'empire, Ivrée au nom de la paix, et, nommé prince, il reste dans la chronique avec le titre de grand, qui signale l'avénement de la seigneurie dans la maison de Savoie. Plus versatile, son vassal Philippe est un guelfe qui trahit tous les guelfes à Ast, où il leur devait la ville, à Pavie, à Verceil, où il emprisonne les tyrans ses alliés, à Turin, où il conspire avec Silo, chef des gibelins. Dans sa duplicité, il appuie l'aîné de Saluce contre le cadet, en lui soutirant Raconigi, Revello et Carmagnola; il soutient en même temps le cadet en lui donnant sa propre fille; continuellement de l'un et de l'autre parti, il mériterait d'être le type des seigneurs, si, représentant d'une terre à double entente, il ne finissait par se trahir lui-même. Aux frontières ses contradictions l'entravent, le paralysent, l'annulent; de la secte qui arbore les clefs de l'Eglise il doit battre en retraite devant le tyran pontifical de Naples; *impérial* en haine de Naples, il doit reculer devant les Visconti de Milan, et cette capitale de Pavie

avec ses dépendances royales, convoitées depuis les temps de Bérold, échappe sans cesse aux deux branches savoisiennes.

Un document nous permet de mesurer avec précision jusqu'à quel point les deux sectes étaient brisées, sous le règne impartial des seigneurs : je veux parler du traité *De Guelphis et de Gebellinis*, où Bartolo, jurisconsulte des seigneurs, soumet à une sorte de casuistique l'état des personnes troublé par une foule d'expulsions, de proscriptions et d'amnisties qui ne pouvaient jamais être complètes. «Dans le sens ancien, dit-il, « personne ne peut se dire guelfe dans une province « et gibelin dans l'autre; car les deux sectes sont deux « principes, et il n'y a qu'un pape et un empereur « dans le monde. » Mais en parlant de son temps, le jurisconsulte tombe de cette hauteur antique, et l'universalité des principes disparaît entièrement. « Dans le « sens actuel, dit-il, on peut être guelfe dans une ville « et gibelin dans l'autre; les deux partis ne sont plus « que des passions variables : *affectiones sunt circa « diversa;* on peut rester guelfe, tout en tuant un tyran « guelfe ou gibelin en sacrifiant un tyran gibelin. A « Pérouse, on voit des citoyens qui se prétendent en « même temps gibelins de noblesse et guelfes de natu« ralisation, *quo ad statum civitatis.* Tout cela semble naturel, légitime au grand jurisconsulte; qui se résume en déclarant que les deux sectes ne sont plus permises que dans le cas exceptionnel d'un grand intérêt public : « honestum virum, dit-il, non decet esse factionis guel« phæ vel gebellinæ, nisi ex magna causa. » En complétant la casuistique de Bartolo par la politique, on arrive à la conclusion que, abolies dans la vie privée, faussées dans leur propagande générale, contradictoires dans

leur profession de foi, anarchiques même dans l'état des personnes, les deux sectes étaient désormais réservées aux grands chefs chargés d'abattre les tyrans, ou aux seigneurs pour étendre leurs confins aux dépens des voisins.

CHAPITRE III

LES VILLES EN RETARD.

Les Visconti ouvrent les prisons de Pavie,—apaisent les partis de Plaisance,—et s'imposent aux deux sectes d'Alexandrie.—Ivrée se soumet aux comtes de Savoie pour se soustraire à sa propre anarchie.—Incertitudes de Parme.—Malheur de Trévise qui tue son seigneur.—Dernières splendeurs des tyrans de Lucques et de Pise. — Dernièrs efforts des sectaires de Florence et de Gênes.—Scènes de désolation dans toutes les républiques survivantes.

La seigneurie ne serait comprise qu'à moitié, si on ne suivait pas toutes les villes qui disparaissent l'une après l'autre, faute de seigneurs indigènes. Ici c'est un autre spectacle : c'est le revers de la médaille, c'est l'impuissance de la tyrannie, c'est la faiblesse de l'anarchie, ou subjuguée par les seigneurs, ou forcée d'éliminer elle-même tous les cas possibles de son indépendance pour arriver à la paix de l'impartialité sous une domination étrangère.

Pavie, capitale de l'ancien royaume, ne peut plus se défendre par ses tyrans guelfes, les Langusco; aristocratiques, hostiles au *peuple*, amis de tous ses ennemis, ils ne régnaient que par l'alliance des Torriani de Milan, des Cavalcabo de Crémone et de

tous les tyrans de leur propre parti et antérieurs à la descente de Henry VII de Luxembourg. Depuis la volte-face de Milan, ils se trouvent exposés, compromis à l'intérieur, menacés à l'extérieur; Philopone Langusco tombe entre les mains des Visconti; son fils Ricciardino meurt sur le champ de bataille, après s'être livré à moitié en se plaçant sous le patronage de la tyrannie napolitaine; et, pour la première fois depuis la chute de l'empire romain, Milan pénètre en reine dans le vieux repaire des Goths et d'Alboin. Son premier acte est d'ouvrir les prisons, d'où l'on voit sortir la famille des *Beccaria*, chérie du *peuple*, et, d'après Azario, « elle ne s'écarta plus de l'amour, de l'obligation et des « services dus aux Visconti. » Voilà le triomphe de Milan sanctionné par la démocratie de Pavie.

Rivale de Pavie, amie de Milan, Plaisance s'efforce d'improviser la seigneurie, au moment même où elle veut se dégager de la réaction impériale de Henry VII de Luxembourg, et ses gibelins, tout à coup devenus des girouettes comme les Maltraversi de Crémone, rappellent le tyran guelfe Alberto Scotti que la réaction avait chassé. Ne méritait-il pas toute leur confiance? Guelfe ennemi de tous les guelfes, tour à tour favorable et hostile aux Torriani de Milan, il pouvait se placer entre les deux sectes pour représenter la révolution de l'impartialité. A peine est-il rentré, Lodrisio Visconti, de de la famille de Milan, et les gibelins lui demandent, au nom de l'empereur, de chasser tous les guelfes, et, en homme convaincu de la nécessité de trahir ses meilleurs amis, il les chasse d'un seul coup, en sorte que la chronique, admirable de netteté, de rapidité et de concision sur ce point, dit que, « rappelé par les gibelins, « il mit en fuite les guelfes. » Pour établir un parfait

équilibre, il ne manqua pas non plus de chasser les gibelins à leur tour : ce que le chroniqueur annonce avec une égale concision, en ajoutant « qu'il exila le « seigneur *Albertino Lando* avec son parti ; » et c'est ainsi qu'il devint seigneur, après avoir été tyran deux fois; « et alors, dit le texte, le seigneur Alberto eut « pour la troisième fois la domination de Plai« sance. » Mais ce n'était pas assez de trahir tout le monde, il fallait y mettre des procédés, ne pas montrer le couteau, ni faire crier les victimes, ni chasser en masse les partis, ni renouveler en partie double les expulsions des tyrans; et, s'il n'était pas possible d'étouffer à la sourdine tous les partisans, au milieu d'une foule indifférente, sous une industrie impartiale, avec un commerce très-humain; si les voisins, les traditions, la position toujours secouée même aujourd'hui, entre les ondulations soulevées dans le Midi et celles soulevées par le Nord, ne permettaient pas cette solution pacifique et spontanée, tant pis pour Plaisance; après avoir éliminé les deux cas de son indépendance par les guelfes doucereusement trahis par un guelfe, ou par les gibelins trompés à l'amiable par un des leurs, elle devait tomber sous une domination étrangère. Les *Landi*, expulsés par Scotti, invoquèrent Milan, et Galéas Visconti s'empara de la ville, au nom de la paix générale, qu'il obtint en se bornant à exiler les plus compromis des sectaires. « Ledit seigneur Galéas « Visconti, dit la chronique, d'après le conseil de quel« ques gibelins, pour bien gouverner la ville, fit pren« dre quatorze nobles et les envoya à Milan à son père « Mathieu, c'est-à-dire sept du parti d'Albert Scotto et « sept de celui d'*Albertino Lando.* »

Les Lanzavecchia, gibelins, entraînent, en 1315,

les troupes milanaises des Visconti sous les murs d'Alexandrie qui les avait expulsés; ils rêvent une rentrée à main armée, une conquête du vieux temps, une vengeance qui chasse les guelfes ou les ensevelisse sous les décombres de leurs maisons. Mais, au moment où leur victoire commence à se dessiner, le général milanais Luchino Visconti voit les guelfes de l'intérieur soudain tournés, insurgés contre Bauzio, capitaine du roi de Naples qui tenait la forteresse, et pressés de tromper les fureurs gibelines en invoquant, en devançant eux-mêmes l'impartialité de Milan. C'est ainsi que la ville brillante de la ligue lombarde disparaissait en transformant, avec une rapidité toute militaire, une conquête étrangère en une seigneurie impartiale.

Ivrée, centre du dernier roi et du dernier prétendant, est si agitée vers 1313 par les violentes commotions des deux sectes qu'après « un gros meurtre d'habitants en plusieurs fois, » les sages se réunissent en conseil pour aviser aux moyens d'éviter la destruction totale de la cité. Encore attardés dans l'ère antérieure, mêlant les idées des deux sectes qu'ils voudraient garder à celle de l'impartialité qu'ils croient indispensable, ils décident que leur ville sera gouvernée par deux tyrans, l'un guelfe, le prince du Piémont, l'autre gibelin, le marquis du Montferrat, lesquels s'alterneront tous les ans. Mais cette impartialité aux ondulations isochrones jeta la commune dans un tel excès de « violences et de tyrannies, dit la chronique, « que la plus grande partie des habitants fut contrainte « d'abandonner biens et maisons et de s'en aller domi- « cilier autre part, aimant mieux endurer tous autres « insultes de fortune qui pourraient survenir que de

« mourir misérablement par les mains de leurs parents « et citoyens. Par quoi ceux qui étaient en la cité de « plus grande apparence, étant encore réduits en con« seil pour obvier à tant de calamités, mirent en déli« bération de donner la charge totale de leur républi« que au grand comte Amée de Savoie, lequel n'avait « jamais tenu parti ni guelfe ni gibelin,.... » et l'histoire d'Ivrée rendit ainsi son dernier soupir, recueilli en français par la chronique savoisienne.

Gibert Correggio, l'homme le plus changeant de l'ère la plus versatile, transforme par une double mutation sa tyrannie guelfe en une seigneurie impartiale. A l'époque d'Henry VII de Luxembourg, il renonce au titre de capitaine de la république pour prendre celui de vicaire du roi Robert en Lombardie, où il ambitionne des conquêtes, au rebours des *Scala* et des *Visconti*, et à l'époque des seigneuries, en 1316, il se fait proclamer officiellement seigneur, s'improvisant en même temps maître de Crémone, où nous l'avons déjà vu double traître de Cavalcabo guelfe et de *Ponzone* gibelin. Mais Parme n'a ni assez d'espace, ni assez d'habitants pour soutenir des manœuvres si compliquées entre la double ondulation de Naples et de Milan, et en 1317, chassé de Crémone, il se trouve à moitié détrôné chez lui et réduit à l'état de capitaine salarié, contre le roi Robert dont il s'était déclaré le vicaire. L'année suivante, on tend des chaînes dans les rues : la guerre civile est imminente.

Nous avons vu que le tyran de Trévise, Ricciardo de Camino, passant par une demi-trahison des guelfes aux gibelins, se faisait nommer vicaire impérial, pour s'engager à l'impartialité des Visconti et des Scala, et que les guelfes trahis le faisaient frapper à la tête par

un paysan qu'ils tuaient sur-le-champ sous prétexte de venger leur victime. Nous avons vu qu'agonisant, entouré de conspirateurs qui versaient de fausses larmes, Ricciardo déclarait qu'il n'était pas la dupe de cette prétendue vengeance qui avait fait disparaître l'assassin, et que sa vengeance serait la ruine de Trévise, prédestinée à de grands malheurs faute d'un chef impartial. Sa prédiction s'accomplit : son frère, voulant punir la conspiration, est emporté au bout de huit mois; la ville redevient une république sans chef, sans gouvernail, à la merci d'Altenero Azzoni et d'*Avogaro Tempesta*; les guelfes la menacent par l'Autriche, les gibelins par Vérone, et l'unique ressource qui lui reste est de se donner à l'Autriche, en 1318, par l'entremise du comte de Goritz.

Guecelone se réfugiait à Feltre et à Bellune qu'il détachait de Trévise, et là il aurait peut-être joué le rôle de seigneur et de traître chéri du peuple, si désormais en déroute, foudroyé par les guelfes dans des localités subalternes, à la merci de son défenseur naturel *Cangrande* de *Vérone*, il n'eût été un seigneur avorté à la veille de recevoir son coup définitif.

Pise et Lucques également faibles et attardées, également fières d'avoir régné sur toute la Toscane, l'une dans l'ère des évêques, l'autre dans celle plus lointaine du royaume, se trouvent trop voisines pour arriver toutes deux à la solution des seigneurs, et flottent dans un vaste flux de tyrannies par lesquelles elles se portent les coups les plus meurtriers, en continuant de se disputer leur propre existence et la domination de la Toscane. Tour à tour conquises ou conquérantes, elles ne connaissent pas le milieu de la tranquille indépendance, et on s'étonne de les voir passer inutilement de

l'excès de la détresse à celui de la puissance. Ainsi, à la mort de l'empereur Henry VII, son tyran, en 1313, Pise ne sait plus que faire; personne n'en veut : ni Frédéric de Sicile, ni Henry de Flandre, ni Amédée de Savoie. Mais quand enfin *Uguccione* de la Faggiuola, chef des gibelins toscans, l'accepte, soudain il bat dans la vallée de Nievole le roi Robert, les Florentins, tous les guelfes, et Lucques envahie, affreusement saccagée, succombe à sa domination gibeline, en sorte qu'avec lui la capitale épiscopale de la Toscane semble répéter sur la capitale royale la victoire romaine que Milan, grâce aux Visconti, venait de remporter presque en même temps sur Pavie. Cette fois, on dirait que Lucques est perdue à jamais; ses gibelins règnent en bandits avec la conquête pisane; ses ouvriers en soie s'enfuient et se dispersent dans toute l'Italie; les citoyens perdent un art que tous leurs rivaux s'empressent d'exploiter ailleurs : ne croirait-on pas que la vieille cité militaire va disparaître à jamais? Mais humiliée, avilie, frémissante, Lucques fixe les yeux sur son citoyen *Castruccio Castracani,* lieutenant du tyran. Né dans l'exil, aventurier hardi, sage dans les coups de tête les plus étranges, meurtrier en Angleterre, soldat en France, et même, ce qui vaut mieux, à Plaisance où il avait appris l'art de se battre en partisan, issu de la famille des *Antelminelli,* qui occupait toute une rue, enfin l'un des capitaines les plus vaillants de l'Italie, il réunissait toutes les qualités nécessaires pour venger la liberté de Lucques en créant une nouvelle tyrannie à contre-sens de celle de Pise. Dès que cette pensée germe dans le peuple, *Uguccione* mande à son fils *Geri* d'emprisonner Castruccio. Géri l'invite à souper et le fait charger de chaînes. Il est donc des nôtres, s'écrient les

Lucquois, et, ivres de joie, ils s'insurgent avec une telle furie que les geôliers sont forcés de le mettre à la porte de la prison encore enchaîné, et les Pisans en fuite se voient précédés à Pise par l'influence lucquoise, qui enjambait à son tour les murs de la ville rivale, y suscitait des attroupements confus sous prétexte de poursuivre un taureau et le cri : *Al toro! al toro!* bientôt transformé dans le nouveau cri : *Liberté! liberté!* fermait pour toujours les portes à *Uguccione*, qui était sorti de la ville pour assister au coup d'État de son fils. Jamais tyran ne se vit plus violemment trompé. L'excès de sa prudence lui fermait les portes des deux anciennes cités, l'une insurgée au nom de l'indépendance gibeline, l'autre au nom de la république guelfe. Les chaînes dont il avait voulu charger son lieutenant restaient deux siècles suspendues comme un trophée à la tour de Lucques. Jamais il ne répara sa défaite et, poursuivant la victoire que ses compatriotes avaient mise entre ses mains, Castruccio prit la Lunigiana, Prato, Sarzana, Pontremoli menaçant toutes les villes toscanes et Pise elle-même entravée par sa propre république, comme si Lucques, « Tusciæ caput, » et siége de ducs, devait reconquérir son ancienne domination avec la tyrannie de son fantasque gibelin.

Incapable de se créer ne fût-ce qu'un faux-semblant de seigneurie, Florence reste sous la tyrannie guelfe de Naples, et, continuellement agitée, elle se divise dans les deux partis des amis et des *ennemis* du roi. Les derniers s'insurgent, en donnant le rôle de tyran gibelin à un drôle d'Agobbio qu'ils élèvent avec le titre de bargel, sorte de milieu entre le sbire et le prévôt. Les amis du roi le chassent honteusement, l'accusant de faux et de rapine, et, dans l'impossibilité de se trahir

mutuellement, les Florentins se traînent à travers des tumultes vulgaires qu'ils peuvent à peine comprimer en prolongeant de trois ans cette tyrannie napolitaine, qu'ils avaient créée dix ans auparavant au milieu des plus grands dangers de la réaction impériale contre les tyrans.—Les Génois laissent éclater en pleine rue les combats que les Florentins cachent à moitié, et, poursuivant à ciel ouvert une impartialité toujours manquée faute de ténèbres monarchiques, ils vivent au milieu d'affreuses agitations. En 1313, les gibelins chassent les guelfes. L'année suivante, les Doria gibelins expulsent d'autres gibelins, les Spinoli, après une bataille de vingt-quatre jours. La bataille continue entre la ville et la campagne, la première mi-partie de guelfes et de gibelins, la seconde entièrement gibeline: impossible de paralyser les partis que la république enhardit: « La fatalité voulait, dit la chronique, que « tous les efforts pour obtenir la concorde excitassent « de plus grandes discordes. » Quand les Spinola rentrent, les Doria sortent dédaigneusement; quand les Fieschi et les Grimaldi guelfes arrivent au pouvoir, les Spinoli se retirent à leur tour. La république, devenue guelfe, ne résiste à ses exilés qu'en se soumettant à la tyrannie napolitaine. En 1219, elle est aux prises avec la campagne; l'année suivante, elle est assiégée: on la dirait revenue à cette époque où ses concitoyens étaient sur le point de l'étouffer sous la rébellion des villages.

Brescia se jette avec une sorte de gaieté impétueuse vers l'impartialité des seigneurs, en décrétant en 1313 force pacifications et mariages croisés entre les deux sectes. Mais la seigneurie ne se crée pas au milieu des fêtes, avec les formes républicaines, du commun accord des partis, et les Maggi détruisent à coups de poignard

la pacification décrétée. Expulsés, ils menacent la ville avec les forces de *Vérone;* il ne reste plus aux citoyens d'autre ressource que d'imiter Gênes et Florence en se jetant dans la tyrannie napolitaine.

Partout les républiques présentent les mêmes phénomènes. Césène, qui chasse en 1314 les Calesidi, néo-guelfes, les voit réintégrés quatre ans plus tard par le seigneur de Rimini, devenu son podestat, en sorte que son indépendance est menacée comme au temps où elle flottait entre les brigands de Rimini et la démocratie de Faenza : « Tra tirannia vive e stato franco. » — Dans la république d'Orvieto, les Monaldeschi, victorieux des Filippeschi, se scindent en deux partis pour renouveler les guelfes et les gibelins au moment où toutes les seigneuries les étouffent. — En 1315, les gibelins de Recanati chassent les guelfes en maltraitant l'évêque. Cinq ans plus tard, ils en égorgent trois cents, massacrant jusqu'aux enfants à la mamelle. Le jour de l'Invention de la croix, en 1322, les guelfes, protégés par l'Église, fondent sur les gibelins, les égorgent et brûlent la ville presque en entier.

L'anarchie est à peine dissimulée à Bénévent, où les citoyens insultent le recteur, en 1316; — à Osimo, où la même année Lipaccio Guzzolini renferme l'évêque dans une prison perpétuelle; — à Jesi, qui succombe en 1320 à la tyrannie de Philippe Simonetti. — Bertinoro se donne à la seigneurie de Forli par l'entremise de ses *Mainardi,* qui avaient expulsé les Calboli. — Cervia se soumet à Ravenne, grâce aux Leoni expulsés par les Rivoli. — San-Sepolcro tombe en 1318 sous Gui de Pietramala, tout en continuant à se déchirer, — De gré ou de force, les localités secondaires et attardées renoncent à leur antique indépendance.

Le royaume de Naples partage l'impuissance que l'Église le charge de protéger dans toutes les villes attardées de la haute Italie, sans profiter ni de l'unité royale, ni de la forme monarchique, ni de l'impartialité du droit féodal. Sous Robert, nous y trouvons des déchirements intérieurs qui nous permettent de le comparer aux seigneuries bâtardes et forcées comme celle de Sienne. — Toujours tyrannie gibeline par la nécessité de résister au roi guelfe de Naples, la Sicile est à son tour en proie à l'agitation qui met aux prises les Vintimiglia guelfes avec les Palici et les Chiaramonti gibelins. — La Corse garde une position indécise sous la tyrannie mobile des Génois, qui règnent également sur ses deux régions opposées sans arriver eux-mêmes à l'impartialité. — Et la Sardaigne se classe à son tour parmi les régions attardées, ne fût-ce qu'à cause de l'incertitude qui plane sur sa destinée, à la merci des Pisans, des Génois et des Aragonais, et sur le point de devenir une terre étrangère, grâce aux concessions de Boniface VIII et à la défaillance à peu près complète de Pise.

CHAPITRE IV.

LA RÉACTION PONTIFICALE CONTRE LES SEIGNEURS.

1320.

Le fils du pape se charge d'écraser les seigneurs, qu'il accuse de nécromancie.—A la tête de la croisade contre Milan, — il est déjoué d'abord par l'hypocrisie de Mathieu Visconti,—ensuite par la dextérité de Galéas. — Cangrande de Vérone, loin de fléchir, s'étend dans la Marche. — Les Carrare de Padoue se défendent avec la protection de l'Autriche et l'appui des paysans.—Le peuple de San Arcangelo arrache les Malesti au bâtard Ramberto qui les enlevait avec l'alliance du légat.—La réaction abhorrée à Monza, — violemment châtiée à Fabriano,—inaperçue dans le Montferrat, à Mantoue, à Lucques, à Lodi et dans une foule de localités, — bravée par les nouvelles seigneuries qu'on improvise à Ravenne, grâce à un fratricide,—à Viterbe avec un double massacre,—à Pistoie à la suite de plusieurs trahisons,—en Sardaigne sous le juge d'Oristano, qui trompe et égorge l'armée pisane,—et ailleurs, où faute de chefs indigènes on accepte la domination des seigneurs étrangers.—Les Etats qui n'arrivent pas à l'impartialité restent plongés dans l'anarchie des sectes et des tyrans comme les cités de l'Ombrie, de la Marche d'Ancône, de la Toscane et du Piémont.—L'Eglise ne subjugue que les villes les plus malheureuses : — Plaisance, — Parme, — Bologne,— Cesène,—Reggio, — Modène, — elle n'entraîne à sa suite que les chefs les plus médiocres,—elle ne combat qu'avec un plan absurde, réduite à l'extrémité de se déclarer unitaire, comme l'ancien royaume des Longobards.

Trahis, déroutés, raillés par la jurisprudence qui démontrait subtilement comment on pouvait vivre en même temps dans les deux camps, et tourner sagement d'un parti à l'autre à tout propos, les guelfes et les gibelins n'avaient plus d'autre ressource que d'invoquer, les uns le grand tyran d'Avignon, les autres le grand tyran de l'empire, pour défaire sous une réaction générale ces nouvelles constructions des seigneuries impartiales. Les guelfes marchèrent les premiers à l'attaque, et en 1320, leur chef, le roi Robert de Naples, forcé de lâcher pied sur presque tous les points, invoqua le pape Jean XXII, sa créature et son hôte d'Avi-

gnon. Soudain la réaction se condense et ramasse toutes les forces éparses de la politique, de l'intrigue et de la religion, pour éclater comme la foudre lorsque Jean XXII envoie son propre fils, Bernard du Poyet, en Italie, chargé de pousser aussi loin que possible la tyrannie du népotisme pontifical. Le présomptif de France, Philippe de Valois, répète l'expédition ecclésiastique de son père, Charles de Valois; Henri d'Autriche descend en Italie pour prendre part à la croisade solennelle qui enveloppe les *Visconti*, les *Scala*, les *Bonacolsi*, et le roi de *Sicile*. Les Florentins, les Génois, les Bolonais, les Arcelli de Parme, les Cavalcabo de Crémone, les Lando de Plaisance s'insurgent contre cet olympe mystérieux des seigneurs que le pape, dans l'impossibilité d'en expliquer le prestige, accuse non-seulement d'hérésie, mais de nécromancie.

Cependant personne ne peut vaincre la magie avec laquelle les seigneurs unissent tant de force à tant de versatilité. Philippe de Valois ressemble trop à son père, plus ambitieux que puissant; Henry d'Autriche tient trop de l'Allemagne, toujours plus gibeline que guelfe. En définitive, le pape se voit réduit aux guelfes italiens, aux mauvais républicains, aux tyrans compromis, aux forces insuffisantes de Naples, aux anathèmes inoffensifs de l'Église, et s'il possède l'avantage de l'unité d'une direction contre la ligue flottante des seigneurs, la ligue peut lui opposer à son tour l'autre pouvoir constitutionnel de l'Italie, le grand tyran de l'empire. La révolution doit donc triompher avec les seigneuries quasi-gibelines, dans la haute Italie, et par contre-coup quasi-guelfes sur le sol de la donation, en attendant le jour où elle pourra effacer ces nuances comme des traces abhorrées du myoen âge et comme les derniers prétextes qui

l'asservissent aux deux grands tyrans de l'Europe.

Voici comment la lutte s'engagea. Dès le premier jour, la réaction prit pour point de mire Milan, dont « le chef, d'après J. Villani, était comme un grand roi « de Lombardie, car il régnait avec ses quatre fils sur « Milan, Pavie, Plaisance, Lodi, Como, Bergame, No- « vare, Verceil, Tortone et Alexandrie, sans compter « qu'il ralliait autour de lui tous les gibelins lombards, « et qu'il était d'accord avec Pise, Lucques et Arezzo. » Le roi Robert, qui visait à subjuguer l'Italie; le pape, qui voulait l'étouffer sous la tyrannie de l'Église; les villes piémontaises, jalouses de garder la forme républicaine; les villes lombardes, alarmées par le nouvel essor des Visconti, toutes les ambitions les plus contradictoires se coalisaient dans la croisade, qui marchait avec la promesse de l'indulgence pleinière à la destruction de Milan, comme si Frédéric Barberousse, devenu guelfe, l'avait dirigée. Sans jactance, sans faiblesse, impassible comme le jour où il trahissait les Torriani pour fonder la seigneurie, Mathieu Visconti congédie par une révérence Philippe de Valois, qui allait fondre sur les *Tizzoni* de Verceil, amis de Milan; par une explication catégorique, Henry d'Autriche, qui croyait pouvoir seconder la croisade sans froisser les intérêts de l'empire; par des fêtes et d'admirables tergiversations, Henry de Flandre, venu pour supplanter les *Vistarini* dans la domination de Lodi. Loin de reculer devant les nombreux ennemis de la croisade, il menace Gênes avec l'épée de Marc, son fils; le Piémont avec ses troupes, ses fils et ses gibelins; Crémone, dont il s'empare; Verceil, qu'il absorbe en sacrifiant les Avvocati. Ses adversaires trouvent partout sa main, sa

pensée, ses alliances, ses intrigues, sa force, comme si une Italie souterraine, invisible, secourait ses fédérés depuis les Alpes jusqu'à Palerme, ou plutôt comme si la seconde Rome était plus puissante que la première déportée à Avignon. Tout le monde admire et redoute cet inexplicable vieillard. Les guelfes qui s'obstinent à l'accuser d'impiété, de magie, de sacrilége, au lieu de le perdre, le signalent par là à la vénération des fidèles, car en le suivant des yeux, on le voit à moitié retiré des affaires, qu'il remet à son fils Galéas, plongé dans la dévotion la plus orthodoxe et se traînant à travers les rues d'église en église. On ne sait plus qui gouverne, qui résiste, au pape qui se moque des excommunications, qui se joue des dogmes et de l'Église, ni quel est l'imposteur entre le pape, qui envoie son fils à la conquête d'Italie, ou le seigneur, qui passe ses derniers jours dans la retraite, entouré de victoires obtenues par une adresse mystérieuse qu'on peut prendre pour la grâce de Dieu. Sous le coup de la croisade, le peuple affectionné au seigneur ne se préoccupe ni des anathèmes ni des excommunications d'Avignon, ni du fils du pape, qui le déclare impie, ni du népotisme, qui, au dire des prélats, pourrait racheter la péninsule : son unique souci est de savoir si la seigneurie récemment improvisée tient exclusivement à la personne de Mathieu Visconti, si elle pourra être transmise à son fils Galéas, si elle se perpétuera toujours forte, flexible, rusée, impartiale, dévote en apparence, libre au fond comme la renaissance de l'Italie. Galéas résout ce problème en cachant la mort de son père, qu'il continue à faire visiter par les médecins pendant quatorze jours, et, victorieux sur le champ de bataille, il est proclamé seigneur par tout le monde, « de publico consi-

« lio perpetuus urbis dominus Galeatius creatur. »

Se ruant sur lui, la croisade lui enlève Plaisance et Monza aux portes de Milan; les guelfes se réveillent à la suite de Garbagnati et de Crivelli; des idées républicaines se propagent. « Partout, dit Galvano, on commence à « parler très-librement du seigneur. » Lodrisio Visconti, son oncle et son rival, s'écrie devant tout le monde : « Qui est-il donc pour que nous lui obéissions? Est-il « un roi ou un prince pour qu'on se soumette à lui en « dépit des ordres du pontife? » Gibelin de naissance et associé aux guelfes par l'ambition, ce factieux crée un parti républicain par calcul; Galéas atterré quitte Milan, se réfugiant à Lodi chez les Vistarini ses alliés. On nomme déjà un podestat emprunté à la famille guelfe des Torriani, « à la grande joie des prêtres et des « guelfes. » Mais, grâce à sa flexibilité, Milan ne court aucun danger. Si elle penche sous le vent de la croisade, c'est qu'elle songe peut-être à l'utilité de plier dans ce sens la seigneurie beaucoup trop gibeline, et quand elle s'aperçoit qu'avec les guelfes elle tomberait sous les Torriani, anciens tyrans guelfes, sous les villes militaires leurs alliées, sous les républiques irréconciliables ennemies, sous les tyrannies de Pavie et du Piémont, si abhorrées, et définitivement sous le pape qui confirmerait cette humiliation avec les forces de l'Italie inférieure, alors le navire de l'État se relève seul avec Galéas, que l'on rappelle avec Lodrisio lui-même, qui s'écarte des guelfes trop compromettants, et avec les gibelins, qui deviennent les hommes de la situation contre le pape, les guelfes et les tyrans.

Il est vrai que la croisade s'avance prenant Trezzo, Vaprio, Cassano, Vimercate, Monza; tout le monde court sur Milan; Aquilée combat par Raymond Torriani, son

patriarche. « Non defuit Florentinus, non Bononiensis, « interea Rhegienses, Parmenses, Brixiani, Cremonen-« ses, Genuenses, Derthonenses et Alexandrini conve-« nere. » La révolte, générale dans les provinces, se montre de nouveau dans les rues de Milan. Réfugié dans le palais de l'archevêché, Galéas est enlevé par un capitaine d'Allemands, qui menace de le livrer aux croisés s'il ne lui débourse pas sur-le-champ la solde arriérée. On pourrait s'attendre d'une heure à l'autre à une défaite, car la seigneurie quasi-gibeline a perdu jusqu'à son seigneur. Mais aucun des ressorts qui constituent sa flexibilité n'est cassé, et au milieu de sa détresse, Galéas échappe à son Allemand, le ramène par la persuasion, ranime les soldats, fait appel à l'empereur, et tout à coup la ville, pliée jusqu'à terre, se relève plus droite qu'auparavant, miraculeusement protégée par cette souplesse qu'on s'expliquait par la nécromancie des seigneurs. « Pugnabat pro regno « et salute patriæ Galeatius, conjuraverat ad excidium « urbis nobilissimæ pontifex. » C'est ainsi que Galéas met en déroute les croisés qui assiégeaient Milan, enlève le capitaine de la croisade, Raymond Cardona, reprend l'essor ascendant de ses agressions, et frappe la ligue guelfe à Gênes, à Crème, à Crémone, à Plaisance, à Parme, et jusque sous Bologne.

Vérone poursuit sa marche fière, solitaire, brillante, d'un éclat légèrement teint en deuil, comme une seigneurie qui traîne à sa suite le souvenir sanglant d'Ecelino de Romano perdu dans le lointain des deux sectes, et de Roméo et Juliette oubliés dans l'ère nébuleuse des tyrans. Rien ne trahit chez elle la plus légère commotion. Pas un éclair, pas une tragédie qui réponde à la pression pontificale, aux foudres de l'É-

glise, aux croisades des républiques. Son seigneur, entouré de vingt-deux chefs italiens dépossédés, combat Trévise, Padoue, l'Autriche, Aquilée, et arrive avec ses soldats jusqu'aux portes de Bologne. Trévise est à la veille de tomber entre ses mains, et Guecelo de Camino lui livre Feltre et Bellune.—Vicence, qu'il traînait à sa remorque et se croyait encore une république à cause de je ne sais quelles formes extérieures et inutiles, oubliait que le seigneur de Vérone lui avait, en 1315, emprisonné en un seul jour huit cents partisans. Sous le coup de la réaction, elle se scindait de nouveau en 1322 dans les deux partis de la Strumera et de la *Zamberlana*, espérant pouvoir se révolter avec les guelfes. Mais Cangrande s'entend secrètement avec les gibelins, arrive soudain avec des forces supérieures, et ses adversaires s'effacent, tandis que l'apparence même de la forme républicaine s'évanouit à jamais.

Le seigneur de Vérone méprisait tellement la réaction pontificale qu'il se chargeait lui-même de la tenter pour son propre compte contre Padoue, où Jacob Carrara venait d'improviser la seigneurie en renversant la république néo-guelfe. « Si je me fais républicain, « se disait Cangrande d'après les Cortusi, les exilés « (néo-guelfes) m'appuyeront et la révolution éclatera « dans la ville, parce que nous dirons vouloir y pro- « clamer la liberté (communem), et chasser le seigneur « Jacob Carrara. » Les néo-guelfes et les Maccaruffi, qui l'avaient toujours combattu à outrance en faisant un crime aux Carrara de pactiser avec lui, changeant subitement d'avis, d'idées et de tactique, se mirent à sa suite, et Jacob Carrara se vit attaqué par la coalition des deux extrêmes de la vieille politique impudemment campés sous le drapeau de l'ennemi. Cependant ici la

fortune cessait de protéger le seigneur de Vérone, parce qu'elle devait également ses faveurs à celui de Padoue, également impartial, flexible et adroit. Sommé d'accorder la réintégration immédiate des exilés néo-guelfes, Jacob s'inclina jusqu'à terre; leur ouvrant les portes, sûr que la foule demeurerait indifférente, impartiale et inerte. Ouvertement attaqué par Cangrande, il s'inclina de nouveau, se mettant malicieusement à genoux pour lui demander la paix, et, quand son adversaire lui refusa tout, et qu'on aurait pu s'attendre à le voir succomber aux troupes trop supérieures de Vérone, par un de ces demi-tours familiers et faciles aux seigneurs, il vira de bord, prit une ligne transversale, et par l'entremise du comte de Goritz il se donna au duc d'Autriche, d'une nuance exactement seigneuriale et mitoyenne entre les néo-guelfes républicains et les gibelins exaltés. C'est ainsi qu'il jeta à Vienne le juste milieu, près de tomber à Vérone, et qu'il obtint quatre ans de répit au milieu des ambitions déchaînées et des bouleversements de la guerre pontificale. En 1325, ses deux fils, Marsile et Nicolas, réprimaient l'insurrection furieuse des Denti, qu'ils poursuivaient dans le palais et précipitaient du haut des tours avec le podestat leur complice, et s'imposaient aux partisans par la multitude de paysans, « gentem rusticam et enormem, » qui saccagait et brûlait les archives, sauvait la patrie et forçait la république à rendre son dernier soupir, quelles que fussent les menaces de Vérone ou les orages d'Avignon.

L'Église se servit de Ramberto, bâtard de la famille régnante, pour attaquer les Malatesti de Rimini. « Un « jour, dit la chronique, il invita à dîner messires « Ferrantino (le seigneur), Malatestino (son fils), et

« Galeotto (son frère), avec plusieurs autres citoyens. « Tout le monde étant à table, il feignit de saigner du « nez pour sortir, il rentra avec des satellites, et il en- « leva Ferrantino et les autres, en faisant crier : *Vive « messire Ramberto!* pendant trois jours. » Mais la foule impartiale le chassa de Rimini ; les paysans de San-Arcangelo le forcèrent de relâcher les prisonniers, et après une courte guerre appuyée par le légat, il fut si humilié, si marri de son fait, que non content de signer la paix et de se soumettre, il n'eut plus d'autre pensée que de multiplier les avances et les bassesses pour se faire pardonner sa surprise. Une fois, il envoya à messire Malatestino un beau destrier pour la guerre de Lombardie. En ayant reçu en échange un habit, il se familiarisa peu à peu en se tenant à distance, sans rien épargner, dit la chronique, pour se réconcilier avec lui, jusqu'à ce qu'enfin il lui fit demander la permission de le suivre à la chasse. « Malatestino fit « répondre, continue la chronique, qu'il pouvait venir, « mais en arrivant le matin Ramberto le trouva déjà « parti. Il l'attendit très-longtemps devant le feu, car « c'était en hiver, et le voyant à la fin de retour, il se « jeta à ses genoux, le priant d'oublier le passé. Mais le « seigneur empoigna un couteau qu'il avait à la cein- « ture, l'égorgea, le fit précipiter par la fenêtre et en- « sevelir dans un verger. »

Voyant sa patrie tout à coup rejetée de plusieurs siècles en arrière sous la pression de l'Église, le chroniqueur de Monza pousse un cri d'effroi : « Gavazzi, dit-il au chef « des guelfes, téméraire Gavazzi, en te détachant de « Milan, tu commets une témérité ! Loin de sauver la « ville, tu la plonges dans d'effroyables calamités. » Et on voit en effet les deux sectes dans la rue, des rixes,

des querelles, des coups de couteau tous les jours, puis les Milanais expulsés, et tous les malheurs fondent sur l'infortuné bourg longobard retombé en république. D'abord écrasé par les gibelins de Milan, il l'est ensuite par les guelfes de la croisade. Sous les premiers, ses habitants sont massacrés; sous les seconds, ils sont pillés, volés, foulés aux pieds par la soldatesque pontificale, et en succombant de nouveau à Milan, en 1324, la ville oublie à jamais la république, le royaume, Béranger et Théodolinde, trop heureuse de reconquérir l'impartialité de la seigneurie avec Galéas qui amnistie tout le monde et promet justice et protection à tous les citoyens, sans distinction de parti[1]. Que si l'orage n'est pas entièrement dissipé, si la croisade gronde au loin, s'il y a encore des malheureux prêts à imiter Gavazzi en bouleversant la patrie, les habitants ralliés à Milan permettent à Jean Galéas de bâtir les affreuses prisons des fours, où les victimes ne peuvent se tenir ni debout ni couchés. Aucun supplice ne paraît désormais trop cruel pour étouffer les sectes du moyen âge.

Momentanément chassé de Fabriano, en 1322, le seigneur quasi-guelfe Alberghetto Chiavelli rentre bientôt, grâce à son allié Lipaccio d'Osimo, quasi-gibelin, et il maintient sa domination au milieu de tumultes les plus violents, où il fait passer au fil de l'épée les habitants de Roccacontrada.

Mais si Milan triomphe en déployant d'inépuisables

[1] Jubet omnes Modoetienses, tam guelphæ quam gibellinæ factionis (transacta sane et integraliter parcendo unicuique) cum omni securitate ex parte Galeati, magnis bonis et honoribus promissis, in Modoetia stare, promittendo firmiter cum æquali justitia terram ratificare.

ressources, si la terreur veille à côté des seigneurs de Rimini, si la barbarie d'Alberghetto protége Fabriano, si Vérone et Padoue se jouent de la tourmente en continuant leur duel insidieux, ailleurs les colères pontificales restent à la frontière des Etats qu'elles ne peuvent pas même émouvoir.—Le Montferrat ne bouge pas.—La seigneurie quasi-guelfe de Ferrare ne court pas l'ombre d'un danger.—Rien qui trouble la Savoie.—Les *Bonacolsi* de Mantoue prolongent chez eux l'ère des tyrans libres de batailler, de multiplier les impôts, de faire des conquêtes, de prendre Modène et d'assiéger Bologne, car la révolution ne demande pour le moment que de la haine contre le chef de l'Eglise, et peu importe que la famille de cette ville, jadis ennemie de la comtesse Mathilde, soit en retard ; puisqu'elle combat les guelfes à outrance, elle est digne de figurer à côté de Milan et de Vérone.—Castraccio Castracani, maître de Lucques, se développe de plus en plus victorieux contre les guelfes, menaçant la Toscane, et près de transformer sa tyrannie gibeline en une quasi-seigneurie, grâce au concours des Quartigiani guelfes, qui lui sacrifient leur propre parti. Que s'ils lui interdisent ce nouveau progrès en revenant au parti de l'Eglise, ils n'ébranlent pas le tyran, qui les fait ensevelir vivants.—Dans une position inférieure, les Vistarini de Lodi éconduisent, en 1321, Henri de Flandre, qui réclame la ville au nom de je ne sais quel caprice de feu l'empereur Henry VII ; et les guelfes, qui voulaient seconder le comte flamand et la croisade du pape, disparaissent dans des coffres où ils meurent de faim en poussant des hurlements qui pénètrent dans les salles des seigneurs, joyeux d'entendre ce bruit au lieu des cris mortels de l'ennemi. —Ailleurs, Nolfo et Galasso, que nous avons déjà vus à

Cagli, — Balgaruccio, maître de Matelica, — Ismelduccio, chef de San-Severino,—Michele, seigneur de Montemilone,—et une foule de familles que leur petitesse dérobe, à l'histoire règnent avec une sécurité supérieure à leurs misérables localités.

Loin de s'effacer sous les foudres de l'Église, c'est sous le coup même de la croisade que les seigneuries se multiplient, qu'une foule d'hommes à double entente affranchissent les États et qu'ils trompent les deux sectes, les attentes de l'Église et les lois de la morale. Emporté par la réaction, en 1322, le tyran guelfe de Ravenne, Rinaldo Pollenta, demandait au pape sa nomination d'archevêque de l'exarchat et lui promettait le rétablissement du cens annuel. Mais comme il humiliait ainsi la capitale des schismes, un soir son frère Ostasio lui demande les clefs d'une porte sous prétexte de chasser du gibier en se rendant à Cervia, et pris à ce piége, le tyran se réveille le matin entouré de troupes, sous le poignard d'Ostasio, qui, devenu chasseur d'hommes, le tue dans son lit, fondant la seigneurie sur l'impartialité d'un fratricide. Dès lors, Ravenne accepte sur-le-champ la guerre contre le pape et la nuance intermédiaire entre les guelfes des anciens Pollenta et l'alliance gibeline de la révolution de Milan. — Encore en république, la ville étrusque de Viterbe, envahie par une troupe de guelfes étrangers, espèce de croisés qui arrivent jusqu'au milieu de sa place, les écrase soudain avec les forces combinées de Silvestro Gatti et de Marcuccio, ses guelfes indigènes. Bientôt, enhardi comme une bête féroce que le carnage exalte, Silvestre se jette sur son collègue Marcuccio, l'écrase à son tour avec ses parti-

sans, et, guelfe d'origine, gibelin par l'action, chef de deux partis opposés, maître de toutes les nuances, il improvise la seigneurie dans la seconde résidence du pontife.

Le moment est venu où Pistoie, que Lucques fatigue de ses attaques gibelines, et Florence de son amitié néo-guelfe et papiste, se dégage enfin de sa forme républicaine pour mieux protéger sa liberté. Tandis que ses bourgeois, ses ouvriers et ses sectaires, les uns amis de Florence, les autres de Lucques, crient, s'agitent et se perdent en vaines vociférations, l'abbé de Pacciana, de la famille des Tedici, gros bonhomme qui vise droit au pouvoir, sans morale ni finesse, multiplie d'un côté les assurances les plus démonstratives aux néo-guelfes et aux Florentins, négocie d'un autre côté un traité avec *Castruccio Castracani*, tyran de Lucques, et il se trouve ainsi d'emblée le maître de la situation, l'arbitre de la ville, le chef des deux partis opposés. Est-il guelfe ou gibelin? Personne ne saurait résoudre un problème aussi délicat; les républicains n'osent pas témoigner leur méfiance et s'opposer à la trêve; quoique néo-guelfes, ils n'ont pas le droit de demander une guerre éternelle contre *Castruccio Castracani*. L'abbé ne cesse pas de les rassurer, il ne se détache pas un instant des ambassadeurs florentins; en le voyant alarmés, il leur donne à dîner, et quand au dessert une insurrection gibeline emporte le gouvernement républicain, la main sur le poignard, il veut encore être de vive force leur ami, les amener au grand conseil ou du moins y entraîner les chefs néo-guelfes, qui n'en sortiraient pas vivants. Quand les orateurs partent avec ces trembleurs accrochés à leurs inviolables personnes, Pacciana les accompagne jusqu'aux portes, jovial, cordial, prévenant,

attentif et peut-être se disant néo-guelfe, papiste et républicain autant que possible, et c'est ainsi qu'il devient bailli ou dictateur provisoire, proscripteur de ceux qui sortent, protecteur de ceux qui restent. Chéri des artisans et des paysans, il est le chef impartial qui maintient Pistoie contre *Lucques* et Florence.

Son neveu Pilippe Tedici l'avait dirigé dans ses doubles négociations néo-guelfes et gibelines. Froid, réservé, clairvoyant, au coup d'œil sûr, à la main rapide, d'une adresse infaillible dans les circonstances les plus difficiles, également supérieur à la crainte des dangers et aux scrupules de la conscience, toujours guidé par l'étoile polaire de son avantage personnel, il avait de commun avec les anges qu'aucun respect humain n'arrêtait cet intelligence pure et agissante. Après avoir élevé son oncle, il le trouva d'une duplicité trop naïve et sans aboutissant, car il laissait Pistoie sans solution entre *Lucques* et Florence. Ne fallait-il pas d'ailleurs que la faculté de débiter des mensonges contradictoires aux deux sectes fût rajeunie pour régénérer la seigneurie dans son chef et dans ses membres? Voilà le neveu à la tête de deux nouvelles conspirations, l'une néo-guelfe avec Florence et les proscrits, l'autre gibeline avec Lucques et *Castruccio Castracani;* et, tandis que par cette double intrigue il prend entre ses mains les rênes occultes de la seigneurie, au moment où l'abbé, réduit à l'état de seigneur putatif, lui demande naïvement s'il est justement accusé de conspirer contre lui, il le fait détrôner par une insurrection néo-guelfe et resserre plus que jamais les nœuds de son amitié avec Florence qu'il supplante ensuite plus que jamais en obtenant d'épouser Rialta, fille de *Castruccio Castracani*, dont il devient ainsi le vassal

protégé. L'obstacle de sa femme légitime aurait bien pu l'empêcher de convoler à ce second mariage; mais le seigneur de Pistoie n'était pas homme à s'arrêter pour si peu; il lui donna une dragée (un *confetto*), l'enterra et épousa joyeusement la fille du tyran, en donnant pour intermède aux néo-guelfes le spectacle inattendu d'une irruption de *Castracani* censé lui forcer la main et l'obliger à la noce, seul moyen, en effet, pour sauver la patrie. Jamais seigneur ne mania la trahison avec plus de dextérité, nulle part l'infamie au visage doux et humain ne remplaça plus promptement la cruauté des massacres. Loin de tuer son oncle l'abbé, Philippe le laissa libre de conspirer, d'intriguer, de faire projets sur projets, de s'évaporer en forfanteries inutiles au milieu de l'indifférence générale. Un jour, le voyant venir au palais avec une suite pour le poignarder, il l'accueillait avec amour en fermant la porte au cortége, une autre fois il le réduisait à l'impuissance avec la politesse la plus exquise. Qu'on l'appelât d'ailleurs traître, ou lâche, ou vaurien, c'étaient là des bruits insignifiants pour lui; tout le monde l'estimait, tout le monde l'honorait, et la chronique professe une telle estime pour la sagesse des politiques à deux faces, une telle indifférence en matière de principes, qu'on voit la seigneurie nécessaire, victorieuse, hors d'atteinte et si forte que ses censeurs mal appris ne sauraient être que des amis du pape, des ennemis de la patrie.

Les deux tyrannies d'Aragon et de *Pise*, qui se disputent la Sardaigne, touchent à leur dernière solution, grâce à un chef indigène, le juge d'Oristano, qui vide le débat avec la politique des seigneurs. Ami d'Alphonse d'Aragon et de Gênes, alors guelfe, il entraîne en même temps dans son action les *Doria* et les *Ma-*

laspina, chefs gibelins, et, après avoir sollicité des armements considérables d'Alphonse, pour régner lui-même en vassal d'Aragon, il précipite l'action en demandant secrètement à *Pise* des troupes pour résister au roi. Ayant reçu en 1323 les soldats de l'imprudente république, il les disperse dans l'île, tout à coup les fait massacrer, seconde les combats d'Alphonse, et après d'affreuses mêlée sous Iglésias, grâce à la victoire de Lucocisterne remportée en 1324, il constitue la seigneurie quasi-guelfe d'Alphonse, qui le comble de faveurs et le rend l'homme le plus puissant de la Sardaigne. Pise perdait ainsi, en 1326, l'île sur laquelle elle régnait depuis trois siècles, et plus tard l'expulsion des moines gibelins de Cagliari et des habitants également gibelins de Sassari, repeuplé par des Aragonais, confirmait sous la domination aragonaise la demi-seigneurie d'Oristani, quasi-guelfe d'après la loi générale de la géographie italienne qui réclame cette nuance sur les terres de la donation et dans la ville militaire d'Oristani, dont les tendances mystérieusement analogues à celles de Pavie et des villes piémontaises s'opposent à la nuance quasi-gibeline réservée à Milan et aux grandes villes de la terre impériale.

En contradiction avec la Sardaigne, la Corse reste calme et quasi-gibeline sous Gênes qui règne également sur les deux régions *cismontaine* et transmontaine, en dépit de ses propres agitations et sans oublier de limiter légèrement, en 1321, les libertés de Sanbonifazio, comme pour lui faire accepter l'ère des seigneurs. En contradiction avec les horreurs du fratricide de Ravenne, des boucheries de Viterbe, des infamies de Pistoie, du tragique guet-apens de la Sardaigne, Arezzo florissait, en 1321, avec l'élégante seigneurie de Gui,

son évêque, dont nous avons déjà parlé à l'avénement des seigneurs et dont le nom, agréable à l'Italie, concorde d'une manière occulte, avec la note musicale de Guitone et le chant angélique de Pétrarque, deux créations arétines.

Par une expansion qui désole le pape d'Avignon, les seigneurs envahissent les républiques incapables de se régir elles-mêmes. Cingoli tombe, en 1326, sous Appighiaterra ; — Citta-Castello passe de Branca-Guelfucci aux Tarlati d'Arezzo. — L'ex-tyran de Trévise, Guecelone de Camino, chassé en 1320 de Feltre par les guelfes, et en 1322 de Bellune par les gibelins de Cangrande, cède honteusement ses droits à Vérone ; et, plus tard emprisonné à Padoue où il subit une captivité de huit mois, il disparaît, on ne sait comment, de l'histoire, en 1324. — San-Arcangelo, fatiguée de son absurde liberté, au milieu des batailles des Balacchi et de Tavielli se donne spontanément, en 1325, à la seigneurie de Rimini, qu'elle adopte comme un port de salut. — Nous avons vu que Milan protégeait Verceil contre l'expédition pontificale de Philippe de Valois. Pour la première fois, cette république ne peut plus se soustraire à l'étreinte de Milan qui la subjugue par la ruse et par la force, écartant le présomptif de France, secourant le parti gibelin des Tizzoni, battant les guelfes en rase campagne, détruisant les palais et les forteresses des républicains qui avaient marché sous l'étendard de l'Église, et jetant les Avvocati dans des cachots où ils périssaient sous le fer des Visconti.

Ponzino Ponzoni de Crémone, qui fondait sa domination très-récente sur le parti intermédiaire des girouettes (*Maltraversi*), ne pût tenir longtemps dans cette ville, attardée comme Pavie et destinée à être la

proie de Milan. Une année après son triomphe, en 1320, la ligue guelfe le surprit, envahit la cité par un trou fait au mur d'enceinte, imposa les Cavalcabo, au milieu d'une boucherie digne des plus sinistres temps des deux sectes, et ce fut alors que Ponzino lui-même fit appel à Milan, et qu'en 1321 « Galéas Visconti, dit la chronique, « entra de vive force à Crémone en chassant les Caval- « cabo avec tous les guelfes leurs partisans et amnis- « tiant ensuite tout le monde, à l'exception de la « famille des anciens tyrans, perdue par la croisade « pontificale. » Les oscillations ultérieures des citoyens ne modifièrent pas leur sort.

Si les républiques ne présentent ni les résistances persévérantes de Milan, de Padoue ou de Rimini, ni l'orgueilleuse impassibilité de Vérone, de Lucques, de Mantoue, ni les tragédies créatrices de Ravenne, de Viterbe, de Pistoie, ni cette expansion des Etats supérieurs qui imposent de vive force la seigneurie à Verceil, à Feltre, à Crémone, dans les localités où elle ne saurait germer d'elle-même, leur agitation n'offre aucun avantage à la réaction de l'Eglise. La liberté, la servitude, les sectes, les tyrans, même les seigneuries momentanées, s'y succèdent dans un panorama éblouissant de batailles, où l'anarchie n'accepte le joug d'aucun gouvernement. Ainsi que voyons-nous à San-Sepolcro ? La lutte de *Boccognani*, aux prises avec les Palamidesi en 1321.—Et à Urbin? *Frédéric* de *Montefeltro* seigneur en 1320, massacré avec son fils en 1322 et vengé par sa famille en 1324.—*Lipaccio* d'Osimo, moitié tyran moitié seigneur, est expulsé par le flot de l'Église en 1322 et presque aussitôt rétabli avec le flot opposé. —*Philippe Simonetti* s'improvise tyran de Jesi en 1320, et, châtié sur-le-champ, il cède la place à la tyrannie opposée de

Tano Balignano — Recanati, sœur jumelle de Loretto, après d'effroyables massacres mérite de se donner à l'Église en 1322. — Mais Fermo devenue gibeline la même année, est secourue en 1326 par les gibelins d'Osimo qui brûlent ses guelfes et les lancent en l'air avec des balistes.—Rieti, qui avait chassé ses gibelins en 1320 avec le secours de Robert, d'Aquila et de Civitaducale, les accueille de nouveau au bout de quatre mois, pour expulser les guelfes avec le secours de *Sciarra Colonna*.—Spoleti encore plus fière, aomme si elle gardait toujours ses ducs qui emprisonnaient les papes au IXe siècle, exile le parti de l'Eglise; et se voyant assiégée par Pérouse, résiste deux ans et brûle de sang-froid deux cents guelfes prisonniers. — La poétique Assise, patrie du saint qui sera le type éternel de la démocratie gibeline, ne cède qu'aux forces supérieures de Pérouse qui viole la capitulation en massacrant cent gibelins.

Que si Pérouse prospère au milieu de la réaction, semblable à la salamandre dans le feu, et si, par exception, elle demeure calme, expansive quoique républicaine,— sa sœur Orviéto compense sur-le-champ tant de bonheur, grâce aux deux branches des Monaldeschi, l'une guelfe, l'autre gibeline, qui commencent en 1822 leurs combats pour enfanter des monstres intermédiaires entre les tyrans et les seigneurs.—Ailleurs Fano, cet antique temple de la fortune qui surnage sans cesse pour mériter son nom, nous montre, en 1321, les couleurs gibelines avec *Jacques* Carignano, sous-tyran au service des *Montefeltro* d'Urbin, puis la république avec le recteur de l'Eglise qui réintègre les exilés; l'insurrection gibeline se déclare ensuite, mettant en pièces cent quarante guelfes, et le massacre n'est pas fini que Cesanello

Cassero, guelfe d'une date plus ancienne et également hostile aux Carignano, guelfes et gibelins, pénètre inattendu dans la malheureuse cité, poursuit les gibelins, l'épée dans les reins, et les jette du haut des tours, tandis que les siens ferment les portes pour que pas un seul n'échappe à leur vengeance. Applaudi, fêté, confirmé par l'Eglise, il est décapité l'anné suivante (1322) par le seigneur de Rimini, qui fonde la sous-tyrannie guelfe de Gui Carignano. Mais, en 1326, quand Rimini tombe en syncope, troublée par le coup d'État de Ramberto, *Jacques* Carignano reparaît en arborant de nouveau les couleurs gibelines, sous le patronage d'*Urbin*.

Sans force, sans consistance à son dernier déclin pour avoir été trop heureuse, Pise ne résiste pas aux secousses nouvelles, et sous la réaction on la dirait un théâtre vide, sombre, un vaste emplacement jadis célèbre, où retentissent au hasard les derniers échos de quelques voix solitaires et agitées. Qui pourrait la défendre? Les Caprona autrefois amis et ennemis du comte Ugolino? l'un d'eux est assassiné. Les Lanfranchi? l'un d'eux est exécuté. Coscietto de Colle, qui renversait la tyrannie gibeline d'*Uguccione?* il est chassé, trahi, mis en pièces, jeté dans l'Arno. Neri de la Gherardesca imite à peine la seigneurie en 1322; son oncle Ranieri, qui lui succède en favorisant les gibelins, n'est pas encore impartial et la république perd la Sardaigne, et dans l'impossibilité de résister à Lucques, l'antique rivale qu'elle avait méprisée, elle est à la veille d'une catastrophe.

Quelques villes se groupent sous la protection de Naples, mais sans fortifier le parti de l'Église, en sorte que la tyrannie napolitaine ne se propage çà et là que pour donner une nouvelle forme aux

jalousies, aux batailles et à l'anarchie des républiques. Pourquoi Florence s'obstine-t-elle à proroger la domination du roi Robert? Parce qu'au moment où elle expire, en 1321, les exilés reviennent au combat, les nobles conspirent avec les exilés, les magistrats osent à peine frapper les coupables d'une amende, le capitaine Ramond Cardona demande des pouvoirs inconstitutionnels, en menaçant la liberté ; l'armée est battue à Altopascio par le tyran de *Lucques;* l'État est à deux doigts de sa perte, et il faut que les citoyens se donnent encore au présomptif de Naples, le duc de Calabre, qui les confie à la tyrannie provisoire de Gauthier, duc d'Athènes.

Si Florence est ébranlée par les exilés, Sienne, sa rivale, l'est à son tour, en 1323, par la lutte des Tolomei et des *Salimbeni*, en 1225 par une conspiration des bouchers et des plébéiens. Comment se défendrait-elle avec cette seigneurie de Neuf qui dissimule si mal la république? Quand le duc de Calabre lui demande le pouvoir, de peur de la voir glisser dans le camp ennemi de Lucques, de Milan, de Vérone et de tous les seigneurs, elle ne lui oppose qu'une émeute défaillante, des pourparlers, du babil, les fins de non-recevoir des Neufs qui s'en rapportent au sénat, et le sénat lui donne le pouvoir de nommer le podestat pendant cinq ans.

Sous la tyrannie décennale du roi de Naples, Gênes ne jouit pas même de la paix des tyrans, obsédée qu'elle est par les gibelins de la *campagne*, par les *Visconti* de *Milan*, par la flotte du roi de *Sicile*, par une guerre qui dure de 1319 à 1324. « A cette époque, dit son chro-« niqueur, la licence était extrême, aucune pudeur, « nulle crainte des lois ou des magistrats ne rete-

« naient les citoyens; c'étaient partout des vols, des « rapines, des massacres; l'impunité encourageait les « coupables à exagérer leurs crimes, la république « semblait près de périr, et le gouverneur royal ne « servait à rien. » Pour contenir tant d'anarchie, on n'avait plus d'autre ressource que de créer des sociétés de justice, des ligues intérieures et de proroger de six ans, jusqu'en 1330, la tyrannie guelfe de Robert, réduit à son tour à confirmer ces ligues intérieures par l'impossibilité de s'emparer de la ville ou d'étouffer les séditions avec des forces à lui.—Alexandrie, qui secondait la réaction pour se révolter contre les Visconti, ne pouvait éviter le retour de ses discordes, et elle avait d'abord la guerre entre ses guelfes à la suite de Robert et ses gibelins qui appelaient Milan, puis la domination du roi imposé en 1323, par Raimond Cardona.—Tortone subissait le sort d'Alexandrie.—En vain les citoyens de Brescia se croyaient encore souverains; soumis à Naples, mêlés aux guerres de la croisade, froissés par le commissaire royal, guelfes par l'extrême nécessité de se défendre contre la triple expansion de Milan, de Vérone et de Mantoue, ils étaient à la veille de leur dernière agonie sur un sol qui se resserrait chaque jour autour d'eux.—Aquilée n'est à son tour dans le camp guelfe qu'en marche attardée et malheureuse, et par l'un de ces caprices de la fortune qui ne sont pas de simples accidents, son patriarche est Pagano Torriani, de la famille des Torriani, tyrans guelfes que la révolution de la seigneurie avait chassés de Milan. L'exilé de la capitale romaine et progressive de la haute Italie de l'ouest devient ainsi le chef de la capitale romaine, mais effacée de la haute Italie de l'est et tandis que Milan s'avance par la seigneurie quasi-gibeline, Pagano,

tyran guelfe d'Aquilée, fait exécuter à Udine vingt-deux gibelins, en 1319, à la suite d'une rencontre entre les Savorgnani et les Andreotti. Plus tard appelé sur le champ de bataille par la réaction, en arrivant jusqu'à Monza, aux portes de Milan, il est saisi de panique parce qu'il n'est plus dans sa péripherie naturelle.— Hostiles au pape et au roi, les Bénéventins ne restent dans le camp guelfe que parce que le jour de la conquête de Naples, Charles d'Anjou avait promis d'étouffer toutes leurs révolutions, sous peine de perdre trois cents châteaux. En 1323, ils tentent la révolution de la seigneurie, mais ils sont écrasés par l'intervention napolitaine et enterrés sous une forteresse que Jean XXII fait bâtir pour rendre impossible tout mouvement ultérieur.

Le pontife ne subjugue d'ailleurs que les villes les plus malheureuses, les plus agitées, les plus convulsives, dans les positions menacées par les seigneurs de Milan, de Vérone, et où il protége des républiques incapables non-seulement de se défendre, mais de choisir de propos délibéré, avec la réflexion de Gênes ou de Florence, cet appui factice de la tyrannie napolitaine qui arrive au secours des hommes les plus arriérés de la haute Italie. Ainsi Plaisance se donne au pape. Mais pourquoi? parce qu'elle est tombée sous Milan, parce qu'elle est humiliée de ne plus vivre en république; et, entraînée vers son propre passé par l'orgueil de l'indépendance, elle proclame la domination perpétuelle de Jean XXII. Qui la donne au pape? *Versuzio Lando,* chef de gibelins, coalisé avec les guelfes, condamné à agir, à penser, à rêver, à vivre avec la duplicité des seigneurs et l'impartialité de la trahison. Il s'insurge contre les Visconti par l'unique motif qu'il veut ajouter l'avantage de l'indépendance à la forme de la seigneurie; il pénètre

dans la ville par la voie d'une trahison de nuit, par un « trou, dit la chronique, que des traîtres de l'intérieur « avaient fait dans le mur, » et il songe si peu à se soumettre au pape que pour garder Plaisance, Jean XXII lui enlève le gouvernement et le chasse sans pouvoir ni l'accabler, ni le vaincre dans son refuge de Rivalgario, d'où il tourne toute la campagne contre la ville.—Parme succombe par l'unique raison qu'elle est une république, et encore plus attardée que Plaisance. En 1322, ses partis toujours en équilibre s'exaltent tellement l'un contre l'autre qu'un geste, un mot, un soupçon, une fausse nouvelle suffit désormais à faire éclater l'insurrection. Sur ces entrefaites, au moment où la croisade devient terrible pour Milan, au hasard ou à dessein, circule le bruit absurde que *Quirico Sanvitale,* chef des gibelins, veut soumettre la ville à la domination de Bologne et de Florence. Soudain les guelfes s'insurgent avec Orlando et les frères Correggio, et, renfermant dans une cage *Quirico Sanvitale*, se donnent au pape pour mieux tenir contre la seigneurie quasi-gibeline de Milan, qui les attaque à San-Donnino....

Reggio se soumet au pape parce que ses gibelins exilés, les furies des *Sessi* et des *Canosa* voulaient la soumettre au seigneur de Vérone et au tyran de Mantoue. Harassée, éperdue, les cinq faubourgs brûlés par Cangrande, elle laisse faire les Roberti, qui supplantent les autres guelfes, leurs alliés, pour régner en sous-tyrans de l'Église.—Bologne ne voulait pas se rendre, elle attaquait en 1321 Romeo des Pepoli, qui la menaçait avec le parti de l'Église. Le malheureux avait beau être doux, chevaleresque, traître et humain, les Maltraversi l'accablaient dans son palais; en s'enfuyant au galop par une porte de derrière, il ne retardait la foule qu'en je-

tant l'or à pleines mains; quand il demandait asile à une femme en poussant son cheval au hasard dans une cour : « Traditore, lui disait-elle, si j'étais homme comme je suis femme, je te tuerais : » il ne devait son salut qu'à la générosité d'un ennemi qui le cachait trois mois dans la campagne, d'où il s'échappait à peine à la fureur des citoyens. L'année suivante, vaincu de nouveau avec les Gozzadini ses alliés, il laissait sept de ses amis entre les mains de la république qui les faisait tenailler. Dans sa colère, elle froissait les étudiants qui la quittaient, elle repoussait une nouvelle attaque des exilés, ordonnait à leurs partisans de partir sous peine de la vie avant qu'un cierge d'un sou ne fût consumé, et défendait de contracter des mariages, soit avec eux, soit avec leurs parents. Mais les gibelins approchent, les seigneurs voisins sont terribles, on annonce qu'ils ont appelé l'empereur, que Louis de Bavière arrive, et alors seulement Bologne se donne au fils du pape, Bertrand du Poïet, qui ramène les émigrés avec lui.

Que de vicissitudes à Césène, avant de tomber sous le joug de l'Eglise ! En 1321, Ghello Calesidio et Rinaldo Cinzi sous-tyrans guelfes, sous la protection et pour le compte du seigneur de Rimini, sacrifient la grande famille des Pallazzi, dont ils rasent les maisons. L'année suivante, les Altichini, gibelins, s'exilent d'eux-mêmes ; leur chef est décapité ; leur ami Lucenti est tenaillé ; le chef des Pallazzi trouve la mort sur l'échafaud ; on vit dans les transes de la terreur ; on voit bien que la ville obéit à cette capitale de la Pentapole qui, dès les temps de Garaton, l'avait plusieurs fois incendiée. Mais en 1325 ses deux bourreaux, au service de Rimini, prennent une physionomie humaine, intelligente, indépendante ; et, par une adresse qui serait

inexplicable, sans le calme réciproque avec lequel les chefs se trahissaient et enduraient tour à tour les coups de la trahison, on les trouve révoltés contre Rimini, et cependant dans les meilleurs termes avec les Malatesti qu'ils repoussent. Cette singulière situation se révèle par la phrase de la chonique : « Malatestis seclusis, attamen amicis.» Tout à coup Cinzi, emporté par l'amour de l'unité et par le zèle de la seigneurie, enlève son collègue moins initié dans l'art de parvenir, et avec lui l'impartialité, l'unification, la perfidie, l'humanité, seraient arrivées à leur plus haut degré de perfection, si la ville trop étroite, trop orageuse, trop habituée à la loyauté républicaine, aux délibérations parlementaires et à la conclusion des émeutes, n'eût laissé l'œuvre de son chef à l'état de projet individuel. Malgré sa trahison, sa démocratie et son hypocrisie, Cinzi n'avait aucune force : il ne protégeait le peuple qu'en proscrivant les nobles ; il n'accomplissait son coup d'État qu'en demandant trois cents soldats à Ramberto Malatesti, l'adversaire de la seigneurie de Rimini ; et en butte à l'exécration générale, il invoquait l'appui du légat Bertrand du Poïet qui lui demandait les clefs des portes. Elles sont entre les mains des magistrats, lui répond le seigneur, et il ajoute tout bas : Si vous les leur demandiez, ils pourraient s'insurger. Mais le légat fond sur lui, l'emprisonne, affecte cette colère redoutable et fictive des grands qui veulent sacrifier un ennemi, lui reproche d'avoir menti, d'être un tyran, d'avoir trahi son collègue et lésé la majesté de l'Eglise, et le livre à ces mêmes bourreaux qui avaient décapité Pallazzi, Altichini et tenaillé Lucente (1327).

Enfin Modène, frémissante sous la tyrannie gibeline de Passerino Banacolsi de Mantoue, ne songe qu'à se

donner un seigneur. Dès 1319, elle tourne ses regards vers son grand concitoyen Pico de la Mirandola, jadis vicaire de Henry VII de Luxembourg; elle n'aspire qu'à l'impartialité d'une seigneurie gibeline. Une nuit on entend le tocsin de Carpi, celui de Modène lui répond; Pico chasse les sbires de Mantoue, et on le voit seigneur, fêté, applaudi, chef de tous les gibelins qui le proclament, et de tous les guelfes extérieurs qui « serrent, dit la chronique, des nœuds d'amitié et de « l'alliance avec les citoyens. » Dans l'enthousiasme de l'insurrection, les femmes elles-mêmes travaillent de leurs mains à fortifier la ville contre Mantoue; mais, pour son malheur, elle n'est pas assez grande pour accepter une aussi large impartialité ; elle n'est pas non plus assez forte pour résister aux escadrons de Mantoue; ses fils suffisent à peine à garder ses murs, et l'amitié des guelfes récemment réconciliés jette l'anarchie dans tous les rangs, le désordre dans toutes les délibérations. Pour éviter avant tout la réaction pontificale, Pico transige avec le tyran de Mantoue, et toujours aimé du peuple il se résigne à régner en lieutenant de l'ennemi, qu'il supplante plus qu'à moitié avec le titre de capitaine. Mais cette fois Passerino le trompe, l'enlève, l'enferme dans une tour, le fait mourir de faim avec ses deux fils; gibelin, il répète ainsi en traître, contre un gibelin, la férocité républicaine des Pisans qui sacrifiaient le comte Ugolino, et il règne toutefois parce qu'on préfère la trahison des seigneurs à la réaction, à la république, à l'anarchie. Telle est la pensée de la chronique, quand elle ajoute : « Fregnanenses Velfi « cum Gibellini novo fœdere et amicitia conjunguntur « Passerini opera. » L'Eglise ne s'impose enfin que quand Versuzio Lando, capitaine de la croisade, jette

la terreur dans la campagne, quand il massacre tous les habitants de Citta-Nova, quand tous les paysans, chassés par les troupes et par la terreur, arrivent devant les portes de la ville qui n'ose pas les recevoir, quand Bonacolsi, absent, ne peut résister; quand son vicaire s'enfuit gagné par la panique; quand la croisade arrive comme une avalanche, entraînant avec elle des émigrés guelfes et gibelins, qui donnent à sa masse informe et terrible l'apparence trompeuse de l'impartialité. Et lorsque la ville se rend, lorsqu'elle succombe, son cri de désolation arrive jusqu'à nous. « O malheu-« reuse et misérable Modène! s'écrie son chroniqueur, « que de dommage, que de honte ne souffres-tu pas, « soumise à des gens abhorrés, avec tes champs abandon-« nés, tes maisons désertes, désolées et inhabitables, « dans toute l'étendue de ton territoire! »

Telle a été la réaction pontificale de Jean XXII et de Bertrand du Poïet, cruelle, conçue avec une précision géométrique, prompte dans son exécution, calculée dans ses ressources, toute française, depuis le roi provençal de Naples qui l'appelait, jusqu'au fils du pape qui la dirigeait: elle faisait éclore une longue série de tragédies dans les palais des seigneurs, et le sort des Pico morts de faim, des Montefeltro mis en pièces, et de tant de familles massacrées, était partagé sous des formes diverses: à Trévise, par le comte de Goritz, saisi des coliques du poison; en Toscane, par les Mangona, égorgés au milieu d'une insurrection consulaire; en Lombardie, par Fisiraga, tyran de Lodi, qui mourait de douleur dans les prisons de Milan; dans le Frioul, par l'évêque de Bellune, assassiné par Guecelone de Camino; et mille scènes rapides comme l'éclair attestaient l'essor général du génie individuel qui se frayait sa route

en foulant aux pieds les cadavres des seigneurs, dût-on tomber momentanément en république, comme à Urbin ou à Césène. Au-dessous des drames individuels et des révolutions de palais, c'étaient des massacres, des carnages, des incendies, tout l'Enfer de la *Divine Comédie*, une effroyable ébullition d'hostilités et de meurtres. Une couche de cendre couvrait le feu à demi à Milan, à Vérone, à Mantoue, à Rimini, à Ferrare, où il y avait des seigneurs ; mais partout ailleurs l'embrasement était tel que pour le fuir personne ne regardait au fer des sicaires, ni aux tours de la faim, ni aux oubliettes entr'ouvertes, ni au poison qui circulait dans les banquets. Hors de la seigneurie, point de salut : témoin Chiusi qui immolait ses gibelins, parce que toutes les villes libres imitaient Spoleti, Osimo, Fermo, Rieti, Recanati, et une foule d'autres localités ouvertes comme des lices aux fureurs du moyen âge, et où nous avons dénombré quarante-trois révolutions ou ondulations, sans compter Gênes, plus battue par les flots de cette guerre que l'ancienne Troie à laquelle ses choniqueurs la comparent.

Pour nous résumer, au point de vue de la fédération italienne, l'Église se ruait, avec les forces de Naples, Florence, Gênes, Bologne, Brescia, Aquilée et Padoue, contre la Sicile, Milan, Vérone, Mantoue, Lucques, Arezzo, Ferrare, secourues par Verceil, Novare, Lodi, Como. Ces villes, qui combattaient aux premiers rangs, se disputaient toutes les autres villes, toutes les régions intermédiaires, toutes les cités incertaines, chancelantes, engagées à moitié seulement dans la lutte ou tournées et retournées plusieurs fois en divers sens opposés par les vicissitudes des batailles, comme Alexandrie, Plaisance, Parme, Modène, Reggio, Pérouse, entraî-

nées enfin dans le camp de l'Église, ou Spoleti, Fermo, Urbin, Osimo, Rimini, Ravenne, définitivement placées en 1327 dans le camp des seigneurs. Le nombre des combattants, les avantages du sol, la prépondérance des capitales, les courants de la civilisation, les traditions révolutionnaires, tout conspirait contre l'Eglise : elle avait contre elle Arezzo, Lucques, Pise, toute la Toscane, hormis Florence en déroute et Sienne indifférente ; toute la Lombardie, excepté Brescia, Crémone, centres en décadence; toute la marche de Vérone moins le Frioul, arriéré et barbare; tout l'ancien exarchat, à la réserve des positions versatiles de Reggio, Modène, Parme et Plaisance. Quoique appuyée par le Piémont, aussi arriéré que le Frioul, par Gênes, toujours longobarde au moment du danger, par Naples désormais en décadence avec tout le Midi, elle était débordée par la Sicile et par les villes les plus animées de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône, qui ne lui permettait pas de tirer parti de ses avantages. Au point de vue des idées, ses amis se réduisaient aux guelfes ; les gibelins suivaient les drapeaux de Milan, de Vérone, de Mantoue ou de Lucques; les multitudes gagnées à la cause de l'impartialité, détachant les meilleurs guelfes de l'Eglise, jetaient dans le camp opposé les familles d'Este, de Rimini et d'innombrables chefs qui spéculaient sur les nuances d'une apostasie utile, honorée, invoquée, indispensable contre les furies de la guerre civile et contre les catastrophes funestes aux hommes attardés. Quels étaient les hommes de la réaction? Des hommes dignes de combattre la cause italienne, qui était alors celle du progrès universel : Jean XXII, Français vulgaire, borné, esprit essentiellement subalterne, serviteur de Robert, incapable de régner en maître, même dans le cercle de la

foi, où il s'engageait dans un grossier juste-milieu qui froissait l'Evangile et ternissait l'éclat de la foi. Bertrand du Poïet, son fils, espèce de Scapin pontifical, effrontément actif, impérieux, méchant, violent, traître, et, malgré tout, maladroit, toujours en retard d'un temps sur les idées, les mouvements et les trahisons de l'Italie. Robert, roi bonhomme, qu'il aurait fallu reléguer dans sa Provence où il aurait été heureux, utile et inaperçu comme les mille princes qui passent sans laisser aucune trace dans l'histoire; naguère émerveillé lui-même de cette adresse, suggérée par la situation et avec laquelle il avait combattu Henry VII, il se trouvait jeté dans la réaction pontificale par l'aveugle impulsion de l'ère précédente. Son capitaine, Raimond de Cardona, ambitieux et malléable, mou et chevaleresque, étonné de se voir sans cesse assailli par des myriades de soldats vomis par les villes, livrant toujours des combats comme s'il avait été dans sa Catalogne, toujours trompé dans son attente, par les paniques ou par les fureurs politiques, qui disposaient de ses troupes et de celles de l'ennemi, ne paraissait sur les champs de bataille que pour donner aux déroutes de l'Eglise les apparences majestueuses requises par les règles de l'art militaire. Battu à Bassignano et à Vaprio par les masses de Milan; à Altopascio par celles de Castruccio Castracani, il était deux fois pris sur le champ de bataille : une fois par les Visconti, la seconde fois par Castruccio; et si la première fois il s'évadait de sa prison, c'est que Galéas de Milan le chargeait de négocier la paix avec le pape, en lui donnant ainsi une leçon sur la manière d'être à la fois guelfe et gibelin. On ne saurait compter comme de vrais chefs ni cet Henry de Flandre, qui arrive à Milan pour se faire mystifier, ni Philippe de

Valois qui abandonne son expédition avec une légèreté inqualifiable, ni Henry d'Autriche, non moins étourdi et aussi vite renvoyé que lui; ni ce Torriani, patriarche d'Aquilée, atterré à Monza devant ses ennemis les Visconti, qui préparaient peut-être de nouvelles cages pour sa famille; ni Versuzio Lando, qui sert l'Eglise pour la trahir et se jette de nouveau dans le camp des seigneurs qu'il avait déserté; ni les Fieschi, les Grimaldi, les Cavalcabo, les Rogati, les Quartigiani, une foule de guelfes mobiles, intrigants indomptables, absolument étrangers au sort, aux idées, aux plans et à l'obscurantisme de l'Eglise d'Avignon.

Que l'on compare tous ces hommes flétris, déplacés, déroutés, aux chefs du mouvement, à Cane de la Scala qui acquiert le titre de Grand sous le feu de la réaction; à Mathieu Visconti, vénéré comme un sage, et dit le Grand parce qu'il fonde la seigneurie; à Marc Visconti l'infaillible gibelin qui sacrifie les républicains guelfes et bat Raimond Cardona; à Lodrisio, son frère, aussi vaillant que lui, et capable de bondir d'un pôle à l'autre de la politique italienne; à Castruccio Castracani qui, de simple aventurier, devient vicaire impérial de Lucques, et conquérant en Toscane et dans la Ligurie. Que l'on suive de l'œil les familles d'Este, des Malatesti, des Rusca, des Tornielli, des Tizzoni, des Vistarini, on verra les hommes de feu créés dans la fougue des révolutions, et on s'expliquera que les trois princes étrangers se retirent comme devant une épouvantable vision; que Poïet s'exalte jusqu'à ordonner de réduire en esclavage les gibelins; qu'en 1324 le pape canonise saint Thomas en pure perte; que sa réaction soit en déroute, en Lombardie où elle est foudroyée par Milan, dans le Piémont où elle est accablée par Ast, Alexandrie et Tortone; en

Toscane où Castracani ordonne trois fois le jeu des courses sous Florence et dans la Romagne, où, victorieux à Zapolino, les seigneurs de Milan et de Vérone et le tyran de Mantoue ordonnent à leur tour trois courses sous les murs de Bologne. Si le pape garde Bologne, Modène, Parme et Plaisance, c'est que sa déroute n'est pas complète, et que les seigneurs n'ont pas encore déchaîné le grand tyran de l'empire, ni arboré leur dernière nuance gibeline. Mais son plan, à la fois niais, vaniteux et hyperbolique, se fonde sur deux impossibilités qui renferment chacune tout entière la cause d'une défaite éternelle. D'abord il prend pour point de départ l'unité napolitaine, qu'il se propose d'étendre à toute l'Italie, sans voir que si Gênes, Bologne, Florence, et d'autres villes se donnent au roi, ce n'est que pour échapper aux unités diverses des seigneurs qui se préparent à engloutir les villes attardées. En supposant que cette unité napolitaine, si antipathique, si impuissante, si violemment repoussée depuis les temps de Charles d'Anjou, puisse surmonter les mille obstacles que lui opposent les seigneurs, les tyrans, les républiques, les villes, et même les villages de la haute Italie, de la Toscane et des Etats romains, le plan pontifical repose ensuite sur une seconde hypothèse que l'ancien royaume d'Italie, déjà si hostile à l'Église quand il n'embrassait qu'une moitié de la péninsule, voudrait obéir à un pontife absent, exilé, condamné à recevoir l'hospitalité sur un fief accessoire du roi et sous l'inquiète suzeraineté de la France. Cette double absurdité est tellement palpable que nous n'osons l'attribuer ni au roi, ni au pape, ni à son fils, ni à Raimond de Cardona; encore moins pouvons-nous l'attribuer aux hommes de Gênes, de Brescia ou de Plaisance : nous l'imputons

seulement à la fatalité qui, livrant toutes les positions romaines à la fédération des seigneurs, ne réservait à la tyrannie pontificale que le vide de l'unité et le fantôme du royaume dans des espaces imaginaires.

CHAPITRE V

LA RÉACTION IMPÉRIALE CONTRE LES SEIGNEURS (1327).

Les gibelins font appel à Louis de Bavière pour renverser le seigneur de Milan,—Mais Azzo Visconti l'écarte de Milan.— Cangrande de Vérone s'étend à Padoue et à Trévise. — Louis Gonzagues égorge le tyran impérial de Mantoue et se fait proclamer seigneur. — Tremacoldo l'imite à Lodi, où il fait mourir de faim les Vistarini. — Toutes les villes échappent à l'empereur réduit à vendre aux enchères Lucques, son quartier général.— Tragédies variées de Jési,—Viterbe,—Cingoli, etc. — Insurrections diverses à Parme, — Reggio, — Modène. — Réprobation qui s'attache à l'empereur déshonoré devant les seigneurs, parce qu'il imite leurs propres trahisons en dépit de la loi qui défend les coups d'Etat aux pouvoirs conservateurs et légitimes.

L'élan des victoires remportées par les seigneurs sous Florence et Bologne enhardit tous les gibelins, non-seulement contre le pape et les guelfes, mais aussi contre l'impartialité des seigneurs, à laquelle ils imputent les succès momentanés de la réaction pontificale et cette intolérable menace de tyrannie unitaire qui subsiste malgré tout dans la dictature du roi de Naples sur Gênes, Florence, Sienne, Brescia, Alexandrie et Tortone, et dans celle de son allié Bertrand du Poïet sur Parme, Plaisance, Reggio, Modène, Césène et Bologne. En 1327, ils appellent, de tous les points de l'Italie, la descente impériale de Louis de Bavière,

pour en finir du même coup avec l'infamie de la croisade, les tergiversations des seigneurs et l'ambition du pontife.

Un voile d'incertitude cache toujours à moitié les premiers mouvements de toute action politique, et ce voile, deux fois plus épais que d'habitude dans l'ère équivoque des seigneuries, défend d'embrasser du premier abord les desseins des chefs et des sectaires qui s'adressaient à l'empereur. Probablement, comme il arrive souvent, ils concevaient, ils rectifiaient, ils changeaient leurs projets, à mesure que les événements se développaient, en se faisant les interprètes d'une fatalité qui se dévoilait peu à peu. Mais le plan de la réaction impériale se révèle d'emblée, si on se dégage de ces incertitudes quotidiennes qui troublent la vue des historiens, pour regarder en face l'idée de cette époque impatiente de s'affranchir du joug de toute partialité guelfe ou gibeline. Or, après avoir traversé les dangers les plus extrêmes de la tyrannie pontificale, les seigneurs se trouvent aux prises avec les forces opposées de la tyrannie impériale, car ce sont les gibelins qui cherchent Louis de Bavière. D'après Mussato, ils veulent renouveler les anciennes factions de l'empire, « antiquæ imperii partialitates. » L'appel part de *Marc* et de *Lodrisio Visconti*, les deux sectaires hostiles au seigneur de Milan, qu'ils accusent de pactiser sans cesse avec l'ennemi; de *Bonacolsi*, tyran de Mantoue; de *Castruccio Castracani*, qui règne sur Lucques, au nom du parti; de *Frédéric* de Sicile, encore dans le cercle de l'ère antérieure. Le seigneur de Vérone ne se rend à la diète gibeline de Trente qu'avec l'escorte d'une armée, et il la quitte indigné : celui de Ferrare ne s'incline devant l'empereur que par l'af-

freuse nécessité de trouver un appui contre le pape, dans son poste avancé de Ferrare; et si les seigneurs se rallient, en apparence, à la descente impériale, c'est que la loi de l'indifférence politique leur prescrit d'opposer sans cesse l'un à l'autre les deux grands pouvoirs de la chrétienté. *Louis de Bavière* paraît à l'heure indiquée par la nécessité sur le cadran de l'histoire, au moment où il se dégage de son compétiteur Frédéric d'Autriche et où, pour la première fois, toute l'Allemagne obéit à un tyran. Il surgit sur la terre catholique de Bavière, car nous avons vu que l'ère des tyrans pousse tous les Etats à des saturnales à contre-sens de leur tradition, et le nouveau chef de l'Allemagne, unitaire comme la Bavière, impie au rebours du sol qui l'a nourri, aux prises depuis longtemps avec la cour d'Avignon, imite en sens inverse Jean XXII, Poïet et Robert, en concevant le projet d'improviser à coups de foudre l'unité gibeline de l'Italie, avec des hommes à lui, avec des familles de sectaires, avec des illusions empruntées à l'ère antérieure et avec le plan absurde de fonder un royaume en multipliant les républiques. Son succès est exactement le même que celui du pontife et de tous ses prédécesseurs qui ont voulu étouffer l'Italie; il est condamné à servir les seigneurs qu'il veut renverser, à défaire cette réaction pontificale qu'ils ne peuvent déraciner entièrement, et à disparaître sous le poids de l'exécration universelle qui poussait jadis dans le tombeau les familles funestes des Romano, des Pelavicino et des Doara.

Quand l'empereur arrive à Milan, les deux sectaires, *Marc* et *Lodrisio* Visconti, lui demandent la république gibeline contre l'impartialité de Galéas : « Nous ne te « demandons ni des richesses, lui disent-ils, ni des gou-

« vernements, mais de délivrer le peuple; de nous « rendre tous égaux; de ne pas être les esclaves d'un « seul homme; de ne plus rester à la merci d'un chef « qui nous perd : libertatem cum salute amisimus. » Impudent, prompt, orgueilleux et exact, Louis anéantit en un jour la seigneurie par une série de mesures qui la laissent sans chef, sans capitaine et sans territoire, et à peu près sans gouvernement. On voit Galéas et ses deux autres frères, Luchino et Giovanni, emprisonnés; un quatrième frère, Étienne, meurt subitement. Le glaive levé sur la tête de Galéas, l'empereur réclame Monza du châtelain; les femmes même de la famille des Visconti, épouvantées, supplient, au nom de Dieu, ce châtelain de livrer la ville. Galéas tombe dans ces tours de Monza où il faisait pourrir les guelfes de la croisade; tous les tyrans gibelins des alentours de Milan, les Tornielli de Novare, les Tizzoni de Verceil, les Beccaria de Pavie, redevenus indépendants comme les Vistarini de Lodi et les Rusca de Como, forment une sorte de ligue militaire qui reprend les postes de l'ancien royaume, tandis que Milan, moralement démolie, est jetée en république, soumise à un vicaire impérial et à une magistrature de vingt-quatre personnes. *Marc* et *Lodrisio*, promoteurs de cette catastrophe, suivent l'empereur vers Rome; mais à peine est-il à moitié chemin que la seigneurie, toujours vivante, bien que déracinée et à l'état de fluide nuageux, trouve des soldats, de l'argent, des amis, tout un peuple qui ressuscite comme par enchantement, et Azzo Visconti, fils de Galéas, deux fois plus sûr qu'auparavant, arbore le drapeau guelfe du pontife d'Avignon. C'est ainsi qu'il échappe aux colères impériales, aux tyrans des alentours, aux fureurs des sectaires; et, après avoir renvoyé

Louis de Bavière en lui jetant une bourse de vingt-cinq mille florins, il règne pacifique, impartial avec ses deux oncles, Luchino et Giovanni, l'un capitaine, l'autre prélat, et tous également ennemis du pape et de l'empereur, également étrangers aux sectaires du moyen âge. *Marc* et *Lodrisio* se rallient d'eux-mêmes à la fortune de la seigneurie, et quoique persuadés que les deux sectes sont trahies à jamais, elles le sont encore plus qu'ils ne pensent, car *Marc* disparaît subitement au milieu d'un banquet que lui donnent les seigneurs, et *Lodrisio*, plus adroit et moins confiant, n'échappe aux oubliettes que pour différer sa catastrophe.

Vérone ne se vante ni d'être la seconde Rome, ni d'avoir été la grande ennemie de Pavie, à la suite du fabuleux Perideo, ni d'avoir combattu les derniers restes du royaume dirigé par l'archevêque qui avait inventé le carroccio; elle ne compte dans l'ère de la libre élection, ni des saints, comme Herlembard et Arioald, ni des thaumaturges comme Liprandi: elle n'a donc ni à se plier jusqu'à terre devant les réactions, en répétant les manœuvres de l'époque des schismes, ni à se développer par une flexibilité qui touche à tous les extrêmes des sectes et des tyrans. Militaire, royale, toute sa force est dans sa rapidité, dans sa promptitude, dans son impassible cruauté, dans l'audace irrésistible avec laquelle elle fait main-basse sur les bourgeois de Padoue, les raisonneurs de Trévise, les ecclésiastiques d'Aquilée, les vantards de Vicence, les héros exténués de Brescia, et sous la réaction impériale Cangrande, dédaigneux à Trente, devient tout à coup orgueilleux à Milan, au moment de la détresse de Galéas. Comme un homme poussé par un songe, il veut refaire la domination de Béranger déjà évoquée au profit de Vérone par Ece-

lino le grand chef de l'ère antérieure. Mais ce n'est pas en Lombardie que Vérone peut s'étendre; ce n'est pas en écrasant l'ample Mediolanum qu'elle peut prendre sa place dans la renaissance italienne; son chef est inutilement insolent, quand il fait faire une brèche dans les murs de Milan, pour entrer et sortir sans faire acte de dépendance envers les Visconti : c'est dans la double Marche de Vérone et d'Aquilée que sa mission l'appelle, et là, plus ferme que les Visconti, plus fier que Galéas, plus sûr que *Marc* ou Luchino, plus rusé que *Lodrisio*, plus impartial dans sa cupidité qu'Azzo Visconti, il fond sur Trévise, s'empare de Padoue, et Mastino II qui lui succède, en 1329, règne sur Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, les quatre villes qui avaient donné le signal de la grande ligue contre Frédéric Barberousse, et de plus sur Feltre et Bellune; d'ailleurs prêt à foudroyer cette série de villes attardées, de républiques chancelantes, de semi-tyrannies ou de populations à moitié subjuguées qui s'étendent depuis Brescia jusqu'à Lucques.

Tandis que la grande ville des Scala prend son essor avec ses héros à la façon de loups-cerviers, l'épée au poing, entourés de tyrans détrônés, l'œil insolent, la parole provoquante et l'auréole sanglante sur le fond noir de la famille de Romano, la vulgaire Padoue est livrée à l'ingouvernabie laisser-aller de sa grossière bonhomie, et les chroniques des Cortusi nous étalent tout au long les pensées du seigneur menacé de l'invasion de Vérone, appelée par son frère *Nicolas*. « Les « traîtres de la campagne, se dit-il, sont maîtres de « tout au de là des portes de la ville; le seigneur Cane, « cause de leur criminelle insurrection, affecte de n'en « rien savoir. Dans la ville, les uns gémissent, les au-

« tres mendient; je vois les citoyens soumis à la torture, non-seulement dans les prisons publiques, mais dans celles des particuliers; on ne respecte plus aucune loi; on commet des crimes sans nombre : je n'ose plus résister, de peur d'être assassiné. J'ai chevauché en Allemagne, où j'ai supplié le duc de Carinthie de secourir la malheureuse cité, et je l'ai attendu inutilement. Le duc d'Autriche, assiégé à Vienne, n'a que trop de raisons pour ne pas m'aider. Conrad d'Ovenstein, à qui j'ai donné tant d'argent, refuse de venir, si je ne lui garantis sa solde. J'ai écrit au pape Jean XXIII d'Avignon, à son légat de Bologne, au fils du roi Robert, à Florence;... j'ai négocié secrètement avec le seigneur de Mantoue et le marquis d'Este, et partout j'ai échoué. Il y a plus, j'ai entendu que les Trévisiens, soumis avec nous au patronage du duc de Carinthie, me nient tout appui, et, pour surcroît, les Vénitiens nous commandent en maîtres. » — Après de longues méditations, il ajoute : « Je pouvais vivre à Venise, au sein des richesses et des délices; mais non; je veux sauver la patrie, dussé-je y perdre la vie. » — Les nouvelles chroniques des Cattari nous apprennent en italien comment il arrache la patrie au mouvement impérial qui lui enlève tous ses appuis, en même temps qu'il soulève contre lui Nicolas Carrara et le seigneur de Vérone : « Chi meglio di me, me dit-il, può dare Padova e Monna Taddea à messer Cane? Rimarro in istato con lui. » Traduits fidèlement, ces premiers mots en langue vulgaire, que la patrie arrache au seigneur de Padoue, reviennent à dire : « Je suis accablé par messire Cane de la Scala, qui veut ma ville, ma sœur, ma terre, mon sang, ma popularité. Mais qui pourrait tout lui livrer mieux que moi? Je m'effa-

cerai, je le seconderai, je serai son homme, le serviteur de sa fortune, l'agent de sa conquête, et je régnerai avec lui, « e rimarrò in istato con lui. » C'est ainsi que Marsile se dégage de la concurrence de son frère Nicolas et qu'il se met en mesure de relever tout à coup la seigneurie, le jour où Vérone sera atteinte d'une de ces syncopes si fréquentes dans l'histoire des villes italiennes.

Trévise se trouvait encore en république, sous le patronage allemand de Goritz et de l'Autriche, et le grand conseil, les consuls, le podestat, les magistrats parlaient comme au temps des Brutus, tandis que les Autrichiens montaient la garde sur la place et occupaient tous les postes. A la nouvelle de la descente de *Louis* de Bavière, *Avogaro Tempesta* croit qu'à la fin il pourra fonder au moins une tyrannie gibeline, et il se jette sur Altenico Azzoni et sur les guelfes de la république autrichienne. Expulsé, il s'acharne au combat, et une nuit il rentre furieux, massacrant les Allemands, égorgeant ses adversaires, rasant les maisons républicaines, confisquant les biens des exilés, proclamant par de nouvelles contradictions la liberté et la tyrannie, l'indépendance et la désolation de la patrie. Mais, au bout de quatre jours, assiégé par le seigneur de Vérone, il conseille lui-même la soumission, et l'église qu'il voulait bâtir, les fêtes annuelles qu'il ordonnait servent à célébrer l'avénement de l'impartialité par Cangrande de la Scala, qui tend son épée sur la ville pour écarter en même temps Goritz et l'Autriche, la république et les tyrans, les sectes et les fureurs du moyen âge. C'est ainsi que Trévise, déjà frappée par le premier rayon de l'aurore des seigneurs, rend enfin son dernier soupir; belle et splendide, au milieu de la nuit, elle s'efface et disparaît au jour des seigneurs.

C'est une autre scène à Mantoue, où le tyran *Passerino Bonacolsi* avait appelé l'empereur pour écraser Modène et refouler les guelfes de Bologne et du légat sans se douter que l'ère des gibelins était finie. Louis de Gonzague, son ministre, sa créature, tiré du néant, gorgé d'or, de richesses et d'emplois, comblé de faveurs et de protection, s'aperçoit que le premier à le trahir pourra d'un coup rallier les guelfes, forcer la main à l'empereur, entraîner les gibelins malgré eux et faire le bonheur de Mantoue. Dès lors, il conspire avec Vérone, et un matin, aidé des satellites de Cangrande, il s'insurge, il frappe *Passerino* qui montait à cheval et il châtie son fils, auquel il fait manger ses propres parties génitales, pour se venger d'un affront. Maître de Mantoue, il trahit à son tour Cangrande, auquel il avait promis la ville, résigné, disait-il, à vivre en sous-seigneur, et il fonde ainsi la dynastie des Gonzagues qui portent dans leurs armoiries le mot : *Fides*, sans doute en souvenir de la double trahison qui leur donnait le trône. Après avoir consacré avec le titre de vicaire *Passerino*, qui le servait en tyran, Louis de Bavière laissa passer la révolution et la confirma, en accordant le même titre à Louis de Gonzague qui le desservait en seigneur.

Jalouse d'imiter la délicate trahison des Gonzagues, Lodi reproduit le drame de Mantoue pour régénérer la seigneurie des Vistarini, redevenue une tyrannie gibeline, à force de se roidir contre les guelfes de Poïet. « Jacques et Luce Vistarini, dit la chronique, avaient parmi « leurs serviteurs Pierre Tremacoldo, surnommé le « Vieux, Lodesan de basse naissance, mais habile et « hardi, fort protégé de ses maîtres qui l'avaient nommé « chancelier, lui confiant ainsi le commandement des

« troupes, et les portes mêmes de la ville. Froissé par « Luce, qui avait violé sa nièce, il s'indigna telle- « ment contre les seigneurs qu'ayant introduit secrè- « tement quinze cents hommes, il courut par la « ville, les armes à la main, en criant : Vive le peuple! et il arriva au palais des Vistarini. Ceux-ci, en entendant le vacarme, lui dirent : Qu'est-ce que ce bruit, mon fils? Mais il se borna à répondre qu'un seul maître suffisait à une ville, et, sans rien ajouter, il fit prisonniers les deux princes et quatre de leur famille, tandis que les autres s'enfuyaient avec Sonnino, le plus jeune d'entre eux. Non content d'avoir ôté la liberté à ses maîtres, après les avoir fait tourmenter cruellement de diverses manières, il les laissa mourir de faim, et ici, ajoute le chroniqueur, il faut admirer la divine Providence qui leur infligea, par ordre de leur vil serviteur, « les tourments et la mort qu'ils « avaient fait subir à leurs prisonniers dont ils se « plaisaient à entendre les cris et les voix agonisantes.»

Aucun mouvement dans les autres villes de la haute Italie, excepté une insurrection impériale de Crémone; aucune insurrection à Forli, si ce n'est l'éclat des *Orgogliosi*, bientôt chassés sans ébranler la seigneurie des Ordelaffi. Imola, qui espère profiter de l'occasion de la descente impériale pour se révolter contre Ricciardo Manfredi, de la famille de Faenza, expie sa tentative par la mort de quatre cents insurgés et la désolation d'un sac. Alberghetto de Faenza, qui chasse son père pour hâter l'heure de son avénement et d'une plus grande indépendance à l'égard de l'Église, ne fait que courir à sa ruine, car le maladroit, flatté par le légat et amené à accepter un rendez-vous à Bologne, a la tête subitement tranchée avant de savoir pourquoi. Plus versé dans

la sagesse des seigneurs, plus habile dans l'art de trahir à propos, son père François, déjà célèbre par ses infamies domestiques, rentre en marchant dans le sang de son fils, et le jour où il faudra se révolter contre l'Église, ce n'est pas lui qui se fiera à la parole d'un cardinal gascon. Mais, ni à Vérone, ni à Forli, ni à Imola, ni à Faenza, nous ne trouvons la personne de l'empereur. Où est-il donc? On dirait qu'il veut se rendre invisible; loin de parler de ses trophées, nous ne pouvons pas même indiquer ses déroutes, car ce sont des gibelins trop crédules qui se font battre partout. Nous avançons-nous vers Ferrare; le marquis d'Este, qui avait appelé Louis de Bavière, exerce le droit souverain de changer d'avis pour passer dans le camp du pontife où il reçoit le titre de vicaire de l'Eglise, et la franchise de la rebellion contre l'empire. Versatile avec aisance, on peut dire de lui : « Habet dictum et dedictum « sicut dominus rex.» —L'empereur ne gagne certes ni la famille de Ravenne, qui se tient immobile,—ni celle de Rimini, prête au combat, — ni Césène immobile sous l'Eglise.—Fano, momentanément enlevée par l'irruption gibeline de *Jacques* Carignano, allié d'Urbin, retombe sous Gui Carignano, chef des guelfes, imposé par la seigneurie quasi-guelfe de Rimini.—Même à Fabriano, on ne trouve qu'une influence impériale, sans que l'empereur se présente, et si le peuple de la ville et les paysans de la campagne se soulèvent avec fureur, si pendant onze mois tous les habitants abandonnent l'agriculture et l'industrie pour se livrer au travail sanglant de la guerre intérieure, Alberghetto Chiavelli, seigneur de cette ville, traverse l'orage en se cramponnant à la robe du légat.—Orvieto, encore en république, se défend par la double politique de la

sévérité et de la clémence; en 1327, elle fait exécuter les *amis* de *Louis* de Bavière; en 1330, pâle et tremblante, elle s'empresse de rappeler les gibelins exilés pour conjurer le danger.—L'empereur reparaît enfin à Jesi, et c'est pour donner l'ordre barbare de décapiter le tyran guelfe, Tano Balignani; mais Boscareto, qu'il nomme vicaire, reste maître de la ville avec un titre plus impartial. Non moins cruel à Viterbe, *Louis* détrône le seigneur guelfe Silvestro Gatti, le soumet à la torture dans le but de lui extorquer de l'argent, et le laisse à son départ moralement et physiquement brisé, dans un état désespéré que quelques historiens confondent avec la mort. Un an plus tard, en 1329, *Fazzuolo*, de la famille des *Vico*, anciens châtelains qui jouaient, dans l'Ombrie le sombre rôle des *Romano* dans la Marche de Vérone, subjugue et achève le malheureux seigneur pour régner comme un tyran au nom de l'empire; mais ce coup que l'empereur porte à Viterbe et la bassesse de réclamer de l'argent par la force des tourments s'ajoutaient aux récriminations universelles en faveur des Visconti trahis à Milan pour perdre dans tous les esprits l'antique prestige de l'empire, réduit à des exploits de chauffeur. Pour la première fois, un public de traîtres assistant à la tragédie impériale sifflait la trahison; il voyait la paille dans l'œil de son ennemi et c'était son droit de ne pas se regarder dans la glace. Chacun pour soi, nul Dieu pour tous; tous les peuples sont libres, indépendants, à l'état de nature, sans obligations réciproques: de quel droit pouvait-on demander aux seigneurs d'être guelfes plutôt que gibelins, ou même impartiaux? Pourquoi des Allemands auraient-ils prétendu réprimer la versatilité ou les crimes de l'Italie? Encore

que l'on ne pût confondre l'empire avec une domination étrangère, s'imposant par la conquête, ou gouvernant par l'aveugle droit de la force; encore que l'empereur fût l'un des deux pouvoirs constitutionnels toujours élevés, toujours respectés par la nation contre le fléau du royaume et des conquêtes intérieures, les partis ne sont-ils pas à l'état de nature comme les nations les uns contre les autres? Et à quoi serviraient l'érudition, la philologie et tout le fatras des études sur l'antiquité, depuis l'héraldique et la paléographie jusqu'aux innombrables commentaires sur la Bible si, après avoir tout analysé, comparé, annoté, on ne s'apercevait pas de cette vérité vulgaire, palpable, universelle, que le progrès, c'est le changement, la versatilité, la trahison des anciens principes, la violation des vieilles lois, et qu'aucun peuple, aucun homme, aucun saint n'a le droit de punir les crimes des nations qui dirigent l'humanité ?

L'irascible impartialité des Scala, la flexibilité indéfinie des Visconti, la royale volte-face de la famille d'Este, la trahison à double fond de Louis de Gonzague, se résument à Rome, où tout un peuple se sert des deux familles des Orsini et des *Colonna*, comme des deux termes du suffrage universel, pour jouer le rôle équivoque du seigneur contre Louis de Bavière aussi bien que contre le pape d'Avignon. Que fait-il en effet quand l'empereur arrive? Il l'accueille en chantant les éloges des *Colonna*, qu'il compare, avec je ne sais quelle malicieuse naïveté, aux Césars de l'antiquité, pour écarter le roi Robert et le pape, auxquels il fait croire pourtant qu'il tient la ville éternelle pour leur compte [1]. Mais, quand

[1] Dando a ciascuno intendimento di tener la citta di Roma per loro.

Louis nomme l'antipape et qu'il tend à soumettre les Romains à leur tyrannie impériale et gibeline, alors ils se retournent à demi, et au lieu de l'affirmation unique des *Colonna*, on voit paraître à la tête du sénat et du peuple les Orsini et les *Colonna*, le oui et le non de la seigneurie romaine, qui revendique à son tour le de droit royal de dire et dédire.

En Toscane, l'empereur ne gagne pas un pouce de terrain : qui pourrait-il tromper? des Lucquois, des Arétins, des Pisans? Comment mystifier des Florentins? *Castruccio Castracani* de Lucques l'a appelé pour subjuguer la Toscane, il s'en sert pour prendre Pise qu'il ajoute à sa proie de Pistoie, afin d'obtenir le titre de duc, c'est-à-dire l'immédiateté, l'indépendance ou la seigneurie d'après la loi impériale, et pour se faire proclamer sénateur de Rome, comme s'il avait l'importance d'un ancien marquis de Toscane ou d'un roi des Deux-Siciles. Mais, s'il s'agit de servir l'empereur ou de faire des concessions, quoique roide dans son armure gibeline comme un tyran, et bien qu'il ait enterré vivants les versatiles Quartigiani, ces Maltraversi de Lucques, il sait prendre le masque à deux visages de la comédie antique, et on le voit protecteur de Galéas de Milan, en pourparler avec les guelfes de Florence, pour se mettre en garde contre les lugubres plaisanteries de son suzerain, et enfin persuadé que ses titres et sa grandeur ne sauraient tenir sur la base mouvante de la descente impériale. Aux approches de la mort, prévoyant une catastrophe, d'après Jean Villani, il dit à ses plus intimes amis : « Sous peu vous « verrez *disasrocato,* » mot lucquois qui se traduit en plus large vulgaire : *vedrete revolutione,* ou, pour le répéter en lucquois : *vedra mondo andare,* « vous

verrez bien des péripéties. » A peine a-t-il fermé les yeux, en 1329, que Pise et Pistoie s'insurgent; ses conquêtes s'évanouissent, et Lucques réduite à son propre terroir tombe au-dessous de toutes les villes toscanes. Mais, dans son extrême détresse, dans sa décadence romanesque, quoiqu'elle soit attachée à l'empereur, sa seule protection, son unique ancre de salut, pour sauver au moins son indépendance menacée par les villes rivales, Louis de Bavière ne peut ni s'en emparer, ni la garder, ni s'en faire un centre stratégique et royal. Pressé par sa propre banqueroute, par les clameurs de ses mercenaires qui lui demandent les arrérages, par les échecs qui se multiplient chaque jour, il la met à l'enchère pour la jeter au plus offrant, quel qu'il soit. Voilà une république en bon état, avec ses assemblées, ses consuls, ses magistrats, ses tribuns, ses Brutus, ses Tarquins. En avant ! messieurs les acquéreurs, elle est à qui en veut. « Nous la voulons ! » s'écrient les trois fils de Castruccio, et leur mère Sina offre douze mille écus d'or à Louis qui les empoche. « Cinquante mille écus ! » s'écrient les Lucquois, et ils en avancent quinze mille pour se racheter eux-mêmes de la banqueroute impériale. « Mais j'en donne vingt-deux mille au comptant, » dit François Castracani, frère de Castrucccio, et c'est à lui que la ville est adjugée à l'exclusion de ses neveux. Tout à coup on entend une voix d'ouragan; c'est la voix de l'armée campée au Cerruglio qui demande ses arrérages. Sommée de rentrer dans l'ordre par *Marco Visconti*, elle l'entraîne, le proclame son chef, s'empare de Lucques et rouvre les enchères pour l'offrir au prix de quatre-vingt mille florins à Florence, et la donner contre trente mille à Spinoli, riche Génois qui se passe la fantaisie de l'acheter comme une ferme pour y jouer la comédie

du pouvoir. Lucques disparaît ainsi à moitié détruite par ces mêmes soldats de l'empire dont elle aurait dû être le quartier-général.

Que dirons-nous de Pise, son ancienne rivale? A la nouvelle de la descente, elle chasse ses gibelins et se constitue en république quasi-guelfe. [1] Assiégée par Louis, livrée à Castruccio Castracani, dépossédée en Sardaigne, avilie à ses propres yeux, elle s'offre à l'impératrice, mais pour échapper à la décision de l'empereur et pour amortir le choc de sa chute en se relevant au moins sur ses genoux. Renversée de nouveau par le conquérant lucquois, elle retombe quand il meurt sous l'empire, et plus tard, affranchie par le départ de l'empereur, elle se met à la recherche d'une nuance pour faire mentir ce vers de Dante qui l'accuse d'être une tanière d'imposteurs et de renards où personne ne peut régner, car sa malice trompe sans cesse tous les chefs.

Quoique Pistoie soit une ville militaire, et que son chef Philippe Tedici, beau-fils de Castruccio, accepte la tyrannie impériale, les Florentins le chassent en 1328, en ravageant la ville avec une impartialité effrayante : « Ils commencèrent, dit la chronique, à prendre les « hommes pour les forcer de se racheter et à violer les « femmes, et il n'y eut ni gibelin, ni guelfe, ni blanc, « ni noir qui ne fût volé ; et, plusieurs fois, la cité se vit « sur le point d'être brûlée. » C'est ainsi qu'elle rendit son dernier soupir, puisque Tedici ne rentra qu'un instant, à la mort de son beau-père. La guerre civile alterna les supercheries indigènes des *Pantiati-*

[1] « E quasi, dit Villani si teneano più al reggimento di chiesa che « di parte ghibellina. »

chi et des Vergolesi. Le comte d'Altopascio, qui régna quelques jours à la tête des Vergolesi, poussa l'infamie jusqu'à défendre de donner à manger aux prisonniers avant qu'ils eussent payé leur rançon, et lorsque les *Pantiatichi* s'insurgeant proclamèrent la tyrannie éphémère de *Chiaravilla*, vicaire de *Louis* de Bavière, les Tedici eux-mêmes s'associèrent aux Vergolesi pour rétablir la domination florentine, qui équilibra ces partis décolorés avec la balançoire d'une forteresse nouvellement construite, au profit de l'impartialité victorieuse. « Et sans cette forteresse, conclut le « chroniqueur, les citoyens se seraient expulsés mu- « tuellement, à cause des sectes, des divisions et prin- « cipalement des guelfes et des gibelins. »

Gui Tarlati, évêque et seigneur d'Arezzo, que la chronique en vers appelle justement le modèle des seigneurs, oppose à Louis de Bavière la plus noble des résistances. L'accusant de trahison, bravant en face sa colère, lui tournant le dos, il meurt subitement de douleur, et ses sujets éplorés lui élèvent un mausolée qui reste parmi les merveilles de la sculpture italienne. Pierre Saccone des Tarlati lui succède dans le gouvernement sans secousse et sans déviation, décidé à son tour à rester impartial et à passer des guelfes aux gibelins suivant les circonstances.

Les échecs de Louis se multiplient avec tant de variété qu'on ne sait plus comment les classer. Voyez San-Sepolcro, qui fêtait jadis Frédéric Barberousse et où *Robert* des Tarlati se présente à l'abbé et aux consuls avec un faux diplôme impérial. Sur leur refus de se soumettre, il les assiége pendant huit mois, les trahit par l'entremise des *Boccognani*, et chasse les guelfes en démolissant leurs maisons. Mais quand ce triomphe de contrefaçon

semble assuré, au bout de deux ans, les guelfes rentrent pour établir la tyrannie étrangère de Pérouse. Regardez Valdelsa, nid féodal, chéri de l'Allemagne, dont le peuple entraîne une partie de la famille régnante contre le tyran qu'il égorge. Les Florentins approuvent l'insurrection [1], et l'achèvent en s'emparant de la terre en seigneurs. Fixez l'attention sur les terres soumises à l'influence de l'Eglise ; là, l'impuissance impériale prenant des formes nouvelles et imprévues donne une sorte de calme, de sécurité aux cités les plus agitées. Ainsi Florence gagne Pistoie et Valdelsa. A la mort du duc de Calabre, en 1328, elle reste libre sans sortir des alliances sacerdotales ; elle profite de son indépendance pour fonder ses conseils du peuple et de la commune, sans qu'aucun orage la bouleverse. Tranquille, elle ne dérange pas un pli de sa robe, pas un cheveu de sa tête : Naples lui sert de bouclier, le pape de contenance, la république d'ornement ; elle n'a pas à se presser ; les bicoques tombent, les États militaires se dissolvent, Lucques est en vente, Pise elle-même s'efface. La fille de Fiorino se repose donc sur ses roses, et si on pouvait lire à travers son front élégant et gracieux, on verrait une malice infaillible, une intelligence qu'aucune émotion ne trouble, la perfection du calcul dans ses mouvements les plus spontanés, une finesse pénétrante dans la moindre de ses conceptions, les Allemands redoutés comme d'anciens Longobards, et l'idée de la seigneurie quasi-guelfe encore voilée de peur d'un chef semblable aux rois de Pavie, mais traduite mieux que partout ailleurs dans la langue des dieux, je veux dire des arts, où des milliers de figurines

[1] L'ebbono caro.

peintes et sculptées repoussent de leur magique beauté la triste invasion des tyrans. — Sienne regarde sa rivale du coin de l'œil, et puisqu'elle se prépare à lui tenir tête en tout et toujours, quand même toutes les villes militaires, ses sœurs, devraient disparaître, elle reste calme et souriante, malgré le rugissement de ses *Salimbeni*, qui rêvent Monteaperti en voyant l'empereur. Ses pensées capricieuses reflètent renversées toutes les images de la civilisation florentine, comme l'atmosphère lucide du Righi peint dans le ciel tous les objets de la montagne et du lac de Lucerne. — Plus loin, Pérouse se gare de l'empire, en 1327, en tendant ses chaînes à travers les rues; en 1330, quand la guerre civile des *Oddo* et des Baglioni enjambe ces barrières factices, la république soumet le clergé aux impôts, et la teinte légèrement gibeline qu'elle superpose à sa démocratie, imitée de celle de Florence, la met en mesure d'apporter une sorte de juste milieu d'impartialité rustique et loyale à ses deux sœurs toscanes, pour le jour où ces trois communes voudraient former une ligue, en haine d'une invasion quasi-longobarde. Leurs parlements diaprés, leurs partis échelonnés par tons et demi-tons, comme les cordes de la harpe, leurs territoires, à la fois rapprochés et séparés par une foule de contrastes savants et mesurés, par les harmonies de la politique, ne pourraient-il pas surpasser l'ingénieuse versatilité des chefs de Milan ou de Vérone?

Si, dans quelques villes de l'Église, le tyran de l'Allemagne semble triompher ou exercer une influence moins fugitive et plus redoutable, c'est là qu'il échoue encore plus, parce que la panique qu'il sème dans le camp pontifical permet à une foule de chefs de chercher le milieu, de tenter l'équilibre, d'ourdir ces tra-

hisons d'où jaillissent des seigneuries impatiemment attendues. Les uns se dérobent au pape sous prétexte d'obéir à l'empereur ; les autres obligent le légat à d'absurdes concessions ; tous tentent la fortune, tous se pressent pour éviter la mort qui s'empare de Pistoie, de San-Sepolcro, de Valdelsa et des villes attardées. Agobbio s'attache à Jérôme Gabrielli, qui reçoit le titre de vicaire impérial. — Corinaldo à Boscareto, qui reçoit le même titre en devenant le ministre dès iniquités impériales à Jesi. — Pagnone Cima, chef gibelin de Cingoli, conserve silencieusement son diplôme de vicaire, qu'il reçoit sans que personne s'en doute. Pendant trois ans, il vit en irréprochable républicain, et si content des douces satisfactions de l'égalité civique qu'on le voit dans les meilleurs termes avec la famille guelfe et rivale des Orlandi. Un soir, il la prie de loger chez elle quelques soldats de passage qu'on lui recommande de Varrano; mais la nuit, ses bandits égorgent tous les Orlandi, et le matin il se déclare seigneur, au nom de l'empire. —Que gagne Louis de Bavière à Bologne ? Rien, mais la ville s'agite, Bertrand de Poïet se voit menacé dans sa propre résidence; il fait couper la langue à deux notaires qui médisent de lui, la tête à trois bouchers qui crient : Vive la république ! et, au moment où il voudrait continuer la répression, le nombre des conspirateurs compromis est tel qu'il borne ses poursuites, de peur de provoquer un soulèvement. Secouru par les Florentins, il ne bâtit une forteresse que pour vivre au milieu de la terreur qu'il répand et qui l'obsède. — La seigneurie éclate à Parme, où, à l'approche de Louis de Bavière, Orlando Rossi chasse les officiers du légat. Guelfe d'origine et ennemi de tous les guelfes pontificaux, il marie l'une de ses filles avec le sei-

gneur de Vérone, l'autre avec le tyran de Lucques, et il trouve ainsi l'équilibre autrefois ambitionné dans cette même ville par Gibert Correggio, chef des guelfes avec deux filles mariées à deux tyrans gibelins. Villani fait observer qu'Orlando appartenait à une famille de mauvais guelfes [1]. Mais ce blâme de sectaire à un point de vue supérieur se transforme en éloge; et, en effet, le légat ne peut reprendre Parme ni par la force, ni par la ruse. Quand il l'attaque à visage découvert, il est vaincu; quand il invite l'heureux seigneur à un pourparler, sous prétexte de consulter sa sagesse, il se déshonore en le trahissant; quand il croit jouir de sa trahison en le livrant à *Quirico Sanvitali*, son général et chef des exilés gibelins de Parme, il ne fait qu'exagérer sa bassesse en pure perte; quand le général de l'église renferme Orlando dans une cage, fier de lui infliger le même supplice qu'il avait dû souffrir à Parme, les frères du seigneur conservent la ville indépendante en se mettant sous l'égide de Louis de Bavière. L'homme de l'Allemagne pense triompher : erreur! les Rossi ne sont pas des sujets, mais des chefs qui pensent à la terre qui les nourrit, au frère captif, à l'infamie du légat, à la nécessité d'achever la seigneurie, avant tout, contre le pape, et, nommés vicaires de l'empire, ils remportent une victoire éclatante qui délivre le prisonnier, ainsi rendu à la révolution et à de nouvelles vicissitudes.

Sous la conquête de l'Église depuis deux ans, Reggio se réveille à son tour, et les Roberti, tyrans délégués, s'aperçoivent qu'aucune force ne peut plus les défendre

[1] « In più casi erano stati mali guelfi e non fedeli a parte di « chiesa. »

contre le nouveau jour d'une liberté irrésistible. « A « l'heure du premier sommeil, dit la chronique, Gui « et Jean des Manfredi, et Jean Ricci des Fogliani « allèrent au palais de la commune, déclarant qu'ils « voulaient parler au seigneur Angelo de San-Elpi- « dio, recteur de la ville, au nom de l'Église, et « admis en sa présence, au moment où, déchaussé, il « lisait son office devant l'autel de la Vierge, ils le tuè- « rent avec un couteau. Le peuple, qui aurait pu le « venger se tut; quelques citoyens ouvrirent la porte « du château, et avec des paysans de Modène ils chas- « sèrent Arnaldo Vacchero avec ses soldats, qui n'osè- « rent pas résister. Les Roberti, naguère tout-puissants, « n'eurent pas le courage de prendre les armes, et pris « par les Fogliani, ils furent jetés dans les prisons de la « commune. » Voilà Reggio libre, fière, joyeuse, bra- vant les excommunications et les troupes du pontife, et sans être impériale, indépendante avec les Fogliani et les Manfredi, guelfes de parti, ennemis des Roberti guelfes et disposés à l'impartialité des seigneurs.

Modène, également sous l'Église, imite Reggio e Parme, et si, par exception, ses gibelins s'insurgent avec des intentions franchement impériales, les trophées qu'obtient ici l'invasion germanique suffiraient seuls pour expliquer les colères italiennes, et pour confir- mer comme une règle la déroute de la tyrannie im- périale. « Les gibelins, dit la chronique de Modène, « commencèrent à se réjouir, disant l'un à l'autre : Que « nous sommes heureux de vivre dans le temps actuel! « Voilà le jour que nos pères attendaient inutilement; « ceux de Reggio et de Parme, toujours hostiles à l'em- « pereur, se rallient à sa domination, à plus forte rai- « son devons-nous l'appeler, nous qui lui avons tou-

« jours été fidèles; voyons-le un instant et mourons. « Nos pères eux-mêmes tressaillent dans leurs tom- « beaux, leur cœur bat de nouveau. L'un disait : J'ai « deux fils, eh bien! j'en donnerais un pour voir les « Allemands; l'autre, encore plus exalté, ajoutait : Pour « toucher leurs habits, je donnerais tous mes biens, « vestes eorum unius tangere nunc valerem, et omnia « quæ habeo essent tradita præcipitio et ruinæ. Beau- « coup de citoyens, ne sachant pas ce qu'ils faisaient « (poursuit le chroniqueur dépité), allèrent à la ren- « contre des Allemands, et les embrassaient en baisant « leurs habits et leurs armes, comme si elles avaient « été des reliques, et ne cessaient de répéter : Voilà le « jour que nous avons désiré, voilà le jour que nos « pères ont constamment invoqué; et beaucoup d'en- « tre eux logeaient les Allemands dans leurs propres « maisons, et les traitaient comme des frères. » Mais cet accueil fade et stupide fait aux soldats de l'empereur n'est qu'une scène de sectaires ou de républicains arriérés, sans direction, sans chefs, sans idées nouvelles, factieux par routine, rebelles par instinct, imbéciles par nécessité ; et, au moment où ils se croient au comble du bonheur, les soldats se mettent à les voler ; le pillage, devenu méthodique et général, les force à fermer les boutiques; le maréchal enlève les uns pour les rouer de coups, les autres pour les torturer, pour les traîner à la queue des chevaux, jusqu'à ce qu'ils se rachètent, en donnant tout ce qu'ils possèdent. A ces désolations, déjà affreuses s'ajoutent des supplices inouïs, infligés aux consciences, au nom du Dieu des tyrans; se moquant de l'interdit de l'Église, les Allemands forcent les prêtres, la canne à la main, à célébrer des messes gibelines, et le peuple abhorre

le chef de l'empire, comme le bourreau universel.

Considéré en Allemagne, Louis de Bavière méritait de figurer parmi les chefs les plus illustres de l'Europe. Il avait l'intelligence gibeline, la logique du sectaire, la loyauté de l'homme attaché à la loi au nom de la liberté et de l'honneur; entouré de légistes et de libres penseurs, il savait respecter le génie de Duns Scott, tolérer son froc de moine, endurer ses réparties indépendantes. Jamais il ne manquait à cette tradition des schismes qui font de son Allemagne la patrie éternelle des grandes libertés; et sa poétique courtoisie envers son rival captif qu'il faisait coucher dans son propre lit honorera toujours la nation. Mais en retard d'une époque en Italie, condamné à l'effort insensé de faire reculer les peuples dans l'ère des tyrans, cessant d'être le même homme, il est vaincu par la force des seigneuries qui le jouent, le mystifient, le supplantent, le vouent à l'exécration depuis les Alpes jusqu'au détroit. Le jour où Castracani le quitte à Rome pour réprimer Pistoie, il est obligé de renoncer à son expédition contre Naples. A la mort du chef de Lucques, il doit lever le siége de Milan. Quand il veut prendre la Toscane, son armée s'évanouit faute de paye; il mérite partout ce mot de *traître* que lui dit en face Gui d'Arezzo, l'immortel seigneur. Galéas étouffé dans les fours, d'où il sort presque mourant, Tano décapité à Jesi, Gatti d'abord torturé, ensuite tué à Viterbe, les Orlandi de Cingoli immolés jusqu'aux enfants à la mamelle, Altenico Azzoni égorgé à Trévise, l'évêque de Reggio poignardé au pied d'un autel, ces tragédies impériales ne lui donnent pas les peuples et provoquent par contre-coup les tragédies opposées des quatre cents gibelins égorgés à

Imola, des *Maltraversi* exécutés à Bologne, des *Manfredi* asssassinés à Valdelsa, des *Vistarini* jetés dans des coffres par Tremacoldo leur serviteur, des Bonacolsi victimes des Gonzagues, d'Alberghetto exécuté à Bologne par ordre du légat. Pour que rien ne manque à cet horrible tableau, toutes les scènes se déroulent en sens inverse de la réaction antérieure du pontife; ce sont des revanches meurtrières qui répondent à des batailles perdues, des vengeances qui rappelaient d'autres vengeances accomplies; des guelfes qui font expier les crimes des gibelins, ou des gibelins qui les font pleurer à des guelfes. Les Gonzagues livrent des Bonacolsi aux Pico, qui les font mourir de faim dans la même tour où ils avaient fait mourir de faim François Pico et ses deux fils, l'année de la mort de Dante. On dirait qu'en rouvrant encore une fois la perspective du temps passé dans cette péninsule volcanique et caverneuse, la réaction montrait tout recul vers le moyen âge comme la perdition du genre humain.

CHAPITRE VI

LES DEUX RÉACTIONS COMBINÉES.—JEAN DE BOHÊME ET BERTRAND DU POIET (1331-1336).

Les villes attardées et menacées par des seigneurs étrangers improvisent la seigneurie quasi-impériale de Jean de Bohême,— tandis que Bertrand du Poïet s'efforce de créer à son tour une seigneurie quasi-pontificale, ayant son centre à Bologne. — Prompte destruction de ces deux dominations bâtardes. — Insurrection de Brescia, qui se donne au seigneur de Vérone.—Bergame, Pavie, Verceil, etc., tombent sous le seigneur de Milan.—Parme sous celui de Vérone.—Modène sous celui de Ferrare.—Reggio sous celui de Mantoue.—Lucques, toujours aux enchères, continue de faire peur à ses acquéreurs.—Affranchissement des seigneuries de la haute Italie.—Même insurrection, avec un surcroît de bizarrerie dans la Romagne contre Bertrand du Poïet.—Scènes variées de Rimini, Forli, Bologne.—Réflexions sur la défaite dernière des deux héros apocryphes de l'Église et de l'Empire.—La seigneurie, définitivement victorieuse, passe dans le pacte solennel de Charlemagne.

C'était une désolation que la retraite de Louis de Bavière pour les retardataires obstinés. Les faibles tyrans, les vieux sectaires, les républicains *in extremis*, et en général les villes militaires, rachitiques et cacochymes se voyaient exposées à l'absorption de Milan, de Vérone, de Mantoue et de tous les centres où la seigneurie, dégagée du miasme de l'empire, se développait avec un nouvel essor. Les villes de la Romagne s'équilibraient mutuellement : Sienne, Pérouse, Florence se

suffisaient, grâce à la facilité qu'elles avaient de prendre ou de laisser le protectorat napolitain. Mais qui défendrait désormais Crême, Crémone, Pavie, Novare, Verceil, une foule de villes lombardes ou toscanes contre l'avidité conquérante de Milan, Vérone, Mantoue ou Ferrare? Certes, plongés dans la plus profonde tristesse, les peuples menacés se demandaient s'il était juste de laisser couler l'impartialité à pleins bords sans aucun respect pour les principes traditionnels de la patrie; si une réaction sage, modérée, dépouillée des violences personnelles de Louis de Bavière, n'était pas urgente pour contenir toutes les villes dans leurs confins légitimes, et si enfin on ne pourrait pas combiner l'antique légalité avec la nouvelle prospérité, que l'avidité de quelques familles concentrait dans un petit nombre de villes. Transportez-vous dans cette époque à Pavie ou à Lucques. Les orateurs, les journalistes et les publicistes de notre temps, qui font tant de phrases sur de si pauvres sujets, qui font intervenir le bon Dieu et quelquefois miraculeusement pour défendre leurs moindres intérêts, auraient démontré que l'Italie dépérissait faute de lois, faute de fidélité aux principes, faute d'un pouvoir fort, ferme, légitime, traditionnel; ils auraient déclaré l'autel profané, le trône renversé, et, attribuant les tragédies contemporaines aux séditieux, aux intrigants, aux traîtres de la seigneurie, ils auraient conclu à l'appel d'un nouvel empereur qui fût un diminutif de Louis, à la fois en paix et en guerre avec lui, hostile et favorable à tout le monde, moitié guelfe et moitié gibelin, puissant seigneur, mais hostile aux véritables seigneurs. Je ne sais si ces idées traversèrent l'esprit des retardataires des villes royales, et il serait difficile de le savoir,

puisque les hommes dont nous parlons n'avaient pas l'habitude d'écrire de longs volumes sur quelques jours d'histoire, et d'analyser avec l'appareil de la science la plus sévère leurs mécomptes quotidiens au milieu des tournoiements politiques; mais, immédiatement après la retraite de l'empereur Louis, en 1330, une agitation extraordinaire se révèle à Brescia, où les compatriotes d'Arnaldo s'aperçoivent enfin que leur dernière heure approche. Les voilà cernés par l'émigration gibeline, qui rêve des vengeances féodales; abandonnés du roi Robert, leur ancien protecteur; sur le point de succomber à Martino II de Vérone, qui s'avance sur la voie tracée par Ecelino de Romano. En vain luttent-ils contre la destinée : leur démocratie, qu'ils exagèrent comme par un acte de désespoir, en portant à quinze cents personnes le grand conseil et à trois cents celles du sénat, ne les éclaire de ses lueurs blafardes que pour leur montrer, de quelque côté qu'ils se tournent, une catastrophe inévitable. Sur ces entrefaites, ils aperçoivent de loin Jean, roi de Bohême, fils de feu Henry VII de Luxembourg. Pourquoi ne pas l'appeler? se disent-ils; n'est-il pas aussi étranger à *Louis de Bavière* qu'au pape d'Avignon? N'est-il pas le fils de cet empereur trop méconnu qui ne voulait être ni guelfe ni gibelin? N'est-il pas aussi fort au moins que le seigneur de Vérone? Ils se donnent à lui en le prenant comme un podestat perpétuel, à la double condition que son autorité sera viagère, et que jamais il ne permettra à la féodalité gibeline de pénétrer dans leurs murs. Dès lors les dangers qui menacent Brescia semblent s'évanouir: Martino II suspend ses attaques; les citoyens jouissent du bonheur apparent d'avoir un seigneur, ils ne sont plus ni seuls, ni abandonnés, ni

menacés. Mais si Brescia est heureuse, Bergame, sa rivale, ne peut rester en arrière: encore un jour de retard, et elle périrait sous le fer de ses sectaires forcenés, ou sous l'invasion de l'implacable Milan; peut-être même sous une attaque de la patrie d'Arnaldo, rajeunie par le roi de Bohême. Elle se donne donc au roi, attendant de lui cette paix que, depuis 1286, elle avait inutilement demandée aux réconciliations républicaines, aux familles qui s'étaient déclarées neutres en mettant sur la façade de leurs maisons les lettres ✱. I. H. S. et à la peine de mort dont elle avait menacé en 1330 tout homme qui aurait pris les noms des factions guelfe ou gibeline, intérieure ou extérieure, blanche ou noire. Novare, Verceil, Pavie s'attachent à leur tour à Jean pour prolonger de quelques jours l'indépendance arrachée à Louis de Bavière en haine des Visconti; Crémone pour imiter Pavie sa sœur, et pour survivre avec Ponzino Ponzoni, nommé vicaire du roi; Crême pour renforcer ses guelfes, qui transforment désormais en fureur son antique amitié envers la seconde Rome en présence de Frédéric Barberousse. Plaisance, livrée par sa mauvaise fortune, une fois à Milan, une autre fois à la domination personnelle de Jean XXIII, et en 1330, à celle de l'Eglise, adopte avec empressement l'idée sortie des assemblées de Brescia. Les Rossi de Parme précipitent la soumission en se dérobant à l'empereur par le roi, comme ils s'étaient soustraits au pape par l'empereur, et auparavant encore aux Visconti par le pape. Comment la chétive Modène ne suivrait-elle pas le courant? Depuis qu'elle est détachée de Ferrare, elle a traversé la guerre civile sous toutes ses formes, le joug de Mantoue, la tyrannie infortunée de Pico, les atroces vexations de Louis de Bavière: pas une ville

qui ne puisse la subjuguer, si le libérateur signalé par l'enthousiasme de tant de cités malheureuses ne suffit pas à la sauver. Bientôt cet enthousiasme tourne le peuple de Reggio contre ses tyrans guelfes, les Fogliani et les Manfredi, qui d'ailleurs, prompts et adroits, deviennent eux-mêmes les satellites du roi, car c'est l'unique moyen d'écraser l'insurrection gibeline et de repousser les nombreux exilés. Spinoli, maître de Lucques, suit leur exemple, espérant à son tour obtenir quelques jours de répit dont il a d'autant plus besoin que la ville royale sur laquelle il règne ne saurait ne pas copier les mouvements de Pavie, son modèle et celui de toutes les villes militaires. C'est ainsi qu'en quelques mois, Jean devient l'arbitre et le pacificateur de la haute Italie, fêté partout avec des trépignements de joie qui se propagent rapidement comme les effets d'une maladie convulsive. C'est ainsi que de grands conseils aux abois, de pâles tyrans, de pitoyables seigneurs, s'exaltant mutuellement, lui créent le rôle inattendu de quasi-empereur en opposition et sans opposition à Louis de Bavière, de podestat germanique ni guelfe ni gibelin, de continuateur de Henry VII du Luxembourg, dont l'antique réaction contre le progrès des deux sectes contraires à leur tour à celui des seigneurs acquiert tout à coup le sens de la négation, d'une négation pour conduire à l'affirmation des seigneuries, moins la domination prépondérante des chefs de Milan, de Vérone, de Ferrare ou de Mantoue. La haute Italie présente de cette façon l'aspect bizarre d'une sous-seigneurie impériale et unitaire au nom des villes les plus fédérales. De son côté, Bertrand de Poïet, qui règne encore à Bologne, à Césène et sur les villes de la Romagne, où les chefs sollicitent ou reçoivent le titre de

vicaires de l'Église, se hâte d'imiter l'heureux mortel que les populations lombardes et toscanes glorifient sans qu'il sache pourquoi. Il promet monts et merveilles à la Romagne ; il déclare aux Bolonais en particulier que leur ville sera le futur siége des pontifes : pour la rendre digne de tant d'honneur, il a déjà fait bâtir une forteresse ; il désigne plusieurs maisons destinées à la demeure des cardinaux ; moitié de gré, moitié de force, il groupe Forli, Faenza, Imola, Rimini, Ravenne, Ancône, et en général toutes les villes décentralisées autour de Bologne et il se prépare à régner en quasi-pape, en quasi-guelfe, en quasi-seigneur, rassurant au reste ses peuples contre des conquêtes mutuelles et contre les invasions de Lombardie, ne fût-ce qu'en vertu de cette vérité incontestable que sa domination exclut toutes les autres.

Mais le triomphe des deux lieutenants du pape et de l'empereur ne dure pas longtemps. Ces deux quasi ne sont que des contrefaçons, des fictions, des contresens, et leurs dominations improvisées se réduisent à des institutions en l'air, sans base, sans centre, et en contradiction avec les vrais centres italiens. Dressées l'une contre l'autre, l'une étourdiment proclamée dans un moment de désespoir par des villes que leur incapacité condamne à périr, l'autre imposée, à force de mensonges, à des villes pleines de séve et de vie, elles ne peuvent ni vaincre, ni tromper les grands centres. Battues en brêche par la ruse et par la force des seigneurs, qui jettent la révolution dans les villes destinées à survivre, et par l'anarchie des deux sectes dans celles qui doivent disparaître, elles sont brusquement renversées par l'Italie, qui ne veut plus être régie par les hommes du pape et de l'empereur, quand même

ils mettraient un masque pour la tromper et pour simuler l'impartialité des seigneuries.

Ce mouvement, le plus compliqué peut-être depuis le schisme du sacerdoce et de l'empire, n'est ni conçu ni dirigé par aucun chef en particulier, et, comme tous ceux qui le précèdent, il se dénoue par la force de la géographie, qui dissipe les deux fausses seigneuries au profit des véritables seigneurs.

Brescia peut-elle rester sous le chef germanique que ses illusions lui donnaient? Non, certes : homme vaillant, parfait chevalier, héroïque soldat, paladin dans les tournois et sur le champ de bataille, il avait précisément toutes les qualités qui ne convenaient pas aux citoyens. Loin de tenir sa promesse et de maintenir l'exil de la féodalité gibeline, il se serait cru déshonoré en sacrifiant des gens de qualité et de braves châtelains à des boutiquiers, à des manants incapables de rompre une lance en champ clos. Non-seulement il amnistie les émigrés, mais il les comble de priviléges et leur inféode les châteaux depuis longtemps confisqués, poussant son amour pour ces gens de guerre jusqu'à leur confier toute la ville contenue par une forteresse qu'il bâtit, et humiliée par un démembrement qui donne l'immunité à Valcamonica. Alors les guelfes et les républicains, trahis par ce simulacre d'empereur qui leur était tombé comme un crachat dans la soupe d'un Grison, se rejettent d'un nouveau bond d'indignation dans le camp même de Mastino II de la Scala auquel ils se donnent sur sa promesse qu'il leur sacrifiera les gibelins, ses anciens alliés. Les troupes du seigneur de Vérone pénètrent ainsi à Brescia, accueillies par l'insurrection républicaine contre le roi, et la ville rend son dernier soupir dans un acte de vengeance par lequel elle chasse

et saccage ses gibelins, qui avaient été son fléau continuel depuis les jours des consuls et de la guerre aux châteaux. Azario nous apprend que Mastino II fut fort blâmé par les gibelins.[1] Son frère Albert, qui assistait à la prise de Brescia, partit brusquement quand il vit que la conquête impliquait le sacrifice du parti auquel il appartenait; mais la civilisation n'était plus aux deux sectes, le frère du seigneur n'était pas de son temps, et partout la multitude applaudissait Mastino II, qui s'élevait d'après le principe de l'époque : « Chi non sa fingere, non sa regnare. »

Ne recevant de Jean ni la force qui lui manque, ni la paix qu'elle désire, Bergame tombe sous Milan à l'instant même où Brescia succombe à Vérone. Novare, Verceil, Pavie retombent de tout leur poids sous Azzo Visconti, sans que l'on puisse connaître leurs pensées pendant le court intervalle de leur liberté; Crême, sans que ses guelfes sectaires ou tyrans suffisent à la défendre; Crémone, sans que Ponzino Ponzoni retarde d'un instant sa catastrophe en y ajoutant celle du roi. Azzo est si sûr de sa victoire qu'il donne spontanément à Crémone cette proie de Crême, que Milan lui disputait depuis deux siècles. Lodi n'a pas même le temps de se placer sous la protection de Jean, et Tremacoldo, qui venait de sacrifier les Vistarini, tout à coup seul, isolé, sans amis, sans alliés, sans force, est trop heureux d'avoir rendu jadis un service au seigneur de Milan qui lui permet d'abdiquer et de passer chez lui les derniers jours d'une vieillesse déshonorée par l'insuccès. Plaisance n'a pas le temps de profiter du protectorat imaginaire qu'elle s'était donné; et, abandonnée à elle-même,

[1] Fuit multum improbatum per universos gibellinos italicos.

devenue guelfe, militaire, tyrannique et attardée avec François Scotto, elle ne garde de son ancienne grandeur qu'un reste de courage pour résister sept mois au dernier siége des Visconti. Parme, sa rivale, ne se soustrait à la vipère de Milan qu'en se soumettant, en 1336, à l'orgueilleuse échelle de Vérone. A quoi sert aux Modenais la domination du roi Jean? A se persuader qu'il n'y a plus d'espoir pour eux, et Pio de Carpi, vicaire royal, combat inutilement les nobles, rasant leurs tours, démolissant leurs châteaux. Mais bientôt il doit multiplier les amnisties, les faveurs, les concessions, à ces mêmes hommes qu'il proscrit, sans que la ville, trop faible pour vivre indépendante, puisse se dérober, en 1336, à sa dernière conclusion, le règne du marquis de Ferrare. Cette fois, les amnisties sont franches et naturelles; la paix descend dans la cité désolée; les exilés rentrent, excepté les seuls partisans de Mantoue qui a le tort d'être trop près et de vouloir renouveler la conquête des Bonacolsi, bourreaux des Pico. Si la promptitude des chefs avait pu suppléer à l'espace et au temps qui manquaient à Reggio, certes les Fogliani et les Manfredi auraient pu se soutenir. Personne ne les surpassait dans l'art de trahir avec la rapidité de l'éclair : guelfes, ils venaient de tourner contre l'insurrection gibeline ce même roi qu'elle appelait; victorieux au milieu d'un massacre dans le silence d'une terreur sans limites, les Fogliani emprisonnaient soudainement les Manfredi leurs collègues, qui d'ailleurs, une minute plus tard, les auraient emprisonnés eux-mêmes. La ville, sous des guelfes traîtres des guelfes et soi-disant fidèles au roi, semblait ainsi à la veille de prendre sa place parmi les seigneuries. Vain espoir! Toutes les villes touchées par

Jean sont vouées à la mort; au lieu de réunir tous les partis, les Fogliani les proscrivent en se mettant ainsi au ban des guelfes et des gibelins et en 1333 ils n'ont plus d'autre ressource que de se soumettre au seigneur de Vérone au prix de 400 florins d'or, de cinq châteaux, et de trente-six villages séparés de la commune. Plus tard, Reggio, cédée par Vérone à Mantoue, n'est plus qu'une ville perdue où des vieillards entêtés, s'obstinant à pousser leur fils les uns contre les autres, annoncent d'inutiles tentatives auxquelles on prépare un dénoûment tragique dans les cachots de la forteresse nouvellement construite, en 1337, en faisant main basse sur les maisons.

Au milieu des attitudes les plus variées du désespoir qui donne des colères à Brescia, des paniques à Modène, de la hardiesse à Parme, de la témérité à Reggio, Lucques étonne avec son calme toscan, malgré le plus complet désarroi. Qu'on la jette tour à tour de Louis de Bavière aux fils de Castruccio Castracani, des fils de Castruccio aux Allemands du Cerruglio, des Allemands à Spinoli de Gênes, elle se laisse faire, elle ne bouge pas; qu'on la vende 80 ou 30,000 florins, elle ne s'émeut aucunement, et Spinola, effrayé de cette impassibilité, plus inquiétante pour des acquéreurs sérieux que l'insurrection la plus furieuse, l'offre gracieusement à Jean pour rien. Mais rien ne tient, pas plus les donations que les ventes, pas plus la servitude que la liberté. Jean chasse Spinoli, qui lui avait fait hommage de cette singulière acquisition; ensuite Luchino Castracani chasse Jean; au bout de deux jours la plèbe expulse Luchino; de sorte que le roi peut alors reprendre la république pour la donner en gage à Pierre Rossi pour la modique somme de 33,000

florins d'or. Mais Rossi se hâte de la vendre à Mastino II de la Scala avec un gain de 27,000 florins, plus Pontremoli qu'il garde comme pot-de-vin; Mastino lui-même veut se débarrasser de son acquisition, dont il demande honnêtement quatre fois son prix d'achat, 280,000 florins à la république de Florence, qui réfléchit, discute, délibère, débourse 100,000 florins et perd l'oie et ses plumes.

Les villes romaines ou centrales, siéges des véritables seigneuries, présentent le spectacle opposé de la sécurité, de la force, de la paix, de la prospérité la plus éclatante. Ce n'est pas Milan qui tremblerait comme Parme ou Plaisance, ou qui se laisserait mettre à l'enchère comme Lucques. Azzo Visconti rit du fol engouement qui pousse tant de chefs et de sectaires à la suite du roi de Bohême. En 1331, il affecte de partager le vertige général pour avoir part au succès de Jean, et, gratifié du titre de vicaire royal, momentanément dispensé de se heurter contre une multitude insensée, il se révolte l'année suivante, et dévore l'une après l'autre Lodi, Bergame, Plaisance, Crémone, Pavie, se préparant ainsi à des conquêtes plus vastes et plus lointaines. Tandis qu'il livre bataille sur bataille au milieu des révolutions voisines et des républicains désespérés, aucune commotion intérieure ne le trouble. La paix jette de profondes racines dans le cœur des Milanais, son règne impartial rallie tous les peuples [1]. Les guelfes l'adorent, les gibelins le respectent; s'il penche plus vers le pape que vers l'empereur, Luchino, son oncle, préfère le parti de l'empire à celui de l'Eglise: l'un et l'autre

[1] Conciliavit sibi Actius populos, jura ex æquo reddens, nullo discrimine sive guelphi sive gibellini, tractabat. G. MERULA.

réservent d'ailleurs leurs prédilections tacites pour les manœuvres dirigées contre les ennemis de la patrie[1], et on ne voit plus ni bannis à l'étranger, ni archevêques exilés, ni luttes entre les familles rivales, ni insolences aristocratiques contre le peuple, ni maisons démolies. Des lois nouvelles suppriment une à une toutes les formes de la sédition républicaine. En même temps, Milan s'orne de nouveaux édifices; Saint-Gothard surgit avec sa forme élégante et sévère; les églises étalent de somptueux chefs-d'œuvre, des nacelles, des feuillages, des têtes d'argent, des calices aux mille ciselures, des croix d'un travail merveilleux; un luxe jusque-là inconnu fête l'entrée de Jean Visconti, oncle du seigneur, dans l'archevêché qui oublie les rustiques momeries des vieux saints et les sanguinaires représailles des tyrans. Enfin une dernière épreuve infligée par la mauvaise fortune confirme l'œuvre de l'impartialité conquise au prix de tant de combats. On se souvient de Lodrisio Visconti, ennemi du seigneur, gibelin forcené, qui avait demandé la république à Louis de Bavière pour créer une tyrannie partagée avec Marc, son frère. En 1339, ce malheureux ramasse tous les bandits disponibles, tous les vauriens sans emploi, tous les vagabonds de la Marche de Vérone, et surtout des milliers de cyclopes aux jarrets de fer, aux forces herculéennes, à la taille de géant, que Louis de Bavière avait recrutés en Suisse et en Allemagne, et qui, voyant les guerres finies, demandaient par compensation les passe-temps et la distraction d'un

[1] Dilexit sed tacite ghibellinos... erat præfatus Luchinus ghibellinissimus, quamquam se talem in Mediolano non ostenderet.

AZARIO.

pillage. Lodrisio leur offre le sac de Milan, et les voilà en masse dans la plaine Parabiago à deux heures de distance. Mais pas un sectaire ne va à leur rencontre, pas un Milanais ne se rallie à leur chef : « Nec frater, nec « nepos, nec ghibellinus, nec guelphus, nec parvus, nec « magnus, ad ipsum ivit; » et, après un combat effroyable où un éclair de mauvaise fortune rompt les rangs des Milanais pour leur enlever un instant leur capitaine Luchino, les vauriens se dispersent, les cyclopes tombent avec leurs grands corps comme d'anciens ariens ou des schismatiques de Veibelingen sous les foudres invisibles de saint Ambroise, et Lodrisio passe dix ans dans une cage de bois.

Encore plus sûr que le seigneur de Milan, Mastino II de Vérone ne se baisse pas pour ramasser un vain titre de vicaire, ne plie pas le genou pour éviter le danger imaginaire de froisser des masses égarées, et ne se décontenance nullement pour partager des trophées fantastiques. Impassible, il donne l'hospitalité à l'aventurier royal en 1330, et l'année suivante le bat, lui enlève Brescia, et plus tard il prend Lucques, si victorieux avec Milan et les autres seigneurs, tellement au-dessus du lourd Bohême par l'astuce et par la puissance, qu'il a encore l'honneur de le loger, de le fêter et de le railler en 1334, en lui faisant espérer des retours de fortune.

Au milieu de son immense fossé, Mantoue, non moins sûre que Vérone, livre des combats et prend Reggio sans que l'impartialité des Gonzagues soit aucunement entravée par les deux sectes qui avaient détruit plusieurs fois toutes les maisons de cette capitale. — La même chose arrive à Ferrare, qui reprend Modène et règne sur Ancône, sorte de république au

sang froid, sans émeutes, sans agitations, sans vie, éternellement papiste, pourvu qu'on lui laisse faire son commerce, et pétrifiée dans ses institutions routinières depuis le jour où ses citoyens repoussaient l'invasion impériale de Frédéric Barbarousse. — Le marquis Malaspina s'associe en soldat à la guerre révolutionnaire des seigneurs de Milan, de Mantoue, de Ferrare, de Vérone.—Pas d'événements à Casal du Monferrat,—des splendeurs pacifiques dans la maison de Savoie, si on excepte une insurrection de Turin, qui frémit en 1332 aux approches de Jean, peut-être en souvenir des deux Frédéric d'Allemagne, qui avaient été autrefois à la tête de ses révolutions. Mais en 1334 Jacques de Savoie rentre dans sa capitale italienne, d'où il s'étend en prenant Alba, Chieri, Chierasco, Mondovi, Sevillan et Cöni.

Dans les États de l'Église, au lieu de cette expansion des grandes seigneuries qui s'arrondissent en détruisant l'État imaginaire du roi Jean, on voit l'État volant de Bertrand de Poïet, décomposé par des villes indociles, orageuses, indomptables dans leur impatience de vivre de la vie des seigneurs avec une liberté fédérale. Sommée de suivre le légat, Rimini se scinde dans ses deux partis, l'un de Ferrantino le seigneur, suivi de Malatestino, son fils; l'autre des deux frères Malatesta Guastafamiglia et Galeotto son Pylade. Ce n'est pas que les premiers et les seconds ne soient intimement convaincus de la nécessité de combattre le légat et de garder la seigneurie; seule une question d'opportunité, d'à-propos, de tactique, les sépare, car il s'agit d'opter entre la résistance ouverte de l'insurrection et de la guerre, et la résistance insidieuse de la soumission apparente qui minerait également le frêle édifice du légat, en pro-

fitant des mille accidents des négociations, des batailles et des rebellions. Forcés de représenter directement la seigneurie, Ferrantino et son fils préfèrent la lutte ouverte. Intéressés à chercher des positions plus ténébreuses, Guastafamiglia et Galeotto se mettent à la suite du légat. Mais la cause de la seigneurie triomphe ouvertement : Ferrantino, qui parvient à battre le légat, emprisonne les deux frères sur le champ de bataille, et il croit tellement à la nécessité de guerre, qu'il délivre ses frères pour rassembler toutes les forces disponibles contre le légat encore prêt au combat. Il ne se doutait pas, l'infortuné, qu'une fois la guerre finie, la seigneurie aurait pris son essor, qu'alors elle demanderait à se simplifier à l'intérieur, à supprimer les ambitions secondaires, les partages dangereux, les personnages compromettants, et qu'alors il n'aurait qu'à s'oublier un instant pour se trouver compromis, responsable des fausses alliances, des nuances inopportunes, des guerres malheureuses. En effet, voyant les quatre chefs se donner l'accolade, le chroniqueur ne peut dissimuler son sinistre sourire : « Baciaronsi per la bocca, dit-il, Herodes et « Pilatus facti sunt amici. » Bientôt il ajoute : « Les « susdits seigneurs ne tardèrent pas à murmurer l'un « contre l'autre [1]. »

Que disent-ils? Il est difficile de saisir leur voix, et on ne voit plus que les gestes de ces acteurs d'un théâtre trop lointain; il nous semble pourtant que Guastafamiglia dit à son ami Galeotto : Nous avons perdu la première partie, maintenant quitte ou double. Quatre chefs sont de trop pour la capitale de la Pentapole, à qui donc les

[1] E poco stettero i detti signori insieme che incomincio à pettorezzare l'uno contro l'altro.

insignes de la seigneurie? à l'aîné ou au cadet? aux neveux ou aux oncles? à Ferrantino engagé dans les alliances quasi-gibelines de la ville rivale et militaire d'*Urbin*, qui nous entrave dans toute la Marche d'Ancône, ou à nous, les amis, les colonnes de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Certes, Galeotto approuvait comme à l'ordinaire tout ce que disait son collègue dans les rebellions; certes, dans le groupe opposé de Ferrantino et de Malatestino, c'étaient des regards obliques et des réflexions semblables à celles des Visconti forcés de faire disparaître Marc et Lodrisio; mais, ce qui est encore plus hors de doute, c'est qu'à travers le bruit étouffé d'un coup d'État, la seigneurie se trouva une, forte et terrible. Car, pour finir ce récit avec les paroles du chroniqueur: « Messires Guastafamiglia et Galeotto, voyant et sachant que leurs associés dans la seigneurie (*consorti*) voulaient les faire « mourir, ce qui était vrai, ils firent crier un matin : « Vive messire Malatesta! vive messire Galeotto! et ils « enlevèrent messire Ferrantino avec leurs deux neveux. « Ferrantino exilé se refugia à *Urbin*, les deux neveux « moururent dans les prisons de Fossombrone, et c'est « ainsi que, dans le millésime de 1335, commença la sei« gneurie nouvelle de messires Malatesta et Galeotto. »

Ravenne, Cervia et Bertinoro se révoltent contre le légat comme si elles faisaient la chose la plus naturelle sous la direction d'Ostasio Pollenta, fratricide à l'imitation des Malatesti et des Visconti.—François des Manfredi, que le légat avait rétabli en faisant exécuter son fils, complice de la réaction de Louis de Bavière, n'a qu'à rester à son poste, à ne pas bouger, à se lever quand tout le monde se lève et à sacrifier la famille trop guelfe des Rogati, ses anciens amis, pour se voir du même coup

rebelle, victorieux et chéri de tout le monde.—Imola se révolte avec les *Alidosi*.—Les Ordelaffi, qui avaient renoncé à Forli pour garder au moins Forlimpopoli du consentement du légat, pénètrent dans leur ville cachés dans une voiture de foin, on dirait en commémoration de Cecco Ordelaffi, qui avait autrefois sauvé la dynastie en sortant un matin d'un tonneau roulé au milieu de la place.—Césène gronde et éclate sous les pieds du cardinal, d'abord avec des sectaires qui se dénoncent réciproquement, ensuite avec les néo-guelfes qui obtiennent le supplice de Marzolino Altichini, néo-gibelin, et enfin avec l'insurrection néo-guelfe des Calesidi, qui envahissent la place au cri de : Vive l'Église ! tandis que d'un autre côté les néo-gibelins, arrivant à leur tour sur la place, les chassent au même cri, en sorte que l'Église se trouve détrônée au milieu d'un double fracas de vivats qui la fêtent dans les deux camps opposés. Revenue à elle-même, la ville s'efforce de marcher en s'appuyant sur la double béquille d'un podestat et d'un capitaine du peuple, qu'elle emprunte l'un à la famille de Rimini, l'autre à celle de Forli, probablement pour les paralyser l'une par l'autre, comme aux temps où la détresse des villes romagnoles lui permettait de vivre dans une quasi-république, féconde en tyrans. Malheureusement son capitaine, de la famille des Ordelaffi, enlève son podestat Ramberto Malatesta, et Césène tombe sous la seigneurie de Forli.

Quand Bologne voit que Bertrand du Poïet perd une à une toutes les villes de la Romagne ; que, loin de devenir la capitale du pontife, elle est sous le coup d'une avare réaction, et que la forteresse et les maisons destinées au gouvernement ne pourraient plus servir qu'à ses citoyens, elle regarde en face son légat. En 1332,

ses notaires déclarent que la commune n'est pas bien gouvernée[1], et Taddeo Pepoli et Francesco Gozzadini, les deux plus grands citoyens, ne se bornant plus à parler, agissent sur le peuple. Arrêtés par le légat, qui les mande de paraître au château, ils sont si violemment réclamés par la multitude que Bertrand les met sur-le-champ en liberté[2], et tandis qu'ils protestent de leur innocence et de leur dévouement au saint-siége en multipliant les révérences et les génuflexions, ils conspirent avec le marquis de Ferrare, qui leur promet une irruption. En effet il envahit l'État du côté de Pieve et Cento; accourant alors au château : « Seigneur, disent-« ils à Bertrand, le marquis d'Este nous attaque, « veuillez protéger notre campagne[3]. — Mais toutes « mes troupes y sont, excepté quelques soldats pour « garder la ville. — Envoyez tout le monde, car la ville « n'a pas besoin de gardes. » — Mais après le départ des derniers soldats, le terrible légat qui avait surpris Orlando Rossi, décapité Alberghetto Manfredi, exécuté Cinzi de Césène, exploité et chassé Versuzio Lando de Plaisance, ordonné le massacre des *Maltraversi* de Bologne et trompé tant de chefs, se trouve à la merci de ses adversaires les *Maltraversi*, Brandoligi Gozzadini et Taddeo Pepoli, adorés du peuple et d'intelligence avec le marquis de Ferrare. Effrayé de la lourde faute qu'il vient de commettre, et peut-être averti des sinistres bruits qui circulent, il exige que Bran-

[1] Volevano dire che l'avere del comune non era ben guidato. PUGLIOLA.

[2] Subito fu levato un gran rumore nel popolo e il legato fu in pericolo di perdere Bologna. PUGLIOLA.

[3] Signore date soccorso al nostro contado.

doligi Gozzadini parte à son tour pour défendre la campagne, mais il n'obtient que des réponses dérisoires: « Je n'ai pas de cheval, je ne puis aller à pied; « c'est trop loin, » et le peuple entoure le château au cri de : Mort au légat! « Muoja il legato, tiranno « iniquo et crudele! » Des troupes de Ferrare, secourant enfin l'insurrection, posent un siége régulier, et Bertrand capitule en quittant l'Italie pour ne plus y revenir.—Partout ailleurs il ne reste plus aucune trace de son odieuse réaction: Alberghetto Chiavelli de Fabriano, qui s'était raffermi avec son secours, reste indépendant, grâce à son départ;—Mercenate de Monteverde s'établit à Fermo,—Herman des Monaldeschi, chef des néo-guelfes d'Orvieto, étale son armoirie du cerf, et, chassant les Monaldeschi néo-gibelins, il fonde une tyrannie qui affranchit la ville de la domination du légat et lui donne une prospérité qu'elle n'espérait pas auparavant. « Il anoblit plusieurs maisons, dit Manente, fit de « grandes largesses, et maintint Orvieto calme et heu« reuse (in quieto e buono stato), tenant à distance « les Monaldeschi exilés. » Impatients de la défaite, ils aiguisaient inutilement leurs armes; ils opposaient en vain au cerf d'Herman l'armoirie du chien sur le casque, avec le mot : « Pur ch' io possa. » La course du vieux temps et l'hallali des expulsions devenaient impossibles.—Quant aux républiques, Sienne, Florence et Pérouse s'entre-regardent avec un calme miraculeux, peut-être celui qui précède les tempêtes; Sienne réprime deux éclats des Tolomei et des Salimbeni, qu'elle force à une paix impartiale; et Gênes, toujours agitée et cette fois vulgaire, commence à maugréer contre les Fieschi, les Grimaldi, les *Spinoli* et les *Doria*, familles que le peuple accuse enfin d'avoir toujours été les qua-

tre torches de la guerre civile, « quatuor faces bellorum civilium semper fuisse.» Simulée ou réelle, définie ou ébauchée, pacifique ou conquérante, par le fer ou par l'intrigue, par les sectes ou par les idées, la seigneurie envahit tous les lieux les plus attardés, les plus tourmentés, les plus longobards.

Ces ondulations nouvelles, ces arabesques inattendues, ces revirements capricieux dont les lignes étonnantes de hardiesse dissimulent et empêchent les anciennes boucheries, emportent Jean de Bohême et Bertrand du Poïet comme dans une sorte de comédie, de ballet ou d'opéra-comique qui les oblige à tournoyer avec le sceptre et la tiare d'intrigue en intrigue jusqu'à leur dernière défaite par laquelle la seigneurie pénètre dans le pacte de Charlemagne et de l'Eglise. La musique des seigneurs si versés dans les tons et les demi-tons de la trahison, l'agilité fantasque avec laquelle tous les chefs bondissent d'une octave à l'autre sur la gamme des sectes nuancées ne leur accordent pas un instant de réflexion, de repos ou de liberté ; la danse satanique emporte avec la même facilité le chevaleresque Jean qui marche en somnambule et le fourbe Bertrand qu'elle perd en allumant sa cupidité maladive de joueur; rien ne résiste à l'entrain fiévreux, bizarre, unanime, avec lequel les seigneurs précipitent la conclusion de leur propre victoire. En effet, dès les premiers coups du grand orchestre italien, les deux chefs se regardent en face et se voient, dans une position fâcheuse, l'un vis-à-vis de l'autre comme des ennemis ; ils cherchent à s'entendre, à se rapprocher par une entrevue, et soudain tous leurs vassaux d'un moment s'écartent d'eux pour quelques mots dont ils n'entendent pas le son. En se révoltant ils forment une ligue

générale. Toute la grande tradition de Grégoire VII et de *Frédéric Barberousse*, de la papauté unitaire et des schismes germaniques, des Velfes de Bavière et des Gebelins de Franconie, de Boniface VIII et de ses ennemis français, italiens et allemands, est détruite, accablée, considérée comme une amère mystification, comme un escamotage odieux dont le pape et l'empereur étaient les compères. Plus de guelfes ni de gibelins, et puisque Hérode et Pilate sont devenus amis, pourquoi les Italiens continueraient-ils à se déchirer? Le marquis de Ferrare, Louis Gonzague de Mantoue, Mastino de Vérone, Azzo de Milan, Malaspina de Lunigiana, se liguent avec la république de Florence et même avec le roi Robert qui avait autrefois secondé toutes les réactions pontificales et qui maintenant devient à son tour impartial afin de combattre les deux sous-seigneurs arrivés pour tromper l'Italie. « On vit ainsi, dit Villani, « ce grand changement que les guelfes et les gibelins « s'unirent tous sur-le-champ pour abaisser le roi de « Bohême et le fourbe légat. » Ce joyeux accord séduit Louis de Bavière, qui se rallie à son tour aux seigneurs en haine de Jean du Poïet et d'Avignon; et naguère chef des gibelins, il devient ami de Robert de Naples, de la république de Florence et des puissances guelfes de la Hongrie, de la Pologne et de l'Autriche. La mêlée guerrière qui en résulte forme encore un va-et-vient de surprises ironiques et plaisantes : ici, le légat enlève Ferrare; là, les alliés lui enlèvent tous ses vicaires. Les Manfredi, les Ordelaffi, les Alidosi, les Malatesta, les Pollenta et les comtes de Cunio et de Bagnacavallo, voici des seigneurs sans terre, voilà le légat sans capitaines. Mais les seigneurs entraînent secrètement les captifs dans leur alliance, les relâchent avec deux mille

prisonniers et les relancent dans le camp du légat, où ils arrivent en se plaignant d'avoir été affreusement rançonnés et où ils réclament le remboursement de sommes imaginaires qu'ils déclarent avoir déboursées. Pas un homme qui n'accoste le légat, si ce n'est pour le tromper, lui faire commettre des fautes, l'engager à des démarches absurdes, lui donner une fausse sécurité ou des paniques à contre-sens, et quand Jean de Bohême veut le secourir, en peu de temps ils perdent l'un et l'autre toutes les villes; depuis Bergame jusqu'à Orviéto, la rebellion n'a plus de limites.

La révolution des seigneurs passe dans le pacte de Charlemagne le jour où, d'après la décision de Louis de Bavière, le nouvel élu de l'Allemagne prend le titre d'empereur aussitôt proclamé avant la cérémonie du sacre. Désormais les nouveaux Césars renoncent à la descente impériale, à l'intervention systématique et périodique dans les États italiens, à l'accointance du pape qui les enchaîne, aux vieilles théories guelfes et gibelines qui les attardent, et ils regardent le couronnement comme un acte inutile ou une formalité qu'on peut négliger. Le pouvoir impérial, réduit à une supériorité nominale, laisse les seigneurs à eux-mêmes et dégagés de toutes les superstitions juridiques du moyen âge. Cette innovation est préparée ou commencée par les théologiens et les jurisconsultes de l'époque, supérieurs de tout un cycle d'idées à la science de saint Thomas et de Dante. En effet, ils ne sont plus poussés en avant par cette idée de l'urgence de la paix qui avait jeté leurs devanciers sous le joug de théories désespérées; ils ne se préoccupent plus de fonder une tyrannie universelle avec le pape ou avec l'emperenr; ils ne se perdent pas non plus à fixer l'unité d'une tradition

universelle qui déduise le pouvoir cosmopolite d'une longue série de successions légitimes à partir des Assyriens, de la monarchie d'Alexandre, du peuple de Tite-Live ou du pacte de Charlemagne et de l'Église. Au contraire, leur tâche est d'ébaucher pour la première fois la théorie opposée de la souveraineté de chaque peuple, qu'ils proclament d'une manière indécise et indirecte, oblique comme la seigneurie, mais interrompant çà et là, par une foule de propositions anarchiques et révolutionnaires, la continuité de la tradition et l'universalité des vieilles thèses cosmopolites. Giordano, Marsiglio, Babenberg, annoncent pour la première fois avec un accent moderne que le peuple est supérieur au prince, que les Franks avaient le droit de déposer Chilpéric, que dans cette déposition le pape n'a fait qu'approuver un fait matériellement et juridiquement accompli par le peuple, que Charlemagne était *à priori* indépendant de l'empire d'Orient, que l'empire d'Occident lui était transmis, non parce que l'empereur de Byzance était hérétique, mais parce qu'il était tyrannique et impuissant dans les terres d'Occident. Ils justifient ainsi la révolution romaine d'Italie, celle des Franks, les diverses indépendances de Rome, de Capoue ou de Pavie, qu'ils déclarent légitimes, sans se fonder sur l'autorité de l'Église, et ils invoquent sans cesse le droit souverain des peuples pour annuler les concessions, les transactions, les donations des empereurs qui auraient pu compromettre dans le passé l'indépendance du pouvoir temporel. D'après l'Espagnol Bernard, la translation même de l'empire en Occident n'a aucune valeur et se réduit à l'acte d'un pontife coupable de lèse-majesté. L'empire se présente ainsi comme la seigneurie indigène de l'Allemagne, abstraction faite

de l'Eglise et de toute tradition universelle; par contre-coup, tous les peuples de l'Europe, affranchis du joug de la jurisprudence guelfe ou gibeline, deviennent des êtres juridiques et indépendants dans une république de seigneurs.

CHAPITRE VII

L'ESSOR DES SEIGNEURS (1336-1353).

Le règne des fripons bienfaisants se propage dans toutes les villes.—Gênes obéit à la voix d'un gueux qui lui conseille de proclamer le dogat.—Les deux frères Carrara sauvent Padoue en trompant Alberto de la Scala, qui leur avait fait don de la vie.—Les Frioulans malheureux, attendu l'excessive loyauté du patriarche leur chef.—Les Florentins, à cause de leur extrême fourberie qui renverse la seigneurie du duc d'Athènes.—Plus habile que ce duc, Taddeo des Pepoli trompe mieux les Bolonais. et les gouverne très-bien —Benedetto Buonconte, quasi-seigneur d'Orvieto, résout une foule de problèmes à coups de couteau.—Gambacorti s'empare de Pise.—Les Neuf règnent à Sienne.—Jacob Cavalieri trahit les siens à Montepulciano. —Jean des Gabrielli à Agobbio—Giovanni Vico à Viterbe.—Histoire de Rienzi, seigneur de Rome, et de sa tentative pour faire pendre d'un seul coup tous les seigneurs italiens.—Histoire de Jeanne Ire de Naples, qui fait étrangler son mari et fonde la seigneurie avec la bénédiction du pape.—Bonaïunta la fonde en sous-ordre à Aquila, avec un discours qui fait mourir de douleur un chef de parti.—Don Pedro, règne sur la Sardaigne, en ouvrant l'assemblée fédérale des quatre judicatures.—A défaut de seigneurs, Ast tombe sous Milan.—Chieri sous la Savoie.—Parme sous Ferrare.—Grosseto sous Sienne. —Prato, Valdelsa, San-Germigrano, Arezzo, sous Florence.— —San-Sepolcro sous Arezzo.—Bettuna est détruite par Pérouse. —Como est soumise aux Visconti par le village rival de Cantù. —Ancône obéit à l'Église. — Fano à Rimini et ailleurs, comme à Spoleti, à Citta-Castello, à Todi, à Terni, les citoyens continuent les batailles républicaines.—En définitive, chaque ville prend avec les seigneurs la place qui lui avait été désignée par ses évêques pendant la révolution de l'an mil.—De là, l'importance de Milan,—La pétulance de Vérone,—Et les diverses attitudes de la Savoie, du Montferrat, des villes toscanes, de celles de la Romagne et des deux capitales du Midi.

L'agréable spectacle qu'une révolution de bonne humeur, avec des chefs qui ne sont ni prêtres ni philosophes, sans hypocondrie, sans misanthropie, sans opposer des dogmes aux dogmes, des billevesées aux billevesées, à l'imitation de ceux qui cherchent une issue dans les incarnations de l'Inde, ou une déesse dans la raison, ou un Dieu dans l'humanité ! Pas de tragédies, partout la comédie la plus parfaite; pas de majestueuses

gueuseries, pas de hurlements frénétiques, aucune de ces vastes théories de carrefour, de ces inductions crédules et plébéiennes, pour propager des espérances hyperboliques dans un Olympe construit d'illusions; mais de fines observations à huis-clos, des coups d'œil du haut des balcons sur les phénomènes réjouissants de la place publique, des études sur l'histoire naturelle de l'homme machine, des chefs plaisants dans les choses sérieuses, sérieux dans les choses plaisantes, tantôt donnant avec le plus grand calme des tournures bouffonnes aux parades impériales, pontificales et royales, tantôt se prosternant dans les églises avec une malice indescriptible. Ici, ils enlèvent délicatement une ville saisie d'hystérisme; là, un homme qui n'est plus de son temps; de parfaits honnêtes gens passent sans le savoir à l'état de vieux fous ou de fripons politiques : au contraire, d'admirables fripons à moitié canonisés prodiguent les bienfaits à pleines mains sur des populations ébahies, et le visage des plus illustres vauriens se reflète effrontément à côté de la Vierge, des anges et des saints dans les tableaux des premiers maîtres, au milieu des églises. Allez les interpeller; ils vous regardent avec des yeux de cristal, avec ce regard toscan qui dit tout et n'explique rien, qui semble d'accord et en contradiction avec l'univers, toujours soumis aux autorités, toujours en rebellion, d'un bon sens à toute épreuve, et tel qu'on finirait par perdre la tête si on cessait de croire à une malédiction originelle et à un Dieu satanique que le ciel et la terre entourent de vénérations déçues ou de respects dérisoires.

Après la retraite du roi Jean et de Bertrand du Poïet, la fortune protége les seigneurs; et les villes les plus timides, les centres les plus disgraciés, les villages

les plus malheureux veulent se donner des chefs en dehors des vieux partis. Pas un capitaine qui n'imite les Visconti, les Scala ou les Gonzagues, pas un chenapan qui ne rêve son utile trahison et son coup d'Etat attendu des multitudes. A Gênes, c'est un gueux qui jette à la foule l'idée nouvelle d'éteindre le feu de la guerre guelfe et gibeline sous le despotisme d'un chef impartial. A la suite d'une commotion qui était l'écho d'une révolution de Savone, la plèbe insurgée stationnait autour d'un conclave de vingt capitaines chargés d'élire un tribun du peuple avec le titre d'abbé. Le gueux monte sur une borne pour haranguer la multitude : raillé, interrompu par des saillies sans but, il finit par se faire écouter et il propose Simon Boccanegra pour abbé. C'est un trait de lumière, voilà l'homme qu'il faut; on le proclame sur-le-champ non-seulement abbé, mais seigneur avec le titre de doge, et soudain il exile les deux capitaines qui tyrannisaient la ville et la campagne, il exclut des emplois les grandes familles guelfes et gibelines, il frappe en masse les vieilles factions de la noblesse : « Et ita Genuæ imperium, dit la chronique, a nobilibus ad populum « translatum est. » La création du dogat transforme tellement la république que le chroniqueur la considère comme une nouvelle fondation de la ville, « altera Genuæ origo. » Mais Boccanegra est l'élu du peuple, il n'a trahi personne, il n'a trompé aucun parti, il est honnête, loyal, il vit en roi citoyen entouré d'institutions républicaines dans la dépendance des assemblées, et quoiqu'il triomphe du marquis del Carreto, d'une rebellion d'Onéglia et des machinations du seigneur de Milan, ne pouvant jouer avec des cartes biseautées le jeu occulte des vrais seigneurs, il s'exile volontairement en

1344, accablé par les *Spinoli*, les *Doria*, les Fieschi et les Grimaldi, coalisés pour contrefaire la domination impartiale avec leurs sectes opposées. La seigneurie ne reparaît que parce qu'il est aussi impossible de l'étouffer que de l'imiter par la fausse entente des partis. La forme républicaine qui ne cesse de l'entraver ne plie qu'au bout d'un an devant la nécessité de réprimer une sédition guelfe et gibeline, et encore ne veut-on courir les chances suspectes du dogat qu'en nommant Mirto, despote-citoyen comme son prédécesseur. Probe, Spartiate, jaloux d'obéir à la loi, refusant tout salaire, se bornant à recevoir le brouet noir de la patrie, il est par conséquent un mauvais seigneur, d'une impartialité qui ressemble à de la tyrannie; il règne, chassant les nobles guelfes et gibelins, rasant leurs palais, armant vingt-cinq navires pour repousser les sectes proscrites, bref, les combattant au lieu de les trahir, de les absorber, de les anéantir. Sa domination reste donc faible, à la merci d'un mouvement oscillatoire. Malgré la prospérité croissante, malgré la banque de Saint-Georges qui surgit, malgré la population qui abat la vieille enceinte de la ville trop étroite, comme le jeune homme rejette l'habit de l'adolescent; malgré le bien-être et la richesse qui légitiment le coup porté à la république par l'institution du dogat, le successeur de Mirto, impuissant contre Venise et contre des troubles imminents, cède sa place au seigneur de Milan.

Voyez au contraire la lourde Padoue; elle n'a ni la hardiesse téméraire, ni le splendide commerce des Génois; mais aussi on ne voit chez elle ni parlements, ni formes républicaines, et quoique asservie à Vérone, son ancienne rivale, ses deux chefs, les frères Ubertino et Marsilio Carrare, ne désespèrent nullement de la sauver. Surveillés, espionnés par Alberto de la Scala, qui

règne pour le comte de Mastino II son frère, ils passent les journées dans le palais du conquérant délégué, jouant, causant, plaisantant, cachant sous le masque d'une grosse bonhomie une trahison qui se développe rapidement avec le secours de Venise et de Florence. « Emprisonne-les, écrit Mastino II à *Albert*, j'ai découvert leurs trames. » Mais le sous-seigneur était un homme du vieux temps, franc, loyal, presque républicain, hostile aux mœurs de l'impartialité, et nous l'avons déjà vu quitter Brescia pour ne pas assister à la volte-face de son frère, qui livrait les gibelins, ses anciens amis, aux guelfes, ses anciens ennemis. Ne comprenant rien à la politique du temps, il refuse de surprendre les deux agréables viveurs qui égayaient ses banquets. « Je t'ordonne de les décapiter, lui écrit une seconde fois son frère, et si tu les manqnes, je te renie. » Cette fois, ce malheureux honnête homme rassemble toutes les mauvaises qualités qu'il tenait de la faute d'Adam, et, après avoir posté des sicaires dans la cour d'honneur, il fait mander auprès de lui les deux Carrare, que du haut du balcon des femmes il voit arriver en bonnet de nuit, en gilet de flanelle, sur un bidet, l'un en selle, l'autre en croupe, comme deux hommes sur le point d'aller se coucher. « Que diable nous voulez-vous? lui crient-ils de la place, « nous avons passé toute la journée chez vous et vous « ne voulez pas même nous laisser dormir! » Touché de leur air innocent et familier, Albert sent s'évanouir sa tragique résolution, les presse lui-même de retourner chez eux, surtout de ne pas pénétrer dans la cour. Le lendemain il leur fait ses aveux, ses excuses, il montre les lettres de Vérone, il en rougit pour son frère; décidé à s'en fier à eux, il les consulte sur tout,

n'a plus rien à leur cacher, si bien que quelques jours plus tard, occupé à jouer aux échecs au milieu de ses inséparables convives, il leur passe une dépêche de Mastino, sans même la regarder, en dépit du messager qui la déclarait personnelle. C'était encore un ordre de mort que Marsile lui traduisait sans sourciller en un ordre d'acheter tous les faucons disponibles, et tandis qu'il continuait à remuer des échecs, les deux frères, fatigués de jouer sans cesse avec la mort, brusquaient la conclusion de Florence et de Venise. En effet, le jour suivant, en se promenant à cheval avec eux, Albert se voit entouré par l'insurrection, il apprend que le capitaine de l'ennemi est aux portes de Padoue, de tous côtés il entend crier : Vivent les Carrare ! « Que dois-je faire ? dit-il aux deux frères qu'il avait l'un à droite, l'autre à gauche. — Rien, répondirent-ils. » Il était leur prisonnier.

La perfection de cette trahison permit aux deux nouveaux seigneurs de régner infiniment plus respectés que Boccanegra et Mirto de Gênes. Resté seul, Ubertino proscrivait cruellement les nobles. Si parfois les citoyens en murmuraient, les chroniqueurs font observer qu'il faisait de grands frais, qu'il était magnifique, qu'il construisait le palais de la seigneurie, et qu'il obligeait Venise à respecter ses confins, poussant l'audace jusqu'à lui enlever des sénateurs pour les admonester. La fortune, qui protégeait cette famille, non contente de prodiguer les vertus de la couronne à la branche aînée, favorisait à tel point les collatéraux eux-mêmes que Marsiglietto, en arrivant en 1345, se trouvait en présence de Giacomo, son parent, encore plus habile que lui dans l'art de régner. Or comme la seigneurie était le règne des plus habiles, des *virtuosi*, Giacomo se dit : « J'ai lu que par l'action et par l'audace les Ro-

« mains ont fait de grandes choses, imitons-les donc. » D'intelligence avec Giacomino, son oncle, il guette Marsiglietto dans un lieu d'aisances, le tue et règne en faisant bonne chère avec son oncle et complice. « Spesse « volte andava con messer Giacomino suo barba in « solazzi e dame, e in altri diletti. » Leur touchante union ne fut troublée que par un coup de couteau que notre Romain reçut dans le ventre de la main d'un bâtard, tandis qu'il se chauffait, le dos tourné au feu et les mains derrière le dos. Il tomba ne disant que ces mots : « Prenez-le. « Mais son meurtrier fut mis en pièces, et c'est ainsi qu'on arriva, en 1350, au double règne de Giacomino survivant et de François Carrare, son neveu.

Certes, le béotisme de Padoue ne manquait pas au Frioul, où l'insouciance du peuple, exagérée par une barbarie quasi-germanique, donnait le rôle de seigneur au patriarche d'Aquilée, appelé à régner au nom de l'impartialité comme la maison d'Aleran dans la Montferrat ou de Bérold en Savoie. En effet, le patriarche fondait en 1338 le parlement d'Udine, y réunissait un représentant par famille, et confiait la force publique à un capitaine, et le gouvernement à l'action constitutionnelle de cinq ou six consuls élus par le parlement. Son ambition était de ruiner la noblesse en dissipant l'ignorance générale, en concentrant dans la capitale la population disséminée, et en opposant les forces redoublées d'Udine aux nombreux châteaux qui le tenaient en échec. Mais garrotté par des formes légales, dans l'impossibilité de feindre, il ne pouvait régner et il tombait, en 1351, au moment où il s'efforçait de transporter à Udine toutes les ressources d'Aquilée pour surmonter à jamais l'opposition des châtelains.

Aussi raffinés que les Frioulans étaient rustiques, les Florentins ne savaient plus au contraire comment se maintenir en république, et ils demandaient encore au roi de Naples un tyran provisoire, avec des pouvoirs limités, pour concilier leur amour pour les partis avec la nécessité d'une seigneurie. Peu soucieux de se commettre dans leurs batailles, le roi se bornait à leur envoyer, avec la qualité d'un ami officieux, le duc d'Athènes, un Français qui avait déjà été son vicaire à Florence. Les temps étaient si mûrs pour la trahison que les gibelins contre lesquels on l'avait demandé, s'empressèrent de le proclamer seigneur à vie pour le retourner contre les guelfes, en sorte qu'à peine arrivé, il se trouvait appelé par les uns, proclamé par les autres, neutre par nécessité comme il arrive à tous les fondateurs des dynasties. Mais, étranger en présence des nombreuses assemblées, des traditions légales, des guelfes organisés, des gibelins proscrits, de la plèbe hostile au peuple, il ne pouvait régner qu'en frappant à coups redoublés sur tous les sectaires, pour s'engager à son tour dans la voie périlleuse des exclusions républicaines. Dès les premiers jours, il accepta en guerrier le double combat contre la liberté de l'émeute et la légalité des proscriptions. On le vit chasser les consuls guelfes du palais, les reléguer dans une maison particulière, rappeler les gibelins, ouvrir les prisons, défendre le port d'armes, arracher les drapeaux à la garde bourgeoise, la remplacer par une garde plébéienne, richement parée, largement soudoyée, suspendre la guerre de Pise qui aurait ranimé les partis, et ménager les villes conquises que la tyrannie guelfe et conquérante du peuple provoquait sans cesse aux insurrections gibelines. C'était précipiter en un jour

avec « la furia francese, » toutes les mesures que la sagesse des chefs italiens avait décrétées peu à peu sous le coup des événements; c'était froisser les citoyens de toutes les classes, et au bout de trois mois, les guelfes, les gibelins, le peuple, les grands, la plèbe, l'évêque, tout le monde conspirait, tout le monde intriguait, tous les chefs de famille s'insurgeaient; et lui, réduit à n'avoir d'autres amis que des bouchers et quelques plébéiens, placé dans l'impossibilité d'arrêter l'émeute victorieuse avec des concessions, des armoiries, des drapeaux retournés, il abdiqua en s'exilant à jamais. Les écrivains florentins le vouent unanimement à l'exécration de la postérité. L'histoire lui confirme le titre de tyran, que les républicains de l'époque appliquèrent longtemps aux seigneurs; la morale sanctionne cet arrêt de l'histoire contre le maladroit détrôné; personne ne peut se perdre dans des questions de détail, pour démontrer que le candidat de la seigneurie de Florence n'était ni plus inique que les Visconi, ni plus perfide que les Scala, ni plus dissimulé que les Carrare, ni plus déloyal que les Malatesti, ni plus sanguinaire que les Chiavelli. Toujours est-il qu'avec lui les Florentins expulsèrent la seigneurie, la paix, l'unité, l'impartialité de l'Etat, pour rester en arrière d'une époque. En effet, ils retombèrent dans le gouvernement de 1290, avec quatorze prieurs moitié guelfes et moitié gibelins; ils s'attachèrent à leur évêque devenu arbitre et médiateur, comme s'ils étaient revenus aux réconciliations ecclésiastiques et aux miracles de Pierre de Feu; ils furent si troublés, si peu victorieux qu'ils exigèrent du duc exilé son abdication formelle, indispensable pour décourager son parti. Arezzo, Castiglione, Volterra, San-Germignano, toutes les villes conquises se révoltèrent pour les

laisser, comme on disait alors, sans État; leurs propres politiques se moquèrent d'eux, disant qu'ils avaient conquis la liberté et perdu leurs conquêtes; les deux sectes, plus colères que jamais, se partagèrent les emplois en constituant deux républiques dans la république, et quand Florence fut ainsi séparée en deux camps, la guerre, qui éclata comme la foudre, amena l'immense expulsion des gibelins, massacrés, spoliés, réduits à la plus extrême misère, condamnés à labourer la terre pour gagner leur vie, et les guelfes, restés seuls, se trouvèrent encore aux prises avec d'autres gibelins qui surgissaient de leur souche indestructible, la plèbe de Florence.

Supposez le duc d'Athènes dans une république disposée à la monarchie, et avec un collègue qui se prête à l'indispensable évolution, vous aurez Taddeo des Pepoli et Brandoligi Gozzadini, les deux plus grands citoyens de Bologne, tous deux néo-guelfes, tous deux également agités par le besoin de se trahir. Un jour Brandoligi faillit devancer son rival en fondant contre la grande famille des *Bianchi*, chefs du parti *Maltraversi* ou néo-gibelin; ses compagnons rompent l'ennemi, ils touchent déjà à cette heure propice où tout fait présager une victoire certaine. Taddeo accoste alors son collègue sur le point de devenir son maître, le félicite, le flatte, le comble d'éloges: « Oh! messire « Brandoligi, lui dit-il, notre très-cher frère, que vou- « lez-vous faire? Vous êtes le maître, commandez et « vous serez obéi? Voudriez-vous détruire Bologne en « poursuivant le combat? Allez chez vous, et j'arran- « gerai tout. » Après l'avoir ainsi désarmé à l'amiable, il l'attaque, lui brûle sa maison, le chasse avec les *Bianchi*, ses adversaires, et néo-guelfe, traître des

néo-guelfes, il règne dix ans en seigneur et meurt dans son splendide palais, adoré du peuple et béni par l'Église, qui le nommait son vicaire [1]. Jamais sous lui Bologne ne faillit dans les batailles contre les voisins; à ses funérailles, dix mille citoyens prirent le deuil, et ses deux fils lui succédèrent nommés à l'unanimité moins dix-sept voix et destinés à éterniser le bienfait de sa duplicité exemplaire.

Si la révolution d'Orviéto n'est pas aussi simple que celle de Bologne, elle mérite une place distinguée parmi les États quasi-républicains qu'elle surpasse. En 1337, à la mort du tyran guelfe Herman, à l'armoirie du cerf, quand les néo-gibelins à l'armoirie du *chien* espèrent enfin courir sus à la secte ennemie, les quatre fils du tyran se divisent, deux d'entre eux gardent le drapeau guelfe du cerf, les deux autres se proposent de ramper, de mordre, d'empoisonner les deux partis opposés; et, pour montrer qu'ils ne veulent être ni chassés, ni chasseurs, ni cerfs, ni *chiens*, ils arborent à leur tour l'armoirie significative de la vipère. Une quatrième armoirie tombe d'en haut, celle de l'aigle de l'Église, et le capitaine du Patrimoine de Saint-Pierre, intime au cerf, au *chien* et à la vipère de partir. Les néo-guelfes, les néo-gibelins et les quasi-gibelins, tous d'ailleurs issus de la grande famille du Monaldeschi, quittent la ville le même jour, à la même heure, à drapeaux déployés, méfiants, inquiets, jaloux les uns des autres, avec la certitude inébranlable dans le cœur que le triomphe

[1] Magnificas ædes ædificari jussit; multa bella feliciter jussit; nunquam ab eo cum hostibus male pugnatum est, nemo fuit qui non ejus desiderio moveretur.

sera au premier qui rebroussera chemin au pas de course, à l'aide d'une perfidie ingénieusement ourdie, dans les taillis et les buissons des alentours. En effet, à une demi-lieue de distance, la vipère et le *chien* s'entendent, et enlèvent la ville par surprise, en chassant l'aigle comme une poule et en laissant courir le cerf. Et la vipère pond sur-le-champ le grand homme du moment, le chef intermédiaire, l'être habile, adroit, rampant, jovial, hardi, infaillible dans l'action, toujours de travers dans toutes les situations, Benedetto Buonconti, qui marche à la seigneurie par une brillante série de coups de couteau distribués avec la précision du plus intelligent mécanicien. Des expulsions habilement préparées, des amnisties accordées à temps, retirées à propos, des émeutes lancées le jour des noces sous les fenêtres de ses adversaires, le gîte du cerf rasé dans la ville, l'appui de Mathieu des Orsini son beau-père, sur lequel il se décharge de l'odieux de ses actes, une foule de manœuvres politiques qui étouffent les anciens massacres, l'élèvent peu à peu à tel point que lorsque, en 1342, il tue Monaldo Buonconti, il se voit entouré de la considération générale et proclamé chef pendant cinq ans. Non moins habile à conserver le pouvoir si habilement acquis, il le rétablit et le prolonge sans cesse, tenant tête à tout avec les artifices les plus imprévus et les plus admirés, au milieu de vicissitudes qui auraient perdu mille fois de plus vulgaires seigneurs. Une fois que la république lui éclate, pour ainsi dire, dans le dos pendant son absence, et que Leonardo, chef des gibelins, la proclame en tuant Mathieu Orsini, Benedetto se hâte de rentrer, de fêter la république, heureux, dit-il, qu'on ait tué l'homme qui le tyrannisait, et proclamé le gouvernement consulaire.

Peu à peu il devient l'inséparable ami de Leonardo, le cajole, l'endort et tout à coup l'enlève et l'envoie à Rome, où les Orsini le font tenailler. Une autre fois, que la république le surprend de nouveau avec l'extrême opposé des néo-guelfes qui la placent sous le protectorat de Pérouse, redevenu républicain, il vit en citoyen exemplaire, en vrai Cincinnatus, très-absorbé par les affaires de la commune; et, un jour, en sortant du grand conseil avec les chefs de la république, il les invite à goûter du vin chez l'un de ses affidés, et là il les égorge en s'emparant de la ville. Son œuvre, toujours détruite, toujours rétablie, aurait pu se comparer à celle de Dieu, dont la conservation, dit-on, est une création continuelle, et sans un coup de poignard donné avec beaucoup de précision par un domestique, il aurait régné pendant l'éternité avec une splendeur enviée par les plus illustres Mandrins de la politique monarchique. Mais deux nouveaux chefs, Buonconte et Petrucci, le remplacent, destinés à leur tour à s'avancer par la trahison, l'œil aux aguets, le poignard à la main, comme Benedetto et *Leonardo*, comme Pepoli et Gozzadini, à cette seule condition Orvieto pourra être libre, tranquille, soustraite à Pérouse, et aussi heureuse et indépendante que le permettent sa montagne et ses voisins. Buonconte et Petrucci accomplissent en deux temps le mouvement de l'inévitable trahison; dans le premier ils se dérobent à Pérouse, en lui opposant la seigneurie de Milan, à laquelle ils se donnent; dans le second, au moment où ils veulent se soustraire à Milan, ils se séparent l'un de l'autre, Buonconte pour conquérir l'indépendance rallié aux néo-guelfes du cerf et Petrucci pour supplanter son rival et Milan en se soumettant aux Prefetti de Vico. Le premier parti eût

été le meilleur; mais les deux chefs manœuvraient l'un contre l'autre, emportés par les factions, plutôt pour éviter d'être assassinés que pour s'emparer du pouvoir, et la ville à moitié déchirée, à moitié asservie, tombait sous la domination des Prefetti, maîtres de Viterbe, Toscanella, Corneto, Vitrallo et Vico. Le tort continuel de cette seigneurie avortée fut d'avoir tracé trop largement les lignes de sa perfidie, de sorte que la république se relevant sans cesse avec ses tumultes, ses démonstrations, sa loyauté intempestive et ses folles discussions, compromettait sans cesse la trahison, la seigneurie et l'indépendance du sol. Les chefs auraient voulu être meilleurs; ils n'auraient pas demandé mieux que de cacher leur jeu et de ne pas exposer leur duplicité au milieu des scandales, car ils savaient trop bien que le sang demande du sang et qu'une tromperie démasquée est la pire des provocations. Mais ils étaient des hommes de parti, des factions personnifiées, des animaux symboliques, comme l'aigle, le cerf, le chien ou la vipère. Le masque de leur visage laissait passer la voix grossie des multitudes qui donnait des ordres effroyables; leur personne entravait à peine les anciennes boucheries, et au milieu des orages qui élevaient tour à tour Benedetto, Mathieu, le dernier Buonconte ou Petrucci, au milieu des irruptions où l'on rasait toujours les maisons, avec des seigneurs qui tuaient des enfants de huit ans par représailles et avec des familles qui demandaient à enterrer vivants deux néo-guelfes aux funérailles de Benedetto, les dernières trahisons où l'on supplantait Pérouse par Milan et Milan par Vico étaient menées par la foule, réclamées par des ovations décernées à l'attitude des chefs, à des intentions peut-être inventées; et, après avoir été la ville des massacres,

la hideuse *urbs vetus*, restait, dans la période dont nous parlons, le modèle effrayant de ces États mitoyens bâtards, incertains, entre deux phases opposées, vraies monstruosités politiques comme les animaux à deux têtes dans l'ordre physique.

C'est aussi ce qu'on doit dire de Pise, dont l'effort suprême consiste à subjuguer Lucques, en 1342, et à traîner à sa remorque cette antique capitale militaire, naguère insolente jusqu'à devenir conquérante, sous Castruccio Castracani. Mais rien ne peut réparer pour elle la perte de la Sardaigne, le déclin de ses forces, l'insuffisance de ses citoyens, et si on cherche quel est son gouvernement, on ne trouve qu'une république de vieux cafards; s'il y a une impartialité simulée, elle n'est qu'une œuvre de l'imposture qui devient la seconde nature des habitants; et, malgré tout, sous la date de 1348 cette phrase : « Si scoprirono le parti, » tombe comme un reptile immonde et baveux au milieu de la chronique, et la ville ne peut plus dissimuler le déchirement des Bergolini et des Raspanti, les uns néo-guelfes, les autres néo-gibelins. Par un mélange d'atrocité et de dérision, les derniers promènent sur une charrette un notaire, la langue coupée, une mitre de papier sur la tête, ainsi tourmenté pour avoir composé une chanson contre eux. Puis l'impossibilité de trahir les partis enfante tout à coup la tyrannie néo-guelfe des Gambacorti, qui s'élèvent en chassant les Raspanti et démolissant leurs maisons.

Il n'est pas moins difficile aux Neuf de Sienne de neutraliser les deux forces opposées des Tolommei guelfes et des *Salimbeni* gibelins. En 1347, les Neuf, assaillis par la coalition guelfe et gibeline des Tolommei et du bas peuple, perdent l'un des leurs et ne rétablissent

l'équilibre qu'avec force supplices et expulsions. « Fu-
« rono decapitati assai e assai furono fatti ribelli. »
D'après Neri on faisait quinze cents exilés.

Montepulciano nous présente à son tour Jacob Cavallieri, qui s'insurge en 1350 contre la tyrannie de sa propre famille. Guelfe de naissance, révolté contre des guelfes, il règne un instant en dehors des partis. Mais la ville, peu considérable, entre Sienne et Pérouse, sous deux attractions opposées, ne permet pas à son chef de serrer les nœuds de la trahison. Jacob Cavallieri est expulsé, le secours de Sienne ne suffit pas à le réintégrer; s'il l'était, il ne serait qu'un tyran gibelin, tandis que d'un autre côté, Nicolas Cavallieri, son frère et son ennemi, n'a d'autre force que celle de Pérouse, qui ne suffit pas à son tour et qui se bornerait en définitive à établir une tyrannie toute guelfe. Après quelques péripéties où l'on voit en une seule fois vingt-cinq conspirateurs décapités et cinquante mutilés, les deux frères se trouvent également exilés, et les efforts combinés des ambassadeurs florentins et pérugins pour amener le peuple à une pacification n'aboutissent qu'au résultat imprévu d'une pluie artificielle de pierres qui tombent sur eux et qu'ils endurent avec une impassibilité toute diplomatique, pour se soustraire à la cruelle nécessité de demander réparation. « Per lo migliore dissimularono il fatto. »

Plus heureux que Jacob Cavallieri, l'année même des troubles de Montepulciano, Jean des Gabrielli improvise la seigneurie d'Agobbio, où il renverse la tyrannie guelfe de sa propre famille qui régnait avec des formes républicaines. « Le mois d'août, dit Villani, plusieurs
« citoyens étant à la campagne dans leurs terres, il dé-
« cida de se faire seigneur, et, un samedi soir, il galopa

« à travers la ville avec les siens et il enleva messire « Lello des Gabrielli, ses fils, Bino et Rannuccio, An-« toine Bino, Guillaume et François Necciolo, dont il « pilla et brûla les maisons. Le lendemain, il alla sur la « place et voulut que le gonfalonier lui livrât le palais, « et comme il résistait, il saccagea et incendia sa maison; « laquelle chose, voyant les consuls et entendant sa me-« nace de brûler aussi leurs maisons, ils lui cédèrent le « palais et, le lundi, le peuple réuni dans le grand con-« seil le proclama conservateur. » Ce singulier conservateur, secouru par le seigneur de Milan, résistait en même temps aux Gabrielli exilés, à la république de Pérouse qui aurait voulu le renverser comme elle avait renversé Jacob de Montepulciano, et à tous les guelfes des alentours qu'il tenait en respect en conspirant avec les gibelins de Pérouse de Todi, d'Assise...

L'histoire ne nous apprend rien sur Pérouse, qui n'a que la puissance d'entretenir l'impuissance dans son rayon malfaisant, comme si son *acquetta*, à l'état de vapeur enivrante, poussait au combat ses néo-guelfes et ses néo-gibelins avec les *Oddo* et les Baglioni, ou les *Bergolini* et les Raspanti, dont les noms se rattachent par une sinistre fraternité à ceux des partisans de Pise. —Mais la brillante Viterbe ne reste pas en arrière, et après avoir perdu sous Louis de Bavière la seigneurie quasi-guelfe créée par Silvestro Gatti, guelfe et massacreur des guelfes, elle inaugure en 1338 la seigneurie quasi-gibeline de Giovanni Vico, gibelin et assassin du tyran gibelin *Fazzuolo*, son frère naturel. La ville étrusque pouvait ainsi passer, avec la précision d'une infaillible perfidie, des quasi-guelfes aux quasi-gibelins, tandis que Rome passait en sens inverse des vicissitudes quasi-gibelines à celles quasi-guelfes, requises par l'ère

des seigneurs dans la grande majorité des villes pontificales. Attaqué par la seigneurie opposée des Romains, Giovanni continua de manœuvrer avec une merveilleuse fermeté. Il résista d'abord les armes à la main, puis il céda avec la souplesse du tigre, en jetant des milliers de sacs de grain à la plèbe romaine; enlevé ensuite par trahison par le seigneur de Rome, les siens le vengeaient en égorgeant vingt-deux guelfes à Viterbe, et relâché il rentrait enfin dans sa ville.—D'une noblesse exceptionnelle, la seigneurie d'Urbin commence avec Galasso des Montefeltro, à qui elle tombe d'en haut toute faite avec le titre de vicaire de l'Eglise. Il ne trahit pourtant personne, il ne renie nullement sa tradition gibeline, il ne déserte pas même l'empereur; toujours le fils de ses ancêtres, il n'aurait pas à rougir devant l'ancien *Montefeltro*, tyran de Pise et massacreur à Sinigaglia; mais puisque le pape et l'empereur ont cessé de se combattre, et qu'en 1348 l'empereur Charles IV est guelfe lui-même, il est permis à Galasso d'être à la fois impérial et pontifical. Le temps lui a épargné une volte-face.

C'est encore le temps qui impose la seigneurie à Fermo, quoique le peuple, par un caprice sanglant, tue son seigueur, Mercenato de Monteverde, au pied d'une fontaine où il abreuvait son cheval. Le cri : Vive la république!«Vivat populus!» ne retentit qu'un instant, et sept ans plus tard, en 1347, paraît le nouveau seigneur Gentile de Mogliano qui serre le frein aux partis, ou, comme dit la chronique : «Resse Fermo in gran briglia. »—Le vicaire impérial de Jesi, Nicolas Boscareto, est chassé l'année suivante, mais par Simonetti, dit l'Omo de Santa-Maria, plus en harmonie avec la teinte guelfe des régions pontificales.—Pergola s'efforce d'at-

teindre à la seigneurie, en 1351, avec messire Ongaro de Sassoferrato.—Et Volterra elle-même tente d'échapper à Florence avec la famille des Belforti, guelfes d'origine, mais gibelins toutes les fois qu'il le faut, car suivant M. Villani, « quantochè guelfi di nazione « dechinavano ad animo ghibellino come mettesse « loro bene. »

Jetons une draperie romaine sur l'un des nombreux seigneurs que nous venons de passer en revue ; prêtons-lui la vertu maladroite de Boccanegra, le ton impétueux du duc d'Athènes, la malice des Carrare, l'adresse des Pepoli, l'imposture acerbe et les fictions sanglantes des Buonconti, nous aurons Cola di Rienzi, qu'on aurait appelé à Florence un tyran, et qui sur la scène romaine se présente avec l'apparence d'un tribun. « Il fut, dit la chronique, de basse extraction. « Son père était cabaretier, sa mère blanchisseuse; « nourri du lait de l'éloquence, bon grammairien, « meilleur rhéteur, excellent commentateur, oh! qu'il « lisait rapidement! Il aimait beaucoup Tite-Live, Sé- « nèque, Tullius et Valère Maxime; il se plaisait beau- « coup à raconter les magnificences de Jules César. « Tous les jours il étudiait les bas-reliefs de marbre « dispersés autour de Rome; seul il savait lire les an- « ciennes épitaphes, traduisant et interprétant ces fleurs « de marbre. Oh! disait-il souvent, où sont ces braves « Romains? Où est leur justice? Leur temps pourra-t-il « revenir? C'était un bel homme et il était notaire. » Dans la détresse d'une famine, il devient le tribun du peuple contre les nobles guelfes ou gibelins, les attaque violemment en public, et jusque dans leurs propres ban-

quets où ils le prennent pour jouet[1]. Un jour enfin il déclare la patrie en danger en étalant une peinture symbolique. Il y montre quatre vaisseaux échoués, Babylone, Troie, Carthage, Jérusalem; la Foi, qui laisse sortir de sa bouche ces paroles : Où pourrais-je me refugier si Rome périt? L'Italie et les vertus cardinales gémissent, des loups, des chiens, des vipères, une foule d'animaux bizarres représentent les barons, les mauvais conseillers, les juges corrompus, les brigands vulgaires, la vermine de Rome, la guerre civile. D'autres tableaux allégoriques établissent une communication théâtrale et assidue entre la foule et le notaire, qui, à la fin, entend trente messes, s'arme, se met à la tête de cent soldats, et entraînant le peuple, occupe le Capitole pour proclamer une nouvelle législation où il applique tous les principes des seigneurs avec des formes appropriées à l'anarchie romaine. La mort à tout homicide, sans distinction de rang, l'asile enlevé aux assassins, l'ordre de vider tout procès en quinze jours, tous les châteaux enlevés aux barons et livrés au peuple, les ecclésiastiques soumis au droit commun, la défense à tout Romain d'afficher le patronage d'un noble, une foule d'autres mesures despotiques et indispensables, rendent à la ville la domination sur la campagne. Les routes rassurées, les Prefetti de Vico soumis, le châtelain de Porto décapité, les Colonna en fuite, Rienzi règne avec le titre de tribun sévère et clément, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ libérateur de la république. Le vicaire pontifical le nomme covicaire, les barons lui prêtent serment, l'assistent debout, tête nue, en silence. Quand il se montre en public, il fait largesse; ses fêtes splen-

[1] Crepavano dalle risa.

dides éblouissent la foule; sa femme s'entoure de patriciennes et de suivantes qui l'éventent avec des voiles lorsqu'elle se rend à Saint-Pierre.

Cette domination n'est encore qu'un rêve fantastique devant les tombeaux des anciens, un nuage brillant entre l'Eglise souveraine et la république des barons, et ce nuage serait bientôt dissipé, si Rienzi ne cherchait pas à échapper à ses deux ennemis, par un système plus vaste que le municipe romain. Il conçoit le projet de réunir en un faisceau toutes les révolutions d'Italie pour transporter la seigneurie dans la papauté qu'il veut compromettre, subjuguer, ou rendre quasi-guelfe d'une manière inattendue. Soi que les localités imposent des plans prédéterminés aux hommes qu'elles nourrissent, soit que les idées suivent involontairement la stratégie des armées, soit que le tribun connût l'ancien plan de Grégoire VII, d'Alexandre III et de Boniface VIII, et en général des papes qui exploitaient les révolutions accomplies des Lombards ou des Toscans, pour les tourner contre l'empereur et régner sur l'Allemagne, il convoque, pour le 1er août 1347, un concile italien, sommant toutes les villes d'y envoyer deux députés et un jurisconsulte, et il se déclare libérateur de l'Italie contre toute invasion étrangère. L'enthousiasme éclate dans toute la péninsule, toutes les villes fêtent les messagers du tribun: Rieti, Spoleti, Terni, Arezzo, Todi, Pérouse, Sienne, Florence promettent leur concours; le seigneur de Naples donne une splendide adhésion; les Ordelaffi de Forli, les Pepoli de Bologne, les Malatesta de Rimini, les Scala de Vérone, les Gonzagues de Mantoue, envoient leurs ambassadeurs; on frémit de joie en voyant que Rome se révolte contre les barbares de l'Eu-

rope, et le jour du concile, Rienzi revendique enfin, au milieu d'un enthousiasme frénétique, tous les droits, tous les priviléges, toutes les provinces, toute la suprématie que la tradition, la gloire, les idées, la vanité nationale attribuaient à l'ancien empire de César sur tous les peuples de la terre. Nouveau Grégoire VII sous une forme profane, au nom de l'histoire, de l'archéologie, de la poésie et de tout ce qui ne donne aucun droit de commander aux nations, il déclare romaines toutes les révolutions d'Italie, les légitime, les absorbe, donnant la liberté aux villes, la naturalisation à leurs habitants, son drapeau à leurs soldats, et sommant le soi-disant empereur des Romains, *Louis* de Bavière et Charles IV, son adversaire, de paraître désarmés devant lui, sans qu'aucune puissance tente de descendre avec des troupes en Italie, avant d'en avoir obtenu la permission de Rome. Puisque l'Église et l'empire se déclaraient romains, puisque toutes les fictions et les fables juridiques et religieuses tournaient autour de Rome, puisque le sacre, ce nœud gordien où s'entrelaçaient les symboles de l'Occident, puisait sa force dans la tradition de Romulus et de César, unie à celle de Pierre et de Paul (les grands apôtres de l'Homme-Dieu, né pour détruire Jérusalem, capitale de l'antique Testament, au profit de la grande capitale de la chrétienté), le tribun croyait emporter le pape dans ses hyperboles, et imposer à l'univers entier la seigneurie de Rome. Et les sept couronnes, le sceptre, le globe surmonté d'une croix, la chlamyde impériale, tous les insignes dont il se décorait, confondaient artificieusement l'antique et le moderne, la tradition et la révolution, Jésus-Christ et le Saint-Esprit de l'Évangile éternel, Marius César et la religion tribunitienne des

franciscains pour confirmer son insurrection avec des cérémonies éblouissantes et des intentions cosmopolites.

Cependant toutes ces démonstrations, flottant entre le sublime et le ridicule, n'empruntaient leur force équivoque qu'à l'adhésion présumée du pontife, à l'idée que l'Église allait les appuyer par ses légats, par ses anathèmes, par ses prodiges transmondains, mis au service de la renaissance romaine. Il y a tant de prestige dans la religion, une crédulité si profonde dans le cœur des hommes, un tel besoin dans les masses d'attribuer aux anciennes idoles une pensée de réparation, de progrès, de mouvement et de vie, qu'au moindre geste d'un pontife, les peuples dans l'ivresse de la dévotion, dans le délire des ovations, crient au miracle! La statue se meut, ils veulent en croire leurs yeux éblouis, même lorsque la raison est détrompée par une amère expérience. Toujours est-il qu'en touchant à la réalité, Rienzi se trouvait acculé à une dernière alternative. Si le pontife refusait son adhésion, s'il retirait son consentement présumé, s'il démasquait tout ce qu'il y avait de faux et de fantasque dans la folle idée qu'on lui attribuait, de vouloir chasser les barbares des provinces soi-disant romaines et de songer à humilier l'empereur Charles IV, qu'il opposait lui-même au tyran philosophe Louis de Bavière, le tribun tombait à l'état d'histrion, couvert d'un ridicule au moins aussi ignominieux que son élévation avait été splendide. Que si, au contraire, il voulait échapper à l'odieux ridicule d'avoir déclaré la guerre à l'univers avec une poignée de Romains couverts d'oripeaux et de haillons; s'il voulait continuer son rôle cosmopolite et persister dans l'imitation de l'histoire de Grégoire VII, traduite

dans les formes profanes de l'époque, alors forcé de suivre le pape à tout prix, il passait à l'ennemi, il trahissait la révolution, et l'infamie succédait à la honte. Ces deux hypothèses se réalisèrent l'une après l'autre, pour marquer deux nouvelles phases dans la vie du tribun.

-Au milieu des fêtes de Rome, pour les hommes pieux il n'y avait aucun doute; ils versaient des larmes sur cette impiété de la seigneurie laïque envahissant le trône de saint Pierre. Le vicaire pontifical avait voulu protester, et si sa voix n'était pas arrivée jusqu'à la foule, c'est que le tribun l'avait fait étouffer par le bruit des trompettes, des timbales, des caramelles, et, tandis que l'effervescence s'évaporait rapidement, les barons imitaient cette coalition guelfe et gibeline qui avait renversé le premier doge de Gênes avec les forces combinées des *Spinoli*, des *Doria*, des Fieschi et des Grimaldi. Par une nouvelle fiction, le 15 septembre, Rienzi les invite à dîner, les fait saisir, les condamne à mort, leur envoie des confesseurs et appelle le peuple sur la place du supplice; mais le cœur lui manque, et au lieu d'immoler une hécatombe d'implacables sectaires, il les délivre à l'instant même où tout le monde atteré s'attendait à voir tomber leurs têtes.

Haï des barons, qui s'enfuient à bride abattue pour l'attaquer comme des Parthes; combattu par trois Colonna qui restent sur le champ de bataille; menacé par le Prefetti de Vico qu'il enlève en l'invitant à dîner, il se voit bloqué à Rome par la rebellion de la campagne, accablé par la coalition des deux sectes qu'il avait abolies en paroles dans toute l'Italie, et perdu par une allocution pontificale, qui vient révéler son imposture. Elle annonce à ce peuple déjà mécontent que son

chef n'est ni l'homme de l'Église, ni le tribun des papes, que son dire est insensé, que ses déclarations de guerre à l'empereur au nom de l'Eglise se réduisent à un mensonge, que ses revendications patriotiques des provinces et des droits de l'empire impliquent une profonde usurpation, et qu'il continue de mentir, soit qu'il le vante de l'adhésion du légat, soit qu'il mêle à sa réforme politique les idées d'une réforme religieuse, nouvelle hérésie digne d'une damnation éternelle, ajoutée à la damnation temporelle du rebelle. Ce fut un coup de foudre : toutes les illusions tombèrent comme par enchantement; tous les rêves s'évanouirent comme ces palais des fées, qui disparaissent en laissant leurs hôtes étonnés au milieu d'une forêt. Chacun retomba dans son rôle voulu par la fatalité, et le tribun, précipité de transaction en transaction, de chute en chute, forcé de se dédire, de se soumettre au vicaire, de se déclarer « rettore per nostro signore il papa, » de s'abaisser au rôle subalterne d'un notaire fanfaron, succombe à l'insurrection gibeline du paladin d'*Altamura*, le grand proscrit de la seigneurie guelfe de Naples, qui venge la défaite et la mort des *Colonna*. Pas un homme ne se lève pour défendre le tribun; personne ne répond à son dernier appel, et il s'évade, laissant Rome plongée dans l'anarchie.

Cependant le peuple affamé, révolté contre le légat, exalté contre l'Eglise d'Avignon, aux prises avec les barons indigènes, montrait assez que la place du seigneur était vide pour le malheur de la ville éternelle. Tout espoir de la reprendre n'était donc pas perdu, et le tribun pouvait encore reparaître, comme les Visconti, les deux Carrara et tant d'autres, que des orages momentanés renversaient souvent sans pouvoir les déraciner

C'est ici que, après avoir essuyé la défaite du ridicule, Rienzi se représente pour essuyer la seconde déroute, bien plus malheureuse et plus tragique, en imitant jusqu'au bout l'évolution de Grégoire VII, qui transformait la révolution en réaction. L'insensé se rend à Prague, chez l'empereur Charles IV, qui commence par l'emprisonner, et, de sa prison, il lui propose, en style d'Apocalypse, la restauration impériale prophétisée par Dante, dit-il; en d'autres termes, la réaction de la tyrannie contre l'essor des seigneurs. Suivant lui, le genre humain est à la veille d'une réforme générale; l'Eglise se renouvellera; la paix unira, non-seulement les chrétiens, mais le monde entier avec les païens et les Sarrasins, et le Saint-Esprit paraîtra de nouveau sur la terre convertie à Dieu. C'est à Charles IV de préluder au grand œuvre de la régénération dont le tribun de Rome n'a été que l'humble précurseur ou le miracle figuratif, puisqu'il a lavé les taches de l'empire et que, sans le secours de personne, avec l'aide seule de Dieu, lui, simple particulier, a pu régner sur la capitale du monde. Rudement replongé dans la réalité par l'empereur, qui lui reproche l'hérésie, il quitte à la hâte son Olympe apocalyptique pour aborder, sur le terrain de la pure politique, la réaction, qui peut le ramener sur la scène.

Réduisant ses promesses fatidiques à des fleurs de rhétorique, le Saint-Esprit aux proportions d'une colombe, et ses réformes religieuses à de simples métaphores, il ne songe qu'à sauter à pieds joints sur cette objection vulgaire et prosaïque, mais impitoyable : Comment osez-vous nous appeler, après nous avoir outrageusement sommé de paraître à Rome, devant votre tribunal, pour rendre compte de ce que vous

appeliez notre usurpation? Comment pouvez-vous vous vanter de prêcher la concorde du genre humain, à l'instant même où vous venez nous proposer un nouveau schisme impérial? « Le pontife, répond-il, a délaissé Rome pour Avignon; il livre la ville éternelle aux sénateurs, aux tyrans, aux Orsini, aux Colonna qu'il déclare lui-même criminels. Il fomente les schismes par les guelfes, qu'il protége, par les gibelins, qu'il proscrit. Il interdit les mariages entre les deux sectes, il prêche des croisades contre des chrétiens, il se coalise avec les tyrans, les Visconti, les Scala, les Orsini; il plonge le royaume de Naples dans l'anarchie, en soutenant André Duras. Le schismatique n'est donc pas moi, mais le pape qui divise l'Eglise. Loin de là, j'ai défendu les faibles, réuni l'Italie, terrifié les tyrans; j'ai invité le pape à retourner à Rome: où est donc mon crime? « J'avoue que j'ai cité les princes de l'Alle-« magne à paraître devant moi; mais ce n'était ni pour « vous juger ni pour vous déposséder. Je ne vous atten-« dais même pas; mais sous prétexte de vous disputer « l'empire je me proposais d'attirer à Rome, le jour de « la Pentecôte de l'année suivante, tous les tyrans « d'Italie pour les prendre d'un seul coup de filet, et « les pendre le même jour devant le soleil... Je l'avoue « dans le but de l'unité, j'ai été tantôt fat, tantôt his-« trion, tantôt grave, tantôt simple, tantôt rusé, tantôt « ardent, dissimulateur et imposteur. David dansait « autour de l'arche, Judith caressait Holopherne, et je « n'ai pas voulu imiter la malheureuse simplicité de « Célestin V. »

Après avoir ainsi démontré que sa liberté était un mensonge, que son congrès futur était un guet-apens tendu à tous les seigneurs, que l'unité inaugurée par

lui devait trahir toutes les trahisons italiennes, et que sa révolution aboutissait au massacre de tous les révolutionnaires, il persiste dans son plan, et, rappelant qu'il s'est présenté spontanément à César et que ce n'est pas sa captivité qui l'oblige à l'invoquer, il lui demande son secours. « Cependant, ajoute-t-il, il « faut procéder si sévèrement, si prudemment, si astu« cieusement dans cette entreprise que, loin de me « soupçonner l'ami de César, tout le monde doit me « croire le premier venu, et populaire comme je l'ai été « au début, afin que la ruse des ennemis de l'empire, « en m'accusant de partialité, ne me barre la voie, et « je me console de ma captivité, parce qu'il sera utile « qu'on s'imagine à Rome que j'arrive en prisonnier « évadé. Que l'empereur n'aille donc pas mendier son « passage auprès des tyrans de Lombardie ; le jour de « la Pentecôte l'Italie lui sera soumise, les seigneurs « seront exterminés. Si le tribun ne tient pas sa parole, « César fera décapiter les otages qu'il est prêt à lui « donner ; que, s'il réussit, il ne demande pour toute « récompense que de faire le pèlerinage de Jérusa« lem. »

Le pape et l'empereur venaient de renoncer, l'un à la tradition de Grégoire VII, l'autre à celle des schismes. Rienzi s'était mépris en comptant sur l'antique dissidence entre les deux pouvoirs, et Charles IV l'expédiait à Avignon, où, chargé de chaînes qui pendaient de la voûte de son cachot, il était soumis à un procès dont le dernier résultat aurait pu être le bûcher. Mais, souple comme un homme rompu aux manœuvres de la seigneurie, le tribun accomplissait enfin son évolution, et quand ses ennemis à Rome le croyaient perdu, quand l'empereur l'avait oublié et que personne

ne s'attendait plus à le revoir vivant, on le vit sortir de son cachot pour recommencer sa lutte, et cette fois au nom du pape, avec l'alliance sous-entendue de l'empereur et en contradiction ouverte avec tous les seigneurs et tous les chefs italiens...

Pendant que Rome s'efforçait de conquérir l'impartialité avec son tribun, le royaume de Naples, jeté par l'imbroglio de Bertrand de Poïet et de Jean de Bohême dans la ligue des seigneurs, se troublait à l'intérieur pour commencer la trahison en plusieurs temps, qui devait l'arracher à la tyrannie guelfe du roi, et à l'inflexible catégorie de la conquête angevine. A ses derniers jours, le roi Robert s'aperçoit qu'il ne peut plus réprimer les gibelins avec la facilité des premières années de son règne, qu'un chef puissant et résolu, le paladin d'*Altamura*, s'insurge au cœur du royaume, et qu'il ne suffit pas de le terrasser, de le spolier et de le jeter dans une prison perpétuelle, car, en 1338, la scission se révèle dans les murs mêmes de Naples, par une lutte entre l'ancienne et la nouvelle noblesse. Le vieux roi, nourri dans la tradition de la conquête guelfe et de la réaction pontificale, s'attend à de grands revers, et à sa mort, un moine, nommé Robert, s'acharne contre les gibelins, les renfermant au fond des cachots, les spoliant avant de les juger, et livrant leurs biens aux juges pour s'assurer à l'avance de leur condamnation. « C'était, dit Pétrarque, un animal horrible, les pieds « déchaussés, la tête découverte, court, gros, pourri « de vieillesse, les draps râpés et déchirés exprès pour « montrer la chair ; » et, tandis que ce hideux ministre exagérait la tyrannie, la reine Jeanne, jeune, ravissante, rusée, insouciante, avec la facilité toute féminine de jouer les rôles les plus divers, passait ses

journées dans les jeux et dans les fêtes, indifférente dans son étourderie apparente pour les guelfes qui régnaient et pour les gibelins qui s'agitaient. « Elle était « tout aux amusements, dit la chronique, tout aux « danses, aux chevauchées, aux tournois [1]. » Mais les gibelins envahissaient la moitié de son palais, et se glissaient jusque dans son lit en gagnant son époux *André de Hongrie*, à son tour jeune et beau, de la beauté d'un barbare, ami du paladin d'*Altamura*, qu'il délivrait de sa prison et dont il faisait son favori, et de *Charles Duras*, prince du sang hostile à la reine et prêt à seconder tous les mécontents. « Ils vivaient, dit le chroniqueur, « ils banquetaient, ils chevauchaient presque toujours « ensemble [2]. » Bientôt, fatigué du rôle de mari de la reine, André, attendant le titre de roi promis par le pontife, s'annonçait déjà en futur tyran gibelin et faisait peindre sur son étendard une hache avec un billot. Le maladroit menaçait les amis de sa femme avant de les frapper; aussi une nuit, au milieu d'une fête, à Aversa, à la veille d'une chasse royale, d'accord avec la reine, ils l'appelaient en dehors de la chambre nuptiale, lui passaient un cordon au cou, l'étranglaient et le jetaient du haut d'une fenêtre dans les jardins.

Par lui-même le meurtre d'*André* n'avait aucune signification particulière, et, comme tous les faits, il pouvait recevoir les interprétations les plus opposées; mais, dès qu'il tombait dans le domaine de l'histoire, la reine était emportée de tragédie en tragédie jusqu'au

[1] Juvenilibus inducta colludiis semper chorizando, semper equitando, semper in hastiludiis vacando tota facta est.

[2] Quasi continuo morabantur et epulantur simul, et equitabant simul.

moment où elle arrivait à la trahison générale des partis avec l'impartialité des seigneurs. En effet, cette terrible interpellation : Qu'as-tu fait de ton mari? retentit le matin même du meurtre; le peuple attache ses regards sur la reine, qui n'ose pas lever ses yeux sans larmes[1]; elle ne célèbre pas les funérailles de son époux, elle n'ouvre pas le procès aux meurtriers; elle épouse un prince guelfe, Louis de Tarente. Plus de doute pour le peuple : cette mort, que Jeanne ne peut expliquer, paraît le premier acte d'une proscription des gibelins. Dès lors, le deuil, les funérailles, le procès que *Charles Duras* ouvre de son chef deviennent des protestations gibelines, les signes précurseurs d'un éclat; le procès lui-même devient la mise en accusation de la cour; les juges soumettent aux plus affreux tourments les amis, les commissaires de la reine; le peuple voit le comte de Tréliz, la comtesse de Montorio, son fils, les personnes les plus importantes suspendues par les bras aux mâts d'un navire au loin dans la mer; s'il n'entend pas leurs voix, leurs corps martyrisés accusent Jeanne d'avoir voulu exagérer la tyrannie de l'odieux moine qui livrait d'avance aux juges les biens des accusés. Les affreux détails du procès le confirment dans son idée, car, ces hommes, ces femmes que l'on soumet aux tourments font frémir par leur audace et par leurs révélations; Treliz coupe la langue à un complice pour l'empêcher de parler; Sancia, dame d'honneur, les os brisés, se vante d'avoir joui de la vie, et, se tournant vers *Duras*, lui lance ces épouvantables mots: « Si tu as tué ta mère, c'est que j'ai substitué mes urines aux siennes pour te faire croire qu'elle était enceinte. »

[1] Vultum carentem lacrymis nesciebat erigere.

Le peuple, devenu gibelin, crache au visage des condamnés, les lapide, en arrache les chairs palpitantes au bûcher pour se les partager, et partout on fond sur les guelfes. Enfin, pour achever sa victoire, *Charles Duras* sollicite une descente de Louis de Hongrie, qui promet de venger son frère; et abandonnée, honnie, déshonorée, la reine quitte Naples pour se réfugier dans son duché de Provence. « Oh! si tu avais vu, dit Dominique de « Gravina, la malheureuse, pleurer, hurler, se déchirer « les cheveux, quand elle sortit de son château pour « descendre à la mer! Personne ne la suivait, tout le « monde s'écartait d'elle. »

La voilà forcée d'apaiser à tout prix les fureurs napolitaines, de poursuivre la trahison qui sacrifiait *André;* la fatalité la condamne à déjouer les partis par une tromperie universelle, de même qu'une mère saisie par les douleurs de l'enfantement, elle ne peut se délivrer qu'en créant la seigneurie. En effet, dans son exil elle organise la plus violente mystification que jamais tête couronnée eût conçu depuis l'avénement du christianisme. Avec cette lucidité de l'esprit napolitain, qui perçoit d'intuition le fond des choses et les recoins les plus poétiques de l'imposture, elle dit au pape : Proclame mon innocence à la face de la terre, et je te donnerai Avignon. Elle obtient et partage avec son époux Louis de Tarente la bénédiction pontificale, et, supérieure et aux tribunaux et aux lois du royaume, elle se présente comme la colombe innocente et sanctifiée, devant laquelle les partis doivent se prosterner au nom de la paix.

Cette accusation, qu'elle avait voulu continuer une immonde tyrannie, s'évanouit elle-même. En partant, elle l'a d'ailleurs détruite par un acte éclatant, aussi

extraordinaire que la bénédiction du pontife. Elle a délivré les peuples du serment de fidélité, elle les a engagés à ne plus suivre que l'intérêt du royaume; indifférente sur sa propre tradition guelfe et angevine, elle les a laissés libre de suivre ses adversaires, pour épargner, disait-elle, à la patrie, les horreurs de l'anarchie. Désormais la tyrannie n'est plus que dans le parti gibelin. Qui la dirige? *Charles* Duras, un révolté, un parricide, un monstre chargé de crimes. Quelle est son action? celle de la guerre civile. Où prend-il ses forces? à Lucera, à Monfredonia, à Gravina, à Altamura, dans les foyers d'une féodalité quasi-musulmane; et encore ses forces étant insuffisantes et excentriques, il appelle Louis de Hongrie, qui arrive en conquérant, en vengeur, en tyran, précédé d'un étendard noir, où l'effigie du roi étranglé demande des victimes. Ce barbare entre à Naples, le casque sur la tête, refusant de recevoir les représentants de la ville; il règne par la terreur, avec la colère du paladin d'*Altamura* et avec des mercenaires étrangers; la dernière conséquence de sa tyrannie serait la destruction du royaume avili, bouleversé, asservi par son antique organisation au centre étranger, limitrophe et hostile de Palerme. Mais la tyrannie gibeline répugne tellement à la tradition napolitaine que *Duras* lui-même songe à écarter Louis de Hongrie. Dénoncé, attiré dans un banquet d'Avversa, étranglé par ordre du roi, jeté du haut de cette même fenêtre à travers laquelle avait été lancé le cadavre d'André, il laisse son propre parti sans chef, le roi sans crédit, la secousse de l'impartialité dans tous les cœurs; et, quand, au bout d'un mois, Louis retourne en Hongrie, tous les habitants du royaume s'empressent de rappeler la reine, qui rentre

en 1351, avec Louis de Tarente, pour inaugurer l'ère des amnisties et des seigneurs. Ainsi, le meurtre du roi André, dans la nuit fatale d'Avversa; le tribunal de Duras sur les navires de Naples; le départ de la reine, proclamée innocente par le pape d'Avignon; la descente de Louis de Hongrie et sa disparition soudaine après le sacrifice de Duras, étaient les divers actes par lesquels le théâtre de Naples répétait les drames variés des Visconti traîtres des Torriani, des Gonzagues meurtriers des Bonacolsi, et en général de tous les seigneurs traîtres des guelfes et des gibelins.

Passez le détroit, transportez vous à Palerme, vous trouverez une répétition du drame napolitain, avec cette différence que tandis qu'à Naples les gibelins marchaient à l'attaque d'une reine guelfe, ici ce sont des guelfes qui se révoltent contre la tyrannie opposée d'un roi gibelin. En 1340, ils se masquent, se glissent dans le palais royal, occupent tous les postes avec une astuce d'Africains et une fausseté sans exemple, et leurs chefs, les Palici, entraînent avec eux le roi *Pierre II*, enveloppé et comme hermétiquement enfermé dans l'atmosphère de leurs impénétrables intrigues. Personne ne peut ni le voir, ni lui parler, ni l'arracher aux enchantements de ses ministres qui lui font jouer à son insu le rôle d'un tyran guelfe écrasant les gibelins, ses amis. Leur tromperie est si violente, qu'à peine le duc *Jean*, écarté de la cour, parvient-il un jour à pénétrer jusqu'au roi son frère, qu'aussitôt l'intrigue se dissipe et laisse tomber la foudre gibeline sur les intrigants, tous frappés, chassés, spoliés de tout, même de leurs maisons que l'on rase. Mais l'imposture recommence son travail avec plus d'obstination que jamais, quand le duc *Jean* lui-même gouverne l'État avec le titre de régent pen-

dant la minorité de *Louis*. Après de faux bruits répandus çà et là pour bouleverser plusieurs villes, la reine-mère conspire elle-même avec les proscrits, et par un coup d'État les rappelle, les replace à la tête des affaires et les déchaîne encore contre la tyrannie gibeline, cette fois représentée par *Blasco* d'*Alagona*, campé à *Cattania*. La Sicile tombe dans l'anarchie la plus affreuse, engendrée par les deux partis dont les noms nouveaux de parzialità latina et de *parzialità catalana* indiquent assez que la patrie gémit pour des querelles qu'elle repousse et considère désormais comme les restes de deux traditions étrangères. Le sol ne veut plus ni des guelfes du Latium, ni des gibelins soutenus par les soldats espagnols; le peuple voit avec dégoût des combats de cannibales où les partisans séparés par la distance de deux nationalités ne peuvent pas même parlementer, et où les prisonniers sont traînés à la queue des chevaux. La fatalité ne laisse le champ libre aux guelfes, maîtres du roi, de la reine et de tout, que parce qu'ils doivent interrompre la tradition gibeline des Vêpres siciliennes, en imitant au rebours les gibelins de Naples, *Altamura*, *Charles* Duras, et *Louis* de Hongrie, qui détrônaient momentanément Jeanne Ire pour interrompre et retremper la tradition guelfe de Charles d'Anjou. C'est pourquoi, en 1352, la témérité des guelfes siciliens arrive à l'excès de simuler à Palerme une fausse révolution *catalane*, qui saccage et ravage les palais des guelfes, leurs propres amis, tout exprès pour attirer dans un guet-apens les chefs *catalans* trompés par l'apparence d'une victoire, et, quand le seigneur de Cimina arrive en personne, les guelfes ferment les portes, massacrent les *catalans*, renversent leurs maisons et torturent leur chef. Tant d'in-

famie touche à son terme, le jour où la tradition des Vêpres étant suffisamment humiliée, le peuple peut enfin discerner lequel parmi les chefs s'oppose à la solution de la paix et à l'intérêt du royaume. C'est Mathieu Palici, ministre du roi et chef de la partialité latine; avec la paix il cesserait de règner, avec l'impartialité il serait écarté; avec la nécessité d'une seigneurie quasi-gibeline par opposition à la solution quasi-guelfe de Naples, il se verrait sacrifié, et le peuple de Messine, s'apercevant qu'il ordonne l'assassinat des messagers de paix expédiés par le roi au camp opposé, se rue sur lui, l'égorge avec sa famille, les femmes mêmes trempent leurs mains dans le sang de cet incomparable imposteur, et la guerre cesse devant la royauté lancée dans la route mitoyenne de l'impartialité. La pacification réunit ainsi les barons des deux sectes, « qui « furent, dit Fazello, plus de cinq cents unanimes à « éteindre toutes les inimitiés qui les avaient séparés: « Estinguendo ogni inimicizia che fosse mai stata fra « loro. »

Dans les villes des Deux-Siciles, les deux sectes arrivent également à la solution de l'impartialité royale à travers des vicissitudes qui rappellent, comme dans un songe confus et désordonné, les péripéties des villes lombardes ou toscanes. Pour citer Aquila, que nous suivons de préférence, née des fureurs guelfes et gibelines, construite, détruite et refaite jadis au milieu des luttes de Mainfroy et de Charles, elle se déchire une dernière fois par des chefs forcenés que l'on dirait des brigands, si plus sombres et plus féroces ils ne s'incendiaient pas mutuellement les maisons dans l'unique but de les voir brûler. C'est ainsi que les *Camponeschi*, à la suite de *Lalli*, se jettent sur les Todini, les Preti et

les guelfes, qui leur rendent coup sur coup les massacres, les incendies et les surprises nocturnes; ce sont des combats effroyables. Mais, aux derniers jours du roi Robert, on voit paraître un homme nouveau, Bonaïunta, guelfe d'origine, qui déroute les partis, déjoue les prévisions et inspire des méfiances, des confiances, des colères, des sympathies, au rebours de toutes les traditions. C'est à lui et non pas à Todino, son ami, que le gibelin *Fidanza* se rend quand il ne peut plus résister dans sa tour, et, en loyal ennemi, Bonaïunta le défend contre les guelfes qui voudraient l'égorger, et veille attentivement pour que personne ne l'empoisonne dans sa prison. Cette générosité, qui aujourd'hui pourrait sembler naturelle, dans cette ville, à cette époque, était si extraordinaire et suspecte, que Todino, au désespoir, comprenait qu'il était trahi, et faisait instruire à Naples le procès du prisonnier dans l'espoir de le faire pendre à une potence napolitaine. Toutefois, Bonaïunta s'obstine dans son humanité; il conduit lui-même le captif à la capitale, le protége, le défend jusqu'à s'exposer à la colère royale, et un jour qu'il surprend Todino auprès du roi, l'accable et l'invective; d'une voix claire, libre, audacieuse, impartiale, il dénombre tous ses actes de partisan, l'enveloppe avec des reproches si inattendus, des considérations si inopinées, des réflexions si inouïes et en même temps si irrésistibles que le sectaire foudroyé meurt de douleur au bout de quelques jours. Ses fils, qui croient le venger en expulsant Bonaïunta, ne font que ménager au nouveau chef l'occasion de déployer en entier son habileté de seigneur. « Aide-moi, dit l'illustre exilé à messire *Lalli*, son ancien adversaire gibelin, exilé comme lui, par ordre du roi, si tu me fais rentrer en écrasant les Todini, je me ser-

virai de mon crédit à la cour pour te faire amnistier. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et une fois rentré et victorieux avec l'expulsion de ses adversaires, il met délicatement à la porte son allié gibelin, le prie d'attendre tranquillement la décision du roi, et comblé de faveurs à la cour, où il ne dit mot de *Lalli*, chéri des citoyens qui commencent à admirer sa fourberie, tantôt généreux, tantôt égoïste, tantôt sincère, tantôt trompeur, il règne en véritable seigneur, réformant les statuts et allégeant l'impôt.

Bonaïunta prese signoria
Che l'una parte e l'altra avia cacciata via
Facea le capitano ciò che lui volia
Assai più che lo re l'Aquila avia in balia.

De nouvelles vicissitudes continuent d'agiter la ville, d'abord parce que son chef, régnant par la proscription des sectes et non pas par de franches pacifications, est plutôt un tyran contradictoire comme ceux d'Orvieto ou de Bologne qu'un véritable seigneur ; ensuite, parce que son pouvoir excédant doit concorder avec celui du roi et toujours par un mouvement d'expulsions et de tromperies qui arrive à la solution de Jeanne et à l'effacement des partis. Les Todini en exil s'allient donc avec *Lalli*, leur plus cruel ennemi des temps de la guerre à outrance ; pénétrant dans la ville par un chemin de traverse, tandis que Bonaïunta marchait à leur rencontre avec le capitaine du roi, ils l'obligent à rester à la porte pour toujours, et alors commence le dernier acte des péripéties aquilanes, qui aboutissent à la couronne, à travers d'indescriptibles angoisses et des fureurs infernales. Car, à la mort de Robert, les Todini et *Lalli* se jettent les uns sur les autres, les premiers à la suite de

la reine, le second à la suite d'*André* et de son frère, le roi de Hongrie; chaque secousse du royaume ébranle la malheureuse cité et fanatise ses sectaires revenus aux massacres, aux expulsions et aux surprises du moyen âge. Un instant *Lalli* règne en tyran gibelin : infatigable au combat, rompu aux intrigues, bravant sans cesse le danger sous toutes les formes, batailles, exil, trahisons, tantôt capitaine d'expéditions nocturnes, tantôt complice d'intrigues mortelles, une fois même conseiller humain, quand, au banquet d'Avversa, il presse inutilement Charles Duras de fuir la mort à bride abattue, il pouvait se croire rassuré sous Louis de Hongrie son protecteur, tandis que l'ancien seigneur Bonaïunta était assassiné dans un village après être revenu à une alliance de sectaire avec les Todini. Mais le triomphe de Jeanne détruisait de nouveau cette superfétation de la tyrannie aquilane. *Lalli*, qui voulait s'excuser auprès de la cour, était assassiné; la ville, qui l'affectionnait par la nécessité d'être gibeline, en haine d'une centralisation quasi-guelfe, restait atterrée, frappée de stupeur, incapable de faire un mouvement, et, dans cet état de stupéfaction ses partis s'évanouirent. Le comte de Celano lui conseilla de nommer une dictature de soixante-huit citoyens, qui devinrent en tremblant les ministres de l'interrègne entre la domination indigène et la seigneurie royale; et, le gouvernement royal étant réintégré en 1355, on créa la magistrature des cinq arts pour la pacification des partis, et deux siècles plus tard cette magistrature durait encore comme le symbole de l'impartialité conquise.

L'intervalle de la mer ne dispense pas la Sardaigne de tenter une trahison pour s'avancer d'un pas et se mettre au niveau des Deux-Siciles et des villes du con-

tinent. Le juge d'Oristani, qui a supplanté la tyrannie gibeline des Pisans au profit de la seigneurie guelfe d'Aragon, s'efforce cette fois de supplanter l'Aragon, et Mariano IV s'insurge avec le secours gibelin des *Malaspina*, des *Doria* et des Génois. Forte en 1336, cette insurrection continue en 1348, au milieu de la peste qui désole le pays; en 1353, l'Aragon semble triompher; l'année suivante, Mariano semble sur le point de prévaloir, et les succès s'alternent au milieu d'un effroyable acharnement. Mais le prétendant indigène se trouve pris à la contradiction qui arrêtait tous ses prédécesseurs, depuis Barison premier, qui aspirât à la royauté au nom des consuls, sous la protection de Frédéric Barberousse avec les soldats royalistes de Pavie. Sa libération est encore l'unité d'Oristani, l'écrasement des trois judicatures de Cagliari, Torres et Sassari, l'anéantissement de toute liberté, de toute fédération, de toute légalité, une conquête intérieure, mille fois plus odieuse que la domination du roi aragonais, le chef le plus fédéral de l'Europe; et, en 1354, don Pedro triomphe en donnant la constitution même d'Aragon et convoquant pour la première fois les cortès de la Sardaigne, ou l'assemblée fédérale des quatre judicatures de Cagliari, Torres, Gallure et Arborée. La seigneurie, à peine ébauchée auparavant, se trouvait ainsi complétée. A la différence de Mariano, qui demandait le sacrifice des villes romaines, don Pedro donnait la liberté à tout le monde, même à cette ville royale et musulmane d'Oristani, où les pensées les plus nobles de l'île tournaient en projets d'une ambition cruelle et maladive. Les guelfes et les gibelins, les Conti et les Visconti s'effacent; la défense faite aux grands de s'absenter de leurs terres prouve que la seigneurie aragonaise

est plus qu'indigène, et la défense de faire des donations à l'Église donne aux Sardes ce progrès d'indépendance contre la suzeraineté du saint-siége qui répond au progrès général des seigneuries.—En opposition avec la seigneurie quasi-guelfe de la Sardaigne, la Corse reste immobile sous la seigneurie quasi-gibeline des Génois; ce travail de trahison qui ruine ses partis ne se fait ni à Corte, ni à Biguglia, ni à Marusaglia, mais dans les parlements et sur les places de Gênes.

Nous ne sommes qu'à la moitié du dénombrement des phénomènes qui se présentent dans le court intervalle de 1336 à 1353; les péripéties des doges de Gênes, l'astuce victorieuse des Carrare de Padoue, la fièvre brillante des Florentins sous le duc d'Athènes, la violente perfidie des Pepoli de Bologne, les coups de poignard d'Orvieto ou de Viterbe, l'éclat de Rome, l'anarchie poétique de Naples, l'imposture arabe de Palerme; toutes ces scènes si variées, qui semblent épuiser la mobilité des caprices et l'étrangeté des bigarrures humaines, ne sont prises que dans la classe moyenne des villes ni trop en retard, ni trop avancées. Si on tourne le regard sur les terres rocailleuses, hérissées de tours royales, qui interceptaient jadis la circulation de la vie romaine, on voit une nouvelle série de scènes et de drames, où les républiques se dissolvent, où des républicains obstinés rendent leur dernier soupir, et où l'indépendance s'éteint comme la flamme de ces cierges allumés devant le podestat pour marquer l'instant d'une catastrophe civique.

En Lombardie, toutes ces constructions gothiques et longobardes de Pavie, Bergame, Novare, Lodi, Monza, ont déjà disparu, et Ast, la ville des ducs ariens et la

plus intime amie de Pavie, reçoit enfin de la main de ses propres fils le dernier coup qui l'achève. Ses guelfes, les Solari, avaient vingt-quatre forteresses et régnaient sur la ville en formant une république pesante avec une physionomie campagnarde qui rappelait vaguement la franche impudeur de la lourde Padoue. Depuis trente ans des néo-guelfes maudissaient ce gouvernement de bourgeois châtelains qu'ils appelaient « Solari « ingrati, Solari carnifices amicorum; » et, en 1339, les familles des Rottari et des Pelleteri, s'alliant secrètement avec la famille gibeline des *Castelli* exilés, appellent le marquis de Montferrat, qui arrive avec toutes ses troupes et détruit cette république mille fois plus détestée que la domination d'un seigneur étranger. Plus tard, les néo-guelfes et les gibelins, voyant le marquis incapable de dompter l'émigration encore belligérante des Solari, se révoltent une dernière fois pour se soumettre à la seigneurie de Milan, qui fait cesser à jamais la guerre des partis. Ainsi finit la plus généreuse parmi les villes longobardes; aucune d'elles ne fit plus d'efforts pour oublier le royaume, Pavie et la politique arienne d'Arioald; voulant être romaine à tout prix, elle fut l'ennemie persévérante de la féodalité piémontaise; une fois, nous l'avons vue donner des subsides aux citoyens d'Alexandrie, pour les amener au grand acte de renfermer dans une cage Guillaume Longue-Epée du Montferrat; une seconde fois ralliée à l'insurrection turinoise, elle gardait dans ses geôles le comte Boniface de Savoie, le refusant aux sollicitations de saint Louis; mais jamais elle ne pouvait vaincre la malédiction qui pesait sur son origine. Dans l'ère des comtes Milan l'avait accablée; dans celle des évêques, la comtesse Alaxie l'avait brûlée deux fois; la révolution

consulaire lui coûtait deux nouveaux incendies; les guerres civiles la minaient comme si elle avait été dans le cratère d'un volcan ; et, après mille luttes où elle combattait tour à tour les comtes de Savoie, les marquis de Montferrat et de Guasto, les rois de Sicile, les comtes de Provence, les châtelains du Tanaro, les citoyens d'Alexandrie et ceux de Milan, elle rendait son dernier soupir en nous léguant la chronique la plus aventureuse, qui se ranime plus tard un instant dans les vers du nouveau chroniqueur Ogerio Alfieri, dont le nom rappelle le grand citoyen d'Ast, qui est encore le premier tragique de l'Italie.—Alexandrie ne peut survivre à cette sœur qu'elle avait fini par aimer, et on dirait qu'elle meurt de défaillance et de douleur quand, en 1339, elle retombe dans les bras des Visconti.

En 1338, la petite Chieri, qui expulse les Balbi gibelins, voit avec terreur qu'ils invoquent le Montferrat, et que la seigneurie de Milan envahit le Piémont. Alors elle concentre toute son antique malice dans un dernier effort, et, dressant l'inventaire le plus minutieux de ses châteaux, de ses routes, de ses droits, de ses franchises, de ses sociétés, de ses partis, de ses guelfes intérieurs et de ses gibelins exilés, elle se donne en 1347 aux deux branches de Savoie, les obligeant à éterniser la république ainsi inventoriée, de sorte qu'elle puisse arriver jusqu'au dernier jour du jugement universel avec l'hôtel de Saint-Georges dans ses murs, et les Balbi dans la campagne. En véritables seigneurs, les deux chefs de Savoie et d'Achaïe violent sur-le-champ la capitulation, et les Balbi rentrent pour se réconcilier enfin avec leurs ennemis.—Ossola, qui ne veut pas mettre bas les armes, se déchire par d'horribles combats.

Parme fait un dernier effort pour s'attacher à la vie; livrée au seigneur de Vérone par les Rossi, elle s'insurge en 1341, avec les quatre frères Correggio, d'après Pétrarque, quatre héros, quatre cœurs et une seule âme. Mais le temps de la ville militaire et de ses partis équilibrés est passé à jamais; son Cadaloo et ses schismes au rebours de la liberté lombarde ne peuvent plus être traduits dans la nouvelle époque, et la trahison de la seigneurie, au lieu de trahir les chefs au profit de la ville, trahit la ville à l'avantage des chefs. En effet, pendant deux ans, les quatre frères délibèrent pour savoir quel sera l'homme auquel ils vendront cette seigneurie mêlée de république : les uns préfèrent Obizzo d'Este, les autres Luchino Visconti; mais l'un d'eux, Azzo, poussant jusqu'au bout la logique de l'infidélité, joue la ville et ses frères par-dessus le marché, et s'enfuit avec l'argent qu'il reçoit du seigneur de Ferrare. La malheureuse cité ne peut plus s'arracher à la domination excentrique de Ferrare, qu'en fatiguant la cruauté d'Obizzo d'Este avec des insurrections où les femmes elles-mêmes défient ses bourreaux et ses bûchers, et le forcent à vendre la ville à Milan, en 1347, l'an même où Chieri tombait définitivement sous les seigneurs de Chambéry et de Turin.

Les localités militaires de la Toscane ne peuvent pas non plus tenir au souffle des seigneurs, et la première d'entre elles, Lucques, vieux centre royal, après avoir passé par une série de trocs et de vols scandaleux, de Louis de Bavière aux Allemands du Cerruglio, à Gherardo Spinoli, à Jean de Bohême, à Pierre Rossi, à Vérone et à Florence, tombe sous la domination de Pise son ancienne rivale, qui la subjugue en 1342, lui imposant de vive force son amitié, son alliance, sa poli-

tique, ses guerres et même sa misère. Le sort de cette république en défaillance est si triste, que pour échapper à l'expansion florentine et à une véritable conquête, elle doit s'attacher aux Pisans, à leur tour effrayés, agonisants, mais au moins intéressés à maintenir les conditions fédérales de la Toscane contre la centralisation florentine et à prolonger la vitalité royale de la Pavie toscane contre l'invasion commerciale du centre, qui imite le rôle de Milan.

Couvée par la haine de Sienne, la pétulante Grosseto avait ingénieusement réussi, on ne sait comment, à vivre en république, et Battino, son plus puissant citoyen, la défendait en tyran; mais c'était trop tard, et le tyran ne pouvait tenir contre les tromperies des seigneurs. Une première fois, les Neuf de Sienne l'enlevaient par surprise; quand il s'évadait pour faire révolter Grosseto, ils surprenaient les insurgés par une nouvelle trahison; quand Battino s'accrochait à Pise, ils l'amenaient, en 1336, à lui vendre la ville au prix de 13,000 florins, et après l'avoir déshonoré, ils le trompaient encore ne lui payant que le premier terme de 4,000 florins; et c'est ainsi, conclut Villani, que le tyran fut tyranniquement joué [1].

Prato ne peut pas non plus se défendre contre Florence, ni avec la république, ni avec les Guazzalotti qu'elle élève, ni même en se donnant à la seigneurie lointaine de Naples, qu'elle invoque comme autrefois l'invoquait Florence, pour se défendre contre de redoutables voisins. Le roi de Naples n'accepte la soumission que pour vendre la ville aux Florentins, qui gardent leur proie en faisant décapiter chez eux neuf personnes

[1] E cosi fù ingannato il tiranno tirannescamente.

de la famille moitié républicaine, moitié tyrannique des Guazzalotti.—Nous avons déjà vu qu'après le massacre des Manfredi, Valdelsa tombait sous Florence; comment aurait-elle pu garder la liberté? Ses deux sectes visaient à s'expulser réciproquement; la première qui se serait donnée à Florence aurait pu faire chasser l'autre, et ce ne fut qu'en se réunissant pour faire une soumission unanime et décisive, vers 1349, qu'elles purent vivre toutes deux rassurées. « Vidono di poter vivere « in pace senza sospetto l'un dell'altro. »—Les Salvucci et les Ardinghelli de San-Gemignano, cherchent à leur tour à se jeter les uns contre les autres le bourreau de Florence. Pendant la soumission triennale décrétée en 1349, les premiers parviennent à faire décapiter sur la place de Florence plusieurs personnes de la famille rivale; celle-ci prend sa revanche en les chassant et rasant leurs maisons, et les deux partis continuent à courtiser Florence et à se disputer ses sourires meurtriers. « Nous avons expulsé les gibelins, lui disent effrontément les Ardinghelli pour justifier l'expulsion de leurs ennemis.—Gibelins vous-mêmes, répliquent les Salvucci, nous nous proposons de prolonger la domination guelfe de Florence.—Nous ferons plus, nous l'éterniserons! » s'écrient les Ardinghelli, la voix étranglée par la peur d'une revanche qui incendie leurs maisons; et les Salvucci multiplient alors les intrigues en sens inverse, pour maintenir la république qui leur ménage la possibilité d'une insurrection. « Ah! méfiez-vous de nos adversaires, s'écrient-ils en rampant aux pieds des magistrats de Florence avec les câlineries des tigres et la flexibilité des vipères.—Mais vos adversaires nous donnent la ville.—C'est une affaire de parti, une fausse soumission.—Mais voilà deux-cent cinquante ci-

toyens qui arrivent pour confirmer la volonté générale. —Ce sont des comparses! » et les Salvucci circonviennent si bien les magistrats, les citoyens, les députés, les consuls, les prieurs, les arts, ils suscitent un nuage si épais de mensonges et de faussetés, que, quoique la soumission soit tout à l'avantage de Florence, elle ne passe qu'à la majorité d'une voix, à la grande indignation du chroniqueur florentin.—Ce sont probablement les mêmes luttes entre les Pichi et les Graziani qui se combattent à San-Sepolcro sous la domination provisoire de Pérouse, et ce bourg militaire, qui avait fêté Frédéric Barberousse, tombe en 1351 sous Saccone d'Arezzo, qui le livre aux Visconti de Milan.

Arezzo se sent gagner à son tour par le froid de la mort et voit approcher l'heure extrême de son agonie. Son évêque, Gui Tarlati, le plus noble des seigneurs, n'avait surgi que grâce à la chaleur factice des deux réactions, et, le jour où il s'était couché dans son admirable mausolée, Pierre Saccone des Tarlati se voyait pris entre les gibelins qui l'étouffaient avec les *Ubertini* ses anciens alliés, et les guelfes qui le menaçaient au nom de la république et avec l'influence de Pérouse et de Florence. Sage guerrier, versé dans toutes les intrigues des deux sectes, profondément flexible et dissimulé, également capable et de frapper sans mot dire ses amis les plus anciens, et de séduire par ses aimables sourires ses ennemis les plus acharnés, il proscrit et spolie en un clin d'œil les *Ubertini*, gibelins, et quand il voit qu'il ne peut devenir ni plus absolu ni plus agréable aux guelfes, en 1337 il les devance à Florence, s'attribue le mérite de la soumission, et règne en seigneur subalterne. Même dans cette voie, il se trouve dépassé par les guelfes, qui

célèbrent la soumission avec des clameurs républicaines [1], reconstituant le peuple, ouvrant le grand conseil [2], s'efforçant de disputer à Saccone les faveurs de la conquête florentine. La lutte des Salvucci et des Ardinghelli, et en général de toutes les familles rivales qui visaient à se jeter les unes contre les autres, l'irritable et aveugle gouvernement de Florence, se renouvelle à Arezzo entre le seigneur subalterne, terrible par la ruse, et d'implacables sectaires irrésistibles par les calomnies.—Réprimez toutes ces clameurs, dit Saccone à ses nouveaux maîtres, de l'air le plus insinuant, en m'attaquant c'est vous que l'on combat, et il leur fait bâtir une forteresse contre les cris trop enthousiastes de: Vive la république de Florence! « Méfiez-vous du vieux renard,» répliquent de leur côté les guelfes aux Florentins, et les mots: A bas le seigneur! En exil les Tarlati! Mort aux gibelins! se succèdent en quelques jours avec un sinistre crescendo, depuis le simple murmure jusqu'aux vociférations les plus assourdissantes [3]. Cette fois la ville conquérante enchaîne Saccone, chasse tous les gibelins depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de soixante, et l'année suivante en fait pendre vingt d'un seul coup. Mais avec ces exclusions, elle irrite les partis au lieu de les apaiser, elle renonce au rôle de seigneur pour prendre celui de tyran, et, en 1343, quand elle porte le dernier coup au système de l'impartialité en chassant de chez elle le duc d'Athènes, ce sont

[1] Florentini intraverunt Aretium, et quasi omnes cives se fecerunt coram eis cum fraschis et ramis olivarum extra civitatem.

[2] Et tunc formaverunt populum Aretinum.

[3] E furiando fin da otto giorni
Gridavan muoja muoja è ghibellini.

les guelfes eux-mêmes qui chassent d'Arezzo ses officiers, avec le secours des gibelins, comme s'ils voulaient donner l'hospitalité à l'impartialité exilée de Florence [1]. Toujours est-il que faute d'un chef sans principes, la ville reste au milieu des amères ondulations de la république, l'esprit alourdi, les bras paralysés, les partis sous les armes, avec des guelfes à deux faces, des gibelins ennemis des gibelins, factions indomptables, scindées en deux camps qui tendaient à se subdiviser. Le lendemain de la victoire remportée sur Florence, les guelfes chassaient les gibelins, leurs alliés de la veille; quatre ans plus tard, en 1347, c'étaient au contraire les gibelins qui expulsaient les guelfes; les *Brandagli* insolents et les Bottoli hargneux ne représentaient plus que les dernières convulsions d'une liberté due à la honteuse impuissance de la république florentine.

Plus faible qu'Arezzo, Bettune voulait pourtant vivre avec Crispolti, son chef, guelfe d'origine qui s'unissait en 1351 aux gibelins pour chasser les officiers de la république régnante de Pérouse. Quoique désormais impartiale, la ville fut reprise sur-le-champ, et «ses maîtres, dit Pel-« lini, décrétèrent que tous les hommes seraient liés et « menés à Pérouse, ce qui fut exécuté le jour même de « dimanche, à l'heure de vêpres. Tous les prisonniers, « au nombre de cent cinquante, le bâtard des Baglioni « en tête, sur un bidet, les mains liées derrière le dos, « arrivèrent à Pérouse, suivis de leurs femmes qui

1 Levarsi ad arme e prima Bottolini
Con lor seguaci e gli altri guelfi tutti
Chiamando a se ancor gli ghibellini.

« pleuraient et criaient, et ils furent mis en prison « dans le Champ des batailles, au milieu d'un peuple « furieux, qui courait après eux en criant : Pendez-« les ! pendez-les ! *Impicca, impicca i villani di Bet-« tuna!* Mais messire Crispolti, qui était arrivé le « jour auparavant, et le bâtard des Baglioni furent mis « dans le palais du capitaine du peuple, où ils restè-« rent toute la journée garrottés aux fenêtres, afin que « tout le monde pût les voir. » On décapita ensuite Crispolti avec six insurgés, puis on fit raser Bettuna, en menaçant de mort ceux qui en approcheraient d'un mille.

Si la faible Bettune tentait le mouvement des seigneurs contre Pérouse, on devine qu'il n'y avait ni ville, ni rue, ni village où l'impartialité ne réveillât des idées de trahison et de domination au détriment des sectaires et des tyrans. C'est ce que l'on voit par l'exemple des frères Franchino et Ravizza Rusconi, tyrans de Como, accidentellement accoudés avec Mastino à une fenêtre du palais de Vérone. « Quel est ce beau gentilhomme qui traverse la place? demande le seigneur aux tyrans.—C'est notre beau-frère, le tyran de Cantu, » répondent les Rusconi; et, de causerie en causerie, il en résulte qu'à la suggestion du seigneur de Vérone, de retour chez eux, ils tendent une embûche à la famille de Cantu, dont le chef, attiré à Como, voit se fermer les portes derrière lui. Il en réchappe à bride abattue, et dès lors c'est aux Grassi de surprendre les Rusconi, de les frapper au nom de la paix, et de chercher un secours dans l'impartialité de Milan. La fascination de la paix entraîne Pagano Avvocardo à leur livrer une porte, l'évêque à jeter l'interdit contre les tyrans, les principaux citoyens des

deux sectes à se rallier à l'évêque exilé[1]. Tous les partis combattent les Rusconi; et Franchino, après avoir perdu son frère dans un combat, immolé en pure perte une foule de victimes, inutilement négocié avec Azzo Visconti, qui protégeait les Grassi, et demandé l'appui de Mastino II, auquel Azzo barrait la voie, se rendait à Milan, à la condition de se réserver Bellinzona, c'est-à-dire le canton du Tessin. Mais rien n'était perdu pour le mouvement général; cette pensée de trahison, qui avait germé dans l'embrasure d'une fenêtre de Vérone, n'échouait dans le palais de Como que pour ajouter une fleur aux guirlandes de Milan et un chef impartial malgré lui aux vallées de la Suisse italienne.

Phénomène unique, d'une immobilité étonnante, Ancône réunit la république et la servitude, comme si elles étaient les deux choses les plus naturelles et les plus homogènes, et, sans qu'on lui surprenne un geste pour repousser l'étranger, ou rien qui puisse ternir l'éclat de sa liberté subalterne, on la voit, en 1349, sous Rinaldo d'Este, en 1350, sous Rimini, et depuis sous l'Eglise, qui bâtit une forteresse, véritable objet de luxe dans une ville aussi indifférente sur son indépendance. Le seul acte qui lui appartienne en propre et qui atteste sa vitalité, de sorte qu'on ne peut la ranger parmi les morts, c'est sa lutte intérieure de 1341, à la suite de laquelle sa plèbe chassait et massacrait les nobles.

Fano rend son dernier soupir entre les bras des Malatesti de Rimini, amis de son dernier tyran Gui Carig-

[1] Con il favore di molti principali comaschi tanto de factione ghibellina quanto de la guelpha. Corio.

nano, qu'ils assistent à son lit de mort, de crainte que s'ils laissaient passer l'intervalle d'une minute entre la tyrannie et la conquête, la république ne les obligeât à un combat. Deux ans plus tard, en 1342, le fils de Gui Carignano s'emparait de la ville, mais c'était avec le recteur de l'Eglise, de par le pape, autant en haine de la seigneurie qu'en haine de Rimini, et, l'année suivante, les Malatesti le forçaient de quitter sa patrie pour toujours.

Les autres républiques que l'on surprend çà et là inspirent la plus profonde commisération. Comment ne pas plaindre cette Spoleti, ancien centre royal où les guelfes et gibelins unis expulsaient, en 1348, messire Celle, qui aurait pu créer la seigneurie? On retombe dans la république, et bientôt les gibelins chassent les guelfes, pour continuer l'ère des tumultes. Ailleurs Todi, Terni et Città-Castello, qui expulsent les guelfes vers 1350, en démolissant leurs maisons; Recanati, qui exile à la même époque les gibelins, rentrés de vive force l'année précédente après six ans d'émigration; Gaëte, qui massacre ses nobles en 1353, à l'imitation d'Ancône; d'autres localités secondaires, conquises et également agitées, comme Savone, où le peuple chasse les nobles en 1341, attestent que toutes les régions loin des grands centres romains et jadis complices de la domination du roi cherchent aveuglément, le couteau à la main, la paix d'un nivellement qui leur échappe, faute d'un chef impartial.

On le voit, une activité fiévreuse multipliait les phénomènes politiques. Aucune époque n'avait été plus fertile en créations variées, jamais on n'avait compté plus de héros sur la scène, plus de coups d'Etat foudroyants, plus de révolutions intelligentes,

splendides, en dehors de toutes les attentes, et plus de caprices, d'exubérance, de vitalité dans les événements, bien qu'ils fussent tous le résultat d'une fatalité mathématique. En parcourant l'histoire, de 1336 à 1353, un orateur pourrait y plaider toutes les causes; toutes les théories concevables pourraient y trouver de fausses preuves, des exemples nuageux, et pas une catégorie, pas une idée reçue qui ne s'y trouve trahie ou démentie par la force luxuriante des drames qui s'enchevêtrent les uns dans les autres en enjambant toutes les classifications possibles. Des États plongés dans l'anarchie et qui règnent en seigneurs sur l'étranger, comme Florence à Pistoie; des États qui ont perdu l'indépendance et qui l'ôtent à d'autres, comme Gênes soumise à Milan et souveraine en Corse; des servitudes et des suzerainetés bizarres, excentriques, limitées, provisoires, échelonnées sur une longue série de modifications, depuis l'avide amitié de Pise pour Lucques jusqu'à l'extermination de Bettune par Pérouse; des républiques, des quasi-républiques, des quasi-tyrannies, des quasi-seigneuries, se succédant avec une gradation de nuances insaisissables, et sans cesse troublées par des flottements et des retours à l'ère de la guerre civile, tout concourt à faire de l'essor des seigneuries une anarchie splendide et indéchiffrable, où le bien et le mal se trouvent mélangés, confondus, tour à tour intervertis jusqu'à détruire le sens moral de l'histoire. Cette anarchie ne saurait être dominée ni par l'ordre de la géographie, qui nous traînerait de région en région à travers des républiques, des tyrannies, des seigneuries matériellement juxtaposées pour constituer un vaste et brillant labyrinthe; ni par l'ordre de la chronologie, qui nous pousserait d'année en année à travers les

coups d'Etat, les révolutions, les réactions bondissant sans motif, d'après le calendrier, d'un bout à l'autre de la péninsule; ni par l'ordre de la légalité, qui séparerait les zones féodales des zones républicaines, des zones seigneuriales, sans nous permettre d'embrasser d'une manière rationnelle et fédérale l'ensemble des actions et des réactions italiennes. Mais une idée dissipe toutes les obscurités et pénétre dans tous les limbes de ce chaos, c'est l'idée que les seigneurs règnent en arbitres, que leur temps est arrivé, que leur essor est irrésistible, et qu'ils donnent leur nom à une révolution qui devient la phase décisive de cette longue insurrection romaine contre le royaume, insurrection toujours pontificale et impériale pour qu'il n'y ait pas un roi, et toujours contre le pape et l'empereur du moment, pour que les traces du royaume disparaissent entièrement. Ainsi, dans les localités insignifiantes, sur les hauteurs, au sommet des montagnes, sur les arêtes du royaume, des républiques congelées, ou des scènes convulsives, ou des villes paralysées, ou des péripéties sans cesse répétées, misérables efforts d'un mouvement qui ne peut aboutir; dans les positions moyennes, des catastrophes, des expulsions, des trahisons sottement inconcluantes; dans les villes romaines, au contraire, le calme, la force, le progrès, presque plus de drames, mais des chefs prédestinés à se partager les villes royales et à résoudre le problème jadis insoluble de la guerre municipale, puisqu'ils ont résolu celui des guelfes et des gibelins, également désespéré.

L'histoire idéale ne continue donc plus que dans les villes romaines, et en comparant l'Italie des seigneurs à celle des évêques, on retrouve toutes les localités, avec l'importance, l'influence et l'attitude qu'elles

avaient au moment de la chute du royaume, au point de départ de la révolution romaine et sociale contre la féodalité longobarde et royale. Quelle ville marchait à la tête de la guerre contre le roi et donnait seule en entier le grand drame de l'ère des évêques? Milan, que nous avons toujours appelée la seconde Rome: elle se levait en plein jour contre les Carcano qu'elle expulsait, contre la noblesse royale qu'elle combattait à la suite d'Héribert, contre la féodalité de la campagne qu'elle attaquait la première avec le char de la patrie, et depuis Lanzone, Arioald, Herlembard, Landulphe, Liprandi se succédaient, se transmettant le flambeau de la révolution avec une continuité de pensée, de dévouement et de grandeur sans exemple dans aucune autre ville de cette période. Cette série de personnages se répète comme une réapparition poétique dans la dynastie des Visconti; après Mathieu le Grand qui fonde l'impartialité, après Galéas qui en est le martyr, l'audace anarchique de Marc et de Lodrisio vaincue, on voit Azzo le bien-aimé, Luchino le capitaine vaillant et humain, Jean l'archevêque ferme et élevé, et Milan déjà maîtresse de Pavie, Crémone, Verceil, Lodi, Como, Crême et Plaisance s'empare en 1337 de Brescia, qu'elle enlève au seigneur de Vérone, en 1346, de Parme, Ast, Bobbio, Tortone, Alexandrie, Alba et Chierasco, tandis que la haute domination de Lunigiana et l'héritage d'un tiers de la Sardaigne lui assurent une prépondérance irrésistible dans toute la haute Italie. Vingt-deux villes reçoivent ses ordres, et, plus loin, en Toscane, les Spadalunga, les Antelminelli, Tano de Montecarelli, les Tarlati de Pietramala, le seigneur de Cortone, les Ubaldini campés dans les Apennins, les Pazzi, les Ubertini, les Guidi, les Santafiora

reçoivent ses conseils en alliés des Visconti, en avant-gardes de la seconde Rome quasi-gibeline, qui s'avance en prenant au rebours la première Rome, devenue quasi-guelfe. A chaque année, c'est une conquête avalée par la vipère des Visconti, sans qu'aucun sectaire se montre sur la place, sans que personne songe au gouvernement; la révolution se réfugie tout entière dans la pensée des seigneurs, qui, seule, crée les armées, soudoie les mercenaires, les jette sans mot dire en avant, à droite, à gauche, contre la Toscane, Vérone, la ligue du Piémont, du Montferrat, de Savoie et de Bourgogne, et si les anciens archevêques conduisaient les empereurs jusqu'à Rome, les Visconti aspirent à y arriver tout seuls.

Dans l'ère des évêques, nous avons trouvé le Frioul et la Vénétie de terre ferme sans capitale, avec Aquilée en ruine et le patriarche faible, errant comme une âme en peine, de sorte que la royale Vérone pouvait se lever avec un orgueil outrageant. La seigneurie d'Aquilée est encore une ombre qui s'efforce d'émigrer d'Aquilée à Udine, et reçoit un coup de poignard; celle de Vérone, au contraire, se développe hardiment dans le cercle de feu et de sang tracé par la tyrannie d'Ecelino de Romano, et Mastino II règne en 1335 sur Vérone, Brescia, Vicence, Padoue, Trévise, Feltre, Bellune, Parme et Lucques; sa réputation s'étend au loin avec des prétentions royales, et les bourgeois de Rome disent de lui « que pour faire bâtir son palais, il détruit « les églises, qu'il veut se faire couronner roi de Lom- « bardie, que sa couronne est toute prête et ornée de « perles, saphirs, rubis et émeraudes. Le vaurien, « ajoutent-ils, fait gras le vendredi et se moque des ex- « communications. » Mais cette effervescence s'éteint vite

et le rayonnement oblique et militaire de la capitale de Béranger Ier perd une à une ses étoiles excentriques pour céder la place aux villes romaines, plus célèbres que Vérone dans l'ère des évêques. Aussi Padoue, révoltée et indépendante en 1337; Brescia, enlevée par Milan; Feltre et Bellune, par le duc de Carinthie; Trévise, livrée à Venise, en 1339; Parme insurgée avec les Correggio en 1341; Lucques, vendue à Florence, et depuis subjuguée par Pise, humilient tellement le seigneur de Vérone qu'enveloppé de guerres, à moitié submergé par le flot qui monte, atterré et irrité en même temps de voir que tout lui échappe, et que son épée s'ébrèche contre de folles révolutions en apparence menées par la tiare, il ne peut plus se contenir, témoin le jour où il transperce de son épée l'évêque de Vérone, son parent, qu'il soupçonnait de conspirer contre lui comme celui de Vicence.

A l'ouest de la haute Italie, le Montferrat reste tel qu'on l'a vu sous Aléran, ni faible, ni agressif, mais amoureux d'une indépendance immobile. Le Piémont et la Savoie, scindés dans les deux branches qui se rapprochent sans cesse, poursuivent la mission de Bérold, et s'emparent, en 1346, de Mondovi, Chieri, Sévillan, Coni, ne jouant de malheur que lorsqu'ils sortent de leur orbite semi-française pour attaquer Milan, soit avec la vilaine agression de Lodrisio, soit avec l'alliance de Ferrare, Bologne, Saluce, Gênes et Mantoue, soit avec celle du Montferrat et de la Bourgogne.

Puisque Mantoue a été la capitale de la « gloriosa contessa, » il est juste qu'elle règne sur Reggio, et quand, en 1345, les guelfes de cette ville s'insurgent au cri de : « Mort à Mantoue! » les Gonzagues n'ont qu'à déchaîner les gibelins pour retourner les boucheries

du moyen âge contre l'ancienne république. « On prit, « dit la chronique, d'innombrables citoyens, on tor- « tura les plus coupables avec des torches allumées, et « si cruellement que leurs entrailles tombaient par « terre; les uns expiraient dans les tourments, les au- « tres disparaissaient sans que l'on sût comment, d'au- « tres encore se rachetaient et mouraient en rentrant « chez eux, il y en eut même qui voulurent être pendus « plutôt que de faire payer leur rançon par leurs « fils. » L'année suivante, on envoyait encore cent cinquante conspirateurs, les mains liées derrière le dos, à Mantoue, et le chroniqueur patriote, en racontant ces horreurs, étouffe de rage et de honte, car ce n'étaient pas des Mantouans, c'étaient des indigènes pervertis par les Gonzagues qui persécutaient ainsi les naturels[1].

La Toscane n'avait que ses marquis pour évêques et ses villes n'ont pas de seigneurs; Florence n'imite l'impartialité qu'à force de fourberie, comme à l'époque de Pierre de Feu; Sienne copie Florence, quoique plus franche. Pise, la grande ville épiscopale, pose sa main sur la royale Lucques, on ne sait au juste si c'est en conquérante ou en amie. L'Ombrie, jadis dominée par la comtesse Mathilde, s'associe avec Pérouse aux républiques toscanes, tandis que ses autres villes sont à leur tour à moitié républicaines. Pour retrouver l'essor des vraies seigneuries, il faut revenir à la famille régnante d'Este, célèbre dans l'ère de Grégoire VII, vaincue à Milan, mais victorieuse sur le Pô, et maîtresse de Ferrare; elle tient Modène et Ancône, en attendant plus ou moins. Rimini, capitale de la Pentapole, poursuit sa

[1] Et hæc opera Rheginorum quod moleste fero, quia natus sum in ipsa miserabili civitate.

marche ascendante avec les Malatesti, qui s'emparent de Fano, prennent Jési, guettent Césène et ne se contiennent que devant *Urbin*. Ravenne, capitale de l'exarchat, ne peut plus rivaliser avec eux, parce que dès l'ère épiscopale dans les Etats romains, les villes les plus importantes sont le plus maltraitées, témoin Rome entourée de toutes les rébellions de Tivoli, Toscolo, Anagni, Sezze, Ninfa, etc. Les Pollenta, qui succèdent aux archevêques des schismes, se bornent donc à maintenir l'unité de la seigneurie en s'entr'égorgeant savamment entre eux. Ainsi en 1346, Lamberto, d'accord avec Pandolfo son frère, affecte d'être malade à la Cervia, pour y attirer son troisième frère, Bernardino qu'il redoute, et il est assez heureux pour le prendre au piége de son amour fraternel et le jeter dans une prison. Mais Bernardino était le plus habile et le plus aimé des trois frères; le seigneur de Rimini arrive à Ravenne en médiateur, les deux frères victorieux se laissent intimider par le peuple, sermonner par Malatesti, attendrir par tout le monde, et quand ils ouvrent la prison à leur captif, c'est pour y entrer à leur tour, et n'en sortir à jamais. Mais hors de la périphérie de Ravenne, toutes les villes autrefois protégées ou même ameutées par les papes contre les archevêques schismatiques nous montrent la seigneurie très-progressive : à Forli avec les Ordelaffi, qui prennent Césène; à Faenza avec les Manfredi, nommés vicaires de l'empire en 1348; à Bologne avec les Pepoli, admirables dans l'art de trahir; à Reggio, à Modène, à Parme, à Plaisance, avec des seigneurs plus lointains. Ailleurs, les chefs que nous avons vu surgir à la suite de la débâcle de Henri VII poursuivent leur marche comme Alberghetto Chiavelli de Fabriano, toujours aux prises avec son peuple, et forcé de s'accro-

cher, tantôt au légat de l'Église, tantôt à Louis de Hongrie. Enfin, les Deux Siciles, maintenant scindées, n'ont à leur tour que l'essor proportionnel à leur destinée, telle qu'elle se révélait dans l'ère épiscopale où nous les avons vues, fédéralisées, séparées, soumises à deux chefs distincts, l'un sur le continent, et l'autre dans l'île dont la capitale était, pour ainsi dire, sous séquestre, de crainte de l'unité. De là les deux seigneuries de Pouille et de Trinacrie, les deux capitales de Naples et de Palerme, au reste attardées malgré leurs vicissitudes très-brillantes, parce que, depuis les tyrans, le Midi n'est qu'une terre épisodique, et, loin de lutter contre la barbarie royale, sa tâche consiste à la reproduire en partie sous forme de révolution.

CHAPITRE VIII

LA RÉACTION IMPÉRIALE ET PONTIFICALE CONTRE L'ESSOR DES SEIGNEURS (1350-1372).

La seigneurie de Milan provoque par contre-coup la réaction d'une fédération républicaine, pontificale et impériale.—Mais les Visconti entourent l'empereur de fêtes et de soldats; — étouffent les guelfes par l'épouvantable supplice du Carême, — et forcent deux légats de l'Eglise à avaler la bulle qui contenait leur excommunication.—Chute de la république de Pavie et de son chef, le moine Bussolari. — Défaite de Bergame malgré ses sanglantes agitations. — La seigneurie milanaise sauve même ses adversaires.—Aussi les trahisons prospèrent à Novellara, où elles créent une seigneurie;—en Savoie, où elles étendent l'influence de Chambéry;—à Padoue, où François Carrare renferme son oncle et collègue dans une cage;— à Vérone, où le gouvernement se simplifie grâce à trois fratricides.—Les républiques elles-mêmes s'unissent aux Visconti de Milan.—Florence fait révolter en dix jours quatre-vingts villes et châteaux de l'Eglise. — Sienne faillit faire mourir de faim l'empereur. — Pise lui oppose les Gambacorti, d'abord exécutés, mais ensuite réintégrés.—Bocchino Belforti de Volterra expie sa réaction sur l'échafaud.—Les Lucquois flattent l'empereur pour lui faire proclamer leur liberté.—Les Génois maintiennent leur indépendance en imitant les Vénitiens,—les Pérugins en imitant les Florentins, —les citoyens d'Orvieto en massacrant trois mille sectaires,— Viterbe, Foligno, Fermo, Fabriano, Camerino en s'attachant à leurs dynasties.—Bologne, dépeuplée par le pape, se sauve par une insurrection. — Faenza, inondée de sang par les troupes pontificales, s'affranchit par le rappel des Manfredi. —Corinaldo, incendié par l'Eglise, se relève sous la seigneurie des Malatesti, — et Césène, jonchée de cinq mille cadavres et abandonnée par tous ses habitants, ressuscite également sous la dynastie de Rimini.—Rome, surprise par le cardinal Ceccano et trompée par Rienzi, empoisonne le premier et décapite le second.—Scènes diverses à Naples, en Sicile, en Sardaigne et en Corse.—Catastrophe de l'empire—et grand schisme de l'Eglise.

La fatalité, qui alterne les formes politiques dans la marche des nations, ramenait en Italie la monarchie exilée par quatre siècles de liberté républicaine et de

splendeur démocratique; les républiques qui avaient fait la gloire des évêques, des consuls, des podestats, des deux sectes, et même des tyrans, cédaient la place aux seigneurs dont l'essor ingouvernable semblait ne plus connaître de limites; les républicains se voyaient réprouvés, chassés des grands centres, relégués sur les hauteurs, condamnés à de folles révolutions, à de stériles tournoiements; partout leurs cités de prédilection étaient le refuge des déceptions, des alarmes, des alertes quotidiennes, des mécomptes politiques, des rétrogradations sociales pompeusement masquées par des orateurs et des tribuns aussi incapables qu'ils étaient orgueilleux. La seigneurie régnait sans partage, par le commerce, l'industrie, les arts de la paix et surtout ceux de la guerre; son adresse faisait mentir la sagesse d'un autre temps, elle démontrait que la force du silence pouvait être supérieure à celle des débats, et que l'habileté d'un chef pouvait surpasser la probité bavarde et le patriotisme fastidieux de quelques centaines de familles soi-disant citoyennes. Dans sa marche ascendante, elle exploitait toutes les ressources du sol, toutes les inégalités de la nature, toute les forces de l'ambition auparavant combattue; et, naturellement hiérarchique, dans cette concurrence sans bornes, dans cette course au clocher qu'on appelle le progrès, elle touchait à son apogée dans la capitale des Visconti, dont les armes arrivaient jusqu'aux portes de Pérouse à Cortone, et jusqu'à celles de Florence dans les Apennins.

Ce fut ce qui ranima les républiques. Que Milan prospérât et fût aussi riche et aussi heureuse que Mantoue ou Casal, que Naples ou que Palerme, c'était naturel, et tout le monde aurait pu s'y résigner; mais de quel droit menaçait-elle toutes les seigneuries lombardes ou piémon-

taises? Pourquoi envahissait-elle la Toscane ou se mêlait-elle des affaires de la Romagne? Peut-être parce qu'elle avait été le siége des empereurs romains, ou parce qu'elle était mieux placée que Mantoue, Lucques ou Florence? C'étaient des titres à vérifier sur le champ de bataille; fondés sur la force, ils devaient être soumis à l'épreuve de la guerre, et c'est ainsi que commença le combat entre l'unité milanaise et une fédération italienne, entre les Visconti et les républiques; en un mot, entre la révolution prépotente, conquérante, unificatrice, et la réaction pontificale et impériale, forcément libre, et fédérale d'après les données de l'ère antérieure.

La ligue de la réaction se forma peu à peu, plutôt par l'impossibilité de ne pas se former que par une volonté arrêtée des chefs et des Etats qui la composaient. Ils arrivèrent sur la scène l'un après l'autre, comme des acteurs en retard appelés par des rôles en souffrance, mais ils cédèrent tous à l'entrain de la guerre qui fut terrible et aux arrêts de la fatalité qui fut inexorable. La voix du tribun de la république romaine adressa le premier appel au pape et à l'empereur au nom d'une unité républicaine, que dans ses lettres il opposa sans cesse aux tyrans de Lombardie et principalement aux Visconti. Abstraction faite de Rienzi, en 1350, le pape Clément VI envoya son parent Durafort, nommé comte de la Romagne, pour essayer de reprendre le terrain perdu depuis la défaite de Bertrand de Poïet; mais aussitôt démasqué, vaincu, chassé, il montrait que progressive ou rétrograde, l'Italie ne devait être gouvernée que par des pensées italiennes. Ce fut donc aux trois communes de Florence, Sienne et Pérouse de se liguer et d'interpréter fédéralement, en 1352,

la pensée républicaine de Rienzi, en appelant en même temps le pape et l'empereur contre l'unité conquérante des Visconti. L'année suivante, Mantoue, Vérone, Ferrare, Padoue et Venise, menacées par Milan, formaient à leur tour une ligue qui invoquait l'empereur Charles IV. En 1334, Charles IV se trouvait donc en Italie à la tête de deux ligues également ennemies des Visconti, et trois ans plus tard, le cardinal Egide Albornoz, victorieux contre les seigneurs des Etats romains, s'unissait à l'empereur en tournant ainsi toute l'Italie impériale, pontificale et républicaine contre Milan, attaquée au nom d'une fausse liberté comme jadis elle avait été longtemps combattue et même rasée en vertu des traditions royales. Le combat dura vingt-sept ans, presque autant que celui de Frédéric Barberousse et des ligues militaires contre les consuls et, cette fois encore plus victorieuse, Milan en gardant son poste, ses seigneurs et ses conquêtes, montra qu'elle gardait, l'idée première et la force principale de la révolution italienne; tous les griefs de ses adversaires s'évanouissaient comme de vaines vociférations, et tous ses ennemis ne pesaient plus rien, dès qu'ils mettaient dans les plateaux de la balance ces outres vides de la république, de la papauté et de l'empire. Les Visconti pouvaient dire à tous les États ligués contre eux : Vos indépendances sont des mensonges, vos républiques des désordres, vos guelfes des insensés, vos croisades des fléaux; la loi impériale et pontificale que vous invoquez pour protéger vos juridictions dissout vos Etats, dans les innombrables bourgades de l'ère consulaire; en vous secourant, le pape, l'empereur et les cardinaux vous étouffent sous une domination de sectaires, mille fois pire que celle des

seigneurs; l'étranger vous envahit, les barbares vous écrasent et renversent vos chefs, comment pouvez-vous parler de liberté? Sous Durafort, sous Albornoz, sous Robert de Genève, vous êtes spoliés, opprimés, maltraités par des prêtres et par des étrangers; taisez vous donc et laissez-nous chasser pour toujours le pape du moyen âge et l'empereur d'Allemagne. Mais les Visconti ne parlaient pas; le temps n'était ni aux bergerades politiques, ni aux accolades trompeuses des sectaires; les seigneurs de Milan ne songeaient qu'à eux-mêmes, ne promettaient la liberté à personne, et le fait de leur combat contre le pape et l'empereur fut si démonstratif que les seigneurs hostiles ou favorables les imitèrent; les républiques, à leur tour, répudièrent le secours des cardinaux; les républicains eux-mêmes, repoussèrent les deux tyrannies cosmopolites du moyen âge; et, l'Italie, en 1350 presque toute guelfe contre Milan, à la fin de la guerre, était gibeline presqu'en entier contre le pape. La réaction fut d'ailleurs repoussée par un travail intérieur organique éminemment italien et fédéral, que nous devons suivre dans les villes considérées une à une, sous cette pression péniblement élaborée au début, mais dans la suite uniforme, générale et terrible.

Aux premiers éclairs de la réaction, Gênes et Bologne tombent entre les bras des Visconti, qu'elles sont forcées de préférer l'une aux Pepoli, l'autre aux doges. Luchino Visconti meurt empoisonné par une femme de la famille génoise des Fieschi; mais ce n'est qu'un crime vulgaire commis pour échapper à une vengeance conjugale, et si l'épouse infidèle était encouragée au parricide par les symptômes d'une lutte imminente, l'archevêque Jean, resté seul, tout ensemble homme de

main et homme d'Eglise, plus fier et plus droit que l'antique Héribert, dans une époque pourtant où la souplesse l'emportait sur la force, déclarait au pape qu'il saurait défendre sa crosse avec son épée, et il aurait tenu sa promesse, si la mort ne lui avait donné pour successeur le triumvirat des trois frères Mathieu, Galéas et Bernabos, auxquels revint l'honneur de la lutte. Charles IV arrive donc à Milan en apparence ami, mais en réalité comme chef de tous les ennemis des Visconti. Peut-être veut-il imiter Louis de Bavière qui, trente ans auparavant, jetait Galéas dans ses propres cachots, et détruisait la seigneurie en proclamant la république. Mais les trois frères lui rendent fiction pour fiction. Les portes fermées, leurs troupes rassemblées dans l'enceinte des murs, ils l'assourdissent d'un bruit effroyable de trompettes, de cornemuses, de timbales, de tambourins; l'enveloppent de revues et de fêtes militaires; ne le quittent pas un instant des yeux; l'entourent de respects ironiques, d'applaudissements dérisoires et le renvoient nargué, après lui avoir fait passer quelques jours d'une joyeuse captivité [1]. Bientôt ils payent d'audace sur le champ de bataille, en soutenant le choc du Montferrat, de Mantoue, de Padoue, de Ferrare, de la Toscane, de l'Eglise, de tous les voisins qui combattent à moitié masqués, à moitié ligués, mêlant les coups de main aux batailles, les trahisons aux victoires, les anathèmes aux invasions, aux intrigues, aux armées soudoyées, à toutes les ressources d'une politique de guet-apens, dont les embûches se compliquent chaque jour. Pour comprendre comment les seigneurs de Milan peuvent déjouer tant

[1] D'après M. Villani: « In cortese prigione ma con allegra faccia. »

d'attaques, malgré les nombreux revers qu'ils essuient en Piémont, à Bologne, et ailleurs, il suffit de se rappeler qu'ils représentent la révolution, qu'ils en gardent le feu sacré, comme s'ils étaient les grands prêtres des mystères italiens, et que tous leurs efforts consistent à maintenir la seigneurie, c'est-à-dire les parlements fermés, les sectes dans l'oubli, les citoyens chez eux, calmes heureux et même indifférents au bien public. Mathieu II, qui parlait trop haut, disparaît empoisonné par ses deux frères. Une loi de terreur, dite le Carême, soumet les conspirateurs à un supplice raffiné et croissant, qui dure quarante jours; et où l'on soigne les victimes avec une épouvantable sollicitude pour qu'elles puissent survivre mutilées, sanglantes, et tantôt se traîner sur le verre cassé, tantôt endurer l'amputation d'un pied, tantôt d'une main, d'une oreille, d'un œil, perdant ainsi goutte à goutte le sang et la vie. Dès lors, les guelfes et les républicains cessent de conspirer; et quand deux cardinaux arrivent pour les encourager, en apportant l'excommunication des seigneurs, Bernabos les arrête au Lambro, leur ordonnant de boire ou de manger, c'est-à-dire de se laisser jeter à l'eau ou d'avaler leurs propres bulles. Ils avalent leurs parchemins, et non-seulement l'Église est forcée de dévorer l'affront, non-seulement Milan est sauvée, mais elle prend Reggio, Bernabos se déclare pape et empereur dans son Etat, et il sème l'épouvante dans toute l'Italie. Tel était le héros de Milan; rude chasseur, père de trente-quatre enfants, avec des manières brusques, résolues, féroces, menaçant à tout instant de la potence le premier qui aurait bougé, exécré de tous les guelfes, maudit de tous les républicains, un monstre pour Florence, et en général pour

tous les hommes de l'Eglise. Les chroniques milanaises lui laissent la physionomie libre, large, naturelle, spontanée de l'homme qui se sent indispensable, et qui a conscience de ne sacrifier que des conspirateurs malfaisants. Rien, chez lui, de forcé, de torturé, de hasardé, d'artificieux, d'emprunté; il s'aventure sans souci dans les rues, dans les campagnes, dans les bois où il passe ses journées; il ne rentre qu'à la nuit avancée, tandis que ses courtisans alarmés le cherchent aux flambeaux dans toutes les directions; le premier vilain qu'il trouve lui sert de guide, et s'il l'entend médire du chef de la Lombardie ou de son collègue Galéas qui partage l'Etat avec lui, il se borne à l'obliger de vive force à dîner chez lui, en le renvoyant persuadé que le Carême ne s'applique pas aux paysans. Dans les rues, à la campagne, chez les grands, dans le peuple, sur le Lambro, ou dans son palais, il reste toujours le chef le plus fidèle de la révolution milanaise, et tandis qu'il organise la victoire sur le champ de bataille, il publie que des lois lui survivent longtemps pour le bonheur des Lombards.

Pendant que Milan est toute à la révolution, Pavie présente le spectacle opposé d'une ville réactionnaire à la suite du Montferrat et du Piémont. Amollie, étourdie, plongée dans un libertinage effréné, qui fait dire à Azario qu'elle était transformée en un lupanar d'étourneaux et de femmelettes, quand la réaction lui fait espérer, en 1355, l'indépendance contre Milan, elle tombe dans l'excès contraire de la dévotion et de l'ascétisme, à la suite du moine Bussolari, émissaire du marquis de Montferrat. Éloquent, fantastique, trompé par le jeu de sa propre imagination, image posthume de Jean de Vicence et des pacificateurs pontificaux

du XIII[e] siècle, il prend dans l'Évangile la base d'une république imaginaire et commence à prêcher contre les *Beccaria*, tyrans délégués de Milan et contre les Visconti, leurs maîtres, comme s'ils étaient des diables envoyés par Satan. Son enthousiasme gagne le peuple et devient permanent par la force de ses prédications; le somnambulisme républicain se déclare, et par cette foi soudaine à une intervention mystérieuse de Dieu, qui chérit d'une façon particulière les habitants de Pavie et le marquis du Montferrat, le rêve de la république, se traduit en une série d'ordres du jour qui partent de la chaire du moine inspiré. Un jour, il crée l'armée, en nommant vingt centurions chargés de choisir leurs soldats. Un autre jour, il envoie un centurion porter l'ordre de départ à la famille des Beccaria; puis il ordonne de chasser leurs partisans, de les décapiter, d'expulser les gibelins, de raser les palais des anciens seigneurs, de chasser les guelfes qui s'attendent à renaître, après le départ des gibelins; et tous ses ordres, exécutés avec la rapidité de l'éclair, improvisent une sorte de république monacale, entremêlée de sermons tribunitiens et de proscriptions ecclésiastiques. Plus tard, il porte la dévotion à un tel degré de paroxysme que les citoyens, hommes et femmes, livrent les joyaux, les ornements, les objets de luxe, tout leur superflu qu'on vend à Venise pour faire de l'argent et pour armer les soldats du marquis du Montferrat. Plongées dans l'ascétisme, les femmes s'habillent de noir, couvrent leur visage séducteur avec des capuchons; deux trous permettent à peine à leurs regards meurtriers d'arriver aux profanes; les maris s'éloignent de leurs épouses, de crainte d'offenser le ciel qui protége la république; les plus indisciplinés d'entre eux

reculent devant la loi qui menace de mort ceux qui continueraient à forniquer après la conception. Le fanatisme le plus naïf remplace la réalité aux yeux de tout le monde; et, quand Galéas, le collègue de Bernabos, rentre à Pavie, en 1361, l'illusion monacale se dissipe si promptement que le tribun lui-même offre ses services au seigneur, lui promettant d'étendre sa conquête jusqu'à Ravenne. Mais le temps des orateurs était passé : « Sed amplius, dit Azario, non erat locus pre« dicantiæ, » et réclamé par le général de son ordre, Bussolari finissait sa vie dans un cachot de Verceil, ne laissant d'autre trace de son œuvre que son portrait habilement costumé en Gracchus par la chronique florentine de Villani, hostile à Milan.

Bergame voulait se révolter comme Pavie, pour ressusciter avec la réaction; Bernabos n'eut qu'à déchaîner les gibelins, leur donnant plein pouvoir de tuer les guelfes. « Aussitôt, le fracas de la guerre civile, dit Cas« telli, retentit dans la ville et dans la campagne, et il y « eut des exploits si sanglants, de tels carnages et de si « vastes incendies que jamais on n'avait vu un plus « triste spectacle. Cette cruauté obstinée dura une « année sans épargner les innocents et sacrifiant des « familles entières dans l'un et dans l'autre parti. » Le combat se renouvela en 1373. Cinq ans plus tard, au dire de Castelli, les haines entre les deux sectes surpassaient de nouveau tout ce qu'on avait vu auparavant, et toute pensée de rébellion tournait toujours en massacres intérieurs et en batailles stériles qui confirmaient ou qui laissaient la ville aux Visconti.

Que gagne donc le Montferrat à secourir Pavie, à fomenter ces rébellions, à suivre l'empereur? Absolument rien, et si son marquis continue de régner, bien

que la paix de ses sujets soit altérée, c'est que la seigneurie doit triompher partout et toujours, même chez les seigneurs qui veulent l'abattre chez leurs voisins. Pour la même raison, le marquis de Ferrare, en trempant dans la réaction, ne nuit ni aux Visconti, ni à ses propres intérêts, et il se voit spécialement confirmé par le titre de vicaire de l'empire qu'il ajoute à celui de vicaire de l'Eglise. Moins heureux, les Gonzagues de Mantoue expient leur complicité dans l'alliance pontificale et impériale contre Milan, en perdant Reggio qu'ils avaient confiée à Feltrino, l'un des membres les plus importants de la famille. Capitaine aguerri, maître impitoyable, homme de fer, il avait réprimé la ville, toujours agitée par le souvenir de son indépendance perdue, en ordonnant d'effroyables massacres, à la tête de ses gibelins. Mais lorsque sa famille se compromit dans le mouvement de Charles IV, du pape et des guelfes, se voyant en dehors de Mantoue et sans appui contre les vengeances des guelfes, il suivit le courant de sa secte, et, révolté contre ses parents, attaqué par le marquis d'Este, menacé par l'insurrection, maître à peine du château et de deux portes, il vendit la ville à Bernabos Visconti au prix de 50,000 ducats, en se réservant Novellara, qui forma une seigneurie indépendante jusqu'à l'époque de la révolution française. Tandis que cette trahison recevait ainsi une splendide récompense, Reggio touchait à la fin de ses douloureuses péripéties, et ce Bernabos que les moines signalaient comme un monstre, plus humain que les tribuns et les sectaires, ses ennemis, gémissait sur l'affreuse désolation de la ville : « Valde « indoluit de domorum vastatione et magis ejus uxor.»

Un autre seigneur de la ligue pontificale et impé-

riale nous présente une double série d'échecs ou de succès, suivant qu'il vise ou à frapper Milan, ou à raffermir la seigneurie dans son État. C'est le comte de Savoie, régnant à Chambéry. Veut-il écouter son éternelle inimitié contre la Rome lombarde qui le refoule dans ses montagnes; veut-il céder à sa cupidité allumée par le pape et l'empereur, qui lui promettent toutes les terres qu'il pourra soustraire aux Visconti; d'inévitables revers l'attendent, et quoique la Martesana, encore féodale et hostile à Milan, s'insurge, en 1374, pour se donner à lui, l'influence milanaise reprend bientôt ses droits, et la retraite du chef savoisien prouve que cette mémorable métaphore qui compare la Lombardie à un artichaut à effeuiller n'avait pas encore été inventée à l'usage du Piémont. Au contraire, s'agit-il de faire triompher la seigneurie en Savoie, ou sur des terres attardées; le Comte Vert prend Sion, où il massacre quatre cents habitants, de pitoyables républicains, dit la dédaigneuse chronique, « des citoyens qui combat« taient sans ordre ni obéissance à leurs chefs, comme « il advient à ces canailles de communes. » Il soumet la petite féodalité de Marin, Venasque, Strambin, Valgrane, Monastérol, Chalant; il enlève Gex et Fossigni, dans le Dauphiné; il prend le Canavais, qui se donne à lui pour échapper à ses luttes intérieures; Coni et Biella tombent à leur tour sous sa domination; enfin Jacques, son vassal de Turin, ne peut plus le considérer comme un suzerain nominal. Accusé de pressurer ses sujets, il voit arriver chez lui un commissaire de Chambéry pour lui dresser son procès; il voit sa condamnation assurée, car ce commissaire est son plus violent ennemi, et quand il le fait assassiner, il succombe à l'invasion du suzerain qui le jette dans une prison

d'où il sort au bout de trois ans, en 1363, mais avili, réduit à l'état de valet, condamné à servir le Comte Vert, les yeux fermés, sans réflexion, sous peine d'être complétement dépossédé. Son fils Philippe ne comprend pas tant d'humiliation, il s'emporte, il brandit l'épée contre son père, contre sa mère qui s'enfuient, l'un à Pavie, l'autre à Chambéry ; il voudrait combattre l'hypocrite légalité de la grande Savoie : vains efforts! personne ne le défend, et encore plus humilié que son père en s'aventurant chez le suzerain, sur la foi d'un sauf-conduit, il est enlevé, soumis à un procès, accablé par quarante-huit chefs d'accusation, enfermé dans un sac et jeté dans le lac de Genève : « more solito, » d'après la coutume de la maison de Savoie.

Quelle que soit sa faiblesse, son origine ou sa position excentrique, aucune seigneurie ne disparaît, tant que le pape et l'empereur restent sur le champ de bataille. Peu importe que Padoue soit compromise dans la réaction, sans plus savoir où trouver ses appuis, sur cette mer houleuse de l'Italie du nord qui la menace des trois points de Milan, Venise et Vérone. Son peuple peut encore s'en reposer sur ses seigneurs des soucis fastidieux du bien public, et Giacomino, et François son neveu, peuvent encore viser à s'entr'égorger, pour ménager à l'Etat le bonheur suprême de l'unité absolue, atteinte enfin le soir où François, se doutant de la conspiration de son oncle, le fait saisir, à la fin d'un souper, pour le mettre dans une cage où il meurt au bout de dix ans, dans le château des Trabacche. Vérone ne disparaît pas non plus, quoiqu'elle décline plus rapidement que Padoue, comme ce feu vu jadis dans un songe par Adélaïs de Mangona, mère d'Ecelino, et bien que le triumvirat de Cangrande II,

Cansignorio et Alboino, rappelle par ces noms les victoires, l'ambition de l'ère antérieure et le nom du premier roi longobard qu'ils voudraient faire revivre à Pavie, c'est bien assez s'ils règnent. Un jour qu'ils s'absentent, le bâtard Fegnano de la Scala annonce leur mort, fait sortir leur garnison, sous prétexte de combattre l'ennemi, s'empare de la ville avec un frère légitime et s'attend à régner en flottant entre les deux alliances opposées de Mantoue et de Milan. Cangrande II ne traverse cet orage que le couteau à la main, faisant exécuter le bâtard et vingt-deux insurgés, lançant à la poursuite des conspirateurs des paysans qui parcourent les rues avec la liste des palais à piller et à raser ; et, couvert de sang, il ne règne que grâce à la loi fatale qui exige encore des princes sur les champs de bataille italiens. Les trois frères se guettent d'ailleurs réciproquement, à l'imitation de Giacomino et de Francesco de Padoue, pour arriver à l'unité à travers l'assassinat. En 1359, c'est Cangrande qui tombe de cheval, transpercé, en plein jour, par l'épée de son frère Cansignorio; plus tard, c'est Alboino qui conspire contre Cansignorio, et enfin ce dernier reste seul en jetant son rival dans les prisons de Peschiera, et ses ennemis au bourreau de Vérone.

Mais si Milan reste immobile, sans que rien ne trouble la malicieuse insouciance de ses habitants, si les deux Savoies, le Montferrat, Ferrare, Padoue et Vérone peuvent toucher à la réaction sans se perdre et sans que le bienheureux béotisme de leurs populations cesse de seconder l'habileté des seigneurs, les républiques qui imploraient la réaction en sont si bouleversées qu'on ne peut plus les reconnaître. Elles s'aperçoivent, à leur grand étonnement, d'avoir appelé un ennemi pire que

les Visconti; au contact des deux pouvoirs tyranniques, leur factice impartialité s'évanouit, leurs sectes se raniment, les tyrans reparaissent; les conquêtes à moitié ébauchées se décomposent; les rébellions guelfes et gibelines se multiplient dans la campagne, et l'excès du désordre est tel que les républicains eux-mêmes finissent par se révolter contre le pape et l'empereur, en acceptant la révolution de Milan. Ainsi, à peine Florence a-t-elle appelé Charles IV et le pape, la guerre est encore latente, et à l'état d'agression masquée qu'en 1353 les *Ricci* et les Albizzi renouvellent les sectes des *Blancs* et des Noirs, et celles plus anciennes des *Uberti* et des Buondelmonti; les uns se campent dans le grand conseil, les autres dans l'assemblée du parti guelfe, et ils visent à se chasser des emplois, à se ruiner, à se jeter en exil. L'empereur arrive, nouveau contre-temps; les provinces, les petites républiques subjuguées, les villes rivales à moitié domptées, Pistoie, Arezzo, Volterra, San-Miniato s'accrochent à la pourpre impériale, pour échapper à Florence; et lorsque les Florentins, la rage dans le cœur, le sourire sur les lèvres, s'empressent de prendre la parole pour recommander, disent-ils, les droits de leurs protégés, ils entendent cette réponse de Charles IV, qui fronce le sourcil : « Ætatem habent, » ils sont majeurs, c'est à eux de parler, et il les ôte à la république, au nom de la loi et de la liberté de l'empire. Les Florentins, dont l'envieuse malice égale la sagesse des seigneurs, se donnent à leur tour pour poursuivre leurs sujets dans le camp impérial, où ils espèrent qu'il leur sera facile de les reprendre au départ de l'empereur. Mais c'est une ressource toute féminine qui force la république à faire amende honorable de son indépendance, de renier son passé, et, ce qui lui

pèse le plus, de payer une amende pour avoir résisté à l'aïeul de Charles IV, Henry VII de Luxembourg. En 1372, la république faillit sombrer sous l'agitation croissante des *Ricci* et des Albizzi : trois ans plus tard, le pape, son allié, la méprise à tel point qu'il conspire pour lui enlever Prato. Après avoir combattu la révolution et les révolutionnaires, je veux dire Milan et les Visconti, pendant vingt-cinq ans, elle se venge enfin de l'agression de Prato en se jetant dans le camp milanais. Cette fois le combat contre l'Église est heureux et facile, il multiplie tout à coup les forces de Florence; en dix jours elle fait révolter quatre-vingts villes et châteaux contre le pape; son peuple, toujours ecclésiastique dans les formes, ne fût-ce que par respect pour l'art, donne le nom de saints aux Huit magistrats de sa guerre contre le représentant de Dieu. Un mouvement d'une rapidité enivrante transporte toutes les classes; soudain, elles ne peuvent plus tenir dans ces vieilles institutions guelfes et républicaines : en 1378, l'an où la réaction finit, les plébéiens renversent les bourgeois, et au milieu de douleurs nouvelles, on s'aperçoit que Florence, démesurément grossie, doit accoucher de la seigneurie des Médicis.

Toutes les colères de Florence contre le pape se trouvent traduites à Sienne en fureurs contre l'empereur. Ce n'est pas que Sienne veuille le combattre de propos délibéré; au début, elle voudrait même le suivre plus résolûment que son alliée : n'est-il pas sa divinité tutélaire depuis le temps de la comtesse Mathilde? Donc ses grands s'insurgent contre la quasi-seigneurie guelfe des Neuf; la plèbe les précède avec des torches allumées, et brisant les chaînes qui arrêtaient la cavalerie féodale, elle met le feu aux maisons de ses ennemis,

aux habitations des ouvriers de la laine, aux registres des condamnations, des constitutions, et à tous les actes du gouvernement des Neuf, dont elle fait un feu de joie. « Les Neuf, dit Neri Donato, étaient blessés et tués « çà et là dans la rue ; leurs frères, leurs fils, leurs pa- « rents s'enfuyaient pour se cacher sans que personne « voulût les secourir, ni les voir, ni les entendre, pas « plus les prêtres que les laïques. Les domestiques, les « hommes de peine, les religieux les quittaient, tout le « monde les menaçait, personne ne voulait les défen- « dre.» L'empereur qui protége la république, s'efforce d'accepter cette insurrection en lui donnant l'ordre et l'apparence d'une seigneurie quasi-gibeline et quasi-républicaine. Il remplace le peuple proscrit des Neuf par un nouveau peuple dit des Douze; il renouvelle l'assemblée, qu'il porte à quatre cents personnes dont cent cinquante prises parmi les grands; deux conseils trimestriels de Douze gentilshommes et de Douze citoyens se substituent à la magistrature des Neuf et une sorte de seigneur constitutionnel, le patriarche d'Aquilée, frère de Charles IV, se superpose à cet édifice compliqué de monopoles, de démocraties, de libertés, de proscriptions pour conserver et neutraliser toute la politique du moyen âge. Mais dès que l'empereur tourne le dos, tout s'écroule de nouveau, comme si sa marche déterminait un second tremblement de terre. D'un coup, la plèbe désarçonne les gentilshommes en tendant les chaînes des rues; le patriarche effrayé abdique, le conseil des Douze gentilshommes s'évanouit, et la république reste avec les Douze citoyens au pouvoir et les Neuf en exil, prête à continuer les éclats et les surprises du vieux temps. En effet, malgré le titre de vicaires impériaux accolés aux Douze et qui semble confirmer

cette nouvelle révolution, on voit en 1362 des conspirations cruellement réprimées et le conservateur Pio de Carpi torturé, assommé et décapité; en 1365, une prise d'armes entre les Malavolti et les Tolomei; l'année suivante, la scission des Canischi et des *Grasselli*; en 1367, les Douze eux-mêmes, déchirés par cette division qui renouvelle les guelfes et les gibelins comme à Florence, et l'année suivante encore, les Canischi et les *Grasselli* coalisés renversent les Douze, faisant appel aux Neuf, aux gentilshommes, aux proscrits, aux guelfes, aux gibelins, et chaque palais transformé en caserne se prépare à vomir son bataillon dans la rue. Mais la nouvelle se répand que l'empereur arrive pour la seconde fois, et les Sanois, au milieu de l'anarchie et de la terreur, sur le point d'être anéantis par une dernière commotion, se mettent à l'œuvre pour sauver la patrie, et, se jouant comme toujours de toutes les attentes, ils combinent en géomètres toutes les pièces de leur république qu'on voit se relever, flotter, se tourner, craquer et défier sa propre nature et les illusions de l'empire. En apparence tout est désordre, tout est mystère, la plèbe chasse les gentilshommes, puis cinq plébéiens se placent parmi les Douze, forcés d'admettre en même temps quatre du peuple des Neuf; ensuite les Douze deviennent Quinze pour accepter huit plébéiens; bientôt les plébéiens envahissent tous les fauteuils des Quinze; plus tard, par un nouveau mouvement, ils se reculent pour faire place à trois des Neuf et à quatre des Douze. Mais ces chiffres, qu'on arrange à coups d'épée et de lance, signifient que la multitude des plébéiens, la classe moyenne dite des Douze et l'oligarchie des Neuf, toutes nées dans l'ère moderne des seigneurs, sont unanimes dans des propor-

tions variées, mais exactes contre les guelfes et les gibelins de la noblesse exilée, et au besoin contre le pape et contre l'empereur. Charles IV imagine qu'il pourra renverser du souffle cet étrange échafaudage marqué du chiffre arbitraire de Quinze, et il ordonne la réintégration pure et simple des Douze, avec leur rôle, leur peuple et leur titre. Mais Sienne, masquée par le bizarre accoutrement de ses partis numérotés, se lève comme un seul homme, bat l'empereur, blesse mortellement son neveu, l'assiége dans son palais, et défend, sous peine de mort, de lui apporter à manger. « L'empereur, dit « Néri, resta seul avec la plus grande peur qui s'em« parât jamais d'un méchant homme. Le peuple le « regardait et il pleurait, et il s'excusait, il embrassait « et il baisait tous ceux qui allaient à lui, et il s'écriait : « Je suis trahi par messire Malatesta et Giovanni, et « par les *Salimbeni* et par les Douze, et il exposait com« ment, et il fit les seigneurs Défenseurs (les Quinze), « ses vicaires dans la ville et dans la campagne pour « toujours, et il accorda au peuple plus de choses qu'on « ne lui en demandait, et tremblant, il semblait avoir « perdu la mémoire, et il mourait de faim, et il voulait « s'en aller, mais il ne le pouvait pas, n'ayant ni ar« gent, ni chevaux, ni suite. » C'en était fait de la réaction; mais que la république était à plaindre! Après le départ de l'empereur, elle se traînait dans le sang en continuant les variations sanglantes de ses chiffres. « Il n'y avait plus, dit la chronique, ni raison, ni jus« tice; les Douze et les Salimbeni tuaient et volaient « tout le monde dans la ville et dans la campagne. » Pendant la seule année de la seconde visite impériale, on comptait sept révolutions violentes; avec la septième, on rappelait les gentilshommes et les sectes du vieux

temps pour étouffer l'anarchie des temps nouveaux. L'année suivante, 1369, on obligeait les gentilshommes à reprendre la route de l'exil; en 1370, on désarmait les Salimbeni; en 1371, la compagnie de la laine, le peuple et l'oligarchie quasi-guelfe des Neuf s'insurgeaient au cri de : Mort aux Douze! et, en 1374, on décapitait encore en une seule fois seize gentilshommes du parti des Salimbeni...

Si telle était l'agitation de Sienne, comment Pise aurait-elle mieux résisté, elle, dont le tyran guelfe Pierre Gambacorti commençait à peine à chercher une issue vers l'impartialité des seigneurs? Un instant, Pierre Gambacorti espère son salut, comme Sienne et Florence, de l'arrivée même de l'empereur, auquel il demande le titre de vicaire; mais aussitôt il entend les cris des gibelins qui demandent sa tête; des vociférations sanguinaires l'accusent de lèse-majesté, Charles IV le fait juger et exécuter avec six personnes de sa famille, et le cortége impérial part en laissant derrière lui une république, hideuse de cruauté, de puérilité, d'hypocrisie et de fourberie. Ses magistrats cloîtrés dans leur palais, séparés de leurs familles, forcés de prendre des repas solitaires, ne sortent que pour pénétrer au cœur de la nuit dans les maisons des citoyens, où ils regardent, espionnent, sondent tout, aussi dépourvus de dignité que de pénétration. Une nuit, ils font une descente chez Agnello, chef des Raspanti : «Voyez-le, dit sa femme, il dort à mes côtés, ne le réveillez pas, il est si fatigué! » Les magistrats se retirent, et Agnello saute de son lit tout armé, occupe la ville, et se présente le matin au palais, où il déclare avec un air de forban, légèrement mêlé d'une componction dérisoire, que la nuit, la Vierge Marie lui

est apparue et qu'elle ordonne à la république de le nommer doge à vie pour le salut des Pisans. Tout le monde s'empresse d'obéir à la bienheureuse Vierge pour fonder une nouvelle tyrannie qui fasse suite aux tragédies d'Ugolino, de Montefeltro, d'Uguccione, de Castruccio et de Pierre Gambacorti. Agnello récompensa les anciens en leur permettant de manger chez eux, et il put croire que les ressorts de la liberté une fois détendus, les partis déconsidérés, son imposture confirmée par le suffrage universel, cette seigneurie qui avait été le rêve si cruellement déçu de son devancier était fondée. Mais, en 1368, il apprend, épouvanté, que l'empereur va revenir, son regard inquiet cherche autour de lui des amis pour résister, et il n'aperçoit que des républicains. Dois-je recevoir Charles IV, demande-t-il à son conseil? tous les chefs des familles, même ceux qu'il avait anoblis, s'inclinent pour répondre affirmativement. Dès lors son sort est fixé, c'est en vain qu'il frémit; se faisant plus impérial que les républicains, il menace inutilement d'empaler ceux qui ne payeraient pas le tribut à l'empereur; ses négociations rapides avec Charles sont interrompues par le cri de: «Mort au tyran!» une chute accidentelle le met hors de combat, car il se casse la cuisse en tombant, et la république qui se relève le chasse avec les Raspanti, dont elle démolit les maisons. L'année suivante, elle soumet au martyre des tenailles ses amis qui tentaient une irruption, et l'anarchie se traîne encore à travers un gouvernement moitié néo-guelfe avec les Bergolini, moitié néo-gibelin avec les Raspanti, jusqu'à ce que la destinée qui demande à toutes les villes républicaines ou monarchiques un progrès contre la réaction du pape et de l'empereur amène sur la scène, d'abord la compagnie

de Saint-Michel avec quatre mille soldats, ni guelfes, ni gibelins pour le maintien de la paix, et ensuite les Gambacorti qui rentrent pour régner en seigneurs du consentement de l'empereur, dont ils achètent l'adhésion.

Toutes ces petites villes désespérées qui s'étaient accrochées au manteau de Charles IV, pour obtenir un jour de liberté, retombaient dans la servitude antérieure, après avoir vu s'éteindre leurs illusions dans le sang des partis ou dans la catastrophe de l'empire. C'est ainsi que Florence reprenait Saint-Miniato, bien que les familles rivales des Mangiadori et des Ciccioni se fussent concertées pour se soumettre à l'empereur. Elle se rétablit également à Pistoie, quoique des tiraillements entre les Cancellieri et les *Panciatichi* donnassent l'apparence d'une république à l'indécision momentanée de la ville sur le point de tomber dans les deux directions opposées de Florence ou de Milan. En 1376, deux guelfes et deux gibelins présidaient à ses ballottages (*imborsazioni*), et si la lutte du quartier de Saint-Jean contre celui de *Saint-Paul* rappelait confusément les anciennes infamies, c'était plutôt pour confirmer que pour ébranler la domination florentine.—Volterra subissait le sort des autres châteaux révoltés contre la ville de Fiorino, bien que la famille des Belforti se recommandât à l'empereur, dans l'espérance de conquérir l'indépendance des seigneurs. Mais l'empereur ne protégeait personne, et la république divisait cette famille arrivée trop tard sur un terrain trop étroit. En 1360, Bocchino Belforti, chef des guelfes et maître de la ville, combattait *Francesco*, son frère, chef des gibelins et maître de la campagne ; l'ayant tué, loin de se voir raffermi, il ne songe qu'à se vendre aux

Pisans, seul moyen pour échapper aux Florentins, et dans cette dernière manœuvre, il rencontre encore en travers les républicains, qui s'écrient : Nous ne voulons pas être vendus ! — Combattez donc les Florentins ! répond le tyran désespéré.—C'est vous que nous combattrons d'abord, répliquent les sectaires, vivant comme dans un songe où ils croient toujours à la logique des principes, aux droits des hommes libres, à la force des républiques ; et, en attendant, l'impitoyable fatalité les saisit à bras le corps ; Bocchino détrôné, leur liberté n'est plus que l'incertitude momentanée de tomber sous la domination florentine ou sous celle de *Sienne*. En vain prennent-ils un podestat de Florence et un capitaine du peuple de *Sienne*, comme s'ils voulaient éterniser par l'équilibre l'incertitude de la direction dans la chute ; assiégés par les troupes des deux républiques rivales, leur incertitude ne se fonde plus que sur le temps nécessaire pour que l'un des assiégeants puisse tromper l'autre. A chaque instant, ce sont des feintes, des alertes, des intrigues, où la ville agonisante cherche à prendre toutes les formes de Protée, afin d'échapper à l'étreinte de ses deux adversaires qui la travaillent l'un par les guelfes, l'autre par les gibelins. Enfin une nuit les Florentins surprennent les Sanois qui voulaient les surprendre le matin, et Bocchino sort de sa prison pour trouver la mort sur l'échafaud, tandis que Volterra se soumet en jurant amitié aux amis et inimitié aux ennemis de la ville conquérante.—San-Sepolcro s'était fait illusion comme Volterra, et, vendue par Arezzo à Milan, elle avait cru, en 1354, que la fortune de la réaction devait lui sourire. De là une insurrection, le massacre des soldats de Milan, l'expulsion des *Boccognani* leurs partisans, et la proclamation de Neri Uguccione, ancien

tyran proscrit trente-un ans auparavant. Mais au bout de quelques mois, la république le chasse, elle chasse aussi son fils un jour avec de l'or, une autre fois avec du fer, et en 1359, au moment d'un tremblement de terre, quand tous ses citoyens sont dans l'effroi, les habitants de la ville rivale de Città-Castello arrivent, et lui portent le coup définitif, en lui enlevant les diplômes qui la mettaient à l'abri de la juridiction de l'évêque de Città-Castello. L'indépendance, déjà perdue de fait, se trouve ainsi compromise de droit; et si, en 1361, le bourg se révolte de nouveau le jour de la Fête-Dieu ; si, dans un accès de rage longobarde et républicaine, ses habitants se jettent sur l'évêque, et lui arrachent l'hostie, image d'un Dieu qui les insultait; s'ils exterminent la famille des *Boccognani*, qui avait appelé les *Visconti, Néri, Francesco* et *Città-Castello*; si le vol des diplômes et le pillage de l'abbaye ne constituent pas encore un retrait du privilége, et sont loin de recevoir la ratification de Rome, bientôt la petite république ensanglantée, en 1366, par le massacre des gibelins, tombe sous le pape qui la vend à Grisache, lequel la cède aux Rimini, comme un outil de rechange ou un objet de commerce.

Aucune ville, aucun bourg, aucune « antiquité » ne peut être sauvée par l'empereur, qui se présente comme la providence des naufragés; tous les peuples perdus restent soumis à d'autres peuples; Prato, qui avait voulu repousser Florence, en déterminait l'explosion fulminante; Montepulciano, démoralisée sous l'influence contradictoire de Sienne et de Pérouse, n'échappait à Sienne et à l'empereur que pour tomber sous Pérouse avec les deux frères Cavalieri réconciliés dans la déroute. Une seule ville faisait exception à cette

règle qui ressortait de la défaite du pouvoir impérial; c'était Lucques, l'antique capitale toscane qui avait changé dix fois de maître, depuis Louis de Bavière jusqu'à la conquête des Pisans. Elle était la ville la plus rétrograde, la plus inerte, la plus froide et la plus morte en apparence; mais si elle se laissait prendre, céder et recéder par tout le monde, tout le monde s'empressait de la passer à d'autres mains : car ses profondeurs incandescentes abritaient une invincible vitalité, au reste protégée par tous les empereurs, depuis Henry IV. Son chef, Castracani avait été le premier Italien arrivé légalement à l'indépendance et à l'immédiateté dans l'Empire; les Florentins, qui la déclaraient subjuguée par les Pisans, se méprenaient étrangement; les Pisans, qui croyaient peut-être la tenir, n'étaient pour elle que des alliés qui se reconnaissaient eux-mêmes provisoires, et elle se rachetait enfin, au prix de vingt-cinq mille florins, de cet empereur faible et vénal, arrivé à propos pour démontrer que, dans la Toscane fédérale, Florence était trop jeune et Pise trop décrépite pour mettre la main sur cette ville des rois, qui survivait avec la forme arriérée de la république. Aussi, en 1372, elle défendait sa liberté et son impuissance contre la Garfagnana, et contre un prétendant de la famille de Castruccio Castracani, puis contre Obizzo qui avait réprimé le prétendant, ensuite contre François Guinigi, auquel elle opposait en 1376 une dictature de six Pacificateurs.

Les ingénieux Génois, qui participent de la double nature des républicains toscans et des seigneurs lombards, maintiennent leur doge avec des manœuvres d'une agilité surprenante, au milieu d'oscillations où l'on s'attend sans cesse à voir disparaître non-seule-

ment le doge, mais la république elle-même. En 1350, n'échappent-ils pas au danger de la guerre de Venise et aux troubles de la sédition intérieure, en se donnant à la domination étrangère de Jean Visconti? Mais, direz-vous, voilà l'indépendance perdue; non, voilà le calme rassuré, « et quies fuit, » et six ans plus tard le premier doge que Gênes s'était donné, Simon Boccanegra, chasse les Visconti et les nobles qui confisquaient la république à leur profit. Mais ne criez pas victoire, car l'année suivante les nobles empoisonnent Simon et arrêtent ses trois frères. Cette fois, vous attendez-vous aux éclats de l'anarchie? Bannissez vos alarmes, le dogat survit de plus en plus impartial, grâce à une méthode d'élection qui le soustrait à l'action des partis. En effet, le peuple en délègue le choix à vingt personnes, lesquelles transmettent leur mission à soixante nouvelles personnes qui, à leur tour, nomment vingt nouveaux délégués dont la tâche est de confier définitivement l'élection à un conclave de Dix arbitres supérieurs. Peut-être penserez-vous que cette méthode, copiée de l'aristocratie de Venise, échouera au milieu de la démocratie génoise; et, en effet, en 1370, le tocsin annule la dernière élection quasi-gibeline de *Gabriel Adorno*. Cependant, ne désespérez ni de la seigneurie, ni de la république, ni du dogat qui les combine; car l'émeute même qui détrône le doge quasi-gibelin corrige les coups de raquette de l'élection vénitienne, en proclamant Dominique Fregoso, chef quasi-guelfe. Enfin, en 1378, l'an de l'effervescence gibeline et plébéienne de Florence et de tant de villes insurgées contre le pape, Gênes déchaîne à son tour ses propres plébéiens, qui renversent encore le doge sans compromettre le dogat, et sans interrompre la guerre contre Venise, qui est sa

passion dominante et la raison première de toutes ses vicissitudes, pendant les vingt-huit ans de la réaction pontificale et impériale.

Dans les États de l'Eglise, la répression, plus obstinée sous Durafort, Albornoz et Robert de Genève, qui arrivent coup sur coup avec l'or des croyants, et un ramassis de bandits, fait d'effroyables ravages, au milieu des républiques et des seigneuries toutes vaincues et subjuguées l'une après l'autre. Mais si la terre des grands prêtres est avare et funeste, elle confine avec la bienheureuse Toscane, dont la malice surpasse celle de l'Eglise, et ses chefs reçoivent tous, de première ou de seconde main, la révolution de Milan qui les délivre du fléau des anciens prélats. Aussi Pérouse, qui s'était associée aux illusions de Sienne et de Florence pour appeler la réaction, comprend vite la nécessité de lui résister, à l'imitation de ses deux sœurs de Toscane. N'est-elle pas narguée à Assise par Guglielmino? à Tortone par Casali? Ses nobles, les Montemolino, les Vencioli, les Manfredini, ne l'accablent-ils pas, en 1361? C'est à peine si elle peut les chasser et reprendre leurs châteaux. Neuf ans plus tard, elle tremble que le pape n'entende la voix de ses criminels, en sorte qu'elle les conduit à l'échafaud bâillonnés, de crainte que le demiurge, grâce au droit d'appel, ne les relance dans la société, comme des bêtes fauves, contre les citoyens. Enfin comment éviter le funeste légat, qui pénètre partout, et qui ramène avec lui les nobles exilés, ces éternels ennemis de Pérouse? Comment empêcher que la multitude ne se corrompe, ne se soulève, ne tombe en délire, au contact du cardinal et des nobles? Les chefs de la république la voient s'assembler avec le calme des maniaques; atterrés, pâles, ils lui crient d'une voix

étranglée par la peur de ne pas faire des tumultes, et ils entendent pour toute réponse le mot sinistre: «Nous délibérons.» Eperdus, se doutant de l'issue de la délibération, ils offrent la république au légat: «C'est à nous de la donner,» réplique la multitude, et elle se soumet au chef de l'Eglise, en précipitant en exil la bourgeoisie dont elle démolit les maisons. Mais sous la réaction, la ville reste folle, atteinte de lugubres caprices; chaque quartier arbore son drapeau : ici, c'est l'aigle des nobles qui déchire l'oie, symbole des bourgeois; là, c'est un chat qui tient un aigle dans ses griffes, et on prétend fêter le carnaval en mêlant les drapeaux sur la place pour que les danses tournent en batailles. Des chaînes tendues dans les rues, des patrouilles continuelles, des soldats postés à chaque porte, une forteresse bâtie dans le cœur de la ville, les impôts multipliés, le territoire de la république démembré par la soustraction de Chiusi, la proscription des plus influents citoyens, toute cette hideuse répression aurait pu ajouter indéfiniment des tortures aux tortures, si, en 1375, l'évolution de Florence n'avait déterminé les citoyens à chasser le gouvernement de l'Église et à tomber d'accord avec Milan. Trois ans plus tàrd, les révoltes des plébéiens de Florence, de Gênes et des autres villes se reproduisaient à Pérouse, pour que là aussi la république assistât au départ du pape, en secouant les torches des sectaires.

Ailleurs, l'histoire à moitié toscane, à moitié romaine de Pérouse, se reproduit au moins quatre-vingts fois avec une foule de variantes que personne ne peut se flatter de dénombrer complétement. A Terni, vous voyez les gibelins qui rentrent en 1350, en détruisant les maisons des guelfes; puis les guelfes qui rentrent à leur

tour avec le légat, en chassant les gibelins, enfin l'insurrection définitive qui fraternise avec celle des Florentins. La nonchalante Ancône tolère que le pape règne avec sa forteresse construite dans son enceinte, et quand tous les États de l'Église s'insurgent, elle démolit paisiblement la forteresse, en 1383, cinq ans après la victoire générale. Au contraire, dans la furibonde Orvieto, que la réaction arrache au seigneur de Viterbe, l'anarchie dissimulée, sourde, implacable, aboutit, en 1380, au règne des Beffati néo-guelfes, qui chassent les partisans de l'Église et s'associent, en démons, au triomphe général. Non contents de vaincre, leur chef Berardo Beffato lance sur la ville ses Bretons, qui « la mettent à « sac et à feu, dit la chronique, sans distinguer les « amis des ennemis, et ne sauvant que les maisons des « chefs du parti Beffato, en sorte que la malheureuse « cité demeure ruinée et désolée, avec la mort de trois « mille personnes et l'incendie de plus de deux mille « maisons. »

C'est une autre scène à Viterbe, où Jean Vico des Prefetti se flatte de résister aux troupes du cardinal Albornoz. « Mes enfants, dit-il, suffiront contre ses prêtres. » Mais le cardinal répond : « Mes prêtres viendront à bout de ses enfants, » et le force de signer une transaction qui, trahie par le pape, le dépossède entièrement. C'est la ruine momentanée de la ville ; la résidence même du pape qui étouffe les partis ne peut ni remplacer la seigneurie, ni tromper la liberté avec les séductions d'une cour; l'exaltation des deux sectes déchaînées par la rétrogradation de la république arrive à tel point qu'un jour, en 1367, une querelle entre les domestiques du pape, qui lavaient un chien à la fontaine, et quelques passants, provoque un soulèvement

général. Ne mesurant l'audace de l'insurrection qu'à sa propre dignité, le pontife emprisonne six cents citoyens et parle de raser la ville; mais au bout de quatre ans François Vico, secrètement appelé, n'a qu'à pénétrer dans la cité par un cloaque pour anéantir l'odieuse tyrannie de l'Église.

Plus agiles et plus flexibles que les Vico, les Trinci de Foligno esquivent le coup de l'expulsion, en exilant, en 1354, la grande famille des Vitelleschi, alliée de l'Eglise, et en se mettant à genoux devant le légat pour ramasser l'investiture de l'Etat. Mais puisque les seigneurs s'humilient, les citoyens s'insurgent, en 1372, à Bevagna et Brancaleoni, attaquent Trincia des Trinci, à Foligno, dans son propre palais, où ils le tuent en jetant son corps par-dessus les fenêtres sur la place; Que si Conrad, fils de la victime, le venge, avec le supplice de cent citoyens et avec l'incendie de Bevagna, il règne néanmoins contre l'Eglise, que sa famille avait juré de défendre.

Le danger double le courage de Jean Gabrielli, qui avait créé la seigneurie d'Agobbio en chassant Jacques Gabrielli, qu'il tenait à distance avec les forces des Visconti; tout à la défense de sa ville natale, ses biens étaient à ceux qui en protégeaient le rayon : il vendait jusqu'aux ornements et aux boutons des femmes; il battait monnaie avec les croix de l'église; il mettait en gage même ses prisonniers d'État pour secourir les gibelins d'Assise, de Todi, de Pérouse; jamais cette ville antiromaine n'avait été plus forte, dans le cours de sa longue existence. Mais elle était encore républicaine, et trois ans de seigneurie n'avaient pu la transformer. A l'approche du cardinal, Jean tremble, cède, manœuvre, s'efforce de le détacher, à tout prix, de

Jacques, son rival exilé, qui manœuvre à son tour avec non moins de souplesse, et, pris à un traquenard pontifical, ils se trouvent tous deux réunis dans une même prison. La chronique républicaine se réjouit de les voir ainsi mystifiés, ces deux «nimici e disfattori di Gubbio.» Mais les faits qu'elle rapporte dans la suite déposent contre elle, et on voit la ville frémissante sous le joug de l'Église, deux cents citoyens qui réclament contre le gouvernement imposé, lui imputant jusqu'à des viols; et, en 1376, sous le coup de l'évolution florentine, on entend les cris : Vive la paix ! vive le peuple ! Mort aux papistes (*muojano gli anfiteotici*)! Les deux sectes des Gabrielli proclament la république. Trois ans plus tard, la seigneurie se renouvelle enfin, comme le seul gouvernement naturel et spontané, et l'équilibre factice de la république cède la place à l'évêque Gabriel de Necciolo des Gabrielli, qui réunit les deux pouvoirs, à l'imitation de feu l'archevêque Jean Visconti de Milan.

Le seigneur de Fermo, Gentile de Mogliano, n'échappe pas aux catastrophes que le cardinal Albornoz imposait à toutes les jeunes dynasties des Etats de l'Eglise; et si les Vico étaient dépossédés, les Gabrielli emprisonnés, et Trincia des Trinci jeté du haut de son palais, Gentile, se méprenant dans ses évolutions, trop tôt soumis ou trop tôt insurgé, perdait la tête sur l'échafaud, et la ville tombait sous l'Église, jusqu'à ce qu'en 1373, les excès de la souffrance et de l'humiliation donnassent des armes aux citoyens pour appeler et proclamer Rinaldo de Monteverde, issu d'une ancienne souche de tyrans... Des vicissitudes analogues rendaient la liberté à Ascoli, ennemie de Fermo, que le cardinal avait arrachée, en 1360, à la dynastie des Migliorati.

Il n'était pas non plus facile à l'Église de dompter ou

de garder Fabriano. Elle y trouvait Alberghetto Chiavelli, ancien tyran devenu seigneur, vieilli dans les péripéties de la politique italienne, déjà centenaire au moment de la réaction, mais souple, vigoureux, adroit, calme et impitoyable dans toutes ses actions ; c'était l'un de ces prodiges vivants qui réunissaient dans leur personne des qualités que, dans d'autres siècles, on trouverait à peine dans une multitude de personnages historiques; il avait épuisé tous les rôles possibles du capitaine, du prince, du conspirateur, du sectaire et du tribun. Quand, toujours béni et protégé par l'Église, il se vit menacé par la république qui murmurait des accusations contre lui à l'oreille du cardinal Albornoz, il ne manqua pas de faire tuer les mécontents, et il inspira une telle peur à tous les autres, qu'ils finirent par avoir du courage, et que Ghino de Presentuccio, chef républicain, alla se prosterner aux pieds du pontife, le suppliant d'affranchir Fabriano, ce qui lui fut accordé. Mais aussitôt d'autres républicains ou plus purs, ou plus rusés, ou plus envieux, chassent à leur tour le malencontreux tribun ; l'anarchie fait désirer le seigneur exilé, et Alberghetto qui errait au milieu des batailles, avec la verdeur d'un jeune homme et la tranquillité d'un sage, se voit sollicité à rentrer par ce même tribun qui l'avait auparavant expulsé, et qui était bourrelé par le remords d'avoir fait une révolution inutile pour tout le monde et ruineuse pour lui. Le seigneur étant réintégré, le pape n'eut plus d'autre moyen que celui donné par la religion au chef des croyants, naturellement supérieur à la foi du serment et à toute promesse acceptée; il attira donc Alberghetto et Guy son fils dans le guet-apens d'une entrevue garantie par un sauf-conduit, et l'enferma, en 1370, au

fond d'une tour. Mais cette pitoyable victoire n'eut encore d'autre résultat que de jeter Fabriano dans l'anarchie, dans l'impuissance, sous les deux influences opposées de Camerino et de Florence, et définitivement dans les bras de Guy, qui devenait seigneur à l'instant même où l'Église essuyait sa dernière défaite.

Camerino voulait faire exception à ce concert de malédictions qui s'élevait contre l'Église, et son enthousiasme pour le pape étonnait tellement le cardinal Albornoz qu'il s'écriait : « Non inveni tantam fidem in Israel. » Les quatre frères Varrano, honnêtes gens qui représentaient cette ville très-loyale, rivalisaient de dévouement pour favoriser la réaction dont l'avenir se présentait à leur imagination comme l'humiliation de tous leurs voisins. Mais qui peut rester fidèle à la vieille Église d'Avignon? Tout à coup, en 1359, Albornoz fait arrêter l'un des quatre frères qui dirigeaient l'armée pontificale, et détermine ainsi l'insurrection de la ville bien-aimée. Car le captif écrit sur-le-champ à ses frères : « Garez-vous, défendez-vous à outrance, ne faites aucune attention à moi. Qu'on me torture, qu'on me brise les os, je veux que Camerino soit libre. » Le cardinal décontenancé le relâche pour s'épargner d'inutiles cruautés ; plus tard il échoue dans une nouvelle tentative pour s'emparer de la métropole des Camérites, et au moment des insurrections générales, les Varrano prennent le masque d'airain de la comédie antique à deux faces, l'une riante, l'autre gémissante ; deux frères se déclarent contre l'Eglise, deux en sa faveur, et tous les quatre suivent des yeux l'Église en déroute, doublement rassurés par une équivoque qui les rendait invulnérables dans les deux cas de la bonne et de la mauvaise fortune.

Ne craignons pas que la Romagne manque aux insurrections contre le pape, ou que ses chefs soient faciles à subjuguer, parce qu'ils s'inclinent aisément devant le légat. Les Pepoli de Bologne font exécuter les conspirateurs qui s'efforcent de troubler l'État au nom de la république et du pape; leur insidieuse politique décourage le comte de la Romagne; Durafort, chargé de fomenter le trouble, n'a d'autre ressource que d'affecter un visage souriant, une amitié sincère, et une déférence si tendre, qu'elle l'oblige à prier Jean Pepoli de le secourir de son conseil dans sa guerre contre Faenza. Profitant de la crédulité du seigneur qui se rend à son invitation, il l'enlève, l'enferme dans un château, et malgré cet exploit imité de Bertrand de Poïet, il ne peut ni prendre Bologne, ni intimider le frère du captif qui la défend, ni même disposer de ses propres soldats qui, faute de paye, refusent de marcher. Le prisonnier lui-même lui glisse des mains, forcé qu'il est de le donner en gage à ses troupes, qui lui permettent de rentrer à Bologne sur parole, pour ramasser l'argent de sa rançon. Ici les deux frères s'aperçoivent que leur dernier jour est arrivé, ils n'ont plus ni argent, ni soldats; la guerre, la terreur, les alertes ont dévoré toutes les ressources; la révolution n'a plus qu'à se jeter dans l'extrémité odieuse de se donner à Milan; et, précédée dans cette voie par l'impudence et le désespoir des Pepoli qui vendent la seigneurie aux Visconti, la ville se trouve dans la cruelle alternative ou de sanctionner le pacte d'une vente infâme qui trahit toutes les lois de la liberté et de l'honneur, ou de se trahir elle-même en revenant à la république sous la domination de l'Église. Jamais aucun peuple n'éprouva des douleurs plus vives, et ne jeta des cris plus

déchirants que ceux de Bologne sous Oleggio Visconti, chef délégué du seigneur de Milan. Tout le monde tremblait, tout le monde frémissait, l'humiliation de la conquête détruisait tout le prestige de la guerre contre le pape, la nécessité de combattre le pape supprimait la possibilité d'une insurrection contre Milan, et Oleggio Visconti, appuyé par les *Maltraversi*, régnait grâce à une forteresse, renfermant Jacques Pepoli dans une prison perpétuelle et envoyant trente-quatre sectaires du parti des Bianchi à l'échafaud. Il comprit enfin que sa position était désespérée, que la force du légat Albornoz ménageait une inévitable tragédie à tous les chefs de l'insurrection contre l'Eglise, que Milan était trop lointaine pour qu'on pût la représenter avec sécurité, trop detestée pour qu'il lui fût permis de régner avec amour. Un jour il trahit donc sa propre famille en se déclarant indépendant avec la secte des Maltraversi, et après avoir épuisé les extorsions, les oppressions, les supplices et les iniquités indispensables pour vendre cher sa soumission, il livra la ville à l'Eglise, qui le nomma marquis de Fermo, où, respecté de tout le monde, il mourut avant la fin de la réaction. Le pape s'empara de Bologne ; mais pourquoi? parce que cette malheureuse cité était si exténuée de la longue résistance qu'elle avait opposée à l'Église, que lorsqu'elle tomba sous la domination du légat, elle était à moitié dépeuplée ; il fallut multiplier ses immunités et ses privilèges pour engager des étrangers à l'habiter, on ordonna aux absents de rentrer sous peine d'être considérés comme rebelles, l'Eglise exigea que tous les citoyens fussent heureux par ordre supérieur. Peut-être son intention était sincère, cependant son impuissance accablait tellement les citoyens que dans l'année de la

révolution générale, sous l'impulsion florentine, en 1376, les Scacchesi et les *Maltraversi*, ces deux partis qui s'étaient mille fois entr'égorgés sur la place et poursuivis dans la campagne, s'unissaient pour renverser le gouvernement d'Avignon, et la ville soudainement affranchie mettait aux prises ses néo-guelfes et ses néo-gibelins pour qu'ils eussent à se trahir de nouveau et à reconstituer la seigneurie.

Au lieu de se traîner à travers toutes les phases bolonaises de la sédition, de la vente, de la trahison, de la révolution avec la conquête, et de la fausse liberté avec l'Eglise, Forli risque tout sur le champ de bataille avec ses seigneurs, les Ordelaffi ; et, quand dans la ville conquise de Césène, la république se lève au cri : « Vivat populus et sancta Ecclesia ! » Cia, femme du seigneur, combat comme une lionne, résiste seule aux armes, aux piéges de l'Eglise, à l'insurrection républicaine, et à son père lui-même qui veut la décider à se soumettre. « Mon mari, lui répond-elle, m'a remis la ville, il m'a ordonné de combattre, je ne puis le trahir. » Césène n'est pas assez favorisée de la fortune, pour que cette héroïne puisse en étouffer les sectaires; Forli elle-même cédait à l'irrésistible tourmente. Mais sous l'impulsion de Florence et avec l'alliance de Milan, la ville chassait, en 1375, les odieux satellites de l'Eglise, et, en quinze jours, elle refaisait la seigneurie avec Sinibaldo des Ordelaffi, qui expulsait les familles rivales des Calboli et des Orgogliosi, dont il rasait les maisons, pour que la funeste liberté du moyen âge ne laissât plus aucun souvenir.

Imitateur de la résistance des Ordelaffi, Giovanni Manfredi, seigneur de Faenza, fait pendre, en 1354, vingt conspirateurs à la porte par où ils se proposaient d'entrer, au nom de l'Église, à la suite d'un prétendant.

Mais comprenant, au bout de trois mois, l'inutilité du combat, au milieu d'une avalanche qui submergeait momentanément toutes les villes, il livre sa cité en échange de Bagnacavallo; et la chronique nous apprend que le cardinal Albornoz démolissait son palais à Faenza; ajoutant que ce même cardinal embellissait la ville. Cependant, pour montrer les agréments que l'Église ménageait aux cités soumises, il suffira de dire qu'en 1370 les troupes pontificales, vagabondes, mécontentes et sans paye, errant au hasard, entraient à Faenza dont elles trouvaient les portes ouvertes, la saccageaient, en massacraient les habitants et se soldaient de leurs arrérages en la vendant au marquis de Ferrare. Il en résultait plus tard qu'Astorre Manfredi, fils du seigneur mort en exil, rentrait avec le secours de Milan et de Venise, et que ses sujets le fêtaient, trop heureux de se voir délivrés de l'impuissance et de l'iniquité de l'Église d'Avignon.

Les Pollenta de Ravenne esquivaient l'orage en se soumettant avec une prudence exemplaire. Les Malatesta de Rimini l'exploitaient avec une sagacité sans pareille, en favorisant de toutes leurs forces les expéditions des cardinaux et des légats : aussi, en 1360, le chef de cette famille fondait sur la petite Corinaldo qui se dérobait aux extorsions ecclésiastiques, en se donnant aux Visconti, et tous ses habitants expulsés en chemise, sans qu'il leur fût permis de rien emporter, voyaient, en partant, les flammes de l'incendie qui dévoraient leur cité. Mais bientôt, l'emplacement étant cédé à Malatesta, Corinaldo ressuscitait chérie, protégée, comblée plus que jamais par le même homme qui, de capitaine de l'Église, redevenait seigneur. — On comprendra aisément toute la différence entre ces deux rôles,

en regardant ce qui arrive à Césène, que le pape avait arrachée aux Ordelaffi de Forli, et qu'une insurrection délivrait de l'Église, au jour où toutes les cités fraternisaient avec Florence, en chassant les troupes du pontife. Indépendante des Malatesta, mais républicaine de forme, cette ville imprudente croyait que le pontife étant vaincu il lui serait permis de continuer cette vie du moyen âge mêlée d'émeutes et de tyrannies. Au surplus, n'était-ce pas son droit? Le cardinal Robert de Genève, écumant de rage, altéré de sang, repoussé de Bologne, errant avec une horde de mercenaires, déjoué par les seigneurs, s'abat, en 1377, sur la république des Césenates. « Exterminez-les tous, » dit-il au capitaine Hakwood. Le capitaine, habitué au sang, aux massacres, aux pillages, aux vicissitudes meurtrières qui se développaient avec les fureurs inconscientes de la milice, hésite pourtant devant ce crime épouvantable. « Je veux du sang, du sang, entendez-vous? » lui répète le cardinal, et on égorge cinq mille citoyens; huit mille exilés, réduits à la plus extrême misère, se répandent dans les villes de la Romagne, en demandant l'aumône. Césène reste encombrée de cadavres et complétement abandonnée. « Les peuples, dit Pugliola, « ne voulaient presque plus croire ni au pape, ni aux « cardinaux, parce que c'étaient des choses à faire re- « nier la foi : *erano cose da escire di fede.* »

Les massacres d'Orvieto et de Pérouse, l'incendie de Corinaldo, les ruines de Césène, et, au milieu de tant de ravages accomplis ou menacés, la persistance et l'invincible supériorité des seigneurs auxquels on pardonnait les trahisons, les meurtres, même les insuccès, pourvu qu'ils fussent réparés, réverbèrent de tous les points des États romains une lumière sanglante sur

les scènes de Rome et sur la pensée qui mène les Romains contre la fausse seigneurie du pontife. Le cardinal Ceccano ne pénètre dans la ville agitée qu'en y apportant, en 1350, l'affluence du monde catholique pour l'indulgence du jubilé; mais l'émeute tourne autour de lui. Altérée de sang, les yeux en feu, une fois elle l'assiége, une seconde fois elle le blesse, puis elle s'efface, parce qu'elle est partout, et un jour, à la suite d'un repas, le cardinal rend l'âme, son neveu le suit, toute la famille se tord dans des spasmes mortels: « Celui-ci meurt, celui-là meurt, dit la chronique, toute « la famille périt, personne n'en réchappe, *homo non « ne campo,* » tout un gouvernement est emporté par le poison. Bientôt l'émeute se montre de nouveau, poussée par la famine, à lapider le sénateur, et des citoyens vont chercher Cola de Rienzi qui arrivait au siége de Viterbe, à la suite du cardinal Albornoz. « Viens à « ta Rome, lui disent-ils, rends-lui la santé, sois notre « seigneur, nous te soutiendrons; jamais tu n'as été « tant aimé qu'à présent. » Mais l'ancien tribun était mort pour eux, le simulacre auquel ils s'adressaient n'était plus qu'un corps habité par une âme nouvelle, au service de l'Église, ou l'un de ces fantômes sinistres que l'imagination des croyants fait paraître dans les cimetières, après minuit, esprits vides et redoutables, images d'une vie impossible, êtres fantastiques qui seraient ridicules, s'ils ne portaient pas la terreur de la mort dans l'âme des humains. Le nouveau Rienzi, gros, gras, bouffi, adonné à l'ivrognerie et déclamateur de profession, se livre au rôle d'enchanteur républicain, pour faire de l'argent. Il débite l'histoire de Tite-Live, à qui veut l'entendre, dans les cabarets; il réveille l'enthousiasme de quelques dupes qu'il

transporte dans le monde antique avec la force du vin, il parvient à s'habiller à neuf avec l'argent qu'il leur soutire; il hoche la tête, il se lève sur la pointe des pieds, il retombe sur ses talons, d'un air important; et à force de faire sa cour au cardinal, nommé sénateur, il part enfin pour Rome, en promettant de lui frayer la route. Là, on le voit à l'état de fourbe impuissant, sur un théâtre immense d'où sa voix retentit dans les quatre parties du monde, par des échos qui en dénoncent l'incurable sottise; ses amis sont tous des républicains, des fous, des dupes : ils le prennent pour Scipion l'Africain, et sa volubilité décourage la foi des plus aveugles, sa misère le déconsidère chaque jour, sa fortune l'abandonne sous Palestrine; ses trahisons n'inspirent que du dégoût, quand il surprend et décapite le capitaine Morial pour faire de l'argent; les impôts qu'il multiplie fatiguent tout le monde, et lorsqu'il se met à enlever les riches pour les rançonner, tombé dans un désordre d'imagination qui se confond avec la folie, l'insurrection se déclare, au cri : « Mora « Cola de Rienzi, traditore ! » Assiégé au Capitole, il s'efforce inutilement de haranguer la multitude, et on le voit flotter longtemps entre les deux idées opposées de sauver sa vie par la fuite ou de mourir en combattant; il s'arme, il se dépouille de ses armes plusieurs fois; enfin, décidé au parti de la fuite, il se déguise en pillard, et, reconnu par un homme du peuple, il est solennellement assassiné, à l'endroit même où il avait fait exécuter le capitaine Morial. La chronique flétrit son second règne de quelques mois, l'accablant sous une ironie perçante dont on ne voit l'égale dans aucune autre chronique; pas une phrase qui ne soit une amère raillerie, pas un mot qui ne décoche sa flèche

acérée : ses périodes se déroulent chargées de traits burlesques et ineffaçables, et rien de plus saisissant que ce personnage transfiguré qui vit, qui pleure, qui joue le rôle d'un roi de comédie, sans se douter que l'émeute gronde et que le lendemain il sera pendu, nu, la tête en bas, comme un veau ; et tout le dire de l'impitoyable chroniqueur nous conduit à ce résultat : que la réaction, plus pesante sur Rome que partout ailleurs, en replongeant le tribun dans la république, le rendait mille fois plus hideux que les pires des seigneurs.

C'était un bonheur pour le Midi et pour les îles d'être dispensés de la triste nécessité de recevoir la visite de l'empereur d'Allemagne ou des légats d'Avignon. Mais l'ondulation italienne ne pouvait les épargner entièrement, des scènes si violentes ne pouvaient y rester sans imitateurs; et elle s'y reproduisaient, quoique atténuées ou affaiblies par la nature épisodique de ces régions. Ainsi Naples, forte comme Milan, continue son essor ascendant, en forçant la Sicile à se déclarer tributaire ; à l'intérieur du royaume, on ne voit que le mouvement avorté du duc d'Andria : la reine continue de trahir tous les partis, en perfectionnant son travail d'impartialité équilibriste avec ses maris et ses adoptions, qui lui permettent de régner également dans le camp des guelfes et dans celui des gibelins. Son époux, don Jaïme d'Aragon, n'est-il pas un guelfe ennemi du roi guelfe d'Aragon? Son nouvel époux, le duc de Brunswik, Welfe allemand, ne joue-t-il pas à Naples le rôle d'un gibelin? Son fils adoptif, Charles Duras, ne réunit-il pas les deux qualités d'un guelfe et d'un ennemi des guelfes, comme s'il la réconciliait avec l'ombre d'André? — Loin de partager le calme romain de Naples, la Sicile se trouble, à l'imitation de Pavie et des

villes militaires du Nord auxquelles elle ressemble; toutes ses plaies, à peine fermées par la pacification de Catane, s'ouvrent de nouveau; la seigneurie, à peine ébauchée avec la réconciliation de la partialité latine et de la partialité *Catalane*, faillit s'évanouir sous le coup des Chiaramonti, insurgés contre les *Catalans*, des Palici, à la suite des Chiaramonti, et de Naples qui les appuie en s'emparant de Messine et de Syracuse, et le petit roi *Frédéric* le Simple assiégé à Catane est si avili, si débordé par les barons de son propre parti, que l'un d'eux, réprimandé par lui, le blesse à la tête avec son poignard. Les champs tombent en friche, ce sont partout des vols, des incendies, des homicides; le royaume, devenu tributaire de Naples, se transforme en une tyrannie catalane et gibeline, et pendant la minorité de la reine Marie l'anarchie ne fait que changer de forme, en mettant aux prises Mainfroy Chiaramonti avec Artali d'Alagona, tuteur de la reine. « De 1368 à 1381, l'île, dit Fa-« zello, déchirée, et presque détruite, fut tiraillée une « seconde fois en plusieurs sens opposés par les diverses « conspirations des barons. »

Sous l'Aragon, la Sardaigne est forte comme Naples ou Milan, et personne ne peut troubler la fédération royale des quatre judicatures. Oristano, qui joue toujours le rôle attardé d'une ville royale, implore, en 1364, la réaction pontificale; mais le combat du juge Mariano est stérile; les efforts de son fils Hugues IV sont encore plus inutiles; Naples lui refuse son secours, et quand nous le voyons plus tard, dédaigneux et désappointé, refuser un mariage absurde et un retour de la cour napolitaine; sa sévérité n'atteste que sa profonde défaite et l'impossibilité d'ébranler la seigneurie des Sardes.— Mais rien de plus facile que de troubler celles des Corses,

mobiles et désordonnés comme des Siciliens, et, de plus, à la merci de cette seigneurie quasi-républicaine de Gênes, dont l'unique mérite est de réparer, toujours au lendemain, les fautes de la veille, à travers des oscillations incessantes : aussi voyons-nous l'insurrection des Cortinchi, puis celle des Giovannali, ultra-insurgés de la misère, qui proclament la communauté des biens et des femmes, et qui tombent sous le fer des citoyens. Les vengeurs de la famille et de la propriété tombent à leur tour sous le joug d'une république plébéienne qui appelle Gênes, et Gênes avec ses mouvements oscillatoires n'arrête aucune révolution, ne sauve, n'absorbe, ne dissipe aucun parti; son gouverneur, homme très-impartial, scinde l'île, sans le savoir, dans les deux sectes des Ristagnacci et des Cagionacci ; ce sont les pendants des Ricci et des Albizzi de Florence, des Neuf et des Douze de Sienne, des néo-guelfes et des néo-gibelins qui agitent les villes plus malheureuses : ce sont bientôt les assassins du gouverneur, les deux termes d'une division qui réclame, en 1370, deux gouverneurs génois, l'un Cagionaccio, l'autre Ristagnaccio, lesquels tombent à leur tour pour céder la place à une nouvelle série de révolutions rapides et violentes, et c'est ainsi que Gênes et la Corse, aux prises et également divisées, entrent en tournoyant dans une nouvelle époque, encore toutes saignantes des blessures qu'elles n'ont pu fermer avec l'impartialité des seigneurs.

Charles IV ne laissa aucune trace de son action, ni en Lombardie où tous ses alliés, depuis Pavie jusqu'à Bologne, reculaient effrayés devant l'essor des Visconti; ni en Toscane, où ses amis de San-Miniato, de Volterra, des villes secondaires ne le suivaient qu'un instant pour

donner le dernier adieu à César ; ni à Pise, où il défaisait son propre travail en réintégrant les Gambacorti; ni à Florence et à Pérouse d'où l'élan des Visconti, devenu irrésistible, débordait dans les Etats du pape; ni à Sienne, la plus élégante et la plus capricieuse de toutes les villes militaires, qui lui faisait passer un jour de transes et d'humiliation qui devait être le dernier jour de l'empire. Sa descente fut la dernière, ses successeurs n'eurent plus le pouvoir malfaisant de faire éclore des tragédies autour d'eux sans en paraître responsables; leur présence momentanée ne troubla plus le sommeil d'aucun seigneur, d'aucun tribun, d'aucun capitaine. Car non-seulement Charles IV était guelfe et impuissant plus qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avait jamais été ; non-seulement il méritait le titre d'empereur des prêtres, tenant la possibilité même de sa descente de son accord intime avec la cour d'Avignon et de la protection que lui accordait le légat Albornoz ; mais mille fois plus avili qu'Henry VII, son aïeul, et Louis de Bavière, son adversaire, il descendait à l'impardonnable bassesse de se faire marchand de diplômes, de battre monnaie avec l'honneur de l'empire, d'abdiquer en déshonorant l'abdication elle-même, avec des ventes en détail et des concessions qui l'exilaient de tous les Etats. Telle fut la première conséquence de la victoire italienne quasi-gibeline et quasi-milanaise, dans le pacte de Charlemagne et de l'Eglise.

L'Eglise essuya une défaite non moins décisive e irréparable sur le terrain de son antique juridiction Dès les premières années de sa réaction, elle est faible et découragée; son premier délégué, Durafort, s'enfuit devant l'union toute milanaise des Pollenta, des Malatesti, des Pepoli, des Trinci, des Ordelaffi, des Manfredi

qui défendent Ravenne, Rimini, Bologne, Foligno, Forli et Faenza. Albornoz, qui le remplace, est un héros par le caractère et son intelligence s'élève à la hauteur de son orgueil démesuré; en le voyant si loyal, si entier, si sage, si avisé, au milieu des mille intrigues qu'il dénoue et qu'il tranche sans cesse, on voudrait croire par instant qu'il mérite de régner et de déposséder ces êtres vulgaires et subalternes qui tournaient comme des serpents dans un cercle de perfidies. Nous l'avons vu pénétrer dans toutes les villes; les plus importantes et les plus insignifiantes, de gré ou de force, tôt ou tard lui ouvraient leurs portes; Todi, Nocera, Gualdo et Cesaria lui cédaient comme Fermo et Camerino; Giovanni Aleriano d'Amelia, Stefano d'Umana succombaient à sa politique, comme les Prefetti de Viterbe ou les Ordelaffi de Forli. Sa croisade était irrésistible, ses négociations avec Lando tournaient les capitaines mêmes des Visconti contre la ligue milanaise. Mais ses succès ne sont dus qu'à la force de l'argent momentanément ramassé par l'Eglise; son élévation personnelle n'est qu'un accident dont le pontife est jaloux, sa sagesse est désavouée à Viterbe, sa mission est un instant interrompue par la méfiance de l'Église; sa loyauté est outragée par le pape qui lui demande les comptes des sommes dépensées; et si Albornoz, sublime dans sa réponse, l'humilie d'un geste, lui montrant les chariots remplis des clefs des forteresses et des villes subjuguées, bientôt la fortune l'humilie encore plus en faisant disparaître ce hasard immérité d'un homme supérieur dans le camp de l'Église, et en dix jours l'évolution florentine fait révolter quatre-vingts villes et forteresses, et détruit cette réaction qui avait coûté vingt-deux ans de labeurs. Dès lors le cardinal Robert,

frère du comte de Savoie, ne représente plus que l'absurdité de la réaction, un délire sanguinaire dans l'idée de résister aux seigneurs, une folie épouvantable dans le projet de rétablir la conquête d'Albornoz, l'impossibilité absolue de maintenir le pape en Italie avec les anciennes lois de l'Eglise. Et quand il jette l'interdit sur les Florentins, les Pisans et les Génois, déclarant libre à tout le monde de les voler et de les réduire en servitude ; quand il déclare sous Bologne qu'il veut se laver les pieds et les mains dans le sang des citoyens, quand il ordonne l'horrible massacre de Césène, quand, à la mort de Grégoire XI, il s'agit de savoir si le pape résidera à Rome ou à Avignon, la révolution modifie tout à coup une seconde fois le pacte de l'Eglise et de l'empire, en proclamant le grand schisme. Cet élan viscontéen qui remettait de vive force les Ordelaffi, les Manfredi, les Alidosi, les Chiavelli, dans les anciens palais d'où les avait chassés la colère d'un faux Dieu ; cet essor quasi-gibelin qui régénérait Florence, Pérouse, et quatre-vingts villes ecclésiastiques d'où il bannissait l'aveugle démocratie catholique et les saints du moyen âge pour demander des lois profanes et un pouvoir intelligent ; cet enthousiasme confus et enivrant qui envahissait enfin tout le sol italien au nom de l'humanité, de la raison, de l'art et de la nationalité, emportait le peuple de Rome, le jetait contre le conclave presque entièrement français, pour lui demander un pape viscontéen, gibelin, romain, italien ; les cardinaux épouvantés par le nouveau cri : « Romano lo volemo, o « almanco italiano ! » se laissaient glisser des mains Urbain VI, quasi-gibelin ; et, en fuite à Fondi, ils renouvelaient l'élection en proclamant un second pape quasi-guelfe et français qui se réfugiait à Avignon. La révo-

lution triomphait de l'Église, la foi pliait sous le poids de la nationalité, la seigneurie foulait aux pieds l'unité pontificale de Grégoire VII; la raison des peuples modernes s'élevait au-dessus du Christ et de César; les deux papes, se jetant réciproquement l'anathème, mettaient en doute toute la vieille Europe, forçaient tous les croyants à réfléchir sur leur propre destinée, à s'emparer de leur propre conscience, de leur propre pensée, de cet inépuisable « cogito » qui est l'unique source de toutes les existences dans le monde des nations. Et pour qu'il n'y eût aucun doute sur le rôle de l'Italie dans cette scission toute populaire, naturelle et nationale; pour qu'aucun peuple, aucun roi, aucun chef, aucune république, ni dans le présent, ni dans l'avenir indéfini, ne pût se méprendre sur les idées et la suprématie de la péninsule; enfin pour qu'aucun être raisonnable ou doué d'une lueur de raison ne pût s'égarer à la suite d'Avignon ou de la France, le pape qu'on opposait à Urbain VI, « almanco italiano, » était ce massacreur de Césène, ce goujat de Savoie, le cardinal Robert qui, choisi par des hommes et par une Eglise dignes de lui, prenait par dérision le nom de Clément. Plus de doute, la cause de l'Italie était celle de l'humanité.

CHAPITRE IX.

MILAN ET FLORENCE.

Nouveaux progrès de Milan, où Galeas Visconti trahit Bernabos, son oncle.—L'ambition éclaire les chroniqueurs milanais—et suggère à Mussi l'idée de supprimer la domination temporelle de l'Eglise pour soumettre l'Italie à l'unique tyrannie des Visconti.—Mais cette idée transforme la seigneurie milanaise en un fléau pour le reste de la péninsule—et oblige Florence à défendre la liberté, les lois, les traditions et la fédération des peuples italiens.—Dès lors tous les phénomènes de la nation s'expliquent par le contraste de Milan et de Florence. — Ecrivains qui représentent ce contraste. — Pétrarque, Bartole et Boccace trahissent tout le moyen âge italien au profit des modernes.

La victoire qui a chassé l'empereur et scindé l'Église donne une moitié de l'Italie à la seigneurie de Milan, et Bernabos Visconti, l'homme qui avait fait avaler les excommunications de l'Eglise aux cardinaux sur le Lambro, maître de San-Miniato et de Reggio, étendait déjà la main sur Padoue et Vérone, et se préparait à s'avancer vers Rome, où les insurrections quasi-gibelines lui frayaient la route. Mais l'ennemi d'Albornoz, des légats et de la croisade, n'avait pu lutter sans reculer vers l'ère des tyrans; les supplices, le carême, la terreur rendaient sa domination forcément farouche et sanglante; l'affreuse nécessité de réprimer chez lui la sédition religieuse et le délire des républiques lui défendait de s'étendre en Toscane et sur le sol des

pontifes avec la fascination des seigneurs. Milan pensive réfléchissait sur cette impuissance de son chef, et, silencieuse par principe comme jadis elle l'avait été par nécessité, elle croyait que le temps des atrocités inutiles était passé, et qu'après avoir soutenu Bernabos à tout prix, avec un seigneur plus humain, elle serait encore plus puissante contre les pontifes. Cette idée ouvre une oubliette sous les pieds du seigneur, au moment même où il semble au faîte de sa puissance. En effet, depuis longtemps, Jean Galéas, son neveu, qui partageait l'Etat avec lui, siégeant à Pavie, le suivait des yeux en cachant l'intelligence la plus audacieusement athée sous les dehors de la dévotion la plus timide et la plus puérile. Sa déférence envers l'oncle n'avait pas de limites, son occupation la plus importante consistait à chanter vêpres et complies avec les chanoines de la cathédrale de Pavie; il ne se permettait pas un geste de son propre mouvement sans en demander d'avance la permission à Bernabos et un jour il sollicitait de lui la faveur de passer devant Milan, sans y entrer, pour accomplir un vœu de pèlerinage à la Madone del Monte, près de Varèse. Bernabos, prenant en pitié les lubies de son pauvre neveu, alla à sa rencontre hors des portes et soudain saisi, garrotté, jeté dans le château de Trezzo, il cédait la place à Galéas sans que personne ne bougeât, « sine strepitu, sine aliqua contra« dictione. » Dès lors, la seigneurie s'avance rapidement vers Rome comme un navire allégé sous la manœuvre d'un capitaine supérieur; en 1387, elle s'empare de Vérone et de Vicence; l'année suivante, de Padoue; en 1398, de Sienne; en 1399 de Pise; puis de Pérouse, de Lucques, d'Assise, de Nocera, Spoleti et Bologne.

L'empire séduit dans la personne de Venceslas, battu dans celle de Robert, lui accorde le titre de duché par lequel elle gagne l'immédiatisation, c'est-à-dire l'indépendance la plus élevée dans le système germanique; et dès son début, Galéas avait poussé l'audace jusqu'à demander au pape le titre impossible de roi d'Italie. C'est ainsi que la seconde Rome, après avoir surmonté les réactions contre la seigneurie, aboutissait nécessairement à reconstituer le royaume des Longobards au point de vue italien. Tous les événements, toutes les vicissitudes, toutes les révolutions qui s'étaient accomplis depuis la chute du second Béranger, recevaient désormais la signification nouvelle, historique et traditionnelle d'une royauté destinée à enlacer l'Italie dans ses spirales gibelines; aux lourds et aveugles Longobards qui s'avançaient pesamment, ébranlant le sol, se répandant comme la lave des volcans, brûlant, rasant, exterminant les lois, les institutions, la liberté, la civilisation, tout, succédaient les arabesques, les caprices apparents, les coups de main féeriques d'une puissance démocratique qui ménageait tout et glissait bondissante à travers les villes, les partis, les seigneuries, les républiques, ne permettant pas d'autre alternative aux Etats que de tomber fascinés sous l'influence viscontéenne, ou de périr dans un lac de sang, au milieu de la contre-révolution pontificale.

La rapidité de ce mouvement jette dans l'ivresse les chroniqueurs de Milan; à partir du jour de la seigneurie, chaque année apporte la proie d'une conquête. « Depuis la mort de Henry VII de Luxembourg, « dit Galvano Fiamma, Milan sans cesse assaillie par « les plus grands princes, triompha de tous ses enne- « mis; » et il fait passer en revue les capitaines du roi

de Naples mis en déroute, les tyrans emprisonnés, les villes subjuguées, Philippe de Valois renvoyé, Louis de Bavière et Jean de Bohême joués en Lombardie. « Quoi « de plus, s'écrie-t-il, les Visconti vainquirent des rois, « humilièrent l'empire, et fatiguèrent l'Église de leur épée[1]. » En célébrant leurs vertus, il montre qu'ils sont: 1° humains, 2° guerriers, 3° magnifiques, 4° justes, 5° grands constructeurs d'édifices (*maximi muratores*), 6° beaux mangeurs (*magni comestores*) et 7° très-religieux, de sorte qu'ils réunissent ainsi toutes les qualités d'une dynastie nationale. Plus de guelfes, plus de gibelins, plus d'exactions républicaines, plus de comtes dans la campagne, ni de gaspillages dans le gouvernement; la justice cesse d'être vendue, les impôts sont équitablement répartis sur toutes les classes, et les mœurs se transforment, le luxe des arts se substitue à celui des armes, la rudesse militaire se fond au milieu des délices de la seigneurie, et Galvano montre, la statistique à la main, que Milan est une véritable capitale, supérieure à Pavie, à Plaisance, à Brescia, à Crémone, à toute sa Lombardie. Elle possède 200,000 habitants, 60 galeries, 6,000 puits, 4,000 fours, 1,000 tavernes, 400 bouchers, 6,949 chiens qui mangent chaque jour plus de pain que toute la ville de Lodi, 240,000 hommes sous les armes, 800 écrivains, 5 fabriques d'épées, 100 maréchaux ferrants, 400 notaires, 600 médecins, 200 institutions, 1200 cochers, 150 hospices, 10,000 moines et religieuses, 19,000 bénéfices ecclésiastiques et 11 hôpitaux, comment lui refuser la domination de l'Italie? Le chroniqueur transporte déjà les idées, les gloires et l'avenir confus des Visconti dans tout le passé, et tous

[1] Quid plura? Vicecomites suparaverunt reges, imperium humiliaverunt, Ecclesiam gladio superaverunt.

les souvenirs incertains ou mythiques de l'histoire s'arrangent chez lui comme par enchantement à l'image de la seigneurie milanaise. Qui habita le premier l'Italie? Janus, fondateur de Milan. Qui apporta le premier la civilisation? Saturne qui étendait la domination milanaise sur tous les Lombards. Quels étaient les éternels ennemis de la patrie? Les républicains de l'Etrurie, qui se ruaient sur Milan, en soulevant toutes les fureurs des villes rivales qu'elle avait domptées; et, après avoir traversé en rêvant l'ère de Bellovèse, celle de Brennus, celle de César, Galvano réhabilite le premier ce royaume des Longobards auparavant si outragé par tous les chroniqueurs: «Là, dit-il, aucune violence, « aucune injustice, personne n'opprimait injustement « son voisin, pas de proscriptions, pas de vols, pas de « meurtres, « unusquisque quo volebat securus perge-« bat.» L'apologie obscure et voilée que Paul Diacre avait écrite, cinq siècles auparavant contre les invectives des pontifes, retentissait dans la chronique milanaise pour revendiquer en faveur des Visconti, les tours, les meurtrières, les fossés, le droit et l'indépendance de l'ancien royaume contre la rétrogradation du vice-Dieu de Rome, des républiques toscanes et des batailles domestiques. L'antique Pertarrith, ce premier roi qui avait transporté la domination longobarde de Pavie à Milan, ce premier chef de la transfiguration du royaume barbare en une seigneurie romaine, devient un héros fantastique, le mystérieux Perideo aux prises avec Pavie, les Franks, les Hongrois, une foule d'ennemis étranges, divers, venus des points les plus opposés pour étouffer et ajourner de plusieurs siècles la pensée prématurée que Galvano idéalise obscurément, au milieu des catacombes du moyen âge, en faisant

de Milan une résidence fabuleuse des empereurs de Byzance.

Cependant Mussi, qui arrive vers 1400, aux derniers jours de Galéas, ne se borne pas à de vagues pressentiments ou à des évocations fatidiques du passé, et, emporté par l'essor viscontéen, qui entraînait Florence et transmettait par elle à l'Italie du centre ce choc d'où jaillissaient tout à coup la rebellion et la liberté de quatre-vingts villes pontificales, il espère ouvertement la dernière conséquence de ce fait, qui serait l'unité milanaise proclamée d'enthousiasme dans toutes les villes insurgées contre le pape. « Et c'est ainsi, dit-il, « que toutes les autres villes soumises à l'Église imiteront ces villes récemment insurgées, ne laissant aux « pontifes que l'unique pouvoir spirituel... Il n'est pas « juste que, destinés à surveiller les choses spirituelles, « ils perdent leur temps dans les dominations temporelles, que maîtres électifs et distraits ils exercent un « pouvoir qui demande la continuité et l'assiduité d'une « dynastie et que, dévoués aux intérêts du ciel, ils veuillent être souverains dans les intérêts opposés de la « terre. Et parce qu'ils se livrent plus aux choses temporelles qu'aux spirituelles, toute la chrétienté est « plongée dans la guerre, et l'Italie est déchirée à tel « point que son anarchie a moissonné plus de victimes « qu'il n'y a aujourd'hui d'habitants, et les massacres « continuent sans que l'on puisse espérer que jamais « aucun pape fasse cesser une pareille malédiction. » Mussi accuse l'Église d'avoir suscité troubles sur troubles, guerres sur guerres, pour arracher la péninsule à l'empereur et s'en emparer elle-même ; mais il montre qu'elle n'a pu gagner un pouce de terrain ; que la chute de la maison de Souabe, loin de lui profiter, a

livré le sol à d'innombrables tyrans, que ses nouveaux efforts pour prendre leur place échouent sans cesse, et qu'un chef seulement pourrait réunir l'Italie, abattre les chefs inférieurs, mettre fin à la discorde et faire cesser le morcellement. « On croit, dit-il, qu'à la fin « les susdites tyrannies, et principalement celles qui « sont sur les terres de l'empire romain (de l'ancien « royaume), seront anéanties par un puissant tyran « que l'empereur créera seigneur naturel des villes et « des terres maintenant possédées par les tyrans en « Lombardie et en Toscane. » C'est ainsi que paraît pour la première fois l'idée de l'unité nationale, au bout de l'épée de Jean Galéas, et son ombre se projette sur le passé de la nation pour créer de nouveaux mythes ou de nouvelles perspectives, où la séparation des deux pouvoirs méconnue, les gloires épiscopales répudiées, le rôle du pape et de l'empereur contre le roi oublié, toutes les révolutions italiennes foulées aux pieds, considérées pêle-mêle comme des désordres, et vaguement imputées au pape qui les combat, permettent d'achever l'antique apologie des Longobards à travers de nouvelles erreurs où l'on accuse l'Église d'avoir appelé Charlemagne et ses chefs de n'avoir ni pensée, ni plan, ni suite, exclusivement occupés de se renverser les uns les autres à travers les intervalles de la mort, avec les révolutions continuelles du népotisme. Telle est la destinée des hommes qu'une lueur de vérité ou même la nouveauté d'une erreur leur coûte des milliers de méprises sur tout leur passé et d'innombrables déceptions sur tout leur avenir.

Mais quelle serait le résultat de l'unité milanaise? Ce serait toujours la conquête de l'Italie, l'écra-

sement de tous les États, par une invasion domestique, la dévastation de Florence, de Sienne, de Pérouse, d'Ancône, la ruine de toutes ces villes si élégantes, si nombreuses, si habiles à s'escrimer, si éveillées sur le moindre de leurs intérêts, la désolation des Deux-Siciles, ces deux grands municipes nourris au feu des révolutions italiennes, la destruction de Rome et de sa tradition titanique et surhumaine qui assure à la péninsule le moyen de faire régner ses idées sur toutes les nations. Milan stérilise déjà les villes lombardes tombées sous sa domination! « Aujourd'hui, dit Galvano, Pavie transforme ses délices en pénurie : Plaisance, son plaisir « en déplaisir; Brescia, sa générosité en perfidie; Crémone, sa gloire en infamie; Como, son enceinte en « œuvre d'agression. » Que Milan s'étende plus loin, et l'herbe croîtra dans les rues de Mantoue, de Vérone, de Ferrare; on se servira des maisons abandonnées et des villas de la Toscane pour bâtir des forteresses à Fiesole, ou dans les Apennins; Rome, Naples et Palerme ne seront plus que des préfectures lombardes; la splendide Italie des papes et des empereurs ne sera plus qu'un royaume comme la France. Les Visconti cherchent déjà à entamer tous les centres les plus civilisés : ils prennent leurs positions sur toutes les hauteurs pour étouffer les villes les plus ouvertes; ils se liguent avec tous les châtelains survivants, pour renouveler le siége des villes romaines. Les Ubaldini, les Ubertini, les Tarlati sont leurs amis, contre Florence à laquelle ils opposent Lucques et Pise, ces deux Pavie de la Toscane. Dans la Ligurie, ils sont pour Savone, et Final contre Gênes, dans la Romagne, pour Forli contre Bologne; plus loin, pour Palestrine contre Rome; dans le Midi, pour Palerme contre Naples : dès que leur

rayon dépasse Pavie, leur proie légitime, ils sont partout malfaisants par principe.

La guerre contre Milan n'est donc pas seulement une nécessité pour les pays menacés, ou un droit de légitime défense : elle devient la guerre de la fédération, de la civilisation, du passé et de l'avenir de l'Italie contre une invasion barbare et monstrueuse. Si les Visconti tiennent dans leurs murs le flambeau de l'impiété libératrice, ce flambeau, voilé par le plan de l'unité, ne répand aucune lumière au loin, et quand on cherche la pensée, les arts, le sentiment, la liberté de la péninsule, la seconde Rome, muette et honteuse, cède la parole aux villes fédérales et à la plus habile d'entre elles Florence, centre de tous les arts et de toutes les poésies. A l'essor armé de Milan, elle oppose l'élan de la pensée pure et d'un génie athénien; elle contre-balance l'unité incendiaire des Visconti par la liberté, la légalité, la fédération, qui la rendent l'amie de tous les Etats italiens; et, au nom de la liberté, de la légalité et de la fédération, elle défend le pape, qui est l'ennemi éternel de toute unité royale, l'empereur, qui s'est rallié au pontife contre la monstruosité juridique de la royauté italienne, la tradition des évêques, qui a semé les premiers germes de la liberté et des arts, et même la forme des républiques, qui a enfanté la civilisation des consuls, le nivellement des podestats et le grand affranchissement des guelfes et des gibelins, créateurs d'une papauté et d'un empire italiens. Qu'on attaque les cardinaux sur le Lambro, les moines à Pavie, ou les républicains partout, partout elle défend la religion, l'Eglise, la république, tous les hommes du passé, toutes les institutions qui restent dans la loi, et puisque Milan veut détruire toute l'Italie, il est juste qu'on la défende

en entier. Aussi les chroniqueurs florentins présentent-ils la contre-partie de ceux de Milan : chez eux, pas de servilisme, plutôt de la fausseté; pas de formes lourdes ou de réflexions casanières qui jettent le ridicule sur les meilleures pensées; pas de statistiques héroï-comiques ou de révérences burlesques qui sentent la peur du gibet; pas de monomanies unitaires troublant la vue et l'esprit et empêchant de voir ailleurs ce qui n'est pas conforme au foyer domestique; aucune trace de cette concentration qui engendre une fatuité factice et isole les Milanais, au milieu de leurs compatriotes; mais de l'atticisme, de la finesse, d'ingénieuses remarques, le trait toujours prêt, la narration pittoresque, fraternelle pour tout le monde, fédérale pour tous les opprimés, vaste comme la nation, illimitée comme l'Eglise et l'Empire; ils se développent par une série de tableaux détachés où l'on voit le sens, le reflet, les chocs, les ricochets de toutes les révolutions, depuis les Alpes jusqu'au détroit; ils s'occupent autant de Rome que de Florence, autant de Naples que de Rome, ils suivent la fédération impériale et pontificale des villes libres, jusque dans les Flandres; ils ne veulent ni rester seuls, ni se suffire; et, puisque l'Eglise leur a donné la fraternité de l'univers, ils la gardent en entier, peut-être pour en écraser le futur roi d'Italie. *Malaspina* veut venir de Rome ou de Charlemagne, en haine des Lombards; Jean Villani accuse les Franks d'avoir perdu l'Italie, au bout de cent ans, pour n'avoir pas assez réprimé la haute Italie: pas une page où il ne dénonce la domination des Visconti et où la liberté guelfe ne flétrisse leur tyrannie gibeline. « Le parti guelfe, dit-il, forme la base solide « et inaltérable de la liberté italienne, et il est si con- « traire à toutes les tyrannies que, si un guelfe devient

« tyran, il faut nécessairement qu'il devienne gibelin, » c'est-à-dire allié de Milan, ami des Visconti, ennemi de la patrie. Chez Poggi, l'histoire de Florence n'est plus que l'histoire de la lutte fédérale de l'Italie contre Milan, au ban de toutes les républiques et de toutes seigneuries.

Il est impossible d'exposer en entier le contraste de Milan et de Florence, ce serait épuiser tout ce que deux nations ennemies pourraient se dire l'une contre l'autre pendant des siècles; ce serait étaler sous une nouvelle forme toutes les antithèses de la France et de l'Allemagne, du Portugal et de l'Espagne, du Danemark et de la Suède, de la Pologne et de la Russie, toutes les luttes possibles entre la révolution et la loi, entre l'empire et l'Eglise, entre l'avenir et le passé, entre le progrès et la conservation, car tous les contraires de la politique et de la religion se reproduisaient entre les Visconti qui se substituaient à l'empire au nom de leurs armées, et les Florentins qui remplacaient l'Eglise par la grâce de leur ruse. Cependant la vraie Italie n'était dans aucun des deux camps; les hommes destinés à la représenter par la pensée embrassaient en même temps les drapeaux des deux armées, régnaient sur l'éblouissante contradiction des deux régions opposées, et paraissaient en l'air comme des flammes alimentées par deux fluides contraires qu'elles dévoraient dans leur mobile existence. Pétrarque, le génie de cette époque féérique, se transporte dans une sphère supérieure, éthérée, composée de nuages d'or et d'argent, sorte de paradis des seigneurs, où les idées, les hommes, les événements, les révolutions, les contre-révolutions de son temps ne pénètrent qu'en se dépouillant de toutes leurs formes pesantes, matérielles et militantes pour devenir

de gracieux fantômes, de brillantes apparitions, d'admirables riens. Là, jamais aucun raisonnement ne fit éprouver l'étreinte d'une conclusion, jamais les amers soucis de la critique n'osèrent s'aventurer : ni les sectes altérées de sang, ni les cruels principes qui se roidissent contre la réalité, ni les sombres fureurs de la *Divine Comédie* n'approchèrent jamais du séjour enchanteur du canzonière. Une langue qui ravit, un vers qui fend l'air sans l'ombre d'une secousse glissent impassibles à travers les guelfes et les gibelins, la fédération et l'unité, la papauté et l'empire, la république et la monarchie; on s'étonne de se trouver d'accord avec tout le monde, de ne voir que des amis, de ne vivre qu'au milieu des merveilles, tandis que plus bas, dans la prose, dans les lettres, dans les oraisons, dans la latinité, qui coule retentissante et majestueuse au fond des vallées du Parnasse, Pétrarque mêle, par la force d'une trahison enthousiaste, Brutus et César, Troie et la Grèce, la Grèce et le Latium et tous les souvenirs les plus contradictoires de l'antiquité dont il fait un seul enseignement ou plutôt une unique déclamation admirative.

L'antiquité fait ainsi irruption dans le moyen âge, comme si tout à coup on avait ouvert je ne sais quelles mystérieuses écluses fermées dès les temps des Goths. Elle submerge une à une les forteresses crénelées, les tours longobardes, les consuls, les podestats, les châtelains, tout ce qui donne un cachet, un caractère, une physionomie, une volonté, une passion à l'agitation sanglante qui fêtait et qui chassait la maison de Souabe et Henri VII de Luxembourg; elle étend son manteau uniforme et charitable sur les Etats les plus divers; elle prête sa scintillation colorée à tous les gouvernements, à tous les personnages, et, grâce aux splendeurs de sa parole

classique, les vulgarités contemporaines disparaissent, et, à l'imitation des dissonances musicales, les chocs du moment deviennent les conditions d'une mélodie supérieure aux harmonies de la logique. Que les tribuns abattent les Césars destructeurs de la liberté romaine, que les Césars réunissent le monde sous leur domination, que les chevaliers fêtent les dames dans les manoirs transformés en cours d'amour, que les républicains s'insurgent contre la licence des châteaux avec la sévérité des consuls, que des chevaliers tressent des couronnes de fleurs à la Vierge immaculée, que des chanoines chantent la divinité terrestre dont l'image les poursuit dans leurs couches solitaires, c'est la loi des mortels qui se détachent du sein de Dieu pour revenir à lui à travers le drame de la vie; et, pourvu que les hommes du moment se couvrent le visage avec le masque idéal de Marius ou de Sylla, qu'ils habitent avec l'imagination Athènes ou Corinthe, rien ne saurait troubler la concorde universelle, ni l'amour divin qui crée et qui réabsorbe tous les êtres. Semblable au cristal qui laisse passer la lumière et empêche l'eau de filtrer, l'antiquité profane est le voile qui arrête les écoulements immondes de l'ère antérieure, en ne laissant passer que les bienfaits du progrès. Le poëte lui-même, fasciné par l'Olympe sorti de sa fantaisie, se prosterne devant ses équivoques, comme si elles étaient autant de divinités : admirées de ses contemporains, elles gouvernent sa vie placée entre la république par la naissance et la seigneurie par les prédilections; elles lui dictent ses actions simples, naïves et toujours conciliantes; son origine gibeline n'empêche nullement qu'il soit le meilleur ami de tous les guelfes; franc, loyal, juste, timoré, il est lié avec les plus illustres fripons de l'époque; il adresse ses consolations aux

traîtres les plus impudents, aux vendeurs de républiques, aux assassins de leurs frères; les Visconti et leurs ennemis, les Carrare l'aiment également; Rienzi lui inspire des vers incomparables, et les Colonna massacrés par Rienzi lui arrachent des larmes de colère aussi sincères que son amour pour l'Italie; le platonisme le plus pur immortalise ses sonnets; les sentiments les plus impérieux lui font procréer des enfants naturels, et tout le monde s'incline devant cette nature séraphique. Ses paroles, ses lettres, ses voyages sont des événements; on applaudit à tout rompre sans savoir pourquoi; en le voyant, le roi Robert et Charles IV sont également attendris et nous le sommes aussi, car jamais couronne de rosière n'a été mieux méritée que celle qu'il a reçue au Capitole.

Cependant cet homme si simple, qui n'a des yeux pour aucune contradiction, au moindre mot qui rappelle la papauté d'Avignon s'irrite, s'emporte, se rend méconnaissable; il tonne, il fulmine, il déchire, rien ne l'arrête, plus de réticences, plus d'égards, plus de religion; il lui faut le pape de Rome: «Romano lo vole-« mo o almanco italiano;» c'est le mot qu'il prépare dans toute sa polémique. Quand il fouille l'antiquité par de laborieuses recherches, quand il fait revivre Virgile ou Cicéron dans ses vers et dans sa prose, quand il donne un accent inattendu à la langue italienne, quand il efface toutes les différences des partis, des sectes, de l'Eglise et de l'empire; quand il confond par des paroles artificieusement inintelligentes tous les contraires du monde moral, c'est qu'il ressemble à Rienzi, l'histrion de la liberté italienne, des coups d'Etat, de la paix et de la révolution romaine; et s'il réveille l'attente universelle, s'il arrive toujours nouveau, toujours

imprévu; sans que sa popularité s'éclipse un instant, si sa renommée augmente chaque jour, de plus en plus supérieure à tous les bruits contemporains, si on se précipite sur ses pas avec la fièvre de l'impatience, et si son front porte les traces d'un enthousiasme ingouvernable et involontairement malfaisant, c'est qu'il fait peser sur la Babylone française les malédictions et les imprécations des peuples italiens; c'est qu'il accuse la vieille religion des tyrans de ne plus être ni catholique, ni romaine; c'est que les exilés de Césène, d'Orvieto, les victimes d'Albornoz et de Robert de Genève n'auront d'autre interprète que l'amant de Laure; c'est que tous les seigneurs marchent dans des voies diverses vers l'unique but préconisé par le poëte d'Arezzo, et qu'ils sont tous ses disciples le jour où ils parviennent à imposer à l'Eglise le grand schisme, formule souveraine qui donne libre essor à toutes les nationalités de l'Europe.

Jamais aucun poëte n'exerça plus d'influence que Pétrarque. Dante, Virgile, Homère, Valmici vivront peut-être plus longtemps que lui, ils braveront avec plus de sécurité les orages du temps, les vicissitudes des civilisations; leur base est plus forte, plus large, plus solide; mais après avoir régné sur ses contemporains, il suscita une si nombreuse postérité d'imitateurs que ses sonnets multipliés à l'infini devinrent l'ornement indispensable de toute fête italienne; son classicisme adopté, développé, étendu, porta la paix et l'éloge sur toutes les manifestations de l'énergie nationale, et sa magniloquence latine bientôt traduite effaça toutes les aspérités du jugement jusqu'à transformer en héros les vauriens les plus vulgaires. Le sonnet, la phrase, la prose, la tournure antique, l'atticisme impersonnel

en un mot, la trahison innocente qui confond à dessein Vénus avec la Vierge Marie, créa cette république des lettres, vivante, heureuse, libre, toujours pacifique au milieu des tribuns et des rois, toujours soumise à l'adorable nécessité d'abhorrer la critique, de sorte qu'au lieu de dire avec Abélard : « Odiosum me mundo reddidit « logica », elle doit dire : l'absence de pensée me rendit irrésistible de séduction. Pétrarque règna sur le XV[e] et le XVI[e] siècle en faisant oublier Dante et toute littérature antérieure accusée de barbarie : il règna sur l'Eglise où il fit paraître ces admirables prélats qui demandaient au pape la dispense pour lire le bréviaire en grec et pour célébrer la messe avec du vin de Malaga; il règna plus que la théologie, de sorte qu'un instant les hommes de la réformation eurent à redouter beaucoup plus le règne de la phrase cicéronienne et de la littérature classique que l'obscurantisme et les subtilités de la cour romaine : il règna sur le siècle de Louis XIV, admirable de classicisme jusqu'à faire perdre le sentiment de toutes les diversités nationales, création splendide des salons de Paris illuminés avec des feux de Bengale pour imiter la nature, incomparable pédanterie que l'inspiration tolère, que la raison accepte et qu'on gâte et avilit quand on ôte les perruques à ces acteurs, persuadés de jouer des rôles grecs et romains. Salut, Pétrarque, ta tradition cicéronienne a créé l'Académie française, la seule institution où sans la bizarrerie italienne, sans la liberté de l'Allemagne, l'étiquette et le génie se soient donné la main pour exercer une influence monarchique sur le libre élan de l'esprit; tu as créé des immortalités raisonnables, des splendeurs modestes, des enthousiasmes convenables qui ont réuni une foule d'hommes par la grâce de la parole, comme

les premiers chrétiens étaient réunis au nom de Dieu sans distinction de race ou de nation; tu as créé les demi-philosophes des écoles, qui t'imitent soit en jetant le voile de leur prudence subtile ou de leurs trahisons inconscientes entre la vérité et la religion, soit en imposant un cartésianisme abstrait où la foi et la raison se trouvent trompées et conciliées, soit en se livrant à mille tours de force pour nous donner l'abstraction du paradis, l'ombre de l'enfer, la contrefaçon de Dieu, en sorte que les dogmes naïfs des cuistres étouffent ingénieusement toute discussion.

Les contemporains de Pétrarque restent tous dans le même cercle d'idées. Nous avons déjà vu comment le grand jurisconsulte Bartole anéantissait juridiquement la distinction des deux sectes; sa jurisprudence se fonde sur cette négation qui congédie et trahit toutes les thèses du moyen âge pour faire place au classicisme juridique du droit romain qu'il prêche, qu'il impose, qu'il réhabilite sans cesse jusqu'à exiger que la Vierge et le diable plaident leur procès devant le tribunal de Jésus-Christ d'après les formules des Pandectes. Il veut un empire réellement romain, une papauté romaine, des dominations romaines, c'est-à-dire légales et entées sur un droit qui remonte à César, dont au reste il ne comprend que la justice distributive conçue sous la forme la plus abstraite. Chez lui l'antique unité du moyen âge n'est plus qu'une vague formule, elle permet le plus libre débat sur la meilleure des formes de gouvernement; elle le laisse sans solution en accordant la démocratie aux petits Etats, l'aristocratie aux moyens, la monarchie aux grands, et si elle oblige le jurisconsulte à déclarer que l'Italie est pleine de tyrans, cette déclaration n'implique que la nécessité de légiti-

mer les démocraties, les aristocraties et les seigneuries en acceptant la révolution italienne telle qu'elle est, républicaine à Florence, monarchique à Milan. Généralisez les idées de Bartole et vous arrivez encore à la dernière conclusion de l'émeute romaine, « romano « lo volemo o almanco italiano, » la nouvelle interprétation du droit conduit donc aux nationalités du grand schisme.

L'homme le plus étranger aux études de Bartole et à la sereine tristesse de Pétrarque, le joyeux Boccace répète encore les mêmes idées avec d'autres images et un pinceau à lui. Sa nouvelle se déroule fédéralement à travers toutes les villes : tour à tour florentine, génoise, napolitaine, palermitaine, elle se joue des guelfes, des gibelins, des noirs, des blancs, des tyrans qu'elle rejette d'une main habile dans le lointain de l'histoire, et dont elle ne se sert que comme d'un bruit lointain ou d'un souvenir poétique pour développer ses aventures sur une scène où les précipices sont en toile et les ouragans inoffensifs. Les vers héroïques et la strophe amoureuse permettent enfin à sa prose de faire sa première apparition ; on tombe du haut du paradis de Dante et de l'Olympe de Pétrarque sur de véritables tréteaux ; rien de sérieux, si ce n'est quelque touche de contraste indispensable pour provoquer un éclat de rire bienfaisant. Le chantre de Laure en est scandalisé, mais il revient plus tard sur sa première impression, car personne ne trahit la vieille Italie mieux que Boccace. Ses amulettes, ses reliques, ses moines incomparables, ses prélats merveilleux, ses maris et ses femmes nés exprès pour se tromper réciproquement ; ses reines, ses rois, à la physionomie bourgeoise, et dont le diadème sert de verre grossissant pour

agrandir les aventures du marchand italien; cette terre sainte placée dans un coin du tableau, d'où viennent d'innombrables mystifications; du côté opposé, cette papauté d'Avignon représentée comme l'un des miracles les plus bouffons où le bon Dieu perpétue par sa puissance une Eglise que ses prêtres s'efforcent de détruire de toutes leurs forces, le tout dans un cadre calme, ravissant, à la campagne, loin de la peste qui ravage la république de Florence, au milieu d'une société d'amoureux qui s'amusent pour échapper à la mort et qui triomphent de tout dans la félicité du « far niente » toutes ces scènes si variées présentent la plus violente dérision du vieux temps, le plus agréable avénement des temps nouveaux, la plus heureuse tromperie par laquelle on puisse imiter à huis clos, avec une joie concentrée, sans propagande et sans clameur, l'imposture politique des seigneurs.

CHAPITRE X

L'APPARITION DE VENISE.

Le passé de l'Italie dans l'histoire de Venise,—Où il se reflète comme dans une glace qui renverse les images,—Et nous montre la révolution des évêques dans l'abolition des doges choisis par leurs prédécesseurs,—Les consuls dans l'institution des conseillers et des pregadi,—Les podestats dans les avogadors et les corregidors,—Les deux sectes dans les Tiepolo et les Dandolo aux prises par des ballottages mystérieux,—Les tyrans dans le coup d'État, appelé la *Serrata del Gran Consiglio*, —Et enfin les seigneurs dans la fondation du conseil des Dix. —Venise perfectionne la république au moment où toute l'Italie perfectionne les monarchies.

Encore un enchantement à ajouter à l'essor merveilleux des seigneurs. Venise, oubliée dès la chute du royaume, à peine mêlée çà et là aux batailles lombardes et frioulanes, comme une ville secondaire et tout à fait étrangère, presque inconnue au pape et à l'empereur, non moins qu'aux peuples et aux poëtes de l'Italie, se présente tout à coup, ancrée à Rialto, chargée de proies, de richesses, de symboles, semblable à un trois-mâts qui serait entré dans le port, pendant la nuit, de retour d'un long voyage dans les régions fabuleuses de l'Orient. D'où vient-elle donc? Est-ce bien la Venise byzantine qui repoussait la révolution de

l'Église contre les Longobards? Que signifient ces emblèmes étranges, ces costumes antiques? Où a-t-elle pris ces quarenties, ces avogadors, ce conseil des Dix, toutes ses institutions bizarres et compliquées qui jurent avec la simplicité des seigneurs? Pourquoi commence-t-elle à inquiéter Vérone, à humilier Padoue, à jeter le défi à Gênes, tandis qu'en Orient elle n'essuie, dit-on, que des désastres?

Reprenons le fil de son histoire, que nous avons écartée à dessein, parce qu'il nous fallait attendre le jour où nous pourrions voir dans Venise, comme dans une glace démesurée, tout le passé de l'Italie. Ce jour est venu, et nous trouvons d'abord un gouvernement qui prend au rebours tous ceux de la Péninsule, et qui s'obstine à garder l'indépendance, le doge, l'aristocratie, toutes les institutions au ban de papauté, de l'empire et de la démocratie italienne. En terre ferme, les peuples s'acharnent-ils contre la capitale du royaume, contre les centralisations monarchiques, contre tous les restes de l'ancienne indépendance; à Rialto, on ne cesse de fortifier l'unité, la concentration, l'indépendance, traditionnellement placées sous la protection de Byzance. Milan, Florence, Gênes, sont-elles agitées par des péripéties, des mutations, des vicissitudes continuelles; à Venise, c'est toujours une même loi qui règne sur un Etat fermé, compacte, armé, inaccessible aux interventions étrangères; tout est contraste entre le continent et les îles des doges, qui rappellent, à chaque nouvelle période, tantôt ce patriarche de Grado, précipité du haut d'une tour tandis que l'archevêque de Milan tressaillait de recevoir Charlemagne; tantôt ces Caloprini, éternellement proscrits avec leurs familles, parce qu'ils imitaient les évêques lombards,

alliés d'Othon Ier, contre l'aristocratie royale. Ce n'est pas que Rialto ne copie les progrès du continent : comment se déroberait-elle à ces irruptions volcaniques qui jettent leurs fusées jusqu'à Londres et à Stockholm? Mais si l'Angleterre se développe à l'inverse de la France, et le Portugal au rebours des Espagnes, dans les lagunes, la fantasmagorie orageuse et sanglante des républiques et des seigneurs ne présente que des images renversées, cristallisées dont les couleurs changeantes et voyantes partent d'un fond symétrique et immobile.

En effet, que voyons-nous dans l'ère des évêques? Sont-ce les évêques qui s'insurgent, à l'imitation d'Héribert de Milan? Trouvons-nous un Liprandi, un Pierre de Feu à Rialto? Le doge est-il attaqué par le peuple et les abbés? La multitude le combat-elle avec le carroccio pontifical, ou la berta impériale? Des interventions, des guerres, des évolutions font-elles tournoyer la reine de l'Adriatique? Nullement : la multitude reste aveugle, opposante, délirante ; le flambeau de la révolution que lui transmettent les peuples de terre ferme brûle les mains plébéiennes qui s'en emparent ; ses fumées répandent une folie enivrante; et le mouvement s'accomplit rapidement et pour toujours, quand le doge arrache le feu sacré aux profanes pour le transporter dans le sénat. C'est ainsi qu'à partir de 1040, à la suite d'une émeute, on statue qu'aucun doge ne pourra plus désigner son successeur, ni se donner un collègue, ni fonder une dynastie citoyenne ; la famille des Orseoli, qui confisquait à son profit le dogat, cède la place à des doges électifs et viagers; une nouvelle tradition de chefs démocratiques se substitue à la tradition quasi-féodale des dynasties auparavant autorisées par le prétexte des

associations et des adoptions, et ce changement s'opère sans que le peuple soit déchaîné ou que le patriarche acquière l'ombre d'une influence, ou que la république byzantine soit aucunement altérée dans ses lois constitutives. Seule, l'église de Saint-Marc qui surgit annonce en silence qu'on remercie Dieu d'un changement bienfaisant. Amalfi, Gênes, Bari, Sorrente, dans l'impossibilité de placer le doge au-dessus de l'évêque, le laissaient tomber au-dessous des Normands et perdaient ainsi leur existence. Au contraire Venise avec la série des doges électifs recommence sa carrière au milieu des modernes; seule survivante avec Naples, parmi toutes les républiques, jadis opposées par l'empire d'Orient au royaume de Pavie.

Dans l'ère des consuls, nous voyons deux doges tués; désordre momentané qui s'efface devant une nouvelle innovation, où le despotisme dogal devient un pouvoir consulaire. Le doge reste toujours le même, mais il ne peut plus rien faire sans consulter six conseillers qui représentent les six quartiers de Venise; il confère des affaires de l'Etat avec les pregadi, ou sénateurs, qu'auparavant il lui était permis de négliger. Les pregadi, au nombre de soixante, sont nommés tous les ans par le grand conseil; le grand conseil n'erre plus dans les rues ou sur la place, au hasard des réunions en plein vent; tous les ans, chaque quartier choisit deux électeurs qui s'unissent pour désigner, dans la masse indistincte des citoyens, quatre cent soixante-dix personnes qui forment le grand conseil. La multitude continue de se réunir dans les assemblées inorganiques, avec le droit de nommer les électeurs et celui d'acclamer ou de repousser le doge, que le grand conseil lui présente du haut du balcon du palais. Régénérée par le contact des

consuls italiens, la république construit à cette époque la place de Saint-Marc, œuvre séculière qui s'ajoute silencieusement à la cathédrale de la période religieuse, et, quand on la regarde encore aujourd'hui, on comprend ce mélange de jeunesse et de décrépitude, d'élan et de méfiance, d'ingouvernable mobilité et d'immobilité systématique, qui créait et pétrifiait en même temps, entre la mutitude et le doge, l'assemblée, les pregadi et les conseillers, pour répondre aux grands conseils, aux credenze et aux consuls des villes italiennes. Sur cette place, la république donnait l'hospitalité au pape et à l'empereur, qui signaient les préliminaires de la paix de Constance et qui l'invitaient inutilement à donner sa signature. Devant cette église, les deux dévastateurs de la terre ferme se sentaient enchaînés par je ne sais quelle paix antique et comme supérieure à leur distinction, du sein d'un unique pouvoir. Naples, incapable de tant de grandeur et de calme, venait de succomber sous les coups de Palerme : Rialto était désormais seule à représenter ces libertés d'un monde perdu et oublié ; personne ne peut plus l'égaler, quand elle étudie les tourmentes de Rome et de Milan avec la sagesse de l'Orient.

Aussi, dans l'ère du podestat, elle observe attentivement la guerre aux châteaux, les naturalisations imposées, les batailles civiques entre les citoyens et les concitoyens : ce sont les turbulences d'une barbarie qu'elle a toujours combattues et que ses lagunes ont toujours écartées, comme les tapis écartent les souliers ferrés du manant et les bottes éperonnées du chevalier. Chez elle, point de tours, point de meurtrières, aucune de ces monstrueuses constructions qui groupaient les invasions autour du réseau de Pavie. Cependant son anti-

que sagesse voit dans l'anarchie italienne les germes d'une vie nouvelle ; dans les tumultes contre les lois féodales, une équité inconnue à l'Orient ; dans les naturalisations, dans les partages des emplois, une égalité qui transporte le pacte social sur la base même de la justice ; dans l'institution du juge despote, un instrument d'une perfection inconnue, et, loin de repousser cette institution, elle s'empresse de l'imiter pour étouffer chez elle de vieilles discordes et des abus qui imitaient l'iniquité féodale. En 1178, elle crée donc les avogadors, que le grand conseil nomme sur la proposition du sénat, avec le pouvoir à la fois despotique et judiciaire de suspendre pendant un mois et un jour tout fonctionnaire en désignant, à l'expiration de ce terme, le corps auquel ils en appellent. Procureurs de la république, ils défendent aux magistrats d'entrer en fonction dans les circonstances d'incapacité légale et d'accusation criminelle ; ils jugent sommairement toutes les affaires de police : ce sont enfin les podestats de Venise, où le pouvoir discrétionnaire que la terre ferme délègue à des individus se trouve sans cesse confié à des colléges. En 1202, on institue le nouveau collége des corregidors, espèce de podestats suprêmes, à la physionomie égyptienne, destinés à exercer une sorte de despotisme moral sur le doge lui-même, qu'ils jugent après sa mort, en proposant les améliorations utiles à la constitution de l'Etat. Dix-huit ans plus tard, on crée la quarantie civile, véritable réforme des tribunaux que le doge Tiepolo achève en corrigeant les lois. Au reste, que la terre ferme appelle les Vénitiens aux fonctions de despotes pacificateurs, que leur affabilité babillarde engage Padoue ou Trévise, les Romano ou les Camino à les mêler à leurs différends; qu'ailleurs le besoin d'un

juge étranger engage les ducs de l'Allemagne à appeler chez eux les rois d'Espagne ou des princes anglais; que les Ecossais soumettent leurs différends au roi d'Angleterre; que les Anglais à leur tour se soumettent à l'arbitrage de saint Louis; aucun Vénitien ne songe à appeler chez lui des Italiens qui entraîneraient à leur suite le pape, l'empereur et l'anarchie à essor continu.

Quand les guelfes et les gibelins méprisent enfin les arrêts du podestat, Venise étonnée voit paraître dans son sein les Tiepolo, à la tête des anciennes familles, et les Dandolo, qui demandent au grand conseil l'admission des familles nouvelles. Sans se déconcerter, elle adopte toute les fureurs civiles en les renfermant dans l'urne du scrutin, qui devient l'outre d'Éole au moment de l'élection des doges. Libre aux partis de se combattre, de se chasser tour à tour des places, mais que personne n'ose toucher un cheveu du voisin, et c'est dans ce but qu'en 1268 on détermine la longue série des ballottages à travers lesquels on se disputera le dogat. Ce sont d'abord trente électeurs que le grand conseil nomme et que le sort réduit à neuf, chargés de désigner quarante nouveaux électeurs : ceux-ci, réduits à douze par le sort, en choisissent encore quarante qui, ramenés à leur tour à neuf par le sort, en nomment quarante-un nouveaux, lesquels présentés au grand conseil, approuvés par l'assemblée, isolés dans un conclave, créent le doge. Que de méfiance! que de circonspection! On dirait que Venise ne songe qu'à échapper aux guelfes et aux gibelins, à déjouer les partis par le sort; elle s'en fie plus au hasard qu'à la sagesse des partisans. Il nous semble entendre la voix des corregidors qui ont proposé la loi, des sénateurs qui l'ont appuyée, des

conseillers qui l'ont votée; ils n'avaient qu'à montrer du geste les incendies et les ruines de Trévise, de Padoue, de Vérone, de Ferrare et des villes frontières, pour faire comprendre la nécessité d'exiler à tout prix les deux sectes. Mais s'ils en évitaient les séditions et les hardiesses réservées à l'Italie du pape et de l'empereur, ils les acceptaient dans l'influence dominante qui leur imposait d'être guelfes et gibelins, d'avoir les Tiepolo et les Dandolo, de les mettre aux prises comme les Uberti et les Buondelmonti, de transporter les batailles sur le point le plus sensible de la république, l'élection du doge, de livrer ainsi le chef de l'État à des victoires alternées, et en définitive de pencher vers l'une des deux couleurs, car il fallait bien que Venise fût plutôt guelfe ou plutôt gibeline, d'après la loi générale de toutes les villes et de tous les États de l'Europe. Elle devint guelfe comme Milan et Florence où comme la Bavière, la France, l'Écosse, la Pologne, la Hongrie, le Danemark et le Portugal ; avec la différence qu'au lieu de l'être par le chef et par le

toute franchise démocratique, et à faire tomber la délibération sous la direction des hommes les plus versés dans la connaissance des personnes, les plus influents sur les familles, les plus initiés dans les intrigues, les mieux nourris dans les traditions de l'aristocratie. Et la première élection répond à la tendance de la loi en élevant Tiepolo, chef des anciennes familles, et en faisant adopter plusieurs mesures qui brisent les meilleurs appuis des familles nouvelles. Leurs espérances ne se fondaient-elles pas sur les exemples des villes étrangères, sur Trévise, Padoue, Ferrare, qui les appelaient souvent avec le titre de podestat à la tête de leurs démagogies, et sur la possibilité de s'emparer du dogat et d'en tourner le pouvoir contre les grands? Eh bien! on défend à tout Vénitien d'accepter des fonctions à l'étranger, d'y apprendre les rôles de démagogues papistes ou impérialistes; on étend cette défense aux doges, à qui on interdit d'épouser ou de faire épouser à leurs fils des femmes étrangères; bref, la vieille aristocratie se développe par des exclusions qui tuent les nouvelles familles.

La multitude voudrait s'attacher au dogat, l'étendre, l'arracher aux mystères du sénat et aux restrictions de la noblesse; à la mort de Tiepolo, elle s'empare de Jacques, son fils, qu'elle proclame en dehors des mystères du conclave. Mais ce n'est là qu'une émeute, un acte d'opposition, une provocation qui jette la république dans l'ère des tyrans où toutes les villes italiennes se donnent des despotes alternés sous peine de se traîner dans l'anarchie des néo-guelfes et des néo-gibelins. Jacques Pepoli, effrayé de sa propre popularité qui l'appelle à une tragédie, s'enfuit et s'efface à jamais de l'histoire. L'aristocratie qui a vu les Tiepoli de son choix

passer aux gibelins de la multitude et devenir des néo-gibelins, comme les blancs de la Toscane, appuie sur-le-champ leurs adversaires, les Dandolo gibelins, qui deviennent les néo-guelfes ou les noirs de Venise; et, avec le doge Jean Dandolo, tout le parti néo-guelfe et aristocratique se resserre, pour étouffer sous une vaste tyrannie les émeutes de la multitude néo-gibeline. L'éligibilité restreinte à ceux qui siégent au conseil depuis quatre ans, l'admission des autres citoyens réduite à une vague possibilité, l'exclusion des hommes nouveaux érigée en principe en 1319, la décision solennelle que le grand conseil ne sera plus renouvelé et que la république deviendra l'apanage des six cents familles régnantes, voilà l'avénement des tyrans néo-guelfes sur les lagunes, ou la « serrata del gran consiglio, » ce coup d'Etat solennel, qui étonne encore aujourd'hui par sa sévérité incruente et ressemble à une révolution d'Italie transportée dans les tombeaux de l'Egypte. Au reste, l'opposition entre cette république et toutes les villes de terre ferme continue de subsister. Si à Florence les néo-guelfes sont des démagogues, à Venise ils constituent l'oligarchie des grands seigneurs; si les blancs toscans se composent des débris de la féodalité, ceux des lagunes forment le peuple des marchands; si la démagogie noire de la péninsule suit le pape, multiplie les tribunes, et crée les parlements, l'oligarchie noire des Vénitiens crée ce phénomène imprévu d'une république ennemie de toute institution républicaine. Enfin, si dans les villes italiennes tout est mobile et changeant, hormis les murs, les églises, l'emplacement doué d'une vitalité magique qui répare sans cesse les plus violents désastres, ne fût-ce que pour éterniser la guerre municipale; au contraire, à Rialto tout est immobilisé, les lois,

les magistrats, les assemblées ; tout, hormis la ville elle-même, si engagée dans ses vicissitudes d'Orient qu'à la fin du XIIIe siècle elle délibère si elle doit se transporter à Byzance.

La république entre dans l'ère des seigneurs, au moment où elle tire l'épée pour défendre les six cents tyrans de son conseil néo-guelfe ; son doge, ses sénateurs ne songent, en 1320, qu'à écraser le soulèvement des familles éternellement exclues du grand conseil ; ils ne cherchent qu'à montrer aux conjurés que dans la ville byzantine il n'y aura ni ondulations, ni tyrannies alternées : ils ne visent qu'à porter la mort et l'épouvante dans une folle démocratie, toujours ennemie de la patrie, depuis l'ère de Charlemagne ; et, dans leur sagesse, après avoir tout vu, tout prévu, tout calculé, ils foudroient les insurgés, les massacrent et envoient les survivants à l'échafaud, en proscrivant leurs familles. Mais qui tombe sous les coups de la tyrannie guelfe? Bajamonte Tiepolo, d'après Mussato, « gelfæ par« tis princeps,» l'homme dont les ancêtres avaient toujours défendu l'ancienne noblesse du parti de l'Eglise. Qui l'accable et disperse ses amis pour toujours? Le doge Gradenigo, appuyé par les forces des gibelins : « viribus suffragantium illustrium gibolengorum. » Et, enfin, qui triomphe dans cette république néo-guelfe, défendue par des gibelins contre des guelfes? Aucun des deux partis opposés. La république, victorieuse, fonde la commission provisoire du conseil des Dix, pour poursuivre les complices occultes de Bajamonte; et bientôt ce conseil de proscription s'aperçoit que sa tâche ne peut plus finir, que la conspiration de la démocratie exilée a des complices innombrables comme la multitude des vivants; que le commerce, les idées

et les moindres événements la raniment sans cesse; qu'une nouvelle de Padoue, un exploit de Vérone, une insurrection de Florence, une défaite de l'empire, un échec de la papauté suffisent pour faire reparaître sur la place de Saint-Marc le spectre de Bajamonte, et qu'il s'attache, comme l'ombre, au corps de cette aristocratie qui condamne la multitude à une minorité indéfinie. Le conseil des Dix s'éternise donc et devient le chef, le véritable seigneur de Venise; supérieur au sénat, au grand conseil, aux quaranties, aux avogadors, aux corregidors et au doge lui-même, avec des agents, des prisons, des satellites, des navires à lui, il se charge de trahir les sectes, les chefs, les institutions, toute la tradition de la république byzantine, et les emprunts mêmes qu'elle a faits à l'Italie. Pour assurer la paix à tout prix, il surveille tout, il espionne tout. Ni guelfe, ni gibelin, ni impérial, ni pontifical, mais impartial comme la police, il entraîne à sa suite un cortége hideux de délateurs et de sicaires, et c'est avec lui que Venise prend sa place, au milieu des seigneuries, quand le pape et l'empereur s'effacent devant l'essor italien. Sans doute elle est grande et splendide, ses sages étonneront toute l'Europe; sa stabilité et les drames simples et significatifs par lesquels elle passe d'une période à l'autre, sans flottements, en ajoutant toujours des résultats aux résultats, sans jamais se dédire d'un mot, sans jamais reculer d'une ligne, présentent je ne sais quelle force antique qui surpasse celle des révolutions de France et d'Allemagne; aucun progrès ne lui reste étranger, et tout, chez elle, se pétrifie dans des institutions étranges, se colore avec les tons tranchés des mosaïques, se dispose, avec la solennité, la symétrie et l'arrangement d'une cérémonie religieuse. Mais son

origine byzantine, étrangère à la distinction des deux pouvoirs, la condamne à une incontestable infériorité, et sous un extérieur imposant, avec des formes éblouissantes, une richesse excédante, une prudence à toute épreuve, elle a le cœur pourri, et on ne peut se défendre d'un mouvement de dégoût en songeant que son sénat, son conseil, son doge, se réduisent à des parades où la monarchie est trahie et la république mystifiée par un pouvoir occulte, collectif et permanent, institué pour délibérer systématiquement et exécuter sans rougir, au nom de la patrie, des infamies qui, partout ailleurs, sont l'œuvre de quelques individus soumis à la fatalité, ou de quelque parti emporté par les passions d'un moment. Telle goutte de sang répandue étouffe une nation encore plus qu'une série de massacres, et Venise, avec des colonies, des alliances, des entreprises, des forces, un trésor qui devait la mettre au-dessus de tous les États italiens, se trouve inférieure à Milan par la politique, à Florence par les idées, à Gênes par le courage, et à tous ses voisins par l'ascendant : car avec toute sa supériorité elle impose à peine à Padoue et à Vérone qui tremblent devant la vipère des Visconti. Ainsi son caractère hybride, sombre au fond, frivole à la surface, bonasse et équivoque chez les chefs, léger, évaporé, babillard, bizarre à dessein, chez le peuple, montre sans cesse le clair-obscur d'un carnaval perpétuel, sur un sol qui renferme des prisons au-dessous du niveau de la mer, et où le sbire viole tout, tandis que les masques sont inviolables, comme si folie seule était sacrée dans l'Athènes byzantine. Nulle part on ne résiste mieux au despotisme pontifical, mais sans la hardiesse du gibelin qui s'élève, par la pensée, audessus de Dieu, sans l'exaltation du guelfe qui crée un

Dieu supérieur à celui des croyants; et le gouvernement, en régnant sur un clergé soumis, superstitieux et libertin, ne rappelle que les anciens doges de Capoue, de Naples et des États antérieurs à la grande séparation des deux pouvoirs. Une antique déchéance accable les Vénitiens; la décrépitude de l'Orient pèse sur leur jeunesse d'emprunt, d'odieuses traditions paralysent la moitié de leurs forces; plus ils deviennent Italiens, plus leur conseil des Dix veille contre l'Italie; plus ils s'engagent dans la voie des révolutions pontificales et impériales plus leur inquisition exagère ses terribles méfiances qui ôtent tout pouvoir réel au doge et au conseil, en condamnant l'Etat à n'être qu'une fausse monarchie et une fausse république; enfin plus Venise secoue les épaisses ténèbres du moyen âge, plus elle s'enfonce dans la forme républicaine, au rebours de tous les autres Etats italiens. N'est-elle pas dans les ligues qui appellent Charles IV en Italie? Tandis que, sous le coup de la réaction, toutes les seigneuries se perfectionnent, en 1354 elle limite encore les pouvoirs de son doge qui perd jusqu'à la faculté de délibérer sans l'intervention des trois présidents de la quarantie criminelle. Bientôt elle se méfie de Marin Faliero, le surveille, l'humilie dans la personne de son ami l'amiral, qui, souffleté, ne peut obtenir réparation, et dans son honneur qu'un jeune homme outrage en écrivant sur son siége, à la pointe du poignard: « Tu payes ta « femme et d'autres en jouissent, » sans que cet insulteur soit envoyé à la mort. Un jour, les ouvriers de l'arsenal lui demandent justice. « Justice ! » s'écrie-t-il, je ne puis l'obtenir pour moi-même. — Messire le doge, lui répond une voix, voulez-vous vous faire seigneur ?... A peine cette idée s'empare-t-elle de Faliero

que les Dix le renferment dans le palais, le condamnent, l'exécutent, à portes fermées, au cœur de la nuit, et le matin on montre au peuple l'épée sanglante qui a tranché sa tête. Ce sang raffermit l'aristocratie républicaine, que des lois somptuaires rappellent aux soins de sa propre fortune ; d'autres lois lui interdisent le commerce pour la dérober à la familiarité du marchand, à la dépendance du créancier, au nivellement démocratique précurseur des monarchies ; et, tandis que Gênes et Florence, à la veille de devenir seigneuries, imposaient aux nobles de s'inscrire sur les rôles des arts et métiers, Venise imposait aux marchands de quitter ces rôles si par hasard ils devenaient patriciens. En même temps, on érige en principe qu'il faut abaisser, anéantir le pouvoir du doge, le réduire à une vide représentation, à une dignité onéreuse pour celui qui l'accepte, à une comédie monarchique dont le chef, exposé à toutes les attaques, à tous les dédains, à toutes les méfiances, ne sert qu'à mieux inculquer le mépris pour la personne d'un roi ou d'un seigneur tenté de jouer le rôle de tribun. En 1363, le doge perd la faculté de refuser le dogat sans l'avis des conseillers (les consuls), et sans la permission du grand conseil, à la majorité des deux tiers des voix. Le sénat s'enquiert officiellement, tous les mois, de son exactitude dans le payement de ses fournisseurs ; les avogadors se chargent de retenir sur ses appointements les sommes nécessaires à solder ses dettes ; la loi déclare que jamais il ne disposera des deniers publics sans y être autorisé par les conseillers, par les trois-quarts des membres de la quarantie, et par les deux tiers des membres du grand conseil ; qu'il ne donnera aucune réponse aux ministres étrangers sans l'avoir soumise

d'avance aux conseillers ou consuls; que dans le conseil il n'émettra jamais un avis contraire à celui des avogadors; qu'il ne dépassera jamais la somme de mille livres, dans la réception des étrangers de haut rang; que dans les six premiers mois de son élection il se fera faire au moins une robe de brocart d'or, enfin que ni lui, ni ses enfants, ni sa femme ne recevront aucun présent et ne tiendront aucun fief, ne posséderont aucun cens, emphytéose ou immeuble hors des limites du dogat. Qui voudra désormais s'asseoir sur le trône de Marin Faliero, sous l'espionnage des présidents de la quarantie, du conseil des Dix, des avogadors et de tous les nobles républicains? En 1376, André Contarini, nommé doge, s'enfuit à Padoue; mais la république le somme de revenir, menaçant de le déclarer rebelle et de confisquer ses biens; ce n'est pas pour lui être agréable qu'on le proclame, c'est pour le sacrifier au démon mystérieux du salut public, d'après le principe antique : « Necesse « est ut unus homo pro populo morietur. » En 1406, on descend jusqu'à défendre, sous peine d'amende, de donner au doge le titre de monseigneur. En quittant son service, ses officiers restent un an sans emploi, et en 1406 on traîne le doge Charles Zeno devant le conseil des Dix, parce qu'il a touché une somme que le roi de Portugal, jadis proscrit et secouru par lui, lui faisait restituer. Que ce soit un acte de grandeur d'avoir secouru un roi, que ce soit une nécessité de délicatesse de recevoir le remboursement de la somme prêtée, il n'importe, le doge a violé la loi qui lui interdisait de recevoir l'argent d'un roi, et on le dégrade pour le condamner à une captivité de deux ans. Plus tard, le doge ne peut plus sortir du territoire de la république ; c'est une sorte de prisonnier d'État.

C'est ainsi que Venise s'élève, qu'elle étend au loin son prestige, que l'Europe l'admire, que l'Allemagne l'envie, que Gênes l'imite, que Pise donne le titre de doge à son chef, et par une dernière anomalie qui est d'ailleurs la règle constante des révolutions italiennes, à l'instant même où la république éblouit tout le monde, sa politique, sa force, son indépendance déclinent. De 1300 à 1360, on la voit humiliée dans le Frioul où elle endure les insultes du patriarche d'Aquilée, en Syrie où elle perd ses établissements, à Curzoli, à Gallipoli, à Sapienza où ses flottes sont dispersées par les Génois; le pape, l'empereur, le roi de Hongrie outragent ses ambassadeurs, le duc d'Autriche les emprisonne. Bientôt, en 1364, Candie se révolte, plus tard les Génois prennent Chiozza et semblent sur le point de conquérir Rialto. Comment s'expliquer donc l'influence ou les progrès de la nouvelle Venise, si ce n'est par l'influence et les progrès de l'Italie et par cette corrélation qui désormais rend le conseil des Dix équivalent aux seigneurs?

CHAPITRE XI

LES SEIGNEURS DANS TOUTE L'EUROPE.

L'Allemagne trahie et sauvée par Charles IV.—La bulle d'or.—Impartialité de l'ordre teutonique,—De Louis de Maël, comte de Flandre,—Des Avesnes, en Hollande, — De l'évêque de Liége,—Des Suisses, qui deviennent guelfes et gibelins.—La France trahie par les frères Maillard, et sauvée par Charles V, fondateur de la Bastille.—Edouard III emprisonne sa mère et fait le bonheur des Anglais.—Henry de Transtamare poignarde le roi de Castille, et fonde ainsi sa propre dynastie.—Le justiza supérieur au roi guelfe et au peuple gibelin de l'Aragon.—Le tyran du Danemark, poignardé à Renders, cède la place à une renaissance gothique et à la Sémiramis du Nord.—La Pologne florissante. — La justice hongroise cesse de croire aux ordalies.—Le grand prince de Russie fonde le kremlin de Moscou,—Et l'Eglise renonce aux luttes de la scolastique, pour devenir cicéronienne à l'imitation de Pétrarque.

La cruelle discorde a éteint son flambeau dans la péninsule italienne, et tous les Etats de l'Europe cessent de se déchirer, tous leurs chefs imitent l'impartialité des seigneurs.

Quand Jean de Bohême joue à la seigneurie avec les villes militaires depuis Pavie jusqu'à Lucques pour tromper les seigneurs italiens, cette contrefaçon, qui le rallie à la cour d'Avignon, déconcerte les partis de l'Allemagne; l'empereur Louis de Bavière, qu'il supplante, ne peut plus s'arrêter à la tyrannie gibeline, et nous l'avons vu se coaliser en Italie avec son plus puissant ennemi, le roi guelfe de Naples, tandis qu'en Al-

lemagne il donnait la main aux deux Etats guelfes de Hongrie et de Pologne. A son tour, Jean, comme roi de Bohême, règne déjà en adversaire de la *Bavière* gibeline et de l'Autriche guelfe, tandis que l'Autriche, en guerre avec la Bavière finit par s'entendre silencieusement avec elle. Partout ces unions étranges des Fieschi et des *Spinoli,* des Maccaruffi et des *Scala,* des Calboli et des *Orgogliosi* se reproduisent pour confondre la prévoyance, la sagesse, la loyauté de l'ancienne Allemagne; et le fils de Jean, Charles IV, qui avait gagné ses éperons à la bataille de Ferrare, en 1330, imite encore plus que son père la politique italienne, pour tromper définitivement les deux sectes et transformer l'empire en une vaste seigneurie. Les partis frémissent et ils voudraient continuer la discorde, la diète proclame l'anticésar Edouard III d'Angleterre; mais comment perpétuer une anarchie que tout le monde trahit? Edouard refuse la couronne; un nouvel anticésar, le landgrave de Misnie, la vend à Gonthier de Strauberg, celui-ci la cède à deniers comptants à Charles IV lui-même; et c'est ainsi qu'en désespoir de cause la guerre civile finit par s'effacer d'elle-même. Le génie de la seigneurie italienne subjugue et fascine le nouvel empereur; il l'admire, il le copie, il voudrait le transplanter à Prague dans la personne de Pétrarque, il l'y amène dans celle de Bartole; et, si ce n'est pas ce jurisconsulte, certes, ce sont les oracles de l'Italie qui lui dictent le grand acte de la Bulle d'or qui établit la paix, fixe le nombre des électeurs, les rend indépendants comme des seigneurs et rompt le sortilége de la guerre civile en déclarant que la majorité des voix suffira aux élections impériales, abstraction faite de l'ancienne unanimité qui créait les interrègnes et les anticésars.

D'ailleurs la Bulle d'or oublie Rome, les prétentions cosmopolites de Charlemagne; elle nationalise l'empire; Charles IV, qui vend par milliers les priviléges dans les régions lointaines, ajoute une nouvelle force aux régions centrales, et le royaume d'Ottokar, devenu le centre de l'empire, embrasse cent villes, reçoit de nouvelles lois, se divise en *cercles* qui s'appellent *de la paix* et assure la paix par l'extermination des brigands, des vieux châteaux, de tous les restes de la barbarie féodale. Afin que la justice soit impartiale, comme la nouvelle époque, l'empereur siége lui-même dans ses tribunaux jusqu'au soir, et il consacre tout l'argent qu'il retire des concessions vendues à l'Italie pour renouveler Prague, capitale de l'empire, pour l'orner de monuments, pour en multiplier les édifices et pour lui donner un nouveau rayonnement de routes, de sorte qu'on finit par l'appeler la première ville de l'Europe, après Rome et Venise. L'industrie l'anime, la richesse l'élève, l'élégance l'ennoblit, son université attire sept mille étudiants, ses reliques y font affluer cent mille visiteurs; et, entre l'université et les reliques, entre l'esprit d'une seigneurie moderne et l'idolâtrie de l'antique barbarie, les plus illustres docteurs de l'Europe, appelés à déduire leurs pensées devant un auditoire consciencieux et intelligent, sont destinés à étonner bientôt la religion de tous les peuples de l'ancien empire d'Occident.

C'est le même mouvement, sous des formes moins accentuées, dans toutes les régions germaniques. L'ordre teutonique se développe comme la seigneurie italienne : impérial, quand le pape veut le juger; pontifical, quand l'empereur veut le dominer; guelfe contre la Lithuanie, gibelin contre la Pologne; quasi-tyrannie gibeline en 1326, sous le grand maître Kniprode, il s'é-

lève, et les chevaliers, splendides comme des seigneurs, s'entourent de poëtes, de bardes, de savants et possèdent cinquante-cinq villes, vingt-huit commanderies, quarante-six couvents, huit cents cavaliers, deux mille fantassins, six mille serviteurs.

Dans les Flandres, le comte Louis de Maël, que la guerre civile détrônait, parvient à régner en 1344, en promettant à ses villes la neutralité entre la France et l'*Angleterre*, qui alimentaient l'anarchie flamande, l'une par les guelfes, l'autre par les gibelins. Après avoir égorgé six cents foulons de Gand, incorrigibles gibelins, il s'entoure de chanteurs, de trouvères, et chéri du peuple, il se développe avec le luxe et l'expansion des seigneurs en prenant Bruxelles, Louvain, Nivelles, Tilleman, Anvers.

Par un mouvement analogue, l'évêque de Liége apaise en 1336 les Awans et les *Warroux* qui s'entr'égorgeaient depuis trente-huit ans; et, en protégeant les Looz, ses parents, il réunit les deux natures de patricien et de plébéien, de guelfe et de gibelin, pour transmettre l'évêché à son neveu, en 1345, comme si Liége était désormais une seigneurie héréditaire. — A leur tour, les d'Avesnes de Hollande passent paisiblement de la tyrannie à la seigneurie, à l'imitation des Malatesta de Rimini ou des Scala de Vérone, et, au milieu d'une infinité de semblables phénomènes dont il est inutile de citer les exemples, les Suisses eux-mêmes, sans cesser d'être républicains, prennent des airs de seigneurs, comme si les plus simples des hommes n'étaient pas dispensés de faire leur offrande au dieu de la duplicité. Chez eux point de trahison, point de coups d'Etat; et qui tromperaient-ils? Ils ne forment que l'un des deux termes de la contradiction fatale de l'Italie, ce ne

sont que des citoyens, des gibelins; les concitoyens en fuite, avec Gessler, habitent les fiefs de l'Autriche; c'est là que surgissent les guelfes et leurs tyrannies; c'est en les combattant comme des étrangers d'après la maxime romaine, « contra hostem æterna auctoritas esto, » qu'ils ont répété le progrès des guerres civiles et des fureurs italiennes. Mais en 1335, leur liberté, qui ne cherchait que des amis parmi les peuples, se bornant à combattre les châtelains avec la franchise d'une secte ou d'un tyran, se transforme tout à coup sur le champ de bataille; leur fédération refuse de se livrer aux insurrections nouvelles qui l'implorent; un nouveau travail de domination remplace à l'étranger l'ancien travail de l'égalité démocratique, et rassuré par l'infaillible appui de ses alliés, chaque canton s'arrondit aux dépens des peuples et des châtelains des alentours, sans plus distinguer les guelfes des gibelins, les opprimés des oppresseurs. Ainsi, Glaris, qui remporte la victoire de Næfels, force pendant quatre siècles Wasen, la ville vaincue, à assister à la fête qui lui rappelle sa déroute. Berne achète douze villages aux barons de Brandis et à l'abbesse de Frenisberg, et fait d'autres conquêtes. Zurich l'imite, Uri prend Urseren et la Levantine, Lucerne appuyée par Schwitz, Uri et Unterwald, poursuit l'ancienne guerre contre l'Autriche en détruisant et entraînant Sempach. Mais le Tyrol, qui s'insurge contre l'Autriche et remporte la victoire de Landeck, n'obtient pas d'être agrégé à la fédération; Appenzell et Saint-Gall, révoltés contre l'abbé, doivent se contenter de la combourgeoisie, sans participer aux droits souverains des huit cantons; les communes de la Rhétie, qui repoussent l'évêque de Coire, ne reçoivent que l'alliance solitaire de Glaris; le Valais, en rebellion contre

son évêque, ne reçoit à son tour que la combourgeoisie de Berne. Et encore dans le Tyrol, à Appenzell, à Saint-Gall, dans la Rhétie, dans le Valais, à Sempach, les fédérés semblent accorder une protection dédaigneuse à des victimes de la tyrannie; ailleurs, ils appuient ouvertement les châtelains contre l'émeute des paysans; Berne rassure les seigneurs de Vallengin et de Neuchâtel en leur accordant la combourgeoisie, qu'elle étend aux seigneuries de Gruyère et de Gessenay; le seigneur de Bellinzona se fait nommer combourgeois d'Uri, ceux de Toggenbourg le deviennent de Schwitz et de Zurich. Enfin, quand toute la fédération, résumant le mouvement général, s'allie en seigneurie avec l'empereur contre l'Autriche, Berne, Zurich et Lucerne, qui gardent séparément leurs conquêtes, conservent dans leurs provinces tous les sévices de la domination autrichienne, et l'Argovie adjugée par indivis à tous les cantons, excepté Uri et Berne, loin de se voir affranchie, reçoit un bailli élu tous les deux ans alternativement dans les divers cantons et contrôlé par les commissaires annuels de la ligue. Voilà la tyrannie et la république également trahies sur le champ de bataille. Que si l'on s'écarte de ce champ pour remonter sur les hautes régions où les fédérés restent forcément l'un des deux termes de la lutte, alors on se retrouve de nouveau en république, au milieu de l'égalité la plus pure, et Glaris se rachète de son abbesse, et Zurich soumet le clergé à ses lois, immédiatement imitées par tous les cantons; et Schwitz, toujours digne d'avoir donné son nom et son esprit aux Suisses, refuse le serment de fidélité à l'empereur Robert. Enfin, le jour où les masses fédérales se heurtent à Sempach contre les bataillons de l'Autriche dirigés par le duc

Léopold, qui arrive pour s'expliquer la mystérieuse puissance de ces montagnes funestes à sa maison, chaque Suisse est un héros, chaque montagnard un Titan; Léopold reste sur le champ de bataille, sous un monceau de cadavres guelfes et gibelins, et la victoire de Sempach confirme celle déjà antique de Morgarten. Cette fois Guillaume Tell est mort, on peut lui dresser des statues, et toujours rustiques, sans architectes, sans peintres, sans théologiens, sans légistes, tous simples comme Tell, les Suisses s'assemblent, interrogent cent quatorze personnes qui ont connu le héros, qui ont vu son arc, ses flèches, sa femme, ses enfants, son adresse intrépide, son coup d'œil silencieux et infaillible, et ils lui construisent la petite chapelle qui est encore aujourd'hui le plus pauvre et le plus sublime de tous les monuments de l'Europe.

En France, la guerre civile entre la tyrannie guelfe des Valois et la liberté gibeline de Marcel, prévôt des marchands, cesse par la trahison des frères Maillard, qui accusent le prévôt de pactiser avec les nobles, et, quand il tombe en 1358, les chaperons disparaissent, la seigneurie s'efface à jamais, Charles le Mauvais, roi de la Navarre, n'est plus à redouter, et on voit la seigneurie dans la royauté quasi-guelfe de Charles V. Timide et habile, lettré, civilisé, peu jaloux de paraître sur le champ de bataille, prenant ses capitaines parmi les aventuriers, il présente tous les caractères des seigneurs qu'il copie également, et lorsqu'il recueille les manuscrits qui forment le premier noyau de la bibliothèque nationale, et lorsqu'il fonde la Bastille, la grande forteresse de l'arbitraire français. En apparence, la nouvelle monarchie manque d'expansion, et l'ancien droit protége sur le champ de bataille l'Angleterre et

l'Allemagne, ses ennemies. Mais sur son véritable terrain, celui du despotisme démocratique, de la centralisation sociale, inaugurée par Hugues Capet, la nouvelle seigneurie surpasse tous les Etats de l'Europe; elle absorbe le Dauphiné, la Bourgogne, la Normandie, la Champagne, Toulouse; elle fait table rase de toutes les anciennes constructions féodales, elle détruit à l'intérieur la tradition de l'antique suzeraineté royale, et la France reconstituée obéit à ce gouvernement unitaire que Hugues Capet avait couvé dans ses deux fiefs de Paris et d'Orléans.

L'Angleterre pourrait-elle rester en arrière de la France? pas plus que Sienne ne le pourrait de Florence; et, puisqu'à la suite de ses déchirements intérieurs elle est tombée sous la tyrannie guelfe de la régente Isabeau et de son amant Mortimer, puisque le royaume jeté en dehors de son orbite gémit autant que la France sous la domination gibeline du prévôt des marchands, ne faut-il pas qu'un traître proclame enfin l'impartialité du roi? La régente, qui règne par la terreur, tremble elle-même de la peur qu'elle inspire : en 1330, au parlement de Nottingham, elle fait fermer les portes de son palais dont elle met les clefs sous son oreiller. Mais une nuit le jeune roi Edouard III, guelfe par sa mère, et chef d'une conspiration gibeline, ouvre un souterrain à ses affidés qui lui arrivent du dehors, surprend la reine, la relégue dans un château, fait pendre son amant, et c'est ainsi que le nouveau roi fait cesser l'anarchie et règne cinquante ans pour le bonheur des Anglais. Il subjugue l'Ecosse, dont il emprisonne le roi; il envahit la France, où il remporte les victoires de Crécy et de Poitiers, faisant prisonnier Jean II; il force Charles le Sage à signer le honteux

traité de Brétigny, et l'Angleterre se développe fastueuse et chevaleresque, refusant son tribut à l'Eglise. C'est le moment des grandes batailles, des brillants exploits, des chevaliers aux habits de soie, aux longues manches, aux couleurs mi-parties; des ladies aux chevaux fougueux, aux grandes coiffures mitrées, aux broderies merveilleuses, aux robes à deux couleurs, et la liberté marche de pair avec le faste, car en 1348 le vilainage disparaît.

Comment, au milieu de tant de splendeurs hostiles, l'Ecosse humiliée pourrait-elle nous montrer une époque florissante? Elle nous montre néanmoins la pâle image de la France, la même transition de la tyrannie à la seigneurie avec Robert Bruce, et le même mouvement pénible et traînant, puisque Paris aussi souffre de l'expansion de Londres.

L'Espagne, au contraire, que nous avons laissée vers 1350, sous *Pierre* le Cruel en Castille, sous Pierre du Poignard en Aragon, sous Charles le Mauvais en Navarre, pendant que le Portugal obéissait à Pierre le Justicier, congédie ces tristes apparitions avec une assurance facile pour créer ses indispensables seigneuries. —La tyrannie castillane est trahie en 1369 par Henri de Transtamare qui poignarde Pierre le Cruel sous la tente de Bertrand Duguesclin, et aussitôt le royaume se développe impartial sous la nouvelle dynastie des Transtamare, bientôt consacrée par une série d'admirables victoires contre les Maures. — La lutte aragonaise entre la tyrannie guelfe du roi et celle toute gibeline des grands expire sous le pouvoir impartial du Justiza, l'ancien podestat d'Aragon, qui trahit don Pedro en 1348, au moment où il viole les fueros; inamovible et supérieur au roi et aux grands, il devient le vrai sei-

gneur du royaume. Tout relève de son tribunal, aucune volonté royale, aucune émeute civique ne peut plus rien dérober à sa juridiction suprême. — C'est Charles le Noble qui règne sur la Navarre, et ce nom dit assez que l'ère de Charles le Mauvais est close à jamais. — Quant au Portugal, toujours semblable à la France et à l'Écosse, moins agité que les autres États de la péninsule ibérique, il entre dans l'ère nouvelle avec Ferdinand, qui fonde la marine et fixe définitivement les confins contre la Castille qu'il ne cesse de combattre avec l'alliance de l'Aragon et des Maures de Grenade.

Les tyrannies du Danemark cessent comme celles du Portugal et des Espagnes, quand en 1347 *Gérard* de *Rendersbourg*, le héros du *Holstein*, plonge le royaume dans un tel excès de souffrances qu'un héros scandinave, interprète du sentiment général, pénètre avec cinquante conspirateurs à Renders et poignarde l'usurpateur en délivrant la patrie. Alors le roi exilé, Valdemar III, rentre dans son royaume, où il étouffe les dernières étincelles de l'incendie à force d'impartialité, en siégeant lui-même dans les tribunaux à l'imitation de l'empereur Charles IV. C'est ainsi que le torrent débordé des gibelins rentre dans son lit, la sombre anarchie des grands s'efface, l'État se réorganise, et sa géographie se reconstitue et s'achève, car le roi rachète les forts du Jutland, du Seeland et de Fionie en vendant l'excentrique Esthonie à la Suède. Son pouvoir se sent tellement affermi contre la dissolution germanique et contre les jalousies parcellaires de la ligue hanséatique, qu'étendu, arrondi, concentré, démocratisé, il imite au rebours les formes de la renaissance italienne contre la barbarie gothique et longobarde, et il prend à son tour le titre de roi de Gothie, comme si les Théodoric et les Vitigès

jadis vaincus dans le Midi, allaient renaître dans le Nord. Sa fille Marguerite faisant revivre réellement l'antique Gothie gagne la Norwége par des négociations, la Suède par le charme de la paix ; le dangereux Holstein en retournant contre cet État le procédé des menées fédérales; rien ne résiste à son expansion, ni les jalousies germaniques, ni les divisions scandinaves, ni les pirates de la Baltique[1], ni les brigands des châteaux; tout cède à l'héroïne de Copenhague, qui reçoit le nom de Sémiramis du Nord.

Pourrions-nous méconnaître la seigneurie dans cette époque de la Pologne que les historiens appellent florissante? Inaugurée en 1331 par la diète de Cherciny, elle se fixe par les *pacta conventa,* se développe sous Casimir le Grand, appelé aussi le roi des paysans; et, imitateur de tous les actes des seigneurs, ce roi reproduit les lois protectrices de la paix en favorisant le commerce; la renaissance des lettres en fondant l'université de Cracovie; l'expansion conquérante des Visconti en subjuguant la Russie Rouge et la Mazovie, et le renouvellement des arts en fortifiant soixante-dix terres, de sorte qu'on dit de lui qu'il a trouvé la Pologne en bois et qu'il l'a laissée en pierre. C'est ici encore une réorganisation géographique analogue à celle des Romains qui ressuscitent à Rome ou des Milanais qui reprennent la Gaule cisalpine, ou des Goths qui se réveillent à Copenhague après leur sommeil séculaire.— Puisque l'Allemagne se régénère et que la Pologne change ses formes, la Hongrie pourrait-elle s'oublier? Non, l'inimitié des Allemands, l'amitié des Polonais l'engagent également à fermer l'ère de ses troubles, et si Canrobert d'Anjou arrivait en tyran, à l'imitation de Charles I, conquérant de Naples, son successeur Louis Ier

le vengeur du mari de Jeanne, abolit les ordalies, fait respecter les lois et se montre savant comme les seigneurs italiens et conquérant comme ses confrères du Nord. —Enfin la seigneurie pénètre par contre-coup en Russie, où Semen le Superbe fait cesser à son tour d'épouvantables déchirements en se servant de la suzeraineté nomade des Tartares : il éteint les séditions convulsives de Novogorod, la lutte des villes guelfes de Novogorod et Moscou contre les villes gibelines de Pleskof, Twer et Volodomir ; les princes apanagés, qui lui disputaient le trône, finissent par le suivre, et son successeur Ivan Ier achève la révolution de la paix en refusant l'entrée aux commissaires tartares, qui arrivent pour marquer ses confins. Dmitri III voit les Tartares fractionnés, divisés, dans l'impossibilité de continuer leur domination suzeraine ; Dmitri IV les combat en gibelin, quoiqu'il soit guelfe contre Twer ; et fondateur du Kremlin de Moscou il lègue à ses successeurs l'espoir d'arriver à l'indépendance, car la suzeraineté des hordes n'a pas désorganisé les Russies, et sans ressusciter des morts, il n'y a qu'à rendre la liberté à des vivants.

C'est ainsi que l'Europe bouleversée, en deuil, avec ses armoiries renversées et des gouvernements à contre-sens, rentra tout à coup dans l'ordre qui lui était prédestiné par l'an mil. Les coups de main, les surprises nocturnes, les trahisons savantes, tous les drames sombres, étranges, variées et magiques dans leur résultat, toutes les scènes tragiques et bienfaisantes que nous avons montrées dans les palais de Milan, de Mantoue, de Vérone, de Pise, de Lucques, de Gênes, se répétaient à Paris, à Randers, à Nottingham, sous la tente de Bertrand du Guesclin, çà et là chez les Slaves et les Scandinaves pour transporter partout le progrès de la

seigneurie italienne, ce second consulat funeste aux suzerainetés et aux vasselages du moyen âge, qu'on ne veut plus épargner, quoique d'ailleurs refaits au double point de vue guelfe et gibelin.

Nous avons déjà vu que la seigneurie attaquait l'Eglise par le grand schisme qui séparait les deux papautés de Rome et d'Avignon; or, le grand schisme, opposant l'un à l'autre deux chefs qui représentaient deux nationalités distinctes, engageait toutes les nations à revendiquer leur indépendance. Cette rebellion se propageait rapidement, partout il n'était question que des scandales du clergé de la Babylone française, de son inique centralisation; encore un pas et la scission pouvait multiplier les hérésies; l'opposition entre les guelfes d'Avignon et les gibelins de Rome pouvait créer deux nouvelles religions. L'Église échappa au danger et reconquit son unité en trahissant ses guelfes et ses gibelins, les nominalistes et les réalistes, qui se combattaient depuis l'ère des évêques, en suivant pas à pas les révolutions italiennes. Dans le naïf enthousiasme de la science et dans l'ignorance cyclopéenne du XII[e] siècle, les docteurs s'étaient livrés à la recherche d'une sorte de pierre philosophale qui devait dissiper tous les mystères de la nature et de la révélation, alors concentrés dans les dogmes mêmes du christianisme, où Dieu, un et triple, et l'eucharistie, une et multiple, semblaient engendrer tous les genres également uns dans leur isolement intellectuel, et multiples à l'infini dans tous les individus. On s'était donc figuré que si, par un bonheur inouï, on avait pu découvrir un passage rationnel, métaphysique et bien déduit, du genre à l'individu, du même coup on aurait découvert le passage de Dieu à sa triplication dans les personnes de son essence et à sa mul-

tiplication dans les pains eucharistiques. C'était une sorte de crépuscule qui avait pénétré dans les sombres casemates de la théologie et de la superstition; c'était un premier effort, non pas pour détruire, mais pour réduire en système la docte stupidité du moyen âge, et cette tentative avait créé les Velfes et les Gebelins, les guelfes et les gibelins, les noirs et les blancs des écoles, des églises et des couvents. Roscelin avait pris fait et cause pour l'individu, déclarant la guerre aux genres et au genre suprême de Dieu, qu'il subdivisait en trois personnes distinctes. Guillaume de Champeaux lui avait opposé le genre, niant à son tour, dans l'entraînement de la discussion, jusqu'à l'existence de l'individu. Adversaire de Guillaume, Abélard avait découvert le nouveau mot d'individuation, sorte de grand balai scolastique avec lequel il pénétrait au grand galop dans le sabbat de la nature et de la religion, grâce à l'axiome nouveau et complétement faux que l'individu est dans le genre comme la partie dans le tout, comme le poignard dans le fer. Mais l'absurde avait réveillé l'attention, la curiosité, l'enthousiasme de ces bizarres docteurs qui se nourrissaient de prodiges, de reliques et de légendes, et Albert le Grand, tout en accordant au bon sens qu'Abélard se trompait, avait recommencé la recherche paradoxale de la vérité des vérités, en expliquant l'individuation par la pensée de Dieu, qui constitue l'essence des choses particulières. Saint Thomas, peu satisfait de cet énoncé, l'avait perfectionné en démontrant que la pensée de Dieu faisait les individus en tombant dans la matière signée, c'est-à-dire déterminée par le nombre qui rendait cette pensée telle chose plutôt que telle autre, ici plutôt que là; et Duns Scott ayant justement remarqué que la matière signée ne

suffisait pas à extorquer l'individu au genre, et à faire que l'homme devînt un homme ou une femme en particulier, par un dernier effort avait mis au monde l'eccéité, mot admirable, par lequel les choses les plus abstraites avaient un mouvement de contraction qui leur donnait une mine toute spéciale d'où résultait l'individuation, la solution fantasque de cet étrange problème inventé par Abélard. On ne peut plus s'imaginer avec quel acharnement les guelfes et les gibelins de la sacristie se battaient à travers toutes ces forteresses imaginaires des *flatus vocis*, du genre matériel, de l'idée divine, de la matière signée, de l'eccéité et de la contraction individuelle; c'étaient des disputes interminables transformées en batailles quelquefois réelles, où les scottistes et les thomistes s'attaquaient à travers mille barbarismes en barbara et en baroco, effroyables pédanteries qui servaient de rempart pour masquer des dissidences plus graves sur la constitution de l'Eglise, que les uns voulaient unitaire, les autres fédérale, d'autres monacale, quelques-uns bourgeoise, ceux-ci pauvre jusqu'à mourir de faim, ceux-là riche jusqu'à crever d'embonpoint. L'Eglise trahit presque tout ce mouvement en devenant classique, cicéronienne, savante, ou, si l'on veut, romaine à la manière de Cola de Rienzi, tandis qu'Occam donnait un coup de poignard à toutes les sectes scolastiques, les détruisant à jamais par le plus simple des raisonnements. « Vous avez tort, dit-il aux docteurs, de chercher comment le genre devient un individu; toutes vos déductions fictives imaginaires, depuis la matière d'Abélard jusqu'à l'eccéité de Duns Scott, traînent de chimère en chimère. Et pourquoi? parce qu'on a tort de vouloir faire l'individu, il est tout fait, il existe; jugez donc de l'in-

utilité de vos efforts pour le créer. » Devant ce raisonnement si simple qu'on le dirait adressé à des enfants par un mauvais plaisant, si nous n'étions pas habitués à prendre, malgré nous, au sérieux les choses les plus ridicules, les scottistes et les thomistes interloqués se laissèrent glisser des mains la matière signée, et la bienheureuse eccéité ; toutes ces notions, d'une commodité incomparable pour perpétuer la guerre civile, s'envolèrent et rejoignirent dans le néant les guelfes et les gibelins d'Italie. Que si la lutte subsista, comme de droit, entre métaphysiciens, elle perdit à jamais le caractère paradoxal, fiévreux, vraiment dogmatique et religieux de l'ère antérieure.

NEUVIÈME PARTIE.

LES CONDOTTIERI.

Le donne, i cavalier le armi, gli amori,
Le cortesie, le audaci imprese io canto.

ARIOSTE.

Avete denari o modo di averne? Perchè tali faccende senza soldi non si possono fare.

FRANCESCO NOVELLO.

I suoi soldati non volevano più combattere ne andare più innante se non erano pagati.

PUGLIOLA

CHAPITRE I.

LA CRISE MILITAIRE.

Mystérieuse détresse de l'Italie. — Rébellions générales des armées.—Explications fautives de Machiavel,—Des historiens —Et des mauvais logiciens,—Rectifiées par l'histoire idéale qui déduit la nouvelle crise des vices de l'ère antérieure.—Les seigneurs avaient composé leurs armées de mercenaires pour tranquilliser les habitants,—Pour désarmer les guelfes et les gibelins,—Pour se procurer l'obéissance passive à de très-bas prix, — Et des conquêtes par-dessus le marché. — Mais ils finissent par tomber en banqueroute, à la merci de la plèbe pressurée et des soldats insurgés.—Histoire des mercenaires. — Ils commencent par des entreprises désespérées. — Ils forment ensuite des républiques errantes, organisées pour le pillage,—Et transforment plus tard ces républiques en seigneuries volantes, sous la direction des condottieri,—Albéric de Barbiano et sainte Catherine de Sienne.—Les condotteri fondent sur les seigneurs.

Au milieu de leurs victoires, de temps à autre, les seigneurs pâlissaient, des défaillances momentanées interrompaient leurs succès; les soldats se révoltaient à Milan contre Galéas; en Piémont, contre la branche vassale de la maison de Savoie; ailleurs, des bandes armées erraient en dehors de la direction des seigneurs, du pape et de l'empereur; et Lucques, vendue et revendue avec d'autres villes en perdition, attestait un désordre intérieur que l'essor des seigneuries pouvait à peine dissimuler. A partir de 1378, l'an premier du grand schisme, cette anarchie nouvelle se déchaîne d'un bout à l'autre de l'Italie; les armées débordent

sur les Etats, les camps sur les villes, les capitaines sur les seigneurs; une invasion militaire, fractionnée, mobile, aveugle, impitoyable, se répand çà et là; indépendante de profession, rebelle par principe, vandalique par nécessité, elle fait trembler tout le monde, depuis le seigneur qui la soudoie ou qui l'écarte avec des présents, jusqu'au paysan qu'elle pend aux arbres, au milieu des moissons. Les scènes de désolation se succèdent coup sur coup sans interruption; des guelfes, des gibelins reparaissent au milieu des villes saccagées; des tyrans ressucitent à travers les émeutes des casernes; les villes rivales reviennent au combat, les châteaux se relèvent et tombent sous la domination des hordes armées; toutes les plaies de l'Italie se rouvrent, toutes les anarchies passées se reproduisent, confondues avec la nouvelle anarchie; la civilisation s'arrête, la littérature disparaît; personne qui remplace Dante, Pétrarque et Boccace, et nous entrons dans un chaos où les historiens se perdent et la raison s'égare. En effet, quand on fixe du regard ces trahisons et ces massacres, qu'une perfidie inouïe combine, entrelace et multiplie de mille manières, on ne sait plus comment se rendre compte des événements, ni par quelle idée s'orienter dans le labyrinthe mobile de cette inexorable Iliade. Que de sanglantes saturnales s'étendent sur de vastes régions, avec leur cortége déguenillé d'incendiaires, de sicaires et de brigands! c'est le phénomène naturel de toutes les époques de progrès. Que la littérature s'efface et que les muses prennent le deuil en silence, on le conçoit; le chaos générateur des révolutions couvre la voix des poëtes. Que le sang coule à grands flots, que des barbares intelligents, sans loi et sans préjugés, se fassent un jeu de tout le passé de la nation, on peut s'y

résigner, car tout enfantement implique une destruction. Que les délires nouveaux surpassent ceux du grand interrègne, c'est encore un signe de vitalité et d'énergie, confirmé par l'exil du vieux pape et par l'expulsion de l'antique empereur. Mais pourquoi tous les Etats recommencent-ils tout à coup leur carrière? Pourquoi les morts reviennent-ils au combat? Pourquoi les vivants tombent-ils sur le champ de bataille? Comment s'expliquer que tout soit en doute, depuis la seigneurie de Milan jusqu'au royaume de Naples? Et si tout est remis en doute, si les Etats subissent une révision, une sorte de jugement universel, d'après quelle loi sont-ils jugés?

Ce n'est pas que les chroniques soient obscures ou les événements problématiques : l'érudition de cette époque ne saurait être plus claire, plus riche, plus brillante; les faits succèdent aux faits sans lacunes, sans mystères, sans confusion; on connaît une à une à n'en pas douter les aventures des Morial, des Hakwood, des Carmagnola, des Sforza, des Braccio, les péripéties des seigneurs de Milan, de Rimini, de Forli ou de Faenza; mais on croirait lire le *Roland Furieux*, où les personnages, les armées, les capitaines, les rois, les paladins courent de Paris à Edimbourg, à Tunis, à Trébizonde et dans toutes les régions du monde, créant et détruisant les royaumes au milieu de tournois insensés et de catastrophes imaginaires. Pourquoi des seigneurs surgissent-ils, tandis que d'autres périssent? D'après quels principes, ici, des capitaines se substituent aux seigneurs; là, les seigneurs étouffent les capitaines? Comment s'expliquer ces défaites soudaines, ces victoires miraculeuses, ces Etats improvisés et détruits en quelques mois à coups de lance?

Par l'absence d'armées nationales, répond Machiavel, navré de ne voir que des Césars d'emprunt et des Brutus de comédie, au milieu de personnages faibles, mobiles, fiévreux, aux prétentions romaines, aux roueries de Maccus; et il s'emporte contre Florence qui chassait ses blancs, seuls dépositaires des anciennes traditions militaires auxquelles on pouvait recommander la stabilité des Etats. Mais la seigneurie des Visconti n'était pas moins désarmée, bien que gibeline et sans familles proscrites : si les uns chassaient les blancs, les autres, au contraire, chassaient les noirs, et rien n'empêchait de refaire l'armée, si la raison du désarmement général n'eût été dans la raison même des révolutions italiennes. Eh quoi! après avoir traversé tant de vicissitudes, à la tête de tous les peuples, cette dernière vicissitude, qui est la plus brillante, sera un embarras, un déclin, un malheur accidentel? L'Italie n'arrivera pas au dernier relai, faute de quelques chevaux? Elle préfèrera sa propre perte au souci de polir ses armes, de dresser ses soldats, de congédier ses mercenaires? Et d'où lui viendrait donc cette folle horreur pour les traditions guerrières qui protégent toutes les nations? De son clergé, poursuit Machiavel, de l Eglise, qui prêche le ciel jusqu'à faire oublier la terre; et pour l'avoir écoutée, les Italiens, amollis par une religion d'humilité et d'abjection, ont fini par mépriser le monde et par tomber volontairement avilis dans un abîme de faiblesse. Mais ces mercenaires allemands, provençaux ou bretons, qui envahissaient l'Italie, étaient-ils des païens? Que dis-je? n'étaient-ils pas enfin expulsés par des brigands indigènes, dignes des temps des gladiateurs romains? Pour croire au secrétaire de Florence, il faudrait oublier les Florentins, les Siennois, les Forlivois, les Fayen-

tins, si éveillés sur leurs propres intérêts, la Romagne, intarissable pépinière de capitaines, Rome, toujours insurgée contre les papes adorés à genoux par les rois armés de l'Europe, toutes les révolutions d'Italie, qui se réduisent à une guerre contre l'Église, et les Visconti, dernièrement chefs de cette guerre, où ils ne cessaient de combattre les armées des légats et les croisades pontificales.

D'autres accusent l'ancien empire romain d'avoir introduit l'habitude de soudoyer des troupes étrangères, et les seigneurs italiens d'avoir copié cette corruption des Césars pour démoraliser plus facilement les citoyens et violer impunément tous les droits. En rappelant les crimes des Scala ou des Visconti, la plume glisse toute seule à l'attaque, et la seigneurie, œuvre d'un coup d'État, qui renverse le grand conseil, le sénat et toutes les tribunes, ne doit-elle pas ôter les armes à la population qu'on suppose frémissante? Voilà le seigneur à la merci des mercenaires, et, par une juste punition, accablé par ceux mêmes qu'il appelait pour écraser les citoyens. Comment douter désormais de la Providence qui distribue les peines et les récompenses avec une si sage mesure? Comment ne pas s'attendrir, en voyant les princes que conseille une politique perfide tomber dans un abîme de malheurs auxquels personne ne peut plus les arracher? Malheureusement, par un si vertueux mouvement de rhétorique, ce sont les républiques qui se désarment le plus; de parfaits vauriens composent seuls leurs armées : c'est un principe chez elles de se méfier des capitaines et des soldats citoyens; et si on veut lire un code complet de maximes les plus honteuses mises en action, c'est à Florence qu'il faut le chercher plutôt qu'à Milan. Que si, au contraire,

on cherche les dernières tentatives pour armer les citoyens, on les voit chez les tyrans, chez des hommes couverts de crimes. Sur trois mille et neuf cents sol-soldats, Uguccione de la Fagginola gardait encore deux mille citoyens, Castruccio Castracani armait ses sujets, Ecelino de Romano donnait des piques jusqu'à ses ennemis, pour multiplier les troupes indigènes.

Le cercle vicieux est une figure si attrayante et si complète dans son évolution qu'on pourrait se laisser entraîner à expliquer les mercenaires par les mercenaires eux-mêmes. Mais dire que le congédiement de quelques armées impériales a mis en mouvement le premier noyau d'une avalanche d'aventuriers; ajouter que ces hordes indisciplinées ont exercé une influence mille fois plus grande que celle du pape et de l'empereur; dénombrer les Provençaux, les Bretons, les Allemands, venus les uns après les autres pour grossir les hordes primitives des mercenaires; suivre les guelfes, les gibelins, qui tombent désespérés au milieu de ces hordes pour vivre d'aventures après avoir vécu de haines civiles; tracer la biographie des cent capitaines qui surgissent et qui disposent les uns momentanément, les autres pour toujours, des seigneurs; dévider un à un les innombrables fils de cet écheveau militaire où le même homme est un jour dans la misère à Venise, l'autre jour dans les splendeurs à Naples, une autrefois prince dans une ville de la Romagne, qu'il perd peut-être le lendemain pour devenir maître d'un État en Lombardie; en un mot, nous le répétons, connaître les faits, ce n'est ni en connaître les causes, ni les dominer. La confusion des chroniqueurs, des historiens et des politiques est telle que nous sommes forcés d'invoquer une dernière fois la déduction idéale des époques ita-

liennes, arriver enfin à l'époque proprement dite moderne.

Oui, les seigneurs ont désarmé l'Italie, leur trahison eût été inutile, si elle n'avait fait tomber les armes des mains aux guelfes et aux gibelins; ils n'eussent été ni les rois de la paix intérieure, ni les chefs de l'indifférence, de la prospérité, du béotisme et de la richesse, ni les fondateurs d'une nouvelle société en dehors de toutes les guerres du moyen âge. Loin d'être forcé, le désarmement était spontané, enthousiaste, universel; le seigneur s'en servait pour s'arracher aux surprises, aux ondulations, aux vicissitudes de l'ère antérieure; les hommes de la campagne, pour se livrer à l'agriculture, en maudissant les partisans qui relevaient sans cesse les châteaux; les habitants des villes, pour s'absorber dans les travaux de l'industrie et mettre terme à des patrouilles qui les exténuaient au milieu des batailles civiques, et à un service désormais impossible dans des guerres où les confins de la seigneurie s'élargissant sans cesse réclamaient des troupes mobiles et vénales. On avait toujours détesté le soldat; tout le système militaire du moyen âge, fatalement identifié avec la tradition royale, avait inspiré une horreur insurmontable; on l'avait combattu dans la milice longobarde de Didier avec le secours des Franks, dans la milice mêlée de Franks et de Longobards avec des Hongrois que Béranger Ier et ses successeurs soudoyaient contre les grands, tandis qu'ils accordaient des armes et des remparts aux citoyens, dans les Hongrois eux-mêmes, avec Othon Ier, qui renversait à jamais ce royaume dont le roi odieux, la capitale antipathique, l'unité accablante et les troupes étrangères rappelaient

continuellement la funeste invasion d'Alboin. Dans toutes les batailles postérieures à la chute du royaume, les citoyens n'avaient jamais eu d'autres ennemis que les fils des Longobards, des Franks, des royalistes, en d'autres termes, des soldats de père en fils, des sabreurs traditionnellement dressés à chasser les hommes, des cavaliers foulant aux pieds les moissons, en un mot des ravageurs dont les mœurs dures et malfaisantes tendaient à faire revivre le royaume avec le secours même du pape et de l'empereur, tournés contre les peuples. Pourquoi les citoyens s'étaient-ils groupés autour des évêques contre les comtes des villes? Parce que c'étaient des généraux, des capitaines, des militaires; et on avait poursuivi le combat contre les évêques imposés, parce qu'ils ressemblaient aux comtes, contre les villes militaires, parce qu'elles rappelaient la force de la soldatesque royale, contre les châteaux, parce que c'étaient des casernes royalistes en plein champ, contre les concitoyens, parce que dans la ville ils avaient construit des casernes et non pas des maisons, contre les gibelins dans les villes romaines, et les guelfes dans les villes militaires, parce que, sous d'autres noms, avec d'autres formes, ils constituaient des sociétés féodales militaires, disciplinées, armées comme les milices du royaume. Le grand arbre du royaume, dévoré par l'incendie italien, avait toujours des racines qui multipliaient ses rejetons autour des deux pouvoirs; une affreuse végétation de ronces, d'orties, d'épines, enveloppait les citoyens, les laboureurs, les ouvriers, les artistes, placés dans l'impossibilité d'avancer d'un pas sans frapper de la hache sur cet être mécanique et terrible qu'on a dit le pendant du bourreau, et que nous avons déjà vu indistinctement désigné dans les chroni-

ques italiennes sous les noms de masnadiero, ribaldo, fedele, milite : synonymes dont le sens se traduit également par : militaire et canaille. Dans les guerres entre les villes rivales ou entre les sociétés guelfes et gibelines, quand on refusait quartier ou que l'on soumettait les prisonniers à d'horribles tortures, c'était encore la rage contre le soldat qui transportait les combattants, en sorte que pour détruire les derniers restes de la tradition militaire, les batailles de la révolution italienne étaient mille fois plus dangereuses et plus cruelles que toutes les autres batailles de l'Europe, où le combat n'était pas livré contre les dieux mêmes de la guerre. Qu'on juge du ravissement, du bonheur, avec lequel on accueillit la bonne nouvelle que le chef de l'État, traître aux guelfes et aux gibelins, trahissait aussi toutes les anciennes lois de l'honneur féodal, déclarait qu'il n'y aurait plus de soldats, si ce n'est de parfaits vauriens pris en dehors de la société, soudoyés à la tâche suivant les besoins et congédiés au plus vite à l'expiration de la guerre ! Les consuls, les podestats, les capitaines du peuple, les républicains, les sectaires en combattant par de furieuses colères les traditions guerrières n'avaient fait qu'en exagérer les désastres ; et le seigneur, de son faux sourire, de son regard oblique, faisait disparaître non-seulement l'anarchie et la guerre, mais le métier des armes, la crainte des guerres, les appréhensions les plus lointaines, la corvée militaire, le « seguimento » ou, comme on dirait aujourd'hui la conscription. L'âge d'or commençait, les Italiens faisaient leurs adieux à tous les soucis du vieux monde ; ils entraient de par la perfidie dans une ère anacréontique ; à tout homme qui leur parlerait de l'empereur, ils pouvaient répondre : C'est l'affaire de notre seigneur,

et quant au pape et à l'Église, c'était le cas de dire : *Edamus et bibamus !*

Aussi le chroniqueur de Milan, Azario, place le désarmement parmi les meilleures lois dues à la prévoyance des Visconti. « La cinquième loi fut, dit-il, que le peu« ple n'irait plus à la guerre, mais resterait chez lui « occupé de ses propres travaux, » loi trop méconnue, ajoute-t-il, « quod hactenus male fuit servatum, » loi aussi nécessaire que celle qui gouverne l'ordre des saisons, désormais rétabli par l'avénement des seigneurs. « Car, poursuit-il, tous les ans et spécialement au temps « des récoltes et des vendanges, quand les rois ont l'ha« bitude de combattre, les peuples, en abandonnant « leurs travaux, se ruinaient pour assiéger des villes, « et il en résultait d'innombrables dommages, d'au« tant plus qu'on n'était pas habitué au maniement des « armes. » Un impôt sur l'argent et sur le sel remplaça la corvée militaire. Pavie qui comptait jadis trois mille cavaliers, en 1315 n'en avait plus que soixante. Le vénérable carroccio pourrissait dans un coin comme une relique sur le point de tomber dans les ordures; les corporations des arts et métiers ne portaient plus leurs drapeaux que dans les fêtes du carnaval. Les villes libres : Gênes, Florence, Pérouse, Bologne, s'empressaient d'imiter les seigneurs, de crainte de rester en arrière, au milieu des ruines de leur industrie, avec des troupes de partisans et des capitaines citoyens qui se seraient emparé de la république à la première victoire qu'ils auraient attribuée à leur génie, ou à la première défaite qu'ils auraient imputée à l'incapacité des chefs républicains et aux divisions des chambres et du sénat. En 1358, Sienne prend à sa solde le comte Conrad Lando, de Souabe; à peu près à la même épo-

que, Pise, Pérouse, Gênes, soldent d'autres aventuriers. Florence remplace, en 1351, le service militaire par un impôt sur la campagne, d'après Villani, « con sommo « benefizio del comune ». Plus tard, les conseils de Gino Capponi à son fils montrent également la nécessité des mercenaires et la couardise de la république, qui se trouve dans l'impossibilité d'imiter les seigneurs. Gino recommande de se garder des grandes milices, des frais excessifs, des capitaines citoyens, des voisins, même des batailles décisives et des gros siéges; et tandis que le républicain tremble et pâlit comme un tyran devant le citoyen, devant le voisin, devant les vastes remparts et devant les grands capitaines, Milan, Rimini, Urbin, Ravenne, Vérone, Padoue se livrent hardiment à la guerre au moyen des mercenaires dont elles se servent avec assurance comme d'une chose de leur invention.

La substitution des aventuriers aux citoyens ne présentait d'ailleurs aucune difficulté. Partout, quand il s'agit d'acheter des hommes, il ne s'agit que de pouvoir y mettre le prix, car rien ne se dérobe à la loi fatale de l'offre et de la demande, et si on veut des soldats, des capitaines, des généraux, pourvu que la bourse soit garnie, dans tous les pays, à toutes les époques, sous toutes les civilisations, on verra paraître ceux qui s'offrent à la vie et à la mort, sous serment, à juste prix, jusqu'à l'expiration d'une période déterminée. Pour ne pas échouer, on n'a qu'à éviter la maladresse de Satan qui offrait à Jésus la misérable récompense des royaumes de la terre, tandis que Dieu le Père offrait le royaume du ciel, infiniment supérieur aux biens de ce monde. Dès que les seigneurs demandèrent des troupes, l'offre surpassa d'emblée la demande;

des Français, des Allemands, des Anglais, des Espagnols affluèrent sur le marché, à tel point que jamais on n'avait vu un plus grand nombre d'hommes prêts à se casser le cou à des prix plus modérés. Des armées entières tendaient la main aux seigneurs; des capitaines de premier ordre se donnaient presque pour rien. En jetant une faible amorce à ces mendiants armés, les seigneurs faisaient des conquêtes et détruisaient les misérables républiques qui les entouraient. Sans tirer l'épée, sans voir le champ de bataille, dans leur cabinet, ils disposaient de la paix, de la guerre; la victoire et l'honneur obéissaient aux lois de l'argent; des héros, pour le courage, marchaient au gré des hommes les plus étrangers aux combats; les hasards des batailles s'effaçaient domptés par la science nouvelle de l'intrigue combinée avec les calculs de la finance.

Par contre-coup, puisqu'on achète les hommes et les exploits de la guerre, les guelfes, les gibelins, les blancs, les noirs, les républicains, les tyrans, tous les éléments politiques deviennent des objets de commerce : tout se vend, tout s'achète, l'État que l'on protége pour mieux le confisquer comme celui que l'on subjugue parce qu'on a fini de le protéger. Veut-on prendre Sienne ou Arezzo ; il suffit de connaître le nombre de casques (*barbute*) que l'on doit envoyer pour les secourir ou les combattre. Le prix du casque est fixé : tant de florins, tant de casques; et l'argent déboursé, les mannequins partent tout seuls, frappent un nombre de coups déterminés, et s'ils manquent le but, la faute est au seigneur qui s'est trompé de calcul. S'il avait bien évalué les forces, s'il avait mieux su les traduire en chiffres, en casques et en florins, s'il ne s'était pas mépris en évaluant un gibelin d'Agobbio au même prix qu'un gibe-

lin de Gènes ou d'Urbin, s'il avait tenu compte des nuances, des gradations, des petites perturbations oscillatoires produites par le passage des diverses comètes à travers le système italien, s'il avait mieux exploré l'échiquier, mieux donné ses ordres, son argent aurait porté coup même contre le pape et les croisés. Le cabinet de chaque seigneur devient un tapis vert; les révolutions et les contre-révolutions tiennent au fil du grand jeu qui dirige les armées; la fortune en ne protégeant que les habiles excite en même temps la cupidité et le génie de tous les chefs italiens; à chaque mise ils demandent une ville, à chaque perte ils doublent le jeu; en pariant avec eux la lune perdrait ses quarts; point de limites à leur martingale effrénée.

Cependant après avoir perdu la mise, doublé, quadruplé les impôts, épuisé la ressource de l'emprunt, traîné de guerre en guerre, de conquête en conquête les uns contre les autres, les seigneurs arrivent aux extorsions, à l'impuissance, à l'impossible, et le gouffre de la révolution sociale s'ouvre sous leurs pas; l'aveugle démon de la misère déchaîne les masses contre eux. Dans les seigneuries quasi-guelfes, il traîne sur la scène les gibelins; dans celles quasi-gibelines, il ressuscite les guelfes; des fantômes de républiques paraissent çà et là pour proclamer la banqueroute des dynasties; des bimanes que toutes les révolutions antérieures avaient oubliés, des êtres déguenillés et faméliques surgissent du fond des multitudes; l'État se dissout, les provinces s'insurgent, les petites villes, les simples villages font paraître contemporainement les diverses époques des consuls, du podestat, des deux sectes et des tyrans, pas un château endormi depuis des siècles que les spasmes de la misère ne réveillent

à demi et ne remplissent des apparitions du passé.

Mais au moment où l'œuvre de la seigneurie semble perdue au milieu du désarroi universel, la révolution de la misère, imperceptible à l'œil ébloui des guelfes, des gibelins, des républicains et des chefs détrônés, reconstitue toute seule le gouvernement sur une base plus vaste, plus sûre, plus humaine et surtout plus naturelle, en détruisant la fausse milice auparavant foudroyée. La folie des conquêtes, les ambitions unitaires, la fougue du jeu, la provocation téméraire et incessante à la fortune subissent l'épreuve d'une liquidation générale de toutes les illusions; on pèse à une même balance les guelfes, les gibelins, les villes, les villages, l'entrée, la sortie des produits, les impôts, les arriérés, toutes les valeurs, toutes les passivités de la gloire, et l'anarchie, en apparence la plus aveugle dans ses bonds, donne à chaque seigneurie son rayon naturel, proportionné au poids de la capitale, et à l'Italie une fédération régulière, civilisée, réunissant les villes romaines les plus importantes, où l'essor des révolutions a été continu depuis l'ère des évêques jusqu'à celle des seigneurs.

Telle est cette révolution que nous appellerons plébéienne, parce qu'elle jaillit sous l'étreinte de la misère, révolution que le faux éclat des capitaines, des guerriers et des chefs nomades de l'Italie militaire cache sous une avalanche brillante de plumes, de cuirasses, de boucliers s'entre-choquant d'un bout à l'autre de la Péninsule et se jouant de tous les États républicains ou monarchiques, guelfes ou gibelins, légitimes ou improvisés, réactionnaires ou en révolution. Mais les gueux règnent; ils trônent au milieu des émeutes, des batailles, des incendies; ils dirigent tous les événements.

Si vous demandez au bourgeois, au sectaire, au tribun, au seigneur, quelle est la puissance redoutée, partout on répond qu'on a peur des gueux; et les capitaines, en apparence maîtres de cette crise, n'y jouent qu'un rôle passif; les plus heureux, les plus grands parmi eux interprètent la révolution en esclaves prompts, intelligents, se précipitant comme des marchandises vivantes là où la loi de l'offre et de la demande les appelle, tantôt dans le camp du vieux seigneur, tantôt dans celui de l'émeute quand elle devient souveraine: citoyens au moment de la république, insurgés dans les provinces où des populations de revenants s'attachent à leurs pas, assez souvent prédestinés à siéger sur le trône vide d'une dynastie incapable d'admettre la nouvelle révolution, ils restent toujours les instruments de ces plébéiens qu'il leur est défendu de tromper. Quel que soit le drame extérieur des personnes, les attentes, les craintes, les illusions qu'il crée se développent invariablement à travers les trois actes de la rébellion plébéienne, de la république ou d'une liberté qui détruit la seigneurie en banqueroute, et d'un dénoûment définitif où la monarchie reparaît régénérée par des seigneurs qui renoncent à ce formidable jeu de la guerre à outrance avec des bras détachés de leur corps.

Cette vérité comprise, l'histoire de l'Italie militaire, qui vit dans les camps, n'offre plus que l'image de l'Italie politique des seigneurs; ses vicissitudes n'en sont plus que le reflet, ses soldats nomades suivent pas à pas les phases et les crises des peuples comme les corbeaux sur la piste des armées dont ils flairent les carnages. Avant l'ère des seigneurs, les mercenaires ne formaient que des brigades obscures à la solde de quelques

tyrans et organisées à l'imitation des corporations des arts et métiers; leur mouvement ne comptait pas encore dans l'histoire. Quand les seigneuries se dessinaient sous Henry VII, le nombre des aventuriers augmentait, les Allemands même de l'armée impériale passaient au service des chefs italiens; et, en 1322, les Visconti n'avaient plus dans leur camp que des Allemands et des étrangers inaccessibles aux séductions guelfes et gibelines. Bientôt, en se multipliant, les seigneurs se disputaient les soldats disponibles, et ces ouvriers de la mort qui affluaient de l'étranger comprenaient mieux le prix qu'on devait attacher à leur qualité d'étrangers, d'automates sans passions de combattants sans idées, de journaliers à l'obéissance passive, qu'on pouvait congédier en un clin d'œil, et ils fraternisaient entre eux comme les marchands à la foire, ou comme les gladiateurs dans le cirque. Ils songeaient au lendemain de la bataille, aux jours de chômage, aux garanties du salaire, surtout à se donner des chefs qui pussent les diriger, les représenter, les éclairer au milieu du labyrinthe italien. Sans chefs, ils se voyaient faibles devant l'ennemi au moment du combat, exposés à l'ingratitude des seigneurs au moment de la victoire; leur vie, menacée par la guerre, l'était encore plus par la paix où loin de tenir les marchés stipulés, personne ne se faisait scrupule de courir sus à des meurtriers sans emploi.

C'est en poussant des hurlements que ces pauvres loups affamés cherchent des hommes qui marchent à la tête de leurs hordes. Vers la fin de 1322, cinq connétables à la solde de Florence prennent pour chefs les Toloméi expulsés de Sienne, entraînent avec eux des soldats d'Arezzo et d'Orvieto et forment la «compagnia» de cinq cents chevaliers et d'un plus grand nombre de fantassins. Mais

cette masse, plutôt fourvoyée que guidée par les passions guelfes des Toloméi, s'abat sur Turrita et Asinalunga pour se voir isolée et ensuite dispersée par la famine. D'autres troupes, désertant les Visconti, proclament Henry de Flandre et encore en pure perte. Nous avons vu, en 1329, les Allemands de Louis de Bavière insurgés faute de paye, et campés au Cerruglio, et nous avons dit qu'ils s'emparaient de Marc Visconti envoyé chez eux pour les ramener, qu'ils l'acclamaient leur capitaine et que soudain cette masse éclairée par une lueur d'intelligence prenait Lucques et la vendait au plus offrant. Cependant, Marc leur glisse des mains pour obéir à son étoile; ils retombent dans les ténèbres; et quand, en 1339, la guerre entre la seigneurie de Vérone et les deux républiques de Florence et de Venise finit, une foule d'aventuriers suisses, allemands et hongrois, plongés tout à coup dans la détresse de la paix, gémissent et les deux camps opposés fraternisent pour former la compagnie de Saint-Georges, à la suite d'un nouveau chef, Lodrisio Visconti, qui leur promet le sac de Milan. Nouvelle déception : au lieu de répéter l'exploit de Lucques à Milan, ils trouvent leur tombeau dans la plaine de Parabiago. Des partisans comme les Toloméi, des maladroits comme le comte de Flandre, des hommes qui avaient des partis pris, des accointances établies, des ambitions personnelles et locales, comme les deux Visconti, ne pouvaient avoir le flair, le tact, la cupide indifférence, la mobilité marchande et athée des hordes militaires, et, ayant un abri en dehors du camp, ils les trahissaient même sans le vouloir.

Forcés de se replier sur eux-mêmes et de chercher un homme au milieu d'eux, ils reparaissent, en 1342, au nombre de trente mille casques, absorbant les débris de

la compagnie de Saint-Georges et constitués en république mobile sous la direction de Guarnier, duc d'Urslingen, qui joue le rôle d'un potestat militaire. Les lois qui règlent la tenue, les mœurs, les droits, la faible hiérarchie de cette ville errante, l'ordre qui règne dans le camp, le partage du butin fixé d'avance et considéré comme le but suprême de l'association, la sagesse de Guarnier, l'admirable intelligence avec laquelle il mêle l'avidité au courage, la bravoure à la spéculation et la comptabilité au pillage, sa connaissance des plans, des mystères, des espérances, des craintes de la politique italienne, tout concourt à donner aux mercenaires un essor corrélatif à celui des seigneurs. En apparence, personne ne les guide, personne ne les soudoie, personne ne les avoue, mais ils arrivent sous le ciel limpide de la Toscane et de la Romagne en soldats de l'impartialité italienne, secrètement payés par Milan, Padoue, Parme, Césène et Forli; le sac et la corde à la main, ils propagent l'épouvante au milieu des républiques attardées, des villes naguère dans la croisade, de ces guelfes, de ces gibelins, d'un autre temps, entourés de saints, de madones, d'emblèmes religieux, et leur capitaine porte sur sa poitrine une plaque d'argent avec l'inscription : « Guarnier d'Urslingen, ennemi de « Dieu, de toute piété et de toute miséricorde. » La compagnie devait s'abattre sur les Malatesta de Rimini, soldats du pape contre tous leurs voisins, mais ce sont des seigneurs; et les mercenaires, ici apaisés par une rançon, éclatent contre Sienne, Pérouse et la campagne de Bologne, Modène et Reggio où la soldatesque, cruelle par calcul, dévaste les moissons, pend les paysans aux arbres, torture les riches pour découvrir leurs trésors cachés, viole les jeunes filles et se fait un jeu de

la douleur des femmes, comme pour voir ce qui reste de vitalité au fond de ces villes attardées. C'est ainsi que les seigneurs, le masque au visage, déchaînent l'impiété et la dévastation, dirigeant impassibles une guerre muette et atroce que, le but atteint, ils suspendent au congrès de Ferrare, et méritent de la sorte en apparence l'éloge de leurs propres ennemis par leur entremise délivrés du fléau de l'invasion. Guarnier continue au midi sa promenade militaire, combattant pour et contre les gibelins dans le royaume de Naples; de retour en Romagne, il lutte de nouveau pour et contre le pape; et la discorde, qui nourrissait ce monstre dans ces régions agitées, propageait de toutes les manières la conquête unitaire des Visconti. Bientôt Conrad Lupo, le comte Lando, à la tête d'une foule de vagabonds ramassés dans toutes les contrées de l'Europe, surtout en Hongrie et en Provence, copient le duc d'Urslingen. Devenus imitateurs des usages de la cavalerie hongroise, les mercenaires montent à cheval, et un nouveau capitaine, fra Morial, paraît en Lycurgue de ces hommes sans patrie. Il leur apprend à voler avec méthode, à piller avec honneur, à assassiner avec religion; son camp de gens sans aveu surpasse pour l'ordre et l'innocence des mœurs les républiques les plus pures; la justice la plus douce préside à la distribution des lots, des fonctions, des grades, des décorations, des peines, des récompenses: les notaires, les chevaliers, les chefs enregistrent consciencieusement tous les objets volés, les marchands peuvent approcher sans crainte, car le vol se marie avec la vente comme l'industrie avec le commerce. Le beau sexe, respecté, enrégimenté et discipliné, reçoit la mission homérique de blanchir le linge et de moudre le grain. Le législateur de cette Cour des miracles y avait trans-

porté toute l'ardeur pieuse de son âme : moine d'origine, prieur de l'ordre de Jérusalem, brigand audacieux dans les guerres civiles de Naples, capitaine habile, moissonneur de rançons en Toscane, ce Provençal combattait longtemps pour et contre le pape dans la Romagne, jusqu'à ce qu'un jour, indigné à Rome contre la crédulité de ses frères qui le ruinaient en prêtant son argent à la réaction de Cola de Rienzi, sa colère domestique étant dénoncée par une servante qu'il maltraitait, il fut soudainement garrotté, torturé et condamné à perdre sa tête sur l'échafaud. Ses derniers moments furent dignes de lui : « J'ai voulu vivre en chevalier, dit-il, j'ai rançonné des villes, j'ai remporté des victoires, et je meurs heureux sur cette terre où Pierre et Paul ont subi leur martyre. » Annichino Bongarten, Albert Sterz, d'autres répètent avec des variantes romanesques l'histoire de fra Morial; un fils du comte Lando brûle deux mille maisons dans le territoire de Pise et de Sienne; mais Hawkwood surpasse tous ses contemporains avec des Anglais qu'il amène à sa suite. Sage et terrible, exact dans ses entreprises foudroyantes, ne bougeant jamais sans faire trembler la terre sous ses pas, ne frappant jamais sans léguer à l'histoire des souvenirs éternels, on le voit mêlé à toutes les tragédies pendant la lutte de Milan contre la réaction impériale et pontificale de Charles IV et d'Avignon. Quand Agnello s'improvise tyran de Pise au nom de la Vierge qui l'a visitée, dit-il, pendant la nuit, c'est l'ombre d'Hawkwood que les républicains atterrés voient derrière le tyran; quand les Visconti étendent la main sur Florence et jettent l'épouvante à Rome, c'est l'épée de ce capitaine qui déblaye la route et disperse les résistances; quand

les Visconti retournent Florence contre l'Église, c'est lui qui fait révolter en dix jours quatre-vingts villes et châteaux contre le pape, en détruisant ainsi toute la restauration d'Albornoz. Plus tard, l'Église le prend à sa solde, et alors on frémit; la forfanterie organisée de Morial, les bandits armés qui torturaient les femmes dans la Romagne, le duc d'Urslingen qui se disait l'ennemi de Dieu et de l'humanité se trouvaient excusés dès qu'on les comparait à cette épée trempée au feu de la révolution et ramassée au hasard par le démon de l'Église. Faenza ensanglantée par une saturnale de mercenaires, Césène ravagée, encombrée de cadavres et complétement désertée, justifiaient tout à coup pour toujours les plus noires perfidies, les plus cruels méfaits des seigneurs pour abattre le pape d'Avignon. Au reste, si le chroniqueur de Rome disait que Morial était un nouveau Jules-César, Hawkwood respecté comme un prince, enrichi par la république de Florence qui lui donnait des terres, gendre de Bernabos Visconti, qui lui accordait l'une de ses filles, mourait dans son lit à Florence, et on voit encore aujourd'hui le monument qui lui était dressé aux frais de la république dans l'église de Santa-Croce; le sang de Césène, involontairement répandu, ne tachait que la tiare pontificale.

Jusqu'ici les mercenaires se glissaient à travers les États comme un désordre obscur qui troublait les lois morales beaucoup plus que les lois politiques; le jour du grand schisme, la détresse saisit à bras le corps tous les gibelins, les force à descendre dans la rue à Florence, à Gênes, à Pérouse; un mécontentement sourd fait présager l'ouragan aux seigneurs les mieux rassurés, le moment de l'épreuve approche pour toutes

les familles régnantes, et tout à coup les mercenaires se détachent des seigneurs, parlent l'italien, s'organisent plus libres, plus indépendants, mille fois mieux équipés; de nouveaux chefs les dirigent sans aucune préférence, ni guelfe, ni gibeline, ni républicaine, ni princière, ni pontificale, ni impériale; les camps errent d'après la loi d'une neutralité géométrique, étrangère à tout principe y compris même celui de l'impiété professée par le duc d'Urslingen. Pourquoi s'engager? Et pour qui? Les plébéiens ne sont-ils pas insurgés? Ne demandent-ils pas de nouveaux chefs? Ne proclament-ils pas des républiques? Un enthousiasme sardonique ne couronne-t-il pas de roses les nouveaux républicains comme des victimes que l'on conduit à l'autel pour les sacrifier dans une saturnale du lendemain? Pourquoi donc la forfanterie militaire ne deviendrait-elle pas nationale? Comment les capitaines refuseraient-ils leur épée à la république et ensuite à l'émeute contre la république? Dès que la multitude demande des chefs, les vauriens peuvent se mettre sur les rangs, elle idolâtre les soldats: plus de Hongrois, de Provençaux ou de Bretons; les Italiens eux-mêmes veulent se vendre à l'Italie, une foule de naturels troquent de l'or contre le fer, et les mercenaires disparaissent pour céder la place au condottiere, ce type incomparable de l'effronterie politique et militaire.

Ce n'est pas que le condottiere se présente pour prendre part, de propos délibéré, à la révolution démocratique et sociale, ou que le jour même de son apparition, justement deux ans après le grand schisme, en 1380, il discerne nettement son rôle et son avenir flottant d'ailleurs entre le trône et la potence, ou qu'il se doute de cette puissance aveugle de la multitude, qu'on appelle

la logique des partis, lorsqu'on parvient à la traduire en chiffres comme la pesanteur de la matière. Les simples mercenaires encombrent encore la Romagne et la Toscane où ils s'attendent à continuer paisiblement leur œuvre de mort; personne ne soupçonne encore un avenir dans ces éclats foudroyants qui jettent à la tête des Etats les hommes les plus légers; les seigneurs se croient très-supérieurs au danger et s'en fient à leur sagesse éprouvée; les républiques du centre de l'Italie et de la Toscane ne se préoccupent que de détruire les mercenaires étrangers pour se délivrer de la crainte mortelle que leur inspire l'argent de Milan. Le pape Urbain VI, chef de cette entreprise honnêtement rétrograde, engage un jeune châtelain, Albéric de Barbiano, à détruire les Anglais et les étrangers qui dévastent les Etats romains : une foule de villes le désignent comme le chef futur de cette héroïque libération. Sienne, toujours poétique dans ses tournures militaires, l'encourage du geste au combat; sa bienheureuse vierge Catherine, un ange de candeur et d'exaltation séraphique, adorable fille qui lisait l'office avec Jésus-Christ son époux et qui voyait son Dieu bien-aimé dans tout plébéien, dans tout malheureux qui lui tendait la main, le pousse sur le champ de bataille : « Si vous mourez, lui dit-elle, vous gagnez la vie éter-« nelle, et vous arrivez dans une région supérieure à « toutes les vicissitudes; si vous vivez, vous vous serez « offert volontairement à Dieu, et vous pourrez tenir « votre bien en conscience. » Puis dépassant dans un élan fatidique les limites fatales de sa propre prévision : « Maintenant, ajoutait-elle, le jour de nouveaux martyrs « arrive : *è il tempo di martiri novelli.* » Qui sait? peut-être que la misère de tous grondait dans son sein contre

l'iniquité universelle. Le jeune châtelain promet de délivrer l'Italie des barbares; la bataille qu'il livre à Marino répond à l'attente générale, les étrangers qu'il foudroie disparaissent à jamais; Rome le fête; les grandes familles romaines hébergent ses soldats, au milieu des banquets, les peuples rivalisent d'enthousiasme pour célébrer le héros de l'Eglise et de l'humanité.

Mais ayant combattu avec des vauriens à lui, il remplace les compagnies étrangères par des barbares indigènes dont il redouble la force, la discipline et l'ascendant, et depuis ce n'est plus l'armée qui élit son capitaine, c'est le condottiere qui crée l'armée, lui donne son nom, la solde, l'achète par une avance de fonds, la dresse, l'exerce, la transforme en un capital lucratif et vivant, en un patrimoine qu'il transmet à son fils comme un fief, et à l'anarchie errante des compagnies qui se traînaient de campagne en campagne comme d'affreux reptiles à moitié inconscients succède le serpent ailé, le boa volant, l'atroce harpie qui s'abat sur le sol et s'y accroche des serres. Bientôt, au souffle empesté de la révolution, ces harpies se multiplient; on voit paraître Azzo des Ubaldini, Jacob Dal Verme, Boldrigo de Panigale, Ugolotti Biancardi, Biordo de Pérouse, Facino Cane de Casal, puis les Piccinino, les Tartaglia, les Sforza, les Braccio, une foule de châtelains, de petits seigneurs, les Varrano de Camerino, les Vitelli de Città Castello, même les Malatesti de Rimini s'attachent leurs troupes, les augmentent, les entraînent sur le champ de bataille, au service du plus offrant, dans les dangers qui promettent le plus d'avantages, et alors les républiques et les seigneurs regrettent l'ère des barbares insouciants, des journaliers étrangers, des pillards

étourdis : car, sans ravages inutiles et sans orgies insensées, les aventuriers indigènes creusent au loin dans l'anarchie, dans les deux sectes, dans les rébellions ultra-fédérales des Etats, dans les fureurs des villages, dans les rivalités locales, jusqu'à ce qu'ils trouvent la mine de la plèbe qui les enrichit ou les foudroie, les couronne ou les anéantit. C'est ainsi que Jean de Pietramala s'empare de Narni, Rinaldo Orsini d'Aquila et Spoleti, Bernardone Serra de Corneto et Montefiascone, Broglio d'Assise, Biordo des Michelotti de Todi, Orvieto, Pérouse et Nocera. Où s'arrêtera cet empiétement? comment l'arrêter? En 1385, Florence, Milan, Bologne se liguent pour résister aux condottieri, dix ans plus tard, les Visconti et la Toscane s'allient dans le même but; plus tard encore, on voit d'autres coalitions de l'Italie politique contre l'Italie militaire, et ce sont de simples prétextes pour lutter, non pas contre les mercenaires, car tant s'en faudrait de déclarer la guerre à la guerre elle-même et de proclamer la paix perpétuelle avec des couronnes de roses cueillies dans les églogues de Pétrarque, mais contre tel ou tel condottiere, dont le casque sert de masque à un ennemi.

Ainsi le point de départ, le trajet, le point d'arrivée de l'ère des condottieri n'est nullement dans les camps, mais au sein de la seigneurie, dans le désarmement des factions imposé par l'impartialité, dans la substitution d'un impôt au service militaire, dans les contribuables pressurés par un fisc avide de conquêtes, dans l'émeute qui fait appel aux capitaines, dans la république qui chasse l'ancienne dynastie, et définitivement dans une seconde émeute, dirigée d'en haut ou d'en bas contre la république, de sorte qu'on arrive à une seigneurie retrempée par la révolution plébéienne. Que de

contemporains, de tribuns, de chefs et même d'illustres historiens trompés à ce jeu, d'ailleurs si simple, où deux négations constituent une affirmation ! Que de républicains déçus déclarent le peuple trahi, la justice anéantie, parce qu'une émeute tuait le gouvernement de l'émeute ! Mais non, loin de se perdre, la révolution s'achevait, et, toujours d'après les règles de cette politique des masses où Aristote, en analysant les éléments de la société, comptait le père, la mère, l'enfant, l'âne, le bœuf et l'esclave, dénombrement beaucoup trop mutilé par les modernes. Non moins déroutés que les politiques, les érudits suivaient en extase les péripéties personnelles des condottieri, plus faites pour donner de fausses idées sur l'importance des individus que pour éclairer les diverses phases de la véritable révolution. Mais ces chefs armés, qui glissent à la surface de la Péninsule comme des navires sur l'Océan, n'ont aucun droit à distraire notre attention, quelles que soient leurs aventures romanesques ou leur brillante perfidie. Restons avec le peuple dans les seigneuries, là est le port où tous les armateurs arrivent et d'où ils partent pour leurs courses; là on les appelle, on les chasse, on les ravitaille, et ils reçoivent leurs missions et leurs commissions ; là le son métallique de l'or et de l'argent détermine toutes les figures de leur danse guerrière ; là nous pouvons assister aux transfigurations organiques de cette splendide période, malgré l'éblouissement engendré par tant d'épisodes qui nous ont fait si long temps désespérer de la comprendre.

CHAPITRE II

LA CRISE MILITAIRE DANS LES SEIGNEURIES.

A la mort de Jean Galéas, Milan expie ses projets unitaires par une banqueroute.—Mais Philippe-Marie s'arrache à la misère en renonçant à l'ambition de son prédécesseur— et François Sforza réorganise l'Etat en lui donnant l'appui de son armée. — Le drame milanais se reproduit à Faenza, vendue par Astorre et reprise par Galéas, son fils,—à Forli, où la dynastie des Ordelaffi est interrompue par l'intervalle d'une république,— à Ferrare, où le peuple commence par mettre en pièces le ministre des finances et finit par obéir à Borso, seigneur très-splendide. — Fermo massacre les Monteverde. — Camerino égorge les Varrano. — Bologne immole quatre fois les Bentivoglio. — Les villes militaires heureuses pendant la détresse des villes romaines, — mais accablées quand les villes romaines se rachètent. — Urbin, — Mantoue, — le Montferrat,— les Malatesti de Rimini forcés à la fin de vendre leurs villes. — Après avoir visé à la domination universelle par la tiare, les ducs de Savoie se trouvent humiliés chez eux. — Progrès général.

Jean Galéas Visconti règnait sur la Lombardie, moins Modène, Padoue et Mantoue, sur Sienne, Pérouse, Assise, Bologne, Pise, la Lunigiana ; vingt mille fantassins et autant de cavaliers obéissaient à ses ordres. Les premiers condottieri : Albéric de Barbiano qui transformait les armées ; Jacob dal Verme, mentor du coup d'État contre Bernabos, Othobon Terzi, massacreur effréné ; Gabrino Fondulo, traître incomparable ; Facino Cane, capitaine splendidement terrible, Galéas de Mantoue, Ugolotto Biancardi, Antoine et Galéas Porro, tous les

quatre rompus aux guerres de Lombardie, travaillaient à étendre sa domination; et ces forces artificieuses et mobiles écrasaient les Etats limitrophes en propageant l'unité italienne au nom de l'argent. Mais cette entreprise, huit fois supérieure à la richesse de Milan, pesait sur tous les sujets de la seigneurie, qui expiaient par la détresse la plus affreuse l'ambition d'un centre destiné à renfermer son action dans la circonférence de la Gaule cisalpine ou de la Ligurie romaine. A ses derniers jours, Jean Galéas fausse la monnaie : « *Do-« minus noster*, disent les annales de Milan, *mutavit « monetam*, » et bien de personnes, poursuivent-elles, « furent endommagées et ruinées, et les créanciers « s'enfuyaient pour ne pas être remboursés avec la « nouvelle monnaie. Bientôt on ne trouva plus d'argent, « les peuples subirent partout des extorsions, et cette « calamité dura plusieurs années. » Les citoyens émigraient pour fuir l'impôt; les veuves, les orphelins gémissaient; on n'entendait que des cris, on emprisonnait les insolvables; on défendait l'émigration sous peine de la confiscation; le seigneur ne rougissait pas de vendre des amnisties aux bandits.[1] A la mort de Jean Galéas, en 1402, c'est bien pis, car la révolution se déclare dans toute l'étendue de l'Etat, tandis que le pape, Florence, le marquis d'Este, Venise, les Carrare de Padoue, les Malatesta de Rimini, les Pollenta de Ravenne, les Orsini de Rome et Albéric Barbiano, l'inventeur des condottieri, forment une ligue vengeresse contre l'insulte de l'unité. Parme s'insurge donc avec les Rossi et les Correggio qu'elle rappelle dans son sein

[1] Et fuit ululatus viduarum et orphanorum et aliorum, et maximus strepitus inferiorum et immensæ crudelitates.

pour adhérer à la ligue guelfe et pontificale. L'insurrection arrive à Crémone, où les Cavalcabo reparaissent; à Crème, où les Benzoni rappellent l'indépendance des tyrans; à Como, où les Rusca rétablissent la seigneurie éteinte depuis plus d'un demi-siècle, et Brescia s'agite avec ses deux sectes. Bergame proclame son ancienne république avec les Soardi et les Colleoni, et Plaisance l'imite en réconciliant les anciennes familles rivales des *Landi* et des Scotti. Les premiers étendent la révolte à Bobbio. Jean Vignati rétablit l'antique indépendance de Lodi. Les Sacchi s'emparent de Bellinzona, et aux deux extrémités opposées, Sienne remue et Alexandrie répudie le drapeau de la capitale en banqueroute. La régente aux abois ne résiste que par une nouvelle faillite en livrant Bologne, Pérouse, Assise au pape, qu'elle veut détacher de la ligue, et l'année suivante, ses condottieri passent à leur tour dans le camp de l'insurrection, où ils voient, sinon de l'argent, au moins des objets de valeur. Malatesta, Othobon Terzi, Facino Cane, occupent Brescia, Parme, Reggio, Plaisance, Alexandrie, républiques inanimées et de bonne prise. Le marquis du Montferrat se jette sur Verceil et Novare, vieilles ennemies de Milan. Les Scala rendent la vie à Vérone, que Galéas avait frappée mortellement. Vicence, Feltre, Bellune, se réfugient sous le drapeau de Saint-Marc. Sienne achève sa révolution auparavant indécise. Pise, réveillée par la misère, massacre les partisans des Visconti, qu'elle immole à la famille de ses premiers seigneurs les Gambacorti. Milan même n'échappe pas à la décomposition générale, et en 1405 les guelfes arborent leur croix rouge dans le carrefour du Malcantone. La régente qui se réfugie dans l'antique bourgade longobarde de Monza, meurt

atteinte du poison des sectaires; les fils de l'ancien Bernabos, le taureau de la seigneurie gibeline que Galéas avait enlevé et qui avait rendu l'âme dans le château de Trezzo, après dix ans de captivité, dans les spasmes du poison, vengent leur père en se mêlant aux guelfes pour occuper les débris du duché, et les deux fils de Galéas, Philippe-Marie et Marie ne règnent plus qu'en fantômes couronnés, d'après le testament de leur père, l'un à Pavie, l'autre à Milan, où ils renouvellent, le premier à la tête des guelfes, le second chef des gibelins, l'antique guerre municipale entre la capitale longobarde et le centre de toutes les révolutions romaines contre les Longobards et les rois.

L'impitoyable tyrannie reparaît à Milan, avec Marie Visconti, mais cruelle, lâche, incapable, à la fois hideuse et puérile; son chef n'a plus que les goûts sanglants des bêtes fauves auxquelles une longue captivité a fait perdre le courage des forêts. La passion de cette hyène est de voir les guelfes entre les dents de ses chiens de chasse; son bourreau, son favori, Squarcia Girami soigne ses meutes mortelles, le couteau à la ceinture, pour les suppléer quand elles dédaignent les enfants qu'il leur jette en pâture. La nuit, le tyran erre dans les rues, à la chasse des guelfes qu'il tue comme s'il était dans les bois du Tessin. Les idées de justice ne traversent son esprit que pour devenir des caprices funèbres; et quand une nuit il entend les gémissements d'une malheureuse indigente dont le prêtre refusait d'inhumer le mari, s'il ordonne au prêtre de creuser sur-le-champ la fosse, c'est pour l'y enterrer avec le cadavre. Il ne respire que la guerre; il défend de prononcer le mot de paix, même dans la messe, où il le fait remplacer par celui de tranquillité; mais sa

manie ne le conduit qu'à de plates intrigues, à de misérables avortements. Quand il veut éloigner son condottiere, Facino Cane, il se voit assiégé par Othobon Terzi, autre condottiere à sa solde, qui le force à de tristes concessions. Quand il veut attirer ce dernier dans son palais pour l'assassiner, il le laisse échapper à bride abattue : bientôt personne ne lui obéit, en dehors de ses domestiques, et les guelfes, las de le souffrir, le poignardent, en 1412, dans l'église Saint-Gothard.

Mais si la seigneurie était fractionnée, décomposée, en poussière et définitivement avilie devant Rome, Florence, Turin ou Venise, ce n'était pas une raison pour que Bergame ou Pavie, Alexandrie ou Crémone eussent le droit de ressusciter ou d'étaler leurs républiques et leurs tyrannies contre la domination milanaise. La question toute pécuniaire, qui étouffait Milan et lui imposait la suspension de toutes ses fonctions organiques, étouffait bien plus toutes les villes de son rayon, qui espéraient profiter de sa détresse momentanée; leurs peuples, après avoir proclamé la rébellion, tombaient dans une banqueroute, dans une détresse, sous des gouvernements encore plus odieux que celui de Marie Visconti ; et, dans le recul général de la Lombardie, les proportions des forces municipales demeuraient exactement les mêmes au fond, sous le désordre extérieur qui semblait promettre à tout le monde le règne du libre arbitre contre les lois de l'économie politique. La nécessité qui les asservissait à Milan subsistait en entier : il ne s'agissait donc que de liquider la seigneurie à travers une lutte où toutes les villes républicaines ou princières, se considérant comme des banques, recommenceraient à jouer les unes contre les autres le jeu des seigneurs. Resté seul, Philippe-Marie Visconti

demande de l'argent, une mise forte et proportionnée à Milan, et mettant à l'enchère sa couronne ducale, cette friperie, conquise par son père sur l'empire, il éblouit Béatrix Tenda, femme âgée, esclave de la religion, des apparences, de l'amour et des fanfares, veuve de Facino Cane, à la recherche à son tour d'un ami qui la protége. Elle lui donne avec sa main l'armée, le trésor et les villes du condottiere son mari et c'est avec cette mise que le chef de Milan recompose la seigneurie qui reparaît, tout d'une pièce et ondoyante, comme un système de rapines indissolubles. Il s'empare de Milan, Monza et Bobbio ; il prend Lodi où il renferme dans une cage le chef de l'insurrection ; il enlève Voghera, où il fait pendre Beccaria, l'insurgé de Pavie ; il arrache Plaisance au tyran Arcelli ; Verceil à un autre chef ; en 1418, il solde sa dette avec Béatrix, en l'envoyant à l'échafaud accusée d'adultère, et l'année suivante, rajeuni par ce sang dont il se couvre, il subjugue Brescia, Parme, Fermo, Gênes, Lucques ; toutes les familles rivales, tous les condottieri lui rendent la terre occupée, et il poursuit la guerre de Jean Galéas contre la fédération républicaine de Florence, de Venise, et de l'Eglise.

Sa crise n'était cependant qu'à moitié traversée : si la liquidation avec les villes des alentours était accomplie, si ces fantômes d'indépendance qui avaient paru çà et là dans toute la Lombardie se trouvaient réduits à leur véritable valeur, si toutes les prétentions ultra-fédérales de Lodi ou de Como, d'Alexandrie ou de Plaisance, tombaient d'elles-mêmes devant la force pécuniaire de Milan, si les plèbes laissaient pendre ou emprisonner tous leurs chefs pour sacrifier les apparences trompeuses de l'indépendance ou même de la répu-

blique au bonheur du nivellement, but suprême de la révolution sociale, la seigneurie n'avait pas encore vidé la question organique en présence de ses propres condottieri. Ses armées se composaient de grandes seigneuries volantes, que Philippe-Marie lançait contre Florence, Venise ou le pape, et qui, au moindre retard de la caisse de Milan, pouvaient se retourner en feu de file contre lui, semblables à ces révolutions guelfes et gibelines qui se propageaient autrefois avec la rapidité du son à travers l'atmosphère lucide de la Lombardie et de la Toscane. Cette Milan, désormais aussi forte que l'antique royaume longobard, tremblait sous le poids de ses propres conquêtes et reproduisait sous une autre forme la possibilité de ces flottements hyperboliques de l'ère de Pertarrith, où les rois catholiques se voyaient d'une année à l'autre, tantôt réduits au refuge de Comacina, tantôt entraînés à subjuguer l'Italie jusqu'à Tarente. Les condottieri réclamaient la guerre; la guerre voulait des conquêtes; le moindre point d'arrêt devenait une catastrophe; un caillou sous les roues du char emporté suffisait à le précipiter dans l'abîme. Au milieu de ses victoires, Philippe-Marie restait sombre et pensif au fond de son palais; il marchandait à la fortune ses trophées en soumettant les calculs mêmes de la finance qui régnait sur ses armées à ceux de la raison d'État, c'est-à-dire la méfiance réduite en système pour diviser, abaisser, paralyser l'un par l'autre les condottieri, qui pouvaient en un clin d'œil acquérir la conscience de leur force. On le voit se jouer des incertitudes de Carmagnola, qui perd sa tête sur l'échafaud de Venise; se plaire à la naïve cupidité de Piccinino, à qui il dérobe sans cesse la récompense de ses victoires; se méfier de François Sforza, son successeur désigné, mari de son

unique fille Béatrix, au nom tragique, de cette Béatrix sacrifiée et que la voix irrésistible du sang lui fait idolâtrer, on dirait pour venger la nature outragée par son égoïsme. Son cœur voudrait écouter sa fille, qui plaide la cause de son époux, et se fier au plus grand des capitaines dont l'armée mobile, incorporée avec la seigneurie, abattrait d'un seul coup tous les condottieri en apaisant toutes les plèbes de la plantureuse Lombardie. Mais son intelligence l'arrête, car, de son vivant, entre lui et son beau-fils il y a la distance d'une oubliette ou d'un coup de poignard, ou de cette prison de Trezzo qui renfermait Bernabos mort de poison, ou de ces fours de Monza que le premier Galéas ne quittait qu'atteint d'une maladie mortelle, ou de ces cages qui avaient renfermé d'abord les Torriani et ensuite Lodrisio Visconti, ou de ces mille supplices dont l'affreuse variété était arrivée à ses dernières limites sous Bernabos et sous Marie, son frère et prédécesseur. Loin de se fier à Sforza, il le supplante par Piccinino, l'exile, l'attaque, et à force de s'isoler et de se méfier de tout le monde, il déchoit jusqu'à se trouver assiégé par les Vénitiens dans sa propre capitale, où il n'est sauvé que par la médiation de son gendre; et, à sa mort, en 1447, la république se dresse menaçante entre l'ombre de Philippe et l'époux de Béatrix forcé d'accepter le bilan de la seigneurie, non pas tel qu'il est arrêté dans le testament du duc ou dans ses idées ambitieuses, mais tel qu'il se fixe par deux ans de liberté milanaise et d'anarchie générale. Ces deux ans démontrent d'abord que Milan ne saurait garder la république sans se déchirer par les guelfes et les gibelins, qui reparaissent; qu'elle ne pourrait refuser la domination de François Sforza sans perpétuer son désarmement, devenu funeste, et sans perdre la do-

mination de toute la Lombardie, attaquée par Florence et par Venise ; enfin que François Sforza doit régner sous la condition péremptoire de renoncer à la conquête de l'Italie, à l'unité des Visconti et à tous les projets contraires à la fédération des seigneuries italiennes. Inexorable dans la langue des calculs, vulgaire comme le doit et avoir, incontestable comme une addition cette liquidation se réalise par une série d'événements qui trahissent une dernière fois toutes les idées du vieux temps et où les individus sont déçus les uns après les autres par des surprises théâtrales qui reproduisent les anciens coups d'Etat, cette fois ornés de ce vernis de ridicule tout moderne qui s'attache aux hommes qui échouent. Ainsi les républicains milanais, peinés de se voir imités par Pavie et Tortone qui proclament leur indépendance, par Lodi, Plaisance et Ast qui se révoltent, déchirés par leurs propres dissidences, menacés par l'invasion victorieuse des armées florentines et vénitiennes, sans force, sans sagesse, sans passé, sans avenir, exigent que le prétendant monarchique François Sforza soit à leur gages pour défendre à ses frais en soldat citoyen, peut-être contre lui-même, la république créée par une misère momentanée et qu'ils croient éternelle. Le condottiere les quitte respectueusement à l'expiration de son contrat, et, maître de sa personne, il passe au service de Florence et de Venise, bien décidé d'ailleurs à ne pas seconder leurs prétentions ridicules et méchantes, de dépecer la Lombardie, de la déchirer, de la bouleverser et d'anéantir ainsi ce duché, où l'appellent la révolution sociale, le testament du duc et son irrésistible armée. Le moment venu où les Milanais reconnaissent l'impossibilité de se suffire, il déserte les Florentins et les Vénitiens, comme il avait au-

paravant déserté la république, et il s'attend à régner enfin en arbitre de l'Italie d'après la tradition des Visconti. En effet, l'antique Ligurie romaine, cette terre occidentale de la haute Italie sur laquelle régnait l'archevêque Héribert, se soumet rapidement à sa domination; duc de Milan, doge de Gênes, sa domination s'étend jusqu'en Corse. Mais, déçu à son tour, il s'aperçoit bientôt que l'Italie entière et Milan même lui imposent de respecter les conditions fédérales de la péninsule, car Venise et Florence restent debout, formidables dans leur périphérie, et cet éclair de république qui a illuminé les Milanais ne peut plus s'oublier. La liberté survit; d'invisibles conspirateurs tiennent la pointe du poignard sur la poitrine du condottiere; son fils Galéas Sforza, obsédé par des appréhensions continuelles, tombe enfin frappé dans l'église de Saint-Etienne sous le fer de nouveaux chefs qui demandaient l'immortalité de Brutus. Louis le More détrône la régente, décapite son ministre, et son neveu Galéas II attend le poison dans le château de Pavie.....

Le drame des Visconti se répète sur les autres scènes de l'Italie avec d'autres personnages et d'autres décorations, tantôt en abrégé, tantôt en raccourci et comme de travers, tantôt avec un désarroi plus vaste et sanglant. Ainsi, à Faenza, c'est Astorre Manfredi, à la fois seigneur et condottiere, qui soulève la colère du peuple et qui espère éviter la catastrophe en vendant la seigneurie au légat de l'Église. La révolution de la misère continue donc contre le légat, qui la considère comme un accident, comme une sédition fomentée par le condottiere démissionnaire et s'imagine qu'elle tombera le jour où il l'étouffera dans son chef. Il invite donc Astorre à se rendre chez lui et le fait décapiter; mais le

mouvement ne cesse que le jour où l'Eglise expulsée, Jean Galéas des Manfredi rentre en rétablissant l'abondance à force d'économie. Rien qu'à lire le minutieux inventaire que le chroniqueur donne de ses revenus et même de sa cave, on voit qu'avec lui nous sommes sortis de l'âge héroïque où l'on faisait agir les seigneurs comme les guerriers de la Table ronde, sans jamais compter les sommes qu'ils dépensaient. Cette domination encore nécessiteuse se scinde d'ailleurs, en 1446, entre les deux frères, Taddeo qui règne à Imola et Astorre qui garde Faenza, sans que ce dernier puisse rétablir l'unité, car sa tentative fratricide contre Taddeo n'aboutit qu'à un honteux avortement où le seigneur d'Imola pris et relâché s'empresse de vendre sa ville à Milan.

Forli tombe en liquidation, le 13 décembre 1383, au cœur de la nuit, quand Cecco et Pino des Ordelaffi enlèvent le seigneur, leur frère, et règnent à sa place en seigneurs, qu'on pourrait appeler constitutionnels. A partir de ce moment, l'orage de la misère ne cesse plus de gronder. En effet, à la mort de Pino, son frère ne continue pas sans peine à régner, « non absque labore. » A la mort de Cecco, ses amis s'afforcent inutilement d'arrêter la révolution au profit d'Antonio, son fils naturel ; la république éclate sans pouvoir apaiser le peuple, ni se défendre contre l'Eglise[1]. La ville reste incandescente sous l'Eglise qui la réprime deux fois, et finit par céder cet incendie au marquis d'Este. A son tour, la maison de Ferrare ne règne qu'une heure, pour céder la place aux deux cousins : Antoine, fils naturel de Cecco, qui représentait le premier avénement de la misère, et Georges, qu'on doit considérer

[1] Quum civitas male staret, et erat sine spe pacis.

comme le représentant de la branche aînée. Loin d'être une solution, ce double règne n'est que le problème de Forli, et Georges semble d'abord le résoudre à son profit, en emprisonnant son collègue; mais, en 1422, la veuve de Georges comprend que dix ans de commandement ne fondent aucun droit, au milieu d'un peuple en révolution. Les citoyens, qu'elle croyait contenir du consentement de l'Eglise, lui préfèrent la domination étrangère de Milan. Le pape s'empare encore deux fois de la ville; mais Antoine, arraché par les Milanais aux prisons d'Imola, où son cousin l'avait renfermé, finit par régner avec le vœu des multitudes : « amici et rustici. » C'est ainsi que la violente Forli s'apaise, et, plus tard, Pino construit le palais enchanteur du Paradiso, fonde un bibliothèque, ouvre les portes à tous les exilés, protége les arts, et fait cesser, pour toujours les guerres municipales entre Forlimpopoli et Bertinoro, qui, depuis des siècles, s'entr'égorgeaient tous les ans, à l'époque des récoltes.

Le seigneur de Ferrare, atteint par la misère, en 1385, donne plein pouvoir à Tomasino de Tortone qui soumet les meubles, les immeubles, les capitaux, les maisons, les pensions, les fonds, les marchandises, toutes les valeurs imaginables, à un système d'extorsions illimitées. Le peuple, saisi par cette main de fer, s'insurge, au cri de : Mort au traître! mort à Tomasino! Rien ne l'apaise, ni les registres du cens qu'on lui livre, ni les édits qu'on abolit, ni les prières du marquis stupéfait. La foule s'empare du malheureux financier, le déchire, le dévisage, lui arrache le cœur, le mange et en jette aux chiens les entrailles. L'année même, le marquis fait pendre des conspirateurs républicains qui devaient s'insurger, au cri de : Vive le peuple! et mort

aux douanes, aux tarifs et aux marquis. Dix ans plus tard, l'insurrection devient quasi-républicaine ou du moins constitutionnelle avec Azzo d'Este, insurgé, à la tête de huit mille paysans, contre son frère Nicolas, et appuyé par le condottiere Giovanni de Barbiano. Le seigneur tombe entre les mains des insurgés, et sans la ligue de Florence et de Venise il n'aurait pu remonter de sa prison sur son trône, où il ne s'affermit, au reste, que par une affreuse réaction. La crise ne finit que sous son successeur Lionello, qui reprend Reggio, détachée de la seigneurie depuis l'ère des tyrans, et qui refuse sagement Parme et Pavie pour éviter le choc de Milan. Son successeur, Borso d'Este, adoré de ses sujets, parce que, pendant vingt ans, il s'abstient de toute guerre, vit rassuré sur sa base naturelle de Ferrare, Reggio et Modène, publie des lois somptuaires et écrase aisément deux dernières conspirations de 1451 et de 1459.

Loin de se douter que des jours terribles fussent imminents, le seigneur de Fermo, Rinaldo de Monteverde, faisait hacher sur la place publique quatre citoyens. Mais tout à coup le peuple s'insurge, le chasse, le poursuit dans ses forteresses, le traque de château en château, et, le prenant à trahison à Montefalcone, le met sur un âne, le couronne par dérision, l'amène à Fermo, au milieu des hourras, et le met en pièces avec sa femme Lucchina, qui avait combattu à ses côtés, et avec ses quatre fils : deux légitimes et deux naturels. Soit naïveté, soit cruauté, soit commisération, soit tous ces sentiments réunis, les Firmans élevaient une colonne sur le lieu de l'exécution, où l'on voyait en relief les Monteverde immolés et l'inscription : « Je fus un tyran affreux et cruel, et ce n'est « qu'à cause de moi et de Lucchina que, mes chers en-

« fants, vous avez reçu la discipline[1]. » C'est ainsi que se déclarait la république, bientôt suivie d'un nombreux cortége de séditions républicaines: « Hoc tempore, « nihil bonum factum fuit ac multæ seditiones in urbe « esse cœperunt. » On perd le château de San-Giusto, la guerre aggrave la misère des citoyens; Antonio de l'Aceto, qui s'élève en seigneur de la crise, ne règne qu'en multipliant les proscriptions et les supplices : il ne réprime une rébellion que par une dévastation, en lançant à fond de train sur la ville un condottiere, avec ses soldats excités au massacre : « Et post multam cæ« dem, civitas tota pene diripienda militibus data fuit. » Au bout d'un an, en 1395, on massacre encore les exilés qui arrivent, au cri de : Vive la république et les gibelins ! et la ville passe de main en main, semblable à un fer chaud que personne ne peut garder. Le condottiere Biordo Michelotti, en 1398; les Migliorati, indigènes, en 1405 ; l'insurrection de la misère contre les guerres des Migliorati, en 1419; le condottiere François Sforza, en 1433; l'Eglise, en 1444, appelée par une nouvelle rebellion de la misère, et plus tard de nouveaux seigneurs, qui se poursuivent l'épée à la main, composent une fantasmagorie rapide et violente, où personne ne s'oriente, pas plus le peuple de Fermo que son historien.

Moins obscure à Camerino, la crise se déclare en 1389, avec la révolte de Montolmo, Tolentino, Belforte, Montemeloro et Montecchio, et en 1410 l'agitation gagne la petite capitale où le peuple, devenu guelfe refuse de

[1] Tiranno fò pessimo e crudele
Sol per mal far di me e di Lucchina
Cari miei figli patesti disciplina.

continuer la guerre gibeline, soutenue par la famille des Varrano contre Florence, avec l'alliance du roi *Ladislas* de Naples. Pour le moment, les seigneurs s'efforcent de puiser dans leur propre guerre la ressource qui ajourne la catastrophe, et leur ami le condottiere Braccio de Montone, à la solde de Naples, intimide amicalement le peuple en lui étalant les horreurs de l'insurrection, de la république, des deux sectes et des expulsions. Ce fut un beau moment que celui où un capitaine, habitué aux massacres, prêcha la paix à un peuple naturellement pacifique. « Au nom de Dieu, « lui dit-il, vous avez les mêmes temples, les mêmes « tombeaux, pourquoi ne resterez-vous pas dans une « même ville? Sachez que si vous vous précipitez dans « les factions, vous détruirez votre patrie, et ne dites « pas que vous ne songez pas à vous diviser et à vous « proscrire les uns les autres ; vous y songerez demain, « la funeste discorde gagne peu à peu les esprits; une « fois perverti, l'homme ne peut plus être fidèle à lui- « même, le sang versé allume une soif qu'on ne peut « plus étancher, et les haines sucées avec le lait devien- « nent immortelles. » Ces paroles, prononcées par le condottiere proscrit lui-même de Pérouse, sa patrie, et jadis utile aux Camérites, qu'il défendait contre leurs ennemis, produisirent une profonde impression dans cette ville jadis entièrement détruite dans l'ère funeste des deux sectes. La crainte de l'avenir, le terrible souvenir du passé, l'amour de la patrie, imposèrent en quelque sorte l'immobilité d'un saisissement; mais l'amère prévision n'a pas le droit de se mêler aux combattants, et les paroles mêmes des oracles ne détruisent pas les arrêts de la destinée. Au bout de dix ans, Braccio, encore appelé à défendre Camerino contre les at-

taques des Malatesta, encore utile à la ville dont il se dit l'ami désintéressé, reçoit des ovations frénétiques qui couvrent un ouragan contre les Varrano : sa loyauté seule l'empêche de détrôner les seigneurs, mais en 1433 les ovations inquiètes et avides s'attachent à Giovanni Varrano, l'un des quatre frères associés dans la seigneurie. Que fait-il? que veut-il? On ne saurait le dire : la volonté générale, qui réclame un prétendant, l'élève chaque jour davantage, lui donne le cortége de son frère Pierre Gentile, et le sépare des deux frères Berardo et Pandolfe qu'elle menace d'une prochaine catastrophe. Sur ces entrefaites, Fiordimonte, premier ministre de la seigneurie, s'attache aux deux branches menacées, avec l'une de ces pensées doubles qui épouvantent, même lorsqu'on les voit planer avec une bonne intention sur une révolution nécessaire, dans l'intérêt d'un coup de main indispensable, pour délivrer un vaste empire d'un monstre couronné. Décidé à suivre la crise jusqu'au bout, il affecte de la réprimer au profit des deux frères attardés, mais en réalité il les compromet, les pousse à tuer le prétendant et son complice, et se promet de les sacrifier plus tard pour arriver à la république avec le peuple. Il serait long d'exposer un à un tous les événements, toutes les intrigues, tous les accidents au milieu desquels cet homme mystérieux et fatal devait manœuvrer pour suivre son but, en se ménageant sans cesse une retraite inviolable à chaque catastrophe imminente. Ne fallait-il pas que tantôt il dénonçât de faux bruits d'émeute aux seigneurs, que tantôt il murmurât de fausses confidences à l'oreille des républicains multipliant les conseils artificieux et contradictoires : ici pour garder la confiance de Pandolfo et de Berardo; là, pour donner des gages

à leurs ennemis les plus implacables? Puis, ce devaient être des menées démagogiques, des paroles incendiaires, lancées à la foule et rétractées par des révérences obséquieuses à la cour, tandis qu'un éclat de Fermo, ou la marche d'un condottiere, ou les divers actes d'un pape, le mettaient dans l'alternative continuelle de dire aux conspirateurs : Méfiez-vous de Jean, il nous faut la république ; et à ses maîtres : Méfiez-vous de votre frère, il faut étouffer l'insurrection. Les événements obéissaient enfin à sa pensée. Par ordre de Berardo et de Pandolfo, Giovanni tombe frappé dans sa chambre; son allié Pierre Gentile perd la tête sur l'échafaud; et bientôt le peuple déchaîné frappe Berardo qui voulait l'apaiser à Tolentino, et un jour de fête, il extermine Pandolfo, avec toute sa famille, dans l'église de Saint-Dominique de Camerino. Aussitôt Fiordimonti fait proclamer la république, avec un sénat de quarante membres, un conseil de cent et les capitaines des arts installés dans le palais des Varrano. Pendant dix ans, la république opposa une héroïque résistance à François Sforza qui voulait l'envahir : il paraît que le patriotisme fit taire la misère, ou que Fiordimonti par sa dictature, tint lieu de seigneur, ou que les grands, atterrés par ce peuple en guenilles, organisé et exalté par la présence de l'ennemi qui le cernait tous côtés, n'osèrent pas se lever, s'allier à François Sforza et rappeler ainsi le souvenir de ce Baschi qui avait attiré le fléau de Princivalle d'Oria sur Camerino. Mais le danger passé, la division se déclare, les grands frémissent de se voir asservis à la plèbe; la plèbe tremble, à l'idée d'obéir à une république de seigneurs, et le besoin d'une famille modératrice se fait sentir dans les deux camps, à la veille de s'entre-détruire. Un seul Varrano avait

échappé au grand massacre de l'église de Saint-Dominique : c'était un enfant de deux ans que Tora, sa tante, avait caché, toute tremblante, dans une botte d'herbe et transporté chez les Trinci, seigneurs de Foligno. Mais l'année suivante tous les Trinci avaient été massacrés par une insurrection fulminante, et c'est à peine si la malheureuse Tora pouvait encore dérober son précieux fardeau à la fureur d'un autre peuple, en se réfugiant chez les Chiavelli, seigneurs de Fabriano. Comme si la colère d'un Dieu l'avait poursuivie, là encore les Chiavelli étaient exterminés jusqu'aux enfants à la mamelle, et elle ne sauvait le sien qu'en le cachant dans un couvent de femmes où, par ses ordres, un condottiere l'enlevait, et poursuivi, l'épée dans les reins, par les gardiens, le lui apportait à franc étrier. Ce fut cet enfant, bercé par les contre-coups des rébellions, qui entra à l'âge de douze ans à Camerino, où il apportait la paix, en habitant en orphelin le palais de ses ancêtres. On se borna à exécuter Maligno, chef des massacreurs de 1434; plébéien de cœur, Jules-César Verrano, fut la meilleure des républiques; et, devenu l'un des premiers condottieri, mêlé à toutes les guerres d'Italie, sans rien coûter à son peuple, il écarta de son épée, sans même les remarquer, les intrigues de Sixte IV qui voulait le détrôner.

Les violences de Forli, les sourdes tentatives des conspirateurs de Ferrare, les rapides coups de main qui se succèdent à Fermo, et les colères mêmes de Camerino ne sont rien dès qu'on les compare au travail sanglant de Bologne, toujours interrompu par la double invasion de l'Eglise et de Milan, toujours recommencé avec une exaltation féroce. La première année du grand schisme trouvait cette ville deux fois vendue par ses

chefs, deux fois rachetée par l'insurrection, mais indigente, harassée, colère, exténuée de pertes, sans dynastie, encore agitée par deux conspirations récemment réprimées et avec une république régie par seize consuls, un sénat de cinq cents membres et un grand conseil de quatre mille citoyens. Elle se traînait d'échec en échec. « Tutti i nostri fatti, dit Pugliola, andavano a male. » Dût-elle verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, Bologne veut s'arracher à la république, renouveler la dynastie, chercher une famille qui dissipe ses Scacchesi et ses *Maltraversi* et proclamer une seigneurie plébéienne, armée, impitoyable et capable d'épouvanter par son atrocité les orages que lui apporte le double vent de Rome et de Milan. En 1392, les *Zambeccari*, chefs du parti *Maltraversi*, plébéien et gibelin, sont déjà maîtres du gouvernement à l'exclusion de la bourgeoisie républicaine représentée par les Bentivoglio et les Gozzadini, les uns récents et inconnus, les autres trop connus pour leur incapacité républicaine qui les avait rendus le jouet de l'ancienne dynastie des Pepoli. Nanne Gozzadini, voulant maintenir la république, ne fait que provoquer une surprise nocturne de Charles Zambeccari, qui occupe la place, le trompe, l'amène au grand conseil aux flambeaux pour délibérer au lieu d'agir, le chasse avec les Bentivoglio ses alliés et règne en dictateur ou en tyran. Que si la mort l'arrête en 1498, si Nanne Gozzadini et Giovanni Bentivoglio rentrent, pillant et massacrant la famille de leur adversaire forcée de prendre à son tour la route de l'exil; ce ne sont plus des alliés ou des amis, mais des prétendants, des rivaux, des ennemis intimes comme les tyrans que la fatalité accouplait pour que l'un d'eux accomplît la trahison du seigneur. En effet, conseillé par le

démon des coups d'Etat, Giovanni Bentivoglio profite sur-le-champ de l'inépuisable duperie des Gozzadini qu'il chasse; et, rappelant les *Zambeccari* qui lui servent de médiateurs auprès de la plèbe gibeline, il se fait proclamer seigneur dans la nuit du 14 mai 1400, avec le suffrage quasi-universel des quatre mille du grand conseil, ratifié par une fête carillonnée où tout le monde acclame l'avénement de la nouvelle dynastie. Mais que de labeurs, que de souffrances, que de victimes avant que cette dynastie arrive à jeter des racines sur le sol bolonais et à se rassurer sous les deux vents du nord et du sud! Un an après son élévation, une émeute emporte Giovanni Bentivoglio, tué de quarante coups de couteau et broyé dans une cuvette, parce qu'il a essuyé une déroute devant les troupes des Visconti. Puis tout est interrompu par l'invasion milanaise; le chroniqueur quitte la ville pour ne pas voir la forteresse qu'y bâtissent les conquérants. Leur condottiere, Facino Cane, vole les grains, règne par la terreur; ses soldats bivouaquent dans les églises, pendent les citoyens, barricadent la place; les cloches cessent de sonner les heures, car le moindre bruit dans le silence de la famine pourrait donner le signal d'une révolte. L'année suivante, lorsqu'à la mort de Jean Galéas, Milan tombe à son tour dans l'une de ses défaillances pécuniaires, l'Eglise continue l'invasion en sens inverse, et trompe pendant quinze ans la misère de Bologne par la résidence de deux papes. Malgré tout, à la chute du second pape Balthazar Cossa, détrôné par le concile de Constance, le nom des Bentivoglio reparaît au milieu d'une courte insurrection qui rétablit la république; puis, par un coup d'Etat, Antoine Bentivoglio se dégage des *Canetoli*, ses alliés d'hier contre l'Eglise, comme son père s'était

dégagé des Gozzadini ses alliés contre Milan. Il est vrai qu'il règne à peine quelques mois pour céder et peut-être pour vendre la ville à l'Eglise[1]; nommé comte de Campanie, il passe deux ans dans une retraite opulente, et en apparence il ne représente ni l'éclat, ni la force, ni la vitalité d'une nouvelle dynastie. Sans aïeux, si ce n'est un homme téméraire, battu par l'ennemi et outragé par le peuple; sans influence, excepté celle qu'il a puisée dans un coup de main avorté et dans une richesse suspecte; au ban des Gozzadini trahis par son père, des *Canetoli* trahis par lui, des *Zambeccari* et des *Maltraversi* qu'il combat à la suite du légat; d'une lâcheté incontestable, en appuyant cette cour pontificale qui vit de son abdication; d'une duplicité érigée en principe et qui lui ôte la dignité, l'autorité, l'orgueil des hommes destinés à régner; sur trente ans son nom n'a pas figuré trois ans, et la révolution de la misère se développe tellement en dehors de ses idées, de son égoïsme et de sa prévision, que tous ses contemporains, nourris dans les illusions d'une fausse république ou dans la douleur d'une domination étrangère, auraient pu lui prédire le bonheur obscur d'un particutier enrichi par une industrie suspecte. Pour confirmer cette prévision, le gouvernement étant double, moitié au légat qui soldait cinq cents hommes, moitié aux Anciens qui en soldaient aussi cinq cents, faisait croire qu'en échappant au légat, la ville resterait nécessairement libre et républicaine avec les Anciens, tous hostiles à l'obscur prétendant. Cependant, ses coups d'Etat qui forment déjà une tradition chez lui; je ne sais quelle inaltérable persuasion que toute simulation lui est per-

[1] S'egli ebbe denari Dio lo sa, ma non se ne disse niente.

mise, que ses actions telles qu'on les prenne sont toujours bonnes et utiles; l'inqualifiable mérite de soulever les colères de toutes les familles ambitieuses, de tous les hommes importants, de tous les vieux partis, et la certitude absolue que son sang est hostile à jamais à l'invasion des Visconti et même à celle de l'Eglise, lui donnent un prestige obscur et sinistre qui l'élève au-dessus de la foule et des deux gouvernements du légat et de la république. Quand, exaspérés, ses ennemis les Maltraversi amènent le légat à amnistier quelques Bentivoglio exilés tout exprès pour les attirer dans la ville et les égorger soudain, le peuple les venge en expulsant de nouveau le légat, qui ne rentre que décidé à exterminer cette famille décimée dont le nom donne des vertiges à tout le monde. Toujours incomparable dans son orgueilleuse lâcheté, Antonio se traîne encore à la suite du prélat et va le visiter dans son palais; aussitôt il est enlevé, bâillonné, décapité sans confession, mais le peuple le venge par l'expulsion définitive du gouvernement de l'Église et enchaîne ainsi son avenir à celui des Bentivoglio. Quelle que soit leur pensée, ensevelie dans les replis de la dissimulation la plus profonde, la ville est baptisée, inondée de leur sang; aucun homme, aucune femme, aucun bourgeois, aucun plébéien ne saurait les livrer sans livrer la patrie et la révolution. Les Bentivoglio ne sont plus des hommes, mais des mythes, des divinités, des idoles, des lares domestiques, des reliques miraculeuses; et quoique Bologne ne puisse encore recouvrer son indépendance et que Milan se substitue à l'Église, Piccinino, capitaine de Philippe-Marie Visconti, ne redoute qu'un seul homme, Annibal Bentivoglio. Peu lui importe de le voir soumis, obséquieux et débonnaire,

il lui connaît le pouvoir de soulever sa patrie, de renverser des légions ennemies, d'abattre des tours, et il descend à la bassesse de simuler une maladie pour l'attirer dans la forteresse où il le fait enlever : encore ses prisons, sa forteresse, ses soldats ne lui semblent pas assez sûrs pour garder le dangereux prisonnier qu'il envoie chargé de chaînes, au loin, dans le fort inaccessible de Varrano. Malgré ce faste de précautions, il est loin d'avoir ôté à Bologne le dénoûment fatal de sa dynastie.

Dans l'un de ces moments de rage fiévreuse, de silence général, quand l'heure qui sonne peut réveiller le tocsin, et quand les rues offrent cet air sinistre et saisissant qui annonce des séditions, le chef des Marescotti, famille de héros, qu'aucune témérité ne confond, réunit ses quatre fils et leur impose d'aller délivrer l'illustre prisonnier de Varrano. On ne discutait pas alors l'autorité paternelle, et cependant les quatre fils, malgré leur courage et leur aveugle obéissance, retournent désespérés auprès de leur père, lui déclarer qu'ils ont vu une forteresse inexpugnable. Irrité, il leur ordonne pour toute réponse de partir de nouveau. Après trois jours de voyage, arrivés un soir au pied du rocher, ils se jettent à genoux, pour demander la protection de Dieu, ensuite, posant les échelles, lançant les crochets, ils montent, l'un après l'autre, dans l'obscurité, plus décidés à mourir que certains de vaincre. Le premier d'entre eux, Galéas, blessé à l'œil par la pertuisane du frère qui venait après lui, se tait néanmoins, et une fois au sommet il ôte en silence les échelles pour que personne ne songe plus à reculer. A la pointe du jour, il surprend le gardien qui ouvrait les portes, les soldats qui dormaient, le châtelain qui ne quittait pas

le prisonnier des yeux; et, le soir les quatre intrépides Bolonais descendent avec Annibal infirme sur leurs bras, amènent en laisse le châtelain garotté, échappent au village de la vallée, à la jalousie des peuples hostiles, traversent une foule de dangers qui pour eux ne sont que des jeux; ils enjambent le Taro, les murs de Bologne, les soldats de Milan, et, avec l'assurance magnétique de jeter d'un mot l'enthousiasme dans la ville, ils proclament Annibal Bentivoglio seigneur de Bologne. Le condottiere, assailli, vaincu, enchaîné, exposé aux injures de la plèbe, assiste stupéfait à l'avant-dernière scène du roman où il a concouru à diviniser le seigneur en voulant l'étouffer. Deux ans plus tard, en 1445, une dernière tragédie donne sa consécration définitive à la famille victorieuse, et montre tout le vide personnel et toute la grandeur extérieure des chefs dynastiques. Annibal Bentivoglio, sorte de statue de cathédrale, doué de cette bonté négative qui permettait au peuple de lui supposer les plus héroïques intentions, comme on peut graver sur une table rase les plus ravissants poëmes, désespérait, par son avénément, toutes les familles républicaines, et entre autres les *Canetoli,* jadis habitués à soulever à plaisir de terribles orages, et maintenant amoureux de la liberté comme des princes déchus. Ils ne voyaient, dans la nouvelle domination, qu'un homme insignifiant, un hasard heureux, un caprice des Marescotti, une folie de Milan, et, pour eux, toute la révolution sociale n'était qu'un allu-vion d'événements fortuits aboutissant à donner l'État à un individu pris au sort et pouvant également disparaître par un nouveau coup de la fortune. Ils invitent donc l'heureux mortel à tenir un de leurs enfants au font baptismal, lui prennent les bras, le prient d'avoir pa-

tience et lui enfoncent le poignard dans la poitrine. Pas un Bentivoglio n'échappe au fer des conjurés; mais aussi pas un Canetoli n'échappe à la vengeance du peuple furibond. Les Marescotti, devenus les furies vengeresses de la seigneurie, se jettent comme des lions sur les misérables qui voulaient rouvrir l'affreuse loterie des vicissitudes républicaines; ils continuent de les massacrer pendant trois jours; et, clouant leurs cœurs sur les portes des Bentivoglio, ils se mettent à la recherche d'un être qui rappelle le sang, la physionomie, le souvenir de la dynastie égorgée. Il y avait en effet à Florence un Sante-Bentivoglio, simple ouvrier, oublié par la famille dans un atelier, inconnu à tout le monde, et dont le nom ne réveillait l'attention de personne. Après le massacre des siens, tout le monde le connaît, le nomme, le veut, le proclame : le pauvre ouvrier croit rêver, quand les députés de sa patrie vont se prosterner devant lui; et, fêté par Côme de Médicis, qui lui donne de hautes leçons de sagesse et d'égoïsme sur les péripéties des républiques, il quitte sa veste d'ouvrier et sa vie indigente pour entrer dans la ville avide de contempler ses traits et de lui prodiguer l'or, les pierreries, les palais, les richesses, le faste des seigneurs. C'est ainsi que parurent les Bentivoglio, raffermis le jour même où ils disparaissaient dans un quatrième massacre. Humains et presque toujours victimes, pendant le demi-siècle de leur première élévation, ils furent terribles et inébranlables, par la branche bâtarde qui ferma l'ère de l'anarchie; abhorrés des grands et des républicains, ils ne perdirent jamais l'amour du peuple ni l'art de régner par la terreur, ni celui d'être splendides, en s'entourant du luxe des arts. Peu à peu leur nom remplit tellement la ville et en domina les souvenirs à tel point que

l'histoire se voila et une légende la remplaça, en refaisant avec le nouvel enthousiasme des seigneurs tout le passé de Bologne. La multitude voulut que sa dynastie vînt de ce roi de Sardaigne, de cette victime illustre que la république avait gardé dans une prison pendant un demi-siècle, de ce héros à qui la liberté infligeait la plus inexorable captivité jamais subie par aucun prince et qui semblait enfin vengé par ses descendants, certes les plus féroces parmi les chefs italiens. Ce nom même de Ben-ti-voglio servit à prouver ce roman monarchique; on y vit le je-t'aime murmuré par le prisonnier à l'oreille de la jeune Bolonaise qui parvenait jusqu'à lui, les seuls mots que le blond Allemand prononçât dans la langue de l'Italie, les seules syllabes que la mère attendrie transmettait à son enfant d'amour, et enfin le gage de bonheur qui rappelle encore aujourd'hui les grandeurs sanglantes et bien-aimées de Bologne.

En général, la crise s'affaiblit dans les villes royales. Militaires de tradition, peu révolutionnaires, peu expansives, déjà réduites à des proportions fédérales par leur propre nature, elles n'offrent ni les séditions multipliées, ni les longues traînées de sang de Bologne ou de Milan, où la richesse plus considérable demande plus de chiffres, c'est-à-dire plus de victimes dans la liquidation. En effet, Urbin, militaire de tradition, ne montre que le duc Oddo Antoine, assassiné en 1444, « ex odio « suorum civium; »[1] et la dynastie des Montefeltro, retrempée par Frédéric, s'étend ou du moins s'ennoblit, soit par sa valeur sur le champ de bataille, soit par ses soldats qu'elle n'emprunte à personne, soit par le luxe

[1] *Chronicon Forlivense.*

des arts dont il reste le palais ducal, l'une des œuvres les plus splendides de cette période. Il paraît même que, dans cette ville attardée, la république et la monarchie avaient fini par se croiser dans une sorte de constitution où le vrai gouvernement appartenait aux quatre consuls qui représentaient les quatre classes, des gentilshommes, des bourgeois, des artisans et des plébéiens.

Mantoue est encore plus heureuse qu'Urbin, avec ses Gonzagues, soldats et artistes, amoureux et dévots, audacieux et rusés, victorieux sur les champs de bataille, où ils combattent avec un mélange de valeur militaire et de trahisons princières, en cherchant à profiter de la détresse momentanée de Venise ou de Milan. Calmes chez eux, quarante-deux parents, illustres dans la guerre, assistent aux noces de Jean-François, et si son épouse périt par son ordre, c'est que, dans sa famille, on ne permet pas de vivre à ceux qui mettent l'amour à la place de la raison d'État. Jadis Ugolino tombait sous le couteau de ses frères, pour avoir aimé la femme du seigneur de Milan. La femme de Jean-François avait à son tour le tort de trop aimer son propre père, Bernabos, que le seigneur de Milan avait détrôné.

Épargné jusqu'en 1431, le Montferrat tremble sur sa base, quand la seigneurie de Milan s'arrache à sa misère momentanée. Une fois il est envahi et réduit à la ville de Casal, par Philippe-Marie Visconti; en 1446, il subit l'invasion de Mantoue; plus tard, François Sforza, maître de Milan, le menace tellement que Guillaume se révolte contre son frère, le marquis Jean IV, pour suivre le condottiere de la seigneurie milanaise. Mais on dirait que la crise le poursuit, en portant la révolution dans son cœur : car il tombe amoureux de la femme

de François Forza. Par suite de cet amour, il passe un an et dix jours dans une prison, mais lorsque ce mari qu'il voulait outrager lui pardonne en se réconciliant avec son frère, la crise cesse sans autre catastrophe que cette péripétie amoureuse.

Quelques villes, militaires d'origine, ou devenues militaires par les transformations des États finitimes, semblent même prospérer, dans les premières années de la révolution, en lançant leurs soldats au milieu des villes agitées : ce qui leur permet de continuer aisément l'essor de l'ère antérieure. Mais la crise leur demande à la fin son tribut, ne fût-ce que pour les spolier de leurs trophées éphémères acquis aux dépens de la misère générale, et elles doivent y renoncer, précisément à l'instant où les villes romaines, liquidées, s'arrondissent. C'est ce qui arrive à Rimini, où les Malatesta échappent aux premières années de la crise ; et quoique déjà sous Albornoz ils vissent arriver des multitudes de paysans, armés de sacs et de hottes, pour les piller, leurs conquêtes apaisent la famine et dissimulent la détresse. Cependant, en 1449, la liquidation des villes, à moitié réalisée, dissipe cette fausse grandeur d'un État guerrier, et Sigismond Malatesta rend Corinaldo au duc d'Urbin, pour conjurer le danger. L'année suivante il perd San-Sepolcro, qui se révolte. En 1433, il exile de nombreuses familles, et entre autres son parent Ramberto, qui voulait lui jouer le tour des branches cadettes ; et enfin, quoique l'émeute soit vaincue dans la capitale, elle le frappe mortellement à Fano de la main des vilains. Les Malatesti ne règnent plus qu'en demandant de l'argent à la fortune, qui les délaisse pour propager les soulèvements. Ils vendent, en 1444, Pesaro à un condottiere ; en 1461, Cervia à Venise ; l'année suivante, ils perdent

Cesène; plus tard, Fano et Sinigaglia; et ce n'est qu'avec la prudence des renards que les vieux bouledogues de l'Église parviennent à s'accroupir dans l'ancien centre de la Pentapole, devenu un misérable nid au prix des villes des alentours.

La maison de Savoie se fait remarquer parmi toutes les seigneuries qui prospèrent au milieu de la détresse italienne, sauf à renoncer à sa malfaisante ambition le jour où la solution de la crise remet tout le monde à sa place. Ainsi le comte Vert ne quitte pas des yeux le seigneur de Milan qui prend à la lettre le nom de seconde Rome donné à sa capitale et se glisse, avec les courbes de la vipère, dans les États de la Toscane et de l'Ombrie, à la conquête de l'unité italienne. Il le suit par des chemins de traverse, tendant la main à la réaction pontificale, pour le surprendre de front et sur le flanc. Que s'il ne peut l'entamer, il foule aux pieds son propre vassal de Turin, le force à lui servir d'avant-garde à ses frais, et, l'an premier de la crise, son frère, le cardinal Robert de Genève, monte sur le trône d'Avignon, en haine du pontife italien que le peuple de Rome arrachait au conclave. Bientôt le pontife savoisien lance les troupes de la patrie jusqu'à Naples, au secours d'un prétendant angevin, la chétive Chambéry arrive ainsi plus loin que Milan. Bien que troublé chez lui Amédée le Rouge s'étend, incendie Sion; la chronique nous le montre victorieux de « ces canailles de communes, qui « sont toujours à poincts et à quatre, » et au reste Nice se donne de plein gré, pour échapper à ses factions républicaines. Le nouvel Amédée, qui arrive en 1391, surpasse les tours de force des comtes Vert et Rouge: on le voit maître de Genève, si longtemps desirée, vicaire et duc de l'empire, héritier de Die et de Valence,

et enfin seigneur de ce Piémont que l'ère des tyrans avait détaché de la Savoie. Ici la révolution de la misère avait été si violente que le prince Louis n'avait résisté qu'en construisant la forteresse de Madame, et en menaçant d'arracher la langue à ceux qui prononceraient les mots de guelfes ou de gibelins. Mais cette faiblesse d'un rival devenait la force d'Amédée VIII qui, maître enfin de Turin et de Chambéry, réunissait une terre incandescente à une terre armée, une ébullition démocratique à une force incontestable, les ressources de l'effervescence à des troupes indigènes impatientes de combattre, bref l'ingénieuse indigence du Piémont à l'avide rapacité de la Savoie, accouplement qui donnait d'ailleurs une liquidation en famille et immédiate, tandis que tout le monde agonisait. Dès qu'Amédée se trouva à la tête des deux États, il comprit qu'il pouvait se livrer à toutes les témérités, sans rien risquer, si ce n'est des revers inoffensifs. Vaincu sur le sol italien, il avait toujours la retraite française de Chambéry avec ses alliances; battu sur le sol de Chambéry, il avait le refuge et les alliances italiennes de Turin; et comme en politique la liberté de tout tenter sans rien perdre conduit en ligne droite au plan d'une domination universelle, il conçut le projet de se faire pape et roi d'Italie. Un jour il affecte la plus grande dévotion, le dégoût du monde, le besoin irrésistible de se livrer à la retraite, à l'imitation de son aïeul Humbert III, le saint ennemi de tous les évêques. Il fonde à Ripaille un ordre de chevalerie monastique, composé de six gentilshommes, du même âge que lui, et des mieux initiés aux affaires les plus importantes de l'État; il livre la lieutenance à son fils Louis qu'il tient dans sa main, et cette dévotion de Ripaille, si effrontément

hypocrite qu'elle enrichit la langue française de la phrase qui indique les orgies dégoûtantes, se dénoue en 1439, au conciliabule de Bâle, où le duc de Savoie est tonsuré, sacré évêque, nommé cardinal, et élu antipape, sous le nom de Félix V. Neuf ans plus tard, cette fausse Sainteté envoyait le lieutenant Louis proposer la domination savoisienne à la république de Milan, dans l'intention pieuse d'ôter aux Lombards le souci de se gouverner eux-mêmes et de fouiller au fond de leur propre révolution pour y trouver un gouvernement. Mais la seconde Rome achevait sa propre liquidation avec François Sforza, et dès lors le pseudo-pape, renfermé dans ses confins, abandonné de tous les fidèles, abdiquait la tiare pour ne recueillir de ses divagations ambitieuses que la consolation d'un condottiere tonsuré, mis à la retraite par l'Église avec tous les honneurs dus à son rang. Il gardait donc le titre de cardinal, et prenait celui de légat perpétuel dans ses Etats; le pape lui promettait son baiser fraternel toutes les fois qu'il le rencontrerait, lui accordait même la satisfaction innocente de garder les habits pontificaux pendant sa vie, et l'avantage très réel de ne pas être forcé de paraître à Rome où il aurait pu courir quelque danger. C'est ainsi que s'évanouit l'hyperbole du Piémont-Savoie; Louis-Amédée le Bienheureux et Philibert ne cherchèrent plus à s'étendre; et, sans le secours de Louis XI de France, l'État aurait pu se dissoudre dans une rébellion fédérale.

Telle fut la crise de la misère, la banqueroute de l'ambition naïve des premiers auteurs des coups d'État, la liquidation générale de toutes les tentatives irréfléchies. Splendide et terrible dans les villes romaines, brillante et fantasque dans les régions militaires, elle

régénérait tous les États : ici, par les branches cadettes; là, par des rejetons échappés, au hasard, au fer des conjurés; tantôt par des condottieri qui s'emparaient des seigneuries défaillantes, tantôt par d'autres condottieri forcés de vendre en détail leurs conquêtes dès que la cessation de la crise les obligeait à rendre leurs comptes. L'agitation profita à tous les peuples et même la Savoie, ce contresens systématique de l'Italie, obtint de ce duc qui voulait conquérir l'univers, au nom du dieu ultraguelfe du concile de Bâle, ses *Statuta Sabaudiæ*.

CHAPITRE III

LA CRISE DANS LES RÉPUBLIQUES.

Les plébéiens de Florence renversent le peuple et proclament les Médicis. — Les Sanois dépérissent faute d'une dynastie. — Pérouse change quatre fois son gouvernement pour arriver à la solution des Baglioni. — Forfanteries bienfaisantes des Vitelli qui fondent la seigneurie de Città-Castello. — Scènes diverses d'Ancône, Jesi, Saint-Marin, Rimini et Lucques. — Agitations perverses de Gênes. — Calme solennel de Venise qui pense s'emparer de l'Italie en achetant au comptant tous les Etats en banqueroute.

Continuellement étouffée entre le despotisme des chefs et le silence des conspirateurs, la révolution des seigneuries se laisse deviner à l'agencement de ses émeutes, sans que l'œil puisse en suivre les déductions et sans que le désordre, en déchirant l'épais voile de la monarchie, prenne jamais l'apparence imposante du droit. Mais dans les républiques, pas de mystères, pas d'inégalités préétablies écartant rapidement ces larves de liberté qui traversent la nuit de la misère monarchique. Là, les parlements, les sénats, les tribunes, les magistratures responsables ne sont pas de vaines formes acclamées dans un moment d'ivresse; et chaque phase de la révolution se retranche dans un parti; chaque parti multiplie ses nuances; avant de toucher au camp

opposé, chaque nuance arbore son drapeau, se campe dans sa citadelle, groupe autour d'elle ses forcenés et livre son combat à outrance. Commént avancer désormais dans les États républicains, si ce n'est au milieu des ruines? Et comment y faire des ruines sans abattre les libertés et constituer une seigneurie?

Deux faits pesaient, en 1378, sur la république de Florence : la longue guerre contre l'unité milanaise et le revirement subit par lequel on avait jeté la révolution viscontéenne dans les États du pontife; ces deux trophées opposés s'entre-détruisaient, et la cruelle nécessité qui les avait exigés s'étant envolée de la mémoire des hommes, on ne voyait plus que des comptes, des frais, des impôts, des charges accablantes. De là un mécontentement tout gibelin, parce que la république était entièrement guelfe; une irritation croissante, parce que des chiffres implacables défendaient au gouvernement de transiger; et Silvestre des Médicis, chef gibelin, las de souffrir une insolente liberté de proscripteurs enrichis et maîtres de tout, depuis l'ère néfaste des grandes expulsions, frappe le premier coup de pioche, en faisant diminuer l'autorité des capitaines du parti guelfe et réhabiliter quelques employés qu'on avait destitués, ou, comme on disait, admonestés (ammoniti). Aussitôt cette misérable brèche s'ouvre d'elle-même en gouffre volcanique pour laisser passer les clameurs assourdissantes des hommes sans droit, et des multitudes déshéritées, ensevelies au fond de ce vieil édifice social enjolivé de tours granitiques et d'ornements provocateurs. A la clameur qui fait pâlir les bourgeois succède l'action qui les foudroie : le sac de plusieurs maisons abhorrées; l'ouverture des prisons qui proteste contre la justice républicaine; le pillage d'un monastère où les riches, éperdus, avaient

déposé leurs trésors pour les dérober à la plèbe; et enfin la réflexion terrible des hommes compromis qui se disent à eux-mêmes : après le sac, après l'incendie, après le bris des prisons, nous ne pouvons plus reculer ; achevons notre crime pour conquérir l'impunité; décuplons-le; il couvrira l'infamie d'une journée par une gloire éternelle. C'est ainsi que, par une nouvelle insurrection, la plèbe des Ciompi renverse la vieille société, bat en brèche toute l'antique république, chasse les prieurs et les magistrats de la guerre, abolit les priviléges surannés des bourgeois, annule les antiques proscriptions de l'oligarchie guelfe, et proclame la république nouvelle des gueux, sans rancunes, sans exclusions, sans inégalités, sans exils, sans injustices organisées. La création des trois Arts mineurs, pour dérober la plèbe au patronage accablant de l'Art de la laine, les écritures de cet Art privilégié jetées aux flammes; toutes les corporations admises dans le gouvernement sur le pied de l'égalité; l'amnistie des gibelins, naturellement amis des plébéiens; la suspension de toute poursuite pour dettes au dessous de la somme de cinquante ducats; l'abolition des intérêts de la dette publique, telle est la nouvelle liberté qu'on illustre par la création de soixante-dix chevaliers. Mais les réflexions succèdent aux réflexions, les combats aux combats et les gouvernements aux gouvernements. En effet, après avoir révisé et corrigé une à une toutes les institutions de la bourgeoisie guelfe et parlementaire, pour créer une autre république, les plébéiens s'aperçoivent qu'il faut pousser jusqu'au bout l'imitation des mœurs républicaines, sous peine de tomber au-dessous du modèle et qu'ils doivent délibérer avec calme, légiférer avec sagesse, respecter toutes les liber-

tés, rassurer tous les intérêts, écraser l'émeute qui répand l'alarme, étouffer les menaces qui ferment les boutiques, écarter les incapables qui sèment l'anarchie, à l'instant même où ils voudraient la brider. Michel Lando, ouvrier en laine, se propose donc de sauver la république, et dressant des potences, destituant les plus étranges de ses collègues, supprimant l'art du petit peuple qui ramassait la plèbe de la plèbe, rudoyant tous les siens avec une sagesse, une modération, une duperie à toute épreuve, il parvient à démontrer, à son insu, aux plébéins, que la forme républicaine entrave la révolution, que la liberté exclut l'égalité, que la légalité s'oppose au progrès essentiellement innovateur, et qu'ils ne peuvent plus progresser sans marcher sur les cadavres de leurs propres chefs républicains. Délaissé par la révolution, au bout de trois ans, le tribun conservateur se voit expulsé par la réaction guelfe et bourgeoise, et à son tour la réaction qui entre dans la possession de ses formes républicaines, loin d'y trouver son propre triomphe, n'y rencontre que la nécessité de lutter contre des résistances inexplicables. C'est que la bourgeoisie stationnaire essuye le feu d'une plèbe indomptable. Pour la première, la liberté c'est tout, et elle ne peut reconnaître le droit des citoyens que là où la richesse donne des gages à l'antique légalité : à ses yeux, les tumultes passés n'ont été qu'un accident dont sa sagesse lui impose de prévenir le retour par de promptes répressions. Pour la plèbe, la légalité, les parlements, les magistratures ne sont plus que des infamies organisées; et, tandis que ses ennemis veillent en tribuns sur tous les carrefours artificiels de leurs constructions guelfes qu'ils prennent pour des forteresses naturelles, semblables à des montagnes,

elle mine la vieille société et la détruit obscurément par la force du mépris qui fraye la route à un gouvernement opposé à la république elle-même. Neuf ans après la fausse restauration républicaine, en 1391, un soulèvement plébéien réclame la seigneurie de Vieri des Médicis ; vers 1424, la bourgeoisie redoute Jean des Médicis qui lui fait craindre une nouvelle révolution plébéienne ; trois ans plus tard, il fait passer la loi du recensement qui grève les riches et ranime le bas peuple ; et quand les Albizzi, chefs du parti guelfe et républicain, font exiler Come de Médicis en 1433, cet ostracisme le grandit tellement aux yeux de tous les partis que l'année suivante, légalement rappelé, il fonde la seigneurie en proscrivant tous les guelfes. Telle fut l'origine de la dynastie des Médicis, qui coûta beaucoup de sang à Florence bien qu'en cinquante ans de luttes pas un homme ne touchât à un cheveu de ses chefs : ils s'élevaient et s'enrichissaient, tandis que les Bentivoglio étaient massacrés quatre fois avant de transmettre à un bâtard répudié la couronne de leur martyre. Côme n'eut à souffrir qu'un an d'exil, agréablement passé à Venise ; en partant, il laissait dans la désolation ses propres ennemis qui se voyaient perdus, et au retour il s'entendait acclamer Père de la patrie. Mais comment lui refuser ce titre ? il remplaçait le faux peuple des guelfes par le véritable peuple d'aujourd'hui, le délivrait de l'humiliante minorité où il avait si longtemps gémi ; et grâce à lui Florence, arrachée à la honteuse impuissance qu'elle tenait de la république, régnait sur les villes subalternes qui cessaient de s'insurger, sur les châtelains qui ne se liguaient plus ni avec le pape ni avec Milan, sur les Pisans désormais incapables de défendre leur ancienne indépendance, et enfin sur la Toscane

où, devenue capitale, la ville de Fiorino absorbait naturellement les banques en faillite de toutes les villes militaires ou fédérales.

Toujours hostile à Florence, et toujours forcée de l'imiter en lui résistant, Sienne arrive au jour de la crise, avec le ver rongeur de la misère dans son sein et un gouvernement plébéien de trois cents réformateurs déjà habitués à aliéner d'avance les revenus de la république et même à vendre les châteaux pour faire de l'argent. Bientôt la misère se révolte contre les hommes mêmes qui la représentent, en régnant sur les riches; accusés comme les Ciompi d'être des gueux sans idées et de faire fuir l'argent par des mesures insensées, ils se voient tout à coup renversés, en 1384, par la bourgeoisie guelfe des Neuf, par la bourgeoisie gibeline des Douze et par les gentilshommes exilés que la révolution rappelle dans la ville. Quatre mille plébéiens partent pour l'exil, en laissant derrière eux l'illusion nouvelle de la république des riches, destinée à ramener l'abondance. Mais, au rebours des espérances conçues, l'implacable crise s'aggrave chaque jour, Montepulciano et Cortone refusent d'obéir, Florence fomente les rébellions avec le condottiere Beltot; et, en 1390, par une nouvelle manœuvre qui coûte le sang de Tolommei, les *Salimbeni*, chefs gibelins, recommandent la république à la protection de Milan. Dans cette voie toute nouvelle, les Sanois s'efforcent de suppléer aux ressources intérieures, en modérant leur propre indépendance; il est beau de les voir ni libres ni soumis, ni effacés ni exposés, l'œil aux aguets, avec leurs parlements, leurs tribuns, leurs magistrats et toute leur république, sous un gouverneur milanais qui imite la seigneurie et amnistie tous les partis sans

les entamer ; de sorte que la ville, tout d'une pièce sous un voile transparent de piques croisées qu'elle peut écarter à tout instant, se meut, s'incline et se relève dans des attitudes calculées à l'angle exact de sa propre sûreté. Peu à peu cette imitation forcée des anciennes soumissions à Charles d'Anjou ou à Mainfroy s'use d'elle-même ; en 1402, la banqueroute de Milan ne permet plus de continuer le jeu dangereux d'une république sous le protectorat d'une seigneurie unitaire et conquérante, et après l'insurrection malheureuse, mais significative, d'une compagnie dite du Galeazzo, le gouvernement républicain, mu par la force intérieure de ses propres ressorts, se redresse en proscrivant la bourgeoisie gibeline des Douze, et en faisant la paix avec la république guelfe de Florence. Dès lors le gouverneur milanais, complétement supplanté, se retire pour éviter une plus honteuse expulsion.

Ici finissait la première crise de Sienne, mais si la ville était pauvre, ses alentours l'étaient beaucoup plus ; Florence, encore en république, s'avançait à pas de fourmi ; sa richesse lui permettait de vivre, de respirer et même de s'arrondir par l'absorption d'Orbetello, Soana, Vittezo, Ottieri, Chiusi, Pitigliano, Cetona, et de l'État enlevé à Cocco Salimbeni, sans parler de la soumission antérieure des seigneurs de Pietramala qui inféodaient d'un seul coup à la ville soixante-neuf châteaux, cinquante-cinq villas et huit palais ou forteresses. Tout le monde obéissait à un peuple officiel de réformateurs qui, pris en dehors des Neuf et des *Douze*, représentaient un nouveau système de démocratie guelfe et républicaine. Cependant, dans le second moment de la crise, quand tous les États après avoir acquis la conscience de leurs forces proportionnelles, opéraient leur dernière liquidation

en présence de leurs propres condottieri qu'ils devaient faire disparaître ou ramener à l'état de mercenaires inoffensifs; quand Milan s'assombrissait de nouveau en mettant en présence Philippe-Marie et son condottiere François Sforza; quand Florence se décidait à vaincre sa longue impuissance, en se donnant aux *Médicis;* quand les États militaires dans une sorte de défaillance renonçaient à leur expansion devenue excessive et même impertinente, alors la poétique originalité de Sienne, sa fierté séduisante, le charme de son humeur malicieuse et militaire dégénérèrent en mouvements saccadés, convulsifs, multipliés, et en ces inquiétudes acariâtres d'une liberté trop vierge. Vers 1439, la ville s'impatiente de sa pénurie et de ses propres douleurs; elle défend de prononcer le nom de la Chiassa et du Graffio, deux sociétés qui la labourent comme deux cancers, l'un guelfe, l'autre gibelin; elle veut que tout le monde travaille pour l'enrichir, la ravitailler, la perpétuer, et dans la crainte de se voir sans argent et sans enfants, elle exclut des emplois les oisifs et les célibataires. Ses condottieri qui la méprisent, la jettent dans une violente exaspération; Malatesta la trahit; Pazzaglia la trompe, d'autres la vendent, d'autres encore nourrissent amicalement les troupes de Milan qu'ils sont chargés de combattre; Correggio pousse l'impudence si loin que les sénateurs indignés le jettent du haut des fenêtres de l'hôtel de ville. Les guelfes et les gibelins conspirent, tantôt avec Naples, tantôt avec Milan; personne ne se présente pour imiter les Médicis ou les Sforza, personne ne peut s'aventurer dans ce labyrinthe de Douze, de Neuf, de réformateurs et d'associations mystérieuses, légales, haineuses ou terribles. Pandolfo Petrucci, qui montre l'âme d'un seigneur à la tête

des plébéiens, en 1456, perd la tête sur l'échafaud, avec dix des siens. Les mœurs cruelles du vieux temps, pétrifiées dans les lois, blessent le sentiment moderne, en donnant une exaltation maladive à la sensibilité sanoise. Des hommes tels que Charles Montanini attendent la mort dans une prison, comme à l'époque du comte Ugolino, faute d'argent pour payer une amende; son ennemi, attendri, donne la somme, en voyant les larmes de la sœur du captif. Mais l'honneur du sectaire délivré exigerait que sa sœur fût d'abord livrée à son adversaire pour solder la dette, et ensuite égorgée pour satisfaire à l'honneur; et Montanini n'aurait pas reculé d'une semelle, si, heureusement, l'humanité n'avait triomphé de lui, en ne lui demandant que de donner son consentement à un mariage d'amour. Semblables à des femmes exaltées, les Sanois ne savent résister ni à la dévotion qu'ils avaient jadis bravée, ni à la vanité qu'ils avaient domptée autrefois à force d'orgueil, ni à la folle envie qui, dans les beaux jours de leur république, était une émulation forte et sévère. En voyant l'un de leurs compatriotes, Pie II des Piccolomini, sur le trône de saint Pierre, leur tête tourne : ils voudraient lui refuser la réintégration des nobles et de la bourgeoisie gibeline des Douze. Mais quand ils le voient visiter Florence, en leur tournant le dos, ils perdent contenance, ils accordent tout ce qu'ils ont refusé; et, pour s'arrêter dans la voie des concessions, ils en sont au cruel enfantillage de menacer de confiscation ceux qui en proposeraient de nouvelles en faveur de la noblesse. Et voyez ce que coûte un instant d'égarement à cette frêle république! En 1480, la famille des Piccolomini la livre à la conquête napolitaine qui proscrit à perpétuité, pour toutes les générations à

venir, le système et le peuple de la démocratie guelfe des réformateurs inaugurée soixante-dix-sept ans auparavant, à la chute de Milan. Au bout de deux ans, une nouvelle révolution rétablit la démocratie et chasse Naples avec les nobles, sans pouvoir néanmoins dompter la campagne : si bien que, cinq ans plus tard, un mulet qui s'égare dans les bois, chargé des armes des émigrés, détermine le succès d'une nouvelle invasion, et les Neuf, les réformateurs, les nobles, les Douze ne cessent de jouer à la loterie du gouvernement jusqu'à ce que, très-tard, les Petrucci se représentent pour imiter les Médicis de Florence.

L'année même où les plébéiens de Florence se levaient, les bourgeois de Pérouse lançaient les leurs contre les nobles, croyant ne répéter que l'une des mille manœuvres du vieux temps, et soudainement ils voient la multitude embrasée à tel point qu'effrayés eux-mêmes de l'avoir excitée, ils lui dérobent ses victimes et les cachent dans leurs propres maisons. Où se cacheraient-ils eux-mêmes, si l'anarchie continuait? Mais l'anarchie continue sans tribuns, sans conceptions générales, sans hardiesses qu'on puisse traduire en théories, sans atteindre à ces formules florentines qui s'offrent comme la menace éternelle de tous les riches; la plèbe de Pérouse se borne à secouer ses gouvernements. En jouant le rôle d'un bélier, elle les oblige à se succéder les uns aux autres jusqu'au moment où ils cèdent la place à un seigneur. Ainsi les bourgeois triomphent d'abord avec leur république au calque florentin : mais on les appelle les Raspanti, les racleurs, les grugeurs, les voleurs ; on leur impute la misère croissante qui les force à se traîner d'expédient en expédient. En 1382, la *plèbe* les attaque, au cri de : Mort aux

Raspanti! Les *Oddo* descendent dans la rue, et il faut les vaincre trois fois, avant qu'ils s'enfuient, en sautant du haut des remparts. Spoliée de ses plus riches concitoyens, la république s'enfonce toujours davantage dans le bourbier de la misère. Dans l'impossibilité de rembourser ses dettes à Venise et à Florence, elle met en gage ses finances pour solder ses troupes; elle ne se dégage des attaques d'un aventurier anglais qu'en lui donnant 2,000 florins; elle ne défend ses paysans qu'en leur ouvrant les portes de ses châteaux: « le trésor était tellement épuisé, dit la chronique, « qu'on afferma, pendant onze mois, à deux banquiers « les impôts sur les bouches de la campagne, pour « 12,000 florins; sur les fours, pour 7,266 fl.; sur le « vin, pour 4,000 fl.; sur le lac, pour 5,200 fl.; et sur « les contrats, pour 1,500 fl. » L'aveugle mécontentement de la plèbe, une fois arrivé à son extrême degré d'indignation, *Pandolfe Baglioni* s'empare, en 1389, de l'accident d'une querelle pour renverser la république des bourgeois, chassant la caste abhorrée des Raspanti et installant une plus large démocratie avec la forme républicaine, protégée par les nobles qu'il rappelle. Mais cette nouvelle mutation laisse subsister la vieille inégalité. Si elle flatte les pauvres en leur jetant les miettes qui tombent de la table des nobles, les illusions qu'elle faisait naître s'évanouissent, quand on voit la campagne envahie et décomposée par l'émigration armée des Raspanti qui enlèvent Borghetto et Agnello, et la ville menacée par Michelozzo des Michelozzi qui pénètre hardiment jusqu'au milieu de la place. Et comment le repousse-t-on ? Par une odieuse répression qui fait ressembler le gouvernement à un ramassis de bandits. Le trompette de la commune erre de rue en rue,

promettant des récompenses à ceux qui dénonceront le refuge des rebelles, et stimulant la cupidité des délateurs, avec l'argent à la main scellé dans un sac. Une ignoble foule amène les prisonniers à l'hôtel de ville devant les magistrats qui les payent et les jettent du haut du balcon aux massacreurs de la place; d'autres prisonniers demeurent suspendus à une corde que l'on coupe, après avoir prolongé les tortures de leur agonie. Michelozzo est tué; tout homme qui parle trop haut faillit être mis en pièces; les nobles réclament, moyennant récompense, un homme appelé le Démagogue; ils se livrent à toutes sortes de bassesses et de cruautés. Mais on dirait que le sang qu'ils versent est tiré de leurs veines et non pas de celles de leurs ennemis, car cette accusation de vol, de rapine, de malversation dont ils accablaient les Raspanti, retombe de tout son poids sur leur propre parti. En vain amènent-ils le pontife à résider à Pérouse, pour ménager à la multitude irritée les avantages d'une cour; moitié méfiance pour le parti gibelin, et ami de Milan, moitié jalousie, le pape avide de semer la division, à peine arrivé, rappelle le parti exilé de la république bourgeoise; et la plèbe, déjà lasse des nobles, se coalise avec les Raspanti pour fondre sur l'aristocratie, au cri de : Mort aux voleurs! «Muojano i gentiluomini robbatori!» Baglioni tombe sous le fer des insurgés; le feu dévore ses maisons, soixante-dix gentilshommes périssent, sacrifiés de sang-froid par les vainqueurs, et c'est ainsi que s'évanouit cette double déception de la république démocratique, une fois par la bourgeosie guelfe, et la seconde fois par l'aristocratie gibeline. La plèbe et les Raspanti, couverts du sang de leurs ennemis, se groupent sous la direction d'un condottiere guelfe et indigène, Biordo Michelotti,

et s'efforcent de combler le gouffre béant de la disette en proclamant sa tyrannie militaire avec une liste civile très-large, des fiefs, un palais, des troupes soudoyées et une statue qui le déifie de son vivant, en haine de l'aristocratie exilée qui avait acheté la chair vivante de son père. Cette tyrannie, pâle image d'une seigneurie, trompe momentanément la crise. Le pontife, qui avait voulu régner sur la division, s'éloigne, livide de peur, et forcé de simuler la plus vive satisfaction pour tous les massacres accomplis. Bientôt sa volte-face n'intimide et n'étonne personne; ses attaques échouent; la croisade qu'il lance contre la ville se disperse : il est obligé de dissimuler une seconde fois sa colère, pour l'ajourner à une époque plus propice. L'Etat s'étend avec l'essor des tyrans; Todi, Orviéto Assises, Nocera, Guado et Spello tombent, l'une après l'autre, sous sa domination. La bourgeoisie, la plèbe s'attachent au nouveau gouvernement, se passionnent pour le bienheureux condottiere, dont tous les ambassadeurs de l'Italie fêtent les noces, en 1397; on dirait que l'ère des tumultes est fermée. Mais non : Biordo n'aura ni vaincu le pontife, ni désespéré l'aristocratie exilée, ni réellement dompté toutes les villes conquises, tant qu'il n'aura déposé le bilan où Pérouse, ses fleuves, son lac, ses moulins, ses bouches et ses taxes lui auront ouvert un crédit équivalent à l'expansion momentanée qu'il doit à sa qualité de sectaire, à ses moyens personnels de condottiere et à l'essor ascendant des guerres qui engendrent forcément des guerres nouvelles et le condamnent à vaincre sans cesse jusqu'au moment d'une catastrophe se réalisant par explosion. Tous ses ennemis le guettent et comptent sur la fatalité qui le pousse à chercher lui-même une bataille de malheur; et sans

attendre cette bataille l'abbé de Saint-Pierre, son parent, ami du pape, se présente un matin chez lui, le serre dans ses bras, lui fait entrer un couteau empoisonné dans les épaules et aborde le peuple avec les conjurés en lui annonçant qu'il a abattu le tyran, que la patrie est délivrée, que désormais tous les citoyens sont libres. Qu'on juge de la rage des Raspanti et de la plèbe qui voient disparaître leur tyrannie d'or et d'argent, leur tranquillité monnoyée, leur chef immortalisé avec l'enthousiasme de la finance, la plus heureuse combinaison de leurs agiotages, leur bilan sans pareil contre toutes les villes des alentours; jamais de malencontreux imitateurs de Brutus ne furent mis en pièces avec plus de fureur, jamais aucune ville ne se couvrit d'un deuil plus sincèrement intéressé, jamais la perte d'un cheval ou d'une maîtrese ne causa à aucun joueur un chagrin plus cuisant : et la ville perdit ses conquêtes; le pape revint à l'attaque : il fallut se saigner à blanc, ramasser de l'argent, le mettre dans une bourse et le lui jeter à la figure; et, chose humiliante pour la ville la plus vindicative de l'Italie, habituée à des haines éternelles, à des partis implacables, à des combattants sans cesse ranimés par les réactions doublées de la papauté et de l'empire, elle descendit, en 1399, jusqu'à vendre sa haine, ses vengeances, et à faire de l'argent en accordant des amnisties aux plus offrants. Son indépendance elle-même s'effaça momentanément. Milan, l'Église, le roi de Naples la dominèrent l'un après l'autre; un instant elle ne conserva que la réputation de ses haines immortelles et de ses poisons foudroyants; de sorte que quand le roi de Naples tomba mortellement malade dans ses murs, on répéta dans toute l'Italie qu'un médecin de Pérouse lui avait livré sa propre fille dont

il avait lui-même empoisonné les organes de la génération.

Cependant la race des hommes ne fait jamais ni un acte de désespoir, ni une faute d'arithmétique, et Pérouse terne, dissimulée, astucieuse et dangereuse comme le serpent, s'avance encore, sous le pied de Milan, de l'Église, de Naples, et puisque sa plèbe a essayé inutilement de la tyrannie militaire d'un guelfe, il lui reste à tenter les hasards d'une tyrannie militaire avec les exilés gibelins. Leur chef, le condottiere *Braccio* de Montone, l'un des premiers capitaines, plutôt allié qu'à la solde de Naples, homme d'une loyauté antique, et d'une franchise qu'il avait acquise en vivant dans les camps, le même que nous avons vu médiateur entre le peuple et les Varrano sur la place de Camerino, arrive, en 1416, sous Pérouse, appelé par la fortune qui lui montre le fruit mûr à cueillir. Les Raspanti, qui voudraient le trahir par de perfides négociations, sont obligés de le laisser entrer dans les murs avec l'aristocratie exilée, et avec l'une des plus grandes armées de l'époque. Ses ordres de paix et de conciliation sont d'un roi, et il aurait régné en seigneur, si l'arithmétique et les passions en l'abaissant aux proportions de la ville, n'eussent amené dans l'année une bataille civique et l'expulsion de ses ennemis les Raspanti : de sorte qu'il ne lui resta plus que de répéter, en sens inverse, la tyrannie militaire de Biordo des Michelotti. Son épée, ses troupes, son courage, son indépendance royale donnèrent à la ville une admirable phosphorescence : soudain le rayon de Pérouse enveloppa Todi, Assises, Spoleti; il toucha Rome que le condottiere prit une fois pour et une fois contre le pape. Sans égaux dans son élévation, il songea à conquérir la royauté ita-

lienne. Rome dans la misère, Milan dans la détresse, Naples en banqueroute, tous les obstacles s'effaçaient comme par enchantement ; tout semblait permis à cette ville qui éclairait de ses lueurs sinistres tant de villes au loin! Comment, en effet, poser des limites à la fortune de son jeu? Comment arrêter son chef qui doublait toujours sa mise, ses soldats, ses villes, son ambition? Mais la destinée l'enchaînait au terrible jeu des batailles, elle lui défendait de suspendre le combat, de fuir les revers, d'éviter la mort, et le jour où il fut emporté dans une mêlée, il ne resta à sa famille qu'une couronne mystérieusement enfermée dans un coffre, et à Pérouse que l'amère réalité de sa propre misère. Il fallut arriver enfin à la liquidation, et la catastrophe des guelfes et des gibelins des deux républiques et des deux tyrannies enfantées par la crise, fermaient l'issue des quatre erreurs possibles pour élider les forces insensées du moyen âge au profit d'une seigneurie impartiale et proportionnée à l'importance de l'État, qui échut à la famille des Baglioni. Entremetteurs modestes dans les circonstances les plus critiques, toujours préoccupés de retirer un avantage subalterne de leur intervention cupide et modérée, toujours prêts, depuis un demi-siècle, à sacrifier la république à l'étranger pour trouver un juste milieu entre sa faiblesse et son indépendance corrélative à leur position d'hommes influents mais de simples citoyens, tantôt ils avaient déterminé la soumission à Milan, tantôt à l'Eglise; et ils avaient figuré, dans l'intervalle, entre les deux tyrannies de Biordo et de *Braccio*, en combattant toujours la famille des *Oddo* et la caste bourgeoise des Raspanti. A la mort de *Braccio*, quand Pérouse tomba sous l'Église, quand elle se vit forcée de vivre en république ecclésiastique,

avec les hideuses querelles du vieux temps, sans pouvoir même les vider en chassant tour à tour, comme jadis, les partis opposés; quand elle comprit que sa vie passée, romaine par privilége et militaire par la position, la conduisait à une fin très-humble, les Baglioni apparurent comme des sauveurs, des libérateurs ou des anges, eu égard aux vipères qui foisonnaient dans toutes les maisons. En effet, protégés de l'Eglise qui les plaçait à Spello, prêts à la trahir et capables de lui résister, après avoir été atteints dans leur fief, une fois par le poison, et une ensuite par le poignard, ils réconciliaient, en 1466, les guelfes avec les gibelins, et n'attendaient plus désormais qu'une occasion pour régner ouvertement. Comment cette occasion leur aurait-elle manqué? En 1482, la ville ne pouvait plus endurer sa propre liberté, et à partir de l'année suivante la commune inscrivait tous les ans sur ses registres qu'on violait les statuts, qu'on se battait le jour et la nuit dans la rue, qu'on mutipliait les violences et les meurtres, et cette ritournelle sanglante, ayant condamné les citoyens à considérer tout acte désespéré comme très-naturel pour sortir de ce chaos odieux et dévorant, en 1488, Baglioni chassa les *Oddo*, brûla leurs maisons, se proclama seigneur et allié des Varrano de Camerino, des Vitelli de Città Castello des comtes de Pitigliano; il resta au poste le plus avancé, sous le feu de l'Église.

Qu'on s'imagine Pérouse avec une teinte plus vulgaire, une position plus alpestre, des hommes moins poétiques dans l'usage du poison, mais peut-être plus avancés dans la carrière des crimes, on aura une idée de la république militaire de Città Castello qui se réveille, en 1419, sous l'étreinte de la crise avec Vitellozzo Vitelli, chef des gibelins, qui tue un homme de la

famille rivale des Guelfucci. Ce meurtre ne lui donne d'abord d'autre résultat que l'exil et la confiscation de ses biens. Cependant la ville tombe sous le pape Martin IV, et ensuite sous le condottiere Braccio de Montone qui la traite en conquête : et c'est alors que la misère l'attache au meurtrier gibelin comme l'indigence s'attache quelquefois au crime, et le malfaiteur à la potence. *Vitellozzo* entraîne avec lui le pontife et la famille même des Guelfucci contre l'invasion militaire de Pérouse ; et si, victorieux contre Braccio, il échoue quand il veut rester seul en trahissant ses alliés, dès qu'on l'exile la ville tombe sous le pape qui la laisse retomber sous le condottiere de Pérouse, de sorte qu'en 1435, elle est trop heureuse de se laisser surprendre par son chef indigène et de l'accepter pour maître. Supprimant les conseils, il soumet la république à la magistrature unique des Octoviri, et force le pape Eugène IV à compter avec lui et à donner le titre de vicaires pontificaux aux nouveaux magistrats. Ni seigneur, ni citoyen, son autorité violente flotte ainsi, à l'intérieur, entre les habitants et les Octoviri ; à l'extérieur, entre la république et le pape, et il meurt orné du titre de libérateur de la patrie. Son successeur Nicolas le continue, et en homme digne de lui succéder. Une nuit de 1468, ayant fait entrer ses partisans dans la ville, il mit le feu à une maison sur la place, près de la famille rivale des Guelfucci dans l'espoir de les assommer, au moment où ils accoureraient éteindre l'incendie. « Mais, dit la chronique, « aucun d'eux ne bougeant, il enfonça leurs portes, « en surprit dix-sept dans leurs lits, les traîna « dans les rues où il les massacra cruellement, et « démolit leurs maisons en poursuivant leurs amis

« dans la campagne. » Les autorités pontificales se retirèrent au plus vite, et la république, devenue indépendante, resta à la merci du seigneur qui la gouverna par douze recteurs. Telle fut l'origine de la seigneurie de Città Castello qui coûta cinquante ans de luttes à sa dynastie, et encore huit ans d'exil à Nicolas Castelli qu'on aurait pu croire définitivement vaincu par l'Eglise, si le peuple, qui lui était attaché par le charme de ses expéditions nocturnes et par la nécessité de combattre avant tout le pape, ne l'avait pas engagé au retour avec la médiation de Florence. On le proclama alors père de la patrie, à l'imitation de Côme des Médicis, titre que la raison ne saurait lui contester, puisque la morale se tait au milieu des affreuses conditions de l'Italie. Cependant, si jamais un poëte chantait les fastes des chefs de cette ville qui choisissait jadis le jour d'un tremblement de terre pour envahir le bourg de San-Sepolcro, il devrait se servir de l'argot des bagnes, et chercher des rimes sur les désinences de la *rousse* et de la *veuve*.

La crise se révèle, au contraire, sous une forme innocente et pacifique, à Ancône que le condottiere François Sforza surprend, dans son sommeil républicain, et rend tributaire, quand, en 1434 il improvise une seigneurie dans les États romains. Dix ans plus tard, lorsque cette seigneurie s'évanouit, la bienheureuse ville n'a pas besoin de se réveiller pour se trouver délivrée sans que personne envie son calme.—Personne n'envie non plus la ville de Jesi d'où le peuple chasse, en 1408, Simonetti, son seigneur, et proclame la république[1] sans pouvoir s'arracher à sa propre détresse.

[1] Et fo volontade dè lo popolo.

Il ne résiste au seigneur exilé et au roi de Naples que pour devenir la proie de quatre tyrans, co-partageants, le grand condottiere, Braccio de Montone, les Chiavelli de Fabriano, les Cima de Cingoli et les Smelducci de San-Savecino; plus tard il n'échappe à cette quadruple tyrannie que par Braccio qui s'approprie l'entière république pour la vendre à Rimini : enfin il ne se dérobe à la misère de Rimini qu'en acceptant dans ses murs les odieux Simonetti qu'il ne tarde pas à expulser de nouveau, en 1417, avec les Boscareti, anciens chefs dans l'ère des tyrans. La solution dernière de la crise jesine consiste dans un atermoiement définitif de toute solution, dans un continuel délai obtenu contre la fatalité, dans une perpétuelle équivoque qui empêche de discerner si Jesi a cessé d'exister, ou si sa république patiente attend tout du temps, parce qu'elle se croit éternelle, et du pape parce qu'il est l'ennemi de ses nobles, tous gibelins. Ainsi on la voit accueillir en 1426 les troupes pontificales qui démolissent Magnalata, village hérétique et gibelin; gémir, en 1434, sous François Sforza qui suspend les persécutions contre les hérétiques, en l'absorbant avec Ancône, dans son État improvisé; ressusciter, en 1444, furieuse contre l'aristocratie et l'hérésie, complices de l'invasion; et raser à la même époque Masaccio, coupable de chercher un refuge contre sa misère dans les idées hétérodoxes des Fraticelli. Sa guerre guelfe contre l'aristocratie gibeline s'étend, en 1482, quand ses communes subalternes s'insurgent accablées par une pénurie croissante; en 1485, quand elle chasse ses nobles en démocratisant le grand conseil; et l'année suivante, quand elle bat les Rispanti qui luttaient dans la campagne, comme s'ils avaient voulu relever leur château de Rispanti, subju-

gué en 1251, l'année première du grand interrègne qui suivit la mort de Frédéric II, né à Jesi.

Renversez la lunette d'approche, élevez-la, et fixez la sur le mont Titano, vous verrez dans l'incomparable village de San-Marino l'image intervertie et rapetissée de la république jésine. Sous le drapeau gibelin, ses habitants sont les Suisses de l'État d'Urbin ; semblables à des fourmis dans leurs petites proportions, ils ont remporté leur victoire de Mortgarten et de Sempach en miniature ; la forme républicaine, loin de les étouffer, n'a servi qu'à conserver l'innocence de ses hommes, dispensés de la triste nécessité de se supplanter réciproquement et d'obéir à des traîtres; et, lorsque la crise menace de les agiter, en 1392, elle les trouve armés, en sorte que, loin de dépenser de l'argent, ils en gagnent; loin de prendre des mercenaires, ils se vendent eux-mêmes. Vers 1458, ils se consolident, se fortifient, s'étendent ; leur existence devient historique ; leur république se dessine au milieu de la fédération italienne, comme l'unique point surnageant aux mille et mille bourgs indépendants dans l'ère de l'Italie consulaire. Alliés de Pise, de Naples et du pape contre Rimini, leur ennemie capitale, ils font leurs conquêtes en subjuguant quatre villages ; le pape qui les protége, en haine des Malatesti, leur donne ses conseils, leur recommande la modération, la douceur dans les provinces vaincues, les engage à ne pas y envoyer des proconsuls violents, à ne pas se livrer aux ambitions effrénées qui perdent les empires ; et, soit qu'ils écoutent la sagesse des pontifes, soit qu'ils se rassurent par l'affaiblissement de Rimini, ils gardent leur liberté, destinée à une longévité indéfinie, et partagent la splendeur militaire d'Urbin, leur ancienne protectrice.

Si on tourne ses regards vers Lucques, on assiste au spectacle opposé d'un État qui, au lieu de se développer, prend sa retraite en s'arrachant à tous les dangers possibles avec une sagesse sénile et une force royale, combinées d'une manière bizarre avec la forme républicaine. Toute la force nouvelle des Lucquois, tant de fois vendus et passés d'une main à l'autre, consiste dans la faiblesse et la disparition totale de Pise ; leurs murs, naguère ébranlés, suffisent maintenant que personne ne les attaque de trop près ; la protection de Charles IV et de tant d'empereurs qui les avaient défendus, en dépit du mouvement général, se trouve en harmonie avec l'abaissement de leur grande rivale ; enfin des diplômes, des priviléges, des restaurations et une aristocratie qui semblaient de vaines protestations contre la marche des siècles, acquièrent force de loi, et quelques efforts suffisent à leur restituer leur valeur, dans le bilan général de la fédération italienne, aux jours de l'effervescence plébéienne de Florence, de Sienne, de Pérouse et de toutes les républiques. Ici, ce n'est pas un tribun qui se lève avec la hardiesse d'un système social ; c'est un tyran, Paul Guinigi, sorte de gendarme insignifiant qui élude la dictature des Six, décrétée contre lui en la faisant porter au nombre de Douze, et il règne sans trouble jusqu'au moment où, l'effervescence s'évanouissant, la république le dompte avec une dictature de trente-six magistrats. A sa mort, en 1384, le grand conseil des Six-Cents rouvre ses portes, et la liberté sépulcrale de l'ancienne république se rétablit avec le calme, la paix, le mystère et l'inviolable retraite des Dix grands consuls que Charles IV avait nommés vicaires de l'empire. Aucune femme ne peut se présenter devant eux, aucun citoyen, aucun employé

ne s'asseoit à leur table, un permis du Gonfalonier peut seul leur accorder la faculté de sortir dans la rue; aucune distraction, aucun objet profane ne doit altérer leur tranquillité monacale. En 1392, Lazare Guinigi s'empare de l'État; mais ce n'est encore qu'un gendarme qui n'altère pas la forme républicaine. La famille guelfe des Fortinguerri expulsés, un doge du peuple qui fonctionne en sous-ordre, les jurisconsultes et les médecins exclus des emplois, la proscription des Anteminelli, issus de Castracani et jugés aussi dangereux que les guelfes, tout atteste que la ville garde ses souvenirs du moyen âge, réduits à des proportions inoffensives. Un coup de poignard des Fortinguerri qui emporte le tyran ne change même pas cette domination gibeline imposée par la nécessité momentanée d'un chef, et Paul Guinigi règne encore trente ans, en construisant une forteresse, sans violer ni les lois, ni la justice : « Quoique son élévation, dit la chronique, « fût tyrannique et violente, dans son administration « il se montra juste et humain. » Enfin, le jour où il s'affaisse sous l'action meurtrière de la guerre florentine, la république, sournoisement accroupie dans sa coque, laisse tomber son chef dans l'alliance de Milan, à la merci des condottieri des Visconti, et définitivement dans les prisons de Pavie, d'où il ne sort plus vivant. Ainsi délivré, le grand conseil envoie deux orateurs, l'un au seigneur de Milan pour le remercier de l'avoir soustrait au tyran, et l'autre à Gênes pour lui demander des secours qui le mettent en mesure de faire la guerre à Florence sans accepter la dangereuse alliance de Milan. La crise finie, la liquidation achevée, tout ennemi écarté, on se relâche de l'antique sévérité républicaine, et en 1446, les Dix consuls, auparavant

cloîtrés, acquièrent la faculté de sortir en procession pour aller à la rencontre des papes, des empereurs et des rois qui les honoreraient de leur visite; on pousse même les concessions jusqu'à accorder aux dames d'entrer au palais le vendredi, pourvu que ce soit en pleine audience. Enfin, par un dernier excès de libéralisme, on permet aux consuls d'inviter quelques citoyens à leur table le jour de la Sainte-Croix.

Les labeurs de Florence qui enfante la dynastie des Médicis, les terribles caprices de Sienne lasse de sa longue virginité républicaine, les deux républiques et les deux tyrannies militaires de Pérouse, toutes les scènes variées depuis les guelfes et les gibelins du mont Titano, jusqu'à la lugubre tranquillité des Lucquois, s'effacent devant l'éclatante rapidité des révolutions génoises au moins quatre fois plus nombreuses que dans toutes les autres villes. Près de quarante gouvernements se succèdent, sans tenir compte d'une foule de tumultes ayant à leur tour le droit de s'intituler révolutions, et d'une multitude d'insurrections dans les provinces dont les confins s'étendent et se rétrécissent sans cesse, aussi mobiles que les flots de l'Océan. A la moindre brise, la ville se contracte tout entière avec une sensibilité maladive; la moindre secousse de Milan, de Rome, de Florence y réveille un écho dont les répercussions sonores troublent les esprits et se traduisent en émeutes; les partis se subdivisent, se fractionnent, se combinent, se séparent avec une volubilité étourdissante, et aucune critique, aucune sagacité, aucune conjecture ne saurait éclairer ce chaos de tempêtes, si on oubliait que nous sommes dans l'ère des liquidations, et que la république danse sur les cordes raides de la finance pour chercher son véritable équi-

libre au milieu de la crise. Sur un sol étroit, sur une lisière jetée entre la montagne et la mer, avec les ressources prodigieuses des communications, une intelligence éveillée par le contact de tous les peuples de la Méditerranée, un essor favorisé par la barbarie des étrangers et par la disparition consolante de Pise, Gênes peut s'élever jusqu'à se perdre dans les nuages sans qu'il lui soit permis de trouver une base assez large pour se suffire à elle-même. Ses tourelles, ses coupoles, ses flèches ont besoin d'un arc-boutant qui parte d'un territoire étranger; le frêle et flexible édifice de sa grandeur ondoyante cherche sans cesse un appui; ses vaisseaux demandent un fond pour jeter leurs ancres au retour de leurs courses continuelles; bref, il faut que la république prenne sous une autre forme l'attitude que nous lui avons vue l'an mil, quand les circonscriptions diocésaines en faisaient une dépendance de Milan et lui donnaient l'appui de la Lombardie romaine, tout en lui permettant de prospérer avec la liberté d'une industrie exclusivement indigène.

Il est dur, il est triste de renoncer à l'indépendance absolue; la moindre concession d'une parcelle de la souveraineté coûte des larmes amères, des douleurs inouïes; plus un peuple se trouve riche et puissant, plus il se raidit contre la fatalité en épuisant tous ses efforts avant de céder. Eh bien ! défendez Gênes, transportez-vous au commencement de sa crise, dites tout ce que l'imagination et le jugement peuvent vous inspirer contre l'humiliation de la dépendance, plaidez hardiment, ne dédaignez aucun artifice de rhétorique; pérorez avec la persuasion que l'éloquence entraîne à sa suite les multitudes avec les chaînes d'or de l'Her-

cule gaulois; ne craignez ni de tromper ni de vous tromper, attendu que les révolutions s'avancent par la force des déceptions et non par celle des démonstrations; niez l'évidence, livrez-vous à des hypothèses, enivrez-vous de paroles, débitez tout ce que vous pourrez contre l'avare finance qui impose la suzeraineté de Milan, et vos propos, vos figures, vos hyperboles, vos dilemmes, vos syllogismes, vos redites, vos paroles dans les rues étouffantes de Gênes, au milieu d'une aristocratie chargée de richesses et d'une plèbe en guenilles, se transformeront en émeutes, en soulèvements, en gouvernements qui disparaîtront l'un après l'autre comme des bulles de savon pour vous expliquer le feu de file des péripéties génoises et leur dernière solution.

En 1370, la ville éprouve les premières étreintes de la misère; les impôts pèsent, la détresse se fait sentir, les vieilles ressources deviennent insuffisantes : à qui la faute? au doge se dit la plèbe; que ne ménage-t-il pas le trésor de la république? Pourquoi ne veille-t-il pas sur les recettes et sur les dépenses? Peut-on croire que la ville qui fait trembler Venise manque de force, qu'un commerce si riche manque d'argent, qu'un Etat très-florissant ne puisse faire les frais de son indépendance? Et ce raisonnement détrône d'abord *Gabriel Adorno*, quasi-gibelin, et si peu préparé à l'injustice du sort, qu'il faisait sonner le tocsin pour appeler la plèbe à son secours contre la révolution; ensuite Dominique Fregoso, quasi-guelfe, si innocent qu'il remportait d'héroïques victoires contre les Vénitiens; en troisième lieu *Guarco*, quasi-gibelin, si économe qu'il signait la paix avec les Catalans et le marquis del Carreto; si timoré qu'il n'osait armer la plèbe contre les mercenaires

de la compagnie de l'Etoile; si prudent qu'il rappelait la flotte de Venise pour réprimer l'insurrection du littoral d'Orient; si flexible et si habile à mettre l'émeute dans son tort, que, lorsqu'elle arrive de la campagne où elle se répandait avec le tocsin dans la ville où elle soulève les plébéiens, elle se contente de lui arracher d'abord des décrets contre les nobles et contre les impôts. Le nouveau doge Montalto, quasi-guelfe, ne se dérobe à une catastrophe que parce qu'il meurt au bout de six mois; son successeur, *Adorno*, quasi-gibelin, échoue après avoir écrasé trois conspirations; Antoine Montalto, quasi-guelfe, tombe l'année même de son élévation; Clément Promontorio n'est que le doge d'un instant.

A force d'accuser les chefs pour excuser la république, on arrive à une conclusion qui devient le principe d'un nouveau raisonnement ou d'une nouvelle illusion. La plèbe se dit : A quoi bon un doge quasi-guelfe ou quasi-gibelin? c'est un homme qui nous trahit : *Guarco*, *Adorno*, Montalto ou Fregoso, une ingouvernable rapacité s'attache à sa personne, et nous expions la faute d'élever l'un de nos égaux au-dessus de nous pour en faire un roi. Le nouveau doge Giustiniani n'est donc nommé que pour un an, mais le rétablissement de l'ancienne république, résultat nécessaire du mouvement qui renversait six doges coup sur coup, négation indispensable opposée à la finance de la seigneurie, c'est le retour de la vieille anarchie, c'est la destruction de l'impartialité ébauchée par les familles nouvelles des *Guarco*, des *Adorno* quasi-gibelins, et des Montalto et des Fregoso quasi-guelfes; c'est le réveil des familles franchement guelfes ou gibelines, les *Spinosa*, les *Doria*, les Fieschi et les Grimaldi, qui sortent de leurs châteaux avec leurs armées pour mar-

cher de nouveau sur la ville, comme si le moyen âge devait recommencer. La vieille Gênes semble près d'étouffer la nouvelle; Giustiniani abdique, étourdi du fracas; les citoyens tremblent, les riches s'empressent de cacher leurs trésors dans les églises et dans les monastères : l'archevêque seul se représente de nouveau pour jouer le rôle d'un ange de paix. On se croirait revenu au temps des pacifications monacales et de cette surprise nocturne où l'on réconciliait de vive force Rolando Avvocati et le marquis de Volta devant l'autel de la patrie et de la religion. Mais maintenant le dieu de la patrie s'est envolé; les saints protecteurs n'ont plus de pitié pour les citoyens; la sourde fatalité de la finance les agite, les jette dans le délire et les frappe avec le terrible fléau de la misère pour qu'ils traversent au plus vite toutes les erreurs nécessaires avant d'arriver au résultat d'une vérité très-vulgaire.

L'idée de l'ancienne liberté, détruite par les événements presque aussitôt que conçue, ramène au dogat la plèbe et les partis qui la courtisent; et, tandis qu'ils espèrent naïvement revenir sur leurs pas, comme si la voie du recul n'était pas barrée à jamais, ils s'engagent à déléguer à un chef l'odieuse mission d'évaluer leur propre faiblesse et la suzeraineté la plus utile à l'Etat. Le doge-archevêque, Antonio Montalto, ne règne qu'en combattant, et accablé par des attaques multipliées, il monte sur un navire afin d'abandonner sa patrie, incompréhensible pour lui. Zoalio, choisi en dehors des partis, abdique devant une insurrection comme un homme incompétent. *Guarco*, proclamé tumultueusement, ne peut résister. *Antoine Adorno* lance enfin les multitudes gibelines sur la ville, ensanglante Delfino et Portovenere, et, emporté par le démon

de la tyrannie, enchaîné par l'ambition à ce navire qui sombre, dans l'impossibilité de reculer, de se dégager et de se dédire, dans la nécessité absolue de découvrir et d'exprimer la pensée d'un protectorat, il jette ses cables à la France, et la république tombe sous la domination du roi. Le peuple s'imagine que la France, moins redoutable et plus forte que Milan, fera cesser l'agitation, et que son autorité profitera aux citoyens contre la sédition sans menacer leurs libertés. Toutes les franchises subsistent; les deux sectes veillent elles-mêmes au salut de la patrie en se partageant le conseil; enfin la soumission elle-même, décidée par *Adorno*, qui est un tyran gibelin hostile à l'influence essentiellement guelfe de la France, ménage aux Génois une attitude flottante entre le respect extérieur et l'insurrection occulte, ou entre une servitude apparente et une véritable indépendance. Personne ne soupçonne qu'un roi de France puisse faire regretter les plus mauvais d'entre les seigneurs italiens, tous plus humains, plus intelligents et consacrés par le baptême des révolutions nationales; personne ne soupçonne que cette facilité d'allier les extrêmes de la démocratie et du despotisme que l'Europe admire dans la monarchie française ne puisse procurer à la république une intervention, tantôt folle d'insouciance, tantôt de colère, et toujours sans rapport avec les courants de la politique indigène. Bientôt l'amère réalité ne manque pas de détruire l'illusion du protectorat français. La misère qui subsiste devient opposante et milanaise; les guelfes exploitent ce contre-sens artificiel d'*Adorno*, chef gibelin, appuyé par le royaume guelfe de la France; ils gagnent le vicaire du roi, s'emparent des châteaux de la république, alarment les gibelins, et au milieu d'une foule de sectaires fractionnés de manière

à représenter toutes les nuances possibles et cependant à se paralyser encore. les *Spinoli* lèvent l'étendard des gibelins des vieux temps, les Fieschi arborent les couleurs guelfes en anciens sectaires, et « la ville, dit Foglietta, se divise en deux régions semblables à deux « villes qui se combattent chaque jour, en foulant aux « pieds tous les liens du sang, de la religion et de l'humanité; à tel point que les frères luttent contre les « frères, les amis contre les amis. » Le vicaire du roi renonce au pouvoir; une pacification pontificale échoue au bout de quelques jours. Les deux partis s'entr'égorgent; l'incendie de la guerre brûle une fois trente maisons, une autre fois vingt et l'église de Saint-Pierre; et quand un nouveau vicaire royal fait espérer au moins un faux semblant d'ordre et de concorde, en 1399, les plébéiens éclatent en s'écriant : « Cette concorde nous « pèse encore plus que la discorde, car elle réunit tous « les nobles et tous les riches contre nous; aucun d'eux « ne nous représente plus dans les conseils, nous ne « pouvons plus tolérer les impôts exhorbitants décrétés sans consulter nos intérêts. » L'insurrection plébéienne emporte tout, entraîne tout; ni guelfe, ni gibeline, elle triomphe avec quinze magistrats impersonnels comme la misère : c'est le règne de l'anarchie ouverte et sanglante : « Jamais, dit Foglietta sous la « date de 1400, jamais on n'avait vu un plus grand « nombre de mêlées et de séditions. » Les guelfes et les gibelins qui se combattent sur mer et dans le littoral; Castiglione et Carpeneto qui s'insurgent contre la France en investissant la ville pendant quatre jours; les *Adorni* quasi-gibelins aux prises avec la coalition guelfe et gibeline des Montalto et des *Guarco*; la foule qui fait un instant une trouée au milieu des émeutes

pour proclamer vicaire Baptiste Boccanegra, descendant du premier doge; le revirement des *Guarco* coalisés avec Boccanegra contre la nouvelle coalition guelfe et gibeline des Montalto et des *Adorno*, suivis de la famille guelfe des Fregoso; le nouveau mouvement des Montalto qui rejoignent leurs anciens alliés les *Guarco;* un règne momentané de Boccanegra, puis de deux doges, Giustiniani et *Adorno;* tous ces mouvements où les partis épuisent une à une les formes de l'anarchie aboutissent au désordre pur et simple, à la démence sans masque et sans prétextes, à l'interrègne complet de la raison humaine forcée de s'éclipser devant la plèbe exaspérée. Sans doute la France réprime cette rage qui ne connaît plus ni partis, ni combinaisons, ni catégories républicaines, ni pouvoirs monarchiques; mais comment? par la tyrannie d'un commissaire qui rétablit la concorde des riches contre les pauvres, et inaugure une nouvelle anarchie en sens inverse où le pouvoir en démence, la richesse sans raison et des juges sans justice, contestent aveuglément les droits de la plèbe et ceux de l'humanité. Le commissaire Boucicaut ne règne que pour montrer toute l'incompatibilité qui existe entre une république italienne et la monarchie française; son despotisme bizarre et insensé érige la cruauté en principe. On voit Boccanegra décapité, des citoyens proscrits, les cercles fermés, les murmures transformés en crimes de lèse-majesté, l'échafaud en permanence, chaque jour des nobles, des riches et même des adolescents exécutés. Pour comble de malheur, des impôts impossibles, une misère inouïe, les habitants au désespoir, réfugiés sur les hauteurs des montagnes, et les brigands sur toutes les routes, transforment la rébellion en un

combat sauvage contre les riches, les exacteurs, les magistrats et les satellites du maniaque français.

Le rêve de la France ainsi dissipé comme les autres, on comprit enfin que la disette venait d'une crise intérieure, et qu'on ne pouvait la supprimer ni avec un meilleur doge, ni avec une meilleure république, ni avec la dictature des riches, ni avec celle des pauvres. On imagina alors de dresser le bilan général, d'évaluer toutes les ressources de l'argent et du crédit, et on pensa que si on parvenait à combler le mystérieux déficit qui affaiblissait l'Etat, la prospérité, la liberté, l'insurrection et l'indépendance viendraient par surcroît. Depuis longtemps des banquiers, des négociants, de riches citoyens prêtaient leur argent à la république, qui les remboursait par la cession temporaire de quelques douanes; chaque jour les emprunts se multipliaient, et Gênes, en train de se vendre en détail, faisait présider les diverses branches de ses revenus affermées aux créanciers par des commissions très-coûteuses, distinctes et financièrement anarchiques. Cependant on ne tarda pas à remarquer que, quoique le nombre des commissions augmentât avec celui des dettes et avec la détresse générale, les prêteurs ne se décourageaient nullement, et pourvu qu'on accordât les intérêts, les escomptes, les provisions, les rémunérations, les garanties réclamées, l'Etat trouvait toujours de nouveaux amis. « Et si nous nous vendions corps et âme sur-le-champ, se dirent les Génois, ne trouverions-nous pas des acheteurs? Ne serions-nous pas vendus à nos propres concitoyens, c'est-à-dire à nous-mêmes! Ne serions-nous pas liquidés sur-le-champ, en une fois? N'aurions-nous pas troqué la république de la misère contre une autre république riche,

assurée, opulente, en dehors de toutes les péripéties qui nous accablent? Sans doute il est humiliant de se vendre; il est difficile d'amener les quatre nuances civiques et les quatre nuances féodales des guelfes et des gibelins à se mettre à l'enchère avec tous leurs gouvernements imaginaires; jamais nos consuls, nos tribuns, nos orateurs, nos généraux, nos ambassadeurs, nos hommes d'Etat, nos démocrates, nos conservateurs ne consentiront à s'aliéner à juste prix, sur la place, en plein vent, après expertise. Mais remplaçons la vente au comptant par la vente à terme ; déguisons ce vilain mot de vente par celui d'hypothèque; écartons l'expertise effrontée par l'appréciation discrète, par le coup d'œil infaillible de l'intelligent créancier; que le prêt masque le marché, que la hausse et la baisse de la vente cache la variété des prix, qu'une échéance indéterminée laisse flotter un nuage sur l'issue de l'opération, ce sera comme si nos richesses avaient doublé tout à coup, et nous aurons deux républiques à nos ordres, celle des politiques livrée à toutes les témérités des sectaires, des tribuns et des doges, et celle des créanciers, les ficelles à la main, pour arrêter le jeu et la mécanique du théâtre politique, en réduisant à des proportions raisonnables la liberté, l'honneur et la grandeur de nos parlements actuels. Son veto nous débarrassera en un clin d'œil de toutes les non-valeurs aristocratiques et plébéiennes, des utopies insensées, des réactions ridicules, des songes creux sur l'avenir et le passé; nous cesserons de faire les frais de tant de représentations désastreuses, et les bénéfices mêmes des banquiers retomberont sur nos places sous la forme de palais, de fêtes et de spectacles plus agréables. » Ce raisonnement réunit toutes les commissions en une

seule; les créanciers, chargés de nommer eux-mêmes les membres de cette commission, se constituèrent en peuple privilégié dans des maisons à eux, avec leurs parlements, leurs consuls, la faculté de se donner des lois sans que personne eût à influer sur leurs délibérations. Et c'est ainsi que naquit la célèbre Banque de Saint-Georges, république financière au-dessous de la république politique dont elle resta toujours distincte, tout en la liquidant sans cesse dès le premier jour de son apparition.. « Chose qu'aucun législateur « n'avait pensée, dit Foglietta, qu'aucun philosophe « n'avait jamais discutée, deux républiques restèrent « enfermées dans les mêmes murs, l'une turbulente et « déchirée par les discordes et les séditions, l'autre « tranquille et paisible, avec les mœurs pures de nos an- « cêtres et vraiment exemplaire tant à l'intérieur qu'à « l'extérieur. » D'un côté on voyait les orages, l'ambition, les vicissitudes du sort, les hasards du jeu; de l'autre, les calculs de la cupidité, la stabilité du capital, le calme inviolable du report. A peine la liquidation fut-elle commencée que les Génois en attendirent l'indépendance absolue, et, saisissant l'occasion d'une absence de Boucicaut, ils chassèrent, en 1408, les Français, sans se douter que cette banque de Saint-Georges, qui excitait l'admiration de leurs chroniqueurs avec les mœurs pures et exemplaires de l'intérêt, de l'escompte et des provisions, envahissait, paralysait, rapetissait la république des principes et de l'ambition pour imposer aux tribuns et aux joueurs un rabais qui les mettait dans l'impossibilité de s'élever à la hauteur de l'indépendance absolue. En effet, l'année même de l'insurrection, nous voyons les joueurs de la politique donner les fonctions de podestat au marquis de Montferrat, et aussitôt qu'on

revient à des chefs indigènes, les désordres succèdent aux désordres pour les rendre impossibles et odieux. Ainsi, en 1412, Georges *Adorno* relève la noblesse; l'année suivante, une fraction d'un parti gibelin pousse sa folle témérité jusqu'à vouloir confisquer le dogat en le mettant à la loterie d'une série de ballottages pour exclure à perpétuité tout homme qui ne serait ni gibelin, ni de la ville, ni âgé de cinquante ans, ni marchand, ni choisi par sept électeurs, nommés par dix élus, à leur tour nommés par vingt-et-un, auparavant chargés de ce choix par quarante électeurs désignés par les Douze Anciens ou Consuls. La guerre des Montalto et des Guarco continue ses ravages; cent quarante-six maisons tombent démolies ou incendiées. Barbe *Guarco*, élu pour apaiser les troubles, ne résiste pas à la coalition quasi-guelfe et quasi-gibeline des Fregoso et des *Adorno*. Thomas Fregoso, qui règne en doge guelfe, se trouve enfin dans l'impossibilité de représenter l'indépendance de son jeu: l'argent lui manque, et tous ses adversaires au rabais, les *Guarco*, les Montalto, les *Adorni*, coalisés avec les marquis de Carreto et de Montferrat, font appel à la seigneurie de Milan. Déjà les exilés escaladent les murs; Capriata et Final tombent entre les mains de l'ennemi; Philippe-Marie Visconti bloque le port avec des flottes soudoyées, et en 1421, il ne reste d'autre ressource à Fregoso que de liquider sa propre fortune dogale, ce qu'il fait avec le calme, le sang-froid et la sagesse d'un négociant qui règle ses comptes avec ses correspondants. « Se voyant « à court d'argent, dit Foglietta, et remarquant l'in« quiétude croissante des citoyens, il mérita d'être loué « par sa modération, car il n'exposa la ville à aucun « dommage, et après avoir consulté ses frères et les

« principaux citoyens, il remit Gênes et ses dépen-
« dances à Philippe-Marie Visconti aux mêmes condi-
« tions qu'on avait jadis consenties pour la France,
« plus le payement de mille florins qui lui étaient
« dus » et Sarzana qu'on lui accordait pour le rembourser d'une avance de quinze mille florins d'or. La soumission de la république ressembla exactement à son antique vasselage sous la domination des archevêques milanais; elle ne lui ôta ni les flottements qui étaient un besoin de sa nature agitée, ni le commerce, les richesses et les colonies si chères aux Génois, ni les orages, les guerres et les vicissitudes politiques indispensables pour tromper l'activité déçue de la vieille politique; et, par un phénomène bizarre, Gênes soumise eut plus de péripéties, de combats, de tragédies domestiques et de drames politiques que l'état censé la traîner à sa remorque. Les fils mêmes qui la retenaient à Milan étaient presque invisibles, et on les croirait à chaque instant rompus, si on oubliait qu'il s'agissait d'une dépendance toute pécuniaire et nullement morale, toute fatale et nullement voulue. Ainsi l'ex-doge attaque trois fois Milan avec le secours de Florence et de Venise ; la république s'insurge en 1433, parce que Philippe-Marie avait donné la liberté au roi Alphonse d'Aragon qu'elle venait d'enlever avec ses flottes. Mais cette nouvelle indépendance est tellement absurde, que six doges se succèdent en quinze ans, se combattant au milieu des sectaires; que les coups de main, les coups de tête accablent les citoyens, et que toutes ses ressources étant épuisées, le doge Pierre Fregoso, harcelé par les *Adorni*, les Fieschi et le roi de *Naples*, n'évite la défaite qu'en se livrant à la France, sans que la misère cesse

de se développer. Les citoyens en viennent à raser des châteaux qu'ils ne peuvent plus entretenir; l'insurrection éclate avec des partis qui gravitent autour du centre de Milan, et tandis que les hommes politiques se fondent sur les troupes milanaises, et menacent les riches pour faire de l'argent, les hommes de finance, emprisonnés au nombre de trente, défendent héroïquement les défilés du capital et de l'intérêt, et surpassent les trois cents Spartiates des Thermopyles en déclarant à l'unanimité qu'ils endureront les plus affreux tourments plutôt que de donner un denier à la patrie. Après une guerre civile et trois révolutions dogales, Gênes, affranchie par les Milanais, tombe sous Milan en accusant de vol ses joueurs, ses partis, ses nobles et sa liberté du moyen âge; la banque elle-même de Saint-George, qui avait soutiré la Corse à sa politique, se donne avec sa proie pour avoir des soldats et une protection plus efficace, et la volonté générale réduit la comédie républicaine aux proportions nécessaires pour attester la vitalité politique survivante au milieu de la dépendance sociale. On n'assiste plus qu'à de mesquines insurrections, à de pitoyables trahisons, à des volte-face plus bizarres que terribles, à des intermèdes où les rôles joués par de vieux renards, devant une plèbe toute gagnée à Milan, conduisent toujours à la solution milanaise. Jérôme Gentile qui, une nuit, s'empare de la porte Saint-Thomas, se retire quand les magistrats lui remboursent en souriant les frais de sa tentative républicaine. Une insurrection éclate sans chasser les soldats de Milan qui restent dans la forteresse comme des spectateurs aux premières loges, les yeux fixés sur des personnages d'une témérité personnelle inouïe, mais d'une flexibilité de carac-

tère non moins surprenante. Ils osent tout, et ils escomptent tout; ce sont des furies indomptables ou des hommes très-aimables, suivant l'argent qu'on y met. Prosper Adorno veut relever la république avec l'argent de Naples; Baptiste Fregoso, qui possède un autre procédé, chasse Adorno; le cardinal Paul Fregoso, encore plus patriote et plus zélé, surprend Baptiste son neveu, et le force à abdiquer, de sorte que la série des négations, se détruisant d'elles-mêmes, ramène à la fin l'affirmation milanaise, grâce à ce même cardinal qui vend le dogat pour placer une nièce et toucher une pension viagère. Telle fut l'issue de la crise génoise, la plus longue, la plus fastidieusement compliquée, la plus brillante par ses hardiesses et la plus lâche par ses calculs sordides. Elle mérite d'être close par ce chef que la politique admire et que la civilisation méprise. Jamais il ne ménagea sa personne dans les batailles; un jour il tua de sa main quinze combattants; deux fois doge, grâce à deux révolutions de palais, sans morale, sans foi, sans scrupules, prêtre, vaurien et cardinal, doué de toutes les bonnes et les mauvaises qualités nécessaires ou utiles aux seigneurs, sa retraite désespérait tous les joueurs; personne ne pouvait risquer un denier là où il avait retiré sa mise.

Autant Gênes s'emporte à travers le tourbillon de ses excès politiques, autant Venise reste immobile, calme, souriante : chez elle, rien ne révèle la moindre inquiétude; un homme d'Etat aurait pu vivre sur ses lagunes sans surprendre un mot, un geste d'impatience, l'ombre d'un souci. Ses splendeurs empruntées à l'Orient, son luxe, son faste, ses soieries, ses dentelles, ses voiles, son babil superficiel et calculé, ses fêtes d'une éblouissante étourderie, tout ce qui s'épanouissait légè-

rement autour de ses palais et de ses prisons granitiques continuait d'embellir un carnaval incomparable qui promettait le siècle d'or des masques et des plaisirs. Ce n'est pas que la république oubliât le doit, l'avoir, les tarifs et les douanes, ou qu'elle se méprît sur la possibilité d'être atteinte par la misère ou par le fer des Génois, ou qu'elle ignorât qu'elle était dans l'ère des catastrophes, des coups de main, des tyrannies, des expulsions, de tous les désordres italiens, épilogués depuis l'an mil et rendus contemporains presqu'en dépit de la logique qui les excluait au moins par leurs négations réciproques. Elle savait que l'argent régnait, que la moindre faute d'arithmétique pouvait être funeste, que la moindre erreur se traduirait en catastrophes sur le champ de bataille, en trahisons dans les casernes, en émeutes sur les places, en coups de poignard dans les palais. Mais la sage Venise, dans sa beauté extérieure, pouvait être comparée à cette fée enivrante dont les entrailles nourrissaient des rats qui sortaient de sa bouche pour courir sur sa robe, sans qu'elle interrompît pour cela sa danse enchantée. La révolution vénitienne, invisible à l'œil, s'accomplissait tout entière dans des corridors mystérieux, dans des souterrains ignorés, et le malheureux dont le regard indiscret l'aurait découverte n'aurait pu revoir ni ses concitoyens, ni la lumière du jour. En effet, le conseil des Dix qui, dans l'époque antérieure, avait élevé la république au niveau des Visconti, des Scala, des Carrare, des Malatesti et des seigneurs italiens, grâce à ses juges énigmatiques, supérieurs au doge, à la plèbe et au grand conseil, dictateurs occultes contre les hommes et les choses qui auraient pu troubler les cérémonies extérieures du gouvernement, un jour, ce Conseil, sans que personne le

sût, sans qu'aucun historien ou aucune indiscrétion pût en marquer la date, se trouva tout à coup surpassé et dominé à son tour par le tribunal des Trois inquisiteurs, encore plus occulte, plus mystérieux, plus illégal et plus inique dans son despotisme illimité pour que le navire de l'Etat traversât les récifs de la crise, sans que l'ombre d'un souci troublât la timidité des citoyens. Ce tribunal s'établit de 1400 à 1450, quelque temps après l'invasion des Génois à Chiozza; c'est du moins ce qu'on sut après la mort de Venise, quand les savants purent en fouiller impunément le cadavre. La raison d'Etat rédigea seule le code des trois inquisiteurs dont la justice fut la négation de toute justice, de toute tradition, de toute loi, de toute religion, de tout ce que les hommes étaient habitués à respecter depuis le commencement du monde; aucun principe n'enchaîna ses arrêts, aucune forme ne régla ses procès, aucune promulgation n'annonça sa volonté, aucun pouvoir ne dispensa d'obéir à ses ordres qui portaient la mort aux citoyens coupables de les violer et parfois même de les ignorer. Tous les magistrats subissaient le contrôle des Trois invisibles; les ambassadeurs eux-mêmes ne partaient pour leur destination qu'après s'être présentés devant eux et avoir reçu leurs instructions, souvent en contradiction avec celles du grand conseil, mais toujours plus obligatoires que celles de tous les pouvoirs constitués. Personne ne savait où résidait le redoutable tribunal : partout où les Trois se réunissaient ils se trouvaient constitués; leur règlement, rédigé en 107 articles, était un mystère pour leurs propres secrétaires; la méfiance qui le dictait arrivait jusqu'à prévoir le cas où ils auraient à juger l'un d'eux, et les autorisait alors à s'adjoindre un juge suppléant. Le conseil des Dix n'était plus que la chambre d'où sor-

taient les Trois invisibles, et quoiqu'il eût toujours ses navires, ses troupes, ses satellites en dehors de tous les pouvoirs constitués, les Trois eurent à leur tour leurs sbires, leurs sicaires séparés, et donnèrent des lettres patentes à l'assassinat dans les rues, dans les maisons, hors du territoire de la république, chez les puissances alliées ou hostiles de Saint-Marc transformé en sphinx égyptien ou persan: l'inquisition intérieure ne mettait aucune limite à ses haines, poursuivant ses ennemis dans tous les recoins, et si elle avait pu s'élever dans l'air, elle aurait attaché ses espions aux pas des anges et des saints du paradis. C'est ainsi que l'atmosphère vénitienne, embaumée de parfums pour d'aimables fainéants à la recherche des délices de la vie, se chargeait soudainement de vapeurs empoisonnées pour tout ennemi de la patrie. Les oubliettes s'ouvraient promptes sous le pas des factieux, l'eau de la mer gardait tous les secrets qu'on lui confiait; et, malgré son infériorité républicaine, ses conseils prédestinés aux duperies et ses impuissantes garanties au milieu des précipices, Venise, refoulée de l'Orient par des forces insurmontables, tourna ses regards vers le continent italien où les troubles, les orages et les innombrables désastres, loin de l'effrayer, lui montraient des conquêtes assurées. Elle se souvint d'avoir été Aquilée dans une vie antérieure; son peuple descendait des peuples issus de l'antique population du Frioul, toujours désigné comme son berceau primitif, comme le *patrio Friuli*; sa tradition toute romaine l'appelait à servir de pendant à Milan qui régnait sur l'ouest de la haute Italie; ses richesses, les trésors dont un antique commerce l'avait surchargée, lui assuraient d'avance toutes les villes en faillite dans la périphérie correspondante à l'ancien rayon d'Aquilée.

Avec son immobilité byzantine et ses yeux de cristal, elle achete donc des condottieri qui la saluent de l'épée, elle nomme des proveditori pour suivre chaque capitaine, comme l'ombre suit le corps; un plan occulte dirige toutes ses troupes soudoyées: ici, elles dévastent l'Etat d'un seigneur trop puissant; là, elles protégent un seigneur en banqueroute; cellcs-ci pillent et ravagent un territoire qu'il faut fatiguer; celles-là se mêlent habilement à des insurrections tantôt aristocratiques, tantôt plébéiennes, souvent guelfes, parfois gibelines, et, au moment de la liquidation, Padoue, Vérone, Bellune, Vicence, Rovigo, Trévise tombent sous la domination vénitienne. L'argent seul combat pour la république, seul il résout tous les problèmes de terre ferme : pas une goutte de sang vénitien n'est versée, et à l'exception de la flotille, toutes les guerres sont soutenues par des condottieri. En 1404, le gouvernement s'acharne au jeu de la guerre financière en créant de nouvelles ventes; l'année suivante, immédiatement après l'occupation de Vérone, il ouvre un nouvel emprunt, il soumet à une refonte les monnaies de Padoue, il se réserve le monopole des grains, le droit d'en fixer le prix, et il achète ainsi Guastalla, Brescello, Casal-Maggiore, sans oublier l'Orient, où il achète Lépante, Patras, Corfou, Durazzo, Alessio, Naples de Roumanie et Zara vendue par le roi de Naples.

Des succès constants couronnaient la politique vénitienne, dans la périphérie de l'ancienne marche du Frioul et de Vérone, ou de la véritable Vénétie. En 1421, le sénat se demande s'il faut continuer la guerre ou signer la paix, en respectant la périphérie de Milan, devenue ville rivale à cause du contact. Le démon du jeu demande la continuation de la guerre. Représenté par

le sénateur Foscari, il montre du doigt les révolutions, la détresse des villes lombardes, la dissolution toujours imminente du duché de Milan, les angoisses de toutes les villes italiennes. Pourquoi Venise, la plus riche d'entre elles, ne pourrait-elle aspirer à refaire, par la force de l'argent, cette unité longobarde qui échappait à la barbarie de Pavie et à l'inconsistance de Milan? Mais le génie de la patrie s'émeut, et le doge Mocenigo, prenant la parole en plein sénat, s'efforce d'arrêter une ambition qui brave les arrêts du destin. Rien n'est plus étrange que le ton de sa voix commerciale et dévote, espèce d'oracle byzantin qui fait entendre sa réponse dans des formules à la fois hypocrites et sincères. Après avoir invoqué le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Mocenigo parle d'Abel et de Caïn, de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la Vierge Marie et des saints du paradis, et, tout en débitant son homélie, il expose le tableau des revenus que la république retire de son commerce avec Milan; il montre la soie, les étoffes, les épiceries qu'elle place dans les villes des Visconti; les bénéfices qu'elle perçoit sur les échanges avec Crême, Lodi et les autres cités; il suppute tout avec une scrupuleuse exactitude, et conclut, toujours au nom de Dieu, de la Vierge et des saints, qu'il ne faut pas imiter Caïn, car la république y perdrait plusieurs millions de ducats. Pendant sa vie, Mocenigo ne cessa de prêcher la paix, et à son lit de mort réitérant ses conseils, il pria ses amis de se garder de Foscari, le démon du jeu: «Si vous le nommez doge, leur dit-il, il fera la guerre, et vous serez perdus.» Cependant la république ne peut se soustraire à la loi suprême qui rend inutile la sagesse en paroles, et qui force les Etats à chercher eux-mêmes les revers qui doivent les enfermer

dans leurs confins naturels. Venise, cédant au démon tentateur, prit Brescia, gagna Bergame, sema l'or à pleines mains; encouragée par la faiblesse de Milan à poursuivre ses attaques, elle méprisa dédaigneusement la baisse de ses propres fonds tombés à 28 pour 100, l'infidélité des condottieri, la trahison de Carmagnola qu'elle trahit à son tour en l'attirant dans le palais au milieu des ovations pour le faire exécuter bâillonné entre les deux colonnes de la place Sant-Marc; et au milieu de tous ces sinistres symptômes auxquels elle ne donnnait que le sens d'affaires très-vulgaires, Lonato, Valeggio, Peschiera, Crême en banqueroute, et Ravenne qui ne pouvait plus faire les frais de son indépendance, tombaient entre ses mains l'une après l'autre, comme le montant d'une échéance. Mais enfin la crise se déclara : cette Milan, cette Italie qui semblaient fondre au soleil d'or et d'argent que Saint-Marc faisait luire sur leur détresse momentanée, étaient plus vivantes que Venise, et au jour des retours, les deux partis de la paix et de la guerre, de la liquidation et du jeu, du capital et de la spéculation, donnèrent à la république ses guelfes, ses gibelins, et l'inévitable drame du bilan imposé par la pénurie du trésor. Dans cette phase encore la grande capitale de l'Adriatique ne manqua pas une minute à elle-même; sans tumultes, sans combats, sans palais rasés, sans maisons incendiées, que dis-je? sans qu'aucun homme du peuple fît une réflexion ou sortît de sa légèreté calculée, sans qu'aucun bal ou aucun amusement fût suspendu, le sénateur Loredano et le doge Foscari parurent seuls sur le fond noir du palais, comme deux figures symboliques muettes, se lançant des regards de feu, dans l'attitude du défi et complétement désarmés. Loredano enveloppa

le doge de ses intrigues subtiles, insaisissables et irrésistibles comme les chiffres de la finance; il tourna contre lui tous les hommes irrités du poids de la dette, de la déconsidération du trésor, de la falsification des monnaies, de la lourdeur accablante des impôts; une haine sourde, implacable, mystérieuse et funeste, s'attacha à la personne de l'infortuné joueur; deux fois on refusa sa démission pour le clouer à sa place comme à un pilori, où il devait endurer le supplice de l'impopularité. On le frappa dans la personne de son fils, qu'on soumit à la torture une première fois, pour un crime vulgaire, et une seconde fois parce qu'on lui imputait follement la mort subite du père et de l'oncle de Loredano qui venait de refuser les avances d'une conciliation; on s'irrita de voir l'homme de la guerre opposer une fière impassibilité à toutes les perfidies de ses adversaires et les Trois lui imposèrent enfin, à titre de flétrissure, cette démission qu'ils avaient deux fois refusée comme acte spontané. Il descendit majestueusement l'escalier du palais ducal en présence de la foule attendrie; il se rendit dans sa maison, tandis que le conseil des Dix défendait, sous peine de mort, de parler de sa déchéance. Rien ne transpira des pensées et des douleurs de cet octogénaire dégradé, qui avait voulu donner l'Italie à Venise; mais au moment où le carillon de Saint-Marc annonça l'élection du nouveau doge, saisi par l'agonie, il expira dans son lit. La république, empressée d'étouffer cette tragédie, couvrit son cadavre avec les splendeurs des funérailles dogales, profanation qui fit rugir comme une lionne l'ex-dogaresse. Le peuple ne comprit rien, semblable à l'auditoire distrait d'une messe chantée, où le missel serait momentané-

ment hors de place. Loredano dissimula sa joie, comme son adversaire avait dissimulé sa douleur, et son livre de caisse porta seul la trace de sa jubilation infernale. Il y avait ouvert une partie avec ces mots : « Foscari, « pour la mort de mon père et de mon oncle ; » et quand Foscari expira, il écrivit à l'avoir « l'ha pagata, » dernier mot de la liquidation vénitienne. C'est ainsi que la ville du Rialto, unique sœur survivante d'Amalfi, de Gaete, de Sorrente et de Naples, jeta enfin ses ancres au milieu des seigneuries italiennes, en remplaçant Aquilée, qui l'avait engendrée, et en désertant l'Orient, où elle avait passé ses jours héroïques de liberté intérieure et de guerres véritables. Les Dix, les Trois, ces deux corruptions d'une corruption italienne l'arrachèrent à la sphère byzantine et en firent le pendant de Milan sous une forme diaprée et scintillante où l'or couvrait ses crimes et dont la bizarrerie voilait la perfidie d'ailleurs excusée par le patriotisme. Son imperturbable imposture, vénérée au loin, respectée de près, sortait victorieuse de l'épreuve, à l'instant même où Gênes sa rivale échouait, et plus tard elle prenait encore, en Orient, Céphalonie, Lépante, Modone; en Italie, Crémone, Faenza, Rimini et Cervia; et les États italiens, étonnés de tant d'audace, de succès et de richesse, s'alliaient pour l'obliger à rester un des membres de cette fédération qui résumait tout le travail géographique des guerres consulaires, guelfes, gibelines et seigneuriales.

Quels que soient la détresse, l'abaissement et l'immoralité des républiques, ce sont au reste des points lumineux où la liberté jouit de son privilége éternel de porter le flambeau de la vérité au milieu des ténèbres de l'histoire. Les tribuns et les parlements ne sauraient

se taire comme les ministres d'un roi ou d'un seigneur; les partis sanglants, exclusifs et absolus dans leurs prétentions s'expliquent nécessairement avec plus de clarté que les multitudes monarchiques; la folie même des catégories républicaines concourt à mettre en lumière le mouvement social et à lui donner une logique et des formes accentuées qu'il ne saurait acquérir sous la domination d'une dynastie. Et si la crise se dénoue avec plus de facilité et de bonheur dans les seigneuries, plus claire et plus systématique dans les républiques, sa solution nous permet de mieux comprendre l'avénement des plébéiens sur la scène de l'histoire et celui de la dette publique dans l'administration des Etats. Les plébéiens qui règnent sur tous les événements de cette période donnent Florence aux Médicis, Bologne aux Bentivoglio, Gênes à Milan, Pérouse aux Baglioni, sans parler de Sienne, de Jesi, de Citta-Castello, où, tantôt guelfes, tantôt gibelins, tantôt sans parti, ils exilent les nobles des emplois et déterminent d'une manière arithmétique la part qu'ils réclament dans le gouvernement. Nous manquerions de preuves pour démontrer le progrès des seigneuries; nous ne les verrions pas presque seules dans la grande tâche de congédier les condottieri, qu'encore les phénomènes mis en évidence dans les républiques nous forceraient à déclarer les Sforza plus humains que les Visconti, les nouveaux Varrano plus niveleurs que les anciens, les Bentivoglio plus plébéiens que les Pepoli, les dynasties nouvelles ou renouvelées moins féodales, moins pontificales, moins impériales et aussi, Dieu merci! moins héroïques, car l'héroïsme coûte trop de sang et d'inégalité, et on ne l'honore volontiers qu'à distance, quand on en jouit et qu'on vit à des époques heureuses

et vulgaires. Quant au système de la dette publique, inaugurée à Pérouse, avec une série d'emprunts; à Gênes, avec la banque de Saint-Georges, et à Venise avec les cotes de la rente, les coupons et tout le jeu de nos finances, il congédie à son tour, au profit de tout le monde, l'aveugle conquête, le règne de la force, l'ambition des individus; la politique détachée du mouvement social, la prépondérance excessive que le privilége du silence donnait aux seigneurs. La nécessité du crédit, l'inviolabilité du créancier, le besoin impérieux de protéger l'industrie, de stimuler le commerce, d'exciter les échanges, d'encourager la spéculation, remplacent les anciennes garanties politiques par de nouvelles garanties toutes sociales, et la rente, cette lèpre bienfaisante, s'attache, pour la première fois, aux gouvernements comme une maladie incurable et progressive destinée à les faire pencher sans cesse vers les multitudes, et à réaliser une loi agraire dont personne ne peut, encore aujourd'hui, prévoir les innombrables révolutions.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

SEPTIÈME PARTIE.

LES TYRANS (1280-1313).

HUITIÈME PARTIE.

LES SEIGNEURS (1313-1378).

NEUVIÈME PARTIE.

LES CONDOTTIERI (1378-1494).

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.